6e3.42

R33163

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/b21933789_0001

MANUEL DE SANTÉ,

OU

NOUVEAUX ÉLÉMENS

DE MÉDECINE PRATIQUE.

MANUEL DE SANTÉ,

OU

NOUVEAUX ÉLÉMENS

DE

MÉDECINE PRATIQUE,

D'APRÈS L'ÉTAT ACTUEL DE LA SCIENCE ET LA MÉTHODE ANALYTIQUE DE PINEL ET DE BICHAT;

A l'usage des Médecins, Chirurgiens, Curés et autres Habitans de la campagne.

Ouvrage où se trouve exposée la Doctrine des plus célèbres Professeurs de Clinique aux Hôpitaux de Paris; auquel on a joint, 1°. un Précis de la Méthode curative des autres grands Praticiens de la même ville; 2°. un Cours élémentaire d'Hygiène, de Chimie pharmaceutique et de Thérapeutique chirurgicale; 3°. le Guide des Mères et des Nourrices, pour la guérison des maladies de leurs enfans; 4°. un Manuel des Femmes enceintes et des accouchées, avec de nouveaux Principes pour la manœuvre des Accouchemens; 5°. des Sentences aphoristiques sur l'usage de la saignée; 6°. enfin, un Recueil de Formules nouvelles et inédites applicables à toutes sortes de maladies : le tout précédé des connoissances que doit avoir toute personne qui approche, pour la première fois, du lit d'un malade, et qui forment, pour ainsi dire, l'alphabet médical du jeune Médecin.

PAR L. J. M. ROBERT,

Docteur en Médecine de l'Ecole de Paris, Membre de la Société académique des sciences, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez DETERVILLE, Libraire, rue du Battoir, n° 16, quartier Saint-André-des-Arcs.

AN XIII. — 1805.

INTRODUCTION.

Les progrès de la médecine en France depuis l'établissement des cliniques (1), sont aussi étonnans qu'ils ont été rapides; mais rien n'a plus accéléré ses succès, que l'introduction de la méthode analytique. C'est à cette méthode que les sciences naturelles ont dû leurs progrès en Europe depuis dix ans. Pinel a fait pour la médecine, ce que Tournefort, Linné et Jussieu ont exécuté avec tant de gloire pour la botanique. Chez lui rien n'est à la théorie, mais tout à l'observation; sa marche est celle d'Hippocrate; et le plus jeune praticien formé à l'école nosographique, détermine aussi bien les espèces en médecine, que le botaniste dans ses plantes. Sous tous les climats, l'homme présente à-peu-près les mêmes symptômes pathologiques; et les faits observés, il y a deux mille ans, dans l'ancienne Grèce, se retracent à nos yeux sous un point de vue parfaitement identique. La médecine a donc aujourd'hui, comme toutes les autres branches de l'histoire naturelle, des bases certaines et des principes invariables; et depuis qu'elle marche éclairée du flambeau de l'analyse et de l'observation, elle a cessé d'être comptée au nombre des sciences conjecturales.

Bichat, en analysant les fonctions de la vie, a ouvert une nouvelle carrière au monde médical. Guidé par le génie des expériences, c'est lui qui a ramené à ses vrais principes les élémens de la physiologie, et simplifié de la manière la plus ingénieuse, par sa division des systêmes, la connoissance semeïotique des maladies, en réduisant, pour ainsi dire,

(1) Clinique vient du grec *Clinicos*, qui veut dire tout ce qui a rapport au lit. On désigne aujourd'hui sous ce nom ces hôpitaux d'instruction médicale, où les élèves prennent, sous les yeux des professeurs, l'historique journalier des maladies, de leurs symptômes et de leur traitement, ainsi que des lésions que présente l'ouverture des cadavres. Un pareil mode d'enseignement rend le plus jeune médecin apte à la pratique de son art; et dès-lors l'expérience en médecine n'est plus le partage exclusif de la vieillesse, blanchie sous le manteau séculaire d'Hippocrate. Nous sommes loin de croire que les anciens docteurs possèdent moins de connoissances que les modernes, parce qu'ils n'ont pas connu dans leurs études le nouveau mode d'enseignement analytique. Chaque école a produit ses grands hommes, ce qui prouve que le génie est de tous les siècles; mais la science perfectionnée n'appartient qu'à certaines époques de gloire pour l'esprit humain; heureux celui qui vient dans un temps assez prospère pour pouvoir s'éclairer de son flambeau.

l'économie animale en tableau. Pour le malheur de la médecine, la mort a moissonné ce nouveau Boërhaave, ce second Morgagni, à son sixième lustre, au moment où chaque pas le conduisoit à l'immortalité et à l'acquittement de la dette qu'Hippocrate lui-même, dans son siècle, n'avoit pu payer aux progrès de la science et au bonheur du genre humain.

Depuis long-temps l'on connoît les services que le célèbre professeur Corvisart rend à la médecine dans ses leçons de clinique. Ses découvertes sur des maladies qu'on n'avoit jamais soupçonnées avant lui et qui affectent si fréquemment les principaux organes de la circulation, éclairent le praticien sur la marche qu'il a à suivre dans la plupart des affections qui, par leur nature, sont incurables dès leur origine, et contre lesquelles cependant on a employé jusqu'ici toutes les ressources vaines de la polypharmacie, au grand détriment des malades, et à l'éternel désespoir du médecin.

Bosquillon et Portal, sous leur extérieur modeste, nous rappellent ces praticiens célèbres, qui initiés à tous les secrets de l'art, à tous les bienfaits de la nature, ne comptoient jadis leurs visites que par des guérisons et de brillans succès. Leur ministère ressemble en quelque sorte à celui de ces anciens prêtres du temple d'Esculape, qui dignes interprêtes de la Divinité, venoient répandre en son nom, sur chaque malade gisant sous le péristyle, le souffle de la vie et de la santé. Leurs ouvrages, déjà si répandus parmi les savans, seront un jour consultés comme les livres d'or de la médecine.

Je pourrois citer encore plusieurs illustres professeurs de l'école de Paris. Les Fourcroy, les Cabanis, les Thouret, les Desgenettes, les Hallé, les Leroi, les Leclerc, les Le Roux (1), les Deyeux, appartiennent depuis long-temps à la science et à la célébrité; mais je ne travaille point à un dictionnaire biographique, et le nombre des auteurs dont j'expose ici la doctrine, est assez imposant pour que je puisse dire, que quand des noms aussi illustres ornent le frontispice d'un

(1) Sans contester la part de gloire qui revient à MM. Corvisart et Boyer, nous dirons que c'est particulièrement au zèle et aux soins de M. Le Roux, aujourd'hui médecin ordinaire de S. A. I. le prince Louis, connétable de l'Empire, que le *Journal de Médecine, Chirurgie et Pharmacie* doit, depuis quatre ans, la célébrité dont il jouit. Les améliorations dont il vient d'être enrichi, et le talent distingué du grand nombre de ses nouveaux rédacteurs, promettent d'avance que ce journal deviendra l'écho le plus fidèle de la médecine clinique, et un recueil précieux pour tous les gens de l'art.

édifice, on ne demande plus où sont les colonnes de granit (1).

En travaillant à un ouvrage de médecine populaire, je n'ai eu garde d'imiter Tissot, Buchan et Duplanil, qui ont ordonné des milliers de remèdes sans déterminer, d'une manière claire et précise, les différentes maladies auxquelles ils conviennent, et celles où ils sont évidemment nuisibles. Leurs formules appartiennent plus à l'empyrisme des *guérisseurs*, qu'à la science des hommes de l'art; et l'on n'est plus étonné aujourd'hui qu'elles aient fait tant de victimes, sur-tout parmi le peuple toujours enthousiaste de la nouveauté, et si malheureusement esclave des erreurs, accréditées par l'autorité d'un grand nom. D'ailleurs, à l'époque où ces trois hommes ont écrit, la médecine, encore souillée de toutes les explications humorales, loin de former un corps de doctrine basé sur l'observation clinique, ne présentoit qu'un échafaudage hypothétique, bâti par l'esprit de système, et que l'esprit de système renversoit à son tour. Sans avoir la réputation ni le mérite de ces trois médecins populaires, nous croyons néanmoins, grace aux circonstances, pouvoir donner au public un ouvrage beaucoup plus intéressant que les leurs, sous le titre de *Manuel de Santé* ou *de Nouveaux Elémens de Médecine-Pratique*. Nous avons réuni tout ce qu'il est nécessaire de connoître pour traiter les maladies du peuple, non d'une manière empyrique, mais d'après les élémens de la médecine moderne; et certes, il n'est aucun médecin ou chirurgien de la campagne qui ne puisse encore beaucoup apprendre dans un livre où l'on trouve, dans les plus grands détails, la doctrine et les principes des plus célèbres professeurs de clinique aux hôpitaux de Paris. Les jeunes praticiens qui n'ont pas encore acquis par eux les lumières de l'expérience, ou dont les études n'ont pas été éclairées par l'anatomie pathologique, ont besoin d'affermir leurs pas sur la doctrine des grands

(1) Parmi les hommes de la capitale qui honorent les sciences, et particulièrement l'art d'Hippocrate, on ne doit point oublier les membres de la société de médecine, séante au Louvre, qui, formée des débris de l'ancienne société royale, a été le premier établissement public qui s'est relevé du milieu de ses ruines, et qui, semblable à cette lueur bienfaisante qui, après les temps d'orage, annonce aux hommes la réconciliation du ciel avec la terre, a répandu au loin sur l'horizon médical, par la voie de son recueil périodique, les lumières intactes et pures de l'ancienne vraie médecine, conservée dans son sein au milieu des ravages de l'ignorance et du charlatanisme. On sait que le rédacteur général du *Recueil Périodique*, est M. Sedillot, et dire que c'est au talent de ce médecin estimable que ce journal doit ses succès, c'est répéter une vérité connue de tous les savans de Paris.

maîtres, et c'est pour la leur faire connoître toute entière que nous leur offrons nos *Elémens de Médecine;* ils y trouveront en un seul volume tous les matériaux d'une vaste bibliothèque, et toutes les lumières, pour ainsi dire, d'une encyclopédie médicale (1).

Dans beaucoup de villages de l'Empire, le peuple est privé des premiers secours de la médecine, et il succombe le plus souvent aux plus petites infirmités. Quel avantage n'en résulteroit-il pas pour chaque individu en particulier, et pour la population française en général, si l'homme qui, au nom du ciel, console les malheureux dans leurs peines morales, pouvoit leur distribuer, au besoin, les premiers secours médicinaux que réclament leurs maladies? alors le prêtre dans les campagnes, seroit doublement l'apôtre de Dieu et le bienfaiteur des hommes, puisqu'il réuniroit à son saint ministère, le sacerdoce si important de la médecine. C'est là le but que nous nous sommes proposé, en élaguant de notre ouvrage, tout ce qui pourroit effaroucher l'homme timide et religieux; aussi notre manuel peut s'appeler à juste titre le bréviaire médical des curés.

Enfin toutes les classes instruites de la société, pourront consulter avec avantage un livre qui, sous les rapports de l'hygiène, leur apprendra à prévenir leurs maladies, et à régler leur conduite sur les principes diététiques les plus propres à conserver leur santé, et à la leur redonner quand ils l'auront perdue (2).

Dans aucun ouvrage de médecine clinique, on n'avoit encore tracé la conduite préliminaire que doit tenir un jeune médecin qui visite des malades pour la première fois; cependant avant de leur prescrire des remèdes, il a des recherches pathologiques à faire sur leurs traits physiono-

---

(1) Nous invitons d'une manière particulière, tous les praticiens à la lecture de l'excellent journal intitulé *Bibliothèque Médicale.* Ils y trouveront une analyse raisonnée et impartiale de tous les ouvrages qui peuvent concourir à augmenter les connoissances qui sont relatives à l'état actuel de la médecine, et à faire naître cet esprit d'analyse et d'observation qui nous ramène chaque jour à la méthode d'Hippocrate.

La *Gazette de Santé* est encore un ouvrage intéressant, qui acquiert de plus en plus de nouveaux droits à l'estime publique. Les rédacteurs ont déjà une réputation solidement établie, et leur journal ne peut que les honorer.

(2) Il seroit à desirer que dans les lycées et dans tous les pensionnats où l'on élève la jeunesse, il y eût un cours d'hygiène. Cette science feroit le complément de l'éducation, et seroit bien autrement utile que toutes ces connoissances vaines et puériles dont on surcharge l'enseignement public. Platon, le divin Platon, ne l'eût point rejetée de sa république.....

miques, et cet examen préalable doit être regardé comme le syllabaire de la médecine. C'est pour remplir cette lacune que nous allons tracer pour ainsi dire l'alphabet médical de l'homme qui commence l'exercice de l'art de guérir, en exposant d'une manière succincte les lésions que peut offrir au premier coup-d'œil l'extérieur du malade, relativement à l'habitude de tout son corps.

On ne peut connoître les maladies d'après les signes diagnostiques, qu'en examinant le malade. Cet examen peut avoir lieu en deux temps; ou durant le sommeil, ou pendant la veille. Si on est appelé auprès d'un malade qui dort, il faut observer sa figure, la physionomie qu'il présente, et décider de prime abord, si la maladie dont il est affecté, est chronique ou aiguë. Il faut observer son attitude, sa respiration et ses mouvemens automatiques. Ce que nous disons du malade qui dort, doit s'entendre aussi de celui qui veille. Pour pronostiquer avec certitude sur son état actuel, il faut prendre des renseignemens sur son état passé ; sa profession, ses habitudes, ses appétits, ses passions et maladies habituelles. On peut encore s'informer du climat qu'il habite, si l'atmosphère est chaude ou froide, et s'il y a des marécages. Toutes ces connoissances préliminaires sont absolument nécessaires au médecin, pour qu'il embrasse dans son ensemble toutes les causes prédisposantes et génératrices de la maladie (1).

Du Visage.

Le médecin observera d'abord la figure, quant à son état physique, sa couleur et sa température. Dans les maladies de langueur, elle est pâle, blême et décolorée. Dans les inflammations, elle est rouge, animée et rubiconde. Elle est aussi chaude ou froide, suivant les différentes maladies ; elle peut être couverte de sueurs spontanées, critiques, ou d'exanthêmes, comme dans certaines fièvres éruptives : on doit avoir soin de ne pas négliger la figure, quant à son expression, qui est le rapport immédiat de la physionomie. Les fonctions animales et intellectuelles, peuvent aussi être diminuées, augmentées, ou même entièrement perdues. Les évacuations, les constipations, et le délire, sont très-fréquens dans certaines maladies. L'examen du crâne n'est pas à négliger. La chute des cheveux est toujours d'un mauvais augure, comme l'a remarqué Hippocrate. Il peut devenir douloureux, enflammé, comme dans l'érysipèle.

(1) Nous déclarons avoir pris ici pour modèle l'excellent Cours de généralités fait à l'hospice de la Clinique par le professeur Corvisart, aujourd'hui premier médecin de l'empereur.

A l'intérieur, il peut encore présenter au rapport du malade, des pesanteurs, des élancemens, des éblouissemens. Dans une fièvre essentielle, durant les chaleurs de l'été, et après l'abus de liqueurs spiritueuses, on doit craindre l'inflammation céphalalgique.

Des Yeux.

L'exploration des yeux est très-essentielle dans les maladies, par rapport à leur état physique, à leur expression, et à la lésion organique. Quant à leur état physique, ils peuvent avoir une chaleur variée, être saillans ou caves dans les maladies chroniques et inflammatoires; être pâles, ou rouges, secs ou humides, larmoyans et même pulvérulens, comme il arrive dans certaines fièvres putrides. La direction de l'œil n'est pas à négliger, ainsi que son expression; elle annonce toujours l'accablement, la tristesse, l'anxiété, le découragement et le désespoir du malade. La lésion organique des yeux, dépend souvent ou d'une trop grande sensibilité, ou d'une dépravation morbifique. Dans certaines maladies inflammatoires, les malades voient les objets coloriés en rouge, tandis que les ictériques les voient en jaune; la cécité qui peut être temporaire, ou continue, est le produit de certaines fièvres nerveuses, putrides, malignes, ainsi que l'on a lieu de l'observer dans la pratique.

Du Nez.

Il peut varier quant à sa forme; dans l'érysipèle il augmente de volume, et dans les maladies chroniques il diminue. Sa couleur peut varier beaucoup; il peut être pâle, rouge, chaud ou froid, comme dans les moribonds, et les fièvres intermittentes, où il est encore rétréci. Les fosses nasales peuvent être lésées; les mucosités qui s'y amoncèlent les oblitèrent, et gênent la respiration. Elles s'élargissent dans les moribonds. L'odorat diminue dans le coryza, dans certaines affections catarrho-muqueuses; il est entièrement perdu dans certaines fièvres putrides.

De l'Oreille.

Le volume de l'oreille peut augmenter entièrement dans certaines inflammations, et diminuer comme dans les maladies chroniques. Son canal se rétrécit quelquefois, et la manière dont l'oreille est retrécie fait partie de la face hippocratique, elle a alors une expression particulière. Sa température varie; elle peut être chaude, brûlante, roide et glacée. Le sens de l'ouïe augmente dans quelques maladies

essentielles nerveuses, le moindre bruit devient insupportable, et peut produire des douleurs atroces, et il diminue, ou se perd entièrement dans quelques fièvres putrides ou malignes. Il peut être encore dépravé, s'il n'est pas analogue à la sensation ordinaire du malade, et qu'il entende comme des sifflemens.

De la Bouche.

Elle mérite un examen attentif. Les lèvres peuvent varier par leurs dispositions physiques, et leur expression. Leur volume peut augmenter ou diminuer, soit par éréthisme, soit par maigreur. Leur couleur est d'un rouge vif dans une fièvre essentielle, quelquefois d'un rouge foncé, comme dans quelques maladies du cœur; pâle dans les chlorétiques; elles varient aussi par leur température, par leur sécheresse, leur humidité; et par l'ordure qui les couvre. Elles peuvent être gercées, et couvertes d'un enduit ou encroûtement plus ou moins épais. Leur mouvement serré indique souvent les affections nerveuses ou intermittentes. On connoît aux lèvres la crainte du malade, le tiraillement des commissures dans les fièvres nerveuses; le tremblement seul de la lèvre inférieure, indique souvent le besoin d'un vomitif. (Stoll.) Les lèvres écartées, on voit les gencives et les dents. Les dents varient en couleur; à certaines époques des fièvres putrides, leur couleur est changée. Elle est d'un blanc lisse, et comme vernissée dans certaines maladies. Elles varient par leur humidité, leur sécheresse; elles ont un enduit, dans les fièvres catarrhales, pituiteuses, putrides, rouge, noir, fuligineux. Leur sensibilité augmente quelquefois, la mobilité et leur chute se rencontrent souvent dans les grossesses ou accouchemens de certaines femmes, qui perdent une dent à chaque naissance d'un enfant. Les gencives sont serrées, ou boursouflées comme dans le scorbut, rouges, pâles ou brunes; leur consistance est serrée dans les maladies aiguës. Elles sont pour le médecin les signes non équivoques de la cachexie. Elles s'entr'ouvrent, sont très-sèches ou humides, peuvent s'altérer, et entrer comme en putrilage, dans certains cas du scorbut.

De la Langue.

La langue est un de ces organes qui offrent les indications les plus marquées; on y distingue sa manière d'être : et son altération. Son état physique embrasse son volume, qui peut augmenter ou diminuer; comme dans certaines angines, où elle est extrêmement forte; dans certaines fièvres gastriques elle est épaisse. Dans toutes les maladies d'éthisie, de

consomption, elle diminue de volume, ainsi que dans les fièvres inflammatoires, et muqueuses putrides. La couleur de la langue varie beaucoup. Dans les fièvres inflammatoires la rougeur est plus ou moins marquée; elle est universelle, ou partielle, suivant la complication de la maladie; elle n'est pas rouge dans toute son étendue, lorsqu'à l'inflammation se joint une fièvre humorale. Elle est pâle dans les chlorétiques; elle peut être blanche, et varier par l'intensité du limon dans une fièvre continue, toutes les fois qu'à travers une couche blanche, les houppes rouges s'élèvent, c'est le temps de la crudité, et il ne faut point évacuer. Mais quand la langue est couverte d'un limon épais sans que les houppes rouges paroissent, c'est alors que la coction est faite, et qu'il faut employer les altérans, les purgatifs, &c. &c. Dans certaines affections sa température augmente. Dans les maladies avec débilité, lorsque les extrémités sont froides, elle devient aussi froide. Sa sécheresse et son humidité sont à remarquer. La sécheresse de la langue varie par rapport à l'intensité, comme dans les fièvres ardentes où elle est très-sèche et comme embrasée; elle est au contraire très-humectée dans les fièvres humorales qui semblent exiger les purgatifs. La langue varie encore, quant à son mouvement, comme dans les paralysies, dans les convulsions; quant à l'altération du sens; ainsi le goût peut être aboli dans les fièvres humorales, ou simplement dépravé. Il n'est pas rare de trouver des malades qui éprouvent une saveur particulière et très-désagréable lorsque leur langue encroûtée de certaines matières limoneuses, a pour ainsi dire altéré le mode d'action dans les houppes nerveuses qui la tapissent. Dans toutes les maladies la soif n'est pas à négliger; la langue rouge, sèche, vive, indique son besoin. Il varie beaucoup dans les maladies aiguës et chroniques. Dans les hydropisies le besoin de la soif est presque toujours impérieux. Dans les affections humorales, catarrhales, il diminue. Les malades répugnent quelquefois à boire. La soif peut être abolie quelquefois sciemment, et insciemment dans les fièvres essentielles, inflammatoires, bilieuses, putrides, &c. toutes les fois que les malades refusent de boire, c'est un mauvais pronostic.

De la Gorge.

La gorge ne doit point échapper à l'œil du médecin; elle peut offrir des altérations quant à son état physique. Elle varie dans sa couleur; elle est rouge dans les affections inflammatoires; elle est pâle dans les maladies chroniques. La pâleur est un signe mortel dans certaines fièvres aiguës. Sa température peut augmenter ou diminuer ainsi que son volume.

Elle varie encore par sa sécheresse qui est très-grande dans les fièvres inflammatoires ; elle est humide dans les catarrhales. Dans les angines, elle peut, par son gonflement excessif, produire la suffocation ; et dans certaines circonstances, lorsqu'elle diminue, c'est un très-mauvais signe. Elle présente quelquefois de la dureté dans certaines maladies angineuses. La sensibilité de cette partie présente beaucoup de variations; sa surface peut être attaquée par des ulcérations. Dans les maux de gorge on a souvent confondu l'ouverture des amygdales avec des ulcères vénériens. Elle est tapissée quelquefois d'encroûtement très-épais. La déglutition est quelquefois lésée dans les esquinancies ; elle peut être difficile pour les solides et même pour les liquides, *et vice versa*. L'état du larynx peut appartenir à l'état externe et à l'état interne : sa lésion se juge par l'oreille, et d'après l'altération de la voix, on doit connoître le siége de la maladie.

De la Poitrine.

Nous avons examiné la respiration dans son passage vers le nez et la bouche ; l'examen de la poitrine, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, nous donnera sur elle des connoissances bien utiles et bien nécessaires dans presque toutes les maladies du corps humain. A l'extérieur de la poitrine, on doit examiner sa couleur, les éruptions, ou les érysipèles qui y ont leur siége, ou qui y sont descendus de la face ; sa couleur peut être diminuée lorsque la peau est décolorée ; il peut encore y survenir des taches et des pustules. La configuration et le volume peuvent changer. Une poitrine mal faite depuis la naissance influe sur le pronostic d'une maladie aiguë qu'elle agrave. L'infiltration des tégumens change la configuration, l'érysipèle de même. Dans les poitrinaires, on ne doit point négliger la conformation de la poitrine. Elle nous sert à donner des pronostics sur la maladie, et à nous faire connoître les causes prochaines et éloignées de l'affection morbifique. Les dépôts intérieurs peuvent l'altérer, ainsi que les épanchemens et les anévrismes de l'aorte et du cœur, qui en augmentent considérablement l'étendue, et peuvent déjeter même les côtes. Les maladies vénériennes y occasionnent des exostoses. Il faut faire attention à la maladie qui a changé l'extérieur de la poitrine ; à la suite des coups, il peut y rester des altérations plus ou moins grandes. Il y a des professions, comme celle des cordonniers, qui enfoncent le sternum. Les épanchemens internes ne produisent pas tout à coup la difformation, quand ils se font subitement. L'emphysème à la suite d'un coup externe, change beaucoup la configuration de la poitrine... Sa chaleur peut varier. Stoll a remarqué que

dans les affections aiguës de la poitrine, un cataplasme appliqué sur cette partie, sèche plutôt le siége du mal, ce qui peut indiquer le lieu affecté. Sa sensibilité est quelquefois altérée, augmentée, ou diminuée en tout ou en partie. Dans l'hémiplégie, le côté malade est presque insensible. Le son que la poitrine rend mérite beaucoup d'attention; on peut le connoître par la percussion; dans aucun cas elle ne trompe, elle indique souvent ce qu'il y a dans la poitrine. Cette percussion a été mise en usage par Avenbrugger, dans son traité (*Inventum novum ex percussione thoracis humani ut signo*, &c.) L'auteur va un peu trop loin. Dans l'état naturel la poitrine a un son, il faut l'examiner chez plusieurs hommes avec soin; comme il varie selon la maigreur ou l'embonpoint, l'usage doit nous en faire distinguer toutes les nuances. Quand le son n'est pas naturel, il y a lésion interne; ce peut être dans ce cas un épanchement, une adhérence, un engorgement du poumon, un anévrisme du cœur, ou de la crosse de l'aorte. La poitrine résonne quelquefois dans un côté, sans résonner dans l'autre, ou même dans une seule partie d'un côté. Souvent en faisant la percussion, on découvre la cause d'une maladie qu'on n'auroit point connue sans elle. Dans l'état sain, la poitrine doit résonner par tout, mais moins manifestement chez ceux dont les parois sont épaisses. On peut percuter la poitrine dans la partie antérieure, le malade étant couché horizontalement. Mais dans les maladies chroniques, il faut mettre le malade sur son séant, et percuter en avant, en arrière, et par côté. Les signes ordinaires d'épanchement sont infidèles. On dit que le malade se couche toujours du côté de l'épanchement; mais nous avons vu bien souvent le contraire. La percussion est un signe bien plus certain, pour en retirer tous les renseignemens qu'on desire; on frappe dans tous les points vers la colonne épinière, et au-dessus de l'omoplate. Sur le mort, la percussion sonne comme dans le vivant. On frappe la poitrine en faisant un creux à la main; on la frappe aussi à plat pour mieux connoître l'étendue de l'épanchement ou des adhérences. Vous avez vu les maladies du cœur changer de son sur le lieu affecté; et sur le cadavre de quelques phthisiques, nous avons vu un côté résonner bien, et l'autre ne pas résonner du tout. Quelquefois un lobe d'un côté est seul lésé, et la poitrine qui résonne bien partout ailleurs, ne résonne pas à l'endroit de la lésion. (*Corvisart.*)

De la Respiration.

La respiration est très-importante dans l'économie animale, et on ne sauroit la trop bien examiner. Dans nombre de maladies, elle est dérangée en bien des manières. Le

mot de gêne de la respiration est vague. On connoît l'état naturel de la respiration, la gêne et la différence de cet état; elle peut être foible ou forte. Dans quelques maladies la respiration est presque perceptible; dans d'autres au contraire elle est fort étendue, grande et développée. Les parties contenantes s'étendent, se développent, l'air fait du bruit en passant. Cette respiration se fait bien connoître, elle se nomme apoplectique ou stertoreuse. La respiration considérée extérieurement, peut être fréquente, quand elle se fait plus souvent dans un temps donné; dans la plupart des maladies aiguës et nerveuses, on voit cette espèce de respiration. Elle est plus rare dans quelques fièvres particulières. Dans l'apoplexie, elle est tantôt forte, grande ou rare. Dans les agonisans elle devient très-rare: quand la mort est très-prochaine, elle est intermittente et suspendue. Dans l'état naturel, les respirations se suivent; par contraire dans quelques maladies, il y a des suspensions bien marquées; elle est très-lente dans quelques cas; après les courses, elle est pour l'ordinaire entrecoupée. Elle peut faire du bruit comme dans le râle, où l'on entend la trachée et les bronches résonner sourdement. Stertoreuse, quand le ronflement siége sur-tout dans le larynx; sibilante, lorsqu'on entend du bruit que l'air fait en passant. Il faut, de plus, considérer l'air qui sort de la poitrine; et il seroit très-important de l'examiner chimiquement dans certaines maladies putrides, chroniques. Stoll, Boërhaave disent que dans les fièvres ardentes, l'air paroît incandescent. L'air peut encore pécher par son odeur: dans les affections saburrales, la puanteur qu'il exhale indique l'application de certains remèdes. La poitrine doit aussi être examinée quant à l'expectoration. Il peut n'y en point avoir dans les cas où elle seroit nécessaire. Quelquefois elle est supprimée tout-à-coup par une inconduite du malade, ou par un mauvais traitement. L'expectoration est symptomatique quand elle vient du poumon, sans que cet organe soit lésé; comme dans l'hydropique mort avant-hier (1). qui crachoit beaucoup quoique la poitrine fût saine. Elle est encore symptomatique dans certaines affections saburrales. Mais toutes les fois que le poumon est affecté, qu'il s'y forme des tubercules ulcerés, et que l'expectoration est puriforme, alors elle est idiopathique. L'expectoration se juge encore par son état de crudité, et de *criticité*. Elle est crue au commencement des maladies aiguës, lorsque la nature n'a point encore suffisamment élaboré la matière morbifique qu'elle

(1) A l'hospice de la Charité.

veut chasser au-dehors ; et critique lorsque la détente générale arrive, et qu'elle sert d'émonctoire à la maladie ; les crachats sont alors humides, jaunâtres, et amènent la terminaison de la maladie. Cependant il peut y avoir certains crachats idiopathiques pour ainsi dire de la maladie, sans qu'il y ait lésion au poumon, comme il en survient dans certaines fièvres essentielles inflammatoires qui sont la terminaison de la maladie. Toutes les fois qu'un malade tousse et crache, il faut examiner avec soin la matière qu'il expectore. Ses crachats sont pour l'ordinaire épais, jaunâtres, arrondis, dans les fièvres saburrales ; dans les bilieuses il y a des crachats extrêmement jaunes, quelquefois verdâtres. On doit interroger le malade sur le goût qu'ils lui laissent à la bouche. Dans les maladies de poitrine, les crachats sont blancs, gris, noirâtres, marbrés et d'un pâle terne : ils varient quant à leur consistance. Dans l'asthme, ils sont très-visqueux. Tous les crachats enfin, n'ont pas la même odeur, la même consistance, la même couleur ; on en voit de toute nature dans les fièvres aiguës et chroniques.

Du Cœur.

La poitrine est plus souvent lésée qu'on ne pense : pour peu qu'un malade se plaigne d'un battement de cœur, il faut pousser les interrogations plus loin. L'état du pouls doit aussi nous engager à examiner si le cœur n'est point malade organiquement. Il faut voir dans quelle étendue bat le cœur, comment il bat. On s'informe des assistans de toutes les petites nuances qui peuvent nous éclairer dans le diagnostic des maladies de cet organe.

De l'Abdomen.

Un médecin doit toujours voir l'abdomen dans les malades, le toucher, le palper, et le regarder de temps en temps dans le cours des maladies. Le ventre peut être augmenté de volume, être ballonné, météorisé, diminuer dans les maladies chroniques, dans quelques fièvres essentielles, quelques phthisies. Il est singulièrement diminué dans quelques fièvres putrides, il s'affaisse après avoir été ballonné ; dans la colique du colon il y a souvent rétraction vers les lombes. Dans plusieurs poitrinaires il est très-déprimé. Sa couleur peut varier. Il est quelquefois rouge, il y survient un érysipèle en forme de bande pustuleuse, c'est ce qu'on appelle zona. Sa température éprouve nombre de variations. Il peut être brûlant, comme dans certains enfans affectés de maladies vermineuses ; il peut être froid comme dans le redoublement des fièvres ; tendu, c'est le premier degré du ballonnement ;

ballonné, tendu rénittent, tendu patent. Souple, rien ne résiste; météorisé, il y a alors augmentation de volume avec tension. Dans la syncope simple, il n'y a qu'un peu de tension des parois, dépendante de l'éréthisme général. Le ventre est rénittent lorsqu'on le sent un peu dur, quoique non résistant. Il peut être enfin engoué, lorsqu'on sent un engorgement du foie, de la rate, ce qui se remarque dans les fièvres d'automne, et il est facile d'assigner la place qu'occupe l'engorgement, et de s'assurer s'il est général ou partiel. L'abdomen dans un malade nous présente différens degrés de sensibilité, elle peut être générale comme dans l'entéritis. Le ventre peut être douloureux idiopathiquement, ou par sympathie; dans la colique de plomb, la douleur est idiopathique, parce qu'on sait qu'elle est produite par les particules saturnines qui sont implantées dans le canal intestinal, et qu'on ne chasse que par de violens émétiques, et des purgatifs drastiques, souvent répétés. La sensibilité peut être fixe, comme dans certaines affections rhumatisantes inflammatoires; et mobile dans la pleuridonie; constante dans la cystitis. Dans les fièvres bilieuses il faut examiner la douleur de l'épigastre; quand elle est humorale, l'émétique soulage, et peut tuer s'il y a gastritis. Dans les fièvres putrides, il survient souvent des inflammations du bas-ventre, comme le démontre l'anatomie pathologique. Les douleurs enfin peuvent être locales, comme aux reins, à la vessie, à la matrice, à l'estomac, à la rate, au foie, &c. Il peut y avoir dans le ventre des duretés, variables par leur forme, leur figure, leur consistance, leur étendue, leur siége, leur volume, depuis l'engouement jusqu'à la dureté squirreuse. Nous avons oublié de dire que la sensibilité des hypocondres doit être soigneusement observée dans les maladies aiguës; elle peut être sympathique, lorsqu'elle tient à l'état général du système; mais s'il y a inflammation locale, engorgement d'un viscère, obstruction vasculaire, alors elle est connue sous le nom d'idiopathique. Il faut dans les maladies aiguës, examiner l'état de la vessie, dans certaines fièvres essentielles, il y a suppression d'urine. Une attention particulière que doit avoir le médecin, est celle de l'examen de certaines femmes, ou filles-femmes qui se rendent aux hospices sous le prétexte d'une suppression de règles, et qui n'y viennent chercher que des remèdes propres à leur procurer un avortement. On doit en palpant leur ventre, s'assurer de l'état de la matrice, et une main un peu exercée s'apperçoit bien vîte de la grossesse. C'est au toucher du ventre qu'on distingue les épanchemens qui y sont contenus, et la manière de palper n'est pas indifférente. Le ventre doit être encore

examiné dans ses fonctions tant digestives, qu'alvines; quelquefois l'estomac est lent, paresseux, ou même laborieux dans la digestion; et alors il y a du dérangement dans le tube intestinal. La malade a souvent des envies de vomir; elles peuvent être sympathiques, nerveuses, ou idiopathiques, ce qu'on doit bien distinguer dans la pratique. Combien seroit grande l'erreur du médecin qui prescriroit les stomachiques, les anodins, les calmans dans les douleurs que certains poitrinaires ressentent à l'appendice abdominale. Les fonctions alvines peuvent être diminuées, ou même supprimées dans certaines fièvres inflammatoires; quelquefois elles se changent en diarrhées, dans certaines suppressions de transpirations, et autres causes irritantes. Dans toutes les maladies occasionnées par la pléthore, il y a constipation.... Les matières alvines doivent être soigneusement examinées; leur forme, leur nature, rien n'est indifférent. Dans les maladies inflammatoires par exemple, elles sont sèches, dures, arrondies, et comme caprifiées; dans d'autres maladies, elles sont tantôt muqueuses, tantôt sanguines, tantôt purulentes. La sécrétion de l'urine peut être augmentée, diminuée ou totalement supprimée. Dans les maladies inflammatoires, elles sont en petite quantité; dans le diabètes elles sont extraordinairement abondantes; et dans la dysurie et strangurie, extrêmement rares. Elles varient par leur couleur. Elles sont ténues, claires comme l'eau, dans les maladies nerveuses, hystériques, &c. elles sont rouges, enflammées dans la pléthore sanguine; jaunes et bilieuses dans les maladies chroniques et ictériques; grasses dans certaines maladies aiguës; elles peuvent encore être sédimenteuses, symptomatiquement, ou critiquement; elles sont symptomatiques dans les hydropisies, les fièvres intermittentes, où le sédiment qu'elles déposent n'est qu'une indication, et un effet de la maladie; tandis qu'elles deviennent critiquement sédimenteuses après la coction qui a lieu dans les maladies inflammatoires. Dans les maladies de la vessie, elles sont purulentes. Elles présentent divers degrés de chaleur, d'âcreté, de cuisson, et de sanguinolence; ainsi que d'odeur; et il arrive quelquefois qu'elles sont putrides, noirâtres, gangréneuses, dans certaines fièvres putrescentes, et dans les petites véroles confluentes malignes.

Des organes de la Génération.

Après avoir considéré les différentes fonctions abdominales, il faut examiner les organes générateurs. Ils peuvent être lésés quant à leur état physique, et éprouver de la douleur, du gonflement, ou différentes affections vénériennes.

La région inguinale ne doit point être négligée, parce que souvent à la suite d'un violent vomitif, il peut être survenu une hernie. Si l'on examine actuellement les organes de la génération, quant à leurs fonctions, elles peuvent se rapporter aux sécrétions des urines par rapport aux reins, aux *uretères*, à l'urètre même, ou différens calculs peuvent s'opposer à leur issue. Dans une maladie aiguë, et dans toutes les indispositions, il faut interroger les femmes sur l'état de leurs règles, elles peuvent être abondantes, régulières, irrégulières, suspendues ou supprimées. Il faut s'informer aussi de leur état de grossesse, et d'après ces connoissances préliminaires, on peut porter un diagnostic certain sur leurs maladies. Des parties de la génération, le médecin doit descendre aux extrémités, qui sont souvent affectées d'humeurs goutteuses, rhumatismales ou paralysantes. Chaque partie ayant été ainsi successivement examinée, il faut considérer l'habitude générale du corps.

De l'habitude générale du Corps.

Elle peut être changée dans son volume, dans sa couleur, dans sa température. Elle est augmentée dans la leucophlegmatie, et fait partie des intumescences, d'après certains nosologistes; dans quelques maladies aiguës elle peut augmenter en tout ou par-tout. Dans les frissons des fièvres, dans le marasme, elle diminue singulièrement. Quelquefois il n'y a qu'une partie du corps qui éprouve de l'altération; ainsi, le visage, les pieds, et les bourses, deviennent volumineux, dans le cas de certains érysipèles, ou de dépôts accidentels. La couleur dans l'habitude du corps varie beaucoup; elle est rouge, enflammée dans la fièvre scarlatine; dans l'œdème elle est pâle et décolorée, souvent il n'y a qu'un changement local et partiel. La température n'est pas la même; elle augmente dans les fièvres inflammatoires, dans le chaud des fièvres intermittentes, diminue dans certaines maladies chroniques froides par leurs marches, par leur atonie dominante; l'augmentation ou la diminution de température est aussi souvent locale et partielle, comme dans le phlegmon, dans l'érysipèle, &c. Dans les fièvres ardentes, le malade est comme brûlant, tandis que ses extrémités sont glacées, et les pieds de certains poitrinaires sont froids, tandis que leur poitrine est brûlante. L'habitude du corps présente encore de grandes variétés sous le rapport du toucher. La peau peut être sèche, humide, souple, chaude. Dans les fièvres essentiellement putrides, il y a une chaleur âcre qui affecte désagréablement les doigts. Quoique certains auteurs aient voulu la regarder comme un être chimérique, la peau

n'est pas moins sèche et mordicante dans les fièvres précitées. La sécheresse de la peau se connoît facilement quant à ses variétés ; dans certains temps d'éréthisme, elle est aride, quelquefois *strigosa*, ridée; et il n'est pas rare de la voir même *vieillie* dans la terminaison de certaines fièvres malignes et diarrhées. Quelquefois elle est rugueuse, se recouvre de saletés, qui sont sans doute un dépôt de la matière morbifique qui transsude ; enfin, l'épiderme meurt morbifiquement dans nombre de maladies connues. L'état de souplesse, est l'état naturel et de santé. Son humidité est extrêmement variable depuis la moiteur jusqu'aux sueurs. La sueur peut être générale ou partielle. Elle varie par sa couleur, son odeur, la manière dont elle se rassemble, à quelle époque elle vient, de quelle manière elle s'établit, ou dont elle cesse. Elle peut être grasse, et être par gouttes, c'est un mauvais pronostic. Elle est jaune à la suite des maladies du foie ; rouge et sanguinolente dans certaines épidémies, comme la sueur des petites véroles confluentes gangréneuses, &c. Elle a une odeur quelquefois acide, et toute particulière dans les petites véroles, les femmes en couche, fièvres putrides, &c. Souvent elle est colliquative ; lorsqu'elle est froide, c'est souvent l'annonce d'une mort bien prochaine ; et quand elle survient sur certaines parties du corps seulement, comme sur le front et sur la poitrine, elle dénote des maladies céphalalgiques ou des phtisies pulmonaires.

Du Pouls.

C'est un des phénomènes auxquels on fait le plus d'attention, et qui indiquent fréquemment les indications à remplir. Il dépend d'une fonction vitale, et c'est un indice très-certain de la vitalité. Le médecin ne doit jamais perdre le pouls de vue, c'est la boussole du corps humain dans l'état de maladie, et c'est lui qui indique l'état de crudité, de crise, et de coction. L'étude du pouls est des plus essentielles et des plus difficiles ; il n'y a qu'une longue pratique qui puisse donner au médecin des connoissances suffisantes. Il faut bien connoître son état en santé, pour avoir un étalon qui indique son dérangement. En santé le pouls varie suivant le tempérament, l'âge, le sexe, la taille, la profession, l'état du sommeil, ou de veille, les passions, &c. Le pouls varie à l'infini selon le tempérament. Le sanguin a le pouls fort, tendu, développé ; et un sujet foible, pituiteux, cacochyme, l'a foible, retreci, et petit. La petitesse de la taille, influe si puissamment sur la vélocité du pouls, que souvent on seroit tenté de croire dans un état fébrile, un homme d'une petite taille, et qui cependant se porte très-

bien, en voici un exemple. Un praticien de Paris, étant un jour appelé pour voir un malade, qu'on disoit avoir la fièvre, et lui ayant touché le pouls, qu'il trouva sec et vif, lui demanda s'il étoit grand ou petit; le malade étonné d'une pareille question, n'y voulut point satisfaire, la regardant comme un effet de pure curiosité. Comme le médecin s'en alloit sans rien prescrire, sa femme le fit passer dans une chambre voisine, et lui apprit qu'il n'avoit que trois pieds et demi. Le médecin mit alors la femme hors de toute inquiétude, en lui assurant que son mari n'avoit point la fièvre. Apprenant qu'il y avoit peu de temps que le malade étoit marié, il soupçonna quelle pouvoit être la cause du changement dans le pouls; il ordonna donc de la modération aux nouveaux époux, et la prétendue fièvre ne tarda pas à se dissiper..... Il faut une longue expérience pour connoître le pouls avec justesse. Il est fréquent, nerveux dans l'enfant, il bat cent dix pulsations par minute; mais il devient plus rare dans l'adulte, et n'a plus que soixante à soixante-dix pulsations. Chez les femmes il est plus fréquent, plus petit que chez l'homme, où l'on remarque qu'il est plus fort, plus consistant, et plus développé. Chaque profession amène quelque changement dans le pouls. Un robuste cultivateur a la fibre plus tendue, le pouls plus ferme. Celui qui est dans l'inactivité, qui est sédentaire, a le pouls plus foible, moins irritant, moins tonique. Le pouls est un peu plus fréquent et plus rare le matin, le sommeil y est pour beaucoup; et il varie suivant la quantité de boissons et d'alimens, observation essentielle au médecin pour qu'il n'attribue point à une maladie ce qui dépend des organes digestifs. Les affections morales sont ce qui influe le plus sur le pouls, et cette influence est encore bien plus marquée dans l'état maladif que dans l'état de santé. Le mouvement et l'exercice augmentent la vîtesse du pouls, et après la course, la toux, il a toujours quelque chose de fébrile. Le médecin, en tâtant le pouls, doit faire attention à l'état où peut être le malade, relativement à sa position, à ce qu'il vient de faire, à ce qui se passe autour de lui. Si le malade étoit couché sur le côté, le pouls ne présenteroit point alors l'état naturel, il seroit embarrassé, petit; s'il venoit de remuer ou de s'agiter, alors on auroit un pouls d'un mouvement accéléré. En tâtant ainsi le pouls, on pourroit croire qu'il est irrégulier, parce que bientôt après le repos, il n'auroit plus le caractère de célérité qu'il présentoit d'abord. Une autre attention est de savoir, si le malade n'a pas pris d'alimens, car dans cet état le pouls se concentre, est plus fréquent, et a une petitesse remarquable.

Dans les affections de la poitrine, soit aiguës, soit chroniques, il ne faut pas tâter le pouls après que le malade vient de tousser, ou qu'il est sur le point de le faire, parce que dans cet état le pouls est petit, accéléré, et quelquefois même intermittent, ce qui pourroit donner lieu à une grande erreur. L'état moral n'est pas moins à observer que l'état physique. Un malade qui voit le médecin pour la première fois, peut éprouver un effroi et une surprise qui occasionnent du tumulte dans son pouls. Beaucoup de circonstances morales ont encore une grande influence sur le pouls. Si le malade est inquiet sur son état; s'il a des chagrins domestiques, alors le pouls est petit, concentré, au lieu d'être développé, ce qui est loin de présenter le pouls de la maladie.... Quelle est la manière de tâter le pouls? Chacun a la sienne; mais il y a pourtant une manière convenable. On conseille d'appliquer les quatre doigts sur l'artère brachiale, je pense que trois suffisent. Cette application doit se faire d'une manière différente; je suppose les trois doigts appliqués graduellement, la pression doit se faire en appuyant un peu plus le premier doigt, et si les inférieurs sentent encore les vibrations, alors j'établis la force du pouls, et sa réaction est très-grande; mais si dans cet état on ne le sent pas, alors il est très-foible. Il est bon en touchant le pouls, de relâcher quelquefois, et d'y revenir en pressant graduellement. (*Corvisart.*)

Des différens Pouls.

L'ensemble des phénomènes du pouls se compose des mouvemens de systole et de diastole. L'artère qui ne bat pas quand on la touche, annonce le temps de systole, et quand elle bat, celui de diastole. Le pouls peut se présenter comme grand et petit. L'artère du pouls a un calibre donné dans tous les individus: on n'en a point la mesure géométrique, mais le médecin en peut avoir une approximative. Aussi, toutes les fois que l'artère paroîtra avoir un diamètre plus ample que naturellement, le pouls est grand; et l'état contraire forme la petitesse du pouls. Le pouls peut être fort ou foible. Un homme d'un moyen âge a un pouls proportionné, en deçà ou au-delà, il est fort ou foible; quand rien ne résiste dans l'artère, c'est la foiblesse. Le pouls peut être prompt ou lent; on ne considère ici que l'intervalle d'une pulsation à l'autre, et on n'entend par promptitude, que la prestesse avec laquelle l'artère bat et se retire: la lenteur est le contraire. Enfin, le pouls peut être fréquent ou rare. Il y a des pouls qui battent cent douze pulsations dans une minute, tandis que le pouls naturel est de soixante à soixante-dix; dans le premier cas c'est la fré-

quence, et quand il bat moins que de soixante, c'est le pouls rare. Mais le pouls peut être grand, fort, prompt et fréquent tout à-la-fois, et peut être encore grand et foible, lent et rare. Ces différentes combinaisons se trouvent dans diverses maladies soit aiguës, soit chroniques... Le pouls peut être dur et mou ; du pouls fort au dur il n'y a que peu de nuances. Si le pouls a une consistance extrême et bat fort, il est dur ; tel on le remarque dans l'apoplexie et dans certains vieillards. Il peut être à-la-fois dur et petit, ainsi dans le pouls qu'on appelle d'irritation, il est serré ; il peut être grand et dur comme dans l'apoplexie, prompt ou lent, dans certaines fièvres. Le pouls mou est celui qui a les conditions opposées au dur. Le mou diffère du pouls foible, en ce que la foiblesse appartient aux agonisans, à certaines maladies chroniques, à la fin des aiguës, tandis que la flaccidité de l'artère dans tous les états de la maladie, compose seul le pouls mou ; il peut être aussi, mou et grand, lent, fréquent ou rare, plein ou vide. Le pouls plein ressemble beaucoup au pouls fort et dur ; il y a cependant des nuances que l'expérience nous fait distinguer, et la dureté et la force ne correspondent nullement à la plénitude. Le pouls sera plein quand, au rapport du sens, on aura l'idée que l'artère sera remplie d'une certaine quantité de sang, qui excèdera la quantité naturelle. Le pouls est vide, lorsqu'on affaisse les parois de l'artère sans qu'on éprouve de résistance. On doit encore distinguer la plénitude de la roideur, en examinant si c'est la membrane de l'artère, ou le liquide qui y est contenu, qui offrent de la résistance. Le pouls plein peut se combiner avec le pouls grand, comme on le remarque dans l'apoplexie. Dans certaines maladies aiguës, le pouls est, suivant Stoll, roide-mou. Est-il toujours plein quand il est dur ? lorsque dans la turgescence des humeurs, dans le chaud de la fièvre intermittente, le pouls s'agrandit, se développe, l'artère augmente de volume, et il est alors faussement plein, et n'est ni fort, ni dur ; tandis que dans les maladies vraies inflammatoires, il est toujours dur. Il peut être plein et prompt, quoiqu'il soit difficile qu'il ait cette dernière qualité, sa promptitude dépendant de l'éréthisme du vaisseau, et de la plénitude de celle du liquide contenu. Dans l'apoplexie sanguine il est rare. La vacuité est donc l'état du pouls, dans lequel on sent qu'il y a moins de liquide contenu dans l'artère qu'il devroit y en avoir, et est l'opposé de la plénitude. Voilà à-peu-près l'histoire complète des différens états du pouls, considéré abstractivement ; mais on a cherché encore à en faire l'application aux différentes maladies pour pouvoir

prédire les crises qui auront lieu d'après les différens phénomènes qu'il peut présenter au médecin. Or, on a pensé que chaque organe du corps humain ayant sa vie particulière, il devoit témoigner, d'après le pouls, sa manière d'être, puisque l'ensemble de la vie générale se compose de toutes les vies particulières. Les praticiens les plus exercés sont parvenus, d'après les phénomènes du pouls, à connoître les crises, et par où elles s'effectueront ; de-là le pouls connu sous le nom de *critique*. On le distingue en deux grandes classes, par rapport aux organes situés au-dessus du diaphragme ou au-dessous, ce qui constitue le pouls critique supérieur et le pouls critique inférieur. Le premier se subdivise encore en nasal, guttural et pectoral. Le pouls supérieur a des caractères particuliers. Il est fort, grand, redoublé à toutes les deux ou trois pulsations, et dont participent plus ou moins ses trois subdivisions. Le nasal a des redoublemens plus forts, plus marqués ; il est plus plein et plus dur. Ainsi, toutes les fois que dans une maladie aiguë, on rencontre un pouls plein, fort, redoublé, on peut prédire une hémorragie nasale. Le pouls guttural doit toujours être plus ou moins large, plein et redoublé ; on le distingue du nasal, parce qu'il est moins plein, moins dur, plus mou et moins redoublé : s'il se présente ainsi dans les maladies, on peut être assuré d'une crise par les émonctoires de la bouche. Le pouls pectoral, enfin, doit avoir des réduplications ; il est plein, égal, ondulant. Tous ces différens pouls peuvent être simples, composés ou compliqués. Ils sont simples quand ils existent tout seuls, chacun avec le caractère qui leur est propre ; ils sont composés lorsqu'ils se constituent plusieurs ensemble ; et ils sont compliqués toutes les fois que se joint à eux le pouls d'irritation, et alors la crise n'est jamais complète. Ce pouls se rencontre très-fréquemment dans les maladies. On le connoît lorsque la maladie reste dans sa crudité, lorsque le trouble existe dans l'harmonie des fonctions générales, et qu'il offre les caractères d'un pouls serré, concentré, fréquent et assez dur ; ces signes sont assez certains pour pouvoir prédire, lorsqu'on les rencontre réunis, que la crise sera toujours incomplète.

De même que le pouls supérieur a des caractères propres, de même l'inférieur en a de généraux qui lui sont spécialement affectés. Il est petit, serré, concentré, irrégulier, intermittent. On distingue l'inférieur en autant de pouls qu'il y a d'organes essentiels.... Le pouls stomacal est le plus serré, le plus concentré, le plus petit, le plus irrégulier, et le moins intermittent. A la suite de ce pouls vient le pouls intestinal ; il est beaucoup moins serré, mais plus intermit-

tent.... Le pouls hépatique est, après le stomacal, le plus concentré de tous, irrégulier et intermittent. Le pouls hémorroïdal devroit avoir quelques connexions avec l'hépatique; mais il a des caractères qui s'écartent du pouls inférieur. Il n'est presque jamais intermittent, très-irrégulier, assez serré, assez concentré. Quelquefois il se développe, et devient rebondissant; c'est le plus irrégulier de tous les pouls inférieurs.... Le poul vésical est petit, serré, concentré, inégal, diminuant et augmentant successivement. Le pouls utérin ressemble assez au pouls hémorroïdal. Il est très-rarement intermittent, petit, serré, concentré, développé, et a des rebondissemens par intervalle; caractères qui appartiennent au pouls supérieur. Les pouls inférieurs peuvent être simples, composés ou compliqués de deux manières, quand il y a des phénomènes du pouls supérieur, et quand il y a aussi le pouls d'irritation. Le pouls de la sueur enfin est large, grand, assez plein, mou; trois ou quatre pulsations s'élèvent au-dessus des autres, et descendent ainsi graduellement quatre à quatre. Nous pensons que les données qui portent sur le pouls sont tellement compliquées, qu'il est bien difficile de pouvoir avoir des idées exactes et sûres sur cette fonction vitale. S'il falloit ajouter de plus les considérations par rapport à l'âge, au sexe, au tempérament, l'incertitude deviendroit encore plus grande. Les crises dans les maladies sont aujourd'hui beaucoup plus rares qu'on ne pense. Dans un temps que la médecine de perturbation et agissante étoit moins grande, on pouvoit remarquer des crises plus fréquentes et plus régulières. Si on ajoute de plus une influence exercée sur le pouls par la vie particulière de chaque organe, on voit bien que de toutes ces considérations particulières, il doit en résulter un chaos pour le praticien. Nous supposons une fièvre essentielle; il faut que les organes travaillent successivement, et qu'ils tendent tous à chasser la matière morbifique; nous ne concevons point comment, à travers ces actions différentes, on peut prédire des crises, soit par le haut, soit par le bas. On n'a point déterminé à quelle époque devoient se montrer les phénomènes qui indiquent les crises, ni fixer leur durée; car la chose étant plutôt née de l'imagination que de l'observation, on n'a pas osé leur assigner ces traits caractéristiques. Nous ne nions point cependant que, dans quelques fièvres simples, le pouls ne puisse indiquer certaines crises; mais elles sont si rares, qu'on n'en peut tirer des inductions bien certaines. Ainsi nous ne croyons pas à la doctrine des crises, n'en connoissant pas les phénomènes qui les précèdent. Y a-t-il quelque signe qui puisse nous faire connoître les causes prochaines des différens

états du pouls? Nous ne parlerons point de son historique par rapport aux anciens. Hippocrate en a peu parlé, et c'est Galien, presque seul, qui en a donné la nomenclature. Il a fait dépendre ses phénomènes de quatre causes. 1°. De la diastole du cœur; 2°. de la diathèse variée du sang; 3°. de la liberté de la circulation; 4°. de la disposition des artères. Il est certain que s'il n'y avoit pas de mouvement du cœur, il n'y auroit pas de battement d'artères. A quoi tient-il, et quelles sont les causes qui produisent les diversités de systole? La respiration, les affections morales en sont une des causes premières, et sans cesse agissantes. Il n'y a personne qui doute que la diathèse du sang, en sa nature variée, ne soit l'excitateur de l'irritabilité du cœur, suivant le stimulus qui lui est propre; mais on ne connoît point la dose qu'il faut pour exciter. Le cœur est pourtant excitable en plus ou en moins: c'est ce que démontrent les différentes maladies. Connoissons-nous dans quel état l'excitabilité sera plus ou moins mise en mouvement? Est-ce par sa fibrine, est-ce par ses sels, ou par sa masse, que le sang agit? Xavier Bichat, dans un ouvrage moderne, a divisé le cœur en sang noir et en sang rouge; le premier seroit excitant pour les parties droites, et le second pour les gauches; mais la doctrine des anciens et des modernes n'est point encore assez bien démontrée par l'expérience pour qu'on doive l'adopter mathématiquement. L'excitabilité du cœur varie de quantité, et nous ne pouvons la mesurer; ce qui seroit essentiel. La diathèse du sang qui est l'excitant varie aussi. Nous ignorons donc le degré de l'excitabilité et la force de l'excitant dans ce qui cause le pouls. La liberté dans la circulation influe sur les phénomènes du pouls; elle n'est pas la même dans le sain et dans le malade, comme aussi dans les diverses maladies; quelle que soit l'excitabilité, quel que soit l'excitant, pour que la circulation se fasse bien, il faut qu'elle ne soit pas empêchée. Ainsi une frayeur agit sur tout le système, intervertit la circulation, et il se fait un changement subit dans le système nerveux et vasculaire. Le système de la circulation n'est pas physiquement bien connu. Il est possible que le cœur ait relativement trop ou trop peu de force par rapport aux artères.... Le passage du sang dans certaines parties peut être rétréci; alors sa circulation n'est pas libre. Il en est de même si les artères sont trop excitantes; pas assez excitables, s'il y a pression d'une tumeur sur plusieurs artères, ou sur les artères principales. Les professions diverses gênent aussi plus ou moins la liberté de la circulation; les nuances de gêne de la circulation sont presque infinies. La disposition des artères est la quatrième cause de la diversité du pouls. Nous ne voyons pas, malgré les expériences faites sur

les animaux vivans, que la disposition de l'artère influe en rien sur la circulation. Selon que le bras est alongé ou plié, on sent ou on ne sent pas le pouls de la même manière. L'état de santé ou de maladie influe bien sur la disposition de l'artère, et peut serrer la circulation. Dans la péripneumonie, quand plusieurs artères sont gorgées de sang, celui-ci doit refluer dans le reste des vaisseaux sanguins. Le spasme de certaines artérioles doit produire des phénomènes analogues. Il nous paroît en dernière analyse que Galien a vu tout ce qu'on peut voir sur la cause de la circulation, quand il a dit qu'elle dépendoit de la contraction du cœur, de la diathèse du sang, de la liberté de la circulation, et de la disposition de l'artère. L'état des fonctions animales naturelles, influe sur le pouls, et il est impossible d'asseoir une doctrine bien solide sur sa doctrine et ses divers symptômes. Après avoir bien examiné l'état du malade, il faut porter le diagnostic, car sans lui il n'y a pas de vraie médecine. Le diagnostic est très-difficile, d'après les considérations générales et particulières. Les maladies sont un véritable Protée, et il est bien difficile d'en saisir les caractères et les nuances. Le médecin doit avoir un certain tact acquis par l'expérience, indépendamment des connoissances acquises, car on peut être très-instruit sans avoir la sagacité nécessaire. Les idées systématiques altèrent souvent le tact et le jugement du médecin. En effet, les systêmes sont plus nuisibles qu'utiles dans la pratique, et plus on y est avancé, plus on en connoît les dangers et le vide, de manière qu'on est bon médecin en raison inverse des systêmes. Le pronostic dans les maladies est des plus essentiels au praticien, soit pour sa réputation, soit pour sa satisfaction propre. Quelquefois il est facile, d'autres fois difficile, et souvent même impossible. En général on peut dire que le diagnostic bien établi, rend le pronostic facile, de même que le voyageur ne s'égare pas dans sa route, quand elle est jalonnée avec méthode. Un médecin qui ne connoît pas bien les maladies, ressemble à un aveugle qui se sert de bâton ; il peut souvent marcher à rebours, ou frapper les passans qu'il rencontre, et du moins il erre toujours à l'aventure. Il peut arriver cependant que le pronostic soit difficile, quoique le diagnostic soit certain. Hippocrate dit que le pronostic est incertain dans les maladies aiguës ; souvent ces fièvres commencent avec violence, ou avec foiblesse, et subissent des changemens aussi prompts qu'inattendus. Un médecin prudent ne se hâte jamais de donner son pronostic ; il peut bien le porter pour lui-même, mais il doit le garder dans son cœur, et ne jamais vaticiner chez le malade. Pour bien asseoir le pro-

nostic, il faut connoître la constitution dominante, quoiqu'il y ait une foule de maladies sporadiques (c'est-à-dire relatives à l'état particulier de chaque individu). En arrivant au lit du malade, on juge de son état par sa figure, son maintien, et son habitude : s'il a des couleurs vermeilles, la figure sereine, les yeux brillans, le regard naturel; on peut pronostiquer qu'il va bien; mais si par contraire, on voit une face hippocratique, décolorée, des yeux obscurcis, les fonctions intellectuelles et animales troublées, il ne faut point balancer d'annoncer le danger imminent où se trouve le malade; et en général on peut dire que le pronostic est facile à porter, quand le diagnostic est assuré. C'est donc du diagnostic que dérivent les connoissances des indications à remplir. Elles varient beaucoup, et tantôt c'est la cure radicale, tantôt c'est la symptomatique, la palliative, ou la mitigatoire, qu'il faut obtenir; et le talent du médecin consiste à saisir la vraie indication. C'est ici que se présente la question si long-temps agitée de la médecine expectante, et agissante. Nous n'entrerons point dans les détails de l'histoire de la matière médicale, elle est indispensable au médecin, mais cela nous écarte trop de nos généralités. Nous conseillons à tout praticien d'envisager les maladies sous leurs rapports d'incurabilité ou de curabilité. Car c'est à tort qu'on a appelé la médecine l'art de guérir, elle n'est que l'art de traiter les maux. La nosologie la plus utile seroit celle qui classeroit les maladies en deux grands ordres, celles qui seroient curables, et celles qui ne le sont point. Cet ouvrage nous manque, et il feroit le plus grand honneur à celui qui auroit le loisir et le talent de s'en occuper. On connoît la curabilité spontanée et artificielle. Dans la première, les maladies guérissent d'elles-mêmes, et d'après Hippocrate, *natura est medicatrix morborum*, mais l'art procure la seconde, par des secours appropriés. Le chapitre des maladies incurables est très-grand, et peut être ne l'est-il que par le défaut nosographique dont nous parlons. Toute maladie incurable n'est pas décidément mortelle; mais il y en a qui le sont de leur essence, telle est la phthisie pulmonaire. Avant de savoir par quel moyen on doit attaquer le mal, il faut se faire une idée bien précise de la manière d'agir des moyens qu'on emploie. Les médecins qui multiplient les remèdes, ne connoissent pas bien sans doute leur action propre, s'ils ne connoissent pas la curabilité ou l'incurabilité des maladies qu'ils traitent. La division des maladies en curables et incurables, se lie nécessairement à la grande question de la médecine agissante et expectante. Pour qu'il n'y ait point d'équivoque sur son acception, on définit l'une et l'autre l'emploi ou la

suppression de tout moyen ou secours capable d'opérer un changement notable dans la série naturelle des phénomènes de la maladie. Il est très-dangereux de ne rien faire lorsque la maladie tend vers un but pernicieux ; mais quand elle marche bien, il faut être tranquille spectateur. Quand dans un rhume, on conseille de rester dans la chambre, ou de prendre du sirop de guimauve, ce n'est pas là employer un moyen capable d'opérer un changement notable, ce n'est pas en un mot, faire la médecine agissante ; mais si dans quelque violente maladie, la tête se prend, les fonctions intellectuelles sont troublées, et que l'on applique les vésicatoires, ou que l'on ordonne la saignée du pied, c'est alors de la vraie médecine agissante. La médecine agissante et expectante suppose en nous un principe qui y agit ; ce principe c'est la vie, ou la nature, qui n'est autre chose que le principe de tous les mouvemens, de tous les efforts, de toutes les résistances, qui suppose nécessairement la vie, et est indépendant de la volonté. Dans l'état de santé ou de maladie, tout mouvement vient de ce principe, il est continuellement en action, soit pour conserver la vie, soit pour expulser le virus morbifique qui tend à la détruire ; en sorte qu'on peut dire que dans les maladies la nature est en insurrection contre le mal. Mais agit-elle constamment vers la guérison ? différens auteurs l'ont soutenu ; mais l'on a soi-même de la peine à le penser, et l'on ne voit pas que tous les efforts qu'elle fait tendent nécessairement vers la vie. Dans bien des cas les maladies sont essentiellement incurables ; et alors la nature ne peut poursuivre inutilement une guérison qu'elle ne peut obtenir ; d'ailleurs il faudroit supposer alors une intelligence qui tendît constamment vers le bien. Admettrons-nous l'ame des Stabliens ? ou bien les résultats purement mécaniques de l'organisme animal ? ces deux idées sont aussi hypothétiques l'une que l'autre, et elles ne servent pas à donner un grand jour sur l'organisation de notre être ; mais il suffit pour nous qu'il existe un principe vital, sans que nous soyons obligés de connoître son essence. Comment agit-il ? c'est ce que nous ignorons ; quel est son but ? c'est ce que nous connoissons très-bien ; il tend continuellement à la conservation de la vie. Mais, dira-t-on, la médecine agissante est-elle toujours indiquée ? et contre qui se dirige-t-elle ? Elle ne peut se diriger que contre le principe morbifique ou contre la nature. Est-elle toujours indiquée dans ces deux vues ? Oui et non. Mais est-elle toujours applicable ? Pour cela, il faudroit que le principe morbifique fût connu, et encore qu'il fût attaquable ; car, dans bien des cas il ne l'est pas. Un homme est pris subitement

d'une fièvre essentielle inflammatoire; divers auteurs supposent bien la contagion humaine, mais le principe morbifique reste inconnu..... D'autres fois, quoique connu, il reste inattaquable; ainsi, dans la plupart des maladies chroniques, le principe est inattaquable. La fièvre intermittente d'automne est bien philosophiquement connue; mais elle n'est pas souvent médicalement curable. La médecine agissante est-elle quelquefois indiquée contre la nature? Oui et non, parce qu'elle ne tend pas toujours vers la curation, et que ses efforts sont quelquefois désordonnés. Dans tous les cas où il est prouvé que la nature tend à la curation, la médecine agissante est contre-indiquée; mais c'est le contraire lorsqu'elle se dévie. Pour faire entendre cette vérité, nous allons examiner les maladies aiguës et chroniques. Les maladies aiguës sont divisées en fièvres essentielles, phlegmasies, sporadiques, et en maladies par accablement. Dans les fièvres essentielles, il faut distinguer différens temps; temps de crudité ou d'irritation, temps de coction et temps de crise. Il y a réellement une matière morbifique, connue ou inconnue; elle est appelée *crue* toutes les fois qu'elle occasionne la fièvre. La fièvre elle-même n'est, d'après le langage de *Sydenham*, qu'un instrument dont se sert la nature pour guérir le mal. *Profectò est ipsa naturæ instrumentum quo partes puras ab impuris secernat;* on peut donc définir la fièvre un mouvement spontané qui s'excite en nous pour débarrasser l'économie animale d'une cause délétère qui tend à sa destruction. Le temps de *coction* est celui où la nature, à force d'efforts, a altéré la matière morbifique de manière à pouvoir l'expulser. Le temps de la *crudité* montre la nature insurgée contre le principe de la maladie; mais ce principe nous est inconnu, et par conséquent il ne faut point chercher à l'évacuer, pour ne pas déranger le travail de la nature; ainsi on fait la médecine expectante toutes les fois qu'un homme n'aura pas de grand mal à la tête, une fièvre violente, &c.; en un mot, quand on ne voit point d'efforts désordonnés. Dans le temps de la coction faut-il agir? Ce temps est aussi obscur que le premier; il est vrai que la nature a alors, pour ainsi dire, muselé le mal, et travaille à le chasser au-dehors; mais on ne peut, dans ce cas, agir ni contre la nature, ni contre le principe morbifique, et il faut la médecine expectante. Dans certains cas cependant, s'il y a surabondance d'efforts de la nature, ou déviation, on pourroit employer l'aide de la médecine pour la redresser. Dans les temps de crise, faut-il agir? Oui et non. Quand la nature est assez forte pour expulser la matière, il faut être oisif spectateur de son action;

mais si l'on voyoit qu'elle eût besoin de secours, il faudroit l'aider dans son travail. La médecine agissante n'est indiquée dans le premier temps de ces fièvres essentielles, que quand la nature se dévie. On emploie la médecine agissante après la coction quand la crise veut se faire par des lieux non convenables... Le mot fièvres essentielles est très-vague, il faut donc les subdiviser 1°. en fièvres inflammatoires, continentes, synoques, toutes les fois que ces fièvres simples ne sont pas compliquées, ce qui est très-rare. Si elles sont assez fortes pour rendre le danger imminent, il faut employer un moyen capable d'intervertir la série naturelle des phénomènes de ces maladies; mais si elles ne sont pas assez fortes, il faut s'en tenir à l'indication... Il faut ôter aux forces ce qu'il y a de trop, leur ajouter ce qui leur manque dans les cas de débilité trop grande. Dans tout cela, vous ne faites que la médecine du symptôme; car dans les fièvres, savons-nous ce que c'est que le principe morbifique, comment donc l'attaquerions-nous? nous n'attaquons que les phénomènes de la maladie : voilà donc la médecine agissante dans deux cas, et l'expectante dans l'autre. 2°. Dans les fièvres bilieuses... Rarement la nature juge ces fièvres; toutes les fièvres annoncées humorales, exigent qu'on agisse, parce que la nature ordinairement ne se suffit pas. A certaines époques il faut donc agir; quand la maladie est encore dans les premières voies, vous donnez un éméto-cathartique. Lorsqu'elle est déjà dans les premières voies, vient un temps où la turgescence s'y fait, alors vous évacuez. Mais dans les cas où cette turgescence n'a pas eu lieu, il faut s'en tenir à la médecine expectante. La langue chargée nous indique la marche qu'il faut suivre. 3°. Les fièvres pituiteuses d'automne sont acrimonieuses en même temps, il faut se hâter lentement. La marche de la nature est lente, le moindre remède actif irrite fortement. Il faut donc attendre la détente. 4°. Dans les fièvres putrides et malignes, il faut saisir le temps convenable, presque toujours, dans les putrides, la médecine agissante est indiquée, il faut quelquefois attendre dans les premiers temps, et ne plus agir après. Les fièvres malignes sont caractérisées par une prostration vraie des forces vitales, il faut donc toujours agir, car la nature elle-même attaquée, est toujours trop foible pour se défendre. 5°. Les rémittentes; elles sont ou bilieuses, ou putrides, ou malignes, et exigent un traitement analogue à leurs différentes complications. 6°. Les fièvres intermittentes; elles sont vernales ou automnales. Dans les vernales, la médecine agissante n'est pas toujours indiquée, sur-tout lorsqu'elles sont bénignes ou tierces; mais si les accès dépassent le nombre de sept ou de dix, s'ils deviennent forts, il faut agir et intervertir l'ordre

de la nature ; elles sont rarement inflammatoires, souvent bilieuses. Dans les intermittentes automnales, la médecine agissante est presque toujours indiquée ; quand elle ne peut triompher, il faut s'en tenir à la médecine expectante jusqu'au printemps, où vous agirez ; alors vous n'attendrez donc que par impuissance. Les intermittentes peuvent être distinguées en bénignes, nous venons d'en parler ; et en pernicieuses ; dans celles-ci, la médecine agissante est toujours indiquée ; car la vie est alors attaquée dans son principe, et si vous n'intervertissiez la marche naturelle des phénomènes de la maladie, la mort en seroit bientôt le résultat. *Phlegmasies ;* on appelle ainsi une maladie inflammatoire topique ou locale, comme la paraphrénésie, la péripneumonie, &c. Dans ce cas, faut-il agir ou rester dans l'inaction. Il y a des phlegmasies bénignes qui se terminent par résolution spontanée ; mais lorsque ces maladies sont très-prononcées, elles tendent vers la suppuration ou vers la gangrène ; la série naturelle de ces phénomènes mène au mal, il convient donc de les intervertir ; c'est donc la médecine agissante qu'il faut employer ; et comme dans ces maladies la nature tend à la suppuration, c'est contre elle, qui se dévie, qu'il faut agir. Il faut même se hâter, car si on laisse échapper les premiers momens, on ne peut plus y remédier. Ainsi, dans une violente fluxion de poitrine, si la saignée n'est point pratiquée dès le premier jour, le malade périt infailliblement. Dans les fièvres spasmodiques essentielles, quand il n'y a point de cause humorale ni de principe d'irritation, on peut les ranger indifféremment dans la classe des aiguës ou des chroniques. On peut dire, en général, que dans les maladies il y a des efforts utiles qu'il faut servir ; mais il y en a aussi de bien nuisibles, et qu'il faut arrêter, tels que ceux qu'on remarque dans les maladies spasmodiques. Si dans ces maladies on ne se hâtoit d'agir, le système nerveux tendroit à une ataxie générale, d'après la fréquence des accès spasmodiques. Les maladies par accablement ou débilité ; elles se divisent en maladies par épuisement, maladies par oppression, et maladies par découragement. 1°. Dans la débilité par épuisement, tels que le jeûne, l'usage des mauvais alimens, les fréquentes hémorragies, il faut employer la médecine expectante ; car il est bien clair qu'il n'y a rien dans toute la médecine agissante qui puisse rétablir promptement un corps délabré, et réparer les forces perdues. 2°. Dans les maladies par oppression, que faut-il faire ? Voulonne, dans son excellent mémoire, qui a remporté le prix à l'académie de Dijon, choisit l'apoplexie pour exemple. Son choix n'est pas heureux, quoiqu'il donne le modèle de la plus grande

oppression. La cause de la maladie sembleroit exiger la médecine agissante, mais elle est souvent dépendante de la lésion organique du cerveau. Dans toutes les phlegmasies essentielles, il y a aussi oppression ; mais on peut dire que la médecine agissante et expectante est particulièrement indiquée dans les différens symptômes qui les compliquent. Dans l'apoplexie, la saignée est indiquée comme remède agissant toutes les fois que le pouls est fort, dur et plein. On ne peut donc établir de vraie marche à suivre dans cette seconde division, qui n'emporte pas avec elle une maladie *sui generis*, mais il faut se décider d'après les symptômes. 3°. Dans les maladies par découragement, les fièvres malignes, par exemple, le principe vital est essentiellement attaqué, et il n'y a pas de moyen d'agir contre le principe morbifique que nous ne connoissons pas, et qui cherche à juguler la nature ; il est clair que dans ces fièvres il faut la médecine agissante.

Si l'on envisage la manière dont se terminent presque toujours les maladies chroniques, on apperçoit qu'elle est funeste, aussi c'est la médecine agissante qu'elle appelle à son secours. L'hydropisie et les marasmes sont les deux modes ordinaires de leur terminaison. Ces deux dernières maladies, envisagées sous le rapport des causes qui les produisent, demandent aussi la médecine agissante. Elles dépendent le plus souvent d'une suppuration interne ; et dans ce cas, l'homme hydropique ou phtisique, périssent également de consomption ; seulement le dernier tombe dans le marasme par les sueurs énervantes et les diarrhées colliquatives, tandis que le grand amas d'eau qui boursoufle le premier, masque son amaigrissement mortifère. On voit bien que la médecine agissante, quoique non toujours victorieuse, est indiquée dans ces deux maladies. Les maladies chroniques qui viennent d'engorgement et d'obstruction, exigent aussi une médecine active, parce que la nature, dans ce cas, ne peut se suffire à elle-même et triompher du principe obstruant. Des autres indications manifestées, pourroient seules suspendre l'emploi des remèdes. On rencontre encore dans la pratique bien des maladies chroniques qui dépendent de certains virus ; tels que le vénérien, le psorique, le dartreux, &c. Elles demandent le même traitement que dessus ; parce que ces maladies ne se terminent point spontanément, et sans le secours de l'art. En vieillissant au contraire, elles se fortifient, s'enracinent de plus en plus, et leur guérison devient très-difficile, après qu'elle a attaqué le solide vivant. Enfin, les spasmes peuvent être les causes de certaines maladies chroniques ; ils peuvent être essentiels ou symptomatiques ; dans les deux cas connus

il faut redresser la nature, la médecine agissante est aussi indiquée. Mais après avoir agi, ce qu'on doit attendre des maladies, ce sont leurs crises et leur terminaison.

Des Crises.

Le médecin doit avoir la connoissance des efforts que peut faire la nature. Ces efforts tendent à un but qu'on appelle terminaison ou crise. Crise paroît synonyme de jugement. Qu'est-ce qu'une crise ?.... C'est un événement assez subit, très-remarquable, annoncé par des phénomènes surajoutés et importans, d'où résulte un mouvement à la suite duquel paroît une évacuation remarquable, qui doit être suivie d'un changement remarquable de ces maladies. Il y a des crises heureuses, malheureuses, complètes, incomplètes. En quel temps arrivent-elles ? Ce ne peut être que lorsque la nature a suffisamment travaillé, élaboré la matière morbifique. Ainsi elles ne peuvent arriver dans le commencement de la maladie, qu'on regarde comme temps de crudité ; le principe morbifique est alors tout entier ; la nature ne l'a pas encore vaincu, pas assez élaboré pour le disposer à être évacué.... La crudité est suivie de la coction, temps où la nature change la matière morbifique, et la dispose à être évacuée.... La crise est donc l'époque où cette évacuation est prête à se faire ou se fait. Il suit de là que la crise doit être faite, non au *commencement* ni pendant l'*augment*, mais au temps de l'état, ou après cet état. La crise est annoncée, accompagnée et suivie de phénomènes particuliers. Il faut un trouble critique qui précède la crise. Pendant ce trouble, il paroît des phénomènes extraordinaires qui ne sont pas de la série de ceux qui constituent cette maladie. Ces épiphénomènes varient selon le lieu par où doit se faire la crise. Lors donc que vers l'état de la maladie, il survient des épiphénomènes, il faut bien les examiner pour voir s'ils annoncent une crise, et vers quel émonctoire on pourra la favoriser, ou la laisser à elle-même. Il est important de connoître ces épiphénomènes pour ne pas les combattre sans raison, ou les détourner. Les crises sont également accompagnées de phénomènes particuliers, qui varient aussi selon le lieu où s'opère la crise. Ce sont là les symptômes critiques. Les phénomènes qui suivent une crise, sont un changement notable dans la condition du malade et de la maladie. Ce changement est en bien ou en mal, la crise est donc avantageuse ou funeste.... quelquefois incomplète. Vous verrez par la suite, combien sont rares les crises. Ce seroit peut-être ici le lieu d'examiner quelles sont les maladies sujettes aux crises. Il

est certain qu'on les apperçoit aujourd'hui plus rarement que ne le disent les anciens ; peut-être parce que, comme dit Cullen, on fait des remèdes qui empêchent de voir la marche de la maladie. Les maladies chroniques se terminent par crises ou résolution ; mais les maladies où elles sont les plus fréquentes sont les inflammatoires essentielles, sans complications saburrales ou pituiteuses. Or ces maladies sont extrêmement rares. Ainsi la constitution catarrhale tenue prédomine aujourd'hui, et ces catarrhes sont plus lents, moins aigus, moins inflammatoires, que si l'inflammation des membranes muqueuses étoit simple... Dans les fièvres simples inflammatoires, il en est des crises comme dans les phlegmasies. Dans les fièvres bilieuses, il y a de véritables crises, mais l'ordre des jours critiques n'est pas important. Des sueurs, des vomissemens, des selles, des urines particulières jugent quelquefois et terminent presque toujours ces maladies ; mais cela se fait particulièrement et non tout-à-coup comme les véritables crises. Ce sont ici des crises incomplètes. Dans les fièvres ataxiques, malignes, l'art plutôt que la nature guérit, et il opère parfois des crises. Elles sont dues aux efforts combinés de la nature et de l'art. Dans les fièvres intermittentes il y a quelquefois des crises, et souvent il n'y en a pas : car on ne doit point regarder comme crise l'évacuation qui survient à la fin du paroxysme. Si le jugement étoit là complet, pourquoi le paroxysme reparoîtroit-il un ou deux jours après ?... Les intermittentes du printemps se jugent souvent en sept ou neuf accès, d'après Hippocrate. Cependant cela est très-rare dans nos climats. Dans les intermittentes d'automne et les intermittentes malignes, il n'y a pas de crises. Dans les phlegmasies, il y a, comme nous avons vu, des crises. Dans les spasmes ou maladies spasmodiques, il y a peut-être quelquefois des crises, sur-tout si les spasmes sont symptomatiques... Si le spasme est essentiel, il n'est suivi ni accompagné d'aucune crise. Dans la débilité par oppression et par inanition, il n'y a pas de crises, ce ne sont que des symptômes.....

Nous avons défini les crises, indiqué le temps où elles arrivent, et les maladies dans lesquelles on peut les attendre. Il faut aujourd'hui indiquer les lieux par où elles se font. Elles arrivent toujours par un émonctoire quelconque. L'hémorragie du nez survient par cet organe, les vomissemens, les diarrhées par l'estomac ou l'intestin, les sueurs par la peau, et la matière se dépose quelquefois dans les urines. Souvent elles forment des dépôts. Il y a des maladies chroniques qui se jugent par des maladies aiguës, et ces dernières se jugent

quelquefois par crise : cependant cela est très-rare. Dans toutes les phtisies qui sont des suppurations internes, il n'y a pas de crises à attendre. Dans les maladies chroniques par engorgement, une maladie aiguë peut survenir, et guérir la maladie. Un homme a un engorgement du foie qui a entraîné un état de cacochymie; une fièvre se déclare ; elle est humorale, quoi qu'on en dise ; elle est jugeante, quoiqu'elle soit intermittente, rémittente ou continue ; il se fait des évacuations naturelles ou artificielles, et la santé revient, l'engorgement a disparu. Cette fièvre le guérit bien mieux que n'eussent fait les apozêmes, les évacuans, les apéritifs, si la fièvre ne fût pas survenue. La fièvre est donc ici la crise de la maladie, l'engorgement est la crudité; la fièvre est la coction, et les évacuations sont la crise. Dans les maladies chroniques par virus, la maladie n'est pas susceptible de jugement critique. La maladie est sujette à disparoître, et reparoître sous une autre forme, à passer quelquefois d'un état à l'autre. Ainsi un malade avoit une dartre héréditaire; il lui survient une diphnée, une ardeur de poitrine ; la dartre avoit disparu, et elle reparoît au bras. Ce ne sont pas là des crises, mais de simples changemens de formes de la maladie. Quelquefois cette maladie de poitrine paroît chez un homme dont les parens sont dartreux. Il n'avoit jamais eu de dartres : cependant cette dartre se déclare à l'extérieur, et la maladie de poitrine disparoît. Dans les maladies par spasme, il n'y a pas de crises à espérer; ces maladies se terminent, mais ne se jugent pas. Toutes les affections chroniques se terminent par marasme ou hydropisie. Ce n'est pas là une crise. Il faudroit examiner ici la maladie de la crise, quant à sa quantité et à sa qualité. On sent que ce n'est pas la quantité qui établit la bonté de la crise. Cependant on convient qu'il faut que l'évacuation critique soit assez abondante. Telle qu'une hémorragie ou une expectoration, elles doivent être remarquables, et non en très-petite quantité. Dans la crise par vomissement, la quantité ne paroît pas nécessaire : c'est la qualité qu'il faut plutôt. Cette matière peut être glaireuse, noirâtre, fade, âcre, acide, &c. Les évacuations alvines sont ordinairement abondantes quand elles sont critiques : elles doivent durer au moins une demi-journée. Il en est de même des urines, de la sueur. Une moiteur passagère, locale, circonscrite, peu abondante, n'est pas critique. Il faut que la sueur soit universelle, en rosée assez abondante, avec chaleur douce à la peau, et un pouls simple, grand, développé. Après une évacuation, on décide qu'elle doit être critique, par le soulagement subit qui survient. Pour cela cette évacuation n'est que symptomatique. L'expectoration critique

est muqueuse, arrondie, blanchâtre, puriforme; dans les commencemens, elle a eu des filets sanguins, puis elle est devenue jaunâtre. Les évacuations alvines sont muqueuses, sanguinolentes, ou en purée, jaunes, ou écumeuses. La sueur est fétide, nidoreuse, de couleur marquée; on sent une très-mauvaise odeur. Les urines présentent un sédiment blanchâtre, et quelquefois puriforme. La doctrine des crises posée, il reste à examiner la doctrine des jours critiques établie par les anciens, et admise par quelques modernes. Les praticiens de ces jours, prétendent que c'est alors que doivent se faire les crises. On distingue ces jours en jours critiques radicaux, pendant lesquels les maladies se jugent plus parfaitement, plus souvent, plus favorablement. Le 7, le 14 et le 20 sont les jours radicaux. Le 7 est le meilleur, puis le 14 et le 20. Ce dernier ne jouit pas cependant de sa suprématie; elle lui est disputée par le 21e, que quelques anciens, et même Hippocrate, ont admis. Au second rang des jours critiques sont le 9, le 11 et le 17.... Parmi ceux qui jugent mal, on a sur-tout compté le 6. Galien le compare à un tyran, et il comparoit le 7 à un bon roi. Les autres jours sont distingués en contemplatifs, et en vides ou médicinaux. Les jours indices ou contemplatifs, sont ceux où se passent des phénomènes qui indiquent ce qu'il arrivera dans les jours suivans. Le 4 (Cullen désigne le 3, et quelquefois le 4, comme critiques,) est indicateur du 7. Ceux qui auront une crise le 7 ont un changement dans les urines le 4. Le 11 l'est du 14, et le 17 du 20. Mais le 11 et le 17 sont indicateurs et critiques du second ordre. On voit qu'ici tout marche par sept et par quatre, soit comme jours critiques, soit comme indicateurs. Les jours vides ou médicinaux sont ceux où l'art peut agir. Tels sont le 6, quoiqu'il soit d'ailleurs tyran, le 8, le 10, le 12 et le 18. On ne voit pourtant pas ici ni le 1, ni le 13, ni le 5, ni le 15, ni le 19. Que sont-ils devenus ainsi que le 2? Il est absurde que ces jours ne soient rien ni en bien ni en mal. Les quartenaires sont importans, d'après Hippocrate, par rapport à ce qu'ils indiquent. Il est probable que tout cela est fondé sur la doctrine des nombres bien plus que sur l'observation. Le 27, le 34, le 40, et même le 60, sont les jours critiques après le 20. Cullen n'en admet pas après 20. Cette doctrine n'a pas été admise par tout le monde. Galien a été un de ses plus chauds partisans. Il dit cependant avoir disserté, malgré lui, et pour complaire à ses amis, sur ces jours critiques; ce qui semble prouver qu'il n'y croyoit pas trop. C'est une absurdité d'écrire quelque chose sur les sciences, et de n'y pas croire. Les Arabes les ont admis. Houlier, Duret, Baillou, Baglivi, Gaubius, de Haën, &c. ont

admis la doctrine de ces jours. Cullen, en admettant le 3, n'en a point admis après le 20. Ce qui est un changement assez remarquable à cette doctrine, les anciens n'ont pas tous admis cette doctrine. Erophile, Asclépiade, Celse, l'ont niée; et parmi les modernes, on compte Sydenham, surnommé l'Hippocrate anglais, Pringle, Stoll. Ce dernier admet bien des crises dans certaines maladies pituiteuses; mais il les rejette dans toutes les fièvres qu'on appelle humorales, bilieuses, &c. Quant au professeur Corvisart, il ne nie point les crises, mais il ne croit point aux jours critiques. L'aveu de Galien est d'un grand poids pour son opinion. D'ailleurs, il est évident que la science des nombres que Pythagore avoit apportée d'Egypte, a beaucoup influé sur Hippocrate dans l'établissement de ses jours critiques. On n'ignore point combien d'empire ont les préjugés sur les hommes! Qui pourra jamais croire que la marche de la nature soit modelée sur la puissance de certains nombres arrangés de telle ou telle manière? Si, de plus, on fait attention aux différens tempéramens des malades, aux divers climats, &c. on voit s'écrouler le mystique édifice de la science numérique dans les crises. Les maladies nous présentent tous les jours des phénomènes nouveaux : ce qui enraye en même temps et la science des crises et la science des nosologistes. On peut de plus prouver au fauteur de cette doctrine, par le relevé des malades d'Hippocrate dans le livre des épidémies, que le jugement des maladies n'a pas toujours eu lieu les jours critiques. On verra par le tableau suivant, qu'il y a eu des crises les jours nuls et contemplatifs, et que même le jour regardé comme le plus favorable, a été signalé par trois morts.

Numéro des jours.	Malades.	Crises heureuses.	Crises malheureuses.
2	1		1
3	1	1	
4	4	1	3
5	3	Crises imparfaites.	2
6	3	1	2
7	3		3
9	1	Crises imparfaites.	
10	2	1	1
11	3	1	2
14	2	1	1
17	3	1	2
20	2	1	1
24	2	1	1
27	2	1	1
34	2	1	1
40	2	2	
80	3	2	1
120	2	1	1
Totaux.	41	16	25.

Quoi qu'il en soit, en supposant qu'il faille agir dans les maladies, il faut toujours faire le choix de la manière d'agir, suivant l'ennemi que l'on a à combattre ; de-là autant de remèdes agissans, qu'il y a de maladies diverses et des indications différentes à remplir. Les moyens d'agir peuvent se réduire aux internes et aux externes. Parmi ceux-là on compte en première ligne les évacuans, si l'on a des maladies aiguës à traiter. Les fièvres essentielles proprement dites, se divisent en inflammatoires des anciens, en synoques simples et continentes. Quand la fièvre essentielle est sans matière ou éphémère, les vomitifs ne conviennent point, sur-tout s'il n'y a ni appareil sabural ou gastrique, ils sont alors essentiellement contre-indiqués. Après ces fièvres viennent les humorales, ou bilieuses ; elles sont simples ou composées ; il y en a qui se présentent avec l'appareil sabural, alors il faut employer les émétiques ; mais s'il n'y a point de turgescence dans le système gastrique, et que la matière soit répandue dans tout le corps, alors, d'après le conseil d'Hippocrate, il ne faut rien remuer. Dans les fièvres continues-bilieuses-putrides, les vomitifs conviennent s'il y a appareil sabural dès leur invasion, ou s'il se manifeste pendant la marche de la maladie. C'est au médecin à choisir le moment favorable pour agir ; car si on le laisse échapper, on n'y sera peut-être plus à temps ; d'où il suit que c'est au tact particulier et à l'observation du praticien, bien plus qu'aux préceptes, qu'on est redevable de cet heureux moment. Tous les jours il arrive que la langue qui étoit devenue humide, indiquant alors avec tous les autres symptômes un émétique, le contredit le lendemain, parce qu'elle est devenue sèche, aride, et qu'il y a rigidité dans tout le système. Après ces fièvres on peut classer les rémittentes, et nous pouvons dire que c'est la même marche à suivre suivant les indications qu'elles présentent. Les fièvres malignes ne demandent l'émétique que par accident, lorsque la turgescence affecte indirectement les forces vitales ; mais si la prostration n'est pas compliquée, le vomitif est contre-indiqué. Dans les fièvres intermittentes vernales, souvent bilieuses, les émétiques conviennent plus souvent, on abandonne ces fièvres à la nature lorsqu'elles sont simples. Dans les automnales au contraire, quoique plus irrégulières, il y a toujours un mauvais appareil sabural, engorgement du foie, de la rate, langue sale, bouche mauvaise, figure pâle, état cachétique ; et c'est alors que les vomitifs sont employés avec succès. Dans les intermittentes pernicieuses, lorsque le principe de la vie est immédiatement attaqué, les émétiques ne conviennent point ; cependant il peut arriver qu'après avoir arrêté la lypothimie syncopale, ils deviennent

nécessaires, et c'est au médecin, observateur de la nature, à agir d'après les indications qu'elle présente.

Dans les phlegmasies les vomitifs sont-ils indiqués ? on pourroit, absolument parlant, dire que non; il y a néanmoins des auteurs qui les ont donnés avec succès. Lorsqu'une inflammation commence, un moyen un peu vif peut la terminer ; ce système est fondé sur les idées mécaniques d'après la théorie qu'on s'étoit formée de l'inflammation ; cependant il faut le dire, ce n'est pas là l'opinion du plus grand nombre des praticiens, et c'est ce qui doit engager à les proscrire. Nous ne parlons ici que des phlegmasies simples, et nullement compliquées avec l'appareil gastrique. Les spasmes essentiels ne demandent pas non plus les vomitifs ; cependant dans certaines fièvres intermittentes sans matière saburale, les émétiques servent quelquefois à chasser, par le trouble qu'ils excitent, le spasme du type nerveux qui revient périodiquement, c'est là ce qu'on appelle *methodus confundens*. Dans les spasmes symptomatiques, c'est bien différent, il faut agir suivant les symptômes qu'ils présentent. Dans les débilités par épuisement, les vomitifs sont contre-indiqués ; et ils ne le sont pas toujours dans les débilités par oppression ; mais les débilités par découragement ne demandent que les cordiaux, et rejetent l'emploi des émétiques ; ils ne peuvent être indiqués qu'accidentellement.... Dans les maladies chroniques dépendantes de suppuration interne, les vomitifs sont-ils indiqués? ils ne le sont point, et ne peuvent le devenir que par hasard. Certains auteurs, et notamment Reil, ont conseillé l'usage répété de 5 ou 6 grains d'hipecacuanha dans les phtisies.... La suppuration interne est une inflammation lente de la partie qui tend à sa destruction ; dans ce cas, l'action stimulante des vomitifs tendroit à augmenter l'éréthisme, et à fournir ainsi des matières à une grande suppuration. D'où il faut conclure que les vomitifs ne peuvent faire rien d'utile dans les maladies chroniques dont nous parlons, à moins qu'il n'y ait certaines constitutions qui demandent les émétiques, en se greffant, pour ainsi dire, sur des maladies étrangères. Dans les maladies chroniques dépendantes d'engorgement, on emploie les vomitifs pour désobstruer les parties empâtées, pour fondre, atténuer et résoudre les embarras des viscères. Dans les maladies occasionnées par un virus, les vomitifs peuvent-ils être utiles ? on s'en sert dans ce cas comme méthode préparatoire, mais non destructive du virus ; ce qui fait qu'ils ne sont ni essentiellement indiqués, ni essentiellement contre-indiqués. Dans les maladies par spasmes habituels essentiels, les vomitifs peuvent être employés comme moyen de guérison, mais indirec-

tement. Dans les spasmes symptomatiques, il y a indication à les employer quelquefois.... Les émétiques ont plus d'une indication, ils peuvent être regardés comme évacuans, comme résolutifs et comme expressifs. Les évacuans ordinaires ou purgatifs dans les maladies aiguës, les syncopes simples, ne conviennent pas plus que les vomitifs; en général on peut dire que lorsque ceux-ci sont contre-indiqués, les purgatifs le sont aussi, excepté dans quelques cas particuliers où ils ont une indication spéciale, comme dans certaines fièvres putrides. En fait de moyen actif en médecine, il ne reste plus que les spécifiques, quoique les fébrifuges et les antispasmodiques soient rangés dans cette classe. La saignée est sans contredit un moyen agissant dans les fièvres essentielles, synoques simples; la saignée convient en général, et ne peut pas nuire. Cependant on ne la pratique pas chez les malades dont l'éréthisme ne sera pas violent; dans la vraie inflammation elle est essentiellement indiquée; dans les fièvres humorales, les bilieuses, s'il y a complication, on peut la pratiquer. Dans les fièvres putrides elle est essentiellement contre-indiquée, mais il est certaines circonstances qui peuvent l'exiger, et c'est au médecin à les saisir. Dans les intermittentes vernales la saignée est nécessaire; dans les individus menacés d'apoplexie on saigne quelquefois pour éviter pendant le frisson l'arrêt du sang dans le cerveau. Dans les phlegmasies la saignée est toujours indiquée. Dans les spasmes essentiels comme l'hystérie, la saignée est utile, lorsqu'il survient une pléthore locale. Dans les symptomatiques, c'est au médecin à se décider suivant les cas particuliers qu'il observe. Dans les foiblesses par épuisement elle seroit dangereuse; dans les débilités par oppression, on peut saigner d'après les symptômes qui se présenteront; dans les maladies par découragement, elle est essentiellement contre-indiquée. Du côté des maladies chroniques dépendantes de suppuration interne, la saignée peut être indiquée ou contre-indiquée, suivant les divers états de la maladie et du malade. Dans les embarras chroniques du ventre, on peut quelquefois employer les saignées ordinaires et locales; dans les maladies dépendantes d'un virus, il faut consulter les circonstances particulières, et le tempérament des sujets. Enfin la saignée est nécessaire et utile dans les maladies dépendantes d'un spasme habituel et chronique, comme dans l'épilepsie, si le malade est fort, et s'il y a chez lui suppression d'hémorroïdes.

Ici finissent nos prénotions élémentaires de médecine; sans doute ce que nous avons dit est connu depuis longtemps des praticiens; mais les jeunes gens, encore novices

dans l'art de guérir, ne le liront point sans en retirer quelque utilité ; leur premier début dans la carrière médicale, est toujours hérissé d'épines et d'embarras, et ils ont besoin pour ne pas s'égarer, de suivre les traces battues par leurs dévanciers, semblables au matelot qui, dans une mer inconnue, pour éviter les écueils disséminés sur sa route, tient continuellement à la main, en guise de boussole, la carte des premiers navigateurs.

C'est sur l'examen des faits particuliers dont on tire des inductions générales, que repose la vraie médecine d'observation, celle qui fut pratiquée par Hippocrate, et dont les écrits nous offrent un si beau modèle. Par l'application de la méthode analytique à la médecine, l'histoire des maladies se débrouille et s'éclaircit, et rien n'empêche l'observateur habile, d'en tracer au premier coup d'œil les caractères distinctifs. Telle est l'heureuse révolution que vient de produire la nosographie du docteur Pinel ; en ramenant les esprits à l'étude de la médecine grecque, elle a simplifié le mode de l'enseignement public. Depuis long-temps les meilleurs auteurs avoient senti la nécessité d'une classification ; Sydenham, Morgagni, Sarcone, Selle, Stoll, Darwin, parlent expressément des avantages de la nosologie appliquée à la médecine-pratique ; mais Sauvages, Cullen, Sagar, ont trop multiplié les espèces, et la plupart de celles qu'ils ont établies, ne se retrouvent plus, lorsqu'on les cherche au lit des malades. Pinel avoue, qu'il a long-temps fait la médecine à tâtons, sans avoir de plan général ; et qu'il n'a proposé son cadre nosologique, qu'après avoir suivi pendant dix ans l'historique des maladies dans les deux hôpitaux les plus considérables de Paris. Son travail sans doute est loin d'avoir acquis toute la perfection que le temps et l'expérience pourront lui donner ; mais dans l'état actuel de nos lumières, quand il ne feroit que porter les esprits à la médecine d'observation, ce seroit toujours un des plus grands bienfaits que la méthode nosographique ait pu rendre à la science (1). Christophe Colomb ne préluda-t-il pas à la dé-

(1) C'est sur les leçons publiques de cet illustre professeur, que nous avons rédigé en partie les *Elémens de Médecine* qui constituent notre *Manuel de Santé*. En suivant son cadre nosologique, nous avons cru rendre un hommage éclatant à sa nouvelle doctrine. Il est avantageux, sans doute, de la faire connoître aux praticiens de la campagne, parce qu'elle est simple, et doit servir de base à toute médecine populaire, n'y ayant rien pour le moment de plus précis et de plus approprié aux lumières de ceux qui, éloignés de la capitale, et vivant isolés à la campagne, ont besoin de veiller eux-mêmes à la conservation et au rétablissement de leur santé. Mais l'homme de

couverte du nouveau monde par un simple voyage de mer sur les côtes de sa patrie ?.....

---

l'art qui veut approfondir la science, classer la coordination raisonnée des faits, et connoître, pour ainsi dire, la physique expérimentale de l'analyse en médecine, doit avoir chez lui, comme premier meuble de sa bibliothèque, l'ouvrage original de l'Hippocrate moderne (*Nosographie Philosophique*, deuxième édition), et s'en servir chaque jour comme d'un flambeau, pour l'observation médicale.

Quand on voit une immense bibliothèque de médecine, il semble qu'il faille la vie de plusieurs hommes pour la parcourir; mais, en ne voulant apprendre que les faits, et abandonnant les commentateurs, les auteurs dogmatiques, les institutions de médecine, les épitomes, etc. on change promptement d'opinion; la mémoire n'a plus besoin que de retenir quelques précis. Les auteurs d'observations d'épidémies, de monographies, sont les auteurs fondamentaux, et encore il faut écarter d'eux tout ce qui est dépendant de leur théorie, et qui tient à leur pays et à leur siècle. Une description générale n'est bonne qu'autant qu'elle est fondée sur des faits particuliers. On doit sur-tout rejeter ces écrits de médecine populaire, où l'on a eu l'intention d'accréditer un seul remède exclusif. Sans confondre Stork, Bacher avec les empiriques, leurs ouvrages ne sont pourtant point à l'abri d'une saine critique. Leur méthode agissante semble enrayer, dans bien des maladies, la marche paisible de la nature, et l'on ne sait si c'est à elle ou aux ressources de leur art qu'il faut attribuer tant de guérisons spontanées. En voici un exemple tiré de Stork : Un jeune homme échauffé par l'exercice, boit un verre d'eau; quelques jours après, douleurs épigastriques, puis vomissemens habituels. On sentoit une tumeur, que Stork décide être un squirre. On donna six grains d'extrait de ciguë. Au bout de huit jours la tumeur diminue; le malade prend d'abord du lait; puis, au bout de trois semaines, il mange de la viande.... On sait que dans le cas où le squirre est formé, et offre une tumeur déjà visible, il est impossible de guérir en si peu de temps. Les parois de l'estomac ont une très-grande épaisseur et une consistance lardacée : et dans cet état, une pareille désorganisation ne peut être guérie dans quelques jours, si toutefois elle ne résiste pas aux remèdes. Ces squirres peuvent durer plusieurs mois, plusieurs années; mais, parvenus à un certain degré, ils sont incurables. Souvent le médecin le plus probe, se fait illusion dès qu'il a adopté une manière de voir particulière; et Stork, plus que tout autre, n'est pas à l'abri de ce reproche dans les effets merveilleux qu'il a publiés de sa ciguë. Forestus, Diemerbrok, Ballonius, et le plus grand nombre des observateurs, rappellent des formules si compliquées, qu'on ne sait plus si les symptômes subséquens sont l'effet de la maladie ou des remèdes. Alors il devient impossible de reconnoître ces maladies, et sur-tout de les classer. On ne doit prendre dans ce cas, dans leurs observations, que les symptômes qu'on sait appartenir à la maladie. Ainsi Forestus, dans sa première observation sur les fièvres, parle d'une fièvre gastrique où il y avoit constipation. Il ordonne un minoratif composé de diverses substances, afin de relâcher le ventre, et il change la marche des symptômes de la maladie. Au contraire, dans les observations d'Hippocrate, on ne voit que les symptômes naturels de la maladie, parce que ce grand homme ne cherche point à la troubler. (*Premier Liv. des Epid. Mal. 3.*) Hérophon avoit une forte fièvre. Il rendoit des selles claires, avec ténesme dans

le commencement, puis bilieuses, un peu épaisses; point de sommeil; ses urines brunes, claires. Le cinquième jour au matin, surdité, tout s'empiroit. La rate s'éleva avec tension dans l'hypocondre. Il y avoit quelques selles bilieuses, brunes; délire obscur. Le sixième, délire; sueur dans la nuit; froid; le délire persistoit. Le septième, frissons; soif; délire pendant la nuit; la connoissance revint; il y eut du sommeil. Le huitième, fièvre; la rate diminuoit; la connoissance étoit parfaite; douleur aux aines; d'abord, rougeur au-dessous de l'endroit où étoit la tumeur de la rate; douleur ensuite aux deux jambes; la nuit fut tranquille; les urines étoient de meilleure couleur, avec un peu de sédiment. Le neuvième, sueurs; la maladie fut jugée; elle s'arrêta. Cet exemple suffit pour prouver que la méthode d'Hippocrate est la meilleure pour tracer l'histoire des maladies, et, depuis deux mille ans, aucun observateur ne l'a encore surpassé. Les médecins les plus distingués l'ont toujours pris pour modèle, et leurs travaux serviront un jour à construire un édifice parfait de nosologie. Le professeur Pinel avoue que nous avons aujourd'hui une masse de faits assez considérables pour déterminer les caractères de la plupart des maladies; c'est ce qu'il a très-heureusement exécuté. Pour parvenir à déterminer les espèces, il a cherché à distinguer les maladies simples d'avec les maladies compliquées; ainsi il a recueilli des histoires d'hystérie simple, d'hypocondrie simple, de mélancolie simple; alors il en a formé ses espèces. Il a vu, par exemple, que dans toutes les fièvres inflammatoires, il y avoit toujours lésion dans le système des vaisseaux sanguins; que dans toutes les fièvres gastriques, les organes de l'épigastre étoient affectés, et qu'ainsi, ayant des données certaines sur les appareils morbifiques, il pouvoit, en médecine, suivre la même marche qu'on suit dans les autres branches des sciences naturelles. Pour former donc l'espèce homme, on prend les caractères distinctifs; 1°. gestation ordinaire de neuf mois; 2°. puberté vers la deuxième septénaire; 3°. durée de la vie rarement au-delà d'un siècle; 4°. invention des arts libéraux et mécaniques; et de suite, prenant les quatre attributs généraux, on en fait une idée abstraite. Le botaniste et le minéralogiste opèrent à-peu-près de même pour déterminer leurs espèces.

La méthode nosographique repose donc, comme on le voit, sur les connoissances pathologiques, et ne sera point exposée à la versatilité de tous les autres systèmes, qui n'ont pour base que des abstractions théoriques. L'affection des parties sera toujours la même; leur structure anatomique ne varie point, et la lésion de chaque système de l'économie, si clairement manifestée par l'autopsie, servira toujours de fondement inébranlable à une nomenclature que perfectionne chaque jour la science de l'analyse et de l'observation.

MANUEL DE SANTÉ

OU

NOUVEAUX ÉLÉMENS

DE MÉDECINE-PRATIQUE.

LIVRE I.

SECTION PREMIÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

Fièvres angioténiques (inflammatoires).

Pour avoir une idée de ces maladies, il n'y a qu'à rapporter des faits bien choisis. La marche de la nature ne se devine pas, mais ce sont les faits qui l'éclairent. Hoffmann, Forestus, Stahl, Galien même, en fournissent de nombreux exemples. En voici un, tiré de l'ouvrage de Weisz (1) : A la cessation des règles, une veuve prend de l'embonpoint; difficulté du mouvement lorsqu'il s'agit de monter vers des lieux élevés, chaleur erratique, sueurs continuelles, signes de congestion vers la poitrine. Voilà des caractères de la pléthore; il n'y a encore là rien de fébrile; ce sont seulement les préliminaires d'une fièvre inflammatoire. Sous tous les climats, dans tous les pays, les indications à remplir sont les mêmes. La saignée, ainsi que les délayans, étoient nécessaires pour prévenir l'hémoptisie et la phtisie.

Un homme robuste livré au commerce, s'enrichit, se repose, perd dans cet intervalle sa femme, et pour calmer sa douleur, se livre aux boissons. Il commence par perdre le sommeil, difficulté de respirer, la nuit rêves effrayans, vertiges. Il y avoit toutes les apparences d'une congestion à la tête. Mêmes indications à remplir. Les acides végétaux ne suffisent point; le pouls étoit dur et tendu; on fit une ou

(1) *Pyrect. Fract. tentamen.*

deux saignées, on conseilla un nouveau mariage, et le malade fut guéri.

On voit beaucoup de jeunes gens éprouver au retour du printemps les mêmes symptômes inflammatoires. La saignée, les boissons délayantes et le mouvement les dissipent. Les femmes à l'époque critique éprouvent de ces oppressions de force, de ces congestions locales qui les menacent d'apoplexie, de phtisie, de cancers aux mamelles, ou d'ulcères à la matrice, et qu'on peut prévenir en ayant soin de suppléer par de petites saignées fréquemment répétées, et une diète rafraîchissante, à l'évacuation menstruelle supprimée

Voici des exemples de fièvres éphémères et synoques inflammatoires.

Périclès (1) est pris d'une fièvre aiguë avec ardeur, soif; dès le premier jour, hémorragie du nez, urines troubles et sans sédiment. Le deuxième, les symptômes s'agravent, les urines deviennent épaisses avec sédiment, dégoût, l'ardeur intérieure diminue, sommeil. Le troisième jour, la fièvre diminue, urines épaisses avec beaucoup de sédiment nuit calme. Le quatrième, sueurs universelles vers midi, et guérison sans récidive.

Un jeune homme de douze ans, fort et pléthorique, s'échauffe beaucoup, après quoi il entre dans une cave froide pour y boire du vin. Il est saisi bientôt après d'horripilation et de chaleur. Le quatrième jour, on pratique une saignée. Le malade avoit coutume de saigner du nez, il saigna même un peu pendant sa maladie. On lui donna des boissons délayantes acidulées; et le septième jour, la fièvre se termine par des sueurs copieuses.

De Haën a remarqué que les jours critiques sont précédés d'un frisson. Le plus ordinairement durant toute la maladie, il y a dégoût, rougeur de la face, douleur à l'orbite, pesanteur de la tête. Pour bien saisir la marche hippocratique, il faut la comparer avec celle des autres auteurs. Forestus, quoique excellent dans ses observations, s'est un peu trop livré à la polypharmacie. Il a donné par exemple le nom de fièvre putride sanguine à l'observation suivante : Un jeune homme robuste, âgé de vingt-quatre ans, éprouve une fièvre forte au printemps; saignée, la fièvre continue. Le deuxième jour, il donna un bol avec la pulpe de casse, ce qui lâcha le ventre: ce moyen étoit inutile. Le troisième, un julep avec l'eau distillée de chicorée, de bourache, syrop de violette et de citron. Le quatrième, électuaire avec la conserve de rose et le diascordium, le ventre étoit relâché. Le cinquième,

(1) *Epid. Liv. III, Mal. 7.*

les urines sont sédimenteuses. Le sixième, céphalalgie violente, tension des hypocondres, battement des artères temporales, rougeur de la face. Le septième jour enfin, hémorragie abondante de la narine droite, et guérison.

Si Hippocrate avoit eu à traiter ce malade, il auroit observé tranquillement la marche de la nature. Forestus, au contraire, a tout fait pour la troubler. Je ne cite pas Hippocrate comme on citoit autrefois Aristote dans l'école, mais j'en parle parce qu'il avoit observé la vérité, et qu'il doit nous servir de guide.

Dans l'état actuel de nos connoissances, nous pouvons reduire à deux espèces les fièvres angioténiques; éphémère inflammatoire et synoque simple.

Prédispositions. La suppression de quelques évacuations sanguines, soit saignée habituelle, soit hémorragie; l'époque de la première menstruation ou des obstacles particuliers à son libre cours; un état de grossesse, le passage brusque d'une vie laborieuse à une vie sédentaire, un excès d'intempérance, une constitution pléthorique, un tempérament sanguin, la saison rigoureuse du froid, la jeunesse et l'âge adulte.

Signes précurseurs. Douleurs de tête vagues et périodiques, vertiges, tintemens d'oreille, scintillation de la vue, sommeil agité, rêves effrayans, bouffées de chaleur après avoir pris des boissons tièdes ou spiritueuses, ou après un léger exercice, difficulté et répugnance à se mouvoir, sorte de stupeur dans les fonctions de l'entendement, ou leur exaltation extraordinaire, respiration difficile avec un sentiment particulier d'anxiété dans la région précordiale, tendance à la sueur, couleur de la face variable.

Première espèce. *Ephémère inflammatoire.*

Causes excitantes. Jeunesse ou adolescence, vie sédentaire, bonne chère, excès dans les boissons, impression subite d'un air froid après un violent exercice, emportement de colère, l'ardeur du soleil, les veilles prolongées, des passions vives et leur turgescence.

Symptômes. Lors de l'invasion, sentiment d'horripilation, puis chaleur halitueuse, rougeur de la face, pouls fréquent et dur, terminaison ordinaire du deuxième au troisième ou quatrième jour par des sueurs.

Le type de cette fièvre est continu, il n'y a pas de paroxysmes sensibles.

Deuxième espèce. *Synoque simple.*

Causes excitantes. Les mêmes que ci-dessus, mais omis-

sion ou suppression d'une saignée habituelle, ou approche d'une hémorragie périodique.

Symptômes. Sentiment d'horripilation lors de l'invasion, puis chaleur halitueuse, douleur du dos et des lombes, visage fortement coloré, continuité des symptômes avec peu de paroxysme le soir, dispositions aux hémorragies du nez vers le quatrième jour, et terminaison le septième ou le onzième ou le quatorzième par des hémorragies du nez et des sueurs.

Traitement. Les maladies inflammatoires sont les maladies les mieux connues. Les faits anciens s'accordent avec ceux des modernes. Le premier coup-d'œil suffit pour indiquer le traitement. Il consiste dans les délayans, une diète sévère, les saignées, les tisanes acidulées avec les acides végétaux, et quelquefois avec les minéraux, pour calmer la soif qui est extrême. S'il existoit quelque congestion locale, on y remédieroit promptement par des évacuations sanguines. Lorsque la tête ou la poitrine sont menacées, les saignées du pied ou les sangsues font une dérivation salutaire. Les bouillons gras doivent être proscrits ; mais les bouillons d'herbes, d'oseille, la tisane d'orge nitrée, les boissons mucilagineuses, doivent être administrées ainsi que l'eau de gruau légère, acidulée avec du vinaigre. Si l'on voyoit que la nature tendît aux sueurs, on pourroit les provoquer en donnant un demi-gros de thériaque avec quelques grains de sel de corne de cerf, et du petit-lait fait avec le vinaigre. Le docteur Clerke avoit coutume de donner, pour provoquer l'urine, deux fois le jour demi-once d'esprit de mindererus, avec autant de syrop d'althéa. Pringle administroit un scrupule de poudre de contrayerva, dix grains de nitre et trois grains de camphre réduit en poudre ; il le partageoit en quatre doses, qu'il donnoit dans la journée dans un peu d'eau d'orge. Ce remède calme le spasme. Il est très-utile de tenir le ventre libre, en donnant tous les jours un lavement. Vers le déclin de la fin on peut donner un peu de vin ; lorsqu'il y a abattement, quelques gouttes d'esprit de corne de cerf dans une tasse de petit-lait vineux. On ne doit permettre le bouillon gras que lorsque les urines sont chargées et sédimenteuses. Stoll conseille la boisson anti-phlogistique suivante : deux onces d'orge mondé, bouilli dans deux livres d'eau, nitre purifié, un gros et demi ; syrop de citron ou de groseilles, deux onces, à prendre une tasse toutes les deux heures.

La rougeur des yeux, des joues, un sentiment de pesanteur dans les tempes, des larmes involontaires, le prurit des narines, le pouls dicrôte ou rebondissant, annoncent les hé-

morragies nasales. La souplesse de la peau, un léger prurit, un pouls mou et ondoyant, sont les signes de la sueur ; et un sentiment de pesanteur dans les hypocondres et les lombes, une sorte d'ardeur vers les parties génitales présagent les urines critiques. On sent bien que dans ces diverses époques il ne faut nullement troubler les efforts salutaires de la nature, et qu'il faut rester dans l'inaction en attendant les crises; c'est ordinairement le quatrième ou septième jour que l'on remarque ces signes favorables.

Forestus et Hoffmann sont les auteurs qui ont le plus exactement écrit sur cette maladie. Sa marche est très-simple et rarement funeste, quand on en laisse le soin à la nature. S'il survenoit quelques complications, alors il faudroit agir suivant les symptômes.

En examinant l'analogie des fièvres continues, on est porté à demander s'il existe des épidémies de maladies angioténiques.

Selle admet une fièvre intermittente inflammatoire. Pringle pense de même; mais il faudroit voir plusieurs histoires particulières de cette fièvre pour en constater l'existence. Le docteur Pinel rapporte en avoir vu un exemple chez une femme à l'époque critique. Elle avoit la face rouge, la tête douloureuse, le pouls plein et dur, une chaleur halitueuse et une oppression précordiale, la saignée du pied la soulageoit. Les délayans terminèrent cette fièvre. Une autre personne dans le même état a pris du quinquina, la mennorragie a diminué, et il s'est formé un squirre à la matrice. Pendant huit mois on avoit administré le quinquina, et l'on ne sait pas comment la sensibilité de l'utérus n'avoit pas fait pressentir le danger qui la menaçoit (1).

(1) C'est toujours au moment de la cessation du flux menstruel, que les femmes sont attaquées, ou d'ulcères à la matrice, ou de cancers aux mamelles. Ces deux maladies ne se déclarent qu'à la suite d'un engorgement sanguin; il est donc possible à l'art de les prévenir, en diminuant la pléthore locale, qui est le prélude de tous les désordres. On peut obtenir cet effet par un régime sobre et rafraîchissant, de légères saignées du bras, des lavemens purgatifs, et un exercice modéré. On obvie aussi, par cette méthode, à ces apoplexies foudroyantes qui frappent les femmes sanguines et pléthoriques, au moment où elles cessent d'être sujettes à leur évacuation périodique. Alphonse Leroi prétend que si, dans les grandes villes, les femmes sont si fréquemment attaquées d'ulcères à la matrice, c'est au virus vénérien qu'il faut en attribuer la cause. En effet, s'il y a des exemples de phtisie vénérienne, pourquoi l'organe qui reçoit la première infection, ne deviendroit-il pas, dans bien des circonstances, le siége de la même maladie? Dans le doute, il seroit prudent d'administrer un traitement anti-syphilitique général et local, et bien souvent on en obtiendroit les plus heureux effets...

La détermination de la fièvre intermittente inflammatoire, est donc une lacune à remplir en médecine; de même que celle de la fièvre rémittente inflammatoire, puisqu'on ne trouve dans les auteurs aucune description particulière de cette maladie.

L'an passé, le professeur Pinel proposa dans ses cours le problême suivant à résoudre : *Reconnoître les fièvres adynamiques, contagieuses, qui simulent les fièvres inflammatoires, d'avec celles qui sont vraiment inflammatoires.* Il fit part de l'observation suivante, recueillie par un de ses anciens élèves, M. Navières, dans une petite commune près de Mantes, qui fut ravagée par une épidémie qui parut être une fièvre angioténique, compliquée avec l'adynamique.

Un jeune homme âgé de vingt-six ans, sujet aux hémorragies du nez, éprouve le soir une lassitude des membres, après avoir fait une course d'une lieue durant la chaleur du jour, puis bouffées de chaleur, pouls plein et fort. Le deuxième jour, céphalalgie intense, figure animée, battement des artères temporales, chaleur halitueuse, pouls fort et fréquent, insomnie. Le troisième jour, dévoiement produit par un purgatif, ventre douloureux, pouls petit, fréquent, saignées, boissons nitrées, et le vingtième jour hémorragie du nez et guérison.

Lorsque la maladie n'a pas été troublée par les purgatifs, ou qu'elle a été bien traitée, elle a présenté les symptômes suivans : céphalalgie violente, battement des artères temporales, yeux larmoyans, langue blanche ou rouge; lassitude des membres, douleur des lombes, point de paroxysme, chaleur halitueuse, pouls plein, fort et dur, urines rouges. Lorsqu'on avoit abusé des purgatifs, aux symptômes précédens se joignoit, depuis le sixième jour jusqu'au quinzième, langue couverte d'un enduit grisâtre, soif vive, figure comme érysipélateuse, peau sèche, délire, surdité, (il prescrivoit la saignée, et il réussissoit), pouls petit, concentré, intermittent, constipation et météorisme.

Un quart de vin sur trois d'eau a produit de l'intensité dans les symptômes : il a fallu recourir aux boissons délayantes. La saignée a toujours soulagé. C'est bien là une vraie maladie inflammatoire contagieuse, puisque sur une commune de deux cents habitans, il y en a eu cent cinquante de malades, et qu'une famille composée de dix enfans a été successivement attaquée de cette fièvre. Le village où ces observations ont été faites durant le trimestre d'automne de l'an IX, est situé une moitié à mi-côte et l'autre au midi. Sur cent cinquante malades, M. Navières n'en a perdu que quatre, même avoit-il usé de la méthode échauffante, telle que la boisson spiritueuse, le bouillon gras, &c.

CHAPITRE II.

Fièvres méningo-gastriques (bilieuses).

Il y a très-peu de recherches à faire sur cet objet : les observations sont si multipliées et si exactes, qu'il n'y a que de l'ordre à mettre dans leur distribution. Ces maladies ont un foyer dans les viscères épigastriques. Ces fièvres se compliquent avec toutes les fièvres aiguës. Tantôt il y a simple embarras, tantôt il y a congestion. La difficulté est de reconnoître ces différens états, attendu les grands symptômes variés, et qui sont le résultat de la sympathie. Pinel dit avoir observé pendant dix ans ces maladies dans les hospices où elles sont si communes, et qu'en général il a toujours remarqué dans cette fièvre, soit continue, soit périodique, frisson entre les épaules, puis tremblement et chaleur, céphalalgie et douleur à l'épigastre.

Le cas le plus ordinaire est le simple embarras gastrique ; cette affection est moins une maladie qu'un prélude : il peut durer quinze ou vingt jours. Il se manifeste par perte de l'appetit, lassitude spontanée, céphalalgie très-forte, moindre quelquefois, point de mouvement fébrile, point de paroxysme le soir. Quelquefois ce sera quelqu'un de ces quatre symptômes qui dominera. En général, un seul bien prononcé constate la maladie ; mais s'il y a deux signes joints avec les caractères généraux, il n'y a plus de doute. L'embarras gastrique peut se compliquer, et produire le délire. Voyez Stoll dans l'observation qu'il rapporte du jeune homme studieux, qu'il traita d'un délire compliqué dans cet état, et qu'il guérit en lui administrant un éméto-cathartique.

Une seconde variété de l'embarras gastrique ; c'est une affection du canal intestinal qui simule le lumbago. Il y a douleur aux lombes, au canal intestinal, borborigmes.

Le choléra morbus a la plus grande affinité avec ces différens embarras gastriques. En voici deux exemples rapportés par Hoffmann et Pinel.

Hoffmann. — Une dame extrêmement sensible et irritable, âgée de trente-quatre ans, se livra à la colère ; elle mangea des fraises et des cerises. Quelque temps après, elle fut prise d'anxiétés, de déjections par le haut et par le bas, avec un sentiment d'ardeur et de resserrement à l'épigastre, les extrémités se refroidirent. — Hoffmann ordonna l'eau de poulet avec du lait, et des frictions avec l'huile éthérée sur le ventre.

Pinel. — Une personne de retour à Paris d'un voyage d'Afrique, ayant habité une chambre nouvellement peinte, commença à vomir, à éprouver des anxiétés, des déjections fétides : cela continua pendant dix-huit heures. Pinel arriva vers la sixième : il donna l'eau de groseille, fit faire des fomentations émollientes, et la maladie se calma.

Jusqu'ici nous ne voyons qu'une simple irritation sur les viscères épigastriques, mais la fièvre gastrique continue en diffère beaucoup. Elle commence par un frisson, tremblement, chaleur intense. En voici un exemple tiré de Forestus : Un jeune homme de vingt-sept ans avoit pris l'habitude de la vie sédentaire; il voyagea, et but de la bierre ayant chaud. Il éprouva du froid, de la chaleur, fièvre. Forestus fit saigner le malade : il eut recours à des boissons laxatives. Le deuxième jour il y eut un paroxysme léger; mais le troisième il fut plus violent, et ainsi tous les jours impairs; le sixième rémission; le septième, urines sédimenteuses; le huitième, moins sédimenteuses; le douzième, paroxysme plus violent, ainsi que le treizième; mais sur la fin de celui-ci, il y eut les symptômes précurseurs d'une hémorragie du nez, tels que la face colorée, le battement des artères temporales; le quatorzième jour elle eut lieu, ce qui termina la maladie.

Dans la dissertation de Guyetant, dans Pinel, dans Stoll, on trouve beaucoup d'exemples de fièvres gastriques simples. En général, on n'a pas assez distingué les cas où cette maladie suit sa marche sans complication.

Pâleur de la surface du corps (il semble que les forces vitales se concentrent dans l'intérieur, et se portent après dans l'extérieur), frissonnement, frisson, tremblement, puis deux ordres de symptômes { gastriques. / généraux. } 1°. Sentiment de lésion douloureux à l'épigastre, enduit blanchâtre et quelquefois jaunâtre de la langue, amertume de la bouche. 2°. Céphalalgie susorbitaire légère chez les uns, atroce chez les autres, et divers degrés de l'une à l'autre. Chez quelques-uns, elle va jusqu'au délire qui est quelquefois fugace, chaleur très-vive, soif intense; et ce qui est sur-tout caractéristique, ce sont les paroxysmes qui ne sont simplement que l'exacerbation des symptômes. C'est la même chose que le redoublement, mais il n'y a pas de froid; car alors c'est un accès. Les paroxysmes surviennent le soir, se répondent quelquefois en tierce. Ainsi symptômes propres aux voies gastriques; symptômes extérieurs aux voies gastriques. Dans le paroxysme, visage rouge, peau très-chaude, pouls plus fréquent, soif plus vive.

Les différences de la fièvre gastrique continue d'avec la

fièvre gastrique rémittente, sont très-sensibles. Les caractères de la première sont : amertume de la bouche, enduit muqueux ou jaune de la langue, tension douloureuse de l'épigastre, douleur sus-orbitaire, chaleur violente, retour des paroxismes, ou en tierce ou en double tierce, sans froid dans le paroxisme. La fièvre rémittente présente les mêmes symptômes, mais plus intenses ; il y a chez elle accès avec frisson, et vers la fin, ces accès dégénèrent en simples paroxismes (1).

Fièvre gastrique continue.	*Fièvre gastrique rémittente.*
Paroxisme.	Accès.
Durée assez courte.	Durée assez longue.
Terminaison du quatorzième au vingtième jour.	Terminaison au quinzième, mais le plus ordinairement détente, du trente-neuvième au quarante et quarante-unième jour.
	Peau sèche, aride.

Ces deux différences fondamentales doivent obliger à les séparer, malgré leurs très-grandes affinités, et c'est ce qu'a fait le professeur Pinel dans sa Médecine clinique, où il en rapporte plusieurs exemples.

Nous avons déjà donné ci-dessus les caractères distinctifs de l'embarras gastrique et de ses variétés. Il suffit de réunir ici ceux qui conviennent aux deux espèces de fièvres méningo-gastriques que nous admettons.

Prédispositions. Habitation des lieux humides, peu aérés, malsains, comme les hôpitaux, les vaisseaux; des alimens grossiers, tous les climats, mais sur-tout ceux qui sont brûlans; tous les âges, tous les lieux, tous les tempéramens, tous les états.

Signes précurseurs. Lassitudes spontanées, douleurs dans les membres, qui s'accroissent vers la nuit, frissons par intervalles, tension gravative et incommode vers la région de l'estomac, douleurs de tête, tantôt au front, tantôt au sommet, rapports continuels et nidoreux, langue sale, avec des mucosités plus ou moins tenaces, d'une couleur blanche et quelquefois jaunâtre, anorexie, nausées, constipation dans les uns, diarrhée dans les autres, pouls foible, quelquefois fréquent, nuits agitées avec des sursauts, sur-tout au premier moment de sommeil, pâleur de la face, sorte de tristesse mélancolique.

Symptômes indicateurs. Sentiment de froid, au début

(1) Voyez la *Thèse* de Desain, sur la *Fièvre rémittente gastrique.*

borné au simple frissonnement, puis tremblement porté jusqu'aux secousses les plus violentes du tronc et des membres, partant du dos; chaleur plus ou moins vive, le plus souvent mordicante, céphalalgie tantôt légère et simplement gravative, tantôt entremêlée avec des élancemens et desir de boire de l'eau froide, enduit blanchâtre à la langue, s'offrant dans tous les degrés intermédiaires, jusqu'à la formation d'une croûte épaisse et noirâtre, léger resserrement spasmodique de la région épigastrique, ou tension douloureuse qui semble avoisiner un état de phlegmasie, dévoiement ou diarrhée, quelquefois colliquative, avec douleur abdominale.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Fièvre méningo-gastrique continue*, ou *bilieuse simple.*

Causes excitantes. Terreur subite, passions tristes, travaux pénibles, ardeur du soleil, colère, mauvais alimens, liqueurs alkoolisées.

Symptômes. Frisson plus ou moins violent, douleur frontale ou sus-orbitaire, tension douloureuse de l'épigastre qui augmente par le toucher; un ou deux paroxismes le jour, quelquefois matin et soir, d'autres fois l'après-midi, terminaison au septième, quatorzième ou vingt-unième jour par des selles, des sueurs, des vomissemens, et dans certains cas par une hémorragie du nez.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Fièvre gastrique rémittente*, ou *bilieuse d'automne.*

Causes excitantes. Air froid et humide ou marécageux, boisson froide après un exercice violent, chagrins, colère, vieillesse, automne.

Symptômes. Nausées et vomissemens long-temps continués, amertume de la bouche, langue sèche ou jaunâtre, fièvre continue avec des accès d'abord irréguliers, puis complets, qui se changent ensuite en simples paroxismes.

Traitement. Il est facile à assigner. Dans les embarras gastriques simples, les émétiques suffisent; mais si la maladie a dégénéré, et qu'il y ait embarras intestinal, il faut évacuer par le bas. Dans le cholera morbus, comme c'est un symptôme de fièvre gastrique abdominale portée au plus haut degré, il faut user de beaucoup de ménagemens, et se borner à des boissons émulsionées, nitrées, acidules, fomentations sur le bas-ventre. Les purgatifs seroient alors très-nuisibles; tout prouve qu'on doit se borner à l'eau de veau, l'eau de poulet, la décoction d'orge, le mucilage de gomme arabique, l'eau de groseilles bien sucrée, la limonade. Sydenham faisoit boire à grande dose l'eau de poulet seule ou édulcorée avec le syrop de violette, et en donnoit une grande

quantité en clystère. Il laisse la faculté d'ajouter à chaque verre de boisson, ou à chaque clystère, une once des syrops de laitue, de pourpier, de nenuphar. Après ce lavage, qui dure trois ou quatre heures, un narcotique termine ce traitement. Mais si l'on n'est appelé que lorsque le malade est réduit aux abois, que les extrémités sont froides, il faut sur-le-champ donner vingt-cinq gouttes de laudanum liquide dans une once d'eau de canelle forte ; et quand les symptômes seront appaisés, il faudra réitérer tous les jours ce remède soir et matin, mais en moindre dose, jusqu'à ce que le malade soit rétabli. Il y a une autre sorte de cholera morbus qui attaque les enfans, et qui en fait beaucoup périr. Il leur arrive dans le temps de la pousse des dents, et lorsqu'ils ont été gorgés de trop d'alimens. Comme on ne peut leur donner de grands lavages, il faut de suite avoir recours au laudanum à la dose de deux, trois ou quatre gouttes, ou plus encore, suivant l'âge, et le réitérer selon le besoin. S'il s'agit d'une fièvre gastrique simple, les boissons acidules suffisent, évacuations après la maladie. S'il y a complication, boissons délayantes, puis purgatifs. Stoll, Tissot, Finke, pensent qu'après avoir débarrassé les premières voies, on doit se borner à la médecine expectante, en réglant le régime du malade. On peut varier les boissons, comme l'hydromel acidulé, la limonade, le petit-lait, l'eau d'orge avec le syrop de vinaigre, le suc exprimé des fruits rouges avec l'eau et le sucre. Elles doivent être froides, parce que chaudes elles répugnent au malade et augmentent les accidens. Il faut s'abstenir des bouillons de viande dans les progrès et le plus haut degré de la maladie, ne les permettre qu'au déclin, en ayant soin d'y faire entrer la chair des jeunes animaux, avec l'oseille, la chicorée, la laitue. On rend alors les boissons plus nourrissantes avec les crêmes d'orge, de seigle, de riz ou d'avoine édulcorées. Les fruits d'été, les cerises, les groseilles, les framboises, les mûres, les raisins peuvent être permis ; ils rafraîchissent et nourrissent. On veille toujours sur la maladie pour prévenir tout accident, et alors on la voit se terminer au premier, second ou troisième septenaire par des évacuations alvines, qu'on favorise par un léger laxatif, des hémorragies du nez ou des sueurs. Dans la première période de la fièvre rémittente, boissons acidules; dans la seconde, boissons plus nourrissantes ; dans la troisième, boissons fortifiantes, infusions amères. Dans la première période, les nausées, la soif, la sécheresse de la langue, la céphalalgie ne permettent guère d'avoir recours après l'administration de l'émétique, qu'aux délayans et aux acidules. Il en est de même dans une partie de la seconde période, quand

les accès sont régularisés en chaud et en froid; mais vers son déclin, il faut soutenir les forces du malade par l'eau vineuse, les crêmes d'orge et de riz, les fruits cuits, la bière coupée avec moitié d'eau. On donne enfin, lorsque la fièvre va cesser, des toniques, tels que le vin d'absinthe, l'extrait de genièvre et une nourriture succulente, comme la volaille rôtie, et on prévient par-là une convalescence longue et souvent interminable.

Les fièvres gastriques peuvent-elles devenir épidémiques? C'est dans les épidémies que les grands médecins se distinguent; il saisissent l'influence de l'air, des eaux, des lieux, et s'aident de l'autopsie cadavérique. Les épidémies ont été assez bien observées; mais il y a un moyen de le faire avec plus d'exactitude. Les épidémies bilieuses sont fréquentes en été. Celle qui a été le mieux décrite, est celle de Lausanne par Tissot. Ce médecin étoit un observateur rare. Il a donné l'historique de la maladie, ses variétés, ses suites, son traitement dans toutes les circonstances, savoir simple, mal traitée, ou compliquée. Son ouvrage fera époque: il a été traduit par Mahot. Nous avons aujourd'hui de nouveaux moyens de perfectionner les histoires des épidémies, et la méthode analytique introduite par Pinel n'y aura pas peu contribué.

Jetons, par exemple, un coup-d'œil critique sur l'épidémie de Tissot. Il distingue la maladie en trois degrés. Dans le premier, on y voit l'embarras gastrique; dans le second, la fièvre gastrique; dans le troisième, on ne s'entend plus. Il y fait entrer le météorisme : c'est complication adynamique.

— Les paroxismes irréguliers.
Le pouls petit et concentré.
Soubresaut des tendons.
Mouvemens convulsifs.
Affection comateuse.

C'est complication ataxique. — Il y avoit donc dans l'épidémie de Lausanne des fièvres bilieuses qui se compliquoient avec la putride et la maligne : ce que n'a pas su distinguer Tissot, puisque, de son temps, la méthode n'étoit pas encore née. Pinel avoue être tombé dans la même erreur dans les premiers pas qu'il a faits en médecine, et que ce n'est qu'au bout de dix ans de tâtonnement, qu'il est venu à bout de pouvoir distinguer les caractères qui appartiennent aux diverses maladies.

Voici la méthode qu'il propose pour bien décrire les épidémies. Notez jour par jour ce qui arrive aux malades, leur âge, leur tempérament, leur état. Comment est le pouls, la langue, la fièvre, les évacuations, les symptômes propres aux maladies qui règnent. S'il en survient d'un autre ordre de

fièvres, notez-les soigneusement, et vous les traitez en conséquence. A la fin de la maladie vous savez quelles ont été les complications, et vous écrivez l'espèce. Vous distinguez ensuite les variétés individuelles, et à la fin de l'épidémie vous aurez les meilleurs matériaux. Il est nécessaire d'avoir un thermomètre et un baromètre, d'examiner le lieu, sa position, et de comparer les maladies les plus fréquentes. Par-là on connoît facilement l'influence des localités, celle des temps, des saisons de l'année, le caractère de la maladie, et alors on n'est plus embarrassé sur le traitement.

La fièvre ardente est-elle une simple fièvre gastrique exaspérée, ou une complication avec la synoque? Il n'y a qu'à lire des faits; mais ils ont été en général mal observés : ce qui replonge le nosologiste dans l'incertitude. Prenons un exemple d'Hippocrate (1). Nicodême d'Abdère, à la suite d'excès de table, fut pris de la fièvre, avec dégoût, cardialgie, langue sèche. Le deuxième jour, frisson, vomissement; le quatrième, calme, mais exacerbation vers le soir; le huitième, rémission; le vingtième, urines épaisses, sans sédiment, sueurs copieuses, le soir augmentation de tous les symptômes, un peu de délire; le vingt-quatrième, urines copieuses, mais sédimenteuses, et sueurs copieuses. — Tous les commentateurs l'ont regardée comme une fièvre ardente : cependant, avec les yeux de la nosologie, on n'y voit qu'une fièvre gastrique bien marquée. Donc qu'on ne s'entend point encore sur ce qu'on appelle fièvre ardente. En parcourant Forestus, Hoffmann, on ne trouve rien de plus précis et de bien certain. On doit conclure en général que la fièvre ardente a été souvent une simple fièvre gastrique, mais intense, et d'autres fois compliquée avec une synoque.

Que devons-nous penser de la fièvre tierce bénigne? Doit-elle être classée parmi les gastriques, ou bien, à raison de son ataxie, être reportée ailleurs? Il n'y a pas de maladie plus commune, et cependant il faut encore s'évertuer pour chercher quelques faits bien observés. La découverte du kina a nui aux progrès de la médecine sous le rapport descriptif. Stahl, qui a le plus illustré la médecine hippocratique, a très-bien senti qu'on n'avoit pas encore assez bien observé les circonstances de l'invasion des accès. Dans son *Collegium casuale*, il a très-bien tracé quelques-uns de ces accès. En voici un exemple; il est fait avec un talent rare. — Un jeune homme sujet à des intempérances, s'expose à l'air froid; frissons irréguliers, lassitude spontanée; le soir il mange, boit beaucoup. Le lendemain douleur gravative à la tête,

(1) *Epid. Liv. 1. Mal. 3.*

dégoût, nausées, sentiment de resserrement dans la région précordiale, il se couche. Le treizième jour, lassitude dans les membres, se lève, se couche à neuf heures, altération de toute la face, frisson léger qui semble se porter vers les lombes, la région épigastrique, et l'épaule. Ce frisson augmente de plus en plus, et s'étend dans tout le corps; les ongles deviennent comme comprimés, pâles à leurs extrémités, livides vers les racines; le froid augmente, céphalalgie, vertiges, sentiment de strangulation, efforts de vomissemens, quelques alimens sortent, frisson trois quarts-d'heure, la chaleur commence à s'établir; le pouls plus fréquent, se relève, la face devient rouge, gonflée, chaleur vive, soif; à huit heures du soir, apyrexie, mais elle ne devient complète qu'à minuit.

Toutes ces observations, quoique tronquées, établissent une grande ressemblance entre cette fièvre et la gastrique; et c'est d'après l'examen le plus réfléchi, que le savant auteur de la Nosographie philosophique l'a classée parmi les fièvres gastriques. Il y a quelques fièvres tierces qui ne sont pas gastriques; mais ce sera aux observateurs à le prouver par la suite, et à indiquer où on doit les ranger. (Fiseau.) Il y a quelques tierces qui se manifestent sous la forme d'une ophtalmie, d'une céphalalgie périodique, d'un resserrement précordial, ou sous toute autre forme anomale. Pinel assure avoir vu une femme qui n'avoit que le refroidissement du nez, et soif à six heures précises du soir. Elle n'éprouvoit absolument aucune autre chose, ni frisson, ni changement de pouls. Mon père ayant habité les bords de la Durance, éprouva, pendant trois semaines, régulièrement tous les jours, une douleur frontale qui se faisoit sentir à mesure que le soleil commençoit à poindre sur l'horizon. Lorsque le ciel étoit couvert, il étoit averti du lever du soleil par le retour de la céphalalgie. Le kina et l'exercice dissipèrent cette incommodité. Le professeur Fouquet, de Montpellier, nous dit en l'an 5, dans ses cours, qu'il avoit été sujet, dans sa jeunesse, à une ophtalmie périodique qui résista à tous les remèdes, excepté au quinquina qu'il employa le dernier, ne croyant jamais que son affection pût participer du caractère des intermittentes.

Les fièvres tierces se divisent aujourd'hui en deux espèces, Pinel ayant abandonné les autres de son premier tableau.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Fièvre intermittente régulière.*

Causes excitantes. Respiration d'un air marécageux, température humide et froide, nourriture indigeste, colère, chagrins.

Symptômes. Nausées, amertume de la bouche, frissons avec

tremblement violent, pâleur de la face, froid aux extrémités, puis chaleur très-vive, qui finit ordinairement par des sueurs.

DEUXIÈMEESPÈCE. *Fièvre intermittente irrégulière ou anomale.*

Causes excitantes. Peu connues jusqu'à ce jour.

Symptômes. Elle prend quelquefois la forme d'une ophtalmie, d'une pleurésie, d'un catarrhe, d'un asthme, d'un vomissement périodique ou continu, d'une colique, d'une affection arthritique ou hystérique, &c.

Traitement. On doit respecter la marche de la maladie, et n'employer le quinquina que lorsqu'il y a des symptômes de fièvre pernicieuse. Un émétique la guérit souvent. A l'hospice de la Salpêtrière, le DocteurPinel n'emploie presque jamais le quinquina, et guérit ses fièvres tierces par les évacuans, les boissons amères, le vin d'absinthe.

En effet, le Père de la médecine a écrit dans un de ses aphorismes, que la fivrèe tierce se guérit d'elle-même au septième accès. Pour vérifier jusqu'à un certain point cette sentence d'Hippocrate, le professeur Pinel tint un compte exact des fièvres tierces qui avoient été traitées à la Salpêtrière depuis le 1er germinal jusqu'au 30 fructidor de l'an VI, c'est-à-dire dans lesquelles après avoir donné une eau émétisée, puis pendant cinq à six jours les délayans, on avoit fini par une simple infusion amère : il en résulte de ce tableau, que sur soixante fièvres tierces, trente-six ont été guéries au onzième accès, ou avant, c'est-à-dire au troisième, quatrième, cinquième, &c.; et parmi les vingt-quatre restantes, quelques-unes ont cessé au douzième, treizième, quatorzième accès, &c., les plus rebelles se sont prolongées jusqu'au trente-unième ou trente-deuxième accès (1). Le quinquina, qu'on regarde à si juste titre comme le spécifique de la fièvre intermittente, donné sans méthode et sans choix peut produire bien des maux. Lors de sa découverte, on en donnoit deux gros en poudre dans un verre de vin blanc, à l'invasion du froid, mais il en résultoit quelquefois de graves accidens, et on ne le donna plus que dans l'intermission. Comme beaucoup de malades ont une répugnance invincible pour le quinquina en poudre, on en fait un bol avec de la conserve de rose, de menthe, de miel. Si la personne est très-irritable, ou a la diarrhée, on l'associe avec l'opium. Dans les constitutions robustes, on le joint au nitre ou à la crême de tartre ; et au muriate ammoniac dans la fièvre tierce atonique. S'il étoit nécessaire de purger après que les

(1) *Nosographie Philosophique*, deuxième édition, tom. 1, p. 101.

accès ont cessé, on uniroit aux doux laxatifs la décoction ou l'infusion de quinquina. Ce fébrifuge est contre-indiqué lorsqu'il y a une irritation dans le foie et la rate, ce qui s'annonce par un gonflement douloureux, ou qu'il produit des douleurs de colique, ou des anxiétés extrêmes. Voici la méthode qu'employoit Sydenham : poudre de quinquina une once, sirop d'œillet ou de roses sèches q. s. Faites un électuaire qu'on divisera en douze doses, que le malade prendra de quatre en quatre heures, buvant par-dessus un petit verre de vin, et commençant immédiatement après l'accès. Si ces bols lâchent le ventre, on mettra dans le verre de vin dix gouttes de laudanum liquide, ou de fois à autre selon le besoin. Dans la fièvre quarte, pour prévenir la rechute, on réitère la même dose trois fois la semaine. On pourroit au lieu d'électuaire, faire des pilules qui contiendroient la même quantité de quinquina, dont on en avaleroit six de quatre heures en quatre heures. On pourroit encore leur substituer la préparation suivante : deux onces de quinquina, mises en infusion à froid dans deux livres de petit vin, et dont on prendroit deux onces de trois ou de quatre heures en quatre heures. Si le malade avoit des nausées continuelles, et qu'il ne pût prendre le quinquina, il avalera sept ou huit fois dans l'espace de deux heures une cuillerée de suc de limon nouvellement exprimé, avec un scrupule de sel d'absinthe, et ensuite il prendra seize gouttes de laudanum liquide dans une cuillerée d'eau de canelle forte. Sydenham conseille aussi quinze grains de serpentaire de Virginie, dans trois onces de vin blanc, bues deux heures avant l'accès, et renouvellées trois fois. Si le malade est fort affoibli par un grand nombre d'accès, on formera un opiate avec une once de conserve de fleurs de bourrache et de buglose, demi-once de conserve de romarin, trois gros de noix muscade confite, de thériaque et d'écorce de citron confite, deux gros de confection alkermès, dont le malade prendra soir et matin de la grosseur d'une noisette, buvant par-dessus quelques cuillerées d'infusion amère. Si à la fin de la maladie il survient une hydropisie avant que la fièvre ait entièrement cessé, on ne doit pas employer les purgatifs, mais les infusions de racines de raifort sauvage, de sommités d'absinthe, de petite centaurée, de baies de genièvre, de cendres de genêt dans du vin. Pour les enfans qui ont une fièvre intermittente, on prend deux onces de petit vin, deux onces d'eau de cerises noires, trois gros de quinquina en poudre, une once de sirop d'œillet, pour en faire un julep dont on donnera à l'enfant une ou deux cuillerées de quatre en quatre heures, suivant l'âge jusqu'à ce que les accès aient cessé. S'il y a une

diarrhée, on mettra alternativement dans le julep une ou deux gouttes de laudanum liquide.

Tous les amers sont en général fébrifuges, ainsi, une forte infusion de camomille, la décoction de gentiane, de petite centaurée, de chausse-trape, réussissent très-bien. Les narcotiques sont indiqués, de même que les anti-spasmodiques, lorsque la fièvre est produite par l'ataxie-nerveuse, et les affections morales. Il est certaines méthodes curatives empyriques que l'on ne doit pas tout-à-fait mépriser. Ainsi un bon prieur de la Franche-Comté guérissoit tous les fiévreux de sa paroisse, en leur administrant de petites pilules de toiles d'araignées, dans du vin blanc. M. Marie S.-Ursin, étant médecin en chef de l'hospice de Chartres, échoua dans le traitement d'une fièvre intermittente rebelle, lorsqu'une des dames hospitalières la guérit par le même moyen que celui du curé de Batheron. M. Seguin, si avantageusement connu dans la chimie, et qui est le premier qui ait trouvé dans les secrets de cette science, la véritable pierre philosophale, a découvert depuis quelques années un nouveau fébrifuge qui est sous la main de tout le monde. Il a guéri soixante et onze fiévreux, du nombre desquels étoit sa fille, malade depuis six mois, en leur prescrivant la gélatine animale. On en fait dissoudre deux gros dans une petite quantité d'eau, et on les donne une heure avant l'accès. Le régime doit être substantiel. On peut porter la dose jusqu'à une once. On pourroit se servir de la colle-forte en l'aromatisant avec la fleur d'orange, mais on lui préfère la gélatine des os préparés de la manière suivante. On les triture dans un mortier, avec quelques gouttes d'eau, et on les réduit en forme de pâte qu'on fait bouillir dans une petite quantité d'eau; on enlève la graisse de la surface; on réunit les deux ou trois décoctions, et on les fait évaporer à petit bouillon, jusqu'au point où, par le refroidissement, on puisse obtenir une gelée forte et consistante. Une livre d'os suffit pour deux pintes d'un bouillon très-substantiel, d'un véritable consommé. Les paysans, en Russie, se guérissent, de temps immémorial, des fièvres intermittentes, par le seul bouillon épais de pieds de veau. Il y a environ quarante ans que le gouvernement publia un fébrifuge tiré des gésiers de volailles, telles que les poules, dindons, &c. On fend ces gésiers, on les lave, on les fait sécher au soleil, et on les pulvérise. On conserve la poudre dans une bouteille bien bouchée, et l'on en donne un gros aux adultes, quarante grains aux enfans, dans un demi-verre de vin blanc et vieux, une demi-heure avant l'accès. On répète jusqu'à trois fois, et il est rare que la fièvre résiste. Ces deux derniers remèdes con-

tiennent une véritable gélatine animale ; et long-temps avant la découverte de Séguin, elle étoit empyriquement mise en usage par le peuple. Il seroit plus important qu'on ne pense, pour les progrès de la médecine, d'examiner chimiquement toutes ces formules populaires, qu'on emploie à titre de spécifiques, et qui opèrent souvent des guérisons merveilleuses. Pour moi, je ne rejette jamais un remède, quelque bizarre qu'il soit, sans l'avoir éprouvé; il est chez le peuple une philosophie-pratique, qui peut, dans certaines circonstances, beaucoup éclairer les savans. M. Westring, Suédois, vient d'écrire à M. Bergman, à Paris, pour lui annoncer que l'écorce intérieure du pin (*pinus sylvestris*), agit de la même manière que le quinquina jaune (*cinchona regia*), dans le traitement des fièvres.

CHAPITRE III.

Fièvres adéno-méningées (muqueuses), ou *pituiteuses-mésentériques*.

En général, les fièvres muqueuses sont moins bien connues que les gastriques. On trouve dans les anciens très-peu de chose sur ces fièvres. Il faut distinguer en trois époques ce qu'a fait la médecine relativement à cette maladie. La première est celle d'Hippocrate; la seconde est celle de Baglivi, et la troisième est celle de Sarcone. La description que donne Home, de la fièvre lente nerveuse qui régna dans les Pays-Bas, est une vraie fièvre muqueuse, ainsi que celle de Huxham. Wagler à Gottingue (1), Plenciz à Prague (2), l'ont très-bien observée; le premier sur-tout. Il s'est aidé de l'autopsie cadavérique. Il a donné des descriptions particulières de chaque fièvre simple ou compliquée. Dans son histoire quatrième, Wagler fait observer que le malade avoit eu une diarrhée, une toux, douleurs gravatives dans les membres, langue muqueuse, un vomitif produit des vomissemens jaunes, invasion (on peut prévenir une maladie lorsqu'elle n'est pas encore développée), horripilation vague le soir, avec un sentiment de chaleur fugace, excrétion abondante d'urines pendant la nuit, l'abdomen dur et tendu, gonflement œdémateux des pieds, éruption d'aphtes à la partie interne de la bouche (cela ne se rencontre jamais dans les fièvres gastriques), pouls peu développé, peu fré-

(1) *Tractatus de Morbo Mucoso*, 1783.
(2) *Acta et Observata medica*, 1783.

quent; on donna une émulsion camphrée, moiteur durant la nuit, nuits pénibles (voilà les traits caractéristiques de cette maladie). Dès le second jour, diarrhée, affaissement du ventre, douleur très-forte à l'intérieur de la bouche, répugnance pour les alimens solides, douleur des lombes. Le troisième, extrême douleur de la bouche, appétit. Le quatrième, douleur lancinante de la bouche, toux incommode, point de soif, appétit. On donna la nuit une espèce d'émulsion composée d'une livre d'eau, d'une once d'huile de semences de pavot blanc, avec un peu de camphre et de sucre. Le cinquième jour picotement des aphtes, pouls peu fréquent, urine avec sédiment muqueux (la nuit le pouls augmente, il y a souvent difficulté d'uriner), sueurs abondantes la nuit avec sommeil. Vers le septième jour, soif intense, symptôme d'un embarras gastrique, frisson, vomissemens, douleurs moindres; le huitième jour, appétit, sommeil tranquille, il rendit par la bouche un lombric vivant (dans ces fièvres les mucosités des intestins deviennent des nids de vers). Le neuvième jour, sueurs universelles avec odeur acide, c'est là un caractère particulier aux fièvres muqueuses. Vers le dixième, pouls peu fréquent le soir, moiteur, assoupissement, douleurs graves dans l'abdomen et les membres. Vers le onzième jour, plus d'aphtes, diarrhée légère, qui termine la maladie au quatorzième.

Gaspard-Laurent B...., âgé de vingt-sept ans, étudiant en médecine, d'un tempérament nerveux sanguin, sujet dans les changemens de saisons à des affections tantôt hémorragiques, tantôt catarrhales, qui ne l'empêchent pas de continuer son travail, éprouva le 14 floréal an IX, sans avoir été exposé à aucune cause particulière, des douleurs universelles assez légères, comme contusives dans tous les muscles du dos, du thorax, du bras et des jambes. Il ressentoit en même temps une sensibilité marquée dans la membrane qui tapisse les voies aériennes. L'appétit persistoit, il n'y avoit pas de fièvre (64 puls). Il but presqu'une bouteille de bière le soir en se couchant, dormit très-bien et urina très-abondamment. Le 15 floréal, les douleurs avoient pris plus d'intensité, des picotemens erratiques se faisoient sentir de temps à autre à divers endroits, et assez souvent dans le gosier et aux lombes. La douleur des muscles étoit large, paroissoit comme ondoyante ou rampante de haut en bas, et la pression manifestoit partout un endolorissement catarrhal. Les alimens paroissoient graveleux, l'appétit étoit léger, il n'y avoit pas de fièvre (64 puls). Il ne put vaquer qu'avec peine à une partie de ses travaux accoutumés. La nuit il dormit aussi long-

temps qu'à l'ordinaire, le sommeil fut lourd, accompagné de rêves pénibles; il eut une chaleur vive et une moiteur légère.

Premier Jour.

Le seize au matin, les douleurs continuèrent, il ne put se tenir levé, il n'avoit pas de mal à la tête, la bouche un peu muqueuse n'étoit pas mauvaise, la soif étoit modérée, la figure étoit un peu plus colorée qu'à l'ordinaire. La respiration étoit en bon état; il y avoit une toux peu fréquente suivie d'expectoration de crachats muqueux, blancs, arrondis, épais, très-tenaces, fort larges; l'abdomen présentoit l'état naturel, la chaleur de la peau étoit vive accompagnée de moiteur halitueuse; le pouls étoit vif, très-fréquent (105 puls.). Il y eut le matin une selle très-consistante, il but dans la journée de la tisane d'orge miellée, rendit à midi une selle liquide d'un brun noirâtre, très-fétide, l'urine causoit quelque ardeur au passage et des horripilations générales, des nausées tantôt fades, tantôt amères se manifestèrent dans la journée, il y eut une sueur halitueuse continuelle, la prostration des forces étoit extrême, la langue se couvrit d'un enduit blanchâtre. Le soir le pouls étoit assez développé, peu consistant, moins fréquent (85 puls.). Pendant la nuit assoupissement, douleurs musculaires, rêves, sueurs continuelles, urodynie.

Second Jour.

Le 17 floréal, tisane de chicorée et de bourrache miellée, prescrite le soir par M. le Roux. Débilité moindre, continuation des douleurs et des sueurs halitueuses, crachats de nature différente, les uns pituiteux diffluens, les autres comme ceux de la veille, mais d'un blanc terne, urine abondante, rougeâtre, sans sédiment, lavement suivi d'une selle brune, très-fétide, pouls développé, régulier, fréquent. A quatre heures du soir exacerbation marquée par une chaleur vive, l'augmentation de fréquence et la diminution du développement du pouls; suintement de quelques gouttes de sang par le nez, légère aberration dans les idées, somnolence, engourdissement fréquent dans les bras, sur-tout dans le gauche, crachotement, les yeux deviennent un peu inégaux. A neuf heures l'exacerbation cesse, le délire avoit disparu, la moiteur continue. Le malade éprouvoit un sentiment bien distinct de plénitude d'estomac, et un affadissement extrême; le pouls étoit médiocrement développé, assez fréquent, peu consistant. M. le Roux prescrivit l'ipecacuanha pour le lendemain matin. Depuis dix heures jus-

qu'à minuit les envies de vomir sont très-marquées après chaque verre de tisane. A minuit efforts de vomissemens spontanés expulsant une matière tenace, fade, comme albumineuse, d'un blanc grisâtre, pesant environ trois gros. Même phénomène deux heures après. Pendant ce temps le pouls étoit très-petit comme un fil, peu fréquent (72 puls.). Les douleurs et la sueur disparurent.

Troisième Jour.

Le 18 floréal à six heures du matin, le pouls étant encore concentré, le malade prit cinq grains d'ipécacuánha. Il eut pendant près de deux heures des vomissemens abondans, d'une matière fade, muqueuse, comme glaireuse. Après l'effet du vomitif, le crachotement continua pendant tout le jour parce que le malade ne pouvoit avaler la salive abondante qui se sécrétoit, et dont le goût étoit très-nauséeux lorsqu'elle étoit portée dans le pharynx. Peau fraîche, soif nulle. A midi l'exacerbation commença; chaleur vive et sèche, sentiment d'aiguilles fines de glace qui paroissoient entrer latéralement dans les doigts des pieds. A trois heures figure très-rouge, pas de couleur, jaunâtre aux environs des ailes du nez. Yeux brillans, soif assez marquée, continuation du crachotement, aucune nausée, respiration très-libre, légère moiteur universelle, pouls médiocrement développé, peu résistant, vîte, mais peu fréquent (75 puls.). Vers la nuit, pesanteur à la partie postérieure de la tête, vers la suture lambdoïde, exputation rare, très-peu abondante; épigastre un peu douloureux par la pression, constipation; à huit heures hémorragie nasale de la narine droite, de deux onces. Pendant tout le jour il y avoit eu un desir violent de raisins, d'oranges, de fruits aigres-doux. Les urines du matin sorties sans douleur, ce qui n'avoit pas encore eu lieu depuis l'invasion, devinrent, par le repos, semblables à de la bière éventée, elles étoient d'un blanc grisâtre, et présentèrent, vers le fond du vase, un énéorême épais et roussâtre. Celles du soir, rendues à six heures avec douleur, rouges et transparentes, d'abord se troublèrent par le repos, devinrent épaisses, grises, jaunâtres et ne déposèrent pas. La nuit fut pénible dans le commencement et passable vers le matin. Visions fantastiques représentant des objets superbes, et de temps à autre des figures grimaçantes. Le malade commença à dormir avec les yeux à demi-ouverts, et dont on ne voit que la cornée opaque. L'œil droit devint plus petit que le gauche.

Quatrième jour.

Le 19 floréal, dans la matinée, pouls plus développé, assez fréquent, chaleur assez vive, sans âcreté; prostration moins forte, presque plus de crachats, expectoration mêlée, desir de manger, hémorragie nasale de deux onces, sang cailleboté. M. Le Roux prescrivit la tisane de chicorée édulcorée avec le syrop de limon et un lavement; le lavement détermina deux selles liquides, brunâtres, très-fétides. Les urines assez fréquentes, étoient jaunâtres, très-épaisses et tachoient fortement en blanc les parois des verres. A midi, le pouls étoit très-fréquent (100 puls.), quelques vermicellis furent mis dans le bouillon et bien digérés. A cinq heures du soir, l'exacerbation s'annonce par une chaleur très-vive qui devient tout-à-coup dévorante; dans le même tems les orteils étoient tourmentés par des picotemens vifs et froids, comme si on y avoit enfoncé des aiguilles de glace. La chaleur ayant augmenté progressivement, étoit insoutenable; à neuf heures, la peau étoit sèche, aride, brûlante; il n'y avoit aucune soif, la langue couverte d'un enduit muqueux blanchâtre étoit humide. M. Le Roux prescrivit un bain de pied à l'eau tiéde pendant vingt-cinq minutes; l'ardeur qui consumoit le malade se calma dans le bain; remis dans le lit, il se trouvoit assez bien demi-heure après. La chaleur étoit supportable; le pouls moins fréquent (85 puls.), pendant la nuit rêvasserie douce, idées suivies, mais erronées, ce qui dura jusqu'à deux heures du matin. Œil droit plus petit que le gauche, sommeil de temps à autre.

Cinquième jour.

Le 20 floréal, des douleurs assez vives se font sentir dans les genoux et les douleurs musculaires reparoissent dans les muscles situés aux parois de la poitrine. Ces douleurs sont souvent assez vives pour gêner fortement la respiration; elles se font principalement sentir du côté droit, mais ne persistent pas deux minutes dans la même place. Un lavement détermine une selle liquide brunâtre, excessivement fétide. Quelques gouttes de sang sortent par le nez. La tisane de chicorée et de chien-dent, dans laquelle on ajoute du jus de citron et du sucre, convient au malade, dégoûté de celle du jour précédent. Le pouls vif et un peu irrégulier le matin à huit heures, prit plus de développement à onze heures; la chaleur de la peau étoit alors très-vive; à midi cette chaleur diminua, le pouls étoit encore assez fréquent. (88 puls.). A trois heures l'exacerbation se déclare par une chaleur modérée, par la couleur intense et uniforme de la figure, les

yeux sont toujours inégaux ; le malade, depuis l'invasion, ne peut rester dans la même position que pendant peu de temps, et pendant les exacerbations, il change de place à chaque instant.

Crise.

A cinq heures du soir, sueurs universelles, abondantes pendant leur durée, les douleurs des muscles et des genoux disparoissent, le malade reste dans la même position pendant des heures entières; il se sent soulagé, ses forces reparoissent, la physionomie s'éclaircit, les yeux deviennent égaux, l'air d'abattement disparoît; à 8 heures la sueur cesse; on change les couvertures, les draps, le matelas mouillé par la sueur, dont l'odeur est forte et pénétrante, quoique fade. Le malade remis dans le lit, rend une selle presque liquide, d'un brun foncé, excessivement fétide : il rend avec une légère ardeur une urine qui se trouble fortement, prend une couleur grise, et tache en blanc les parois du verre; un sommeil interrompu, mais restaurant, se déclare; rêvasseries légères, idées erronées, mais liées pendant les premières heures de la nuit; sommeil continu et moiteur universelle depuis minuit jusqu'à trois heures du matin ; repos, soulagement, crachotement très-abondant durant toute la nuit. Vers les huit heures du matin, pouls de fréquence modérée, les urines devenues troubles pendant le repos, déposent très-abondamment une matière pareille à une poudre très-fine et très-légère, de couleur fauve, et teignent fortement d'un blanc lacté les parois du verre.

Sixième jour.

21 floréal : la langue fort large, couverte d'un enduit muqueux d'un blanc grisâtre, très-épais et très-fade, les dents recouvertes par une matière analogue. Bien-être marqué, fièvre légère; à midi et demi, un lavement fait rendre une abondante quantité de matières d'une fétidité extrême, en petits fragmens très-durs ; exacerbation très-légère de deux heures et demie à trois heures, marquée par un peu de chaleur générale. Depuis midi jusqu'à la nuit, expuition d'une livre et demie de salive mousseuse, blanche, un peu salée : de loin en loin, il y a, durant toute la journée, une expectoration, des crachats épais muqueux d'une couleur aussi orangée que l'écorce de citron. (Il n'y a aucune amertume dans la bouche, et le malade ne prend rien qui soit ainsi coloré.) La sueur se prolonge, et est universelle, abondante dans la nuit; un peu de sommeil restaurant, expuition continuelle, pas d'urine.

Convalescence.

Le 22 floréal : le pouls avoit repris son état naturel (62 puls.); la langue étoit encore recouverte d'enduit muqueux, le crachotement continua ; l'appétit étoit vif, un lavement détermina la sortie d'une matière presque consistante, d'odeur supportable, de couleur roussâtre; l'urine fut médiocrement abondante, ne se troubla pas, ne déposa pas, et présenta un énéorème vers le fond du verre sur lequel on observoit un cercle blanc vers la superficie du liquide. Le malade fut mis à l'usage de la tisane vineuse, et il mangea une légere soupe.

Les 23, 24 et 25 floréal, le pouls étoit très-petit, très-souple, assez rare (54 puls.). Une livre et demie de salive étoit rendue chaque jour, dans l'intervalle de huit heures du matin à huit heures du soir; elle étoit assez limpide au fond du vase, et très-blanche, très-mousseuse à la superficie; son goût, d'après le malade, étoit assez fade. L'appétit augmentant graduellement devint extrême; un goût décidé pour le vin qui paroît insupportable dans l'état de santé, se manifeste et devient très-vif; les alimens un peu échauffans passent très-promptement : cependant le malade maigrit. Le 26 floréal, le pouls revient à son état naturel; l'exputation cesse, de même que les progrès de l'amaigrissement. Les 27, 28, 29, 30 floréal et les premiers jours de prairial, le convalescent délire très-ordinairement à son réveil, après un sommeil calme de sept heures. Il voit des objets fantastiques, parle et répond à des personnes absentes. Ce délire dure plusieurs heures, si, par des distractions, on ne le réveille pas bien. Pendant ce délire, le pouls est plus petit qu'à l'ordinaire, souvent plus lent, quelquefois plus fréquent; les yeux sont plus ouverts qu'à l'ordinaire; ils se portent lentement de tout côté, sont souvent fixes. Le malade raisonne d'une manière très-suivie, et en rappelant que ce délire est déjà animé, plusieurs fois on le fait disparoître peu à peu, lors même que les fausses sensations persistent. Le convalescent reconnoît bien son état.

Observations sur la convalescence.

Le convalescent avoit l'imagination très-vive; il se rappeloit plusieurs choses oubliées depuis long-temps; un bruit inattendu le faisoit tressaillir, de même que la vue d'un visage inconnu ou inattendu. De temps à autre il poussoit, dans la journée, des soupirs profonds, voyoit tous les objets sous un aspect agréable; un rien excitoit subitement une colère très-courte, mais excessivement emportée. Ses urines

sentoient, après le repas, le bouillon, le café, la vanille. Cette odeur étoit franche, très-agréable; le goût du vin disparut avec la convalescence.

Lorsqu'il y a long-temps qu'il n'a pris aucun aliment, les visions fantastiques se renouvellent, accompagnées des mêmes symptômes physiques; mais elles sont reconnues pour telles, parce que le convalescent prévenu, regarde comme fausse toute sensation invraisemblable. Si dans ce moment il prend un livre de poésie descriptive, il voit tous les objets décrits, il ne sait plus qu'il lit; mais en lui présentant des alimens et du vin, il les touche, ne les voit pas, ne voit que ce qu'il a lu; mais après avoir mangé durant deux minutes, et bu, le charme disparoît, et tout revient à l'état naturel. Le 30 prairial au soir, impulsion irrésistible, qui porte le malade à mordre, à déchirer; pouls foible. La lecture à haute voix d'un livre du monde, fait disparoître cet état. La convalescence se prolonge près de vingt-cinq jours; plus de délire, et entière guérison.

Les maladies vermineuses sont ordinairement des fièvres muqueuses. Quelquefois il y a des symptômes nerveux très-variés, qui simulent les fièvres ataxiques. Dans la fièvre décrite par Lepecq de la Cloture (*Epidémie du Gros-Theil*), auteur vraiment hippocratique, on voit une épidémie muqueuse qu'il nomme putride, maligne, vermineuse. C'est à un défaut de nomenclature que tient cette erreur. Sa maladie est une fièvre muqueuse, avec des vers. L'on peut en juger par l'observation quatrième. Un enfant de dix ans éprouve des frissons vagues, douleur gravative aux mollets, quelques saignemens de nez, flux de ventre séreux, qui se supprime le quatrième jour (il y a constipation, diarrhée dans les fièvres muqueuses); le soir, douleur poignante au côté gauche de la poitrine (douleurs sympathiques), coliques vagues, abdomen serré, langue blanche sur les côtés, avec une bande plus foncée vers son milieu; pouls mou et inégal, déprimé, urines abondantes; le huitième jour, délire, agitation la nuit (ce délire est passager; l'agitation durant la nuit, est un caractère muqueux); le neuvième, éruption milliaire, sueurs, avec odeur acide (cela est ordinaire dans les fièvres muqueuses); le dixième, agitation; le soir, sortie de deux vers, urine laiteuse, avec sédiment blanc; le treizième jour, terminaison par la guérison. Les symptômes qui ne sont que passagers, ne sont point caractéristiques de fièvre ataxique ni d'autre fièvre.

On doit admettre deux espèces de fièvre muqueuse continue, la muqueuse simple et la muqueuse avec présence de vers.

Prédispositions. L'enfance, la jeunesse, la vieillesse, le sexe féminin, les convalescens, les gens affectés de maladies chroniques, ceux qui sont foibles, qui ont abusé des liqueurs alkooliques, et qui sont tombés dans une foiblesse indirecte, la vie sédentaire, l'humidité de l'atmosphère, le temps nébuleux, sombre, pluvieux, des alternatives de froid, les alimens grossiers, en petite quantité, l'usage habituel de l'eau pour boisson, le séjour dans des lieux humides, le tempérament lymphatique, les peines d'esprit, la tristesse, le ressentiment concentré, les évacuations forcées, les veillées immodérées, les excès d'étude, ou des plaisirs de l'amour.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Fièvre muqueuse simple*, ou *pituiteuse.*

Causes excitantes. Débilité antérieure, froid, passions vives, accès de colère, chagrins prolongés, abstinence de nourriture.

Symptômes. Frissons légers sans tremblement, bouffées de chaleur par intervalles, pouls mou et peu fréquent, assoupissement, un peu de soif, douleurs contusives dans les membres, les redoublemens dans la nuit, agitation inquiète, douleurs dans l'abdomen, urines troubles, blanchâtres, souvent aphtes dans la bouche; parfois salivation ou expuition très-abondante, et l'on a vu une expuition de deux à trois livres de salive dans le commencement de la convalescence; sueur d'une odeur acide, et quelquefois, lors de l'invasion, vomissement d'un fluide visqueux et sans saveur. Il y a aussi parfois dysurie.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Fièvre muqueuse ou pituiteuse-verminеuse.*

Causes excitantes. Les mêmes que ci-dessus, mais plus intenses et plus long-temps continuées, sur-tout dans le temps des épidémies.

Symptômes. Les mêmes que ceux de la fièvre muqueuse continue, mais des anomalies dépendantes de la présence des vers, tels que mouvemens convulsifs, tension, dilatation des pupilles, douleurs articulaires aux pieds, aux mollets, à la poitrine.

Ces fièvres se terminent quelquefois d'une manière funeste par un ulcère interne, ou squirre avec congestion muqueuse aux poumons, la gangrène aux intestins. Elle a aussi ses solutions critiques, mais souvent imparfaites, et seulement propres à terminer la maladie, par leur concours ou leur succession. Les plus fréquentes sont les sueurs de la nuit et du matin, le 9e, 11e, 14e et 17e jour, une odeur acide. Il en est de même des vomissemens spontanés, ou provoqués par

l'art. Le sédiment de l'urine indique la crise ou le produit, s'il est blanc, léger, ou un peu briqueté. Le sédiment blanc, muqueux et cohérent, termine la maladie le 7e jour, le 9e ou le 11e. Quelquefois des ulcérations de la bouche, ou des tumeurs des gencives avec des aphtes, semblent porter le caractère d'une crise. Il en est de même des efflorescences aux lèvres, ou à la surface du corps, des pustules galeuses ou des exanthèmes rouges. Enfin, la maladie s'est terminée quelquefois par des ulcérations à l'os sacrum ou au grand trochanter. Elle peut se prolonger jusqu'au quarantième jour et au-delà.

Traitement. Il est probable que la fièvre muqueuse réside dans une irritation de la membrane muqueuse du canal alimentaire. Les connoissances que les conjectures fournissent sur le siége de la maladie s'accordent assez bien avec le traitement. Wagler a donné des remèdes convenables, d'après sa manière de considérer la fièvre comme un moyen dont se sert la nature pour résoudre l'embarras muqueux. Il commençoit par les vomitifs, puis administroit les doux laxatifs, les mucilagineux et les toniques. Dans toutes les affections des membranes muqueuses, il y a un état de débilité qu'il faut exciter vers la fin, et nourrir avec des soupes légères, des gelées. Les trois bases sur lesquelles s'accordent tous les auteurs pour le traitement de cette maladie sont : 1°. insister sur les évacuans par le haut dès le principe ; 2°. donner les évacuans par le bas, et les calmans dans le milieu ; 3°. donner les toniques à la fin.

On sent la nécessité, dit le professeur Pinel (1), de recourir à l'usage de l'émétique dès le premier temps, à cause de l'atonie de l'estomac, des nausées et des vomissemens. On a préféré en général l'ipécacuanha, comme plus propre à remédier au relâchement atonique des membranes muqueuses. Ce remède a été varié, soit en le prescrivant à la dose de vingt grains, répétée après quelques jours d'intervalle, soit en le continuant pendant plusieurs jours à la dose de trois ou quatre grains dans une infusion légèrement aromatique. On peut aussi, pour favoriser les déjections alvines, donner souvent à petite dose un mélange de rhubarbe en poudre, soit avec le tartrite acidulé de potasse, soit avec le muriate ammoniacal. Wagler prescrivoit quelquefois trois ou quatre grains de résine de jalap dans une boisson émulsionnée, et quelquefois le soir deux ou trois grains de camphre, combiné avec du sucre pour rendre les nuits moins agitées : il donnoit aussi dans des périodes plus avancées de la maladie, quelque

(1) *Nosographie Philosophique*, deuxième édition, tom. 1, p. 176.

potion tonique légèrement laxative, comme l'eau de menthe, un peu d'extrait de quinquina, du tartrite acidulé de potasse, et le sirop d'écorce d'orange. C'est dans ces circonstances qu'il convient d'animer un peu les boissons avec quelque eau alkoolisée, ou quelque infusion aromatique et légèrement amère, comme celles de sauge, de menthe, de fleurs de camomille. On donne ensuite des bouillons restaurans, pour seconder la nature.

La fièvre muqueuse rémittente a été peu décrite; elle règne en automne. Frisson léger, horripilation commençant par les pieds : au bout de sept à huit jours, la maladie inconstante jusques-là, prend un caractère de rémittence marquée. Le matin le malade est assez bien, il mange; le soir il y a un accès et non paroxisme. Sa durée est quelquefois du trentième au quarantième jour, quelque remède que l'on emploie. On en trouve des exemples dans la Médecine clinique du professeur Pinel.

Il y a une autre espèce de fièvre muqueuse rémittente, qu'on appelle hémitritée. Il ne faut pas s'en rapporter aux longues dissertations qu'on a publiées sur cette maladie; mais toutes les observations de Forestus, d'Hoffmann, prouvent que c'est un mélange de fièvre gastrique tierce ou double-tierce, avec la fièvre muqueuse : c'est aussi le sentiment de Pinel.

Les fièvres muqueuses intermittentes sont des fièvres quotidiennes. On en trouve peu d'exemples bien décrits dans les livres. Dans l'accès, frisson général avec des alternatives de froid et de chaleur, douleurs abdominales, douleurs contusives des membres. En voici un exemple tiré d'Hoffmann.

Une femme âgée de trente ans, mangea avec excès des fruits d'été, de la salade, et but de même du vin généreux : un jour d'automne après un souper copieux, elle s'exposa au froid; alors accès revenant chaque jour le matin (c'est de six heures du soir à six heures du matin que se balancent les redoublemens des fièvres muqueuses continues rémittentes ou intermittentes), anxiétés précordiales, cardialgie, douleurs contusives des membres, vomissement muqueux, sueur nocturne. Cette maladie duroit depuis un mois. On donna des boissons amères et du quinquina. La fièvre se termina; mais de nouvelles imprudences la rappelèrent : elle dura six mois à-peu-près. Alors la sueur étoit très-abondante la nuit; on eut recours à une infusion vineuse de kina, avec des sommités d'absinthe en fleur. La fièvre cessa. Le régime fut observé exactement, la guérison se soutint.

Les auteurs ont désigné sous le nom d'une fausse quotidienne, une fièvre qui n'est pas encore bien déterminée.

Exemple. Une personne épuisée par suite de l'allaitement,

eut les caractères d'une fièvre tierce ; dix jours après, une fièvre muqueuse se déclare, la maladie a cédé aux amers. Voilà une fièvre fausse, erratique, anomale, sur laquelle il est nécessaire de multiplier les observations pour pouvoir en assigner les caractères spécifiques. Il est probable que la fièvre quarte appartient à l'ordre des fièvres muqueuses. Une thèse soutenue à l'Ecole de Paris en a montré les analogies. Souvent la fièvre quarte existe avec une lésion des viscères abdominaux : alors il faut avouer qu'elle diffère peut-être beaucoup des fièvres muqueuses. Mais la fièvre quotidienne tient aussi quelquefois à des lésions profondes des viscères. La fièvre quarte simule des maladies nerveuses, et quelquefois elle les guérit.

Prédispositions. Age avancé, constitution mélancolique, lésion de quelques viscères, saison de l'automne, lieux marécageux, vie sédentaire, les camps, les prisons.

Causes excitantes. L'excès des fruits aqueux ou acides, délitescence d'une éruption cutanée chronique, chagrins, application immodérée.

Symptômes. Invasion de l'accès vers le soir par un refroidissement qui commence par les pieds, et qui dure deux, trois, même six heures, douleurs dans les lombes et les jambes, comme si elles avoient été contuses, chaleur prolongée durant la nuit avec moiteur, angoisses dans la région précordiale, agitations, pouls dur et concentré. Ce premier période accompagné quelquefois de constipation, d'autres fois de vomissement et de diarrhée, le sentiment de chaleur qui s'accroît avec lenteur est loin de devenir aussi intense que dans la fièvre tierce ; mais la peau est très-aride, la couleur du visage pâle, plombée ou cendrée, douleur de tête obtuse, quelquefois avec des vertiges, la peau s'humecte par degrés, les sécrétions se rétablissent, et tous les symptômes finissent par disparoître : il reste deux ou trois jours intercallaires, une douleur obtuse dans les membres, avec peu d'appétit, quelquefois aucune lésion de l'état de santé durant l'apyréxie.

Dans la Nosographie Philosophique, on trouve deux espèces de fièvre quarte.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Fièvre quarte simple.*

Causes excitantes. Celles rapportées ci-dessus.

Symptômes. Refroidissement long, et commençant par les pieds, invasion vers le soir, avec chaleur et moiteur pendant la nuit, douleur contusive des membres, horripilation ou léger frisson, bâillement, tremblement vif comme dans les fièvres tierces, deux jours d'apyréxie, ou un seul jour, et deux accès consécutifs.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Fièvre quarte avec lésion de quelque viscère abdominal.*

Prédispositions. Maladies aiguës ou chroniques qui ont précédé, rétablissement équivoque, époque de la cessation du flux menstruel, vie sédentaire, excès de veilles ou d'études.

Symptômes. Sentiment de froid prolongé plus que dans la précédente, chaleur incommode, douleur gravative de la partie affectée, œdématie de la face, enflure des pieds, couleur de la peau jaune ou livide, maigreur, et quelquefois dépérissement.

Traitement. Il doit varier suivant l'espèce que l'on a à combattre. Dans la première, Piquer, Pinel conseillent les moyens de l'hygiène, plutôt que des remèdes toniques. Celle qui vient en automne et qui est parfaitement simple, se termine spontanément et sans danger au-delà de l'hiver. Mais si la fièvre quarte existe avec quelque lésion des viscères abdominaux on doit chercher à combattre la cause avant de détruire l'effet. Dans un engorgement de la rate ou du foie, on pourroit appliquer avec succès les sangsues à l'anus. Il y a des praticiens qui disent avoir résolu des tuméfactions de la rate, en appliquant extérieurement des cataplasmes de câpres confites dans le vinaigre; cela paroît du moins n'avoir réussi que lorsqu'il y avoit gonflement atonique des vaisseaux, et non lorsque l'organe étoit squirreux. Quelquefois la fièvre quarte résiste à tous les moyens pharmaceutiques, et cède au changement de climat ou de nourriture. Les nombreux exemples, rapportés par Hoffmann, de différentes fièvres quartes guéries par des remèdes divers, doivent faire varier le traitement, et c'est au médecin à choisir celui qui convient. Ainsi, une femme grosse prise d'une fièvre quarte par l'impression du froid et de l'humide, en est délivrée par une saignée; un jeune homme, par une salivation abondante que lui procure un oxide de mercure; un homme vigoureux, sujet à un flux hémorroïdal, par la saignée et des boissons laxatives et mucilagineuses suivies des toniques; une jeune personne délicate et sanguine, par une saignée et une diarrhée que lui procurent des pilules purgatives. Strack rapporte de nombreux exemples des bons effets du quinquina donné dans une hydropisie accompagnant la fièvre quarte, tandis que les diurétiques ont été nuisibles (1). Celse conseille dans cette maladie de fortes frictions après l'accès, une nourriture abondante, la boisson du vin, et le lendemain l'exercice et la promenade; le jour même que le malade

(1) *Observ. Med. de feb. int.*

attend l'accès, c'est une pratique très-salutaire, de se tenir hors du lit avant son invasion, d'exercer ses membres, on le prévient quelquefois par ce moyen. Si le malade étoit trop foible pour marcher, il pourroit aller en voiture, ou ne recourir qu'aux simples frictions, et éviter le froid et la chaleur; les frictions huileuses et le massage pourroient très-bien convenir.

La fièvre muqueuse peut se compliquer avec les fièvres de tous les autres ordres.

L'ouvrage de Sarcone contient beaucoup de défauts capitaux, qu'on ne peut reprocher à Wagler. Le médecin de Naples n'avoit pas de méthode : il correspondoit avec différens médecins; chacun faisoit des observations particulières, et n'avoit pas soin de distinguer les complications de cette fièvre d'avec les caractères généraux qui lui appartiennent. Delà une confusion étonnante de fièvres adynamiques, ataxiques, muqueuses, que Sarcone a entassées dans son ouvrage, sans rapporter aucun exemple de fièvre particulière. (*Pinel.*)

CHAPITRE IV.

Fièvres adynamiques (putrides).

Cet ordre paroît avoir plus de rapports avec les fièvres muqueuses qu'avec les ordres précédens, dans la fièvre muqueuse :

Léger assoupissement.
Foiblesse des membres.
Pouls quelquefois naturel.
Enduit muqueux blanchâtre sur la langue.

Dans l'adynamique :

Stupeur.
Prostration.
Pouls foible.
Enduit d'abord muqueux, devenant ensuite fuligineux.

C'est par l'ensemble des différences qu'on distingue ces deux ordres de maladies. La fièvre putride et ses complications sont très-fréquentes; elle se présente chaque jour dans la pratique, et avant le travail nosographique du professeur Pinel, il étoit très-difficile de la pouvoir reconnoître dans sa simplicité, et dans toutes ses diverses complications. Les meilleurs auteurs ont commis beaucoup d'erreurs de nomenclature, de sorte qu'on ne reconnoît les maladies dont ils parlent, qu'en examinant les symptômes qu'ils énoncent.

Exemple d'une fièvre adynamique simple (1).

Clazomène est pris d'une fièvre violente, douleur de la tête, du cou, des membres, surdité (c'est ici la sensibilité qui éprouve une attaque dès le principe); fièvre aiguë, tuméfaction de la région précordiale, langue aride. Le quatrième jour, délire sur le soir (la maladie a porté son action sur le principe de la sensibilité. Ce délire est une rêvasserie; quand il en survient un dans les fièvres gastriques, c'est seulement durant le paroxisme). Le cinquième jour, douleur augmentée, symptômes exaspérés (ici la marche de la maladie change, et on n'en dit rien). Le onzième jour, un peu de rémission dans les symptômes, déjections abondantes depuis le commencement jusqu'au quatorzième jour. (Cette diarrhée est symptomatique, et ne produit aucun bon effet.) Urines claires, mais bien colorées; après le quatorzième jour elles offrent un énéorème. Le seizième, urines plus épaisses, avec un peu de sédiment, soulagement des symptômes, les fonctions de l'entendement paroissent s'améliorer. Le dix-huitième, urines tenues, tumeurs des parotides avec douleur, point de sommeil, délire, douleur des jambes. (Jamais dans les ordres précédens il ne survient des parotides, la nature commence à prévaloir depuis le quatorzième jour; les parotides dans la violence de la maladie sont très-dangereuses (voyez Bang); mais après le dix-septième, une parotide n'est pas du tout effrayante, on peut alors, après des purgatifs, y faire des frictions ammoniacales pour les résoudre, quand elles suppureroient, le danger ne seroit pas grand. La douleur des jambes rassuroit Hippocrate; car elle annonçoit un effet de la nature vers les parties inférieures.) Le vingtième jour, plus de fièvre. Le vingt-septième, douleur violente de sciatique, qui se calme bientôt après. Le trente-unième, diarrhée extrêmement aqueuse, urines sédimenteuses, les parotides disparoissent. Le quarantième jour; douleur à l'œil droit. (C'est un caractère particulier de la fièvre adynamique d'offrir ainsi à des distances des lésions du principe de la sensibilité.)

On trouve beaucoup d'exemples de cette fièvre dans les recueils d'observations; celui de Bang en fournit le plus (2), de même que la médecine clinique de Pinel. Dans toutes les fièvres adynamiques il y a des caractères fondamentaux, tels que prostration des forces, langue fuligineuse; il y en a d'accessoires, comme pétéchies, parotides, hépatitis.

L'histoire de la peste, par Papon, contient des observa-

(1) *Epid. Liv. 1. Mal. 10.*

(2) *Selecta diarii nosocom. reg. Fridericiani Hafniensis*, 1789.

tions précieuses; la préface est remplie de faits curieux, et qui s'appliquent à la fièvre adynamique. Dans les premiers temps de Rome, il y eut de fréquentes maladies épidémiques; mais on ne sait point si c'étoit des adynamies ou des ataxies. Le docteur Fridsch, en 1770, a décrit une épidémie adynamique; il y avoit complication avec la fièvre gastrique (1).

Rien n'est plus connu dans la nature que l'histoire de la fièvre adynamique; d'où vient donc la confusion? du défaut de méthode.

Prédispositions. Age avancé, état de détresse, air peu salubre, nourriture plus que frugale, affections tristes et habituelles.

Symptômes. Début pour l'ordinaire insidieux et souvent obscur, les premiers jours lassitude, abattement, morosité; les jours suivans, pouls foible et déprimé, sorte de stupeur, rêvasseries légères ou délire taciturne, quelquefois perte de connoissance, avec un air d'égarement et de consternation; d'autres fois, langueur extrême avec dévoiement colliquatif, œdématie des extrémités inférieures, dépérissement progressif ou chute rapide des forces, et agonie plus ou moins prolongée. Si l'on appliqne les vésicatoires, ils ne font quelquefois nulle impression, ou s'ils produisent un écoulement, la plaie est pâle, ou il s'y manifeste des points gangréneux. Enfin, dans certains individus il y a éruption de parotides symptomatiques, dont la terminaison est souvent funeste, soit parce qu'on peut y exciter une suppuration favorable, soit parce que la gangrène s'en empare, ou qu'il arrive des métastases sur les viscères, et qui sont mortelles.

La fièvre adynamique peut être simple ou compliquée, ainsi que nous le verrons ci-après. Dans le premier cas, voici ses caractères distinctifs, d'après Pinel.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Fièvre adynamique continue, putride simple.*

Causes excitantes. Contagion, exhalaison des miasmes putrides, des substances animales en putréfaction, vie oisive et sédentaire, séjour dans les lieux bas, humides, dans les prisons, veilles et études prolongées, air non renouvelé.

Symptômes. Premier période. Au début, sorte de stupeur, vertiges, incohérence dans les mouvemens semblables à ceux de l'ivresse, confusion dans les idées, ou même délire, accablement, pouls foible et déprimé, langue aride, couverte d'un enduit jaunâtre, plus ou moins foncé. Second période. Chaleur mordicante, pouls foible et peu fréquent,

(1) *Collect. Med. Soc. Hafn.*, tom. 2.

soif plus ou moins vive et desir de boisson acide, yeux rouges, quelquefois pulsation des carotides, alternative de rougeur et pâleur au visage, paroxismes plus ou moins prononcés vers le soir (heureux présage quand ils sont fortement prononcés), enduit fuligineux de la langue, des dents et des lèvres, haleine fétide, prostration des forces, supination, respiration lente, quelquefois diarrhée ou constipation, confusion des idées portées jusqu'à la perte de la connoissance, éruption de pétéchies plus ou moins livides, hémorragies, aphonie et respiration précipitée, si la maladie devient mortelle. Troisième période. Lorsque l'état de la maladie semble s'améliorer, moiteur générale de la peau, langue humectée à ses bords, retour de toutes les sécrétions et des fonctions de l'entendement humain, accroissement des forces, facilité de se coucher sur les côtés, enfin convalescence.

Cette maladie est souvent funeste; les malades jeunes et vigoureux en sont moins souvent les victimes, quand la marche de la nature n'a pas été entravée, et qu'on a employé à propos les évacuans, les toniques et les stimulans.

Avant la publication de l'ouvrage du docteur Jackson, sur la fièvre jaune d'Amérique, on ne savoit à quelle espèce appartenoit cette maladie. Les histoires particulières qu'a rapportées ce célèbre praticien, ne laissent plus aucun doute sur la vraie nature de cette fièvre, c'est une affection gastro-adynamique. Les deux observations suivantes le prouveront.

Un soldat est saisi, le 19 août, d'une céphalalgie intense avec frisson, le lendemain chaleur brûlante, face animée, pouls fort et fréquent, les yeux comme enflammés; purgatif avec le jalap et le calomélas (mal-à-propos), chaleur moindre, peau sèche, évacuation abondante. Le troisième jour, déjections extrêmement abondantes, peau sèche, langue sale, saignée et bain chaud. Le quatrième jour, oppression de la région épigastrique (signe de fièvre gastrique), chute des forces (le drastique étoit nuisible), région précordiale brûlante, extrémités froides (signes de lypirie; les remèdes actifs étoient contre-indiqués), pouls foible, à peine fébrile, langue rouge sur les bords, peau sèche avec une teinte jaune autour du nez et du coin de la bouche. Le soir, soupirs fréquens, respiration très-gênée. Le cinquième jour, vomissemens visqueux, noirâtres, couleur livide du visage, peau froide et sèche, mort.

Un soldat, pris de la même fièvre, avec les mêmes symptômes, est saigné (excepté que le sujet fût très-robuste, très-pléthorique, la saignée ne convient pas). Le soir, soulage-

ment, boisson émétisée, calme la nuit; puis débilité, douleur brûlante à la région épigastrique. Le malade est mis dans un bain chaud, puis tout-à-coup dans un bain froid (moyen hasardeux, quoiqu'il ait réussi dans ce cas); il survient des sueurs, et le malade guérit.

Jackson avoit employé une seconde saignée, les vésicatoires et des bols composés de camphre, de polygala, d'ammoniac et d'opium, et un éméto-cathartique; ce fut le septième jour que la maladie fut jugée.

Ce médecin a donné un très-bon caractère général de cette maladie; on y voit des anxiétés et un abattement considérable, quelquefois une commotion générale dans les sujets musculeux; d'autres fois abattement dès le principe, parfois à l'invasion le malade est comme stupéfait; soif souvent nulle; vaisseaux de la conjonctive comme injectés, nausées, vomissemens d'une matière visqueuse et parfois noire, ce qui est un signe mortel. Chez plusieurs l'ictère ne paroît qu'à la fin, chez d'autres jamais.

La fièvre jaune d'Amérique présente donc le caractère gastro-adynamique porté au degré le plus intense. Quelquefois cette fièvre a pris le caractère de la double tierce, nouveau caractère gastrique.

Leroi, de Montpellier, disoit souvent dans ses cours, que la fièvre putride étoit un vrai labyrinthe. Cela venoit de ce qu'on n'avoit pas fait attention à son état de simplicité et à ses nombreuses complications. En examinant un sujet qui en est affecté, on voit quels symptômes appartiennent à une autre fièvre, ou à elle-même. Les parotides, les gangrènes locales, sont des accidens de la maladie. En traçant l'historique de la maladie simple et de ses diverses variétés ou complication, on ne peut jamais se tromper.

Stoll dit avoir souvent observé la complication de la fièvre putride avec l'inflammatoire; en effet, la fièvre adynamique simule quelquefois la fièvre angioténique; mais vers le troisième ou quatrième jour elle dépose son masque. Ainsi lorsque dans l'invasion on ne soupçonne pas les causes de la fièvre angioténique, on doit suspecter l'adynamique, ce qui a très-fréquemment lieu dans les épidémies. On ne peut être trop réservé sur l'usage de la saignée dans ce cas, et l'état du malade doit décider la prudence du médecin.

M. Navières, dans l'ouvrage précité, donne ainsi un exemple de cette complication. Une femme, à l'époque de la cessation de ses règles, éprouve une fièvre angioténique; on ne voulut pas la laisser saigner; mais on lui donna un vomitif et des purgatifs; vers le dixième jour, il y eut dou-

leur gravative à la tête, ventre météorisé, surdité, soubresaut des tendons, pouls petit, concentré, en un mot, tous les symptômes d'une fièvre adynamique.

Dans la médecine clinique de Pinel on trouve des exemples de la fièvre bilieuse-adynamique. La maladie commence toujours par la fièvre gastrique simple, et alors on ne voit jamais de déjections involontaires ni de ballonement dans le ventre, puis l'adynamie survient. (Celle-ci ne seroit-elle pas une dégénérescence de l'autre, et ne pourroit-on pas la prévenir par la méthode de Stoll ? Je le pense.)

Pringle, Wagler rapportent des exemples de fièvre putride muqueuse; et c'est toujours par cette dernière que commence la complication. Au bout de quelques jours, le sixième, par exemple, il survient des symptômes de fièvre adynamique, tels que prostration des forces, yeux éteints, abdomen boursouflé, puis état comateux, ce qui n'a jamais lieu dans la fièvre gastrique; vers le onzième jour, urines abondantes, blanchâtres, épaisses et fétides. Ici les urines sont de la fièvre muqueuse et de la fièvre putride; il survient aussi quelquefois des aphtes.

C'est en analysant ainsi chaque maladie qu'on parvient à la connoître et à la guérir.

L'analogie nous indique qu'il y a, dans les adynamiques, des fièvres rémittentes et intermittentes. Les premières sont assez constatées, elles sont très-communes dans les hospices de Paris. En voici un exemple rapporté par Pinel: Une femme âgée de soixante-un ans est attaquée de la fièvre; le second jour accablement, langue humectée, jaune à la base, peu de soif, accès en froid et en chaud. Le troisième jour, boisson émétisée; il y eut un accès de froid. Le quatrième, chute des forces, pouls foible, langue brunâtre. Le sixième, symptômes d'adynamie plus intense, accès en froid et en chaud. Le huitième, peau sèche, dévoiement, quinquina, tisane vineuse, et le lendemain, vésicatoires. Le neuvième jour, accès le matin. Le dixième, langue fuligineuse, couleur blafarde des vésicatoires, alors mélisse alkoolisée, vin de quina. Le onzième, les accès le matin, pouls petit, déprimé, paroxisme le soir. Le quatorzième, les symptômes augmentent, état soporeux. Le lendemain, aphonie, qui est un des symptômes les plus funestes depuis Hippocrate (on n'a jamais vu perdre la parole dans une fièvre aiguë, et on n'a jamais vu échapper celui qui l'a perdue). Le seizième jour, point d'accès, râle et la mort.

Il y a des observations qui prouvent qu'il y a des intermittentes adynamiques; ce sera encore à la même source

que nous en irons puiser un exemple. Une infirmière de la Salpêtrière eut, l'automne passé, une fièvre intermittente pernicieuse, avec un cours très-marqué. Le quina la rétablit. La convalescence dura un mois; à cette époque elle éprouva un frisson, une chute des forces extrême; elle étoit couchée en supination, la langue couverte d'un enduit brunâtre, douleur obtuse à l'épigastre, perte d'appétit durant les intervalles de l'accès qui n'étoient point alarmans; les caractères de l'adynamie et de l'intermittence étoient bien marqués. Les toniques vineux, sans quinquina, guérirent la malade dans l'espace d'un mois.

La diaphorétique de Stoll est peut-être une intermittente adynamique. Un jeune homme qui a fait un séjour en Amérique, et qui vient de soutenir sa thèse, cite l'exemple suivant : Un curé saisi d'un frisson et chaleur; le même jour tous les caractères de la fièvre adynamique; le troisième jour, retour des paroxismes; du premier au quatrième jour, il proposa le quina, le curé ne voulut pas; mais le quatre, l'accès fut mortel. Les observations ne sont pas encore assez nombreuses pour donner les caractères spécifiques de cette fièvre, et c'est une maladie à observer. (*Pinel.*)

Observations générales sur le traitement.

Il y a quatre objets à considérer dans le traitement des trois premiers ordres de fièvres. 1°. Le temps ou la durée de la maladie. 2°. Les efforts que fait la nature pour guérir. 3°. La direction du malade au moral et au physique. 4°. Les prescriptions. C'est à quoi on doit toujours se réduire pour ne pas agir par tâtonnement.

Développons un peu cela, d'abord le temps. Si c'est une fièvre inflammatoire, la synoque simple; il est très-bien reconnu qu'elle ne se termine point avant le septième ou quatorzième jour. Les fièvres gastriques ont aussi un cours de sept, de quatorze ou de vingt-un jours. Si elle est rémittente gastrique, elle se prolonge jusqu'au quarantième jour, lorsqu'elle ne se termine pas au quinzième par des sueurs, le sujet étant robuste. La fièvre muqueuse continue se termine du septième au quatorzième jour; mais si elle est rémittente, elle se prolonge quelquefois jusqu'au quarantième accès. Les fièvres quotidiennes quartes sont très-longues, et n'ont point de durée limitée; elles peuvent se prolonger à l'infini, quelque remède que l'on emploie, sur-tout s'il y a des causes débilitantes quelconques physiques ou morales. Arrivé au lit du malade, on doit demander quel jour a commencé la maladie, et suivant que l'on connoît bien sa nature, on doit se dire, je ne puis couper cette fièvre, elle

doit se terminer à une époque fixe, je dois me borner à diminuer ses symptômes, et faire en sorte que la nature parcoure sans trouble ses périodes. En suivant les hôpitaux, on est témoin de ses efforts salutaires. La fièvre inflammatoire se termine toujours par des sueurs, des hémorragies, des urines sédimenteuses, des expectorations muqueuses. Dans la fièvre gastrique continue, il y a paroxisme le soir et le matin; puis il y a du calme, la nature reprend son travail, et arrive à l'époque des coctions et des crises; quelquefois il n'y a pas d'excrétions apparentes, toutes les sécrétions retournent à leur état naturel. On voit donc qu'il est utile de ne pas entraver la marche de la nature. Dans les fièvres muqueuses il faut un peu plus agir; on commence par un émétique, l'ipécacuanha de préférence au tartrite antimonié de potasse; puis on donne des laxatifs, des boissons émulsionnées pour appaiser l'irritation de la membrane veloutée des intestins. Dans les fièvres quotidiennes et quartes on ne voit point le *vis medicatrix naturæ*, parce qu'il y a complication de ces maladies, et souvent même des lésions organiques. La troisième considération, c'est la direction du malade. Dans les trois premiers ordres, le malade souffre horriblement, soit par la soif dont il brûle, soit par la chaleur dont il est brûlé ou par les douleurs qu'il ressent. Il faut avoir soin de renouveler l'air et faire des lotions d'eau et de vinaigre sur les parties souffrantes, et on diminue par ce moyen la douleur. A l'intérieur on donne des boissons rafraîchissantes. Si dans le fort de la fièvre on donne de quatre heures en quatre heures des bouillons gras, on ajoute de l'huile à l'incendie. Suspendez les bouillons gras jusqu'à ce que l'estomac puisse digérer, et donnez des boissons acides ou des mucilagineux. Hippocrate regardoit comme une de ses plus belles inventions la diététique (1). Il faut calculer avec soin la durée de la maladie, pour pouvoir nourrir le malade au moment de sa convalescence, et le forcer même à sortir de son lit. On ne fait pas assez d'attention à l'état de sensibilité où se trouvent les malades; on les allarme par des pleurs ou des gémissemens qui augmentent leurs maux, en leur faisant craindre pour la vie. Le docteur Pinel rapporte, qu'à la Salpêtrière une femme qui, au troisième jour, avoit une fièvre gastrique très-simple, entendit pleurer autour d'elle sa sœur et ses deux nièces; dès le soir il y eut un paroxisme plus violent, et à minuit elle tomba dans un état comateux qui devint mortel. L'ouverture du cadavre montra

(1) Voyez son ouvrage *de Diæta*.

un épanchement dans le cerveau. Les exemples en ce genre ne sont pas rares; et comment en douter, lorsqu'on sait que le chagrin et la crainte sont les deux plus grands ennemis du genre humain. En quatrième lieu, nous voici parvenus au traitement. Aujourd'hui on a remplacé les anciennes formules par des nouvelles, calquées sur les connoissances modernes de la chimie et de la botanique; beaucoup de substances inertes ou nuisibles ont été écartées, quoique le temps et l'autorité de quelques grands praticiens leur eussent donné comme une espèce de domicile en permanence dans les officines. On fait attention aux indications à remplir, suivant qu'il faut fortifier ou évacuer. Dans les premiers temps des fièvres gastriques on donne les délayans. Si on emploie la méthode de Fise, et que l'on fasse usage de son *alternis diebus purgamus*, la maladie se prolonge et la convalescence est très-longue (1). Dans les fièvres muqueuses, les émolliens sont d'abord commandés, puis les évacuans, et toujours proportionnés à l'état physique de la personne.

On n'oubliera point que les trois premiers ordres peuvent passer à un des derniers ordres, par suite d'un mauvais traitement, soit pharmaceutique, soit hygiénique. La médecine expectante consiste moins à ne rien faire, qu'à bien examiner l'état du malade et à le surveiller. Le premier devoir du médecin, c'est de chercher à déterminer l'espèce de la fièvre qu'il a à traiter; quelquefois on se trompe, mais tant qu'elle est peu développée, qu'elle est peu dangereuse, on peut attendre. Dès qu'on a reconnu l'espèce, on se rappelle quels auteurs l'ont observée, décrite et traitée; on juge sa durée et sa terminaison, en comparant cette maladie aux autres rangées sous la même espèce. On a soin d'examiner si quelque symptôme particulier ne vient pas entraver la marche de la nature. Si dans une fièvre angioténique, il y a menace de congestion cérébrale, thorachique ou abdominale, on saigne du bras et des pieds; on applique les sangsues, ou les ventouses pour combattre les symptômes dangereux. Là il n'y a pas de tâtonnement; on

(1) Le célèbre praticien de Montpellier, appliquant indistinctement à toutes les maladies qu'il croyoit humorales, sa méthode *purgative*, a dû sans doute faire bien du mal; mais quel est l'être raisonnable qui puisse croire que si de nombreux succès n'eussent couronné sa pratique, Fise eût persisté dans son système. Stoll n'a fait un usage si fréquent de l'émétique, que parce que l'émétique lui a réussi comme par enchantement. Il paroît que c'est dans la maladie gastrique, connue sous le nom d'*embarras intestinal*, que les purgatifs ont si bien réussi à Montpellier. Or, durant les chaleurs de l'été, les maladies saburales des intestins sont très-communes dans le Midi; c'est un objet qui mérite l'attention des praticiens.

ne se propose pas d'arrêter la maladie, mais de lui faire parcourir ses périodes sans troubles. Dès que la maladie dégénère, on change la méthode du traitement, et l'on poursuit le symptôme dominant. Dans les trois premiers ordres, la nature a un but déterminé, elle guérira la maladie ; il suffit de lui laisser faire ou de lui aider ; mais dans la fièvre adynamique, il n'en est pas de même. Dès le troisième, quatrième ou cinquième jour, le pouls s'affoiblit, il y a lésion ou diminution de la sensibilité, une sorte de rêvasserie, la langue se couvre d'un enduit noir. Si on vouloit ici tout attendre de la nature, on laisseroit périr le malade. La médecine expectante, comme on voit, seroit déplacée. Il faut exciter la nature engourdie, la maladie sans cela ne pourroit parvenir à une heureuse terminaison. Mais quand l'épuisement est porté trop loin, on ne doit pas espérer de réussir, et il ne faut jamais assurer qu'on sauvera le malade. Les fièvres adynamiques et les ataxiques dont nous allons parler, ont été très-bien observées, bien décrites ; mais les bornes de l'esprit humain sont cause que quoiqu'on connoisse très-bien ces maladies, souvent on ne peut les guérir. On sait seulement quels remèdes on peut tenter dans chacune de leurs périodes. Il est constaté qu'une fièvre adynamique déclarée, ne se termine jamais avant le second ou troisième septenaire. Nous le répétons encore, on donne dès le début les évacuans, puis les toniques, les excitans, et au déclin on soutient les forces. Il faut toujours adapter le traitement aux phases de la maladie. La force médicatrice de la nature est très-souvent foible ; lorsqu'elle est un peu forte, les malades courent moins de dangers. Tout ce qui environne le malade doit être bien disposé ; il faut éloigner les pleurs des parens, des amis, renouveler l'air, le linge et entretenir la propreté. Dans le commencement de ces fièvres, il y a inertie du conduit intestinal, la langue est chargée, ce qui rend les évacuans nécessaires, les épispatiques, les vésicatoires absorbent le reste de la sensibilité du malade, et le font périr plus promptement ; il vaut mieux insister sur les toniques intérieurs (1).

Pinel atteste avoir guéri des fièvres putrides le plus fortement caracterisées, en ne prescrivant que l'usage du vin pur et des boissons vineuses, et entremêlant quelques évacuans par intervalle (2). Lorsque la maladie est produite par contagion, comme dans un amphithéâtre d'anatomie,

(1) *Epid. Lib. III. Mal. XV.*

(2) *Nosographie Philosophique*, deuxième édition, tome I, p. 259.

un hôpital, une prison ; on doit à l'instant qu'on en ressent l'atteinte, boire quelque verre d'un vin généreux, ou un peu de liqueur alkoolisée. Si des symptômes plus ou moins graves éclatent, on a de suite recours à l'émétique pour chasser le foyer de la contagion, les sudorifiques sur-tout conviennent, pourvu qu'ils n'augmentent pas la chaleur naturelle du malade. On fait usage alors de la tisane d'orge ou d'avoine, de la limonade, de l'orangeade, de la décoction des fruits aigres, et d'une solution de tartrite acidulé de potasse. C'est dans le second degré, quand les symptômes sont exaspérés, qu'il faut avoir recours aux boissons vineuses, à un vin généreux donné à petite dose très-rapprochée, aux eaux aromatiques spiritueuses. Les potions alkoolisées, les mixtures camphrées, l'éther, les amers, les sinapismes, servent à ranimer les forces vitales. Le délire vient-il à se déclarer ? Suspension de l'usage du vin et des cordiaux, renouvellement répété de l'air de la chambre, embrocations froides faites sur la tête avec l'eau de roses, de l'oxicrat, et en même temps fomentations chaudes ou vinaigrées sur les jambes. Survient-il des sueurs colliquatives ? Donner quelques tasses d'une infusion d'eau de rose ou autre, avec de l'eau fraîche, pour boisson, rougie avec un peu de vin, ou acidulée avec l'acide sulfurique. On oppose à une diarrhée copieuse, quelques poudres absorbantes, des mucilagineux, l'opium avec de petites doses de rhubarbe ou d'ipécacuanha. Quant aux parotides, il faut les considerer selon Bang, comme ayant presque toujours des terminaisons funestes, et exigeant une méthode de traitement tout autre que celle qu'on a coutume de suivre en regardant ces tumeurs comme une métastase, et en favorisant leur suppuration. Dans cette vue, Bang appliquoit des sangsues sur ces parties, des vésicatoires aux bras, et le lendemain aux jambes, et à chaque il faisoit frotter les parotides avec le liniment volatil; puis il donnoit une petite cuillerée d'un composé de deux parties de quinquina en poudre, et de deux parties de rhubarbe, qu'il continuoit quelques jours, et terminoit la convalescence par une décoction de quinquina. Toutes les boissons dans la fièvre putride doivent être données à froid, elles sont beaucoup plus toniques. Depuis peu on a regardé en Allemagne, la levure de bierre comme un spécifique contre la fièvre putride; on en donne six à huit cuillerées par jour.

CHAPITRE V.

Fièvres ataxiques (malignes).

Les prénotions Coaques contiennent tous les signes qui font connoître la fièvre maligne, c'est un des plus beaux monumens de la médecine ancienne. Cette fièvre a fait naître beaucoup de théories, qui ont été funestes à l'art, on a trop négligé les faits. Comme le mot de maligne a été appliqué indistinctement à des maladies diverses, Pinel a cru pouvoir lui donner un nom qui porte sur sa manière d'être, et qui désigne son essence particulière, c'est-à-dire l'irrégularité de ses symptômes. En voici un exemple pris d'Hippocrate (1). La femme de Déalque avoit éprouvé des chagrins violens ; elle eut une fièvre aiguë, puis suivie d'un frisson léger. Dès le premier jour elle se couvroit sous sa couverture, elle fut taciturne, gesticulations diverses, larmes involontaires (la carphologie fut toujours regardée comme funeste), puis éclats de rire. Les intestins irrités par un suppositoire ne rendoient rien, elle buvoit peu et seulement quand on l'avertissoit, urines claires et en petite quantité, fièvre légère au tact, extrémités froides. Le neuvième jour, grand délire, puis calme et taciturnité. Le quatorzième, respiration lente et précipitée par des passages brusques. Le dix-septième, constipation, suppositoires réitérés, légère diarrhée, insensibilité à l'œsophage, les boissons sembloient tomber dans un puits. Le vingtième, loquacité, puis calme, aphonie. Le vingt-unième, mort. Elle s'étoit jusqu'à la fin enveloppée sous les couvertures.

Cet exemple suffit pour faire distinguer au premier coup-d'œil cette fièvre de l'adynamique. Pinel en a rapporté plusieurs observations dans sa Médecine clinique, ouvrage justement estimé, et qui doit être entre les mains de tous les praticiens. C'est pour nous une mine féconde, et qui nous fournit les plus beaux extraits.

Ces maladies ont une marche extrêmement insidieuse. L'exploration de leurs symptômes doit être faite avec soin. En approchant d'un malade, si on lui voit les yeux hagards et des symptômes nerveux, il faut redoubler d'attention. Il faut l'interroger pour voir s'il y a du trouble dans ses idées; si les organes des sens sont lésés ou sains; si la parole est aisée,

(1) *Epid. Liv. III. Mal. 15.*

de même que la déglutition ; examiner ensuite s'il y a quelque chose d'extraordinaire dans les mouvemens, l'état du ventre, de la respiration, celui de la distribution de la chaleur animale, et il est facile d'appercevoir alors s'il y a de l'ataxie dans la motilité et la sensibilité.

La fièvre des prisons ou des hôpitaux est une des ataxiques les plus pernicieuses, parce qu'elle est très-contagieuse et extrêmement funeste. La nature ne peut rien contre elle, et la cure dépend en entier de l'habileté du médecin. On en a donné des descriptions générales fort bonnes. Huxham, Pringle, sont très-lumineux, mais ils n'ont pas donné des descriptions particulières; de sorte que les symptômes principaux et accidentels, les complications, tout est réuni et confondu. Sauvages, sous le nom de typhus carcéreux, rapporte plusieurs variétés de cette maladie. Selle la nomme fièvre ataxique par contagion. Amstromg donne très-bien les caractères de cette fièvre. La maladie des prisons, ou plutôt des hôpitaux, a régné en l'an VII en Italie; et après la malheureuse retraite de Scherer, les soldats la disséminèrent dans tous les pays méridionaux, où je l'ai vue régner avec la plus grande fureur. Ce furent principalement les communes situées sur les grandes routes, et qui eurent communication avec les soldats malades qu'on évacuoit d'hôpital en hôpital, qui en furent les plus infectées. En Angleterre, on a souvent vu la fièvre contagieuse des prisons, et l'exemple qu'en rapporte Pringle relativement aux assises d'Oxfort, est trop connu pour le rappeler. Cette maladie s'est manifestée aussi, il y a quelques années, à Bicêtre. L'ouvrage de Letsom qui rapporte cinquante observations, contient une très-bonne manière de la traiter. Voici la seizième. Un malade âgé de 68 ans, eut la fièvre avec une fréquence extrême dans le pouls, souvent cent trente pulsations par minute; la langue et les dents devinrent fuligineuses, impossibilité d'articuler aucun mot, surdité, délire taciturne, nausées fréquentes, yeux rouges avec un aspect vitreux (il semble que la cornée ait perdu de son brillant); sueur très-fétide, respiration très-pénible, extrême prostration des forces. (Letsom a vu que cette maladie avoit un principe contagieux délétère : il eut soin de faire bien aérer la chambre. Dans toutes ses observations, on voit l'effet très-avantageux et très-prompt de l'air souvent renouvelé.) Le pouls eut le lendemain cent vingt pulsations. Le onzième jour, plus de calme, respiration plus libre, presque nul délire, peu de fièvre : vers le quinzième jour, le malade fut guéri (1).

(1) Boisson légèrement émétisée et autres toniques. Exposer les

Letsom vit un autre malade affecté depuis vingt jours; pouls fréquent, forces prostrées, langue et dents fuligineuses, ventre bouffe constipé, yeux injectés et comme vitreux, respiration pénible. Le malade étoit dans une chambre bien fermée : il prescrivit à l'instant d'ouvrir les fenêtres et le lit; il exigea même qu'on mît le malade dans un fauteuil et au courant d'air : il prescrivit les remèdes toniques; le pouls étoit à cent trente pulsations. Le vingt-unième jour, le kina fut donné, et vésicatoires. Le vingt-deuxième, pouls moins fréquent, quatre-vingt-six pulsations; quoique le malade fût exposé au grand air, la sueur continuoit. Le vingt-sixième jour, les sueurs colliquatives cessèrent, nourriture fortifiante, vin et toniques.

Ces deux observations prouvent que cette fièvre porte sur les organes du mouvement et des sens; elle est ataxique et adynamique, de plus, très-contagieuse. Pinel rapporte n'avoir employé à Bicêtre dans le temps qu'elle régna, que le vin de kina, donné de deux heures en deux heures, le vin pour boisson ordinaire; et quoique ce fût en hiver, il eut soin de tenir les malades au grand air nuit et jour : il y en avoit quatre-vingt. Il fut lui-même attaqué de la même maladie, et voici comme il nous en a raconté lui-même l'historique dans ses cours. — J'entrois à toute époque dans les salles des malades; je fus affecté d'embarras gastrique. Au lieu de ne pas continuer mes visites, j'eus l'imprudence de ne pas m'en abstenir. Je fus frappé tout-à-coup d'un abattement extraordinaire. Je pris d'abord une boisson émétisée, puis une boisson de vin, non d'eau; on me lavoit le corps avec une éponge imprégnée d'eau et de vinaigre. Au dixième jour, je perdis connoissance: on continua à me traiter par les toniques. Lorsque je revins à moi le dix-septième jour, je vis que ma main gauche sembloit morte. Il ne me survint aucune espèce de crise, (il semble qu'il n'en survint pas dans cette maladie (1)). On ne mit pas de vésicatoires; j'avois une répugnance invincible pour le quinquina; je ne pris que du vin. La maladie dura le temps qu'elle devoit durer; mais je serois mort si l'on n'avoit eu soin de me donner du vin toutes les fois que l'on sentoit le pouls s'affoiblir : c'étoit du vin d'Oporto ou d'Arbois qui avoit sept ans.

On ne peut prononcer le nom de fièvre lente nerveuse, sans se rappeler Huxham, qui l'a le mieux décrite : cepen-

malades à un courant d'air; donner d'heure en heure une boisson alkoolisée, du vin dans la tisane, de l'acide sulfurique quand il y a pétéchies et hémorragies dangereuses.

(1) Les crises n'appartiennent à aucune fièvre nerveuse.

dant comme il n'a fait qu'une description générale, son travail n'est pas sans tache. Cette fièvre est une des plus insidieusés que l'on connoisse : son début paroît peu allarmant; mais bientôt elle devient foudroyante. Rien de plus facile que de confondre cette fièvre avec la muqueuse. Si Huxham eût divisé ses malades en ceux qui avoient la fièvre simple, et ceux qui l'avoient compliquée, il seroit parvenu à bien déterminer les caractères de cette fièvre.

Home a observé en 1742, dans les Iles britanniques, une fièvre qu'il appelle lente nerveuse. On voit en lisant son ouvrage, que c'est une complication de la fièvre muqueuse avec une fièvre nerveuse. Les sujets attaqués étoient des soldats affoiblis. Ils avoient des douleurs abdominales, une certaine chaleur en urinant. La maladie se jugeoit par les urines ou les sueurs. Tout cela n'appartient qu'à la fièvre muqueuse : les autres symptômes appartenoient au système nerveux.

Stoll a publié en 1777 une description d'une épidémie de fièvre lente nerveuse et de fièvre muqueuse. Les caractères sont très-distincts. Voici un exemple de fièvre lente nerveuse simple : Une ancienne religieuse âgée de cinquante-trois ans, qui avoit passé par tous les degrés de la misère, entra à l'hospice ; elle ne se plaignoit de rien, éprouvoit un léger frisson, s'éveilloit au moindre bruit, n'avoit point d'appétit; elle répondoit par monosyllabe d'une manière incohérente ; point de soif, langue nette; le soir, léger frissonnement, puis chaleur modérée. Le surlendemain, variations dans le système nerveux, figure colorée, pouls tantôt fort, tantôt foible, respiration lente, parfois précipitée ; mains tantôt froides, tantôt chaudes ; les toniques furent inutiles : elle mourut. L'autopsie cadavérique montra, comme c'est l'ordinaire dans les fièvres ataxiques, un épanchement lymphatique dans les ventricules du cerveau. Il n'y avoit dans cette maladie aucune complication. Ce sont ces maladies qui demandent le plus d'attention ; elles se présentent tantôt avec un caractère aigu, tantôt avec un caractère chronique. Pinel rapporte encore l'exemple suivant de la dernière espèce : Une dame qui est à l'époque critique éprouve depuis trois mois un état fébrile, desire le feu avec plaisir vers trois heures du soir, sans frisson, point de sommeil, pouls fréquent, légères sueurs point fétides, perte d'appétit; resserrement nerveux par intervalle à la poitrine et à la tête. En examinant la personne, on ne trouve aucune lésion organique ; l'affection est purement nerveuse. Voilà donc les caractères d'une fièvre lente qui se montre avec un type chronique ; il y a lésion dans la mémoire : de violens chagrins avoient précédé. Pinel a ordonné l'habitation à la campagne; l'équitation dans les bois, un demi-grain

d'opium gommeux dans une émulsion. Tous les soirs elle est un peu mieux; comme il y a foiblesse, lait d'ânesse.

La nostalgie donne lieu à des fièvres lentes nerveuses, chroniques; les voyages et l'air natal ont souvent retiré les malades d'un état désespéré.

La fièvre cérébrale n'avoit pas été décrite avant Pinel; les nombreuses observations qu'il a faites à la Salpêtrière, où cette maladie est très-fréquente, l'ont déterminé à en faire une espèce. En voici un exemple, tiré de sa Médecine clinique (1): Une femme âgée de soixante-dix ans, habitoit depuis quelque temps la Salpêtrière : rentrant le soir, par un temps pluvieux, elle éprouva un léger frisson, suivi de chaleur et de constipation; cet état continua pendant quelque temps. Le cinquième jour de la maladie, pouls fréquent, développé (symptômes gastriques bien prononcés); face pâle, yeux ternes, somnolence, déjections involontaires, confusion dans les réponses. Le septième, alternative de somnolence et de délire taciturne; le pouls étoit fort, convulsif. Le huitième, rémission bien marquée, violent paroxisme, pendant lequel la face étoit d'un rouge livide; les yeux gonflés; larmoyans; pouls fort, intermittent. (Vésicatoires aux cuisses, sinapisme aux pieds, vin de quinquina.) Le neuvième, le paroxisme fut suivi d'une somnolence plus grande; aphonie commençante, respiration stertoreuse. Le douzième, pouls foible, irrégulier, concentré; état comateux, profond, mouvemens convulsifs, sur-tout des muscles de la face. Le treizième, coma, respiration stertoreuse, déglutition difficile. Le quatorzième, aphonie complète. Le quinzième, mort. Autopsie. Epanchement considérable dans le sinus latéral droit du cerveau. Cette cavité avoit acquis une grande capacité; ses parois étoient très-minces; amas d'un liquide séreux dans les fosses temporales et occipitales de la base du crâne.

Ce sont principalement les vieillards qui sont sujets à cette espèce de fièvre; M. Collinet, dans une dissertation qu'il a présentée en l'an x à l'école de Paris (2), parle d'une fièvre aiguë qui paroît avoir son siège dans le cerveau, mais qui se manifeste le plus ordinairement depuis deux jusqu'à dix ans, et chez les femmes adultes beaucoup plus souvent que chez les hommes; c'est l'inverse de la maladie de Pinel, qui n'exerce ses ravages que sur la vieillesse. Nous en allons citer deux observations extraites de l'ouvrage de M. Collinet. — Un enfant

(1) La *Médecine Clinique, rendue plus précise, plus exacte par l'application de l'analyse;* an 10, page 83.

(2) *Dissertation sur une Maladie du Cerveau*, etc. Paris, an 10.

de sexe masculin, âgé de six ans, d'un tempérament pituiteux, se plaignoit de violens maux de tête; il avoit perdu l'appétit et sa gaîté naturelle; tous les soirs le mal de tête augmentoit sans apparence de fièvre, aux yeux des parens, ce qui les laissoit dans une espèce de sécurité sur les suites de cet état qui continuoit depuis huit jours. Le 29 ventôse an IX, il avoit un accablement général, une violente douleur de tête, une forte propension au sommeil et du délire. Le 30, je trouvai la figure pâle (c'est M. Collinet qui parle). Les yeux presqu'éteints, les pupilles dilatées et les muscles de la face contractés; la chaleur, la soif et la langue, étoient comme dans l'état naturel, le pouls était tendu, petit et lent; la tête n'étoit point soutenue; le malade étoit sans connoissance, et dans un état de somnolence dont il ne sortoit que pour crier comme par accès, *oh! la tête*. On appliqua six sangsues à la gorge. Les 1 et 2 germinal, le matin, tous les symptômes étaient diminués, à l'exception de l'état de foiblesse, et le soir ils augmentoient comme les jours précédens. Le 3, somnolence et délire; la peau est fraîche et dans un état de spasme, sans frisson; la pupille est très-dilatée; il y a paralysie des paupières, injection de la cornée avec un voile transparent qui couvre cette membrane; le pouls se concentre et se ralentit dans la proportion de trois à deux pulsations, pendant le paroxisme; et dans la rémission, il reprend sa fréquence naturelle. On donne la décoction de quinquina, le vin sucré, et on applique les sinapismes aux pieds. Le 4, cris plaintifs, le pouls plus petit et plus fréquent qu'en santé. Le 5, sueur générale; chaleur fébrile; figure vultueuse, contraction des muscles de la face et des lèvres; le pouls est très-fréquent; il y a une espèce de rumination, un mouvement alternatif des mâchoires et perte de sensibilité; sangsues à la gorge. Le 6, coma très-prononcé; le pouls est élevé et très-fréquent; la chaleur est douce, et il y a moiteur à la peau. A midi, turgescence à la figure, qui devient presque livide, salive écumeuse à la bouche, pouls nul; et sur les deux heures, l'enfant expira le quinzième jour environ de la maladie.

A l'ouverture du cadavre, on trouva les vaisseaux du cerveau un peu gorgés de sang, la substance cérébrale plus molle que dans l'état naturel; ses ventricules latéraux dilatés, contenoient chacune quatre onces d'une sérosité limpide, en forme de petit-lait clarifié, et ce liquide communiquoit dans les autres ventricules jusqu'à la base du crâne.

A l'intérieur de la bouche on trouva les gencives très-pâles et affaissées sur un plan lisse et égal; l'action des doigts n'y a découvert aucune trace de la deuxième dentition.

Une demoiselle âgée de vingt-six ans, d'une taille qui

n'est pas ordinaire, fort maigre, et d'une constitution délicate, avoit de profonds chagrins. Elle passoit les nuits dans les pleurs et sans dormir. Le 10 pluviôse an VIII, elle fut prise d'un violent mal de tête, avec une foiblesse générale. Le 11 à midi, céphalalgie intense, que la malade s'imaginoit être l'effet d'une carie aux dents. Le 12 à la même heure, invasion du paroxisme avec augmentation de tous les symptômes. Elle s'écrie : Oh! la tête. Le 13, langueur, abattement des forces, chaleur douce à la peau ; la soif et la langue comme en santé ; invasion du paroxisme à la même heure ; le pouls étoit petit, lent et concentré. (La douleur de tête augmente et diminue par degrés dans le fort de l'accès ; il y a du délire, et le pouls se ralentit et se concentre à être presqu'effacé.) On applique quatre sangsues à la gorge, et on donne l'émulsion nitrée camphrée. Le 14, foiblesse extrême, odeur forte à la bouche ; (on donne le tartrite de potasse antimonié, un grain par fraction). A midi, abandon de la tête sur le tronc. On applique les sinapismes aux pieds. Le 15, propension au sommeil, accablement général, peu ou point de douleur de tête, pouls lent, petit et foible. Le 16, la tête est pesante ; et si la malade se livre au sommeil, elle se réveille beaucoup plus fatiguée qu'auparavant. Le 17, langueur d'estomac, espèce d'anéantissement. La malade, dans cet état, croit qu'elle va mourir, et desire tout ce qui peut ranimer et soutenir ses forces. On donne la décoction de quinquina, le vin de Bordeaux par cuillerée, et l'eau de veau par intervalle. On ne permet pas à la malade de se livrer au sommeil, auquel elle a une forte propension. Jusqu'au 30, la maladie a suivi la même marche ; et quand on ralentissoit le vin de quinquina ou de Bordeaux, le pouls s'affoiblissoit dans les mêmes proportions. Dans les derniers jours, on a ajouté les fécules et le salep en forme de gelée. La maladie a été jugée sans évacuation sensible.

Cette maladie est très-obscure dans son principe, dit M. Collinet ; elle trompe presque toujours le malade, et ceux qui l'entourent. Souvent même le médecin la regarde comme une légère indisposition ; et s'il n'est pas exercé à ce genre de maladie, elle a déjà fait beaucoup de progrès quand il prévoit le danger. Elle est précédée de tristesse, d'un esprit sombre et inquiet, d'une espèce d'apathie, avec des douleurs de tête fréquentes que l'on s'imagine être la migraine, ou l'effet de la carie des dents. Tous les desirs sont émoussés, l'appétit varie, et l'on attribue quelquefois à la paresse l'espèce d'inaction invincible qui domine les personnes menacées de cette maladie. Son invasion est marquée par l'augmentation de tout ce qui précède ; la douleur est fixe à la

partie antérieure ou postérieure de la tête. Elle augmente périodiquement tous les jours à la même heure; et pour l'ordinaire, c'est l'après-midi. La chaleur, la soif et la langue sont comme dans l'état naturel; il y a parfois des vomissemens spontanés, des nausées, ou une odeur forte à la bouche; la figure est pâle, ou elle reste dans l'état de santé apparente. Cette douleur augmentée et très-distincte de l'inflammatoire, produit l'abattement ou l'accablement des forces, une espèce de propension au sommeil, avec la respiration douce et lente; le pouls est également lent, mou en apparence, ou dur ou concentré; dans le paroxisme, la douleur augmente, reste dans cet état, et diminue ensuite par degré. Dans la rémittence, les malades sont accablés; ils sont moroses, et ils ont une apparence de santé.

Dans le second degré, l'accablement et l'oppression des forces sont extrêmes. Il se manifeste souvent une espèce de spasme à la peau, et la chaleur paroît être au-dessous de la naturelle; le pouls est souvent inégal; il est plus lent, plus petit et plus concentré qu'au premier degré. Il y a même une sorte d'oblitération du pouls pendant le fort du paroxisme ou de la douleur de tête : cependant la chaleur naturelle s'établit, et le pouls se développe presque comme en santé pendant la rémission. Le plus souvent il y a somnolence; la pupille est fortement dilatée, peu ou point mobile; les urines, la soif et la langue sont comme dans l'état naturel. Quelquefois la somnolence est profonde; le malade abandonne ses membres, il ne peut pas soutenir sa tête; il y a contraction des muscles de la face, avec des cris de douleur par intervalle, et cet état annonce déjà une terminaison fâcheuse. D'autres fois, au contraire, le paroxisme diminue d'intensité, ou il cesse, et la tête reste pesante. Les malades sont portés au sommeil; et s'ils s'y livrent, ils s'en trouvent très-fatigués; ils éprouvent encore des langueurs d'estomac, un état d'anéantissement, avec des dispositions à tomber en syncope. Ils desirent comme un besoin pressant, tout ce qui peut rappeler leurs forces épuisées. Dans ces circonstances, le pouls éprouve un très-grand changement de l'usage des toniques, et pour l'ordinaire, les malades s'en trouvent bien.

Dans le troisième degré, la pupille très-dilatée est immobile; les yeux sont à demi-ouverts, et les paupières comme paralysées; les malades tombent dans une espèce de coma; ils sont dans un état de stupeur; quelquefois ils s'écrient : Oh! la tête; mais souvent ils ne laissent échapper aucunes plaintes. A cette époque, les symptômes n'offrent plus une marche régulière, l'augmentation et la rémission ne sont

plus périodiques. Plusieurs fois par jour, il y a une succession alternative de chaleur fébrile, de fraîcheur à la peau, de pâleur et de rougeur à la figure; le pouls est très-variable, et beaucoup plus fréquent qu'en santé : il est fort ou foible, tendu et irrégulier; on observe donc une très-grande variété dans les symptômes; il y a injection de la cornée, strabisme, ou regard fixe, ou renversement de l'œil dans l'orbite. Une sueur ou moiteur à la peau s'établit comme par expression; il y a turgescence à la figure, dont la couleur, d'un rouge foncé, devient presque livide; une écume abondante sort par la bouche et par les narines; les soubresauts des tendons, les convulsions des poignets ou des mâchoires, la foiblesse et une très-grande fréquence du pouls; une espèce de bruit stertoreux qui se passe vers la glotte, avec la respiration haute et difficile, annoncent un état de calme qui précède la mort. La turgescence à la figure avec la bouche écumante, peut se renouveler plusieurs fois avant la mort des malades. Mais si la terminaison doit être heureuse, tous les symptômes qui l'annoncent au second degré de la maladie, diminuent encore d'intensité; le pouls devient plus vif et plus animé; il est également plus développé et un peu plus fréquent qu'en santé; la foiblesse est grande, mais l'espoir du malade revient; il s'apperçoit du danger dont il est menacé : il desire des alimens, et la maladie est entièrement jugée sans évacuation sensible dans les dix, vingt, trente ou quarante jours, à dater de l'invasion.

Les saignées du pied, les sangsues au cou, les vésicatoires, les sinapismes ont réussi dans le premier degré de la maladie, tandis que les mêmes moyens pratiqués plus tard ont été inutiles. Tous les symptômes annonçant une congestion cérébrale, il est clair que l'on doit employer tout ce qui peut la prévenir.

Quoique nous mettions sur la même ligne que la fièvre cérébrale de Pinel, celle qui a été décrite par M. Collinet, nous sommes loin de croire que ce ne soit qu'une même espèce, leurs symptômes varient trop pour pouvoir les assimiler. Dans l'une, le pouls est fort, élevé; dans l'autre, il est mou et foible : ici on voit des causes débilitantes qui ont précédé l'invasion, une disposition à l'apoplexie, un état habituel de démence, une goutte errative, tandis que, chez les enfans, qui sont, d'après M. Collinet, le plus fréquemment exposés à la maladie qu'il a décrite, on ne peut soupçonner rien de pareil.

Pour répandre encore plus de lumières sur cette maladie qui paroît encore peu connue des praticiens, quoiqu'elle exerce les plus grands ravages chez les enfans, parmi lesquels elle est très-fréquente, nous allons donner un ex-

trait de la thèse soutenue à Strasbourg, par M. Garnier (1); en comparant son travail avec celui de M. Collinet, on pourra acquérir de nouvelles connoissances.

Cette maladie se manifeste principalement entre trois et dix ans; quelques individus en ont été atteints à l'âge de seize et de vingt ans; mais cela est rare. Les enfans mâles y sont plus exposés que les filles. Whyt, Fotergill, Ludwig et Odier, sont les auteurs qui en ont le plus traité. Cette maladie paroît être très-commune en Suisse et en Angleterre. Elle se prolonge quelquefois au-delà de trois, quatre, cinq et six semaines ou même de deux mois. Néanmoins à dater de l'invasion de la fièvre, la mort arrive le plus ordinairement du dix-septième au vingtième jour ou même plutôt.

Première période. Les enfans, sans être attaqués tout-à-coup d'une manière violente, perdent peu à peu leur gaîté et leur vivacité accoutumée. Ils sont de mauvaise humeur, paroissent lourds, pesans et abattus, ne sont point assoupis et n'ont point envie de dormir; cependant ils répugnent à se tenir debout. Ils s'appuient volontiers sur ce qu'ils rencontrent. La position horizontale est celle où ils se trouvent le mieux. Aussi demandent ils presque toujours à rester couchés. Il y a en même temps perte d'appétit, pâleur du visage, amaigrissement, puis ensuite pouls fébrile, mais régulier; quelquefois fièvre très-forte, accompagnée de fréquentes rémissions, mais sans aucun ordre ni régularité; d'autres fois redoublement régulier de la fièvre tous les soirs (symptôme presque caractéristique), douleur de tête constante, soit vers le sommet, soit au-dessus des yeux ou d'une tempe à l'autre; douleur dans les membres et à la nuque; sensibilité des hypocondres; sommeil inquiet et agité; langue blanche, quelquefois nette, altération, vomissement une ou deux fois le jour; ventre resserré, rarement relâché, et dans le cas de constipation, presque nulle action de la part des purgatifs; couleur verdâtre et fétidité extrême des selles, si le malade en rend; dilatation de la pupille, difficulté de supporter la lumière; démangeaison du nez; grincement des dents pendant le sommeil.

Cette première période est plus irrégulière que les deux autres; sa durée est tantôt de quelques semaines, tantôt de quelques jours seulement. Ces symptômes peuvent ne pas avoir lieu tous à-la-fois, ou se confondre dans certains sujets avec ceux de la dentition; d'où naît, dans cette circonstance

(1) *Dissertation sur l'Hydropisie aiguë des Ventricules du cerveau*, ou *Fièvre Hydrocéphalique*; par Garnier. Strasbourg an 11.

ainsi que dans d'autres cas de complication, la difficulté du diagnostic. Aussi n'y a-t-il point d'affection plus difficile à reconnoître dans ses commencemens que celle dont il s'agit. Une autre source d'erreur, c'est la présence des vers qui, lorsque leur sortie a lieu, ne contribue pas peu à faire méconnoître la maladie.

Seconde période. Elle se caractérise par le changement du pouls qui, de vîte et régulier, devient irrégulier et lent, souvent même plus lent que dans l'état naturel, avec cette particularité que, malgré sa lenteur, sa chaleur fébrile subsiste. Cette irrégularité se remarque, soit par rapport à l'intervalle des pulsations. Les symptômes ci-dessus mentionnés persistent toujours. Cette période commence environ douze ou quinze jours avant la mort. Pendant son cours ou vers la fin, les malades paroissent accablés et comme dans un état comateux ou assoupis, et en même temps agités par des rêves. Ils poussent des soupirs et même des cris, sans pouvoir indiquer précisément ce qui leur fait mal, et ne peuvent souffrir qu'on les agite ou qu'on les remue, le moindre bruit les incommode. Il survient un strabisme considérable ou un défaut de rapport entre les deux axes visuels, en sorte que les yeux divergent, ou sont tout-à-fait convergens; de plus, regard fixe, égaré; délire, il sort des vers, quand il en existe, sans qu'il en résulte aucun changement. Les urines sont variables, tantôt avec, tantôt sans sédiment; quelquefois elles sont limpides et en petite quantité. L'haleine est fétide. Souvent à cette époque les vomissemens et les nausées cessent ou diminuent beaucoup; pendant ce second temps de la maladie, ainsi que dans le premier, il est des momens de relâche où le malade se trouve mieux; en général, il est plus mal le soir.

Troisième période. Elle a lieu cinq, six ou sept jours avant la mort : elle se manifeste comme la seconde, par le changement du pouls qui redevient insensiblement ou tout-à-coup vîte et égal, mais foible, et souvent d'une fréquence telle qu'on ne peut apprécier le nombre de ses battemens. La pupille est entièrement fixe; la cornée s'obscurcit, la rétine est insensible à la lumière, et les yeux sont affectés de mouvemens convulsifs. Il y a continuation de l'état comateux ou somnolence continuelle; si ce symptôme ne s'observe pas, les malades sont agités et se retournent fréquemment de côté et d'autre (ils restent ordinairement sur celui qui répond au ventricule le plus distendu; en se portant sur le côté opposé, ils sont plutôt pris de convulsions), la sensibilité est en partie éteinte. L'une et l'autre paupière, ou toutes les deux, sont frappées de paralysie; assez sou-

vent chaleur et rougeur inégale de la face; une joue devient colorée, tandis que l'autre reste pâle, inflammation de la conjonctive de l'un ou des deux yeux; difficulté de parler, difficulté ou même impossibilité de rien avaler. Quelquefois les malades répugnent à prendre, par la bouche, toute espèce de substance, soit solide, soit liquide; lorsqu'on les y contraint, ils saisissent avidemment ce qu'on leur présente, en ouvrant de grands yeux et sans dire mot, et retombent aussi-tôt dans l'assoupissement. Souvent ils ont la bouche remplie d'une salive écumeuse. Dans les derniers jours de la maladie, relâchement du ventre; déjections involontaires, mouvemens automatiques des mains vers la tête; respiration difficile, inégale et lente; spasme et mouvemens convulsifs généraux ou partiels; soubresauts dans les tendons, et enfin la mort.

Ce que j'ai dit de la première période, qui peut exister sans que tous les symptômes aient lieu à-la-fois, est applicable jusqu'à un certain point aux dernières. Celles-ci pourtant sont plus régulières, et s'accompagnent assez constamment des signes que j'ai rapportés. Il en est un, sur-tout, qui mérite attention, et qui peut jeter quelque jour sur le diagnostic de la maladie. On a remarqué que dans le commencement, lors de la dilatation de la pupille, si l'on approche une lumière devant les yeux, l'œil se resserre un instant, non pas en un seul temps, ni d'une manière uniforme, mais par secousse et oscillation convulsive; un autre symptôme, non constant, ce sont des coliques ou dans la premiere ou dans la troisième période.

Ouverture des cadavres. Nulle augmentation du volume de la tête; nul fluide épanché entre le crâne et les membranes; méninges en état naturel, vaisseaux de dessus le cerveau un peu gorgés; nulle trace d'inflammation; corps calleux plus saillant, plus convexe, ventricules latéraux contiennent quatre à cinq onces d'eau, l'un quelquefois plus rempli que l'autre (l'eau ne se coagule point par la chaleur, comme la sérosité du sang).

Quelques praticiens ont observé, dans cette maladie, qu'ils ont appelé hydrocéphale interne du cerveau, que rien ne soulageoit, ni sangsues, ni ventouses, ni saignées, ni bains, ni épispastiques, ni résolutifs (quand ils sont appliqués trop tard, sans doute; au reste, voyez ci-dessus ce qu'a dit M. Collinet sur le traitement de cette maladie); les autres ont conseillé le mercure en frictions ou le calomélas. On le donne pendant plusieurs jours comme purgatif, jusqu'à ce qu'il excite un peu de salivation, à la dose de deux, trois ou quatre grains par jour, jusqu'à trente. Ce remède a

évidemment soulagé ou guéri. On a recommandé le seton et le moxa à la nuque. Wan Svieten faisoit couper les cheveux, frictionnoit à sec la tête, et appliquoit un large emplâtre de mélilot, contenant un dixième d'emplâtre vésicatoire, ce qui agaçoit la peau sans produire de vessies, et sous cet emplâtre, lorsqu'on le retiroit, étoit une grande quantité de rosée animale.

A l'exemple de Pinel, nous admettons quatre espèces de fièvres ataxiques continues, deux ataxiques rémittentes et deux ataxiques intermittentes. Les premières ne sont pas toujours guérissables, quand même on les connoisse; mais on guérit le plus souvent les dernières, dès qu'elles nous sont connues. Les auteurs ont beaucoup varié sur les dénominations qu'ils ont données aux fièvres rémittentes : de-là les noms de tierce, de double-tierce, &c. On a multiplié les noms en les appelant subintrantes, sous-continues malignes. Voyez Sauvages. Senac, dans son ouvrage (1), a senti aussi l'inconvénient de ces dénominations. Il vaut mieux tout simplement les appeler rémittentes, tierces, doubles-tierces, quartes et ataxiques. Voici un exemple pris d'Hippocrate (*Liv. II. Epid. malad. 3*). A la suite de travaux et d'excès d'intempérance, Pythion fut saisi d'une fièvre aiguë; le deuxième jour, sentiment de froid aux mains et à la tête, perte de la parole. Le troisième, léger frisson vers le soir, nuit agitée. Le quatrième, aphonie, retour de la chaleur, urine avec énéorême. Le cinquième, douleurs abdominales, soif, agitation pendant la nuit. Le sixième jour, rémission des symptômes, et exacerbation le soir. Le septième jour, ardeur brûlante, dégoût, anxiétés, beaucoup d'inquiétude durant la nuit, délire. Le huitième jour, somnolence, un peu de somnolence le matin; mais bientôt après, frisson et perte de la voix, retour de la chaleur, délire. Le neuvième jour, affection comateuse, inquiétude, délire vers le soir. Le dixième jour, perte de la voix dès le matin, frisson, fièvre aiguë, sueur abondante, mort : les symptômes augmentoient les jours pairs.

Dans le premier et troisième livres des Epidémies, il y en a encore deux autres exemples, ils ont été comme celui-ci, également funestes, parce qu'Hippocrate, pauvre en matière médicale, n'avoit pas de moyen direct pour combattre cette maladie, et qu'il étoit reservé à Torti, de nous en faire connoître le spécifique. Ce célèbre praticien fut appelé auprès d'une femme enceinte de sept mois, prise d'une fièvre dont le caractère avoit été méconnu par le mé-

(1) *De recondità febrium remittentium et intermittentium naturâ.*

decin ordinaire. ; il arriva au moment de la rémission des symptômes, et on lui rapporta que chaque nuit la malade étoit prise d'un froid général. Torti conseilla le quinquina ; le médecin ordinaire s'y opposa, en soutenant que c'étoit une fièvre aiguë ; néanmoins les parens vaincus par l'autorité de Torti, donnèrent le quinquina en infusion. Les symptômes s'adoucirent, et dans trois ou quatre jours la malade fut guérie, après avoir pris du quinquina en poudre.

Torti a fait différentes espèces de fièvres d'après les symptômes dominans ; mais il est facile de voir que beaucoup de malades n'ont que des symptômes accessoires. Lauter a décrit aussi une épidémie de fièvre rémittente ataxique, et dans laquelle il a employé le quinquina avec le plus grand succès.

Les observations prouvent qu'il y a des fièvres rémittentes avec le type de quarte. Le plus souvent elles sont suivies de quelque dérangement viscérique. Pison et Lauter en rapportent beaucoup d'exemples ; mais ils sont imparfaits, parce qu'ils manquent de l'autopsie cadavérique.

L'accès des fièvres intermittentes pernicieuses vient souvent la nuit, c'est pourquoi il faut grandement surveiller les malades, dès que les symptômes se montrent alarmans. Pendant l'apyrexie, il y a une rémission des symptômes bien marquée ; ce qui n'a pas lieu dans les fièvres rémittentes.

Torti qui a eu l'occasion de voir par lui-même les fièvres intermittentes pernicieuses dans les marais du Mantouan, a coulé à fond sa matière en bon observateur. Pour bien distinguer ces maladies factices, connoître la marche des accès, on a besoin de faire des extraits de l'ouvrage de Torti. On peut ainsi signaler leurs caractères distinctifs : prenons une de ces fièvres appelées cholériques ; un homme éprouve des vomissemens, des déjections : au quatrième accès, vomissemens si abondans et déjections qui amenèrent la lypothimie ; refroidissement, pouls presque insensible, yeux caves, prostration, le hoquet, la respiration entrecoupée, la face hippocratique. Voilà un caractère qui ne demande qu'à être vu une fois, pour qu'on ne puisse plus le méconnoître. Ce n'est guère jamais avant le troisième ou quatrième accès, qu'on peut bien distinguer cette fièvre.

Voici un autre exemple de la fièvre qu'on nomme atrabilaire, où il y a vomissement d'une matière noire ; il y a les mêmes symptômes que ci-dessus ; dans la fièvre cardialgique, le malade pousse des cris. Syncopes, assoupissement, pouls concentré, yeux éteints, &c. (Voyez Alibert.)

La fille d'un portier qui habitoit près d'un égout, a été

attaquée de cette fièvre il y a quatre ans, et je l'ai guérie avec du quinquina. (*Pinel.*)

La fièvre diaphorétique a été éprouvée par Torti et bien décrite par lui. Il faut la lire avec soin.

La fièvre léthargique se manifesta dès le quatrième accès chez un moine, qui balbutia, fut pris de coma, respiration stertoreuse, marmotement; Torti arrêta le cinquième accès par le quina et guérit son malade; le pouls se soutint dans cette variété, ce qui est ordinaire toutes les fois qu'il se fait une congestion vers la tête.

Un malade qui ne donnoit aucun indice de sensibilité ni de mouvement; face citrine, comme cadavéreuse, pouls assez relevé, fut ainsi guéri par Torti; le seul remède est de stimuler à l'intérieur et à l'extérieur par le sinapisme, les vésicatoires, les boissons alkoolisées, et le kina à forte dose, une once dans vingt-quatre heures.

Cette maladie marche très-rapidement, puisqu'elle est souvent mortelle au quatrième accès. Elle est quelquefois en tierce ou double tierce. La médecine doit être agissante. Le temps et la patience sont les deux plus grands remèdes des fièvres intermittentes bénignes; les médicamens ne font souvent que les faire dégénérer. Le quina orangé est celui qui réussit le mieux. Voyez l'ouvrage de M. Alibert. Lauter a souvent arrêté de ces fièvres avec la thériaque. Les causes occasionnelles doivent être écartées avec soin, telles qu'une mauvaise nouvelle, l'exposition au froid, et sur-tout les pieds nus sur le carreau; j'en ai vu un exemple funeste à la Salpêtrière; les accès qui reviennent sont toujours plus fâcheux. (*Pinel.*)

Le quina n'est utile qu'employé dix à douze heures avant l'accès. La plus grosse dose doit être donnée la première; une ou deux heures ne suffisent pas pour prévenir l'accès. Dans le temps de l'accès, on fait la médecine du symptôme.

La doctrine de ces sortes de fièvres ataxiques intermittentes, vient d'être exposée dans le plus grand jour par le docteur Alibert. Son ouvrage est beaucoup plus complet que tous ceux qui ont été publiés sur la même matière; c'est un livre qu'on ne peut analyser, mais qu'on doit connoître et méditer tout entier. Le diagnostic et la méthode curative y ont acquis le maximum de l'évidence (1).

La fièvre ataxique peut se compliquer avec toutes les autres fièvres, et c'est au praticien habile à connoître les symptômes dominans, à se conduire en conséquence. Voici les caractères distinctifs des différentes espèces que nous avons admises:

(1) *Dissertation sur les Fièvres Pernicieuses* ou *Ataxiques intermittentes;* deuxième édition. A Paris, chez Caille et Ravier. Prix 6 fr.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Fièvre ataxique sporadique, ou individuelle.*

Causes excitantes. Epuisement de toute espèce, tels que veilles excessives, travaux opiniâtres, études prolongées, état de langueur après une maladie antérieure, abus des plaisirs de l'amour, chagrins profonds, habitation de lieux mal-sains, affections hypocondriaques ou hystériques.

Symptômes. A l'invasion, frissons légers suivis d'un sentiment de chaleur, quelquefois avec une somnolence marquée, pouls petit, foible avec des variations pour la fréquence, air égaré, dilatation des pupilles, ventre déprimé avec constipation, urines limpides, quelquefois douleur des membres et de la région précordiale, son de voix plus aigu par intervalles, dans certains cas convulsions ou roideur tétanique, langue âpre, blanche, sèche et tremblante, yeux ternes, brillans, rouges, d'autres fois même fermés. Inégale distribution de la chaleur animale, excitation vive, ou affection soporeuse, dureté de l'ouïe, ou sensibilité exaltée de cet organe; pouls foible, concentré, subitement fréquent et développé.

Cette fièvre, très-souvent funeste, se termine de cette manière du douzième au quatorzième jour. L'autopsie cadavérique montre des épanchemens lymphatiques dans les ventricules du cerveau, ou à sa base; il peut y avoir aussi des hydatides dans le plexus choroïde.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Fièvre ataxique des hôpitaux et des prisons.*

Causes excitantes. Miasmes qui s'élèvent des hôpitaux, des prisons, et qui s'attachent aux vêtemens, absorption de ces miasmes par la voie de la respiration, ou par les pores cutanés.

Symptômes. Frissons irréguliers, air décomposé, vertiges, douleur de tête vers l'occiput, pouls déprimé, fréquent et régulier, voix tremblante, difficultés d'articuler les sons. (Dans les premiers temps de la contagion si on se met au lit, que l'on provoque la sueur en prenant du bon vin, ou quelque boisson alkoolisée, on peut faire avorter cette maladie.) Yeux rouges et vitreux, douleur vive aux deux tempes ou dans les orbites, prostration des forces, extrémités froides, syncopes, point de soif, respiration lente et comme entrecoupée, soubresauts des tendons ou mouvemens convulsifs, le hoquet, haleine fétide, quelquefois état complet de stupeur et d'insensibilité.

Si l'on parvient à soutenir les forces du malade, cette fièvre se termine au deuxième ou troisième septenaire, mais sans aucune évacuation critique. Les forces restent encore languis-

santes après la terminaison de la maladie, ou même la lésion des fonctions nerveuses, de la vue, de l'ouïe, du tact, peut continuer et même durer toute la vie.

TROISÈME ESPÈCE. *Fièvre lente nerveuse d'Huxham.*

Causes excitantes. Chagrins profonds, état de disette, convalescence lente, abus de médicamens dans des circonstances critiques, sur-tout à la cessation des menstrues chez les femmes, veilles opiniâtres, hypocondrie, hystérie, abus des plaisirs vénériens : enfin, toute autre cause débilitante, soit physique, soit morale.

Symptômes. Dans les premiers temps, morosité, somnolence, accablement, inquiétudes vagues, horripilations légères; quelquefois absence d'esprit, ou intégrité de jugement, pouls lent, petit et variable, resserrement spasmodique à la poitrine : cet état dure cinq à six jours. Deuxième temps, vicissitudes singulières de froid et de chaud, et alors le visage est coloré sur-tout aux pommettes, un instant après il devient pâle; anomalie dans la chaleur, langue humectée, couverte d'un enduit blanchâtre; d'autres fois elle est d'un rouge fort animé; urine limpide, quelquefois trouble et sans sédiment; disposition aux syncopes. Dans le troisième temps, trouble et confusion dans les idées; pieds froids, mains de même, pouls tremblant, stupeur. La maladie finit ordinairement par le coma, des convulsions ou l'apoplexie. Si la maladie se termine par la guérison, les symptômes alarmans diminuent d'intensité du quinzième au vingtième jour, et rarement elle devient mortelle lorsqu'elle se propage jusqu'au quarantième.

QUATRIEME ESPÈCE. *Fièvre cérébrale de* Pinel, *ou hydrocéphalique.*

Causes excitantes. Chagrins profonds, vie sédentaire succédant à une vie active, disposition à l'assoupissement, à l'apoplexie, état antérieur de paralysie, d'hypocondrie, démence, goutte erratique, vieillesse.

Symptômes. Marche incertaine de la maladie vers le début, marquée quelquefois par des symptômes gastriques; elle se développe par une céphalalgie peu vive, des idées confuses, un état de stupeur; le pouls, la respiration, la chaleur animale varient; quelquefois convulsions ou roideurs tétaniques; d'autres fois cécité, surdité ou aphonie; face animée, rougeâtre, avec des signes de congestion cérébrale, sur-tout durant les paroxismes irréguliers; état comateux, ou affection carotique, mort.

Fièvres rémittentes ataxiques, dites *pernicieuses.*

PREMIÈRE ESPÈCE. *Fièvre rémittente ataxique, tierce* ou *double-tierce.*

Causes excitantes. Miasmes marécageux, excès et chagrins profonds, écarts de régime.

Symptômes. Bénigne le premier, deuxième et même troisième accès, conservant son type de rémittente. Au quatrième accès, ordinairement se montrent des symptômes délétères, tels que la lésion des sens, la perte de l'entendement, le pouls foible, la chaleur inégale, la prostration, l'insensibilité, une affection soporeuse profonde, un état de syncope ou une cardialgie vive; d'autres fois c'est un froid intense qui, des extrémités, gagne le tronc; un spasme violent qui se manifeste sous la forme de cholera-morbus, ou enfin des sueurs colliquatives.

Ordinairement mortelle vers le cinquième accès, quand on n'y remédie pas avant.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Fièvre rémittente ataxique quarte.*

Causes excitantes. Les mêmes que pour les espèces précédentes.

Symptômes. Continuité des symptômes fébriles propres à la fièvre rémittente, et leur retour avec affection chronique de quelque viscère abdominal.

Fièvres intermittentes ataxiques, dites *pernicieuses.*

PREMIÈRE ESPÈCE. *Fièvres intermittentes ataxiques, tierces ou doubles-tierces.*

Causes excitantes. Habitation de lieux marécageux, décomposition des substances animales et végétales.

Symptômes. Intermission des symptômes fébriles, mais leur retour avec quelque symptôme violent et dangereux, tel qu'une cardialgie violente, des sueurs colliquatives, le délire, un flux dyssentérique, un cholera-morbus, une douleur néphrétique, une attaque d'épilepsie, un spasme asthmatique ou hydrophobique, des convulsions.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Fièvres intermittentes ataxiques, quartes.*

Causes excitantes et symptômes. Les mêmes que ceux que l'on remarque dans les fièvres intermittentes-quartes; l'une et l'autre de ces deux espèces ont besoin d'être éclaircies. Les

histoires que l'on en a données, manquent de précision et de recherches cadavériques. (*Pinel.*)

Traitement. Dans la fièvre ataxique sporadique, les causes excitantes et délétères ont agi avec tant de force, qu'il faut avoir recours aux stimulans les plus forts, pour ranimer les forces vitales, et encore ils n'ont qu'un effet passager. Il faut faire usage des toniques, des boissons alkoolisées, du vin, de la menthe, de la petite sauge et de la mixture d'Huxham. On fait aussi des fomentations aromatiques sur les pieds, les jambes avec des flanelles; on se propose de ranimer par-là la circulation dans les parties inférieures, pour faire révulsion à la tête, et prévenir une congestion cérébrale, à laquelle la nature tend dans cette fièvre. (Quand la circulation est rallentie aux parties inférieures, le cerveau s'engorge, de-là peut-être les affections apoplectiques des vieillards.) D'autres rasent la tête et y appliquent des épithèmes froids; on les fait avec l'oxycrat, répétés d'heure en heure; on se sert de vésicatoires ambulans, de sinapismes. La direction du malade est très-importante; il ne faut pas le négliger d'un instant, mais lui donner le plus fréquemment possible les toniques et les cordiaux par cuillerée, encore le plus souvent ils deviennent inutiles. Dans la fièvre contagieuse, vulgairement dite des hôpitaux, des prisons, il faut le plus souvent commencer par une boisson émétisée, parce qu'il y a embarras dans les premières voies, et donner ensuite les infusions ou décoctions amères, comme celles de fleurs de camomille, de serpentaire de Virginie, de quinquina, et aciduler la dernière avec l'acide sulfurique. Les boissons ordinaires, sont la limonade, la tisane vineuse, un vin clairet ou la bière coupée avec la moitié d'eau. Un autre grand remède, c'est de permettre l'accès d'un air froid, d'exposer le malade à un courant de cet air, en tenant les portes et les fenêtres de la chambre ouvertes, et les débarrassant de ces couvertures incommodes qui les suffoquent, retiennent les miasmes contagieux, et procurent des sueurs colliquatives. Lorsque les symptômes sont allarmans, il faut revenir aux stimulans les plus actifs, tels que l'ammoniaque, quelque oxide antimonié avec l'opium, la valériane, donnés à petite dose, de deux heures en deux heures, dans du vin généreux, ou une eau alkoolisée. Smith propose même des lotions d'eau froide sur tout le corps, pour déterminer une chaleur propice à la surface; mais ce moyen doit être employé avec prudence. Il pourroit éteindre un reste de vie qui n'est plus susceptible de réaction. Les rubéfians, les vésicatoires et autres moyens propres à ranimer les forces vitales, ne doivent pas être négligés. On doit in-

terdire toute nourriture animale et l'usage des bouillons gras, qu'on remplacera par des fruits, des gélées, des confitures, des mucilages, des farineux. La fièvre lente nerveuse affecte quelquefois les apparences inflammatoires; il faut être en garde sur l'usage de la saignée, et se rappeler que toutes les causes de la maladie ont été débilitantes. Un émétique est indiqué dès le principe, s'il y a embarras gastrique; mais si la débilité est extrême, il faut s'abstenir de tout évacuant. Stoll et Huxham disent que les malades ne les supportent pas; les stimulans et les toniques les délivrent des douleurs de poitrine et de l'oppression précordiale qu'ils éprouvent. On donne le vin de Bordeaux, de Malaga par cuillerées répétées; quelquefois on peut donner un peu de crême de riz, de gélée animale ou végétale. Le petit-lait vineux est toujours indiqué, ainsi que les infusions amères et aromatiques. On donne la décoction de quinquina, avec une eau alkoolisée plusieurs fois dans le jour; on fait des frictions à la peau; on tâche de dissiper la crainte du malade, et on le flatte d'une prochaine guérison. Dans le plus haut degré de la maladie, on excite la sensibilité par tous les moyens possibles, on promène les vésicatoires sur le corps; on unit aux cordiaux les antispasmodiques, le musc, le camphre, le nitre, soit en bols, soit en julep. S'il y a une affection soporeuse, on multiplie les épispastiques. Les terminaisons de la fièvre cérébrale sont ordinairement si funestes, qu'on a peu d'espoir d'administrer des remèdes salutaires; cependant pour combattre la congestion cérébrale qui semble se former vers le sixième, septième ou huitième jour de la maladie, il faut multiplier les vésicatoires, faire des fomentations aromatiques et vinaigrées aux jambes, y appliquer des sinapismes, appliquer sur la tête des topiques froids, après l'avoir fait raser, y verser des douches froides, seconder le tout par des potions cordiales, vineuses et alkoolisées; une ou deux saignées au pied lorsque le délire se déclare, que le pouls est serré, sont les moyens les plus sûrs de sauver le malade, en prévenant les dépôts au cerveau. Portal dit en avoir obtenu les plus grands succès, tandis que par la méthode contraire il avoit perdu dix-sept malades de suite. Si une affection comateuse profonde, et l'absence des facultés intellectuelles ou leur anéantissement font présumer que l'épanchement cérébral a eu lieu, alors il ne reste plus d'autre ressource que d'exciter le système absorbant, soit par des frictions avec la teinture de cantharides, soit en couvrant la tête d'un vésicatoire, ressource inutile peut-être, mais qui ne peut jamais nuire. Il n'en est pas de même des fièvres rémittentes ou intermittentes ataxiques, la médecine peut

leur opposer un remède certain. Le quinquina est reconnu pour en être le spécifique. Le docteur Alibert, dans l'intéressant ouvrage qu'il a publié sur les fièvres pernicieuses, regarde le quinquina-orangé (*cinchona lancifolia*) comme doué par excellence de la propriété fébrifuge, dans les fièvres ataxiques; et le quinquina rouge (*cinchona oblongifolia*) jouissant de plus d'une qualité astringente, comme convenant mieux dans les fièvres adynamiques, soit rémittentes, soit continues. Pour arrêter la fièvre ataxique intermittente qui s'annonce avec des symptômes foudroyans, on préfère le quinquina en substance, et on ne l'administre que dans l'intermission, à une distance éloignée de l'accès, ou lorsqu'il est dans sa déclinaison, si la fièvre est subintrante. Six gros, une once suffisent ordinairement pour arrêter une fièvre ataxique intense; on commence par en donner la moitié de la dose, et on diminue ainsi insensiblement, toujours dans le temps de l'apyrexie. Une langue aride, une soif vive, une urine épaisse et rouge, une chaleur avec des tremblemens des mains, des soubresauts des tendons, n'ont pas empêché Torti d'administrer le quinquina à forte dose, pour prévenir les accidens funestes dont le malade étoit menacé. On pourroit, au besoin, porter la dose de quinquina jusqu'à une, deux ou trois onces, si la fièvre acquéroit le plus haut degré d'intensité. On le donne dans de l'eau amère, du vin ou en bol. On seconde ensuite ses effets par les toniques, et s'il y avoit des signes de prostration, des cardialgies, des céphalalgies violentes ou des signes de congestion cérébrale, on employeroit, au besoin, les sinapismes, les vésicatoires, les fomentations alkoolisées, les lotions froides sur la tête; on combine même l'opium avec le quinquina lorsque le malade rejette tout par le vomissement, et que l'estomac paroît être en un spasme convulsif. C'est alors qu'on fait la médecine du symptôme, pour pouvoir assurer les bons effets du spécifique (1).

(1) Le professeur Pinel, dans un de ses Cours, a proposé le problème suivant à résoudre : *Déterminer le rapport qui existe entre le traitement, et les maladies ataxiques, et les remèdes qui conviennent à chaque espèce.*

CHAPITRE VI.

Fièvre adénonerveuse (peste).

Il y a le plus grand rapprochement entre cette fièvre et les fièvres ataxiques; on y trouve et des surdités, et des convulsions, et des pertes de la vue, et tous les autres symptômes nerveux. Beaucoup d'auteurs ont écrit sur la peste; mais Diemerbrock, qui a eu l'occasion de l'observer à Nimègue, et qui en a été affecté, est celui qui, le premier, a donné plus de lumières (1); il a rapporté plus de soixante observations. Mertens a fait un très-bon tableau de la peste de Moscou (2), et le docteur Desgenettes, qui a été en Egypte, a approfondi cette maladie (3), il a eu même le courage de se l'inoculer pour détruire la frayeur qui s'emparoit de toute l'armée. Voici quelques histoires extraites de l'ouvrage de Diemerbrock.

Histoire 35. Une femme robuste éprouve de grandes anxiétés dans la région du cœur, fièvre, tumeur axillaire, alors prostration, défaillance, tranchées vives, diarrhées colliquatives, foiblesse du pouls. La tumeur de l'aisselle disparoît, pouls presque insensible, sudorifiques, la malade périt.

Histoire 20. Un homme éprouve de la colère, frisson, soif vive, anxiétés extrêmes, langue fuligineuse, charbons à la poitrine, le malade meurt le deuxième jour. (Il faut bien distinguer l'anthrax de la pustule charbonneuse. Celle-ci est plus petite, remplie d'une vésicule d'eau, et l'anthrax attaque plus profondément. Les bubons sont quelquefois critiques, et d'autres fois ils sont sans inflammation, atones.)

Histoire 45. Un marchand est frappé de la peste et meurt le quatrième jour; ses enfans furent aussi affectés, ils périrent; sa domestique eut un bubon à l'aine qui s'enflamma, suppura, point de fièvre et guérison.

Histoire 47. Un boulanger éprouve tout-à-coup une grande prostration avec défaillance, peu de fièvre; il sort à l'instant deux charbons et un bubon axillaire; la maladie resta dans l'état jusqu'au sixième jour. Dans la nuit il survint

(1) *Tractatus copiosissimus de peste.*

(2) *Observationes medicæ, de febribus putridis, de peste,* 1778.

(3) *Histoire médicale de l'armée d'Orient.*

des pétéchies. (Elles sont d'un extrême danger, et presque toujours mortelles; le charbon est souvent critique, le bubon est moins à craindre.)

Un homme éprouve un léger frisson, avec angoisses extrêmes, et meurt le deuxième jour. On remarqua une éruption de pétéchies.

Le médecin Desgenettes, dont l'autorité et les connoissances sont d'un si grand poids dans la maladie qui nous occupe, pense que le charbon est gagné par contact de virus; au lieu que le bubon paroît être le résultat de l'infection générale, et comme le dépôt de l'humeur morbifique. Il distingue trois degrés : 1°. Fièvre légère sans délire, bubons, presque tous les malades guérissoient. 2°. Fièvre, délire et bubons; le délire s'appaise vers le cinquième jour, se termine, ainsi que la fièvre, vers le septième, plusieurs malades guérissoient. 3°. Fièvre, délire considérable, charbons, bubons, pétéchies, séparément ou réunis, rémission ou mort; du troisième au cinquième jour très-peu de guérisons. Ces trois degrés de maladie nous prouvent que la peste se montre sous trois caractères, tantôt bénigne, tantôt comme inflammatoire, tantôt comme ataxique. Tous les observateurs d'épidémies pestilentielles les ont observées sous ces différens types; mais aucun ne les avoit précisées comme le docteur Desgenettes, et désormais ce sera son livre que l'on consultera pour avoir des lumières sur une fièvre dont le nom seul sème l'épouvante, et glace le plus intrépide observateur d'effroi; l'ouvrage du docteur Larrey mérite aussi les plus grands éloges.

Le plus grand service que l'on puisse rendre à l'humanité, c'est de bien étudier l'histoire des maladies pestilentielles. On doit se demander s'il y a différentes pestes, l'une bubonaire, l'autre charbonneuse, la troisième pétéchiale; mais ces trois différens symptômes peuvent se réunir : ainsi on ne doit admettre qu'une seule espèce de peste, qui peut se compliquer avec d'autres affections. Durant l'hiver, la peste fait des progrès moins rapides : le froid même suffit souvent pour l'éteindre. Mertens ne cessa de voir les pestiférés, et il ne gagna pas la contagion; ce qui prouve que les miasmes ne nagent pas dans l'air, c'est qu'on peut vivre dans une ville pestiférée, sans gagner la maladie, si l'on n'établit aucune communication directe entre les personnes infectées et celles qui sont saines. Lorsque Mertens voulut préserver la maison des Orphelins de Moscou, il coupa toute communication avec le dehors; il défendit de recevoir les objets fabriqués avec la laine, les poils, le chanvre, et fit passer aux fumigations et au vinaigre les comestibles. Il avoit lui-même soin de changer d'habit,

de se laver le corps. Le professeur Desgenettes suivoit en Égypte à-peu-près les mêmes moyens préservatifs, et il est demeuré invulnérable au milieu des ravages que la peste exerçoit sous les murs de Saint-Jean-d'Acre et dans le camp de Jaffa.

Existe-t-il des fièvres pestilentielles rémittentes ou intermittentes? Aucune observation ne prouve la première espèce; mais Bertrand, dans la description qu'il a donnée de la peste de Marseille, parle de quelques malades chez lesquels la fièvre étoit intermittente (1).

Il n'existe donc qu'une seule espèce de fièvre continue adénonerveuse, et c'est celle dont nous allons donner les caractères distinctifs. Elle peut se compliquer avec l'inflammatoire et la gastrique, et c'est un objet d'observation pour le praticien, lorsqu'il a à traiter ces sortes d'épidémies.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Peste d'Egypte.*

Causes excitantes. Miasmes contagieux qui s'élèvent du corps des pestiférés, s'attachent à la laine, au linge, au moyen desquels ils peuvent être disséminés au loin, et qui sont détruits par les fumigations aromatiques, ou le lavage à l'eau et au vinaigre.

Symptômes. Affections très-variées, début inflammatoire ou embarras gastrique, état comateux, délire plus ou moins fort, sorte de stupeur, prostration des forces, hoquet, quelquefois hémorragies, yeux égarés, étincelans, regard sinistre et pareil à celui des hydrophobes, c'est-à-dire où se peignent ensemble la fureur et une sombre épouvante, abattement jusqu'au désespoir, douleur à l'épigastre, syncopes, oppression, diarrhée, délire taciturne, ou bien frénésie, pustules charbonneuses, bubons, anthrax, pétéchies, mort.

Traitement. Cette maladie est quelquefois mortelle dès le premier jour; et dans ce cas, il y a peu de remèdes à faire. Elle peut se prolonger, lorsqu'il y a éruption de bubons, qu'ils s'enflamment et suppurent. Quelquefois la maladie devient inflammatoire, le délire est violent au cinquième jour, et se termine le septième. La nature fait un effort décidé, lorsqu'il survient des bubons, ou bien elle excite des sueurs conservatrices. Diemerbrock a fait un grand usage des sudorifiques dans les premières vingt-quatre heures : ils sont quelquefois spécifiques; mais lorsque le malade est moribond, ils hâtent la prostration. Si on les jugeoit utiles, on pourroit employer les boissons acidulées, les infusions théiformes avec le suc de citron ou le vinaigre, des émulsions camphrées, des juleps camphrés avec le vinaigre, le musc, et d'autres

(1) *Relation historique de la peste de Marseille, en 1720.*

anti-spasmodiques. Les bubons qui parcourent avec régularité leurs périodes, sont regardés comme critiques; s'ils étoient indolens et sans ressort, il faudroit les exciter même par des épispastiques. Les charbons sont toujours symptomatiques, et leur traitement se rapporte à celui de la pustule maligne; s'il survient des pétéchies, il faut donner le quinquina, les acides minéraux, les toniques. Mertens propose de traiter d'une manière régulière les pestiférés; de leur donner d'abord un émétique, puis à forte dose les acides minéraux et le quinquina. Il rapporte un exemple de guérison, obtenu par cette méthode. Une femme âgée de vingt-quatre ans, fut attaquée tout-à-coup de la fièvre, d'une céphalalgie violente : aussi-tôt bubons à l'aine et à l'aisselle. Le lendemain, pétéchies, prostration des forces, espèce d'ivresse, langue blanche, humectée, urine décolorée, anxiétés. Vingt grains d'ipécacuanha la firent vomir, puis une décoction très-forte de quinquina, avec un gros d'acide sulfurique sur deux livres de décoction, avec demi-gros d'extrait de kina, et une once de syrop de guimauve. La malade prenoit, de deux heures en deux heures, trois onces de ce mélange, et en outre, quatre fois le jour, demi-gros de quinquina en poudre. Elle prenoit ordinairement pour boisson, une décoction d'orge acidulée avec de l'acide sulfurique. Les bubons augmentèrent peu à peu; et quoiqu'ils ne suppurassent point, la malade fut convalescente dans l'espace d'une semaine. Mertens pense que ce traitement peut sauver les malades, lorsque la contagion agit avec lenteur; mais qu'il n'y a aucun remède, lorsque son invasion est foudroyante. Le docteur Desgenettes rapporte avoir retiré de bons effets, en Egypte, des oignons de scille cuits et appliqués sur les bubons.

La crainte et la peur rendent très-susceptibles de la contagion, et c'est en fait d'épidémie pestilentielle qu'il est vrai de dire que la mort n'attaque que les lâches. C'est en montrant un courage peu ordinaire dans de pareilles calamités, que Diemerbrock à Nimègue, Mertens à Moscou, et Desgenettes en Egypte, ont vécu exempts de la contagion, quoiqu'au milieu des miasmes pestilentiels. Ce dernier dit avoir fait un fréquent usage des spiritueux, pris à petite dose, et très-étendu, et s'être fait laver le corps avec l'eau tiède et le vinaigre, après avoir fait la visite à l'ambulance, et avoir changé d'habits et de linge. Diemerbrock à Nimègue, montroit un courage également imperturbable; il ne faisoit aucune distinction des maisons infectées ou non infectées, et visitoit les pestiférés comme ses autres malades. Il chassoit loin de lui toute idée triste et mélancolique, au moyen de deux ou trois verres d'un bon vin. Il prenoit une nourriture succulente et d'une diges-

tion facile, ayant banni de sa table la chair de cochon et le poisson salé. Il ne buvoit que de la bierre, et parfois du vin blanc jusqu'à une douce hilarité. Il prenoit deux fois la semaine, le soir en se couchant, une pilule tonique, et avoit soin d'entretenir la liberté des évacuations alvines, sans toutefois les provoquer. A quatre heures, il commençoit ses visites, sans rien prendre : seulement il mâchoit jusqu'à six heures quelque substance aromatique. Il prenoit alors quelque électuaire tonique, comme l'écorce d'orange, le diascordium; à sept ou huit heures, il mangeoit un morceau de pain avec du beurre, et il buvoit de la bierre. Entre huit et neuf heures, il prenoit un verre de vin d'absinthe; à dix heures, il fumoit une pipe de tabac, et quelquefois deux ou trois après le dîner. Si, dans la journée, l'odeur fétide des pestiférés l'affectoit désagréablement, il se rendoit aussi-tôt chez lui pour humer cette fumée comme un spécifique. (*Pinel.*)

Mais, demandera-t-on, n'y a-t-il pas quelque moyen préservatif contre la peste? Jusqu'à quel degré peut-on regarder les frictions huileuses comme spécifiques? Le professeur Desgenettes nous confirme leur efficacité dans son journal d'observations. On les emploie comme curatives et comme préservatives. Non-seulement on oint tout le corps avec de l'huile, mais on le frotte fortement. La friction doit se faire dans trois minutes, et le jour seulement où la maladie se déclare. Si les sueurs ne sont pas abondantes, on recommence la friction jusqu'à ce qu'on les obtienne, et alors on ne change de chemise et de lit que lorsque la transpiration a cessé. On opère dans une chambre bien fermée, où il y a un brasier de feu sur lequel on brûle du sucre ou des baies de genièvre. On ne recommence une friction que lorsque les sueurs de la première ont cessé; elles peuvent être renouvelées plusieurs jours de suite, jusqu'à ce qu'on obtienne une amélioration sensible. Une livre d'huile suffit à chaque friction; elle doit être tiéde. La poitrine et les parties sexuelles doivent être légèrement frottées, et on couvre soigneusement les parties qui ne le sont pas. On frotte avec légèreté les bubons, on y applique les cataplasmes émolliens qui peuvent les faire suppurer. Celui qui fait les frictions doit auparavant s'oindre le corps d'huile, prendre des habits de toile cirée, des chaussures de bois, éviter le souffle des malades; et avoir beaucoup de courage et de fermeté. L'efficacité de cette pratique est constatée par les faits les plus authentiques. En 1793, vingt-deux matelots vénitiens habitèrent pendant vingt-cinq jours une chambre humide avec trois pestiférés qui moururent; l'onction avec l'huile sauva les autres. La même année, trois familles d'Arméniens, assez nombreuses,

traitèrent leurs parens attaqués de la peste, et furent exempts de la maladie, quoiqu'ils fussent continuellement auprès des malades. A Smyrne, la méthode des onctions huileuses est générale. Sur deux cent cinquante pestiférés reçus à l'hôpital de cette ville, pendant cinq ans, aucun n'est mort, quand il a été docile au traitement, et que la contagion n'avoit pas fait des progrès intenses (1).

Les fièvres primitives ont des caractères qui les distinguent de toutes les autres maladies, et en font une classe particulière. Elles peuvent se manifester sous différens types, et dans tous les climats. Leur terminaison affecte certaines périodes septenaires. Chaque ordre affecte de préférence certaines parties, et les observations recueillies dans toutes les parties du monde, prouvent que ces maladies sont réduites à un nombre déterminé d'espèces simples ou compliquées, qui se reproduisent toujours avec les mêmes caractères fondamentaux, plus les variétés que l'âge, le climat, les constitutions individuelles, engendrent.

Nous n'avons garde de regarder les fièvres ortiées, vésiculaires, pétéchiales, milliaires, puerpérales comme autant d'ordres différens de fièvres primitives, ce sont des accidens qui compliquent les maladies, et qui ne sont jamais des affections idiopathiques, ayant des caractères propres et distinctifs. Dans la pratique elles méritent pourtant l'attention du médecin. La fièvre dite puerpérale sur laquelle on a tant écrit, et sur laquelle on ne s'est jamais entendu, a été reconnue par Bichat et Laënnec, comme une véritable péritonite, qui peut se compliquer avec la fièvre inflammatoire, gastrique, adynamique ; et alors le traitement doit varier, suivant les complications. La méthode de Doulcet n'est donc pas applicable à tous les cas ; et comment prévenir par des vomitifs seuls l'inflammation du péritoine, qui est la cause première de la maladie, et qui amène la mort comme le prouve l'autopsie cadavérique ? Il vaut bien mieux comme le conseille Bichat, appliquer cinq, six, douze sangsues au vagin, ou à l'anus, et les renouveller au besoin. Les fomentations emollientes sur le bas-ventre, les bains de pied, les évacuans, les toniques, la saignée même, sont indiqués suivant les symptômes que l'on a à combattre, et qui ne sont qu'une complication de la maladie primitive. Voyez la dissertation de M. Gasc, c'est le meilleur ouvrage clinique qui ait été publié jusqu'à ce jour sur cette maladie (2).

(1) *Nosographie Philosophique*, tom. I.

(2) *Dissertation sur la Maladie des femmes à la suite des couches, connue sous le nom de Fièvre puerpérale*, par Charles Gasc.

Doctrine et Pratique de Portal sur les Fièvres (1).

La fièvre consiste dans une accélération du pouls, avec augmentation de chaleur et foiblesse des membres. Il semble que le système artériel acquiert de la force, à mesure que le système musculaire en perd. On divise les fièvres en symptomatiques et en essentielles. Celles-ci peuvent se diviser encore en deux espèces, en continues et en intermittentes. Quelques-uns en admettent aussi de rémittentes; mais celles-ci participent des deux autres.

La fièvre continue comprend, 1°. la continue simple non putride; 2°. la fièvre ardente; 3°. la fièvre putride; 4°. la fièvre maligne. Mais toutes ces fièvres seroient égales, si tous les tempéramens étoient égaux. Dans toutes les fièvres on peut admettre quatre temps. Un commencement, un augment, un état et un déclin; tout cela est marqué dans ces fièvres. Les Stahliens ont admis un temps d'irritation, de coction et d'excrétion. En examinant bien le malade, on peut décider dans quel état il est; et suivant l'intensité des symptômes on porte le pronostic. Dans le commencement des fièvres, le malade éprouve des frissons suivis de chaleur, une certaine pesanteur de tête, une lassitude dans les membres (quand cette lassitude va fort loin, elle annonce des maladies graves), une stupeur dans le genou, la langue est plus ou moins sèche, les yeux sont ternes, abattus, il y a des insomnies. Quand la maladie augmente, la langue devient sèche, les yeux deviennent plus affaissés, la douleur de tête plus intense, la chaleur plus forte, le pouls plus vif, plus fréquent, les urines deviennent rouges, la nature seule ou aidée du médecin tend à remporter la victoire; la peau est moite, humide, le pouls se détend, la chaleur âcre diminue, les yeux sont humectés d'une rosée, la bouche, la langue s'humectent, la respiration est plus tranquille, le ventre devient souple. C'est ici qu'il faut au médecin l'emploi de tous ses sens pour juger des différens états d'un malade. C'est par-là qu'Hippocrate est devenu le plus grand médecin de l'antiquité. Le grand art du médecin consiste encore à prédire l'avenir, et à pouvoir pronostiquer avec certitude; il ne faut que trois ou quatre pronostics bien portés pour faire la réputation d'un homme. Lecointre-Puyraveau disoit partout que les médecins étoient des charlatans. Il fut malade; il n'osoit plus y avoir recours. Enfin j'y allai. Je le trouvai au septième jour d'une fièvre putride; je lui donnai des

(1) *Cours de Médecine au Collége de France*, an 9.

remèdes appropriés, et je lui dis que je ne viendrois plus que le quinzième jour, époque de sa guérison, et qu'ainsi, il pourroit juger que la médecine n'est pas un charlatanisme. Il me fit beaucoup d'instances pour y retourner le lendemain ; mais je lui dis que quand il me donneroit cent mille écus, je ne reviendrois pas plutôt que je lui avois fixé. Il guérit le quatorzième jour.

Lorsque le visage se rapproche de l'état naturel, c'est un bon signe ; mais si le malade est devenu sourd au commencement, c'est un signe funeste ; il n'en est pas de même lorsque la surdité se déclare sur la fin de la maladie. La langue humectée, et non visqueuse est d'un heureux augure ; mais lorsqu'elle est vacillante, c'est mauvais. Une réponse prompte annonce un délire prochain ; lorsque la respiration est douce et tranquille, c'est un très-bon signe. Le ventre doit être souple. Les urines sont claires au commencement ; colorées dans l'augment, et sur la fin elles déposent un sédiment blanchâtre et transparent ; quand elles sont noirâtres, c'est un signe funeste. Les anciens n'avoient pas admis autant de pouls que les modernes. Ils regardoient s'il étoit fréquent ou lent, dur ou mou, grand ou petit, égal ou inégal, et avec ces connoissances, ils expliquoient tout. Erasistrate s'étoit beaucoup occupé du pouls, et il connut par ce moyen l'amour du jeune Antiochus pour sa belle-mère Stratonice. Solano remarqua que dans les travaux de la nature à l'approche des crises, le pouls présentoit des caractères différens. A la veille des hémorragies le pouls devient rebondissant, et il lui arriva plusieurs fois de prédire vrai dans certaines maladies ; d'autres fois ayant trouvé le pouls mou, vermiculaire, il a prédit des sueurs. Le pouls foible, intermittent, annonce des selles. Les découvertes de Solano se vérifient tous les jours dans la pratique, je l'ai vu cent fois moi-même. Ferrein m'a dit qu'il enseignoit avant Solano, que l'intermittence du pouls annonçoit des évacuations. Bordeu a écrit un ouvrage sur le pouls critique ; il a admis la doctrine de Solano ; mais il a dit qu'indépendamment de ces pouls, lorsque la maladie étoit au-dessus du diaphragme, le pouls battoit deux fois, et la dernière pulsation étoit plus forte ; que c'étoit le contraire dans les maladies qui étoient au-dessous. Le pouls guttural est plus dur que le pectoral. Menuret a écrit en faveur de Bordeu. Fouquet, homme célèbre et digne de l'être, a écrit sur le pouls organique, il en a fait autant d'espèces qu'il y a d'organes ; et d'après ce qu'il s'est imaginé que cela pourroit être, il s'est persuadé que cela est ; de sorte que c'est encore un roman ajouté à celui de Bordeu. Marquet a cru

qu'il falloit tirer de la musique la connoissance du pouls ; que l'état naturel ressembloit au menuet, la fièvre au rigodon, et puis tout autre état à l'allemande, à l'anglaise et mille autres rêveries. . . . .

Les anciens ont admis des mouvemens de la nature, ou des crises ; on appelle ainsi les efforts de la nature pour obtenir, ou une évacuation, ou un déplacement de l'humeur morbifique. Ils ont cru qu'il y avoit des jours propres aux crises. Le 7, le 14, le 21 et le 28 étoient désignés comme les plus critiques. Je crois qu'il y a quelque chose de réel. En effet, une fièvre synoque guérit souvent le 7 ; une bilieuse le 14 ou le 21 ; et une maligne le 28. Cependant en jetant un coup d'œil philosophique sur cette théorie, on a bien de la peines à l'adopter. Galien, Duret et Baillou ont fait des *in-folio* sur cette matière ; il nous suffit d'observer que la nature fait des efforts pour guérir les maladies, en expulsant la matière morbifique, mais peu importe le jour. Le médecin doit examiner le temps d'irritation, et alors il doit faire la médecine expectante. Un péché d'omission en médecine est un péché véniel ; et un péché de commission est un péché mortel, disoit à des dévotes un médecin janséniste, ce qui est vrai dans le cas des fièvres. Les plus grands médecins ont admis les crises, quoiqu'ils aient nié les jours critiques. De ce nombre sont, Sydenham et Rivière. Fise, un des plus célèbres médecins sur-tout pour la pratique qu'ait produit Montpellier, n'admettoit que des efforts critiques. Sa théorie consistoit à purger tous les deux jours, qu'il y eût coction ou non coction. Cette pratique devoit tuer bien des malades. La guérison des fièvres s'annonce par le relâchement du pouls, par la moiteur, et par une ou plusieurs évacuations, soit jaunes soit bilieuses, les urines chargées, l'expectoration et des sueurs. Il n'est aucune fièvre putride maligne qui ne fournisse, quand le malade va mieux, quelque évacuation bilieuse plus ou moins épaisse et qui dure plusieurs jours sans être portée trop loin. Les évacuations artificielles ne peuvent jamais les remplacer. A la fin des évacuations bilieuses, il faut donner les délayans, les boissons émétisées, *cocta purgare*. On doit, au moyen des saignées, des vésicatoires, combattre les incidens, pour empêcher la nature de succomber. Je pense qu'on traite mieux les fièvres à Paris que par-tout ailleurs, et j'avoue que j'ai envoyé beaucoup de malades à l'autre monde, pour avoir suivi la méthode de Montpellier, qui consiste à purger tous les deux jours, et à ne pas saigner, crainte de faire passer la putridité dans le sang. L'observation, la patience, les débilitans ou les excitans de Brown,

sont les remèdes à employer. J'ai saigné après le quarantième jour dans une fièvre maligne où le malade avoit, non une prostration réelle des forces, mais une concentration. Les saignées calment le délire, et les trop grandes convulsions. Baillou, célèbre médecin de Paris, veut qu'on saigne, sans avoir égard à la foiblesse, qui n'est qu'apparente. Les médecins grecs pratiquoient fréquemment les saignées; les Arabes, au contraire, ne faisoient pas saigner; et l'école de Montpellier, qui a été fondée par l'école arabe au onzième siècle, répugne à la saignée; l'école de Paris, au contraire, a toujours été hippocratique, et suivi les médecins grecs, sur-tout Bosquillon.

Fièvre éphémère.

On a distingué de la synoque simple, la fièvre éphémère qui dure un ou trois jours. Cette fièvre a, comme les autres, ses quatre temps; elle consiste dans un mal de tête assez fort, un sentiment de pesanteur; le visage est plus ou moins rouge, le pouls serré, fréquent, dur, et il y a beaucoup de chaleur. Son début ne laisse pas que d'effrayer; mais bientôt le pouls se relâche, et les malades guérissent. Il n'y a pas de marque distinctive entre la fièvre synoque simple et l'éphémère; celle-ci n'est connue pour telle que quand elle a fini. Dans cette maladie, on fait vomir promptement si la langue est chargée, si l'épigastre est douloureux; ou ne feroit pas vomir, si le mal de tête étoit fort, qu'il y eût inflammation, sur-tout après des coups de soleil. On employeroit les délayans et les purgatifs après la rémission. Il faut purger fort à propos, faire vomir de bonne heure et saigner dans tous les temps, lorsqu'il y a irritation et plénitude de pouls.

Fièvre synoque non putride.

La synoque non putride diffère de l'éphémère, en ce qu'elle va jusqu'au septième ou neuvième jour. Au commencement il y a frisson, chaleur, pouls serré, fréquent, langue chargée, yeux saillans, tête pesante, visage et lèvres rouges, urines claires. Ces symptômes sont plus manifestes à l'augment. Les urines alors se colorent; il y a de légères insomnies; la langue devient plus sèche, la pesanteur de tête est plus grande. Il n'y a pas d'autre différence entre la synoque et l'éphémère. Dans la synoque non putride, il faut moins faire vomir, moins purger que dans la fièvre putride, c'est une fièvre qui existe sans matière dans les premières voies. On insiste sur les boissons délayantes, les lavemens laxatifs; et lorsque le ventre devient souple, se relâche, on purge avec la manne, les tamarins, le petit lait, avec la crème de tartre, et on guérit ainsi cette maladie.

Fièvre putride.

La fièvre synoque putride diffère des autres fièvres, quoiqu'elle ait beaucoup de leurs caractères; mais la langue est plus ou moins chargée, et a besoin de plus grandes évacuations que dans les deux précédentes. Elle est marquée en général par une grande foiblesse, des frissons, un dégoût pour les alimens gras, la langue est chargée de limon. Souvent on voit, en regardant le voile du palais, une teinture jaunâtre; les yeux sont plus ou moins affaissés, les pommettes rouges, des stries jaunes vers les ailes du nez; le pouls devient plus fréquent, il y a une chaleur âcre, mordicante; elle augmente dans le creux de l'estomac, dans les aisselles, dans les aines; la douleur de tête devient gravative, lancinante; les idées sont obscures; le délire survient dans l'état; les convulsions dans les yeux; la langue est plus rugueuse, l'haleine est fétide, les urines sont rouges, les évacuations sont claires; il se forme des éruptions aux aines, aux parotides, quand le pouls se ramollit, que la chaleur âcre a moins d'intensité, que le malade s'anime un peu, c'est un bon symptôme; mais si les mains chassent aux mouches, si les yeux deviennent hagards, la mort approche. L'ouverture des cadavres, découvre des épanchemens dans les viscères, dans le cerveau; quelquefois les dépôts se font à l'extérieur et les malades guérissent.

Quel est le traitement qui convient à cette fièvre? quand le prélude a lieu, qu'il y a frisson, lassitude, langue chargée, nausées, il faut faire vomir une ou deux fois, à moins qu'il n'y eût un pouls trop plein, pléthore et l'absence de la saburre; car alors l'émétique seroit contre-indiqué. Mais si l'émétique a précédé, il faut recourir aux saignées, s'il y a indication. La saignée est indiquée toutes les fois que l'inflammation prédomine la putridité. Le bouillon aux herbes, la poirée, l'oseille, un peu de veau, de poulet, l'eau d'orge avec du miel et du vinaigre, la tisane de chiendent et de chicorée, avec quelques tranches d'orange, la limonade légère, sont les remèdes qu'on doit administrer. On défend l'usage des bouillons gras. La maladie passe ainsi à son état; alors arrive le délire, la chaleur, la plénitude du pouls; dans ce cas on renouvelle les saignées, si elles ont été faites, ou on les commence quand elles n'ont pas eu lieu. On fait saigner du pied; on donne les boissons rafraîchissantes, les bains des pieds, un demi-bain. Quand on est parvenu ou par la nature ou par l'art à obtenir une rémission, le pouls n'est plus si dur, si fréquent; la langue est plus chargée, et on obtient les évacuations par une eau émétisée, le suc de bour-

rache, de pissenlit dans l'eau de poulet, les bouillons aux herbes, la décoction légère de tamarins. Si l'on vouloit évacuer davantage, on joindroit la crême de tartre. S'il y avoit trop d'irritation, on donneroit la poudre tempérante de Stahl. Quand la maladie est sur son déclin, que la langue devient rouge à ses bords, que les urines déposent, que les évacuations sont un peu chargées, on les seconde ou on les excite par les doux laxatifs. La coutume de Montpellier, de purger *alternis diebus*, étoit barbare. On donne les purgatifs en grands lavages, l'eau émétisée dans l'eau de veau (dans huit onces d'eau on met deux grains de tartre stibié, et l'on en met une cuillerée dans les boissons ordinaires). Dès que la tête s'appesantit, les vésicatoires sont indispensables. Un pouls serré, un regard fixe, une parole brève, sont les signes indicateurs des vésicatoires aux jambes. Si les urines ne couloient pas, il faudroit faire boire beaucoup de tisane de graine de lin, de mauve, et y dissoudre du camphre et du nitre. Mais, me direz-vous, vous ne parlez pas de tous les spécifiques qu'on conseille dans les fièvres, comme le polygala, le kina, le camphre, &c.? Je donne le kina quand il y a un affaissement des forces, pour augmenter l'oscillation des vaisseaux. Il réussit quand il y a des redoublemens périodiques quotidiens; on le donne de deux jours l'un. Si le malade n'a pas été purgé, on joint le kina aux purgatifs, et il ne doit être donné qu'à la fin; mais si la fièvre étoit dangereuse, on donne le kina au commencement.

Fièvre ardente.

Elle a un caractère qui la distingue de la fièvre putride et de la maligne; c'est un excès de chaleur dans les membres. Cette maladie est extrêmement dangereuse, et se termine très-souvent par la mort avant le septième jour. Elle s'annonce par des alternatives de froid et de chaud; mais le froid n'est qu'illusoire. La pesanteur de la tête est grande; il y a rétraction du creux de l'estomac, des urines flamboyantes, des yeux brillans; la lumière ordinaire les blesse; les boissons fluides conviennent; les alimens gras, de même que les végétaux, sont d'une fadeur extraordinaire. Il y a des vomissemens de matières noirâtres. L'ouverture des cadavres nous montre l'intérieur sec, aride; les membranes sont épaisses, endurcies, les vaisseaux vides de sang, quelquefois tachés d'inflammation; tout annonce une inflammation générale. Ce n'est point ici le cas d'employer les vomitifs et les purgatifs; mais les saignées, les bains, les boissons rafraîchissantes. Il faut donner du bouillon de veau, de poulet,

l'infusion des plantes émollientes. On peut y joindre l'orgeat, les émulsions, l'eau de laitue, l'eau fluide, employer, en un mot, les remèdes opposés au feu de la nature; faire mettre les pieds dans l'eau très-souvent, ou plonger le malade dans le bain. On a soin de prescrire les lavemens émolliens un peu froids. Cette fièvre a lieu durant l'été, surtout dans les climats chauds. Les fruits légèrement acides conviennent, et les bouillons gras sont très-nuisibles. Les anciens suivoient ce régime; ce sont les médecins du moyen âge qui ont défendu les fruits, pour y substituer les bouillons, les purgatifs dangereux ou inutiles. Les veilles prolongées, l'excès des travaux, l'abus des liqueurs et les ardeurs du soleil, sont la cause de cette fièvre. Lisez le petit ouvrage de Tissot, intitulé : *Avis au Peuple sur sa Santé.*

Fièvre maligne.

Sauvages l'appelle typhus; on comprend quelquefois sous ce nom toutes les fièvres dangereuses. Sydenham disoit que ce nom avoit tué plus de monde que toutes les guerres. On a dit que la fièvre maligne étoit celle où le pouls étoit dans l'état à-peu-près naturel avec des symptômes alarmans; quelques-uns ont ajouté que le teint étoit plus ou moins plombé. Parmi les symptômes effrayans, on compte l'aliénation d'esprit, le délire, le ventre tendu, des foiblesses, des lypothimies, des soubresauts des tendons; mais il n'y a point de fièvre maligne où le pouls soit comme naturel. Dans cette fièvre, on distingue les quatre temps. Le prélude s'annonce par une lassitude extrême, une foiblesse singulière, la pesanteur de tête, l'insomnie, des rêves affreux, un peu de dégoût pour les alimens, une certaine rétraction de l'estomac, la peau un peu terne, une sensation de peur et d'inquiétude. Je citai autrefois l'histoire d'un jeune homme qui m'avoit été recommandé; il me dit qu'il étoit bien malade, et qu'il ne profiteroit pas long-temps de mes leçons, et il mourut quelques jours après. Il ne faut donc pas toujours mépriser ces sentimens intérieurs. Dans l'augment de la maladie, la foiblesse devient extrême, quelquefois elle se change en convulsions, la tête s'embarrasse, la langue devient sèche, il y a des soubresauts dans les tendons, la respiration est difficile; le délire devient ensuite violent, les urines sont claires, le ventre est resserré, et ce n'est que vers la fin que la peau devient humide, que la langue s'humecte, que la raison s'éclaircit et que le pouls se développe. Dans le cas contraire, tous les symptômes se prononcent pour la mort. Ces fièvres peuvent se prolonger jusqu'à cent jours, j'en ai vu des exemples; mais elles se terminent ordinairement au vingt-huitième ou quarantième jour. L'ouver-

ture des cadavres n'offre souvent rien, sur-tout lorsque la mort a été prompte. Chez d'autres on trouve des dépôts dans le cerveau, dans les viscères abdominaux ou thorachiques. Ces fièvres se terminent quelquefois par des épanchemens séreux ; quelquefois on trouve les intestins comme sphacelés, et les autres viscères sont comme putrescibles. Il est à craindre qu'on ne comprenne sous ce nom, beaucoup d'autres fièvres qui tuent aussi promptement. Les fièvres malignes que nous connoissons à Paris, sont celles qui succèdent aux fièvres d'automne, où il n'y a pas eu dépuration par la mauvaise application des remèdes.

Quel est le traitement de la fièvre maligne? Il faut encore suivre l'indication qui se présente. Si la langue est chargée, si la tête fait mal, si l'estomac est contracté, je fais vomir ; je prescris les délayans, les lavemens ; mais si la tête est embarrassée, si les yeux sont fixes, hagards, je fais saigner du pied, et je donne les boissons acidulées. Lorsque le pouls est plein, le délire violent, je fais saigner encore. J'ordonne les bains de pieds ; j'applique de bonne heure les vésicatoires aux jambes, pour dégorger le cerveau. Si j'obtiens deux jours, si le ventre est moins tendu, un peu bouffe, je prescris l'eau de tamarins ou de crême de tartre, et les lavemens émolliens ; quelques juleps anodyns, s'il y a irritation. Au besoin, on ne négligeroit point les fomentations. S'il y avoit des redoublemens, il faut recourir au kina ; on l'associe aux purgatifs ; on tient le ventre libre. Mais il est des cas où il faut sortir de toute règle. Alors on fait une médecine active ; on a recours au kina à haute dose, jusqu'à deux onces par jour en poudre, ou en décoction, ou en lavement. J'ai vu quelques fautes commises en retardant, j'en ai vu mille en se hâtant. On dit qu'avec quatre ou cinq remèdes on fait la médecine ; sans doute ce nombre suffit quand on les administre bien. A Montpellier, on fait un grand usage des antiputrides, du kina, du camphre, sans saignées. Je suivois cette pratique en arrivant à Paris, et je perdis seize ou dix-sept malades de suite. Le dix-huitième étoit un duc et pair, et je me dis : Si celui-ci périt encore, ma réputation est perdue ; je résolus, en conséquence, d'abandonner la méthode de Montpellier. Le délire étant survenu au duc d'Uzès, je le fis saigner. Le délire persista ; j'employai encore deux ou trois saignées du pied, et il guérit parfaitement bien. Ce fut aux conseils du célèbre Lorry que je dus ce succès. Il me dit : « Autant de malades que vous traiterez à la méthode de Montpellier, autant vous en tuerez ». Depuis lors, j'ai obtenu les plus grands succès en saignant, quand l'indication s'en présente, n'importe le nom qu'on donne à la ma-

ladie. Aujourd'hui on donne le kina dans le vin, et tous les cordiaux; mais on en abuse.

De la Fièvre rémittente.

Elle tient le milieu entre la continue et l'intermittente. Le pouls se relâche quelquefois d'une manière si considérable, qu'on pourroit croire qu'il n'y a plus de fièvre. La fièvre quotidienne a été mise, par quelques médecins, au nombre des rémittentes. Ces fièvres ne peuvent être prises pour intermittentes, quoiqu'elles puissent revenir tous les jours, tous les deux, ou même tous les trois. Souvent il arrive qu'une fièvre continue se relâche, et puis redouble; c'est là un bon augure, quoique la guérison soit encore éloignée, parce que la nature n'a pas chassé toute la matière morbifique. Il faut continuer long-temps les apéritifs, les purgatifs et le bon kina, lorsque les redoublemens sont périodiques; mais lorsqu'ils sont anomaux ou irréguliers, le kina réussit peu. Il est une autre espèce de fièvre où les redoublemens semblent se confondre; on les appelle subintrantes ou pernicieuses. Dans ces fièvres, le travail de la nature est incomplet; il est irrégulier, et souvent elle succombe dans ses efforts. Plus la rémission est grande, moins la fièvre est dangereuse. Dans ces cas, le malade tombe dans la foiblesse, la lypothymie, le pouls s'éclipse, les évacuations sont sans coction; tout annonce que la nature se débilite. Ces fièvres sont ordinaires dans les pays marécageux, dans les hôpitaux, dans les prisons, dans les automnes pluvieuses. On donne alors le kina à haute dose; on fait vomir, et on donne, d'heure en heure, deux gros de kina; de manière que la dose peut s'élever, dans les vingt-quatre heures, jusqu'à trois onces. Je me suis convaincu de l'utilité des vomitifs dans ces fièvres. Dans le temps de la guerre de la Vendée, il régna une fièvre subintrante qui tua beaucoup de monde; il survenoit à leur suite des infiltrations. Le neveu de notre célèbre collègue Lalande, ayant, par excès de patriotisme, quitté l'Observatoire pour aller à la Vendée prendre le mousquet, revint attaqué d'une fièvre subintrante; l'ouverture du cadavre nous montra un engorgement dans les viscères abdominaux, ce qui me fit penser qu'en donnant des vomitifs répétés, on pourroit guérir ces fièvres. Cette méthode m'a réussi sur plus de vingt soldats revenus de la Vendée. Ces fièvres tiennent des fièvres continues (la fièvre n'est qu'un excès de force du pouls sur les forces des muscles), et on peut se tromper pour décider si une fièvre est subintrante ou intermittente. Dans le temps que j'étois à Montpellier, les célèbres Fise, La Mure et Sauvages ne pouvoient s'accorder pour savoir si un malade

avoit la fièvre. Le premier, comme plus grand praticien, soutenoit que le malade avoit la fièvre. Les autres le nioient, mais l'exacerbation qui se manifesta, prouva que Fise avoit raison.

De la Fièvre intermittente.

La fièvre intermittente est cette fièvre qui paroît et cesse à certaines périodes. Ses accès peuvent venir tous les trois jours, ou tous les quatre, et alors elles sont tierces, quartes. Il y a d'autres fièvres qu'on appelle intermittentes, erratiques, anomales; ce sont celles où l'on ne peut pas prévoir les accès, et alors elles sont plus difficiles à guérir. On nomme le temps de non accès, l'intermission ou l'apyrexie; et celui de l'accès, la pyrexie. Dans chaque accès on peut reconnoître les quatre temps des autres fièvres. Les frissons se déclarent au prélude; à l'augment le pouls devient plus fort, le visage se colore. Dans le temps de la vigueur, la tête s'embarrasse, les excrétions sont supprimées; mais sur le déclin le pouls se relâche. Les fièvres d'automne sont plus dangereuses que celles du printemps. On a bâti toutes sortes de systêmes pour expliquer l'intermittence des fièvres. Senac dans son excellent traité dont j'ai été l'éditeur, rapporte toutes ces explications (1). J'ai guéri une migraine périodique d'un ministre, qui revenoit tous les trois mois, en lui faisant prendre un vomitif deux jours avant l'accès. Il faut regarder l'accès de la fièvre comme un combat que la nature livre à la maladie pour chasser la matière morbifique. Il y a des fièvres dans lesquelles le froid peut être très-léger ou très-fort. On admet trois degrés; *refrigeratio*, *horror*, et *rigor*. C'est pendant le froid que la mort arrive; il se fait souvent des ruptures des vaisseaux internes. La chaleur est d'autant plus brûlante que le froid a été glacial; la sueur qui survient termine l'accès. Les accès qui avancent sont un signe plus favorable que ceux qui reculent. Les fièvres quartes sont plus rebelles que les tierces; la fièvre quotidienne se termine vers le septième accès. La fièvre tierce du septième jusqu'au quatorzième, et la fièvre quarte va beaucoup plus loin. Mais si l'on calculoit toutes les heures de leur intensité, on verroit que ces fièvres ont beaucoup de rapport avec les continues. J'ai vu beaucoup de malheurs pour avoir arrêté une fièvre tierce trop tôt; elle est utile pour résoudre les embarras des viscères, et l'embonpoint des personnes très-grasses. Le père du der-

(1) Le titre de son ouvrage, qui est *de Recondità Febrium remittentium et intermittentium naturâ*, prouve le peu de cas qu'il faisoit de ces explications.

nier duc d'Orléans, qui étoit d'une complexion physconnienne, garda une de ces fièvres très-long-temps par les conseils de Tronchin. Les vomitifs conviennent dans les fièvres intermittentes; ils évacuent non-seulement les premières voies, mais ils excitent un mouvement salutaire dans tous les viscères abdominaux. Après avoir donné un ou deux vomitifs, il faut en venir aux apéritifs; puis passer aux apozèmes purgatifs, et après huit ou dix accès, il faut recourir au kina. Si les accès étoient violens, on employeroit de suite le fébrifuge après les évacuans. Je guéris beaucoup de fièvres sans kina par cette méthode, et je ne le donne guère qu'après le septième accès. La fièvre quarte demande le même traitement, excepté qu'il faut faire vomir deux ou trois fois. On donne ensuite le kina à la dose de deux onces d'un accès à l'autre divisé en plusieurs prises. Après l'accès qui a manqué, on donne encore le kina pendant sept à huit jours, en diminuant toujours la dose. Lorsque les fièvres sont compliquées avec quelque obstruction, il ne faut pas les guérir, parce qu'on attire une hydropisie. Je me rappelle qu'une jeune personne qui avoit une fièvre quarte, dans la rue de Vendôme, depuis fort long-temps, fut mise à l'usage des apéritifs par le célèbre Bouvard, et guérit ensuite très-bien sans quinquina. Ceux qui meurent des fièvres quartes, ont tous les viscères obstrués. Dans la fièvre tierce, c'est le foie qui est affecté, et dans la quarte c'est la rate. Tout malade qui périt d'une fièvre intermittente, a une fièvre quarte avant de mourir. De-là les avantages et la nécessité des apéritifs dans certaines fièvres intermittentes, si l'on veut prévenir les hydropisies. Dans la fièvre tierce la couleur est jaune; et dans la quarte elle est pâle, comme livide; dans les pâles couleurs, c'est la rate qui est aussi affectée. Les fièvres se marient facilement ensemble. J'ai vu des malades avoir eu toutes les fièvres, et mourir ensuite d'une fièvre maligne. J'ai tenu note de quelques-unes de ces fièvres qui ont ainsi dégénéré; et ces observations m'ont conduit à dire qu'il n'y a qu'une fièvre qui se modifie diversement; que le traitement est en général le même, et doit être approprié aux symptômes dominans. Les espèces sont établies par des médecins qui ne voient point de malades.....

Traitement de la Fièvre continue d'après la méthode de Sydenham.

Si les malades sont jeunes, vigoureux, que le pouls soit plein et fort, il faut pratiquer la saignée; ce moyen prévient les frénésies, les pleurésies et les autres inflammations qui deviennent si souvent mortelles lorsqu'on a négligé de tirer

du sang. Il faut s'en abstenir chez les personnes foibles, et chez les vieillards débilités par le chagrin ou la mauvaise nourriture. S'il y a eu des envies de vomir dès le début de la maladie, il faut donner un émétique; cela suffit pour prévenir la diarrhée qui n'auroit pas manqué d'avoir lieu, si on n'avoit fait vomir, et peut faire avorter la maladie, ou la rendre moins dangereuse. Il faut faire prendre au malade un vomitif, n'importe le jour de la maladie, dès que la diarrhée existe, quand même il n'y auroit plus d'envie de vomir, pourvu que le malade soit encore assez fort pour le supporter, et alors on voit diminuer et même cesser les symptômes cruels qui tourmentoient le malade, tels que les nausées, les agitations, les inquiétudes, l'insomnie, le délire même, comme l'a remarqué si souvent Stoll, et la noirceur de la langue. On donne ensuite une potion calmante, composée de deux onces d'eau de coquelicot, demi-once de sirop de pavot blanc, et demi-once de sirop de pavot rouge. Le lendemain, s'il subsiste encore des symptômes inflammatoires violens, on renouvelle la saignée, ou bien s'ils sont modérés, on donne le lavement suivant : une livre de décoction émolliente, deux onces de sirop violat, et autant de sucre. On le réitère suivant le besoin chez les personnes qu'on n'a pas saignées, on continue les lavemens jusqu'au dixième ou douzième jour. S'il y a foiblesse, on donne les cordiaux composés des eaux distillées de bourrache, de citron, de scordium, de fraises, auxquelles on ajoute les sirops de mélisse, d'œillet, de limon. Ainsi on prend deux onces d'eau de bourrache, de citron, de scordium, de cerises noires, une once d'eau de cannelle orgée, avec q. s. de sucre candi. On mêle le tout ensemble, et l'on en donne des cuillerées plus ou moins rapprochées, suivant la foiblesse du malade; on donne de même toutes les autres potions fortifiantes qu'on peut composer avec les eaux distillées. Vers le quinzième ou dix-septième jour, on purge avec une potion composée d'une once de manne, d'une once de sirop de roses, dans quatre onces d'une décoction de demi-once de tamarins, deux gros de feuilles de séné, un gros et demi de rhubarbe bouillis dans une livre d'eau. Pendant tout le cours de la fièvre, on peut donner la décoction d'avoine et d'orge, cela tient lieu de toutes les autres. Chez les vieillards, après la cessation de la fièvre, il reste souvent une toux catarrhale avec des crachats visqueux, qu'on seroit tenté de prendre pour des signes précurseurs de la phtisie; mais on y remédie par du vin d'Espagne dans lequel on a trempé du pain rôti; tout autre vin stomachique peut également réussir. Les vésicatoires servent à combattre la foiblesse, et hâtent la guérison en rappelant les

forces. Cette méthode de traitement doit prévenir tous les accidens qui accompagnent si souvent les fièvres continues, et qui viennent de l'ignorance du médecin, ou de la faute des malades, pour n'avoir pas demandé promptement du secours. Ces accidens sont la frénésie, la toux, le saignement du nez, et les autres hémorragies, le hoquet, la diarrhée, et la passion iliaque. Lorsqu'il y a délire frénétique, il faut détourner le sang vers les extrémités par la saignée du pied, les lavemens et les remèdes rafraîchissans. Après avoir diminué la compression du cerveau, on doit donner deux scrupules de pilules cochées majeures, dissoutes dans l'eau de bétoine, et ensuite un narcotique, composé d'une once et demie d'eau de cerises noires, de seize gouttes de laudanum liquide, et de demi-once de sirop d'œillets. Dans le printemps, et chez les jeunes gens vigoureux, on renouvelle la saignée, ou l'on applique les sangsues aux pieds, ou à l'anus. L'huile d'amandes douces à petites cuillerées, et fréquemment répétées la nuit et le jour, suffit pour guérir la toux. Lorsque l'insomnie dure plus long-temps que la fièvre, une compresse trempée dans l'eau rose, et appliquée froide sur le front et les tempes, réussit mieux que tous les narcotiques; on arrête quelquefois le saignement de nez, et les autres hémorragies avec la potion calmante qui suit : une once et demie d'eau de pourpier et de coquelicot, six gros de sirop diacode, et demi-once de sirop de primevère. Si on donne la tisane avec l'acide sulfurique, on fait des lotions rafraîchissantes à la tête et aux parties voisines, on plonge les extrémités dans l'eau chaude, lorsqu'elles sont froides, on saigne à la jugulaire, ou au pied, on donne les boissons nitrées, et même un vomitif. On évitera avec soin d'arrêter une hémorragie qui seroit critique; elle n'est nuisible que lorsqu'elle est excessive et qu'elle affoiblit le malade. Pour empêcher son retour, on purge avec un minoratif. On guérit le hoquet en donnant deux gros de diascordium. Le succin, le castoreum, le cinabre, le safran réussiroient encore, ainsi que le vinaigre pur. Dans le cas ou malgré le vomitif qu'on auroit donné dans le principe de la maladie, la diarrhée surviendroit, on la combattroit par le lavement suivant : demi-once d'écorces de grenades, deux pincées de roses rouges, bouillies dans du lait de vache, auquel on ajoute demi-once de diascordium; une diarrhée qui seroit critique ne demande aucun remède. Dans la passion iliaque ou vomissement des excrémens, il faut donner matin et soir un scrupule de sel d'absinthe, dans une cuillerée de suc de limon, et dans la journée, chaque demi-heure, quelques cuillerées d'eau de menthe distillée sans sucre, L'usage seul et réitéré de l'eau de menthe, suffit pour arrêter

le vomissement. Deux ou trois jours après qu'il a cessé, on donne un gros de pilules cochées dissoutes dans l'eau de menthe, et on continue l'usage de cette eau durant la purgation ; et après, pour prévenir le vomissement, on couvre le ventre avec une étoffe de laine, ou avec un petit chien vivant. On ne permet que quelques cuillerées de bouillon, pour prévenir les rechutes.

LIVRE II.

SECTION DEUXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Phlegmasies (inflammations).

Elles attaquent d'abord une partie, mais elles deviennent ensuite des affections générales qui attaquent tout le système. Le traité des membranes de Bichat est l'ouvrage le plus marquant qu'on ait produit en médecine depuis Haller. L'application de l'anatomie à la médecine est encore inappréciable. L'ouvrage de Morgagni manque par le défaut d'histoire des maladies ; Bichat, dont la perte sera à jamais irréparable, auroit rempli cette lacune, si la mort l'eût laissé encore quelques années à la science et à l'humanité. Le professeur Pinel a divisé en cinq ordres les phlegmasies, et a eu soin de coordonner leur doctrine à toutes les autres parties de la science médicale (1).

Phlegmasies cutanées.

Ce qui distingue les inflammations éruptives des phlegmasies des autres ordres, c'est qu'elles sont toujours précédées d'une fièvre plus ou moins vive, qui dure deux ou trois jours avant qu'il y ait aucune éruption à la peau, tandis que dans celle-ci la fièvre commence avec l'inflammation locale. Si l'inflammation se propage assez avant pour attaquer le tissu cellulaire, il y a un gonflement qui peut devenir phlegmoneux, puis vient la suppuration; au lieu que dans l'inflammation cutanée simple, il n'y a qu'un liquide lympha-

(1) *Nosographie Philosophique*, deuxième édition, tom. 2, pag. 11.

tique dans les vésicules, et qui a tous les caractères de la sérosité du sang.

Pustule maligne.

La pustule maligne doit suivre les fièvres essentielles ; elle n'est point simplement une affection locale ; elle simule quelquefois la peste, et son invasion n'est pas moins redoutable ; elle peut tuer en vingt-quatre heures. Voyez l'excellent ouvrage de Gilbert, qui m'honoroit d'une amitié particulière, et intitulé : *Recherches sur les Maladies charbonneuses*, &c. La pustule maligne est toujours produite par une cause externe; les insectes qui ont sucé le sang des animaux morts du charbon, peuvent la communiquer. Aussi cette pustule, très-fréquente dans le Midi et sur les bords marécageux, attaque toujours les parties découvertes, comme le visage, les bras, les jambes des paysans; je soupçonne depuis longtemps qu'il peut y avoir des insectes assez venimeux, qui, par leur piqûre, communiquent *à priori* la pustule maligne, et dont l'espèce nous soit inconnue ; ceci n'est pas dénué de vraisemblance, puisque la piqûre d'une petite mouche presque invisible, et qui fut écrasée sur la partie, donna lieu à un véritable charbon. Non-seulement le contact, mais encore la respiration des animaux mourans, et l'odeur de leurs excrémens, peuvent propager la contagion. Les bouchers sont fréquemment atteints de cette maladie. La pustule de Bourgogne a été très-bien décrite il y a vingt ans par Enaux et Chaussier (1). Voici les caractères qu'ils en donnent. Premiere période. Le virus étant pris par les absorbans de la peau, agit lentement. Il y a un léger prurit, sans douleur ni inflammation ; puis on voit une vésicule séreuse, qui d'abord n'excède pas un grain de millet, mais qui croît peu à peu, et devient brunâtre ; la démangeaison revient de temps en temps, et il s'échappe une ou deux gouttes d'une sérosité roussâtre. La deuxième période offre la formation d'un petit tubercule dur et rénitent, ou plutôt une petite tumeur mobile, dure, circonscrite, ayant la forme lenticulaire. La peau est livide et citronnée sous la vésicule première ; le prurit devient incommode, et il se manifeste un sentiment de chaleur, d'érosion et de cuisson. La peau s'engorge, et il se forme dans le tissu réticulaire une sorte d'aréole ou cercle nuancé de différentes couleurs, avec de petites phlyctènes isolées d'abord, puis réunies, remplies d'une sérosité roussâtre ; la tumeur primitive devient brunâtre, dure, insensible ; c'est un point gangréneux. Dans la troisième période,

(1) *Précis sur la Pustule maligne ;* Dijon, 1785.

le tissu cellulaire s'engorge, le centre de la tumeur devient plus dur, et entièrement noir, l'escarre gangréneuse augmente, l'aréole vésiculaire s'élargit par degrés, et forme comme un bourrelet autour du noyau primitif, et il survient un gonflement considérable, qui n'est ni inflammatoire ni œdémateux, mais qui tient du météorisme et de l'érysipèle, et ressemble à une enflure élastique et rénitente, qui frappe la partie d'étranglement et de stupeur. Enfin, dans la quatrième période, le mal n'est plus local; il y a une infection générale, et les symptômes d'une fièvre ataxique se manifestent dans le degré le plus intense, tels qu'un pouls petit, concentré, inégal, une langue aride, une peau sèche, une chaleur brûlante intérieure, une soif inextinguible, des syncopes, des cardialgies, une respiration courte et entrecoupée, le délire, et une décomposition putride avant la mort.

On pense généralement que la pustule maligne se communique toujours des animaux infectés à l'homme; mais en l'an 10, M. Bayle a publié une suite d'observations sur cette maladie, qui prouvent qu'elle a été épidémique en l'an 4, dans quelques communes des Basses-Alpes (1), et qu'elle n'avoit pas été communiquée par le contact d'aucun animal infecté. Comme le talent de ce jeune médecin, pour l'observation, est connu, et que tout ce qu'il écrit porte le caractère de la plus grande véracité, on peut annoncer que son ouvrage est un monument érigé à la partie descriptive de la médecine, et en particulier à l'histoire médicale de la pustule maligne, ainsi qu'on peut s'en convaincre par les observations suivantes, qui en sont extraites.

Première obs. Vers le commencement du printemps, un homme âgé de cinquante ans, assez robuste, eut sur la partie latérale gauche du visage, une enflure comme emphysémateuse, indolente et élastique, au milieu de laquelle on distinguoit une dureté circulaire, peu étendue, surmontée d'une pustule miliaire; la peau conservoit partout sa couleur naturelle; il s'exposa au vent, et mangea comme à l'ordinaire. Le deuxième jour l'enflure s'étendoit du front à la clavicule; il fut saigné; il survint quelques évanouissemens; l'enflure gagna le côté droit; nouvelle saignée vers le soir; perte de l'appétit dans la nuit. Le troisième au matin, enflure plus considérable, pouls intermittent à droite, insensible à gauche; dans la journée,

(1) *Considérations sur la Nosologie, la Médecine d'observation, suivies de faits-pratiques pour servir à l'Histoire de la Pustule maligne;* par G. L. Bayle. Paris an 10; chez Gabon et Boiste, rue Haute-Feuille, n° 20. Prix 2 fr., et 2 fr. 50 c. franc de port.

fréquentes défaillances, angoisses, carphologie, assoupissement et mort.

Deuxième. Au commencement de l'été, un homme très-sain, âgé de trente ans, ayant beaucoup rêvé pendant la nuit, fut pris tout-à-coup au front, à la joue gauche et au menton, d'une enflure très - considérable, élastique, indolente, offrant au-dessus du sourcil gauche une tumeur endurcie, circulaire et mobile, sur le milieu de laquelle s'élevoit une petite pustule; une gaîté inaccoutumée exaltoit ce malade qui, malgré sa douceur naturelle, étoit disposé à se battre. Vers les quatre heures du soir, il s'éleva des phlyctènes autour de la pustule, et trois autres pustules parurent sur le menton. D'ailleurs, apparences de santé parfaite, et constipation. On enleva les tumeurs qui soutenoient les pustules, et on fit des scarifications autour des plaies, qu'on pansa avec l'onguent ægyptiac, le malade fut saigné. Le deuxième jour, purgatif administré à très-haute dose. Le quatrième, augmentation considérable de l'enflure; douleurs assez vives dans tout le corps. Du quatrième au huitième, on donna des remèdes antiphlogistiques, l'appétit se soutenoit, l'enflure diminua. Le huitième jour, on réitéra le purgatif. Après son action, sueurs froides, extrémités parfois glacées, pouls inégal et intermittent, craintes de la mort. Le neuvième jour, la suppuration étoit établie. Les parties graisseuses et cellulaires sphacélées se détachèrent les jours suivans, et le rétablissement fut assez prompt.

Troisième. En fructidor, une femme âgée de 35 ans, fort sanguine et très-robuste, eut l'enflure, la tumeur et la pustule à la mamelle droite. On la saigna. La tumeur fut extirpée. On fit des scarifications. On réitéra la saignée. Il survint une tension et des douleurs abdominales, et la malade mourut le quatrième jour vers le soir, conservant toute sa connoissance; putréfaction prompte du cadavre.

Quatrième. En fructidor, un jeune homme de vingt-deux ans fut saisi tout-à-coup à la joue, d'enflure indolente, avec tumeur circonscrite et pustule miliaire. Il avoit eu quelques jours auparavant des défaillances spontanées. On extirpa la tumeur qui soutenoit la pustule. Il vaqua à ses occupations ordinaires. Le troisième jour, vers les dix heures du matin, il se coucha; il sentoit des douleurs vives vers l'abdomen; ses pieds étoient froids; on lui donna des remèdes échauffans. Il mourut vers le soir; putréfaction prompte du cadavre.

Cinquième. Un homme de quarante-huit ans eut, en fructidor, l'enflure élastique, la tumeur endurcie et la pustule miliaire à la joue droite et au cou; nulle douleur; la tumeur fut extirpée; on fit une saignée. Après divers symptômes, la

suppuration s'établit le huitième jour; elle se supprima le dixième; alors, sueurs froides, extrémités glacées. Le onzième, un purgatif administré à très-haute dose, agit à peine, mais la suppuration se rétablit. Dans la nuit du treizième, elle se supprima. Le quatorzième, au matin, nouveau purgatif. Le quinzième, suppuration très-abondante; le tissu cellulaire sphacèlé se séparoit par fragmens. Le seizième, le malade fut hors de danger.

Sixième. En fructidor, une fille d'un an et demi eut la pustule miliaire, la tumeur endurcie, et l'enflure élastique à la tempe gauche. On fit l'extirpation de la tumeur; il survint une diarrhée très-abondante; la suppuration s'établit le huitième jour, et le tissu cellulaire sphacèlé se détacha bientôt après.

On voit par ces différentes histoires, que la pustule maligne attaqua des personnes de tout âge, de tout sexe, de toute constitution. Elle fut pour ainsi dire épidémique, mais non contagieuse. Il n'y eut pas deux personnes de la même maison qui en fussent affectées. Celles qui furent traitées par les saignées, et les scarifications seules, périrent; mais celles qui furent purgées échappèrent; et aucune n'est morte, dès qu'on lui a administré le traitement suivant: 1°. Proscription du vin, des alimens et de tous les échauffans. Usage de la saignée chez les sujets dont le pouls n'étoit pas trop foible; des lavemens chez ceux qui étoient constipés; des bains chez ceux qui avoient des douleurs intérieures, ou musculaires, et du petit-lait chez tous. 2°. Prompte extirpation de la tumeur dure, et de toutes les parties sphacelées qu'on pouvoit enlever, ce qui n'est pas douloureux, car on ne coupe pas jusqu'au vif. Scarification autour de la plaie qui résulte de l'extirpation, et incisions assez profondes dans le tissu cellulaire qui forme l'enflure des environs de la pustule. Application de l'onguent ægyptiac et du styrax sur les plaies résultant de l'extirpation de la petite tumeur. (On a retiré les mêmes avantages de la cautérisation par un acide caustique, par la pierre à cautère, ou par le feu). On n'a fait aucun usage des topiques résolutifs, émolliens, et on n'en a vu résulter aucun effet quand on les a appliqués pendant les premiers jours. 3°. Purgatifs peu irritans donnés à très-haute dose dès le premier jour. (Enaux, Chaussier, les proscrivent dans la pustule de Bourgogne). A la dose ordinaire ils ne produisent aucun effet; à triple dose, ils ne déterminoient que deux ou trois selles. Depuis le premier jusqu'au quinzième jour, on les administroit avant l'établissement de la suppuration, ou dès qu'elle étoit supprimée; toujours on l'a vue reparoître après leur action. Dans les années sui-

vantes on a administré des vomitifs avant l'établissement de la suppuration, mais toujours des purgatifs lorsqu'elle se supprimoit.

On pourroit rapprocher ici cette maladie de la pustule qu'on remarque quelquefois dans les hospices; mais il faut de nouveaux faits pour pouvoir la déterminer. En attendant, voici les trois espèces qu'on pourroit admettre, ou variétés.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Pustule maligne de Bourgogne.*

Causes excitantes. Contagion communiquée par le contact, la respiration, la digestion.

Symptômes. Prurit, formation d'une vésicule séreuse, puis tubercule dur, aréole, phlyctène, gangrène, guérison ou la mort.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Pustule maligne du Vernet.*

Causes excitantes. Inconnues.

Symptômes. Petite dureté circulaire, surmontée par une pustule lenticulaire, noirâtre, et située au milieu d'une enflure élastique, qui devient rapidement très-considérable; affection simultanée du canal intestinal. *Nulle douleur ni rougeur locales.* Terminaison par une mort assez prompte, ou par une grande séparation de tissu cellulaire, et d'une petite portion de peau, qui sont dans un état de sphacèle.

TROISIÈME ESPÈCE. *Pustule maligne des Hôpitaux.*

Causes excitantes. Respiration d'un air infect, miasmes gangréneux et putrides, dont la nature est inconnue.

Symptômes. Taches de l'intérieur de la bouche, ou tumeur à la joue, tubercule dur, noir et gangréneux. La bouffissure ou le gonflement est toujours mortel, lorsqu'il existe dans les environs du tubercule.

Ces trois espèces, ou variétés, peuvent se compliquer avec les fièvres des différens ordres.

Traitement. La durée de la maladie varie; elle est quelquefois très-rapide: d'autres fois la suppuration s'établit, et la nature fait des efforts conservateurs. On emploie les caustiques stimulans, la pierre à cautère, la dissolution nitreuse d'argent, l'acide muriatique. On se sert ensuite de topiques, où entrent les décoctions de quinquina, les eaux camphrées et aromatiques, et le traitement intérieur doit être comme dans la fièvre putride ataxique, et même pestilentielle.

Une méthode curative qui est encore peu connue, est celle du médecin Ducros, de Sainte-Tulle. Ayant un jour à traiter une pustule maligne à la joue d'un homme, il se dit: Si tu te

sers de caustique et de scarifications, tu vas défigurer cet homme; n'y auroit-il point de moyen d'arrêter les progrès du mal, sans faire aucune incision? Le malade avoit déjà des angoisses et des défaillances, le pouls étoit petit, concentré, la figure blême et décomposée; il appliqua sur le vésicule un emplâtre d'opium en substance; l'escarre gangréneuse se borna, une suppuration louable s'établit, et tous les symptômes alarmans se dissipèrent. Depuis lors, plus de cinquante pustules malignes ont été ainsi guéries comme par enchantement. Du moment que la vésicule paroît, on la recouvre d'un ou deux grains d'opium, et le lendemain on la renouvelle; s'il y a inflammation, gonflement autour de la pustule, on se sert d'un cataplasme de mie de pain, largement arrosé de laudanum liquide; s'il y avoit quelque signe d'inflammation, ou si le gonflement œdémateux gênoit la respiration, on fait une saignée, et l'on emploie la médecine intérieure qu'indiquent les symptômes. Lorsque la pustule est simple, le seul emplâtre d'opium la guérit. Depuis que ce remède est connu, il n'est mort dans dix ans aucun homme du charbon dans la commune de Sainte-Tulle. Si par suite de négligence, ou de défaut de traitement, on avoit à combattre une grangrène putride qui eût fait des progrès considérables, il faut recouvrir l'ulcère avec de la poudre de charbon de cuisine; c'est le plus sûr antiseptique que nous connoissions; nous l'avons employé nous-mêmes avec succès en différentes circonstances alarmantes, et où tous les signes d'une mort prochaine étoient déjà très-apparens. Toutes les fois qu'on aura un foyer de putréfaction à détruire, le charbon réussira au-delà de toute espérance; son efficacité ne pourra jamais être contestée (1). *Voyez* l'ouvrage de mon ami Brachet sur l'usage du charbon en médecine.

Érysipèle.

A côté de la pustule maligne, on peut placer l'érysipèle, car quelquefois il devient gangréneux. Dans les observations de Lamothe, on lit qu'un jeune homme avoit un érysipèle rosacé à la cuisse, la couleur en devint noire; il fut pris d'une fièvre adynamique et il mourut. L'érysipèle est une des maladies les plus légères, lorsqu'il est simple et abandonné à la nature. On a obscurci sa doctrine à force d'écrire des fatras sur elle. Il faut recourir aux exemples d'érysipèle simple pour le bien connoître.

(1) *Considérations sur l'usage du charbon en médecine.* Paris an 11; vol. *in*-8°. Prix 1 fr. 50 c.; chez Méquignon, libraire, rue de l'École de Médecine.

Un jeune homme très-adonné à l'étude, sujet aux hémorragies nasales et aux hémorroïdes, avoit coutume de se faire saigner lorsque celles-ci ne couloient pas; depuis deux mois, ayant négligé cette pratique, inquiétude, chagrin profond, état de santé douteux, appétit vorace, course forcée, suivie de fatigue, frissons passagers qui se sont renouvelés toute la nuit. Le deuxième jour, tension, douleur, rougeur, chaleur, gonflement sur toute l'étendue du nez. (Eau d'orge avec syrop de vinaigre.) Le troisième, deux grains d'émétique dans une pinte d'eau ont provoqué le vomissement de matières muqueuses, jaunes, verdâtres; le vomissement a continué pendant sept à huit heures avec des mouvemens spasmodiques dans les membres et le tronc. Le quatrième, l'érysipèle s'est étendu à toute la face : peau très-sèche, chaleur vive. Le cinquième, gonflement, rougeur vive, tension douloureuse de la face, toux, expectoration muqueuse abondante, qui a duré vingt-quatre heures. Le sixième, flux hémorroïdal (vin, vinaigre étendu d'une très-petite quantité d'eau, pour boisson). Le septième, tuméfaction de la face augmentée, érysipèle plus étendu, paupières tuméfiées, rouges. Le soir, frisson très-fort, froid des pieds, suivi de chaleur très-vive. Dans la nuit, écoulement, par l'anus, d'un sang noir très-fétide. Le huitième, face moins tuméfiée, commencement de la desquammation, pouls plus souple, moins fréquent, peau moins aride. Le neuvième, l'épiderme de la face tombe par écailles larges; écoulement hémorroïdal modéré, éruption de beaucoup de vents (eau d'orge, avec sirop de vinaigre; pour régime, un peu de fruits, pommes, oranges). Le treizième, un bain tiède a renouvelé la tension, le gonflement, la douleur de la face, ce qui a fait craindre un nouvel érysipèle; néanmoins tout a disparu dès le lendemain. La desquammation a continué les jours suivans, et le malade est revenu à ses premiers exercices. (*Pinel.*)

Hoffmann a fait le premier l'observation que l'érysipèle devoit être rapproché de la peste. Il rapporte l'histoire suivante. Un homme de soixante-dix ans avoit eu des hémorroïdes, qui avoient disparu; il voyage par un temps chaud et humide; colère vive en arrivant chez lui, mal-aise, frissons, léger délire. Le troisième jour, douleur et sensibilité dans les glandes inguinales, éruption d'un érysipèle rouge sur la cuisse. On donne des excitans capables de porter à la peau; on applique sur le membre affecté du vinaigre, de la litharge, et une infusion de fleurs de sureau (ces sédatifs, dirigés sur une partie, sont sujets à produire une répercussion); assoupissement, affaissement de la tumeur, et mort. Il faut appli-

quer les topiques avec ménagement, éviter les répercussifs, mais combattre la gangrène locale si elle se manifeste.

Il y a des exemples d'érysipèles périodiques. On en trouve dans Stahl. Lamothe parle d'un érysipèle ambulant qui parcourut successivement toutes les parties du corps d'un enfant. Quelquefois l'érysipèle est critique. Pinel rapporte en avoir vu un en l'an 9, qui fut la crise d'une fièvre quarte. Il y a un érysipèle particulier connu sous le nom de *zona*, parce qu'il enveloppe le corps comme une espèce de ceinture. Chaque année on en voit quatre ou cinq exemples à la Salpêtrière. Tulpius, médecin hollandais, très-bon observateur, en rapporte des exemples bien décrits. Il nomme la maladie, *herpes excedens*. Lorsque les écailles des pustules sont tombées, il reste très-souvent une douleur vive dans cette partie, qui ne cède qu'à l'application des vésicatoires.

Pline regardoit cette maladie comme très-dangereuse; mais Pline, excessivement crédule, n'est pas une autorité en médecine.

Il y a donc, comme on voit, deux espèces d'érysipèles qui ont des caractères bien tranchés, et qui doivent les faire reconnoître, indépendamment de toute complication avec les fièvres qui les accompagnent, soit qu'elles affectent le type angioténique, gastrique ou bilieux.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Erysipèle simple.*

Causes excitantes. Excès de fatigue pendant un temps chaud et humide ou froid, colère, frayeur, cessation des hémorroïdes, omission des saignées périodiques qu'on avoit coutume de faire, une fièvre intermittente mal terminée.

Symptômes. Deux ou trois jours avant l'éruption, frissons plus ou moins marqués, duretés et fréquences du pouls, nausées, douleur avec sentiment d'ardeur dans les parties voisines ou éloignées de celles où doit se manifester une phlegmasie de la peau légère, superficielle, non circonscrite, étendue en longueur, d'un rouge foncé, couleur qui disparoît par la pression, et qui ensuite se renouvelle; diminution de ces symptômes le troisième ou quatrième jour de leur apparition; entière terminaison le huitième ou le neuvième, par la desquammation, ou de toute autre manière, suivant l'intensité de l'inflammation et sa profondeur.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Érysipèle pustuleux ou zona.*

Causes excitantes. Inconnues; la gale peut être répercutée ou mal guérie.

Symptômes. Frissons, rougeur locale, puis douleur brûlante, apparition de phlyctènes ou vésicules, contenant un

fluide terne, jaunâtre, unicolore, et qui, par le dessèchement, deviennent noirâtres; sentiment d'ardeur et de démangeaison, qui augmente par l'application des topiques gras et humides, renouvellement des pustules, elles entourent le corps comme une demi-ceinture, quelque partie du tronc, le dos ou l'abdomen, durée de vingt-cinq à trente jours. Pinel dit ne l'avoir jamais vu que d'un seul côté, depuis le nombril jusqu'à l'épine du dos.

Traitement. Quand l'érysipèle est simple, on l'abandonne aux soins de la nature; on donne à l'intérieur quelques délayans, comme l'eau d'orge édulcorée avec le miel ou le syrop de vinaigre, l'oxicrat, la tisanne vineuse. On peut permettre l'usage des fruits doux et acidulés, tels qu'oranges, grenades, pommes, groseilles. S'il y avoit quelque signe d'embarras gastrique, on auroit recours à l'émétique. Il faut proscrire les topiques gras, humides et onctueux, et éviter avec le plus grand soin les astringens et répercussifs froids. On ne doit permettre d'étendre sur la partie malade, qu'une légère couche de farine d'avoine ou de froment, c'est la méthode de Pinel; il s'en est toujours loué. Le traitement est le même pour le zona, lorsqu'il est simple. On le saupoudre aussi de farine, et on le recouvre ensuite d'un bandeau très-fin. Dans cette espèce, les topiques gras produisent des douleurs musculaires qui durent une ou plusieurs années, et qui résistent quelquefois aux vésicatoires. S'il y avoit quelque complication, on auroit recours aux vomitifs, à la saignée, aux topiques intérieurs, au vin, au quinquina, et aux topiques antiseptiques d'après les symptômes qui se manifesteroient. Je crois que l'eau de sureau appliquée chaude sur l'érysipèle ne peut pas nuire, je l'ai vu employer avec succès. A la fin de la maladie on peut donner quelques purgatifs. Dans l'érysipèle simple, il n'y a que le tissu réticulaire d'affecté; mais dans l'érysipèle gangréneux, le tissu cellulaire est frappé de mortification. Comme le zona se prolonge de vingt-cinq à trente jours, et que la fièvre est à peine sensible après les premiers jours, on permet au malade le rôt, le vermicel, les plantes ou racines potagères, les fruits crus ou cuits.

Petite vérole.

Cette maladie semble encore venir se placer naturellement après les phlegmasies de la peau. Rhasès est le premier auteur qui l'ait bien décrite; mais il se ressent un peu trop de la médecine arabe, qui donne beaucoup d'explications et peu de descriptions. L'Hippocrate anglais, l'immortel Sydenham, ne s'est pas moins rendu recommandable sous le rapport de la partie descriptive, que sous celui du traitement

qui lui convient. Avant lui la méthode échauffante étoit en usage, et Dieu sait le grand nombre de ses victimes. Tout nous prouve que cette maladie étoit inconnue aux anciens, et qu'elle ne remonte pas au-delà du septième siècle. Son origine et sa nature resteront encore long-temps dans l'oubli; il seroit plus qu'inutile de s'en occuper. On se perdroit dans des opinions hypothétiques, sans qu'il en résultât absolument rien d'utile pour la science. Cette maladie, pour être bien traitée, n'a besoin que d'être connue dans sa marche et ses symptômes. Elle se communique par contagion, mais le mouvement fébrile ne se développe que cinq à six jours après. Cette fièvre est de trois jours dans les petites véroles régulières. Elle est marquée d'abord par des frissons, une chaleur plus ou moins vive, des douleurs du dos, de la tête et des membres; sensibilité vive et douleur à la région épigastrique, nausées ou vomissement, somnolence, tendance à la sueur chez les adultes, jamais chez les enfans; quelquefois accès épileptiques ou convulsions. Vers le troisième jour, éruption à la face de petites taches rouges, qui descendent aux bras, aux mains, puis au tronc; de petits boutons remplacent les taches; ils croissent en volume et en nombre, et peu à peu ils s'enflamment. La face se tuméfie et devient quelquefois monstrueuse; les yeux se ferment par la tuméfaction des paupières; délire ou affection comateuse; quelquefois ophtalmie inflammatoire ou pustuleuse; salivation chez les adultes, diarrhée chez les enfans, espèces variées d'angines, anxiété, symptômes de péripneumonie ou de dyssenterie; les boutons finissent par devenir autant de pustules en quatre ou cinq jours, et ces pustules se terminent par la dessication. On avoit regardé en général la fièvre secondaire, et l'enflure qui surviennent dans le troisième temps, comme causées par la suppuration. Le docteur Hallé (Histoire de la Société de Médecine, années 1784 et 1785) s'est élevé contre ce préjugé; il a fait voir que cette enflure et la fièvre secondaire, sont entièrement distinctes des suites de l'éruption par leur nature, leur marche, leurs métastases, leurs accidens, et qu'on ne peut guère s'empêcher de les regarder l'une et l'autre comme concourant à une dépuration aussi essentielle que celle qui se fait par le moyen de l'éruption. La première dépuration se fait à la surface de la peau, et les boutons qui la constituent, ont leur base dans le tissu muqueux; la deuxième se fait dans le tissu cellulaire, en distend les cellules, est accompagnée de mouvemens plus doux, et paroît se passer entièrement dans le système lymphatique. Les deux dépurations cessent d'être sensibles quand d'une part la desquammation est faite, et quand de l'autre, l'enflure n'est plus remarquable. (*Pinel.*)

Quoique tous les nosologistes aient cru jusqu'ici devoir former de la variole deux espèces bien distinctes, et la distinguer en discrète et en confluente, cependant, nous n'en admettons que la première parce que la seconde n'en est qu'une variété, où tous les symptômes sont portés au degré le plus intense. (Voyez *la Thèse de M. Bayle, et le journal de ses discussions avec Pinel, lors de son examen dans l'amphithéâtre de l'École de médecine.*) Rien ne prouve plus leur identité spécifique, quoique leur aspect soit très-différent, que la faculté qu'a une espèce de produire l'autre, et réciproquement, lorsqu'on fait des essais là-dessus par l'inoculation. La marche des symptômes de la confluente, est sans doute bien différente de celle de la discrète ou bénigne; mais admettra-t-on aussi deux espèces de fièvres adynamiques, parce que, dans l'une les symptômes seront modérés, et dans l'autre portés au plus haut degré de violence et d'intensité? Non certainement. Eh bien! il doit en être de même dans la classification de la variole : elle est une dans son essence, et ne peut que varier dans ses symptômes et dans ses complications. Ce qui sans doute exige dans ces derniers cas un traitement différent, et dont tous les praticiens, sans en excepter même M. Bayle, conviennent.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Petite vérole naturelle* ou *bénigne.*

Causes excitantes. Principe contagieux par contact, insertion ou respiration.

Symptômes. Frissons plus ou moins vifs, douleur des lombes, sensibilité à l'épigastre, nausées ou vomissement, disposition aux sueurs, sorte d'assoupissement. Vers la fin du troisième jour, au commencement du quatrième, pendant le cours duquel l'éruption s'accroît, on apperçoit sur le visage de petits points rouges qui s'élèvent insensiblement en forme de boutons très-distincts; vers le septième jour, il paroît au sommet de ces boutons une petite vésicule qui contient un fluide presqu'incolore. Enfin vers le huitième jour, elles deviennent de vraies pustules, et sont exactement environnées d'une aréole inflammatoire. Alors le visage se tuméfie, les paupières se gonflent, et recouvrent les yeux. Boerhaave dit que le danger est toujours proportionné à la quantité de pustules qui occupent la tête; et il conseille de baigner les pieds avant l'éruption, afin d'attirer un plus grand nombre de pustules aux extrémités. (*Prax. med. vol. 5. pag. 316*). Au deuxième jour les aréoles s'effacent insensiblement, le gonflement du visage diminue, les pustules paroissent entièrement remplies, elles s'ouvrent, la matière s'écoule, la peau se ride, enfin la dessication a lieu.

PREMIÈRE VARIÉTÉ. *Petite vérole Confluente* ou *maligne.*

Causes excitantes. Miasme contagieux de la même nature que celui de la variole naturelle ; idiosyncrasie particulière des tempéramens.

Symptômes. Fièvre éruptive plus vive que dans la précédente, pouls plus fréquent et plus serré, assoupissement plus considérable, délire, vomissemens, accès épileptiques, quelquefois funestes aux enfans, même avant aucune éruption. Au troisième jour, éruption des boutons précédée d'une efflorescence érysipélateuse, plus rapprochée que dans la variole bénigne, rémission et exacerbation alternative de la fièvre qui continue à être violente depuis le sixième jour pendant tout le cours de la maladie. Les boutons très-nombreux sur le visage, semblent se confondre, la circonférence de la vésicule n'est pas bornée par une aréole inflammatoire, tandis que la peau du sommet est pâle et flasque, la couleur de la liqueur opaque, puis elle devient brune, loin d'offrir un beau jaune. Le gonflement du visage est extrême, et ne diminue que vers le dixième ou onzième jour que les pustules se rompent, ce qui prénonce la dessication. Cette maladie se complique très-souvent avec la fièvre adynamique, ou avec une angine.

DEUXIÈME VARIÉTÉ. *Petite vérole Inoculée.*

Causes excitantes. Communication artificielle du virus variolique.

Symptômes. Il se manifeste un petit tubercule vers la fin du troisième jour à l'endroit de la piqûre. Le quatrième, picotement, et vésicule transparente, vue avec la lunette. Le cinquième, accroissement du bouton, sommet déprimé, rougeur du bord, éruption de petits tubercules environnans, glandes subaxillaires douloureuses. Le septième, l'aréole érysipélateuse augmente, la pustule est blanche, opaque à son sommet. Le septième jour de l'inoculation, fièvre, le dixième ou onzième, cessation de la fièvre, éruption générale de points rouges qui suivent la même marche que ci-dessus.

TROISIÈME VARIÉTÉ. *Petite Vérole-Vaccine.*

Causes excitantes. Communiquée primitivement de la vache à l'homme par piqûre ou insertion, non épidémique ni contagieuse naturellement.

Symptômes. Vers le quatrième jour (1), légère dureté

(1) *Recherches Historiques et Médicales sur la Vaccine ;* par H. M. Husson, an IX ; ouvrage précieux sous le rapport descriptif, et qui est le meilleur en ce genre.

dans le tissu de la peau, qui borde la petite cicatrice. Le cinquième jour la cicatricule se colle sur la peau, l'élévation sensible la veille, prend une apparence circulaire, une couleur plus rouge enveloppe la cicatricule, des démangeaisons se font sentir. Le sixième jour la teinte rouge s'éclaircit, le bourrelet ou l'élévation circulaire s'élargit et augmente, ce qui fait paroître la cicatricule plus déprimée : un cercle rouge d'une demi-ligne de diamètre, circonscrit alors le bouton. Le septième jour le bourrelet circulaireprend un aspect argenté, la teinte rouge claire qui le coloroit s'enfonce dans la dépression centrale. Le huitième jour le bourrelet s'élargit, la matière sécrétée en plus grande quantité, soulève ses bords, qui deviennent tendus, gonflés et d'un blanc grisâtre. Le cercle rouge très-étroit, qui, jusqu'à cette époque a circoncrit le bouton, paroît prendre une couleur moins vive : le neuvième jour tout cet appareil prend un plus grand degré d'intensité; le bourrelet vésiculaire est plus large, plus élevé, et plus rempli de matière. Le dixième jour l'aréole devient plus large, et acquiert quelquefois le diamètre d'un à deux pouces. La peau qui couvre l'aréole s'épaissit, on diroit qu'un érysipèle phlegmoneux occupe toute la portion de la peau qui en est le siége. A cette époque le vacciné éprouve quelquefois une douleur dans les glandes axillaires, et le plus ordinairement un mouvement fébrile marqué par des bâillemens, la pâleur et la rougeur alternatives de la face, et l'accélération du pouls. C'est vers le onzième jour que l'inflammation semble se terminer. Si on pique le bouton, on voit sortir une gouttelette très-limpide, bientôt remplacée par une autre ; jamais il ne se vide d'une manière complète, ce qui indique que le vaccin est bon à prendre pour vacciner (1). Le douzième jour la dépression centrale commence à se dessécher et prendre l'apparence d'une croûte; la liqueur contenue dans le bourrelet vésiculaire, jusqu'alors limpide, et lui donnant une teinte argentée, devient trouble. Le treizième jour la dessication fait des progrès, en marchant du centre à la circonférence; le bourrelet vésiculaire jaunit, et se rétrécit dans le temps que la dessication devient centrale. Enfin la croûte solide, dure, prend une couleur plus foncée, et conserve toujours sa dépression, elle tombe après le vingtième jour, et laisse une cicatrice profonde (2).

(1) Le vaccin est bon à inoculer, depuis le moment où le bouton s'argente, jusqu'à celui où l'aréole commence à s'élargir. Alors il est *visqueux*, *filant*. Lorsque l'aréole est très-vive, il commence à devenir *aqueux*, et est moins reproductif.

(2) Si la mode de porter les bras nus continue, les vaccinateurs

La fausse vaccine est facile à reconnoître, elle parcourt dans deux ou trois jours ses périodes; le bouton n'est point déprimé à son centre, et n'a pas un bourrelet rempli d'une liqueur argentée, mais il est élevé, et a tous les caractères d'une pustule qui est due à une simple irritation locale. Il n'y a pas d'ailleurs de tumeur phlegmoneuse, ni une aréole marquée comme dans la vraie vaccine. Le fil imprégné de vaccin, et mis par insertion au bras, peut communiquer une fausse vaccine, lorsque par le transport ou l'envoi, le fluide vaccin desséché est tombé en écaille; il faut délayer le vaccin sur un verre, et inoculer avec, lorsqu'on le conserve dans du coton ou des mèches.

Traitement. Lorsque la petite vérole est bénigne, le régime rafraîchissant suffit pour la conduire à une heureuse terminaison. On donne la tisane vineuse, les boissons acidules, et on interdit le vin et la viande; tous les cordiaux et les échauffans doivent être proscrits, la nourriture doit être composée, d'après Sydenham, de décoctions d'orge, d'avoine, de pommes cuites. Le malade ne doit pas garder le lit avant le sixième jour, il suffit qu'il soit dans la chambre. Le pouls plein et fort, la rougeur du visage, la douleur et pesanteur de la tête, la douleur des lombes, le gonflement des veines, la jeunesse, un tempérament athlétique, la suppression d'une évacuation sanguine, l'abus des liqueurs alkoolisées, indiquent la saignée dès le premier ou second jour. Si on est en été, qu'il fasse très-chaud, et que les pustules ne soient pas en trop grande quantité, on fera lever le malade pendant quelques heures, et quand il sera dans son lit, on évitera qu'il sue. Sur le déclin de la maladie on peut donner quelques cuillerées de vin, ou tout autre cordial tempéré; une panade, faite avec du sucre, ou avec la farine d'avoine, le sucre et la bière. Dans la petite vérole confluente, quoique le malade ait plus besoin de rafraîchissans que d'échauffans, il faut néanmoins lui faire garder le lit afin de procurer l'enflure du visage et des mains (sans laquelle point de guérison), ayant soin de lui faire tenir les mains cachées, et de le faire changer de place dans son lit, afin de tempérer la grande chaleur que cause la fièvre. Pour aider la salivation, on donne au malade de la petite bière, ou de l'eau laiteuse, composée de trois parties d'eau sur une de lait. Sydenham avoit coutume de donner alors aux adultes

---

doivent avoir soin de faire les piqûres très-haut, pour qu'on ne voie pas les cicatrices qui gâteroient les beaux bras de nos jeunes demoiselles. L'Amour, qui blesse tant de monde, redoute, dans une jeune beauté, jusqu'à la plus légère piqûre.

seulement, et jamais aux enfans, les narcotiques, depuis que l'éruption étoit faite, jusqu'à la fin de la maladie, pour procurer un sommeil modéré, prévenir la phrénésie, et favoriser l'enflure du visage et des mains qui est si importante dans cette maladie, et sans laquelle le malade périt. Il faisoit prendre le narcotique à six ou sept heures du soir; il étoit composé de quatorze gouttes de laudanum liquide, ou d'une once de sirop diacode, dissoute dans de l'eau de fleurs de primevère, ou de toute autre eau distillée. Il ne faut pas plus arrêter la diarrhée des enfans qui ont la petite vérole confluente, qu'on n'arrête la salivation chez les adultes; l'une et l'autre doivent être regardées comme une crise que fait la nature pour expulser au-dehors des *humeurs* qui la troublent. La diarrhée n'est nuisible, que dans la petite vérole discrète chez les enfans.

Si, par un mauvais régime, dans la petite vérole discrète, le visage n'enfle pas, et qu'il y ait transport au cerveau, alors il faut donner de suite un narcotique, exposer le malade au grand air, le faire sortir du lit, et lui faire une saignée; on en retire, par ce moyen là, plusieurs des bras de la mort. Un gargarisme détersif, composé d'eau d'orge avec le miel rosat, ou tout autre, est absolument nécessaire, lorsque la salive est très-visqueuse dans la petite vérole confluente, et qu'elle menace d'étouffer le malade, comme cela arrive souvent le onzième jour. Quelquefois ce moyen est nul, et il faut en venir à un fort émétique. S'il y avoit suppression d'urine, rien ne réussit mieux que de faire sortir le malade du lit, de lui faire faire deux ou trois tours par la chambre, soutenu par deux personnes. Dans la convalescence après une petite vérole violente, et lorsque le malade commence à manger de la viande, il faut le saigner; le sang qu'on lui retire a la couenne inflammatoire, et on prévient par-là les ophtalmies rébelles, et les autres mauvaises suites qu'entraîne très-souvent cette maladie; on purge ensuite une ou deux fois, ce qui achève de dissiper l'enflure des jambes, sur-tout si l'on joint la fomentation des herbes émollientes et discussives, telles que les feuilles de mauve, de bouillon blanc, de sureau, de laurier, de fleurs de camomille, de mélilot, bouillies dans du lait (1).

Lorsque la petite vérole confluente se complique avec la fièvre adynamique, ce qui arrive souvent, il faut recourir aux toniques, aux stimulans, à l'application des vésicatoires aux jambes, à la nuque, au vin de quinquina. Bichat,

(1) *Médecine-Pratique de Sydenham*, tom. 1, pag. 133 et suivantes.

préserva une fille de la mort en lui donnant dans une seule nuit, une bouteille de vin de Bordeaux. On a publié le topique suivant, comme un moyen assuré d'ôter à la petite vérole son venin, et d'empêcher les excavations et les coutures au visage. On hache menu une livre de chair de veau sans graisse; on saupoudre le hachis de deux gros de poudre de vipère; on pétrit et divise le tout en trois parties, que l'on applique successivement à la plante des pieds de l'enfant, après avoir fait chauffer ce cataplasme modérément. On applique ensuite les deux autres à six heures d'intervalle l'un de l'autre. C'est quand l'éruption est faite et que la fièvre est dans toute sa force, que l'on emploie cet épithème: ce même topique est aussi salutaire, dans les fièvres malignes, dans la rougeole et le pourpre. Sydenham conseille d'appliquer un vésicatoire à la nuque le soir d'avant le onzième jour, immédiatement après la prise du sirop diacode, qui est plus nécessaire que jamais à cette époque, et qu'il faut même renouveler plusieurs fois dans les vingt-quatre heures, si la fièvre est intense, et qu'il y ait un délire violent. Le même praticien vante beaucoup l'application de l'ail, coupé menu et enfermé dans un linge, sur la plante des pieds, depuis le huitième jour, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de danger. On renouvelle l'ail chaque jour. C'est un moyen des plus efficaces pour débarrasser la tête.

La fièvre secondaire ou de suppuration qui survient le onzième jour, ou le quatorzième, ou le dix-septième, est quelquefois des plus violentes; il y a une agitation très-grande; le malade étouffe et meurt tout d'un coup, au grand étonnement des assistans qui, jusqu'alors, avoient bien auguré de sa maladie. Comme cette fièvre est putride, la saignée est le remède le plus propre à évacuer la matière purulente qui a pénétré dans le sang, et à calmer l'agitation et le délire. Si le ventre est resserré, il faut donner un léger purgatif. Huxham assure que rien ne lui a mieux réussi contre la fièvre secondaire que les purgatifs réitérés, en y ajoutant, dans le besoin, le calomélas, et donnant de temps en temps des narcotiques, même aux enfans. Freind pense de même (*Epistol. de purgant.*). On remédie aux taches de pourpre répandues sur la peau, par les rafraîchissans; mais s'il y a hémoptisie et pissement de sang, deux signes ordinairement mortels, voici, d'après Sydenham, de quelle manière on peut mettre la vie du malade en sûreté. Il faut d'abord faire une saignée copieuse et donner le narcotique suivant: eau de coquelicot, deux onces; laudanum liquide, quatorze gouttes; vinaigre distillé, trois gros; sirop diacode, demi-once, pour une seule potion. On ordonne ensuite, jusqu'à la fin de l'hé-

morragie, demi-gros de trois heures en trois heures, dans une cuillerée de sirop de grande consoude, d'un mélange d'un gros de trochisques de terre de lemnos et de bol d'arménie; de demi-gros de terre sigillée, de sang dragon et de corail rouge, et d'un scrupule de mastic et de gomme arabique. Le malade boit par-dessus quatre cuillerées du julep astringent qui suit: eaux de plantain et de bourgeons de chêne, de chacune, trois onces; eau de canelle orgée, deux onces; sirop de roses sèches, une once; acide sulphurique ou esprit de vitriol, autant qu'il en faut pour donner une légère acidité. Pendant ce temps on continuera la potion narcotique tous les soirs. Les émulsions avec les quatre semences froides majeures, et la graine de pavot blanc, sont très-utiles. On emploie avec succès, au rapport d'Hillary (*Essai sur la petite vérole, pag. 133 et suiv.*), les fomentations chaudes sur les extrémités, les acides minéraux en boisson alongée d'eau, et on réitère la saignée si le pouls est élevé. Le même praticien assure n'avoir jamais vu survenir de petite vérole confluente chez les personnes qui, avant d'être attaquées de la contagion, avoient pris, d'après ses conseils, des purgatifs antiphlogistiques par intervalles, s'étoient abstenues des liqueurs spiritueuses, et avoient fait usage de la saignée et d'un vomitif, suivant le besoin.

Comme l'inoculation de la vaccine est des plus bénignes, et n'est pas même une maladie, on en confie la guérison à la nature, et l'on a soin que l'enfant évite tous les excès; une diète trop sévère lui seroit nuisible. S'il survenoit quelques symptômes inquiétans, et qui dépendissent de quelque maladie qui seroit compliquée avec la vaccine, on se conduiroit d'après les indications à remplir, en attaquant la maladie dominante par les remèdes usités.

Rougeole.

Elle a beaucoup de rapport avec le variole, soit par la forme de l'éruption dès les premiers jours, soit par les signes précurseurs; mais il y a des différences marquées qui n'échappent point au praticien expérimenté. C'est encore une maladie qui paroît être originaire d'Afrique, et dont on ne trouve aucune trace avant Rhasès. Mais Sydenham est celui qui nous l'a fait connoître de la manière la plus exacte, et qui a prescrit le vrai traitement qui lui convient. Dans la rougeole, les membranes muqueuses sont plus affectées que dans la variole; et le larmoiement, la rougeur des paupières, l'éternuement, le corysa et la toux, sont des symptômes caractéristiques de la première, sur-tout si l'on remarque des alternatives de frisson et de chaleur.

Voici un exemple de petite rougeole simple (1). Un jeune homme de vingt-un ans, fort et vigoureux, éprouve du mal-aise. Le premier jour, lassitude générale, pouls fébrile; le deuxième, douleur de tête, fièvre, visage coloré, le soir, éruption de petites taches rouges; le troisième, face très-animée, légère oppression, toux, chaleur brûlante à la peau, pouls fréquent un peu dur; le quatrième, fièvre moindre, pâleur des taches; le cinquième et sixième jour, changement en mieux, quelques déjections jaunâtres produites par une potion laxative; le septième, convalescence.

Stoll rapporte une observation d'une rougeole compliquée avec un embarras gastrique, et dernièrement j'en ai traité une dans laquelle on voyoit tous les signes de la fièvre adynamique la plus intense. Le jeune enfant, âgé de cinq ans, étoit à toute extrémité, lorsque pour débarrasser la poitrine qui étoit déjà engorgée, je lui appliquai deux vésicatoires aux jambes, et un troisième au bras gauche; j'eus soin de lui faire prendre des cuillerées très-rapprochées d'un bon vin, et je le sauvai par ce moyen. Sydenham décrit ainsi la marche de cette maladie. La chaleur et le froid se succèdent alternativement le premier jour. Le second, la fièvre survient, le malade se trouve fort mal, il est attaqué de la soif et dégoûté de toute nourriture; sa langue est blanche, sans être sèche; il a une toux petite et fréquente, une douleur de tête avec une pesanteur des yeux, et une continuelle envie de dormir; il distille sans cesse de son nez et de ses yeux une humeur séreuse (ce qui est un signe certain de la prochaine éruption des pustules de la rougeole); il éternue, ses paupières se gonflent; il vomit; il lui survient une diarrhée qui fournit des déjections verdâtres, principalement lorsque c'est un enfant qui fait des dents. Les accidens augmentent considérablement jusqu'au quatrième jour. Alors, et quelquefois, le cinquième jour seulement, on voit paroître sur le front et sur le visage de petites taches rouges, semblables à des morsures de puces, qui augmentent en nombre et en grandeur, et se joignent en forme de grappes, se serrent les unes contre les autres sur tout le visage, et le couvrent de taches rouges de différentes figures. Ces taches sont composées de petites bubes de même couleur, qui s'élèvent tant soit peu sur la surface de la peau, et dont on sent plutôt sous le doigt les inégalités lorsqu'on les touche légèrement, qu'on ne les aperçoit à la vue à quelque distance. Ces taches qui n'ont d'abord

(1) *Dissertation sur la Rougeole simple*; par G. Roux de Moulins. Paris, an 10.

attaqué que le visage, s'étendent ensuite sur la poitrine, sur le ventre, sur les cuisses, sur les jambes, et sur tout le corps. Elles sont larges et rouges, et presque point élevées au-dessus de la surface de la peau. L'éruption des pustules ne diminue pas autant la violence des symptômes que dans la petite vérole. A la vérité, il n'y a plus alors de vomissement, mais la toux, la fièvre, et la difficulté de respirer augmentent; le larmoiement, l'envie de dormir, et le dégoût continuent. Vers le sixième jour, la peau du visage devient rude, à mesure que les pustules s'évanouissent, et que l'épiderme se déchire. Les taches du reste du corps sont très-grandes et d'un rouge très-vif. Vers le huitième jour, il n'y a plus de pustules sur le visage, et très-peu ailleurs. Le neuvième jour, il n'en reste plus nulle part; mais elles laissent sur le visage, sur les extrémités, et quelquefois sur tout le corps, des écailles farineuses; pour-lors la fièvre augmente, comme aussi la toux et la difficulté de respirer. Dans les adultes, quand on emploie un régime échauffant, les taches deviennent d'abord livides, et ensuite noirâtres (1).

PREMIÈRE ESPÈCE. *Rougeole simple.*

Causes excitantes. Communication immédiate du principe qui la produit.

Symptômes. Au début, frisson, alternatives de froid et de chaud, soif, chaleur, anorexie, anxiétés, mal-aise, vomissemens. Voix rauque, respiration difficile, toux fréquente et incommode; le quatrième jour, éruption de petites taches rouges, qui commencent au visage et se répandent sur tout le corps. Vers le sixième ou le septième jour, le rouge vif des taches s'obscurcit, l'éruption commence à disparoître, et la desquammation arrive le neuvième jour.

Traitement. Quand la rougeole est simple, il faut se borner aux boissons délayantes, et pectorales. Le sirop violat et le sirop de capillaire suffisent ordinairement. J'ai vu des enfans ne vouloir boire que de la tisanne vineuse, ou même du vin pur. Si la toux étoit forte, il faudroit donner le looch prescrit par Sydenham, et composé de deux onces d'huile d'amandes douces, d'une once de sirop violat, et autant de sirop de capillaire, avec du sucre candi. Le même praticien ordonne tous les soirs depuis le commencement de la maladie jusqu'à la fin, augmentant ou diminuant la dose à proportion de l'âge, la potion composée de trois onces de cerises noires, et d'une once de sirop diacode. Le malade se tiendra

(1) *Médecine Pratique de Sydenham*, tom. 1, pag. 318.

au lit deux jours après que l'éruption aura commencé. Si après que les boutons se sont dissipés, la fièvre, la difficulté de respirer, et les autres symptômes qui imitent la péripneumonie surviennent, il faut saigner copieusement du bras, jusqu'à deux ou trois fois, suivant le besoin; et laissant des intervalles entre les saignées. Chez les enfans on applique des sangsues sur les pieds. On continue la décoction pectorale, et le looch ci-dessus. Dans les cas où la rougeole se manifesteroit avec un embarras gastrique, il faudroit donner un vomitif, les toniques et les stimulans, si la fièvre adynamique et l'ataxique venoient à se compliquer avec elle; c'est alors qu'on feroit usage des boissons vineuses, des potions camphrées, des épispastiques à l'extérieur, sur-tout aux jambes qu'on auroit auparavant humectées d'un bain tiéde, pour diminuer la congestion de la tête; une décoction de scorsonère fort acidulée, et une potion camphrée et éthérée, sont aussi des remèdes indiqués.

Les rougeoles mal traitées, ou qui attaquent des sujets cacochymes, laissent souvent des affections chroniques au poumon; de-là des phthisies, des marasmes, qu'on combat dans le principe par les vésicatoires, les vomitifs, mais qui le plus souvent deviennent incurables par la foiblesse des individus qu'elles attaquent. Les diurétiques, les purgatifs, dissipent l'anasarque qui accompagne quelquefois la rougeole.

Scarlatine (fièvre rouge).

On a pu regarder pendant long-temps la scarlatine comme une simple éruption symptomatique, mais en suivant avec attention sa marche, et ses progrès comme maladie épidémique, on ne peut s'empêcher de reconnoître en elle tous les caractères d'une vraie phlegmasie cutanée, comme la rougeur, la chaleur, le gonflement, une tension douloureuse, avec un prélude fébrile qui dure deux ou trois jours. Elle est quelquefois très-légère, mais d'autres fois aussi elle est très-dangereuse. Voici l'exemple qu'en rapporte Pinel dans ses cours de clinique. Un jeune homme fut pris le premier jour d'un frisson, puis d'une chaleur extraordinaire, céphalalgie, amertume de la bouche. Dès le lendemain, boisson émétisée, sentiment de douleur dans la gorge, le soir, yeux larmoyans, et exacerbation deux fois le jour, marquée par la soif, la céphalalgie plus intense. Le troisième jour, face très-gonflée, écoulement très-visqueux par le nez, la gorge, le conduit auditif, la conjonctive, les parotides gonflées, déglutition difficile; le soir, taches larges de couleur écarlate sur toute la surface de la peau. La marche de la

fièvre gastrique alloit toujours son train; les anxiétés étoient fort grandes; les amygdales très-rapprochées, difficulté de respirer, face rouge, animée, insensibilité mentale, vésicatoire à la nuque, soit pour produire un écoulement, soit pour faire dérivation; la connoissance sembla revenir, vapeurs émollientes. Le soir l'agitation, les anxiétés furent portées au plus haut degré d'intensité; huit sangsues à la région des amygdales. C'est le quatrième jour au matin qu'il y eut un soulagement, mais il y avoit carphologie, ici ce symptôme n'avoit rien d'effrayant, parce qu'il n'avoit été précédé d'aucun autre symptôme nerveux; délire taciturne, la saignée du pied fut projetée, mais application de huit sangsues sur le pied, et dès le lendemain, on vit un mieux sensible; il n'y eut plus qu'une espèce de somnolence, la déglutition fut plus facile, les mucosités acquirent plus de consistance. Le sixième jour la face diminua de volume, les urines devinrent rouges, la desquammation eut lieu le septième jour, comme si la maladie avoit été non compliquée de fièvre gastrique. Le huitième jour tout alloit bien, le treizième et le quatorzième la fièvre se termina heureusement.

M. Perrio a fait une très-bonne dissertation sur la scarlatine, il l'a décrite simple et compliquée. Beaucoup d'observations prouvent qu'elle est contagieuse. Douze personnes qui soignèrent ou approchèrent le malade précédent, furent prises les unes de fièvre scarlatine simple, les autres avec abcès aux amygdales, et le frère du malade l'étant venu voir dans un état d'adynamie, fut pris au retour de son voyage, qui étoit de quatre lieues, d'une scarlatine avec fièvre ataxique, qui le fit périr le quatrième jour de la maladie.

Près d'Arpajon, non loin de la campagne du professeur Pinel, sont deux vallons, ou il règne très-souvent des fièvres scarlatines qui se compliquent avec la fièvre adynamique. Voici leur marche. Dès le deuxième jour la peau est brûlante, les traits du visage s'affaissent, les taches sont livides, l'éruption a lieu dès le second jour. La langue est fuligineuse, le pouls tombe, le ventre se météorise, soubresaut des tendons, contractions spasmodiques, mort du quatrième au cinquième jour. La mauvaise habitude qu'on avoit d'employer les sudorifiques, aggravoit encore tous les symptômes, lorsqu'un jeune médecin qui y pratique depuis peu, a totalement arrêté la mortalité, en employant dès le premier jour l'émétique, ensuite les boissons acidulées, et dès que les taches devenoient livides, décoction de quinquina camphrée, tisane d'acide sulfurique, fenêtres ouvertes, &c.

Dans la scarlatine, les taches sont plus larges et plus rouges que celles de la rougeole; elles sont pour ainsi dire éten-

dues en plaques. Il y a un état d'irritation plus ou moins intense de l'arrière-bouche et des glandes amygdales, surtout dans l'enfance et la puberté. Les constitutions chaudes et humides de l'atmosphère, les eaux basses des rivières qui reçoivent des immondices, et le défaut de libre circulation de l'air, peuvent compliquer les scarlatines avec des maux de gorge gangréneux, qui règnent quelquefois épidémiquement; pour l'ordinaire, il y a alors fièvre adynamique ou ataxique.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Scarlatine simple.*

Causes excitantes. Communication par contact, respiration ou autrement du principe qui la produit; quelquefois elle est sporadique. Tous les âges peuvent la contracter, mais surtout les enfans. Elle est souvent épidémique.

Symptômes. D'abord frisson suivi de chaleur, pouls fréquent, douleur de la gorge, rougeur, difficulté d'avaler; puis éruption de taches d'un rouge écarlate, qui de la face s'étendent successivement à toutes les autres parties du corps; couleur de la peau purpurine, disparition par la pression, et peu à peu diminuant de sa couleur vive, de sept à neuf jours, desquammation de l'épiderme.

Traitement. Le traitement est le même que celui de la rougeole, soit que la scarlatine soit simple ou compliquée. Sydenham recommande de donner tous les soirs un calmant avec le sirop diacode, et de purger ensuite. Il veut aussi qu'on fasse usage du sirop de suc de citron, mêlé avec l'eau de cerises noires. Un accident qui a coutume de survenir vers le quatorzième ou quinzième jour de la maladie, sans que le malade se soit trop tôt exposé à l'air froid, c'est l'anasarque. Pour le prévenir, on a proposé de faire garder la chambre aux convalescens pendant deux ou trois semaines, de pratiquer des frictions par tout le corps, avec de la flanelle imprégnée de vapeurs aromatiques, de bains légèrement stimulans, ou des laxatifs. On emploie les légers sudorifiques, et les diurétiques lorsque la maladie est déclarée; l'infusion de fleurs de sureau, la tisanne de racine de fraisier et de chiendent avec le nitre, suffisent assez souvent pour dissiper l'infiltration. Si l'on soupçonnoit foiblesse et atonie dans le système, le quinquina et les toniques conviendroient très-bien. S'il y avoit angine putride, ou mal de gorge gangréneux, on toucheroit les amygdales avec l'acide muriatique, le miel rosat, et on seconderoit l'effet des gargarismes détersifs et antiseptiques, par l'usage de la décoction de quinquina, ou des eaux aromatiques.

CHAPITRE II.

Phlegmasies du tissu cellulaire et des glandes sécrétoires.

En suivant l'ordre des affinités, nous voyons que les phlegmasies du tissu cellulaire sous-cutané suivent les phlegmasies de la peau. Comme les glandes et les viscères contiennent du tissu cellulaire, leurs affections pourront aussi être comprises dans cet ordre. Toutes les parties du corps peuvent être le siége du phlegmon, parce qu'il y a par-tout du tissu cellulaire. Toute cause irritante, interne ou externe peut le produire. Il débute quelquefois par le frisson, la chaleur, la soif, l'ardeur de la bouche; d'autres fois aussi cet appareil morbifique est peu sensible; mais peu à peu les symptômes inflammatoires diminuent, la chaleur, la douleur, appellent de tous côtés les fluides, la partie se gonfle, devient très-sensible, et le pouls est dur et fréquent. La douleur locale n'est ni cuisante, ni érosive et âcre comme dans l'érysipèle, mais elle est pulsative. La couleur est plus ou moins vive, et ne disparoît point par la pression du doigt. Si la résolution n'a pas lieu du quatrième au sixième jour, la suppuration succède, et s'annonce par la rémission de tous les symptômes. Le phlegmon, dans quelques cas se termine par gangrène ou par squirre.

Le phlegmon peut se compliquer avec les fièvres des différens ordres, et leurs caractères sont faciles à reconnoître, d'après ce que nous avons exposé ci-dessus.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Phlegmon externe ou interne.*

Causes excitantes. Compressions, ligatures, plaies, chutes, irritans naturels ou artificiels.

Symptômes. Premier temps: tension, rougeur à la peau, gonflement, douleur; il y a évidemment afflux de la lymphe, de la gélatine. Deuxième temps: chaleur, rougeur, douleur, tumeur augmentées, élancement, et mouvement fébrile. Au troisième temps, la tension, la douleur diminuent, soit par résolution, soit par suppuration. (Nous supposons une marche régulière et chez des personnes saines.) Quelquefois, mais très-rarement, la tumeur se termine par gangrène, squirre, ou une sorte d'inflammation chronique, c'est-à-dire un ulcère.

Mais qu'est-ce que la matière purulente qui se forme? il semble que toutes les parties du corps sont susceptibles de fournir du pus, même sans ulcération, c'est ce qu'on remar-

que dans la peau, les viscères, les glandes, les membranes. Bichat pensoit que le pus, de quelque part qu'il vienne, est une substance homogène. M. Swilquié, médecin attaché à l'hospice de la Salpêtrière, poursuit depuis un an l'analyse de toutes sortes de pus; il y trouve toujours, albumine, gélatine très-peu changée, carbonate de soude, muriate de soude, phosphate de chaux en très-petite quantité, malgré les différentes couleurs qu'il affecte. Il peut y avoir fièvre lente, crachats puriformes sans ulcération, aussi il ne faut pas trop se hâter de prononcer l'incurabilité de certaines phtisies. (*Pinel.*)

Traitement. Les variétés du phlegmon demandent des remèdes appropriés à l'état du malade. Dans le phlegmon simple, les délayans et les boissons acidulées, joints aux topiques anodins, émolliens ou résolutifs suffisent; la nature fait des efforts conservateurs pour le guérir. Si l'individu est foible, cacochyme, on peut donner à l'intérieur les toniques. L'émétique dissipe l'embarras gastrique lorsqu'il se présente, et l'on pourroit avoir recours à la saignée, s'il y avoit les signes d'une fièvre inflammatoire. Quant aux moyens de remédier à une dégénérescence gangréneuse de la partie, et à une fièvre adynamique ou ataxique, ils sont connus, et ils consistent dans les substances antiseptiques, stimulantes, et corroboratives. Il est inutile de dire qu'on fait garder la diète lorsque les symptômes de la maladie sont intenses.

Nota. Je pense qu'on peut prévenir le phlegmon produit par une cause irritante externe, tels qu'une piqûre, une contusion, &c., en détruisant, dans la partie, la sensibilité, au moyen des narcotiques. Hippocrate a dit *ubi dolor, ibi fluxus;* eh bien! faisons cesser la douleur, et nous n'aurons plus l'afflux du sang ni de la lymphe, et, par conséquent, plus d'accumulation des fluides, plus de distension, plus d'intumescence, plus de rougeur, plus de douleur pulsative. N'arrête-t-on pas un panaris commençant et occasionné par une piqûre, en recouvrant la partie d'un emplâtre d'opium? Le professeur Peyrilhe ne cessoit de dire dans ses cours, la douleur est le plus grand ennemi du genre humain; détruisez-la par les narcotiques, et vous serez les bienfaiteurs de l'humanité. Je n'ai jamais oublié ce conseil, et j'en ai retiré les plus grands avantages dans ma pratique. J'invite donc tous ceux qui voudront obtenir des guérisons presque miraculeuses, à employer les narcotiques en cataplasmes, sur tous les points d'irritation locale, dont la sensibilité est augmentée et où il y a afflux des fluides et du sang. Dès que la douleur sera appaisée, il n'y aura plus d'affection pathologique. Ce n'est pas ici par esprit de système ou par théorie qu'on recommande l'emploi de l'opium ou des substances

narcotiques, l'expérience journalière dépose en leur faveur; et si l'on pouvoit douter de notre assertion, qu'on demande au professeur Dubois les heureux succès qu'il en obtient dans sa pratique et dans ses opérations. Le médecin Ducros guérit toutes les pleurésies après avoir fait une légère saignée, en donnant à l'intérieur vingt gouttes de laudanum liquide, qu'il renouvelle au besoin, et jusqu'à ce que le point douloureux ait disparu et que la sensibilité soit émoussée. Sarcone suivoit la même méthode à Naples, et je crois qu'elle est excellente, toutes les fois qu'il n'y a point de complication fébrile, ou qu'on a remédié aux symptômes dominans, par l'emploi de la saignée ou de l'émétique, s'il y a embarras gastrique ou tension inflammatoire.

Péripneumonie (inflammation du poumon).

C'est une maladie analogue au phlegmon, tout s'y passe à-peu-près de même. Quoique le poumon ne s'offre pas à notre vue, nous n'en reconnoissons pas moins son état, en faisant attention aux caractères extérieurs de la maladie. Son commencement, son augmentation, sa tendance à la suppuration ou à la résolution, sont tracés dans la marche de la maladie par des symptômes évidens. C'est une des maladies qu'il faut le plus étudier, parce qu'elle se rencontre chaque jour. Elle peut se compliquer avec la fièvre gastrique, adynamique et même ataxique. Dans les ouvrages de Stoll, d'Hoffmann, de Forestus, on en trouve beaucoup d'exemples. Nous allons citer des observations de toutes ces différentes complications, elles seront extraites de la médecine clinique du professeur Pinel, parce que c'est dans les ouvrages de ce célèbre praticien qu'on retrouve la méthode et les descriptions d'Hippocrate.

Péripneumonie simple. Marqui, âgée de soixante-dix-neuf ans, sans cause excitante connue, fut attaquée d'un frisson; douleur de côté, difficulté de respirer, toux, chaleur très-vive, nuit très-agitée. Le deuxième jour, oppression, respiration douloureuse, douleur profonde répondant aux côtes asternales du côté droit, toux fréquente, crachats mêlés de sang (amertume de la bouche, sécheresse de la langue), pouls dur et fréquent. Le troisième, après midi, la gêne de la respiration, la douleur thorachique diminuant, il n'y eut plus de sang dans les crachats (eau des quatre fleurs). Le quatrième, pouls moins dur, langue muqueuse (le sulfate de soude dans la décoction de chicorée, procura quelques selles). Le paroxisme augmenta la douleur thorachique; au commencement de la nuit, sueur

abondante, sommeil. Le cinquième, expectoration facile, muqueuse, plus épaisse, léger mouvement fébrile, point de paroxisme, cessation de la douleur. Le sixième, il ne reste plus qu'un peu de fréquence dans le pouls; la respiration est libre, expectoration de bonne qualité. Le septième, convalescence.

Pleuro péripneumonie avec carnification. Geoffroi, âgée de soixante-quinze ans, sujette aux affections de poitrine, étoit convalescente d'un catarrhe simple; la nuit avoit été calme et le sommeil profond. A peine levée, frisson suivi de chaleur très-intense; l'oppression faisoit craindre l'étouffement, douleur gravative répondant aux dernières côtes asternales du côté droit; le soir, un bouillon provoqua le vomissement de matières jaunâtres, amères; dans la nuit oppression, difficultés de respirer extrêmes, toux sèche exaspérant la douleur. Le deuxième, toux plus fréquente, crachats écumeux, fortement mêlés de sang; l'oppression moindre, face peu colorée, pouls fort, fréquent, soif, agitation. Le troisième, douleur thorachique presque pas sentie, langue noire vers la base; somnolence, oppression augmentée, crachats supprimés (tisane pectorale, looch). Le quatrième, pouls plein, développé, crachats rares mêlés de sang; la nuit, douleur pongitive, point de paroxisme. Le cinquième, exaspération de tous les symptômes, crachats supprimés, paroxisme très-fort, face colorée, les crachats ont reparu, ils cessèrent de nouveau pendant la nuit, perte absolue des sens (vésicatoire). Le sixième, les bronches se remplirent de mucosités qui ne pouvoient être expectorées; sueurs froides de la face, mort.

Autopsie. La face costale du poumon droit, dans le siége où la malade rapportoit la douleur, présentoit une concrétion membraniforme verdâtre, le grand lobe étoit entièrement carnifié (1), l'autre poumon étoit gorgé de mucosités.

Pleuro-péripneumonie avec sidération. Vallet, âgée de soixante-trois ans, fut prise, à trois heures après midi, de frisson au dos, douleur profonde au côté droit du thorax, respiration douloureuse, oppression. Le deuxième, toux sèche. Le troisième, expectoration difficile et en petite quantité, soif extrême. Le cinquième, oppression augmentée, impossibilité de rester couchée, expectoration très-pénible de matières muqueuses, puriformes, mêlées de sang. Le septième, parole clapissante; saignée qui n'a pas

(1) Pinel a examiné à la Salpêtrière, avec M. Swilquié, cette espèce de poumon. Exposé à une eau où l'on a fait dissoudre de la potasse, le poumon revient à son état naturel; puis on trouve une membrane albumineuse, qui est le produit de l'inflammation, et bouche toutes les cellules aériennes.

soulagé (tisane pectorale, julep). Le huitième, langue aride, d'un rouge foncé, douleur lancinante, pouls déprimé, moins fréquent, douleur, oppression extrême. Le neuvième, pouls intermittent, irrégulier, sur-tout le soir, confusion des idées, carphologie. Le onzième, mort. (Plusieurs selles par jour durant la maladie.)

Autopsie. Poumon gauche intact ; le droit avoit contracté des adhérences avec le péricarde ; sa face costale étoit recouverte d'une concrétion membraniforme ; le parenchyme de ce viscère avoit la consistance molle d'une bouillie. On a trouvé dans son intérieur de petites vomiques qui contenoient une matière puriforme, sanguinolente, semblable aux crachats expectorés.

Péripneumonie gastrique. Dépargi, âgée de cinquante-deux ans. Premier jour de la maladie, frisson, assoupissement ; au réveil, chaleur, douleur vive sous les côtes asternales droites ; les jours suivans, paroxisme, rougeur des pommettes.

SYMPTOMES DE LA PÉRIPNEUMON.	SYMPTOMES GASTRIQUES.	SYMPTOMES COMMUNS.
6e. Douleur pongitive au côté droit de la poitrine, gêne de la respiration, toux, expectoration muqueuse.	Douleur pulsative à la tête, bouche pâteuse, amère, langue recouverte d'un enduit jaunâtre, pesanteur à l'épigastre.	Chaleur forte à la peau, pouls plein, fréquent, paroxisme le soir. L'émétique provoqua des évacuations abondantes.

Le septième, le matin, diminution des symptômes ; ils reprirent leur intensité après midi ; le soir, nausées, sueurs et vomissemens spontanés la nuit (julep pectoral). Le huitième, rémission le matin ; un nouvel émétique fit vomir des matières vertes, épaisses ; paroxisme plus foible que les jours précédens. Le neuvième, expectoration plus facile, crachats rouillés, toux fréquente ; après le paroxisme, rémission très-marquée, selle spontanée. Le douzième, crachats abondans, faciles, plus épais, langue humectée, urine copieuse, point de paroxisme. La bouche restant amère, la langue épaisse, on a donné un purgatif le 24 et le 28.

Péripneumonie adynamique. Une femme âgée de soixante-dix-neuf ans, tourmentée depuis quelques années d'une toux catarrhale, éprouvoit depuis deux ans, un peu de gêne dans la respiration, sans douleur. Vers sept heures du soir frisson qui se prolongea dans la nuit ; gêne de la respiration augmentée, douleur thorachique, crachats teints de sang.

SYMPTOMES PÉRIPNEUMONIQUES.	SYMPTOMES ADYNAMIQUES.	SYMPTOMES COMMUNS.
2e. Gêne de la respiration, oppression, douleur au côté droit, répondant aux côtes asternales, crachats teints de sang.	Bouche sèche, langue aride, gercée, brune, débilité.	Paroxisme le soir, mais peu prononcé.
3e. Oppression augmentée; crachats supprimés.....	.....	Constipation.
4e. Toux petite, rare.	.....	Pouls dur, fréquent. (Un grain de tartrite de potasse antimonié, procure trois selles copieuses; somnolence.)
5e.....	.....	
6e.....	.....	
7e. Pommettes colorées.	Langue noire, abdomen météorisé.	Symptômes moins intenses.
8e. Oppression extrême, point de toux, douleur étendue jusqu'à la région rénale.	Pouls petit, fréquent, déprimé, prostration.	Diarrhée; le soir, légère rémission.
9e. Respiration plus libre, toux rare, crachats difficiles, face moins colorée.	.....	Pouls développé. (A neuf heures la malade prend un bouillon avec trop de précipitation : elle se sent suffoquer, vomit des matières noires, vertes, fétides, et tombe dans un état de débilité extrême.)

Le dixième, suppression des crachats; pouls foible, très-fréquent; sueur partielle, froide, mort.

Autopsie. Le poumon droit avoit la consistance du foie, et étoit gorgé de sang; dans les bronches presque point de mucosité; le poumon gauche étoit sain.

Péripneumonie gastro-adynamique. Rousselle, âgée de soixante-deux ans, avoit éprouvé de grands chagrins par la perte de son mari et de sa fortune; ses chagrins l'avoient suivie à la Salpêtrière, où elle étoit entrée depuis un an. Au sortir d'un dîné, elle s'échauffe à courir, elle rentre toute en sueur dans le dortoir; frisson, chaleur intense, point de sueur, léger sommeil.

SYMPTOMES PÉRIPNEUMON.	SYMPTOMES GASTRIQUES.	SYMPTOMES ADYNAMIQUES.	SYMPTOMES COMMUNS.
2e. Douleur aiguë au côté droit du thorax, le long des attaches du diaphragme.	Bouche amère, sentiment de pesanteur à l'épigastre.		Céphalalgie.
3e. Face colorée, oppression, parole difficile, crachats mêlés de sang, impossibilité de coucher sur le côté droit.	Céphalalgie frontale, soif vive, chaleur vive de la peau.	Débilité extrême, langue brune, rude, crachats fétides, langue fuligineuse.	Pouls dur, fréquent, paroxisme le soir.
4e. Pommettes légèrement colorées.		Langue aride, noire, pouls irrégulier.	Rêvasserie (boisson pectorale). L'émétique a décidé des évacuations abondantes.

Le cinquième, douleur thorachique peu sentie; pouls moins foible, bouche moins amère, langue humectée sur les bords, légère sueur (julep pectoral, boisson vineuse). Le sixième, toux fréquente, crachats plus faciles, douleur thorachique plus vive, pouls plus développé, un peu de sommeil, sueur abondante. Le septième, oppression légère, respiration plus libre, facilité à se coucher sur les deux côtés, crachats muqueux, peu de soif, pouls régulier. Le huitième, douleur thorachique plus forte que le jour précédent, elle a passé à l'épaule; bouche pâteuse, retour des forces, paroxisme léger, insomnie. Le neuvième, la douleur n'est plus sentie que lorsque la malade tousse, crachats absolument muqueux, paroxisme à peine sensible, sommeil. Le dixième, respiration libre, langue humectée, point de paroxisme, convalescence.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Péripneumonie simple* ou *bénigne*.

Causes excitantes. Les alternations subites du chaud au froid, après un exercice violent, la course, la lutte, le ballon, le chant, une équitation contre la direction du vent, les boissons froides après la danse, la sortie du spectacle par un temps froid, la poitrine et les bras découverts.

Symptômes. Premier temps; frisson, chaleur, pouls fébrile, douleur latérale profonde, plus ou moins vive et éten-

due, toux, expectoration de mucosités blanches, le sang n'y paroît quelquefois qu'aux deuxième et troisième jours. C'est d'abord une affection locale, il survient ensuite difficulté de respirer, et enfin affection générale. Deuxième temps; rougeur des pommettes, crachats sanguinolens, douleur profonde et intense, respiration plus ou moins difficile. (C'est cette difficulté de respirer qu'il importe sur-tout d'étudier, et à laquelle il faut faire attention. Si la difficulté de respirer est légère, la douleur peu intense, l'expectoration facile ou de bonne nature, on peut espérer la résolution; dans le cas opposé, on doit tout craindre, il faut brusquer les saignées.) Pouls fort, développé avec une certaine dureté, paroxismes très-violens, rougeur d'une ou de deux pommettes, suivant qu'un seul ou les deux poumons sont affectés. Troisième temps; terminaison, 1°. par résolution du six au neuf, la quantité de sang des crachats diminue, la respiration est moins difficile, il peut y avoir aussi dépôt dans les urines, diminution progressive de tous les symptômes. (Alors, gardez-vous de prodiguer les saignées, puisque tout va bien, sinon vous vous exposez à produire une maladie chronique du poumon.) 2°. Terminaison par la carnification ou la suppuration. Ces deux cas sont très-dangereux. La terminaison est funeste, si la moitié ou les trois quarts du poumon sont affectés, il est difficile de guérir. Le malade meurt du sept au neuf. (Il faut tâcher de prévenir cette mort par des saignées.) Tantôt le poumon est gorgé de sang dans son parenchyme, tantôt ses conduits aériens sont remplis de concrétion albumineuse, tantôt il y a quelquefois un état de sidération, de décomposition ou de sphacèle. Dans le premier cas, la saignée promet beaucoup, mais elle doit avoir été faite avant le huitième ou le neuvième jour. C'est du neuf au quatorze que la suppuration se déclare: la difficulté de respirer continue quoique la douleur ait diminué; il y a des frissons, une petite fièvre qui revient tous les soirs. Le malade ne se rétablit point, les traits du visage sont altérés; il sent un poids vers le côté affecté, et des horripilations vagues. Il peut se former du quinzième au vingtième jour une ou plusieurs vomiques; le malade les expectore, et guérit quelquefois. Pinel dit avoir vu en l'an VIII, six terminaisons de péripneumonie par vomique, suivies d'expectoration et de guérison. Si la vomique s'ouvre du côté des cavités bronchiques, il survient un empième; ou bien si elle est volumineuse, elle suffoque le malade au moment de sa rupture. Beaucoup de phtisies sont la suite d'une suppuration au poumon.

Il y a une espèce de péripneumonie latente, à laquelle les vieillards sont très-sujets, et qui ne s'annonce par aucun signe

extérieur ; l'anatomie pathologique la démontre, et il seroit très-important de recueillir là-dessus des faits précis et bien observés, pour pouvoir reconnoître avant la mort, une affection qui jusqu'ici ne nous fournit aucun indice de son existence durant la vie.

Traitement. Si la maladie est simple et morale avec régularité, il ne faut pas prodiguer les saignées; mais si les symptômes sont intenses, il faut les répéter suivant l'état de gêne de la respiration ; si l'on craignoit d'affoiblir trop le malade déjà débilité, il faudroit remplacer les saignées par des sangsues appliquées sur le côté, ou des ventouses scarifiées; on donne ensuite des boissons mucilagneuses et sucrées, des juleps, des loochs. Sydenham conseille de donner après la première saignée, une potion composée de quatre onces d'eau de coquelicot, d'un gros de cristal minéral, d'une once de sirop violat; et quatre onces, de quatre en quatre heures, d'une émulsion faite avec cinq amandes douces pelées, demi-once de semences de melon et de courge, trois gros de semences de pavot blanc; une livre et demie d'eau d'orge, deux gros d'eau rose, et du sucre candi. La décoction pectorale, combinée avec le sirop violat et le sirop capillaire est aussi recommandée par l'Hippocrate anglais. L'infusion de bourrache, de guimauve, l'hydromel, conviennent très-bien. On emploie avec avantage des fomentations émollientes sur la poitrine et sur les membres, qu'on renouvelle souvent, dans l'intention de produire une détente favorable, par la correspondance sympathique qui existe entre les poumons et la surface externe de la peau. S'il y avoit une complication gastrique, on donneroit une boisson émétisée, à l'exemple de Stoll, qui rapporte plusieurs observations de péripneumonies bilieuses, dans lesquelles les crachats de sang et la douleur ont cédé à un éméto-cathartique : la langue sale, les sueurs fétides, la prostration indiquent l'émétique. Ce n'est que lorsque les crachats viennent à se supprimer, que la péripneumonie est avancée, et qu'il y a complication avec la fièvre adynamique, que Pinel conseille d'employer un vésicatoire (1) ou entre les épaules, ou sur les parties latérales de la poitrine auprès des aisselles, et de seconder les effets de ce moyen par la décoction du quinquina, de serpentaire de Virginie. L'usage du camphre, du musc, de l'éther, ou autres préparations opiatiques, l'oximel scillitique, le suc de bourrache, le sirop d'éryngium, d'ipécacuanha, de kermès,

(1) Portal regarde le kermès et les vésicatoires comme des moyens incendiaires dans la péripneumonie : il leur préfère le petit lait, l'eau de veau, de poulet, et les infusions des plantes malvacées.

d'hyssope, les vermifuges, l'huile de palma-christi, sont conseillés par Portal.

La péripneumonie est une maladie si fréquente et si dangereuse, que nous allons dire encore un mot des symptômes qui l'accompagnent, et qui annoncent une heureuse ou funeste terminaison. Si l'inflammation est intense et générale, il y a une débilité extrême dès l'invasion, le pouls est mou, déprimé et inégal; la respiration courte, fréquente, difficile; la toux et l'haleine chaudes; la face est rouge, les yeux de même, ainsi que l'arrière-bouche et les lèvres. Il y a un sentiment de suffocation, avec des anxiétés inexprimables, le visage devient violet, le délire se manifeste, et à sa suite la mort. Une expectoration hâtive, libre, abondante, mêlée d'un peu de sang, avec diminution de la douleur, d'une consistance assez grande et jaunâtre; une respiration moins gênée, le pouls plein et développé, une matière blanche, double, opaque, rendue par les crachats, un flux de ventre qui donne des signes favorables, une urine copieuse, épaisse, avec soulagement des symptômes, et sédiment d'abord rouge, puis devenue par degrés blanchâtre avant le septième jour, une fièvre légère, avec cessation de la soif, et une chaleur douce, uniformément répandue, annoncent une résolution bénigne. On peut présager une suppuration, d'après l'absence des symptômes d'une résolution bénigne, et un pouls mou et ondoyant. Des horripilations légères, vagues, souvent répétées, une diminution de la douleur, mais la difficulté de respirer continuant, la rougeur des joues, des lèvres, la soif, un pouls mou et foible, une fièvre hectique qui revient le soir, indiquent un état suppuratoire; on reconnoît une suppuration formée à une toux opiniâtre et sèche, qui augmente après le repas ou le mouvement; au *decubitus* sur le côté affecté moins gênant que sur l'autre, à une fièvre continue avec des paroxismes après le manger, la boisson, ou le mouvement, à l'anéroxie, à une soif vive, à des sueurs nocturnes, sur-tout au front et à la partie supérieure de la poitrine, à la pâleur et à l'amaigrissement. L'abcès une fois formé, peut s'ouvrir, comme nous l'avons déjà dit, différentes issues, ou par les crachats, ou par une irruption subite dans la poitrine, ou par une métastase sur quelque viscère, ce qu'on reconnoît à la douleur, à la rougeur, à la chaleur, au sentiment de tension qui se développent dans la partie nouvellement affectée, et qui ont été précédés d'une douleur dans la poitrine, de beaucoup d'anxiétés, d'un sentiment de pesanteur, et d'une respiration modérément difficile. Une cessation subite de la douleur, l'abattement du pouls, le refroidissement des membres, et des crachats ichoreux, cendrés, noi-

râtres et fétides, sont les signes certains d'une gangrène et d'une mort prochaine (1). Suivant Bosquillon, une fois que le pouls est petit et précipité dans la péripneumonie, les saignées sont inutiles, le malade est perdu.

Hépatite (inflammation du foie).

Nous dirons du foie, ce que nous avons dit des poumons; il y a du tissu cellulaire et des glandes, par conséquent tout ce qui est nécessaire pour donner naissance au phlegmon. Le volumineux ouvrage de Bianchi apprend peu de chose sur l'hépatite. L'anatomie y est au berceau, la physiologie ridicule, et la théorie et les explications occupent tout le volume, à l'exception de quelques faits précieux qui sont contenus dans trente pages.

Il y a beaucoup d'observations importantes sur cette maladie dans Petit, Desault, Bertrandi, et les mémoires de l'académie des sciences. L'anatomie pathologique qui a fait de si grands progrès dans ces derniers temps, a jeté la plus grande lumière sur l'inflammation du foie, et les abcès qui s'y forment à la suite d'une forte commotion, ou des plaies de la tête. L'observation que rapporte à ce sujet Desault, est trop importante pour ne pas la rappeler (2). Un soldat âgé de trente ans, et d'une forte constitution, reçut deux coups de sabre : l'un avoit porté sur le masseter et la glande parotide du côté gauche; l'autre avoit été tellement dirigé, que la table externe du coronal étoit divisée dans l'étendue de deux pouces. La plaie et les symptômes n'offrirent rien de particulier les premiers jours; mais le huitième, vomissement bilieux, et les jours suivans augmentation de la fièvre, avec un enduit jaunâtre de la langue; la suppuration se supprima, et le malade mourut le vingt-cinquième jour de sa blessure. A l'ouverture du corps, on trouva le foie parsemé de petites ulcérations, et recouvert dans toute son étendue d'une légère couche de matière purulente jaunâtre.

Hippocrate nous a transmis trois exemples d'hépatite qui sont parfaitement exacts. (*Liv. 1. Epid. Mal. 12. Liv. 3. Mal. 2 et 12.*) Pinel rapporte ainsi l'observation d'un de ses élèves qui en fut attaqué après avoir donné trop de temps à l'étude, et être resté courbé sur son bureau, sans faire de l'exercice. Le 27 ventôse an VIII, il fut pris le soir de frisson, de chaleur et d'une douleur sourde vers le foie. Le 28, lassitude dans les membres, chaleur brûlante à l'extérieur du corps,

(1) *Nosographie Philosophique*, tom. 2, pag. 156 et 157.

(2) *Journal de Desault*, tom. 2, pag. 11.

bouche amère, insomnie. Le 29, vomissement, (le foie étoit plutôt affecté du côté de la face concave), chaleur très-vive, impossibilité de rester couché à cause d'une douleur rapportée vers les reins, l'hypocondre droit très-sensible, urines foncées et rendues avec ardeur, constipation. Le quatrième jour, bouche amère, il prit (à tort) un vomitif; vomissement, selles blanchâtres, douleur beaucoup augmentée, jaunisse de la face et de la conjonctive. Le cinquième, peau jaunâtre, chaleur fort grande, pesanteur à l'épigastre, douleur profonde à l'hypocondre droit, aiguë à l'hypocondre gauche, impossibilité de rester couché, urines brunes noirâtres, constipation. Les quatre jours suivans même état; le onzième jour la douleur des hypocondres diminue, diarrhée bilieuse abondante, urines sédimenteuses, léger paroxisme, et progressivement rémission de tous les symptômes, retour de l'appétit, et guérison. La maladie a marché comme l'on voit d'une manière active, et le malade n'a fait d'autre faute que de prendre l'émétique hors de propos.

Comme, d'après Bichat, chaque organe a sa sensibilité et ses propriétés propres, il résulte des nuances extrêmes entre le phlegmon du poumon, et celui du foie et des reins. On trouve dans Raymond (1) quatre ou cinq observations précieuses d'hépatite. Dans Morgagni, l'anatomie pathologique est complète, mais ses signes sont incomplets. Il parle (*Epist.* 36.) d'un phlegmon qui étoit dans la partie supérieure du foie, toux, crachement de matière muqueuse, difficulté de respirer, ascite presque subite, et mort. A l'ouverture du cadavre, on vit un abcès du foie qui avoit passé dans la poitrine à travers le diaphragme. Cette histoire est trop décharnée, et contraste d'une manière bien remarquable avec la suivante, qui est tirée de l'ouvrage de Raymond. Un homme âgé de cinquante ans, après des fatigues et des travaux de cabinet, éprouve successivement des frissons, douleur au côté droit, toux sèche, céphalalgie, difficulté de respirer; Raymond croyant que c'étoit une inflammation, ordonne de saigner d'abord du bras, le soir du pied, boisson pectorale et délayante, topiques émolliens, et doux laxatifs. Vers le quatorzième jour tout parut calmé, la douleur, la toux cessent; pendant quelques jours le sommeil et les forces reparoissent. Vers le vingtième, frissons, fièvre, difficulté de respirer, douleur de côté, on réitère la saignée, (que pouvoit-elle faire)? un purgatif, un émétique; sueur générale qui améliore l'état du malade. Le surlendemain, frisson, douleur au côté, à la hauteur des côtes asternales; après le

(1) *Maladies qu'il est dangereux de guérir.*

vingt-quatrième jour la fièvre reparoît en tierce, puis elle est irrégulière, mais la douleur locale persiste. Il n'y avoit pas de toux, ou elle étoit sèche, absence de tous les symptômes péripneumoniques, mais fièvre lente, ce qui annonçoit une suppuration interne. Raymond jugea que le foie avoit été enflammé à la partie convexe postérieure et supérieure. Vers le quarantième jour, expectoration très-abondante d'un pus fétide, verdâtre, lambeaux même de chair grise, jaune, fétide, rendus par les crachats. On donna les pilules balsamiques et narcotiques, pour diminuer la toux, le lait d'ânesse et l'infusion des plantes vulnéraires; le malade mourut dans la corruption et la bouffissure.

Autopsie. A l'ouverture du cadavre on trouva une ulcération putride dans les parties supérieure et interne du grand lobe du foie. Le diaphragme avoit été rongé par le pus; et le lobe droit du poumon ulcéré, contenoit une matière semblable à celle des crachats. Le malade n'avoit pas eu de jaunisse, parce que les conduits hépatique, cystique et cholédoque furent trouvés dans leur état naturel.

Les causes qui peuvent donner naissance à l'hépatite sont très-multipliées; la chaleur du climat où l'on habite, les variations de l'atmosphère, la présence de calculs biliaires dans la vésicule, la suppression des menstrues, des hémorroïdes, des passions vives et contrariées, un caractère mélancolique, un coup violent sur l'hypocondre droit, une chute sur cette partie, sur les pieds, les fesses, les genoux, les plaies de la tête, une marche longue dans un pays sec et sous un climat brûlant, l'abus des liqueurs, des émétiques, des purgatifs violens, du quinquina dans les fièvres intermittentes, la répercussion de quelque éruption cutanée, sont tout autant de causes qui peuvent donner lieu à une inflammation du foie. Cette maladie est très-dangereuse chez les vieillards, et a pour l'ordinaire une terminaison funeste. Chez les adultes, elle se termine le plus souvent par une résolution bénigne, d'autres fois par des évacuations critiques, comme déjections bilieuses, urine avec sédiment copieux, sueurs prolongées, hémorragie, sur-tout de la narine droite, et quelquefois même vomissement. S'il survient une suppuration comme dans l'exemple cité par Raymond, horripilations vagues, fièvre lente, et amaigrissement. Dans certains cas la matière purulente peut être conduite par le canal hépatique au duodenum, et être rejetée ensuite par les vomissemens et les selles. La substance du foie en peut être consumée en grande partie, et amener la tympanite, une diarrhée colliquative; il peut arriver aussi que par des adhérences du foie, du péritoine

l'abcès se fasse jour au-dehors, et la matière purulente s'évacue comme dans une tumeur phlegmoneuse.

Boerrhaave et Stoll ont traité de l'hépatite et des diverses espèces d'ictère, comme étant deux maladies inséparables; mais Juncker et Hoffmann les ont considérées séparément. L'une et l'autre ont des causes communes, telles qu'une boisson froide après l'exercice, la suppression d'une évacuation sanguine, la métastase arthritique, mais on ne peut se dissimuler qu'elles en ont de particulières, quand ce ne seroit que le chagrin, la colère, un spasme des conduits biliaires, et des alimens grossiers qui donnent si souvent lieu à la jaunisse, et qui sont loin de produire l'hépatite.

Première espèce. *Hépatite aiguë.*

Causes excitantes. Un coup dirigé sur la région du foie, une chute violente sur les fesses, les genoux et les pieds, les fractures ou plaies du crâne, l'abus des liqueurs alkoolisées, une suppression menstruelle ou hémorroïdale.

Symptômes. Variables relativement au siège de l'hépatite. S'il est à la face convexe du foie, douleur à l'hypocondre droit, difficulté de se coucher sur le côté, toux fréquente et gêne de la respiration, quelque similitude extrême avec la péripneumonie. Si le siége est à la face concave, perte d'appétit, nausées, soif brûlante, enduit jaune verdâtre de la langue, analogie avec la gastrite dont il est souvent bien difficile de la distinguer. Enfin si l'inflammation affecte le parenchyme du foie, douleur sourde et gravative, quelquefois ictère, urine épaisse et sans sédiment, dans quelques cas noire, alternatives d'affections soporeuses.

Traitement. Si la maladie dépend de la suppression d'une évacuation habituelle ou périodique, on la rétablit par les sangsues à l'anus, les saignées, les fomentations émollientes. S'il y a pléthore, on prescrira la diète, l'usage des boissons mucilagineuses; les boissons légèrement émétisées conviennent lorsqu'il y a des symptômes gastriques, pourvu que l'estomac ne participe aucunement à la phlegmasie, car autrement elles seroient très-dangereuses. S'il y a suppuration, il faut voir si les indications à remplir peuvent faire attendre quelque soulagement des secours de la chirurgie, et on sent que tout remède est inutile, lorsque la gangrène termine l'hépatite. L'observation ne prouve pas encore que l'inflammation du foie puisse se terminer par squirre. Les stéatomes, les tubercules et autres dégénérescences particulières de cet organe, qu'on pourroit regarder comme des squirres, ne sont pas la suite de l'inflammation. Voyez ce que dit là-dessus Sœmmerring dans la *Bibliothèque Ger-*

manique, tome v. L'hépatite chronique reste encore à déterminer, faute d'observations suffisantes et bien précises (1).

Néphrite (inflammation des reins).

C'est la phlegmasie d'un ou des deux reins. Rien n'est plus utile pour la connoissance de cette maladie, qu'une suite de faits bien observés. Stahl, un des auteurs qui ont le plus profondément étudié la médecine, a établi dans son *Collegium Casuale* quatre variétés de la néphrite, et rapporte les quatre observations précieuses qui suivent. Un homme de trente-cinq ans, voyage à cheval par un temps chaud, et boit quelques verres de vin; la nuit point d'urine; le lendemain tension et pesanteur profonde dans la région des lombes, chaleur brûlante avec picotement dans l'intérieur des reins. Quelques boissons nitrées, émulsives, des clystères, des fomentations émollientes et le repos guérissent le malade. Un jeune homme de vingt-huit ans, pléthorique, adonné aux boissons et à la table, éprouvoit alternativement des douleurs d'abord à l'épaule, au bras, puis aux lombes. Il prit quatorze à vingt gouttes d'huile essentielle de térébenthine, dans une boisson. Le quatrième jour de l'usage de cette huile, douleur vive, profonde, piquante dans les reins, l'urine sortoit avec ardeur, constipation. L'accès se termina par des boissons émollientes nitrées. Un homme de trente-six ans, qui s'étoit livré au plaisir, à la boisson et à l'intempérance, assujéti à des saignées périodiques, négligea ces dernières; il menoit une vie sédentaire, et n'en sortoit que pour aller en voiture; il éprouve des douleurs gravatives dans les lombes; elles se renouvellent, et ressemblent à un coin qu'on enfonce, dès que le malade éprouve quelque affection triste. L'urine est fréquente, limpide, mais rare. La douleur devenant de plus en plus aiguë, devient intolérable après une terreur subite dont est frappé le jeune homme. Les émulsions produisent à peine un léger soulagement; mais après quatre jours de souffrance, tout s'améliore. Quatorze jours après, la douleur reparoît, et semble s'étendre vers le bassin; une boisson abondante de thé, fait sortir un petit gravier rond, armé de petites aspérités, et la néphrite cesse. Un homme âgé

(1) Dans le Journal de Médecine de Londres, année 1789, il est fait mention d'une hépatite guérie par le muriate mercuriel doux, donné à l'intérieur, et des frictions mercurielles sur la région du foie. Mais, comme dit très-judicieusement Pinel, le succès est-il dû à l'action du remède ou bien à l'évacuation par l'anus de la matière purulente, qui est survenue spontanément ?

de quarante quatre ans, adonné à la bonne chère, livré à une vie sédentaire et sujet aux hémorroïdes, sentit une douleur profonde au rein droit, avec un sentiment de constriction, de compression, comme si on lui enfonçoit un aiguillon. Par intervalles il rendoit des mucosités visqueuses, et des graviers dans les urines, ce qui le soulageoit. Le retour du paroxisme étoit joint avec la rétraction du testicule gauche, et un sentiment de stupeur dans la cuisse du même côté (mucilagineux, boissons délayantes, émulsionnées).

Dans ces quatre observations on voit d'abord une suppression d'urine qui vient d'une affection rénale, puis une dysurie qui est produite par un écart de régime et un remède intempestif; en troisième lieu, une néphrite commençant par un gravier, et qui est guérie après son expulsion; enfin une affection calculeuse constatée, et qui a des retours périodiques.

D'après les progrès actuels de la science et les lumières que nous fournit journellement l'anatomie pathologique, nous n'admettons avec Pinel, que deux espèces de néphrite.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Néphrite simple* ou *spontanée.*

Causes excitantes. Impression du froid sur la région lombaire, exercice forcé du cheval, boissons immodérées, efforts violens des muscles qui recouvrent les reins.

Symptômes. Fièvre vive, douleur obtuse ou pongitive dans la région lombaire, vomissemens fréquens, quelquefois constipation et colique, refroidissement des pieds et des mains, urine d'un rouge foncé quand le mal est médiocre, et limpide quand il est plus intense. C'est vers le quatrième ou cinquième jour que ces symptômes sont exaspérés; s'il y a résolution, soulagement sensible, sédiment blanc, sans formation de calcul.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Néphrite calculeuse* ou *avec présence de graviers.*

Causes excitantes. Origine de parens goutteux ou calculeux, intempérance dans les boissons, vie sédentaire, exercice du cheval trop prolongé, cahotement d'une voiture dans des chemins pierreux, suppression d'une hémorragie habituelle ou périodique.

Symptômes. Douleur fixe, continuelle ou périodique dans l'une ou l'autre région des lombes, et qui se déclare brusquement, suppression totale des urines ou dysurie, sentiment d'ardeur en urinant, nausées, vomissemens décidés, anxiétés extrêmes, rémission des symptômes par intervalle, leur renouvellement au moindre exercice, quelquefois dou-

leur dans les uretères. Si le calcul y est porté, mouvemens convulsifs et sympathiques de l'estomac, du diaphragme ou des muscles abdominaux, refroidissement des extrémités, rétraction du testicule, émission de quelques fragmens calculeux, urine mêlée de sang avec des mucosités. Dans le plus haut degré, suppuration, fièvre lente et phtisie rénale. C'est ce qu'on doit craindre quand les symptômes se soutiennent au-delà du quatorzième jour.

Traitement. C'est par des moyens doux, une boisson légèrement aromatique, nitrée et édulcorée avec le miel ou le sucre, et par des clystères émolliens, qu'on remédie à une légère inflammation des reins. On emploie les sangsues à l'anus, lorsqu'il y a une disposition hémorroïdaire, et qu'il y a une douleur très-vive et ardente dans la région des reins; la saignée du pied convient aussi. On donne en quantité les boissons mucilagineuses ou émulsionnées, les potions antispasmodiques cohérentes, sur-tout narcotiques, lorsque le calcul étant très-volumineux, ne peut passer des reins dans les uretères, et qu'il donne une sensation douloureuse semblable à celle que produiroit une vrille qui larderoit cet organe, la nature feroit alors des efforts en pure perte, et l'état inflammatoire trop intense pourroit amener la suppuration. Lorsque l'on soupçonne l'établissement de la purulence, alors on a recours, mais infructueusement, au lait, au petit-lait, aux infusions vulnéraires, comme celles d'hypericum, de véronique, de scabieuse, de lierre terrestre. On avoit cru un moment avoir trouvé, dans la chimie, un remède sûr contre les calculs, en faisant prendre de l'acétite de potasse et du carbonate de chaux, pour enchaîner l'acide urique, qui est l'agent immédiat des affections calculeuses, et leur sert de base ou de principe constituant; mais le succès n'a pas encore répondu aux épreuves qu'on en a faites, et la physiologie semble repousser leur emploi, du moins comme inutiles. L'usage habituel de l'eau, l'abstinence des spiritueux et les mucilagineux, sont de sûrs préservatifs contre cette affection, de même que la décoction de l'écorce intérieure de tilleul qu'on a tant vantée. (*Pinel.*)

Splénite (inflammation de la rate).

En l'an 10, M. Assolant a publié un travail précieux sur la rate (1), considérée dans son état pathologique et physiologique. Il admet une inflammation superficielle de cet organe dans la partie du péritoine qui le recouvre ; mais il

(1) *Recherches sur la Rate*, etc. Paris, an 10.

n'est pas encore prouvé que dans son tissu la rate puisse être le siége d'un phlegmon, comme le foie ou les reins, quoiqu'il entre dans sa composition des vaisseaux sanguins et capillaires et du tissu cellulaire. On ne peut que desirer sur cet objet, une suite de recherches exactes et bien suivies, et propres à remplir cette lacune en médecine. Pour cela il faut un observateur habile, qui, placé dans des circonstances favorables, puisse examiner les inflammations aiguës et chroniques qui peuvent attaquer la rate, et alors seulement on pourra établir les caractères spécifiques de cette phlegmasie.

Phrénésie (inflammation du cerveau).

A compter depuis Hippocrate jusqu'à nous, on ne trouve presque pas d'histoire complète de cette maladie. Les unes sont symptomatiques d'une affection des viscères ou du diaphragme, et c'est ce qu'on reconnoît aux symptômes suivans : douleur de quelque partie de l'abdomen, *decubitus* sur le ventre, grincement des dents inusité, respiration longue et profonde, palpitations dans les flancs, agitation des yeux, douleur violente de l'oreille dans les maladies aiguës, langue rude, sèche ou tremblante, visage enflammé, yeux hagards, vomissement de matières porracées, urines rougeâtres, claires ou blanches, suppression brusque d'un dévoiement lorsque la fièvre est très-aiguë, et dans ce cas on sent bien que l'autopsie cadavérique ne démontre aucune lésion au cerveau ; mais lorsque l'inflammation est idiopathique, les membranes et l'organe cérébral sont dans un état de phlegmasie, de gangrène ou de sphacèle. Cependant Willis, Bonnet et Sarcone ont trouvé quelquefois le contraire dans leurs recherches, et tout étoit parfaitement sain. Hippocrate nous rapporte un exemple d'encéphalite, dans son livre premier des épidémies, malade premier ; mais celui cité par Pinel (1) réunit à l'avantage de l'histoire des symptômes de la maladie, celui de l'autopsie cadavérique. Un homme de quarante ans, livré aux boissons et occupé aux travaux de la moisson durant l'ardeur du soleil, prend un repas frugal et se couche ; mais au point du jour, lassitude, abattement, céphalalgie violente, larmes involontaires, tuméfaction et rougeur de la face, propos incohérens et sans suite, mémoire vacillante, extrémités froides, ce qui continua le jour suivant et la nuit. Alors la fièvre se déclare avec un délire phrénetique. On pratique une saignée du pied, et on met en usage les moyens généraux qui

(1) *Nosographie Philosophique*, tom. 2, pag. 185.

sont employés dans les phlegmasies aiguës; mais la maladie fit des progrès si rapides, que vers la fin du troisième jour les convulsions et les tremblemens des membres furent le présage d'une mort prompte. A l'ouverture du crâne on trouva la dure-mère et l'arachnoïde enflammées, les sinus de la première remplis d'un sang concret, les plexus choroïdes engorgés, et une petite quantité de sérosité dans les ventricules latéraux.

Les causes les plus directes qui peuvent donner lieu à la phrénésie, sont un soleil ardent, les excès d'intempérance, les passions violentes, une hémorragie supprimée, une étude de cabinet trop prolongée, un exercice immodéré, les travaux de la moisson et des aires dans les pays méridionaux; une métastase rhumatismale, goutteuse ou cutanée peut aussi la produire. Un mal de tête intérieur rapporté vers l'occiput avec des battemens et un sentiment de chaleur, une insomnie opiniâtre, des rêves effrayans, des réponses brusques, des larmes involontaires, la vue et l'ouïe très-sensibles, des efforts vains d'une hémorragie nasale, une urine claire et incolore, sont regardés en général comme les signes précurseurs de cette affection; mais la lésion de la mémoire, du jugement, les cris, les menaces, les chants joyeux, les efforts les plus violens pour s'échapper du lit, le regard étincelant, une respiration haute et rare, en sont les signes caractéristiques.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Encéphalite* ou *Inflammation des méninges.*

Causes excitantes. Tempérament bilieux, sensibilité nerveuse, climat chaud, veilles prolongées, abus des liqueurs, métastase cutanée ou humorale.

Symptômes. Agitation, tremblement des mains, lésions de la mémoire, de l'imagination, qui fait voir des phantômes, réponses brusques et emportées, gaîté et plaisanteries inusitées, regard fixe et brillant, efforts pour se jeter hors du lit, cris, fureur, face rouge, respiration profonde, air égaré. Il peut y avoir aussi état comateux, stupeur, cris par accès; mais les signes les plus funestes sont des soubresauts des tendons, des convulsions des muscles de la face, un regard éteint, la langue et les mains tremblantes, et l'abolition des fonctions des sens.

Les fièvres ataxiques peuvent compliquer l'inflammation des méninges.

Traitement. On tâche d'abord de reconnoître les causes de la maladie, pour pouvoir la combattre avec avantage. Si le malade est pléthorique, a fait abus des liqueurs, on a re-

cours aux saignées, aux délayans, aux pédiluves, aux épispastiques employés aux pieds ou aux genoux, aux clystères, à la saignée du pied et à l'application de corps froids sur la tête. Dans le cas de suppression d'hémorroïdes ou de menstrues, on emploie les sangsues à l'anus, au vagin; si l'on soupçonnoit une rétrocession de goutte ou d'humeur cutanée, on agiroit à l'extérieur par des vésicatoires, et aux extrémités par des sinapismes. Si, comme le remarque Stoll, il y avoit quelque embarras gastrique, on donneroit un vomitif avec avantage, un purgatif seroit indiqué dans le cas d'un dévoiement supprimé imprudemment. Je crois que les narcotiques donnés à l'intérieur et appliqués sur la tête en cataplasmes après avoir été rasée, seroient de quelque utilité dans une encéphalite où l'on regarderoit la sensibilité du malade comme trop exaltée. Je donnerois au reste la préférence aux saignées du pied sur celles du bras; et quand on ne pourroit les pratiquer, j'appliquerois des sangsues à l'anus ou sur les pieds. Il ne faut pas négliger tout ce qui peut calmer le moral du malade et éloigner de lui tous les objets désagréables, et ne le faire aborder que par ses amis. Il est nécessaire de donner un libre accès à l'air froid, de tenir le malade sur son séant, et d'environner sa tête de compresses trempées dans le vinaigre, où l'on aura fait dissoudre du nitre. On pourroit donner aussi quatre ou cinq bols par jour, composé chacun de deux grains de nitre et quatre de camphre, et les antispasmodiques calmans.

Pleurésie (inflammation de la plèvre).

C'est une des maladies le plus fréquemment observées, et qui a excité de grandes disputes parmi les savans. Boerrhaave veut qu'on traite de la pleurésie, et de la péripneumonie séparément, parce que ce sont deux affections absolument distinctes: mais Haller, Tissot, Cullen et Portal pensent le contraire; ce dernier répète chaque année dans ses cours, qu'une pleurésie ne devient jamais funeste, qu'autant qu'elle est compliquée avec la péripneumonie, et il s'appuie de l'autopsie cadavérique. Pinel, dans sa médecine clinique rapporte divers exemples de pleurésie simple, en voici un. Creté, âgée de soixante-trois ans, exposée à un courant d'air, après s'être échauffée, éprouve un frisson violent, douleur thoracique, oppression qui l'empêche de rester couchée, toux douloureuse. Le troisième jour, rougeur des pommettes, langue humectée, muqueuse; douleur pongitive, répondant aux sixième et septième côtes sternales droites; oppression, respiration petite, fréquente, douloureuse; toux excitant la

douleur thorachique, pouls fort, fréquent; chaleur vive de la peau; le soir refroidissement général, chaleur, sueur légère. Le quatrième, rémission au matin, pendant le paroxisme, pommettes plus colorées, oppression augmentée, douleur plus vive, chaleur plus intense, pouls dur, plus fréquent (julep pectoral). Le lendemain, symptômes très-violens. Le sixième, rémission. La douleur thorachique n'est plus sentie que lorsque la malade tousse; quelques crachats difficiles, écumeux, légèrement striés; pouls moins fréquent, souple; moiteur de la peau; paroxisme léger, toux sèche, sommeil. Le septième, toux rare, peu douloureuse, respiration libre, crachats muqueux. Le soir, paroxisme très-fort; sueur abondante toute la nuit. Le huitième, crachats muqueux, jaunâtres; sueur, paroxisme à peine sensible; la toux ne répond plus qu'à l'abdomen. (Depuis long-temps la malade éprouve une douleur au-dessus de l'ombilic. L'attention éveillée par ce symptôme, a fait reconnoître l'existence d'un squirre de l'intestin grêle.) Le neuvième, retour des symptômes thorachiques; après midi, chaleur vive, sueur abondante. Le dixième, apyrexie, sueur. Le lendemain, crachats muqueux, sueur, convalescence.

La pleurésie simple, portée à son plus haut degré, se reconnoît à une face animée, une douleur pongitive du côté, l'oppression, une toux sèche, et qui augmente la douleur, sur-tout dans l'inspiration. (Dans la péripneumonie, les crachats sont abondans, striés de sang, la douleur est plus profonde, l'oppression plus grande, l'haleine chaude.) Un pouls plein, dur et fréquent, les pommettes sont rouges; il y a des exacerbations le soir ou la nuit, avec une rémission sensible le matin. La terminaison de cette maladie varie suivant les circonstances de la constitution de l'individu, de la partie affectée, des maladies qui ont précédé, et elle finit quelquefois par un flux hémorroïdal, une abondante excrétion d'urines, ou une évacuation de matières bilieuses avant le quatorzième jour; d'autres fois, par la formation d'un abcès derrière les oreilles ou aux jambes, par une sorte de transposition de la douleur du côté à l'épaule, à la main, au dos avec un sentiment douloureux de stupeur et de pesanteur. Une terminaison heureuse tient encore au rétablissement d'une expectoration salutaire vers les derniers jours de la maladie; la constance opiniâtre de la douleur, de la toux, de la fièvre au-delà du onzième jour, annonce la transformation de la maladie en une autre qui peut devenir plus ou moins dangereuse. Quelquefois il survient un épanchement dans la poitrine, et voici à quels signes on peut le reconnoître. Le *decubitus* ne peut plus avoir lieu que sur

le côté qui a été affecté, ce qui, dans les premiers jours de la maladie, étoit impossible; au moindre mouvement, la respiration est gênée par le poids d'un fluide; la percussion de ce côté rend un son mat; en pressant l'abdomen de bas en haut, on détermine une grande difficulté de respirer, et même une toux sèche et un sentiment d'oppression si on continue. Le thorax est empâté, le malade se réveille en sursaut, sa face est bouffie, son pouls est petit, fréquent, et les extrémités sont froides et œdématiées. Une douleur sourde, un sentiment de pesanteur et d'empâtement, une fièvre hectique, annoncent une inflammation chronique de la plèvre. Cette membrane devient alors plus rouge que dans l'inflammation aiguë, plus épaisse, quelquefois d'un demi-pouce, que dans l'état ordinaire, et le poumon subjacent est souvent tuberculeux, comme dans les phtisies au premier degré.

La pleurésie se complique souvent avec la fièvre gastrique; Stoll en rapporte nombre d'observations, et toutes ont cédé à un émétique. Il n'est pas rare aussi de la voir réunie à la fièvre adynamique et ataxique, et pour lors sa terminaison est ordinairement funeste, à moins qu'un art savant, et des soins extrêmement assidus, ne retirent le malade des bras de la mort. Voici des exemples particuliers de ces trois différentes complications. Les deux premiers sont tirés de Pinel, et le dernier nous est propre, et extrait de notre *Journal d'Observations* pour l'an XI.

Pleurésie gastrique. Marguerite Lambier, âgée de trente-quatre ans, très-robuste, s'étant exposée au froid après avoir eu le corps échauffé, éprouve un frisson vif, chaleur, douleur de côté, gêne de la respiration, légère hémorragie utérine. Le deuxième jour, cephalalgie susorbitaire, bouche amère, langue couverte d'un enduit blanchâtre, avec des lignes jaunes; douleur, sensibilité à l'épigastre; chaleur vive de la peau, pouls plein, fort, paroxisme, face colorée, sur-tout les pommettes; douleur aiguë répondant aux sixième, septième, huitième côtes droites, augmentée par l'inspiration et la toux. Le troisième, frisson, chaleur, sueur légère; l'émétique a fait rendre des matières amères. Le soir, paroxisme très-fort, oppression augmentée, douleur thorachique, plus intense; toux sèche, très-douloureuse, saignée du bras droit, soulagement. (Boisson pectorale.) Le quatrième, symptômes très-augmentés, oppression extrême, respiration précipitée; nouvelle saignée qui a soulagé. Dès-lors, symptômes gastriques, très-intenses, peau brûlante, pouls fort, développé, soif vive. Le cinquième, la douleur s'est portée à l'épaule; rémission des symptômes pleurétiques, vomissemens, déjections copieuses, décidées par la boisson émétisée, paroxisme modéré; un crachat muqueux,

mêlé de stries de sang. Le septième, face peu colorée, douleur sous-scapulaire à peine sentie, toux rare, peau moite, pouls souple, peu fréquent, déjections copieuses, paroxisme léger. Le huitième, les symptômes ont repris plus d'intensité, paroxisme plus fort, mais suivi de sueur abondante, sommeil. Le neuvième, respiration libre, point de toux ni de paroxisme, plusieurs selles. Dès le lendemain, apyrexie, convalescence.

Pleurésie adynamique. Mora, âgée de soixante-sept ans, étoit d'une constitution affoiblie, elle éprouve un frisson violent, douleur pongitive sous les dernières côtes sternales droites; toux sèche. Le lendemain, vomissement spontané. Le quatrième jour supination, respiration courte, douloureuse; douleur thorachique très-aiguë, point d'expectoration, pouls fréquent, foible, paroxisme pendant la nuit; quelques crachats muqueux. Le cinquième, embarras gastrique; vomissemens provoqués par l'émétique; le soir, paroxisme, rougeur de la face, accablement, larmoiement, quelques crachats rouillés. Le sixième, regard étonné, prostration, respiration convulsive, pouls lent, foible, point d'expectoration, râle, aphonie, mort le lendemain.

Autopsie cadavérique. Adhérence très-nombreuse des poumons avec la plèvre costale, surface du poumon droit sphacèlée, tissu de ce viscère gorgé de mucosité.

Pleurésie gastro-adynamo-ataxique. Madame C..... épouse du général de division C..... logée à Paris, rue Blanche, Chaussée-d'Antin, n°4, âgée de vingt-cinq ans, d'une constitution frêle et délicate, tempérament nerveux mélancolique, et recherchant avec fureur les idées sombres et tristes, poitrine étroite, épaules élancées, pommettes habituellement rouges, sujète a des rhumes fréquens, et enceinte de quatre mois, s'expose à l'air froid sur un grand balcon en sortant d'un long dîné; elle étoit vêtue à la légère, et moins que de coutume. La nuit elle éprouve une indigestion, sent des frissons vagues; une diarrhée se déclare et continue trois jours, avec perte d'appétit, état de santé chancelante, horripilations légères, douleurs erratiques; enfin dans la nuit du 10 au 11 prairial, toux violente et sèche, douleur de la poitrine au côté droit supérieur, le pouls est vif, fréquent, mais concentré. Le 12, douleur aiguë, toux continuelle, mais sans crachats, respiration gênée, fièvre, point de sommeil (boissons adoucissantes et pectorales), les 13, 14 et 15, même état, mais symptômes gastriques qui se déclarent par une bouche amère, une céphalalgie intense, un enduit jaunâtre à la langue, et un peu de sensibilité à l'épigastre; un émétique produit d'abondantes évacuations bilieuses

porracées. Le 16, la malade s'inquiète sur son état, et dit que tous ses parens sont morts d'une fluxion de poitrine, et qu'elle y succombera; elle verse des pleurs; dans la nuit la langue devient brune (je prédis alors au mari une fièvre putride), le pouls est petit; foible, quoique dur. Les symptômes pleurétiques continuent avec violence. Le 17, météorisme du ventre, langue et dents qui commencent à se couvrir d'un enduit fuligineux (toniques combinés avec les pectoraux). Le 18, fièvre adynamique confirmée, quelques selles brunâtres et très-fétides, douleur à l'hypocondre droit, très-violente et qui simule l'hépatitis (topiques émolliens; la femme-de-chambre conseille des frictions sur la partie douloureuse, avec de la graisse d'un chat nouvellement écorché, par condescendance pour la malade, j'y consens, nul effet; alors on applique une omelette, nul effet; on en vient ensuite à des topiques émolliens pris dans la classe des malvacées, légère rémission), joue droite fortement colorée. Le 19, resserrement précordial, hypocondre droit très-douloureux, pouls petit, déprimé (pectoraux, et potion fortifiante préparée avec le kina); les 20, 21, même état, mais inégale distribution de la chaleur, pieds froids et mains chaudes, ardeur brûlante à la région thorachique; pouls fort à droite, imperceptible à gauche, dans le même moment déprimé ou relevé des deux côtés, pâleur extrême de la joue gauche, et la droite fortement colorée, sensibilité de la malade exaltée, elle s'inquiète de tout, verse des larmes, et demande d'être changée à chaque instant de lit, pour se dérober à la chaleur brûlante qui la dévore, borborygmes, ventre tendu, toux assez fréquente, quelques légers crachats. Les 22, 23 et 24, même état, somnolence, idées un peu confuses (continuation des pectoraux avec les eaux distillées, le kina, et vésicatoire aux jambes). Le 25, la matinée un peu plus tranquille, mais à neuf heures paroxisme très violent, agitation, sentiment d'oppression à la poitrine, pouls fréquent, visage coloré et un peu moite, la malade s'alarme et croit être à sa fin, toux violente, elle veut avoir sans cesse son mari à ses côtés, pour mourir, disoit-elle, dans ses bras. (J'arrive, et je rassure la malade et son mari, en leur disant que c'est une crise que la nature prépare.) Les anxiétés continuent jusqu'à six heures du soir, mais alors rémission sensible de tous les symptômes pleurétiques, légère sueur, nuit calme, un peu de sommeil. Le lendemain crachats abondans, épais, jaunâtres, plus de douleur au côté, légère diarrhée, ventre moins ballonné, la langue s'humecte sur la pointe, les bords se détergent, état du pouls moins irrégulier. Le 26, expec-

toration abondante et évidemment critique, symptômes nerveux et adynamiques moins prononcés, et commençant à disparoître. La malade demande une légère purée, et se sent appétit. Depuis lors diarrhée abondante de matières noirâtres fétides, sueurs copieuses, retour progressif à la santé, et convalescence confirmée le 30, c'est-à-dire le vingtième de la pleurésie, le treizième de la fièvre adynamique, et le onzième de la fièvre maligne.

(Tout le temps qu'a duré la maladie, j'ai resté constamment auprès de la malade, en lui prodiguant les secours que demandoit son état, et qui étoient indiqués d'après les différentes phases de la maladie, et qu'il falloit faire alterner successivement, puisque les uns contrarioient les effets des autres, et qu'en voulant remédier à la pleurésie, on nuisoit évidemment à la fièvre putride et maligne, *et vice versâ.*)

Première espèce. *Pleurésie simple.*

Causes excitantes. Passage subit du chaud au froid, boissons froides après la danse, la course ou la respiration d'un air chaud, excès d'intempérance, saison du printemps, vent du nord, tempérament sanguin.

Symptômes. Frisson suivi d'une fièvre, chaleur ardente par degrés, douleur vive au côté, qui augmente durant l'inspiration, toux sèche, peu ou point d'expectoration, ou quand il y en a, elle est légèrement striée de sang, et muqueuse; pouls quelquefois dur, fort; d'autre fois petit et concentré; paroxismes très-marqués le soir ou la nuit. Une sueur abondante, des urines copieuses, un flux hémorroïdal, une diarrhée peuvent la terminer du quatrième au cinquième jour. La douleur qui change de place, et se porte au dos, aux mains, à l'épaule, est un signe favorable. La douleur, la toux, la fièvre qui continuent après le onzième ou quatorzième jour, annoncent une suppuration interne.

Lorsque le malade succombe, on trouve entre la plèvre et la face convexe des poumons, soit la formation d'une concrétion albumineuse, et la carnification quelquefois de la surface de ce viscère, ou bien un épanchement séreux dans la cavité thorachique.

Traitement. On emploie les boissons délayantes, pectorales, émulsives, une ou deux saignées quand le malade est robuste et sanguin ou qu'il a fait excès de boissons, des fomentations calmantes faites avec de l'eau tiéde, ou quelques liqueurs mucilagineuses sur le côté douloureux. Les sangsues appliquées sur le siége de la douleur, dégorgent plus directement la membrane affectée, que les saignées du bras, et ce n'est que vers la

fin de la maladie qu'un vésicatoire convient. Dans le principe, il a outeroit, suivant Pinel, à l'inflammation, cependant je l'ai vu réussir plusieurs fois. S'il y a complication avec un embarras gastrique, une potion émétisée convient très-bien, et dans une pleurésie adynamique ou ataxique, on fait la médecine des symptômes dominans, on a recours aux toniques, au quinquina, aux eaux spiritueuses, et on les alterne avec les anodins pectoraux, les mucilagineux. Les juleps camphrés, et les bols camphrés produisent de bons effets, lorsqu'il y a des signes d'adynamie, et de foiblesse générale. Je conseille en mon particulier les saignées du pied, ou les sangsues appliquées à l'anus, ou aux extrémités inférieures, et l'infusion des plantes légèrement narcotiques. Je crois que, dans le principe, des cataplasmes des solanées, serviroient à calmer la douleur, et qu'en donnant à l'intérieur quinze à vingt gouttes de laudanum liquide, ou un grain d'extrait d'opium gommeux, on parviendroit à détruire le stimulus qui, fixé sur un point de la plèvre, y attire le sang, la lymphe, et de-là tous les accidens de l'inflammation. S'il est un moyen de remédier subitement au point douloureux qui se déclare, pourquoi le négliger, et en rechercher d'autres qui n'agissent pas instantanément, et qui souvent ne sont d'aucun secours, parce que le mal a fait de rapides progrès? Dans une pleurésie commençante, détruire la douleur, c'est prévenir le développement de tous les accidens qu'elle entraîne, et c'est remettre le corps, *in statu ante morbum*.... Lorsque la douleur attaque les muscles pectoraux, et que par la pression elle augmente, c'est ce qu'on nomme pleurydonie, elle se guérit par l'application d'un vésicatoire, et la boisson de la bourrache, de la violette, de l'oximel, et autres légers sudorifiques. C'est dans ces sortes de pleurésies, que Corvisart appelle rhumatisantes, que le vésicatoire est entre ses mains un vrai spécifique.

Péricardite (inflammation du péricarde).

Senac, dans son *Traité du Cœur*, a recueilli divers exemples de cette inflammation, et il regarde comme signes caractéristiques, la violence de la fièvre, une soif brûlante, la dureté du pouls, la difficulté de respirer, la douleur sous le sternum du côté gauche, une toux sèche, l'oppression, des défaillances. Dans ces circonstances, le cœur agite violemment la région précordiale, et les battemens à l'épigastre sont très-sensibles. Lorsque la péricardite est violente, la circulation doit être dérangée, et le pouls doit être foible et déprimé. Parmi les observations de cette maladie, il n'y en

a pas de mieux tracée et de plus exacte que celle de Cabanis, relativement a la péricardite dont mourut Mirabeau. La vie de cet homme extraordinaire a été livrée à tous les orages des passions, à tous les excès sensuels, et aux travaux de cabinet les plus opiniâtres. Depuis long-temps des douleurs sourdes se faisoient sentir dans ses intestins; il se plaignoit d'un rhumatisme vague dans les bras, d'un engorgement des jambes et d'une ophtalmie périodique; à l'aurore de la révolution, voyage en Provence, efforts extraordinaires pour y en semer les principes. De retour à Paris, nuits passées dans les travaux du cabinet, les plaisirs de la table et des femmes; le jour, discussions animées à l'assemblée constituante, et contention d'esprit, veilles opiniâtres et méditation profonde. Durant sa présidence, ophtalmie, oppression, contractions spasmodiques du diaphragme, douleur sourde vers l'orifice supérieur de l'estomac, qui céda à l'usage de quelque laxatif; mais toujours difficulté de respirer, étouffemens convulsifs exaspérés, mais regardés comme héréditaires dans sa famille; peu de jours après, anxiétés précordiales, avec des syncopes, ce qui étoit un prélude de sa maladie, retours fréquens de douleurs vives de colique, à la suite desquels Mirabeau se livre à la table, aux boissons et aux femmes; il parle immédiatement après avec éloquence à la tribune, se sent comme frappé de maladie, et va à la campagne chercher du repos. Bientôt après il revient à Paris, et, quoique languissant, il va au spectacle; ses douleurs se raniment; elles se portent tour-à-tour aux intestins, aux diverses régions externes et internes de la poitrine, au diaphragme, à la région précordiale, au médiastin, à la clavicule. Il donne une idée du caractère de ses douleurs, en les comparant à l'action d'une griffe de fer qui auroit resserré ces parties : dès-lors, souffrances les plus vives, anxiétés extrêmes, violens frissons, sentiment d'étouffement à une heure après-minuit, difficulté extrême de respirer, gonflement du visage, danger imminent de suffocation, pouls intermittent et convulsif, extrémités froides, traits du visage altérés, aspect des plus sinistres (saignée du pied, vésicatoires aux jambes, sinapismes à la plante des pieds); dès le lendemain, ou deuxième jour de la maladie, pouls plus régulier, respiration plus libre, diminution progressive des douleurs, sueurs halitueuses; mais, dans le cours de la journée, frissons fugaces aux bras, retour du spasme précordial, et, après quelque rémission produite par l'usage des délayans, retour des contractions spasmodiques vers l'omoplate, la clavicule, la région du diaphragme; pouls intermittent et convulsif; sinapisme aux pieds, sueurs légères, mais teint jaune, langue char-

gée, ce qui fit recourir à un laxatif, après lequel on donna quelques cuillerées de vin de Bordeaux. Le troisième jour, gêne de la respiration extrême et continuelle. Le quatrième, au matin, pouls petit, concentré, inspirations petites et serrées, douleurs très-vives, étouffemens, spasmes, présage d'une journée des plus orageuses (saignée du pied, épispastiques, pilules de six grains de musc données à chaque demi-heure), sueurs avec une fausse apparence de crise, mais progrès successifs d'un état de langueur, physionomie décomposée. Mirabeau ne se dissimule plus les approches de sa dernière heure; il appelle auprès de lui ses amis, ses proches : ses pensées ont quelque chose de plus profond, et ses sentimens de plus affectueux. Pendant les huit jours qui suivent, des paroxismes irréguliers, et qui semblent périodiques, simulent une fièvre intermittente; on donne le quinquina; le pouls, au lieu de se développer, devient intermittent et convulsif; la peau est sèche, les extrémités sont froides, le pouls à peine sensible (nouveau vésicatoire, doses répétées de camphre), nouvelle sueur, avec une rémission passagère; les douleurs se renouvellent et deviennent atroces, sans enchaîner cependant, que par intervalle, l'activité de ses pensées; jamais son langage n'avoit eu autant de précision, d'énergie et d'éclat; le dernier jour de sa vie il fit ouvrir les fenêtres dès le matin, et il dit, d'une voix ferme et d'un ton calme, en s'adressant à un membre de l'assemblée constituante qui lui étoit des plus chers : « Mon ami, je mourrai » aujourd'hui; quand on en est là, il ne reste plus qu'une chose » à faire, c'est de se parfumer, de se couronner de fleurs, de » s'environner de musique, afin d'entrer agréablement dans » ce sommeil, dont on ne se réveille plus ». Il conféra encore quelques momens avec Cabanis, son médecin et son ami, sur les personnes qui lui étoient les plus chères, sur les affaires publiques; peu à peu il perdit la parole pour ne la reprendre de temps en temps que lorsque le sentiment étoit ranimé par l'atrocité de ses souffrances, ou pour avoir part à la discussion de quelques remèdes qui étoient proposés; il se tourne enfin du côté droit dans un mouvement convulsif, et il expire. A l'ouverture du corps on trouva des traces d'inflammation dans l'estomac, le duodenum, une partie de la surface du foie, le rein droit et le diaphragme; mais la partie la plus fortement affectée, fut le péricarde, qui contenoit une quantité considérable d'un fluide épais, jaunâtre et opaque; des concrétions lymphatiques ou albumineuses recouvroient toute la membrane séreuse qui enveloppe le cœur, excepté la pointe; le péricarde lui-même avoit contracté une épaisseur de quatre lignes, ce qui complétoit les

autres preuves de l'existence d'une péricardite des plus intenses (1).

PREMIÈRE ESPÈCE. *Péricardite simple.*

Causes excitantes. Abus des boissons alkoolisées, veilles prolongées, travaux forcés, tempérament sanguin.

Symptômes. Douleur pongitive et gravative sous le sternum du côté gauche, à l'épaule par le nerf diaphragmatique, anxiétés, palpitations, toux sèche, une soif vive, une respiration fréquente, un sentiment d'ardeur dans la région précordiale, enfin des syncopes.

Mais il reste encore beaucoup à faire pour avoir l'histoire complète de cette maladie, soit aiguë, soit chronique, et pour pouvoir en assigner les caractères spécifiques, appuyés et sur la connoissance précise des symptômes, et sur les lumières de l'autopsie cadavérique.

Traitement. Cette maladie peut être attaquée dans le principe avec quelque espoir de succès par les délayans, les saignées du pied, les vésicatoires, les sinapismes, les clystères émolliens, purgatifs, les pédiluves irritans avec la moutarde, le sel et le vinaigre; mais elle est toujours des plus dangereuses, et les secours de l'art sont souvent inutiles ou fautifs.

Péritonite (inflammation du péritoine).

C'est l'inflammation du péritoine, indépendamment des organes subjacens. Il peut être enflammé en totalité ou dans quelques-unes de ses parties, ce qui constitue des variétés, connues sous le nom de péritonite-gastrite, péritonite-entérite, péritonite-cystite. Les signes qui font reconnoître une péritonite, en général, sont des vomissemens répétés, la constipation, quelquefois le dévoiement, la sensibilité extrême du ventre au toucher, le hoquet qui semble survenir surtout quand la portion du péritoine, qui couvre le diaphragme est enflammée. Le ventre se tuméfie, se boursoufle, se météorise, il est plus ou moins rénitent. La respiration est difficile, l'inspiration sur-tout est pénible, à cause de la douleur abdominale; le pouls est petit, serré, concentré, quelquefois inégal, irrégulier; la physionomie paroît entièrement décomposée et comme gripée. La marche de la péritonite est prompte et rapide, elle se termine par résolution ou par suppuration et gangrène; les intestins, plus ou

(1) *Journal de la Maladie de Mirabeau*, par Cabanis. — *Nosographie Philosophique*, tom. 2, pag. 205, 206, 207, 208.

moins enflammés, sont recouverts d'une couche albumineuse, et il y a une sérosité purulente dans l'abdomen en plus ou moins grande quantité.

Les observations de péritonite simple sont rares. Van Swieten, dans les épidémies publiées par Stoll, en a donné un exemple. Un homme de trente ans éprouve une douleur dans l'abdomen, pouls à peine fébrile (sulfate de potasse), le soir, pouls fébrile, puis tension et douleur vive dans l'abdomen, saignée, émolliens ; le lendemain, diminution de la douleur. Il a donné une foule de remèdes incohérens qui sentent la polypharmacie, et l'homme attaché aux opinions de Boerrhaave. Hoffmann a rapporté plusieurs observations de cette maladie. L'histoire de Charlotte, dans la médecine clinique de Pinel, citée comme une entérite, est une véritable péritonite; on va en juger : Charlotte, âgée de trente ans, avoit, depuis plusieurs mois, des fleurs blanches, le corps échauffé, elle plonge les pieds dans l'eau froide ; aussi-tôt suppression de la leucorrhée; diarrhée dans la nuit, frisson, chaleur, douleurs abdominales. Le deuxième jour, douleur aiguë fixée aux régions ombilicale et hypogastrique; sentiment de chaleur brûlante dans l'abdomen, météorisme, constipation. Le quatrième, abdomen très-sensible, pouls foible, chaleur modérée, foiblesse dans le bain, un peu de rémission après, sueur légère pendant la nuit (eau d'orge, avec sirop de vinaigre, bain tiéde). Le cinquième, les douleurs abdominales s'étendent vers l'épigastre, borborygmes, urine peu abondante, avec ardeur (fomentation émolliente sur l'abdomen). Le sixième, augmentation des douleurs, froid, torpeur des membres abdominaux, sentiment de strangulation, pouls très-foible. Le septième, rémission, léger sommeil (lavement émollient, infusion de fleurs de tilleul avec le sirop de guimauve). Le huitième, douleurs étendues dans tout l'abdomen, mouvement convulsif des muscles de la face, état comateux, somnolence toute la nuit. Le dixième, exacerbation légère, suivie de plusieurs heures de sommeil; une selle spontanée, apparition des menstrues. La rémission fut soutenue les jours suivans. Le treizième, on a observé un petit dépôt à la vulve. Le dix-septième, on a purgé la malade, la santé s'est rétablie promptement.

La fièvre dite *puerpérale* est une péritonite des plus fréquentes et des plus dangereuses. La dissertation de M. Gasc renferme des observations bien faites, et qui indiquent la marche de la maladie. Une femme, âgée de trente-huit ans, accouche, pour la première fois, après un travail un peu long et laborieux, les lochies coulèrent ; mais le deuxième

jour, frisson assez long, suivi de chaleur; bientôt après le ventre est douloureux. Le troisième jour, douleurs vives, tension, gonflement, météorisme du ventre, nausées et vomissemens, suppression des lochies, affaissement des seins, *decubitus* sur le dos, et impossibilité de se coucher sur l'un ou l'autre côté, bouche sèche, soif, constipation, urines rouges, pouls dur et fréquent, visage un peu animé (Ipécacuanha à petites doses), presque point de soulagement, augmentation des douleurs vers le soir, agitation, plaintes continuelles pendant la nuit. Le quatrième jour, persévérance des douleurs et de l'état de l'abdomen, ni lochies, ni lait, nausées sans vomissement, constipation, respiration douloureuse, pouls serré, dur et fréquent (douze sangsues à la vulve, lavement anodin, tisane de graine de lin avec la guimauve); dans le reste de la journée, légère rémission, un peu plus de calme la nuit. Le cinquième jour, météorisme de l'abdomen avec une douleur vive, flaccidité des mamelles; les lochies ont repris leur cours, borborygmes, le pouls serré, moins fréquent (lavement anodin, fomentation; en boisson, eau de lin, petit-lait, bouillon de veau); les souffrances très-vives dans la journée; le soir on donne l'application d'un vésicatoire sur le bas-ventre, ce qui effraya la malade. Les douleurs deviennent tout-à-coup intolérables, et les lochies se suppriment de nouveau; *decubitus* sur le dos, nausées et hoquet sans vomissement (application des sangsues à la vulve, ce qui ramène les lochies). Le sixième jour, lochies abondantes, débilité de la malade, douleurs moins vives de l'abdomen, qui est toujours tendu; dévoiement, affaissement des mamelles, plus de facilité de se tourner sur l'un ou sur l'autre côté; pâleur de la face, abattement des forces, point de céphalalgie, langue humectée, pouls plus souple et moins fréquent; dans la journée, sueur générale et copieuse, la nuit un peu de sommeil. Le septième jour, ventre sensible au toucher, mais moins tuméfié, écoulement blanc par la vulve, point de sécrétion du lait; le soir, légère exacerbation des douleurs. Le huitième et neuvième jour, abdomen souple, mais encore sensible, la malade demande des alimens, les forces sont revenues; mais le ventre a continué d'être encore douloureux pendant sept à huit jours, et la diarrhée a continué.

L'observation suivante tirée de la dissertation précitée, éclairera de plus en plus l'histoire de la fièvre puerpérale, et une fois qu'on la connoîtra bien dans toute sa simplicité, il ne sera guère possible de se tromper lorsqu'elle aura des complications gastriques, adynamiques, &c. Une femme de trente-deux ans, éprouve beaucoup de chagrins dans sa

jeunesse, et accouche laborieusement ; les lochies coulent bien pendant trois jours ; le quatrième, elles se suppriment sans cause connue, et de trente-six heures, le ventre ne fut pas douloureux. Le cinquième jour, douleur correspondante à la région de la matrice. Le sixième jour des couches (le premier de la maladie), tension de l'abdomen, avec douleur lorsqu'on le presse, point de lochies, les seins s'affaissent, le pouls est fort, dur, sueur, point d'urine, respiration pénible (diète, douze sangsues à la vulve, eau de fleurs de tilleul). Le deuxieme jour, tension très-forte, pression douloureuse, hoquets, vomissemens, *decubitus* horizontal, impossible du côté gauche, pénible du côté droit, lochies supprimées, pouls affoibli, langue sèche, soif, urine assez abondante, douleur de la tête et des membres (larges vésicatoires sur l'abdomen, eau de fleurs de tilleul). Le troisième jour, tension moindre, pression toujours douloureuse, vomissemens nuls, hoquet, deux ou trois selles, pouls foible et concentré, langue plus humectée, urines copieuses (vésicatoires animés, synapismes à côté). Le quatrième jour, mieux marqué, point de hoquet, ni de vomissement, le coucher facile sur tous les côtés. Le cinquième jour, ventre souple, toujours douloureux, hoquet par intervalle, toujours suppression des lochies, pouls serré, peu fébrile, état presque naturel (renouvellement des vésicatoires). Le septième jour, ventre plus souple, moins douloureux, point de hoquets ni de vomissemens. Le huitième jour, accidens un peu augmentés, point de lochies, point de lait ; les symptômes ont diminué pendant quelques jours, puis ont reparu avec assez de violence ; toujours abdomen douloureux, alternatives de vomissemens ; l'affection a dégénéré en chronique, fièvre lente, et mort au cinquantième jour de la maladie.

Autopsie cadavérique. L'abdomen contenoit une quantité abondante d'un liquide comme purulent, d'une couleur jaunâtre, le péritoine engorgé, rouge et très-épais, avoit des traces d'inflammation plus marquées du côté gauche, aussi la douleur avoit été plus grande de ce côté, les intestins étoient réunis par des concrétions albumineuses.

Wite a tracé les caractères d'une fièvre puerpérale adynamique, dans la description qu'il a donnée de cette maladie, et c'est ce qu'il est facile de reconnoître d'après les causes occasionnelles qu'il énumère, et qui sont toutes débilitantes. Durant les progrès de la fièvre, il survient des selles d'une odeur très-infecte, un certain désordre dans les idées, avec des signes de congestion cérébrale, un enduit brunâtre de la langue, un pouls petit, concentré, les forces

abattues, quelquefois des pétéchies, des déjections et l'urine involontaires, des sueurs colliquatives, le hoquet, et des convulsions suivies de la mort, lorsqu'on n'a pas cherché à combattre de bonne heure tous les symptômes dangereux.

Le chagrin, la mauvaise nourriture, les écarts de régime durant la grossesse, un accouchement laborieux, des affections morales tristes ou excessivement joyeuses, l'exposition à l'air froid et humide, la sortie trop prompte du lit, la respiration d'un air corrompu, sont les causes excitantes de cette fièvre, et qui la déterminent particulièrement.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Péritonite simple.*

Causes excitantes. Passage soudain d'un air chaud à un air froid, excès d'intempérance, abus des liqueurs, répercussion d'une humeur cutanée, chagrins.

Symptômes. Douleur abdominale qui augmente par la pression, ventre météorisé, nausées, vomissement, diarrhée ou constipation, la douleur augmente par l'inspiration, le pouls est petit, concentré, les traits de la face altérés, et terminaison par la résolution, la suppuration ou la gangrène; le pouls foible, intermittent, la cessation brusque de la douleur, le froid qui succède à une grande chaleur, sont les signes de cette dernière.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Péritonite des accouchées* (fièvre puerpérale).

Causes excitantes. Suppression du lait, des lochies, chagrins, malpropreté, exposition à l'air froid et humide.

Symptômes. Frisson plus ou moins long, puis douleur à l'abdomen, affaissement des mamelles, météorisme du ventre, nausées, vomissement, suppression des lochies ou leur écoulement ordinaire, respiration gênée, pouls petit, concentré, accéléré, constipation ou diarrhée.

Traitement. Il est très-possible que dans un temps froid et humide, chez des femmes robustes et sanguines, la fièvre puerpérale soit compliquée avec une affection angioténique, et alors les délayans et les saignées, les clystères et les fomentations sont les remèdes indiqués. La tisane de chiendent, d'orge nitrée, les émulsions, les tamarins, le suc d'oranges, de citron, mêlés avec le sucre, sont aussi très-convenables. Un vésicatoire appliqué sur le bas-ventre, mais qu'on ne fait pas suppurer, fait une dérivation salutaire, par le moyen de l'irritation externe. Dix à douze sangsues appliquées au vagin, dégorgent plus directement le péritoine, et l'on y revient suivant le besoin. L'ipécacuanha administré avec tant de succès à l'Hôtel-Dieu de Paris, paroît n'avoir réussi, que parce qu'il y avoit une compli-

cation gastrique. L'usage peut en être continué à petites doses. On auroit recours aux toniques, aux excitans, aux eaux aromatiques, à des lavemens de quinquina, aux boissons acidulées, s'il y avoit des signes d'adynamie. On remédie au devoiement par un mélange de quelque poudre amère et tonique avec un sel laxatif, ou par quelques grains de rhubarbe entremêlés avec un calmant. L'eau de gruau, le petit-lait, une décoction pectorale, quelques légers sudorifiques, sont autant de moyens qu'on peut employer avec succès suivant les circonstances, et plusieurs autres que nous laissons au choix et au génie du médecin appelé à traiter ces sortes de maladies. L'infusion de tilleul, de feuilles d'oranger, l'eau de fleurs d'orange, conviennent chez les femmes irritables et très-sensibles.

CHAPITRE IV.

Phlegmasies des articulations et des muscles.

Cette inflammation peut avoir son siége dans tous les muscles soumis au mouvement volontaire, ou du ressort de la vie animale, et dans tous les organes musculeux, dont la contraction appartient à la vie organique. Tous les faits pathologiques concourent à faire classer la goutte parmi les phlegmasies articulaires, et à ne regarder que comme des anomalies les irruptions qu'elle fait sur l'estomac, les intestins, la vessie. Il reste encore beaucoup de recherches à faire sur les caractères distinctifs et les signes extérieurs de l'état inflammatoire de chacun des muscles organiques.

Goutte.

Sydenham est l'auteur qui a le mieux écrit sur la goutte, et qui en a tracé les caractères spécifiques avec ce talent rare qu'on lui connoît, et qui imite si bien la méthode hippocratique (1). Comme Sydenham avoit été tourmenté lui-même de la goutte, son tableau est copié d'après nature. Il la divise en régulière et en irrégulière. La première, dit-il, arrive soudainement à la fin de janvier ou au commencement de février, sans presqu'aucun avant-coureur, si ce n'est que le malade, quelques semaines auparavant, a été incommodé

(1) *De Podagrâ.*

de crudités d'estomac ou d'indigestion, et qu'il s'est trouvé pesant et gonflé, comme par des vents. Cette enflure et pesanteur augmentent de jour en jour jusqu'à l'arrivée de l'accès, qui est précédé de quelques jours par un engourdissement. En même temps le malade sent comme des vents qui descendent le long des muscles des cuisses, avec une espèce de crampe.

La veille de l'accès, le malade a un appétit plus grand que de coutume, et qui n'est pas naturel. Se portant bien en apparence, il se met au lit et s'endort. Mais, vers les deux heures après minuit, il est réveillé par une douleur, qui se fait sentir d'ordinaire au gros doigt du pied, et quelquefois aussi au talon, au gras de la jambe, ou à la cheville du pied. Cette douleur ressemble à celle qui accompagne la dislocation des os de ces parties, avec un sentiment comme d'une eau qui ne seroit pas tout-à-fait froide, répandue sur les membranes de la partie affectée; et bientôt après, il survient un froid, un tremblement et une fièvre légère. La douleur, qui d'abord est supportable, devient par degré plus fâcheuse, et à mesure qu'elle augmente, le froid et le tremblement diminuent. Cela dure ainsi tout le jour, jusqu'à ce qu'enfin, vers le soir, la douleur parvient à son plus haut point, s'accommodant aux différens os du tarse et du métatarse, dont elle attaque les ligamens. Cette douleur ressemble tantôt à une tension violente ou à un déchirement des ligamens, tantôt à celle que cause la morsure d'un chien, et quelquefois à celle qui est produite par une violente compression. De plus, la partie affligée ressent une douleur si vive, qu'elle ne peut seulement supporter le poids de la couverture, ni qu'on marche un peu fortement dans la chambre. Le malade s'agite continuellement, et fait mille efforts pour donner une autre situation, tant à tout son corps, qu'à la partie affectée. La douleur ne cesse que vers les deux ou trois heures du matin, après que l'accès a duré l'espace d'un jour et d'une nuit. Il lui prend une légère moiteur, et se laisse aller au sommeil. A son réveil, la douleur est encore fort diminuée, et il apperçoit la partie malade nouvellement tuméfiée. Le lendemain, et même deux ou trois jours après, l'autre pied se trouve attaqué d'une douleur toute semblable, et avec les mêmes symptômes; et quand elle est fort violente, il ne reste plus ni douleur, ni foiblesse au pied qui a souffert le premier. Après que les deux pieds ont été ainsi maltraités, les accès qui suivent sont sans règle, tant pour leur commencement que pour leur durée, à l'exception que la douleur augmente toujours le soir et diminue le matin. Tous ces petits accès composent l'accès entier de la goutte, qui est plus long

ou plus court, suivant l'âge du malade. Car il ne faut pas croire qu'un homme qui a été tourmenté de la goutte pendant deux ou trois mois, n'ait eu qu'un seul et même accès; il y a eu une suite et un enchaînement de plusieurs petits accès, dont le dernier a toujours été plus doux et plus court que le précédent. Dans les sujets vigoureux et dans ceux que la goutte attaque plus rarement, l'accès ne dure souvent que quatorze jours : dans les vieillards et ceux qui ont été souvent attaqués, il dure jusqu'à deux mois. Durant les quatorze premiers jours, l'urine est fort colorée, et laisse, après le repos, un sédiment rouge et plein de petits sables. Le malade ne rend le plus souvent, en urinant, que la troisième partie de sa boisson, et pendant ce temps là le ventre est serré. La perte d'appétit, un froid de tout le corps vers le soir, une pesanteur et une sensation douloureuse, même dans les parties qui ne sont point attaquées, accompagnent l'accès pendant toute sa durée. Lorsque l'accès finit, il survient au pied une démangeaison insupportable, sur-tout entre les orteils, d'où il se détache une matière semblable à du son, et il tombe des écailles de la peau des pieds, comme il arrive à ceux qui ont été empoisonnés. La maladie étant terminée, les forces et l'appétit reviennent plus ou moins vîte, à proportion que l'accès a été plus ou moins violent, et il en est de même de l'accès suivant, c'est-à-dire que si le dernier a été fort cruel, le suivant ne paroîtra qu'au bout de l'année.

Dans la goutte anomale ou irrégulière, la douleur parcourt toutes les parties du corps, attaque dans toutes les saisons, et dure presque toute l'année, excepté deux ou trois mois en été. Quand elle est invétérée, elle forme des nodosités aux articulations, ce qui gêne leur mouvement, et occasionne aux malades des douleurs intenses au moindre exercice. Les désordres que produisent ces concrétions tophacées dans l'économie, sont effrayans; tantôt on voit les os rongés par la carie, tantôt les poignets sont gonflés, difformes et contournés; tantôt les cartilages, les capsules articulaires, sont absolument détruits.

La goutte attaque le plus souvent les vieillards, qui, après avoir passé la plus grande partie de leur vie dans la mollesse, les plaisirs et la bonne chère, dans la boisson du vin et autres liqueurs spiritueuses, sont encore privés d'exercice. Les jeunes gens, pour l'ordinaire, ne sont pas tourmentés de cette cruelle maladie, à moins qu'ils ne l'héritent de leurs parens, ou qu'ils ne se soient affoiblis de bonne heure en se livrant à tous les excès du vin et des femmes, et qu'ils vivent dans un défaut d'exercice absolu. Les femmes sont exemptes de cette ma-

ladie, et ce n'est qu'après l'époque critique que quelques-unes en sont affectées.

On connoît tous les dangers d'une goutte remontée, et combien il importe de ne pas troubler la marche de la nature par des remèdes imprudens. Elle peut alors simuler l'apoplexie, un asthme convulsif, et une affection spasmodique ou inflammatoire des viscères. Une femme qui avoit eu des hémétritées, eut la goutte dans les articulations, qui étoient rouges, douloureuses, gonflées. Elle plongea ses pieds dans l'eau très-chaude. La goutte rétrocéda dans l'estomac; on donna l'éther sulfurique à quarante gouttes, dans une infusion de fleurs de tilleul, avec le sirop diacode, la péritonite gastrique persista, et vers le neuvième jour la malade périt. Le péritoine et les intestins offroient leur tunique péritonéale très-épaissie. Dans l'estomac, les trois tuniques étoient épaissies et lésées. Pline nous rapporte qu'Agrippa, ayant plongé ses pieds attaqués de douleurs arthritiques dans du vinaigre, fut paralysé de ses extrémités; la glace ne seroit pas moins dangereuse, ainsi que tous les topiques astringens et répercussifs.

Il y a des auteurs qui ont classé la goutte, à raison de ses anomalies, parmi les affections nerveuses; mais elle est beaucoup mieux placée dans le nouveau cadre de Pinel. Il y a beaucoup d'exemples de la goutte héréditaire. Un marquis âgé de soixante ans (1), qui avoit la goutte depuis trente ans, étoit fils et père d'un goutteux. Il prit des amers; les accès devinrent plus doux; mais il éprouva des difficultés de respirer, des palpitations, et il mourut. L'ouverture du cadavre montra le poumon tuberculeux, et un épanchement de deux livres de sérosité dans les deux cavités de la poitrine. Pinel rapporte dans ses cours l'exemple d'une femme goutteuse morte d'une gastrite pour avoir fait usage des pilules amères. Lobb parle d'un militaire anglais qui avoit eu une goutte régulière; quelque temps après il éprouva une cardialgie, avec la faim canine; il mangeoit beaucoup de viande; cependant il maigrissoit, il avoit le *spleen* (hypocondrie anglaise); on lui conseilla de changer de climat, il fut à Rome; il vécut de temps en temps de végétaux; il souffrit moins alors; il s'abstint de toutes les viandes un peu fortes, et se borna à douze onces de nourriture par jour. Retourné à Londres, un médecin lui conseilla de ne se nourrir que de végétaux. Il lui permit de prendre du pain avec du beurre, des gâteaux avec des semences de fenouil, un peu de café au lait, du thé ou du chocolat, quelquefois des farineux avec

(1) Raymond, *Maladies qu'il est dangereux de guérir.*

du sucre. Pour le dîné, les choux, les épinards, les raves, &c. avec un peu de sel et de poivre, l'usage de la salade avec le vinaigre, ainsi que les fruits de la saison. Il l'engagea à s'abstenir du souper. Au bout de trois mois, il n'éprouva plus de cardialgie. Il y avoit quinze ans qu'il observoit ce régime, et tous les symptômes de l'hypocondrie avoient disparu. Il parvint même jusqu'à faire quinze lieues par jour à pied. Cette observation, rédigée avec le plus grand soin, peut servir de règle de conduite aux praticiens.

La goutte se portant à l'intérieur des organes, désorganise quelquefois les parties qu'elle affecte. L'estomac du fameux chimiste Darcet, fut corrodé et percé par la goutte, ainsi que le prouva l'autopsie cadavérique. Zimmermann, dans son *Traité de l'Expérience*, cite un exemple à-peu-près pareil, et Jean Hunter en a consigné beaucoup dans ses écrits. On doit en être peu surpris, puisqu'au rapport de Portal, il a trouvé chez des goutteux, les vertèbres du dos cariées, les viscères rongés, détruits, et qu'il a vu une ophtalmie chez une dame, après une suppression de goutte, détruire dans trois jours un œil.

La goutte accidentelle peut survenir dans la classe la plus pauvre; on ne la voit même que dans cette classe, tandis que la goutte originaire attaque les gens riches Une femme âgée de soixante ans, avoit, pendant sept à huit mois de l'année, toutes les articulations grandes et petites des membres, prises; mais il y avoit parfois des paroxismes tenant aux changemens de temps. Avant la puberté, elle avoit des sueurs abondantes, incommodes, fétides aux pieds et aux mains; on les supprima avec du vinaigre. A vingt-deux ans les articulations furent prises; à trente-deux, cela augmenta encore. Cependant la menstruation avoit toujours été régulière; aucun parent n'avoit eu la goutte. Au fort de l'âge, la goutte avoit des exacerbations régulières; mais, à cinquante ans, elle devint ataxique. Un jour cette femme entra dans de violens accès de colère; disparition subite de la goutte à l'extérieur, et rétrocession sur les parties internes. Pour combattre ce fâcheux accident, elle prit deux gros d'éther sulfurique, avec quatre onces d'infusion de sauge et un sirop. Elle appliqua des sinapismes aux articulations; la goutte revint aux extrémités, et alors on prescrivit de légères frictions d'un liniment huileux camphré, ou des bains de vapeurs aromatiques. (Pinel dit n'avoir jamais vu résulter d'inconvénient de ces remèdes employés sur le lieu malade, tandis que tous les autres sont suivis d'accidens fâcheux.)

Portal, dont le nom seul est une autorité en médecine, divise la goutte en chaude et en froide. Dans la première il

n'y a point de chaleur dans la partie tuméfiée ; c'est le contraire dans la goutte chaude. Les personnes cachectiques qui ont quelques vices scorbutiques, rachitiques, vénériens ou dartreux, ont des gouttes froides, et les pléthoriques très-chaudes. Il y a des gouttes essentielles et d'autres qui sont symptomatiques; la première n'est souvent jugée telle, que parce qu'on ignore ce qui la précède. Les asthmatiques, les pierreux, ceux qui sont pléthoriques, qui ont eu des exanthèmes, le scorbut, &c. sont sujets aux gouttes symptomatiques. L'asthme, la goutte et la pierre paroissent souvent ensemble ; la goutte pléthorique est très-commune ; et c'est la nature qui l'excite, pour se débarrasser de l'humeur surabondante. Les personnes qui mangent trop, qui ne perdent pas assez par les sueurs, les urines, sont fréquemment attaquées de cette maladie. Les mets succulens et les bons cuisiniers, le défaut d'exercice et de transpiration en sont les sources les plus communes, ainsi que les boissons de certains vins. Une femme qui n'a plus ses règles ou un homme après la suppression des hémorroïdes, s'ils sont pléthoriques, ont la goutte. Les exanthèmes qui n'ont pas bien suppuré, l'occasionnent aussi. La vérole mal traitée, entée et rentrée, la produit également. Il y a des douleurs nocturnes très-violentes, et les parties se dessèchent. L'observation démontre aussi des gouttes scorbutiques, comme il arrive après de longs voyages sur mer, ou le séjour dans des lieux humides ; ce qui doit introduire un traitement différent, suivant la nature de la goutte que l'on a à combattre (1).

Première espèce. *Goutte.*

Causes excitantes. Excès des boissons spiritueuses, du vin et des femmes, vie sédentaire, constitution pléthorique, nourriture abondante, suppression d'une évacuation sanguine, suppression de la transpiration, rétropulsion de la gale ou des dartres, affections cutanées, impression du froid sur les viscères abdominaux, contention d'esprit, travaux de cabinet excessifs et veilles prolongées.

Première variété. *Goutte régulière ou des articulations.*

Symptômes. Douleur subite qui commence ordinairement par le gros doigt du pied, qui devient plus forte et ne se calme que par la rougeur et le gonflement de la partie affectée. Les accès se rapprochent plus ou moins, suivant l'ancienneté de la maladie, et le genre de vie du malade. Après

(1) *Cours de Médecine de Portal, au Collége de France*, an 9.

un certain temps, la goutte laisse des concrétions tophacées dans les parties qu'elle attaque.

DEUXIÈME VARIÉTÉ. *Goutte irrégulière ou des viscères.*

Symptômes. Passage subit de l'affection goutteuse des extrémités ou des autres articulations, et irruption sur quelque viscère. Les anxiétés, les vomissemens, la cardialgie, annoncent que l'estomac est affecté. Les palpitations, les syncopes, la pleurésie ou péripneumonie et la phtisie, que c'est la poitrine; et lorsque la tête est prise, il y a des vertiges, douleur de tête, coma, paralysie.

Traitement. Il n'y a pas de maladie pour la guérison de laquelle on ait proposé un plus grand nombre de remèdes. Seroit-ce parce qu'attaquant les gens riches de préférence aux pauvres, chaque spécifique reçu avec avidité, est payé en monnoie sonnante? Cependant tous les praticiens s'accordent à regarder la goutte à-peu-près comme incurable, et contre laquelle il ne faut employer que l'usage du régime. Lobb a exposé les règles qu'il faut suivre suivant l'âge, la raison, la constitution de l'individu, par l'histoire de quatre goutteux qui ont fait cesser leurs douleurs, en s'abstenant de la viande et des liqueurs spiritueuses (1). Le premier, appelé Sirsleig, étoit retenu au lit chaque année deux mois et demi par ses accès, avant qu'il eût adopté le régime végétal; il s'asservit à une nourriture extraite uniquement des végétaux, et il n'éprouva aucun accès de goutte pendant cet intervalle. Une tumeur tophacée ou d'urate de soude, qui étoit à l'extrémité du cubitus gauche, disparut par degrés à la faveur de ce régime. Ayant repris ensuite l'usage de la viande, il éprouva une rechute au bout d'une année et demie.

Darwin assure s'être préservé de toute attaque de goutte depuis l'âge de quarante ans jusqu'à soixante-dix, en s'abstenant du vin et des liqueurs, et prenant du café à volonté. Le régime végétal, adopté trop brusquement, pourroit néanmoins avoir des inconvéniens chez certaines personnes, et c'est à la prudence du médecin à tracer les règles diététiques à suivre. Sydenham blâme la saignée et l'usage des purgatifs même les plus doux, et il dit que la goutte s'est toujours plus enracinée quand on y a eu recours. Il condamne aussi les sudorifiques. Il propose de fortifier l'estomac, en prenant, matin et soir, quelques grains de quinquina. Les vieillards et les personnes foibles ont besoin de mêler un peu de vin à leur boisson pour pouvoir digérer. La diète lactée a été bien

(1) *Probabilitas curandi pedagram per alimenta.*

des fois utile; mais une fois qu'on l'a adoptée, il ne faut plus la quitter, sans quoi elle devient nuisible. Il est des personnes qui ne peuvent supporter le lait, quelqu'envie qu'elles aient de le prendre. Voici la boisson ordinaire que Sydenham propose aux goutteux. Salsepareille, six onces; squine, sassafras et râpure de corne de cerf, de chacune deux onces; de la réglisse, une once; faites bouillir le tout dans seize livres d'eau pendant une demi-heure, puis laissez cette décoction pendant douze heures sur les cendres chaudes, le vaisseau bien fermé. Faites-la bouillir ensuite jusqu'à la diminution d'un tiers, et faites-y infuser une demi-once de graine d'anis pendant deux heures; vous coulerez et garderez en bouteilles bien bouchées. On ne commence cette boisson qu'après un accès; mais on la continue ensuite tout le reste de la vie, durant les accès même. On doit se coucher de bonne heure, éviter le froid et l'humidité, et s'abstenir du souper; l'exercice à pied, quand on le peut, celui du cheval et du carrosse, sont très-salutaires; car rien de plus dangereux que la chambre ou le lit pour un goutteux qui, sans trop souffrir, éprouve des défaillances, des tranchées, des diarrhées. Beaucoup sont morts faute d'exercice. Il faut remédier aux symptômes alarmans de la goutte. Si elle attaque l'estomac, comme trop foible, on applique de suite des sinapismes aux pieds, on donne un petit verre de vin généreux, d'eaux aromatiques, du lait dans lequel on a fait infuser du gingembre, trente à quarante gouttes d'éther sulfurique dans une infusion de tilleul, un petit verre d'eau-de-vie pure; dans les cas extrêmes, Sydenham recommande vingt gouttes de laudanum liquide. S'il y a une violente fièvre et de fréquentes envies de vomir, le traducteur de Sydenham propose les saignées, les vomitifs, les purgatifs, les stomachiques, les diaphorétiques, les vésicatoires aux bras, aux jambes, les fomentations aromatiques et les lavemens. Si l'humeur goutteuse se jette sur les intestins, on la traite à-peu-près de la même manière que lorsqu'elle attaque l'estomac; s'il y a une diarrhée débilitante, et qui continue malgre l'usage du laudanum et de l'exercice, il faut faire suer le malade deux ou trois jours matin et soir, deux ou trois heures de suite chaque fois. Sydenham dit s'être conservé la vie par cette méthode, après s'être exposé à la perdre par l'usage de l'eau froide pour boisson. On pouvoit aussi, dans ce cas, donner la rhubarbe jointe à quelque astringent léger et un peu de laudanum. Si la goutte attaque les poumons, on a recours aux saignées, comme s'il y avoit péripneumonie, et on purge doucement le malade entre les saignées; les vésicatoires et les remèdes ordinaires contre

l'asthme ont souvent un heureux succès. Dans la néphrétique qui attaque les goutteux, on administre un lavement émollient composé de racines de guimauve et de lis, de chacun une once; feuilles de mauve, pariétaire, branche-ursine, fleurs de camomille, de chacun une poignée; graine de lin et de fénugrec, de chacune demi-once, réduite à une livre et demie de décoction, et avant de le donner, on y dissout deux onces de sucre et deux onces de sirop de guimauve; après que le malade aura rendu le lavement, on lui donne vingt-cinq gouttes de laudanum. Les lavemens avec la térébenthine donnés de douze heures en douze heures, sont très-utiles. Sydenham blâme l'application de tous les topiques; ils sont dangereux ou inutiles. La flanelle chaude est ce qui convient le mieux. Dans une douleur extrême on peut appliquer des compresses trempées dans le laudanum. Enfin, nous terminerons ce que nous avons à dire sur le traitement de la goutte, par deux méthodes nouvelles publiées, l'une par le docteur Stenhouse, d'Edimbourg, et qui consiste à exposer la partie malade à un bain de vapeur d'eau pure; il dit s'être guéri lui-même de cette maladie par ce moyen, et moi-même je l'ai employé avec succès. Mais je crois qu'il faut que la goutte soit commençante et non invétérée; et l'autre par le médecin du prince-régent de Portugal; il rapporte plusieurs observations de goutteux guéris instantanément, après avoir fait usage d'une once et demie à deux de quinquina en poudre, dans l'espace de vingt-quatre heures, au fort de leurs accès. Ce remède ne prévient pas les accès ultérieurs; mais en renouvelant l'emploi du quinquina à la même dose, on est sûr de faire disparoître les douleurs (1). Voici les divers traitemens que propose Portal dans cette maladie. Il y a deux choses, dit-il, à considérer, pour combattre cette maladie, l'intervalle des accès, et le temps de leur invasion. Tout doit tendre à mitiger l'accès; s'il est médiocre, il ne faut rien faire; lorsque la douleur est très-forte, il faut employer les cataplasmes émolliens, les corps mucilagineux, le safran, le sureau. Si le délire survenoit, il faudroit employer la ciguë, l'opium, la saignée du pied, les sangsues sur la partie souffrante. Les sudorifiques seroient nuisibles, il faut donner le petit-lait, la mauve, les lavemens émolliens. Dans les cas où l'on craint que l'accès soit incomplet, on applique les sinapismes, et on les anime avec du bon vin d'Espagne. Dans la goutte remontée, ou s'il y a une apoplexie, que le pouls soit

(1) Pour des plus grands détails sur le traitement de cette maladie, voyez le *Traité des Maladies goutteuses*, par Barthez, et le *Manuel des Goutteux et des Rhumatisans*, par Alphonse Leroy.

fort, il faut saigner du pied. J'ai vu, dit encore Portal, madame de Château-Morand, dans la rue Vivienne, être dans un attaque d'apoplexie complète; je la fis saigner au pied; le lendemain elle reprit l'usage de ses sens, on la croyoit guérie. Mais soudainement elle fut prise d'une véritable pleurésie; je la fis saigner encore trois fois, elle se rétablit. Quelque temps après, elle eut encore des douleurs d'entrailles effrayantes; mais elles n'eurent pas de suite. Quand il y a de la plénitude dans le pouls, il ne faut pas craindre de faire des saignées. Voilà le traitement qui convient dans l'invasion de la goutte; mais dans l'intervalle des accès, on doit nourrir les malades avec des végétaux; leur interdire le lait; leur faire prendre des sucs d'herbe. S'ils sont pléthoriques, leur faire appliquer des sangsues. Si la goutte est vénérienne, les frictions d'onguent mercuriel réussissent. La pommade de Jalabert avoit eu une grande vogue. Un cautère est très-utile chez tous les goutteux. Il faut leur conseiller de se bien couvrir, de se purger de temps en temps, d'éviter les lieux humides, marécageux, et alors on parvient à guérir cette maladie, quand elle n'est pas parvenue au dernier degré.

Rhumatisme.

Le rhumatisme est à toute l'habitude du corps, ce que la goutte est à une seule articulation affectée; on y retrouve, dans l'une et dans l'autre, douleur, tension et chaleur âcre. Baillou a très-bien décrit les symptômes du rhumatisme. Il peut se compliquer avec la fièvre gastrique et adynamique. Les tempéramens sanguins, l'âge adulte, le refroidissement subit après des travaux ou des exercices forcés, les plaisirs de la table, sont les causes prédisposantes à cette maladie. Le rhumatisme peut parcourir instantanément les diverses parties du corps, et sa mobilité est un de ses caractères particuliers. L'exemple qu'en rapporte Storck, est remarquable. Le malade eut d'abord les articulations des mains et des pieds attaquées, puis tout le corps devint douloureux et frappé de roideur; la mâchoire inférieure resta seule libre. Les yeux, devenus rouges et proéminens, laissoient couler des larmes corrosives. La poitrine fut ensuite prise, et le malade étoit comme suffoqué. On appliqua des sinapismes aux articulations des pieds et des mains, et demi-heure après, les genoux et les cuisses étant devenus douloureux, la poitrine fut dégagée. La douleur la plus vive se fit tout-à-coup sentir à la région ombilicale; mais elle cessa par l'évacuation de matières dures que provoqua un clystère. Les aines et les testicules furent enfin si violemment atteints, qu'il s'ensuivit des convulsions et des syncopes; la chaleur revenant ensuite

aux extrémités, le pouls se releva, un sommeil avec sueur calma tous les accidens ; et le huitième jour, après des urines copieuses, le malade se rétablit par l'infusion des fleurs de sureau avec du petit-lait,

C'est dans la médecine clinique du professeur Pinel, que nous allons encore prendre les observations relatives au rhumatisme, soit aigu, soit chronique, soit goutteux. Le jeune praticien qui ne veut pas s'égarer, doit imiter le voyageur qui, dans un pays inconnu, ne s'écarte jamais de la grande route frayée par les premiers savans.

Rhumatisme aigu. Une femme de quarante-cinq ans éprouvoit les irrégularités de la menstruation. Elle s'expose à l'air froid : aussi-tôt douleur dans la région lombaire gauche, augmentée par le plus léger mouvement du tronc. Le troisième jour, même douleur, chaleur vive de la peau, pouls fréquent, soif. Le soir, symptômes augmentés (infusion de tilleul, avec le sirop de vinaigre). Le cinquième, sueur légère, rémission des symptômes ; bras droit très-douloureux, sur-tout si la malade veut le mouvoir. Le huitième, cessation de la douleur lombaire, douleur sensible au toucher, étendue à tous les muscles du thorax ; oppression, pouls dur, fréquent, chaleur très-vive. Le neuvième, mêmes symptômes; frissons fugaces, céphalalgies très-fortes. Le onzième, sueur abondante, sommeil. Le quinzième, rémission très-marquée, pouls à peine fébrile; chaleur modérée, quelquefois douleurs fugaces dans les membres abdominaux. Le dix-septième, point de douleur. La malade entra en convalescence.

Rhumatisme-chronique. Bardon-Denise, âgée de soixante-dix-sept ans, a été élevée à la Salpêtrière, et a passé sa vie à travailler dans les lieux bas, humides, peu aérés. A trente-neuf ans cessation des menstrues, maladie très-grave à cette époque : depuis, douleurs qui ont parcouru toutes les régions du corps; la tête, particulièrement au sommet, est souvent douloureuse; les douleurs sont devenues presque habituelles ; elles augmentent lorsque l'état de l'atmosphère change ; elles sont plus supportables en été, elles deviennent très-vives l'automne et l'hiver; elles sont quelquefois si fortes, que la malade est obligée de garder le lit. Le premier jour, frisson, douleur dans les muscles des cuisses, des lombes, chaleur vive de la peau. Le deuxième, nausées, vomissement spontané, locomotion impossible. Le troisième, face colorée, douleur au sommet de la tête, exaspérée par le toucher; douleur très-vive aux lombes, aux cuisses, augmentant par le mouvement du tronc et des membres abdominaux; pouls fréquent, dur; frissons entremêlés de bouffées de chaleur,

langue humectée sur les bords, soif, douleurs atroces pendant la nuit (eau des quatre fleurs, avec sirop de guimauve). Le quatrième, rémission au matin; mais pendant la nuit symptômes plus intenses que la veille, un peu de sueur (infusion de menthe, avec sirop de guimauve). Le septième, céphalalgie modérée, mouvement du tronc et des membres moins douloureux, douleurs des cuisses très-aiguës pendant la nuit, peau halitueuse (sels purgatifs). Le huitième, rémission au matin, pouls à peine fébrile, douleurs fugaces dans les diverses régions du corps, quelques coliques, sueurs. Le neuvième, la malade a voulu marcher; mais elle a senti les jambes foibles (infusion de tilleul, avec le sirop de vinaigre). Le onzième, douleurs des cuisses modérées; elles ont été fugaces dans les autres regions, par momens très-aiguës. Le treizième, un purgatif a provoqué des déjections abondantes; sommeil, sueur copieuse. Le quinzième, apyrexie; il ne reste plus que des douleurs modérées, habituelles. La malade est sortie des infirmeries peu de jours après.

Rhumatisme goutteux. Une fille âgée de 32 ans, d'une forte constitution, bien menstruée, avoit passé toutes les nuits à veiller une malade pendant deux mois. Le premier jour, frisson suivi de chaleur, pendant la chaleur, légère douleur à l'articulation coxo-fémorale droite; cette douleur disparut le lendemain. Le troisième, la malade prit un bain dans la rivière, et trouva l'eau très-froide. Le cinquième, retour de la première douleur; le genou droit fut aussi affecté. Le sixième, augmentation de la douleur du genou qui se tuméfia le soir; frisson irrégulier, mouvement fébrile. Le septième, la flexion du genou augmenta fortement la douleur (anorexie, amertume de la bouche). Le huitième, même douleur avec tension et gonflement du genou (langue couverte de mucosité jaunâtre); paroxisme plus fort que les jours précédens. Le neuvième, diminution de la douleur coxo-fémorale; l'affection s'est portée au genou gauche. Le dixième, le carpe, le métacarpe de la main gauche ont été affectés. Le douzième, un peu de sueur dans la nuit, apparition des menstrues, cessation presque absolue des douleurs. Le treizième, la sueur, les menstrues ont cessé; les douleurs ont reparu, mais avec moins d'intensité. Le seize, douleur très-vive au coude, au poignet; celle du genou modérée; affection des muscles de la face rachidienne du tronc, avec douleur augmentée par le mouvement du tronc. Le dix-neuvième, sueur qui a persisté pendant plusieurs jours: les douleurs se sont affoiblies progressivement; toujours exacerbation le soir. Le vingt-unième, langue sèche, couverte d'un enduit brunâtre; accablement, pouls très-fréquent, chaleur mordicante, selles abondantes. Le trente-unième, diminu-

tion du mouvement fébrile, douleur fixée aux pieds, sans gonflement. Le quarante-unième, tuméfaction du pied gauche ; il ne reste plus de douleurs dans les autres régions. Le quarante-sixième, point de paroxisme, douleur bornée au gros orteil gauche, cessation des symptômes gastriques. Le cinquante-deuxième, mouvement libre quoiqu'un peu douloureux, les douleurs n'ont cessé entièrement que du cinquante-huitième au soixantième jour.

Le lombago affecte ou les muscles lombaires ou leurs enveloppes. Les personnes obligées par état à travailler aux travaux de la campagne, et à rester penchées en avant, en sont particulièrement affectées. L'air humide et froid en est aussi une cause déterminante, sur-tout lorsque la région lombaire reste à découvert, et qu'elle est échauffée par la marche ou le travail. Boerhaave, occupé au jardin botanique de Leyde, avec une ardeur infatigable, et s'exposant à la fraîcheur et à la rosée du matin durant les saisons du printemps, d'été et d'automne, au moment où il sortoit de son lit, fut pris vers le 15 d'août d'une douleur comme néphrétique, qui parut partir du rein gauche, suivre la direction de l'uretère jusqu'au pubis. (Sydenham avoit déjà décrit ce symptôme singulier de l'invasion du lombago). La douleur continua ensuite dans les lombes pendant trois mois entiers, avec plus ou moins de violence, et la déesse Hygia fut sourde cette fois-ci aux plaintes et aux douleurs du fils d'Esculape, uniquement peut-être, parce que le malade charmoit Apollon en jouant de la guitarre dans son lit.

Les tumeurs blanches des articulations forment encore une variété du rhumatisme (1). Une douleur aiguë se fait sentir dans toute l'articulation ; de-là, gonflement des tégumens, souffrances vives au moindre mouvement, et un peu modérées par la flexion. Le volume de la tumeur commence à croître peu à peu, les veines de la peau deviennent variqueuses, et le membre subjacent s'atrophie et s'œdématie. La chaleur augmente la douleur, et peu à peu il se forme dans l'articulation de petits abcès isolés, dont la fluctuation est sensible. L'ouverture de ces abcès ne diminue nullement la tumeur, quoiqu'il sorte une grande quantité de matière purulente, qui dégénère ensuite en sanie. De nouvelles ulcérations s'ouvrent quand les anciennes se ferment, et petit à petit le malade maigrit, perd le sommeil, a des sueurs nocturnes, une diarrhée énervante qui finit par la mort, si on ne se déter-

(1) Voyez la Dissertation de M. Pallons, qui a pour titre : *Quelques Observations et quelques Idées sur les Tumeurs blanches des Articulations.*

mine à amputer le membre, ou si l'on n'arrête le mal dans son principe. L'anatomie pathologique montre les ligamens articulaires très-épaissis, une matière glaireuse épanchée dans le tissu cellulaire, et des abcès purulens; mais ni les os, ni les cartilages n'éprouvent d'altération.

Les contusions, les blessures, les luxations et une affection rhumatique, sont la cause de cette maladie.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Rhumatisme.*

Causes excitantes. Impression subite du froid, abus des spiritueux, travaux excessifs, bonne chère, âge adulte, saison de l'hiver, tempérament sanguin.

PREMIÈRE VARIÉTÉ. *Rhumatisme général.* Douleur vive dans la partie affectée qui s'exaspère par le moindre mouvement, fixe d'abord, puis mobile, se transportant successivement ou alternativement dans les parties voisines ou éloignées. Frisson, chaleur, pouls fréquent et dur, avec des paroxismes vers le soir, et des douleurs aux muscles ou aux articulations, urine rouge, sans sédiment, guérison du quatorzième au vingt-unième jour, par des sueurs abondantes, des urines briquetées.

DEUXIÈME VARIÉTÉ. *Lombago.* Douleur à la région lombaire, son invasion est quelquefois semblable à une attaque de néphrétique; elle peut durer long-temps, et se changer en sciatique plus ou moins longue.

TROISIÈME VARIÉTÉ. *Tumeurs blanches et rhumatismales des articulations.* Douleur aiguë qui attaque principalement le genou, avec gonflement uniforme des tégumens, et tension, puis rougeur de la peau, et ulcères qui se forment, se cicatrisent quand d'autres se renouvellent.

Traitement. Il doit varier suivant la constitution des individus que le rhumatisme attaque; s'ils sont forts et pléthoriques, une ou deux saignées suffisent pour l'ordinaire, en ayant soin d'aider la marche de la nature, qui tend à une résolution bénigne, par des boissons délayantes, mucilagineuses, une diète sévère, le repos, la chaleur du lit: cela est bien préférable à toute cette complication pharmaceutique dont on ne cesse de faire usage dans le traitement de cette maladie, et qui le plus souvent ne sert qu'à la rendre de plus en plus rebelle. Si l'on a vu des rhumatismes céder aux purgatifs, aux diurétiques, aux résolutifs, au muriate ammoniacal, aux fleurs d'arnica, à l'opium combiné avec le camphre, au quinquina, aux diaphorétiques actifs, aux bains, aux demi-bains, à la teinture de gayac, c'est parce la nature a été plus forte que la méthode perturbatrice des polypharmaques. Voici le traitement que propose Sydenham.

eau de nénuphar, de pourpier et de laitue, de chacune quatre onces ; sirop de limon, une once et demie ; sirop violat, une once : mêlez le tout pour un julep dont le malade usera à volonté. On peut encore prescrire l'émulsion des quatre grandes semences froides, et sur la partie douloureuse l'application du cataplasme de mie de pain et de lait avec le safran. Un lavement composé d'une livre d'eau, de deux onces de sirop violat, et autant de cassonade, est aussi très-utile. Si la foiblesse du malade ne peut pas supporter les saignées, après en avoir pratiqué une ou deux, on purge de deux en deux jours, et le soir on donne un calmant avec le sirop diacode, jusqu'à ce qu'il soit guéri. L'électuaire et l'eau anti-scorbutique sont indiqués, lorsque le malade ne peut pas supporter les moindres évacuations. Mais Sydenham ajoute, et ceci se rapproche bien de la méthode de Pinel, que les jeunes gens, et ceux qui ont vécu sobrement sans faire excès de vin, sont aussi bien guéris du rhumatisme par une diète simple, médiocrement nourrissante et très-rafraîchissante, que par des saignées qu'ils ne supporteroient pas aisément. Par exemple, que le malade ne vive que de petit-lait pendant quatre jours, ensuite qu'il prenne outre cela du pain de fleur de froment, seulement au temps du dîné, jusqu'à ce qu'il soit guéri, si ce n'est que dans les derniers jours, il pourra manger encore du même pain pour son souper ; les accidens étant appaisés, il mangera du poulet bouilli, et d'autres choses de facile digestion ; mais de trois jours l'un, il se contentera de petit-lait pour toute nourriture, jusqu'à ce qu'il soit parfaitement rétabli.

Dans le rhumatisme chronique, il faut recourir aux remèdes actifs, tant internes qu'externes. C'est dans ce cas que le traitement sudorifique, proposé par un anglais, a réussi. Il donne la teinture volatile de gayac, à la dose de demi-once dans trois onces d'eau (1). On l'a quelquefois portée jusqu'à six gros, mais réduite à trois pour les femmes et les jeunes gens de quinze ans, et de deux gros pour ceux de dix. On donne ordinairement ce remède le soir de deux jours l'un, quelquefois tous les soirs pendant cinq à six jours de suite ; on seconde les effets de ce sudorifique, en donnant chaque demi-heure une tasse d'infusion de sauge, ou de menthe. Le docteur Quarin, de Vienne, a employé avec succès l'antimoine, les fleurs de soufre, la racine de gayac, les décoctions de bardane et de salsepareille, dans

(1) On prépare cette teinture en faisant macérer, pendant six jours, dans un vase fermé, quatre onces de résine de gayac dans une livre et demie d'un mélange d'ammoniaque caustique, avec son poids double d'alkool, et on l'aromatise avec quelque huile essentielle.

la maladie qu'il appelle arthritis, et qui comprend selon lui le rhumatisme aigu et chronique. On applique les vésicatoires, le moxa avec succès, sur les parties douloureuses, ainsi que les rubéfians, et l'urtication.

On sait le traitement qui convient au rhumatisme lorsqu'il est compliqué avec les fièvres gastrique et adynamique. L'an passé j'ai traité un homme puissant et robuste, qui réunissoit la fièvre putride la plus intense, au rhumatisme le plus violent. J'alliai les rafraîchissans aux toniques, au vin, au quinquina, et le malade fut parfaitement rétabli par une diarrhée critique, sans avoir été saigné. Durant les sept ou huit premiers jours de son rhumatisme, époque où il n'étoit pas encore compliqué d'adynamie, un vomitif et un purgatif furent les seuls évacuans que j'administrai, de concert avec quelques clystères.

Dans le lombago, le liniment volatil composé d'un gros de camphre, d'un gros d'alkali volatil, et d'une once d'huile d'olive, produit de bons effets. Les frictions avec les linges chauds, les infusions aromatiques, les huiles essentielles et pénétrantes, et même les narcotiques ne sont pas à négliger, ainsi qu'un vésicatoire renouvelé jusqu'à deux ou trois fois, sur la même partie, ou un large moxa. Bosquillon conseille d'en venir à la saignée du bras, ou aux sangsues à l'anus, avant d'employer ces deux derniers remèdes. Sarcone a guéri des sciatiques en appliquant un cautère à la tête du péroné. Je me suis guéri d'une humeur rhumatismale, qui, après avoir parcouru différentes parties de mon corps, s'étoit fixée sur le nerf sciatique, et m'avoit fait souffrir plus de trois ans, en portant un gilet de tricot sur la chemise, et qui embrassoit toute la région lombaire. Ce lombago m'étoit survenu en allant à la chasse, où je portois des gilets ouverts par derrière, et seulement unis par des lacets. J'ai voulu éprouver plusieurs fois, si je pourrois me donner des sciatiques à volonté, j'y ai toujours réussi, en couvrant moins qu'à l'ordinaire les lombes, et je m'en suis délivré à volonté par le tricot de laine; un gilet de flanelle auroit produit le même effet. Les boissons sudorifiques, les purgatifs mêmes irritans, conviennent en pareil cas, ainsi que les ventouses scarifiées.

Le repos, les boissons délayantes, l'application de la flanelle, sont indiqués dans les tumeurs blanches des articulations. Bell insiste beaucoup sur les ventouses scarifiées, appliquées sur l'articulation affectée de chaque côté, en ayant soin de tirer huit à dix onces de sang, et d'y revenir suivant le besoin. On pourroit employer aussi les sangsues, et ensuite un petit vésicatoire qu'on promènera sur toute la surface de

l'articulation, pour entretenir au-dehors un point constant d'irritation, plutôt que pour évacuer un liquide. Le malade doit faire usage d'un doux laxatif par intervalle, et s'en tenir au régime prescrit dans les phlegmasies. Bell défend de jamais ouvrir ces tumeurs avec l'instrument tranchant, parce que l'accès de l'air est funeste aux grandes articulations; il emploie dans ce cas un séton; les douches, les frictions mercurielles lui ont réussi. La lessive alkaline, les linimens volatils conviennent dans les derniers temps de la maladie.

Voici ce que dit Portal du rhumatisme : Quoique cette maladie ait beaucoup de rapport avec la goutte, elle diffère pourtant par son siége, elle attaque principalement les muscles et les grandes articulations, au lieu que la goutte commence par les petites extrémités. Les anciens ne distinguoient point le rhumatisme de la goutte; mais Baillou a fait sentir la nécessité de cette division. Il y a des auteurs qui l'appellent catarrhe, et Cœlus Aurelianus l'appeloit une diarrhée : mais le catarrhe attaque la tête et les poumons. Les rhumatismes surviennent à tous les âges, et sont plus fréquens chez les vieux, soit que cela vienne de l'acrimonie de leurs humeurs ou de toute autre cause. Il y a des rhumatismes aigus et d'autres qui sont chroniques. Le premier peut dégénérer en chronique, *et vice versa*. De ces deux rhumatismes, l'un peut être regardé comme essentiel, et l'autre comme symptomatique. Il y a des rhumatismes qui sont l'effet du vice vénérien, scorbutique, scrophuleux, d'exanthèmes ou d'humeurs répercutées à la suite de certaines fièvres trop tôt guéries par le kina, ou mal traitées. Ces rhumatismes secondaires sont très-fréquens. Les rhumatismes peuvent être dangereux ou sans danger. Ceux des vieillards ne se guérissent jamais. Lorsqu'on n'est pas bien sûr du pronostic, il faut avoir le langage de la Sibylle de Cumes. Il ne faut jamais parler à un malade, même philosophe, quelque instance qu'il fasse pour le savoir, d'un pronostic fâcheux. La pauvre nature humaine n'y tient pas. Il y a des rhumatismes contre lesquels il ne faut pas se câbrer, les métastases pourroient devenir mortelles, suivant les organes sur lesquels elles se jetteroient. J'ai vu aujourd'hui une jeune et belle femme âgée de vingt deux ans, qui est à-peu-près aveugle à la suite d'un rhumatisme. Toutes les membranes internes s'épaississent par les humeurs rhumatismales; les os peuvent se carier, et il peut se former comme des concrétions dans l'interstice des muscles. Cette maladie épaissit aussi les humeurs du corps, et le sang devient épais et compacte. Un cautère desséché, certaines évacuations retenues, peuvent être cause de cette maladie. On doit varier le traitement suivant qu'elle est aiguë ou chronique.

Le rhumatisme aigu est une veritable inflammation ; rien de plus pernicieux que les sudorifiques, pour rétablir la transpiration en pareil cas. Moi même, d'après ce que j'avois vu dans ma jeunesse dans les livres, j'avois cru qu'il falloit employer la méthode échauffante. Ayant été un jour en consultation avec M. Bouvard, auprès d'un malade, rue Saint-Jacques, je lui dis qu'il falloit donner des sudorifiques à ce rhumatisant : M. Bouvard me regarde alors avec surprise et me dit : Qu'appelez-vous, des sudorifiques? examinez le pouls. Est-il fort? est-il dur? j'ordonne quatre saignées, deux aujourd'hui et deux demain. Depuis lors, j'ai oublié ce que j'avois lu dans mes livres. Il faut saigner le malade plusieurs fois, employer les délayans et les humectans, les relâchans, le petit-lait, l'eau de veau, baigner le malade, lui prescrire des lavemens émolliens ; ne pas se presser de recourir aux calmans; on assoupit par ce moyen le mal, mais on ne le guérit pas. Ils ne réussissent qu'après avoir détendu le système par les boissons ou la saignée, alors ils sont d'un grand secours. Dans le traitement du rhumatisme chronique, souvent on n'est pas obligé de saigner : on donne les diaphorétiques, l'eau de bourrache, de buglosse, l'infusion de coquelicot. On emploieroit les vésicatoires s'il y avoit quelque humeur répercutée ; le moxa même si la maladie étoit ancienne. Les préparations mercurielles légères sont indiquées, lorsqu'il y a quelque soupçon de vice vénérien. L'usage des anti-scorbutiques est très-avantageux dans les vieux rhumatismes chroniques. De Haën, dans son livre *Ratio Medendi*, en rapporte des exemples. J'ai vu des membres atrophiés, desséchés, être remis par des cataplasmes de cresson. L'arum à la dose de deux ou trois grains par jour, la pulsatille, l'arnica montana, sont de très-bons atténuans ainsi que le mercure. Après avoir employé tous ces remèdes, on peut remettre les rhumatisans au lait ; il réussit lorsqu'il y a amaigrissement. Mais quand le malade n'est pas fort incommodé, et qu'il vaque à ses affaires, on lui prescrit au printemps, les sucs édulcorés des plantes dépuratives à la dose de six onces, la bourrache, la buglosse, la saponaire, le sirop de fumeterre ; puis l'été on l'envoie aux eaux sulphureuses, s'il y a atonie, et aux relâchantes, s'il y a irritation. L'hiver on prescrit l'extrait des plantes amères avec les savoneux : quelques légers diaphorétiques, l'infusion de sassafras. Si l'humeur est tenace, on fait appliquer un cautère. Il y a des malades qui veulent de l'opium, mais il faut le donner avec prudence et modérément.

Cardite (inflammation du cœur).

Rien de plus obscur que ce qu'ont dit les auteurs sur l'état inflammatoire du cœur. Sans distinguer si la membrane extérieure de cet organe pourroit seule être affectée, et se recouvrir d'une matière albumineuse ; ou si dans certains cas le tissu cellulaire s'enflammoit, tandis que dans d'autres, à raison de sa substance musculaire, le cœur pouvoit être atteint d'une affection rhumatismale, ainsi que l'indique une observation consignée dans les *Transactions philosophiques*, année 1790, Sénac, Sauvages, Selle et Stoll, ont donné les caractères spécifiques de la cardite, et les font consister en une douleur pongitive sous le sternum, des palpitations du cœur, des anxiétés, un pouls petit et inégal, des syncopes, un sentiment d'ardeur et de constriction autour du cœur. Mais c'est aux recherches cadavériques qu'il appartient de nous éclairer sur cette maladie, et c'est en médecine qu'il est sur-tout vrai de dire que la nature vivante ne peut être connue que par la nature morte.

Le ris sardonique et la paraphrénésie n'accompagnent pas toujours l'inflammation du diaphragme, quoique Boerrhaave et Stoll pensent le contraire. On lit dans les *Actes de la Société de médecine de Copenhague*, année 1777, l'histoire de deux hommes morts des suites de l'inflammation du diaphragme, chez lesquels il n'y avoit eu ni délire, ni ris sardonique ; mais durant le cours de la maladie, on avoit remarqué une respiration très-difficile, des vomissemens fréquens, un sentiment de constriction à la région diaphragmatique, une toux sèche, un pouls irrégulier, tendu, une fièvre continue ; la mort n'enleva point les malades avant le quatorzième jour, et l'autopsie prouva que le diaphragme avoit été enflammé dans tous ses points.

Métrite (inflammation de la matrice).

La matrice est sujète à une inflammation aiguë et à une inflammation chronique. Une mauvaise manœuvre dans les accouchemens peut occasionner la première, et il y a des exemples qu'elle peut dans certains cas, se terminer par suppuration chronique, et les abcès s'ouvrir dans le vagin, le canal intestinal ou l'ombilic par des routes fistuleuses. Cette maladie se reconnoît à des douleurs hypogastriques qui augmentent par le toucher, à l'altération des traits de la face, à une grande foiblesse, à un pouls foible et dur, accompagné du hoquet, d'un léger délire, d'envies d'aller à la selle, et de la strangurie.

L'infection syphilitique, l'abus des plaisirs, le dérangement du flux menstruel, et des couches laborieuses, déterminent souvent les ulcérations de la matrice à la suite d'une inflammation chronique. Ces ulcères peuvent occuper l'orifice de la matrice, la cavité de son corps, ou de son col, et d'autres fois toutes ces parties ensemble; ils participent de la nature des cancers, et c'est ce qu'on reconnoît à des douleurs lancinantes, à un flux ichoreux et putride, à des douleurs dans les lombes et les aines, et à une pesanteur dans la matrice (1).

PREMIÈRE ESPÈCE. *Métrite* ou *inflammation de la matrice.*

Causes excitantes. Dans l'aiguë, suppression brusque du flux menstruel, accouchement laborieux, pression exercée sur l'utérus par la tête de l'enfant, ou par les mauvaises manœuvres de l'accoucheur. Abus des plaisirs de Vénus, cessation des menstrues, mal vénérien, trois causes de la métrite chronique.

PREMIÈRE VARIÉTÉ. *Métrite aiguë.* Abdomen pesant, douloureux, et présentant une tumeur au pubis, lorsque l'inflammation attaque le fond de la matrice; mais si c'est l'orifice qui est affecté, le col est dur, ferme, retiré sur lui-même, et très-sensible dans les progrès du mal, il y a strangurie, constipation, vomissemens, douleurs de tête et des mamelles, suppression des règles, des lochies, et terminaison par résolution, suppuration ou gangrène.

DEUXIÈME VARIÉTÉ. *Métrite chronique.* Gonflement de l'orifice de la matrice; sentiment de pesanteur dans cet organe et de sensibilité, douleurs lancinantes qui se renouvellent par intervalle. Lorsque le squirre s'ulcère, douleurs constantes, écoulement d'une sanie par le vagin, selles difficiles, urines rendues avec douleur, fièvre lente, marasme, et mort.

Traitement. L'inflammation présumée du cœur et du diaphragme se combat par les moyens généraux et particuliers usités dans les phlegmasies, mais cette maladie est presque toujours funeste, et au-dessus des ressources de l'art. Les fomentations émollientes, les injections mucilagineuses, anodines; les saignées du bras, et les sangsues au vagin, à l'anus, ainsi que les boissons délayantes, et les

(1) Voyez l'excellent Mémoire de M. Bayle, inséré dans le *Journal de Médecine, Chirurgie et Pharmacie, de frimaire an 11*, sur les ulcères de la matrice, Mémoire qui a répandu les plus grandes lumières sur cette affection pathologique, et qui a fait connoître, dans les plus petits détails, une maladie que Morgagni n'avoit fait qu'indiquer.

vésicatoires au-dessus du pubis, sont les moyens avec lesquels on combat l'inflammation aiguë de la matrice. On sent que peu de remèdes peuvent fondre les squirres utérins, et que le plus grand service qu'on puisse rendre au malade, c'est d'empêcher leur ulcération. On peut dans ce cas employer les sangsues au vagin, les injections stupéfiantes, les douches proposées par Louis, et dans lesquelles on a fait fondre deux ou trois grains de sulfure de potasse. On donne à l'intérieur les boissons calmantes, l'extrait de ciguë seul ou combiné avec l'opium. Pour détruire la fétidité on fait des injections à sec de charbon en poudre, et un long usage de cet antiseptique peut beaucoup soulager; dans les ulcères externes où il y a gangrène, la poudre de charbon est un spécifique : n'est-on pas en droit de conclure qu'il est possible qu'elle réussisse aussi dans les ulcères de l'intérieur? C'est l'expérience qu'il faut interroger. Comme il est reconnu qu'un squirre ne s'ulcère, que lorsqu'il devient sensible, on peut donc prévenir cette dégénérescence funeste, en détruisant la sensibilité de la partie douloureuse, par les narcotiques à grandes doses. Les cataplasmes de morelle, de jusquiame, de bella-donna, de stramonium, de douce-amère appliqués sur la région hypogastrique, et les injections par le vagin, d'une solution d'opium, un tampon même imbibé de sucs narcotiques, ne sont pas à dédaigner, et je crois qu'en les continuant long-temps on pourroit peut-être prévenir pour toujours, ou du moins retarder l'ulcération de la matrice.

CHAPITRE V.

Phlegmasies des membranes muqueuses.

Les membranes muqueuses prennent leur nom du fluide qu'elles sécrètent, et qui les humecte. Elles se divisent en deux ramifications, l'une recouvre les voies aériennes et alimentaires, et l'autre les génitales et les urinaires. La première tapisse l'intérieur de la bouche, des fosses nasales, la face interne des paupières et antérieure de l'œil, l'intérieur des voies lacrymales, les conduits des parotides, du pharynx, du tympan, de l'oreille externe, la surface interne de la trachée, des conduits bronchiques, de l'œsophage, de l'estomac, du duodenum et autres intestins, des canaux pancréatique, hépatique, cholédoque, cystique, et de la vésicule

du fiel. La seconde recouvre la surface interne de l'urètre, de la vessie, des uretères, des reins, des vaisseaux excréteurs de la prostate, des vésicules séminales, des canaux déférens: chez la femme, elle tapisse l'intérieur du vagin, de la matrice et des trompes de Fallope. Ces deux membranes sont indépendantes l'une de l'autre, quant à leur état pathologique, et sont isolément affectées, ainsi qu'on le voit tous les jours. Pour de plus amples détails sur leur structure, leur connexion, voyez les savans ouvrages de Pinel et de l'immortel Bichat.

C'est à travers ces membranes que se font les hémorragies sans rupture ou par exhalation, et c'est à leur surface que naissent les fongus et les polypes. Souvent les affections des propriétés vitales de ces membranes mettent en action celles des autres systêmes, quelquefois elles déterminent l'affection de la contractilité animale, tels sont la toux dans le catarrhe, l'éternuement dans le coryza; d'autres fois elles mettent en jeu la sensibilité animale d'autres surfaces, tel est le prurit du nez dans les affections vermineuses; dans quelques cas elles agissent sur la contractilité organique sensible, tels sont les vomissemens dans les néphrites; dans d'autres cas, elles influent sur la sensibilité organique, tel est l'état catarrhal de la langue dans l'embarras gastrique. Il est d'autres circonstances non moins nombreuses, où les maladies des autres systêmes mettent en jeu les propriétés vitales des membranes muqueuses; tantôt c'est la sensibilité animale qui est affectée sympathiquement, telle est la soif qui accompagne les fièvres; tantôt c'est la tonicité, telles sont les hémorragies utérines ou pulmonaires qui s'arrêtent par l'application des corps froids sur la peau; telle est encore l'affection de la gorge qui accompagne la scarlatine. Les membranes muqueuses ont chacune un mode de sensibilité propre, la membrane muqueuse du nez ne sauroit supporter l'âcreté de la bile ni de l'urine, de-là les sympathies qui mettent en action certains points déterminés (1).

Les causes irritantes étrangères qui donnent lieu aux phlegmasies des membranes muqueuses, agissent toutes de la même manière, quant aux différentes périodes de l'inflammation. 1°. Il y a irritation, rougeur, gonflement et diminution de sécrétion. 2°. Ecoulement abondant d'un liquide séreux, diversement coloré, jaune, verdâtre et très-irritant. 3°. Diminution des symptômes inflammatoires, fluide épais, blanc, opaque, très-doux; tels sont les crachats après

(1) *Nosographie Philosophique*, tome 2, pag. 511.

un rhume, et à leur inspection, le vulgaire dit, avec juste raison : *le rhume est mûr* ou *le rhume se mûrit*.

On voit d'après cela, que dans les deux premiers temps ce sont les mucilagineux et les anodins qu'il faut administrer, et les toniques et les fortifians dans le dernier pour prévenir l'asthénie des membranes muqueuses, et par-là leur débilité, ce qui est la cause de ces rhumes chroniques et de ces écoulemens par l'urètre intarissables, tant que l'on n'a pas recours aux toniques et aux fortifians. Je développerai ci-après quelques idées qui me sont particulières, relativement au moyen prophylactique de l'infection vénérienne, qui donne naissance à une blennorrhagie virulente, sans avoir à craindre les suites funestes que l'ignorance des vrais principes pourroit faire attribuer à cette méthode.

Ophtalmie (inflammation de l'œil).

C'est l'inflammation de la conjonctive; elle peut être légère ou forte. Dans la première, l'intérieur de la cornée et des paupières est rouge; il y a chaleur, prurit, picotement et petits vaisseaux gorgés de sang, les paupières sont à demi fermées, sans mouvement fébrile ou frissons passagers. Dans l'ophtalmie forte, au contraire, il y a un sentiment d'ardeur brûlante dans les yeux, impossibilité de voir la lumière, larmes continuelles, âcres et gluantes, fièvre, douleur de tête violente, conjonctive teinte d'un sang rouge, quelquefois épanchement de ce fluide, et c'est ce qu'on appelle chémoisie. Cet état inflammatoire peut être suivi de suites funestes, d'une suppuration qui détruise le globe de l'œil, de taches blanches qui interceptent la lumière, ou d'une affection chronique de cet organe.

Nous n'entendons parler ici que de l'ophtalmie simple et non de celle qui peut être compliquée avec quelque vice héréditaire, sur-tout le scrophuleux, ou qui peut être produit par la répercussion de quelque affection cutanée ou d'une suppression sanguine périodique ou habituelle.

Première espèce. *Ophtalmie.*

Causes excitantes. Coup, chute ou corps étranger qui irrite l'œil, impression du froid, du serein dans les climats chauds, suppression de quelque évacuation naturelle ou artificielle.

Symptômes. Première variété. Cornée peu enflammée, légère chaleur, prurit, picotement, paupières à demi fermées et guérison du quatrième au cinquième jour.

Deuxième variété. Ardeur brûlante dans les yeux, lar-

mes âcres et continuelles, conjonctive couleur de sang, vaisseaux sanguins tuméfiés, fièvre intense, insomnie et rémission du septième au onzième jour.

Traitement. Si l'ophtalmie est légère, on se borne aux boissons délayantes, on garde le repos, on évite la lumière, et on n'emploie aucun topique, seulement on bassine l'œil avec l'infusion de fleurs de sureau ou de morelle. Sur la fin de la maladie, on peut employer l'acétite de plomb (extrait de saturne), l'eau de roses et de plantain, les astringens et légers toniques. Dans l'ophtalmie forte, on peut recourir à la saignée, aux boissons rafraîchissantes à grandes doses, et l'on se bornera aux cataplasmes de mie de pain avec le lait, le safran ou la pulpe de pomme cuite et de carotte. On peut bassiner les yeux avec le mucilage des semences de psillium et l'eau de guimauve. Il faut faire tenir la tête élevée, le ventre libre, donner des lavemens émolliens, les doux laxatifs. Lorsque les symptômes inflammatoires sont tombés, ce que l'on reconnoît à la cessation ou diminution de la douleur, à la consistance de la matière muqueuse rendue par les yeux, qui est plus douce, on emploie les astringens avec succès; ainsi, on se sert d'un collyre fait avec l'eau de plantain, dans laquelle on a dissous quelques grains de sulfate de zinc (vitriol), quelques gouttes d'esprit-de-vin camphré avec le mucilage de coin; ou bien, comme le conseille Sydenham, on prend une once d'eau de plantain, une once d'eau de roses rouges et de frai de grenouilles, une drachme de tartre, et l'on en fait un collyre, dont on fait tomber quelques gouttes dans l'œil deux fois le jour. Il donnoit aussi trois ou quatre fois dans la journée quatre onces d'émulsion faite avec les grandes semences froides et la semence de pavot blanc, et tous les soirs une once de sirop diacode, ce qui achève, selon lui, la cure. Il est bon d'observer que les astringens seroient très-nuisibles dans le temps que les symptômes inflammatoires dominent, et qu'ils ne conviennent que lorsqu'il y a foiblesse locale, soit par l'apyrexie, soit par la dilatation des vaisseaux sanguins, soit par l'asthénie de la conjonctive.

Si l'ophtalmie étoit compliquée avec l'embarras gastrique, on donneroit un émétique avec succès; si elle étoit la suite d'une affection cutanée rentrée, on auroit recours aux vésicatoires, et l'on combattroit la maladie primitive. Lorsque l'on soupçonne une métastase arthritique, les sinapismes aux pieds sont indiqués; si la suppression d'une blennorrhagie avoit occasionné l'ophtalmie, on tâcheroit de rappeler l'écoulement de l'urètre, au moyen d'une sonde armée de quelque emplâtre irritant; on fomenteroit la verge avec

des plantes émollientes, avec les vapeurs de vinaigre. Dans l'ophtalmie scrophuleuse, ce que l'on reconnoît au gonflement de la lèvre supérieure, à l'état pâle et bouffi du visage, on donne les toniques, les amers, le sirop anti-scrophuleux de Peyrilhe, combiné avec les mercuriaux et les anti-scorbutiques.

Aphtes.

On peut considérer, d'après Pinel (1), les aphtes comme des amas plus ou moins agglomérés ou isolés de tubercules blanchâtres, superficiels, ronds et chacun à-peu-près de la grosseur d'un grain de millet. Ce ne sont que des follicules muqueux applatis, et qui paroissent avoir au milieu une petite ouverture. Ces tubercules rendent une humeur séreuse, tombent en écailles par le détachement de la pellicule qui couvre la membrane muqueuse, et s'étendent progressivement dans toutes les parties de la bouche et du canal alimentaire. Ils sont quelquefois disséminés en pustules solitaires, d'abord sur la langue, l'arrière-bouche; mais d'autres fois ils semblent se propager de l'intérieur de l'œsophage et forment une sorte de croûte blanche, luisante; ils sont compliqués avec une fièvre de mauvais caractère.

Les peuples septentrionaux, qui habitent des pays humides, marécageux, sont sujets à cette maladie : les vieillards et les enfans plus que les adultes.

Les enfans réunis dans les hospices sont sujets à une éruption aphteuse, connue sous le nom de muguet; le Mémoire de M. Auvity, qui partagea le prix décerné par la société de médecine en 1787, sur les recherches à faire concernant les causes de cette maladie, ne laisse rien à desirer sur son historique et le traitement qui lui convient. Suivant M. Auvity, il y a deux sortes de muguet, l'un benin et l'autre gangréneux. Le premier se distingue à des boutons blancs, superficiels, séparés les uns des autres, et dont les interstices ne sont ni rouges ni enflammés; l'enfant en est peu incommodé; mais dans le muguet gangréneux, les pustules sont confluentes, répandues dans toute la bouche, dans l'œsophage, le dévoiement est verdâtre, continuel, la bouche est brûlante, elle est remplie d'ulcères d'un jaune brun, recouverts d'une escarre blanche, semblable à du lait coagulé, et tous les symptômes sont exaspérés. Cette maladie fait beaucoup de victimes, et l'art a peu de moyens de la combattre, lorsqu'elle est parvenue au plus haut point d'intensité.

(1) *Nosographie Philosophique*, tom. 2, pag. 322.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Aphtes.*

Causes excitantes. Lieux humides, chauds, malpropreté, mauvaise nourriture, vieillesse et enfance, allaitement des animaux ou privation de la mamelle des nourrices.

Symptômes. PREMIÈRE VARIÉTÉ. *Muguet bénin.* Réunion de petits tubercules blancs, semblables à un grain de millet; ils tombent par écailles, s'étendent dans la bouche, et sont de différentes couleurs.

DEUXIÈME VARIÉTÉ. *Muguet gangréneux.* Bouche rouge, brûlante, éruption de pustules confluentes, gangreneuses, fièvre intense, douleurs abdominales, dévoiement qui excorie l'anus, ulcères d'un jaune-brun, et qui se propagent dans tout le canal alimentaire.

Traitement. On emploie, dans le premier cas, des lotions avec l'eau d'orge, le miel rosat et quelques gouttes d'acide sulfurique; on donne à l'enfant une nourrice, s'il est nourri par une chèvre ou une vache; ou s'il est sevré, on lui donne fréquemment de l'eau de riz, de l'eau sucrée, du lait coupé aux deux tiers, de petit-lait préparé sans acide, et qu'on édulcore avec du sirop. Ces moyens sont pour l'ordinaire suffisans, lorsque la maladie est bénigne; mais lorsque les aphtes sont gangréneux, il faut recourir aux boissons mucilagineuses, au petit-lait, à la magnésie calcinée, à la dose de six à huit grains donnés trois fois le jour, et mêlés aux boissons ordinaires. On emploie aussi les eaux distillées aromatiques, le vin pour soutenir les forces de l'enfant, le sirop d'œillet, d'écorce d'orange et de quinquina. On touche les aphtes avec l'eau de chaux, le miel rosat qu'on mélange avec de l'eau d'orge, ou bien la décoction de guimauve, avec quelques gouttes d'acide sulfurique. Les lavemens de quinquina ne sont pas à négliger, sur-tout en les unissant avec une décoction mucilagineuse.

Angine (inflammation de l'arrière-bouche *ou* esquinancie).

Dans l'état actuel de nos connoissances, on peut admettre trois espèces d'angine; celle qui attaque le pharynx et les amygdales, celle qu'on nomme laryngée, et celle qui est connue sous le nom de Croup, et qui est particulière aux enfans.

Les jeunes gens et les hommes d'un tempérament sanguin, sont les plus exposés à contracter l'angine, lorsqu'ils s'exposent à des vicissitudes brusques du froid et du chaud, qu'ils se livrent au chant, à la déclamation, aux cris ou à l'équitation, en sens contraire, d'un vent froid et violent. La respiration est assez libre; mais la déglutition difficile, et même

quelquefois impossible, lorsque c'est le pharynx qui est enflammé. L'inspection de la bouche nous instruit de l'inflammation qui attaque les amygdales, la luette, le voile du palais, alors la salivation est muqueuse, gluante et copieuse. C'est sur-tout dans la scarlatine qu'on voit cette sorte d'angine, et suivant le gonflement des tonsilles, la maladie est plus ou moins dangereuse. Plusieurs auteurs parlent d'une esquinancie maligne et gangréneuse qui est épidémique et qui attaque le plus ordinairement les jeunes gens et les enfans. Elle débute par des frissons, des anxiétes, des vomissemens, une gêne dans l'arrière-bouche, un enrouement, puis l'intérieur de la bouche devient d'un rouge foncé, elle se couvre de taches blanches et cendrées, qui s'étendent et se recouvrent elles-mêmes de croûtes muqueuses et épaisses; il y a prostration des forces, affection comateuse ou délire, les taches deviennent noires, livides, et la gangrène se déclare. Lorsque l'inflammation se propage au larynx, à la trachée, on est menacé d'une prompte suffocation.

Pour connoître à fond l'histoire de l'angine laryngée, il suffit de lire l'observation que Stoll a consignée dans son *Collegium casuale*, la voici : Un jeune homme de vingt-cinq ans, sujet autrefois à des hémorragies du nez, d'une constitution pléthorique, adonné aux plaisirs de la table, boit de l'eau froide après s'être échauffé par l'exercice et des éclats de rire immodérés ; il éprouve aussi-tôt un sentiment d'âpreté dans l'arrière-bouche; arrivé chez lui, il se déshabille et reste dans une chambre fraîche ; il ne tarde pas à éprouver un mal-aise, des frissons, une douleur de tête et un prurit dans l'arrière-bouche, qui se change en douleur pongitive; le gosier se tuméfie, le mal de tête augmente, les yeux deviennent rouges ; il y a tintement d'oreille, anxiété et difficulté extrême de respirer.

Une voix très aiguë et tremblante, une douleur très-vive dans les efforts de la déglutition, une certaine constriction du larynx, sont les caractères qui en annoncent l'inflammation. Une voix sonore, sifflante, la respiration petite, fréquente et laborieuse, le pouls irrégulier et une douleur très-vive par l'inspiration, désignent une angine trachéale.

Il est très-ordinaire de voir succéder à l'angine du larynx, une phtisie locale (1); dans le premier temps, il y a peu de fièvre, la déglutition n'est guère gênée, l'arrière-bouche

(1) Les orateurs, les crieurs publics, et tous ceux qui, pour soutenir leurs voix, font abus des spiritueux, sont sujets aux phtisies laryngées, ainsi qu'on a lieu de s'en convaincre chaque jour dans les cliniques.

est sèche, une douleur fixe se fait sentir. Vers la partie supérieure du sternum, la voix change, et la marche gêne la respiration; dans le second temps, la fièvre augmente, la trachée devient plus douloureuse, les crachats sont purulens, la voix est grêle et le corps maigrit; il y a toux, et la déglutition est difficile. Enfin, dans le troisième temps, il y a diarrhée, sueurs colliquatives, œdématie des pieds, marasme et mort. L'autopsie a montré au professeur Thomann, dans un cas pareil, un endurcissement des glandes lymphatiques du cou, une ulcération vers la partie gauche de la racine de la langue, et une destruction de plus de la moitié de l'épiglotte et de la totalité de la glotte, avec une concrétion albumineuse dans le ventricule gauche du larynx.

L'angine polypeuse ou le croup, paroît n'avoir pas été connue des anciens, et ce n'est que depuis le milieu du dix-huitième siècle qu'elle a été observée. Elle règne quelquefois d'une manière épidémique, quoiqu'elle puisse naître après un refroidissement subit. L'hiver et l'automne, le froid et l'humidité paroissent favoriser son développement. Le croup simule le plus souvent un rhume, le malade se plaint de coryza, d'éternuement, de toux, d'un peu de gêne dans la respiration; le pouls est foible; bientôt la voix change, elle est aiguë, glapissante, semblable au cri d'un jeune coq; la respiration est difficile et sifflante, la toux est rauque, il y a douleur à la trachée et au larynx; à chaque moment le malade paroît devoir être suffoqué par les mucosités qu'il rend, et qui ressemblent à des membranes; les urines deviennent blanches et troubles, la déglutition reste libre, et les facultés intellectuelles sont intactes. La durée du croup est de quatre à cinq jours. Son invasion et sa marche n'est pas toujours conforme à ce que nous venons de décrire, mais à travers les anomalies de ses symptômes, il en a de caractéristiques, tels que le son de la voix, et la difficulté de la respiration (1). Lorsque cette maladie est funeste, c'est toujours par la suffocation que les malades périssent, et c'est à l'état de la dyspnée qu'est attaché le pronostic. La phlegmasie qui constitue le croup, se borne quelquefois à la membrane qui tapisse le larynx, d'autres fois à celle de la trachée; mais souvent elle se prolonge jusques dans les bronches. Dans le conduit aérien, et les ramifications bronchiques, l'autopsie montre des concrétions membraniformes, ou pulpeuses, semblables à celle que l'on rend par la toux et le vomissement, et qui vraisemblablement étouffent le malade lors-

(1) Voyez sur cette maladie, l'excellente *Dissertation* de M. Schwilqué. Paris, an 10.

qu'elles sont en trop grande quantité, et qu'elles ne sont pas rendues.

Pour avoir une idée plus exacte de cette maladie, nous allons citer quelques observations, extraites de la médecine clinique de Pinel..... Un enfant de seize mois fut à son lever moins gai qu'à l'ordinaire, léger coryza, toux. On le promena long-temps au grand air. Dans la nuit, toux rauque, oppression, chaleur vive, agitation; à six heures du matin, un grain de tartrite de potasse antimonié, dans quatre onces de lait, fut ordonné à petites doses très-rapprochées; on le donna à des intervalles trop longs, il fut sans effet. A huit heures, face animée, bouche béante, urines dilatées; voix aiguë, sifflante, en un mot croupale; glapissement, respiration stertoreuse, assoupissement, peau brûlante; l'enfant portoit toujours la main au gosier; point d'urine. Nouvelle potion émétisée, mais donnée à doses plus rapprochées; après quelques efforts, vomissement de matières muqueuses, épaisses, filantes. Un bain de pied qui ne fut pas assez chaud, augmenta la gêne de la respiration, et l'embarras du gosier. Inspiration fréquente de l'éther sulfurique, lavement avec le sulfate de soude; éternuement provoqué par tous les moyens possibles, pour boisson, infusion d'hyssope avec le sirop de vinaigre. Dans le jour tous les symptômes s'aggravent, si on abandonne le malade à la tendance qu'il a pour tomber dans l'assoupissement. Le soir, nouveau bain de pied, mais bien chaud; il a soulagé un peu; lavement qui a provoqué une selle jaune. Sorte de rémission après l'effet de ces deux médicamens. A neuf heures tous les symptômes ont repris plus d'intensité, assoupissement extrême, stupeur. Nouvel émétique qui a fait vomir des matières glaireuses, et rendre des selles grisâtres. L'assoupissement a été moindre. Dans la nuit, liniment avec l'opium et le camphre appliqué en friction et en topique sur la région trachéenne du cou. Le troisième jour, symptômes plus alarmans, continuation des mêmes moyens, excepté de la potion émétisée. A sept heures du matin, peau moins sèche, sorte de rémission, calme apparent. A neuf heures, mouvemens convulsifs, bientôt après déjections copieuses, jaunes, dès-lors urine laiteuse, abondante. A midi, rémission très-sensible; respiration plus libre, voix moins glapissante, toux plus rare, appétit. On a permis un bouillon. Dans la nuit, assoupissement très-profond, néanmoins la rémission se soutenoit. Le quatrième les symptômes vont s'affoiblissant; dans la nuit respiration bruyante, mais elle revenoit libre aussi-tôt qu'on secouait l'enfant, liniment supprimé à cause de l'opium. Le sixième, sueur très fétide, copieuse. Convalescence pen-

dant laquelle on a donné des purgatifs très-doux, pour débarrasser entièrement le conduit alimentaire.

Un enfant de cinq ans, sujète aux affections catarrhales, avoit la respiration habituellement gênée. Elle fut saisie de douleur à l'épigastre; nausées. Le lendemain, il y eut un violent paroxisme. Le troisième jour la petite malade se leva. Le jour suivant, les symptômes gastriques reprirent plus d'intensité. L'émétique fit beaucoup vomir et rendre deux vers. L'enfant pour la seconde fois paroissoit être mieux. Le premier jour de la maladie, à six heures du soir, étouffement si fort, qu'il y eut perte de la parole : aussi-tôt respiration très-gênée, voix aiguë sifflante. Le deuxième, respiration plus difficile, voix croupale, toux petite, fréquente, étouffée, déglutition impossible. La petite malade portoit la tête en arrière, pour alonger le cou. (Boisson émétisée, liniment camphré sur la région trachéenne; inspiration de l'éther sulfurique.) Le troisième au matin, mort. Autopsie. Concrétion membraniforme, s'étendant du cartilage épiglotique à deux pouces au-dessous; les sinus du larynx étoient également revêtus d'une pareille concrétion. La malade qui avoit conservé l'appétit, avoit mangé dix heures avant sa mort; on a trouvé dans l'estomac, du pain qui n'avoit subi d'autre altération que celle de la mastication. Il y avoit quatre vers dans les intestins. Le lobe gauche du poumon avoit contracté une telle adhérence avec le diaphragme, qu'on n'a pu le séparer sans déchirer le parenchyme du poumon dont le tissu étoit gorgé de mucosité.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Angine* ou *esquinancie.*

Causes excitantes. Impression subite du froid, le corps étant échauffé, ou boisson d'eau froide, enfance, adolescence, la saison du printemps, de l'automne, le refroidissement des pieds, substances irritantes portées sur le gosier.

Symptômes. PREMIÈRE VARIÉTÉ. *Angine tonsillaire,* ou *tumeur des amygdales.* Frisson suivi de chaleur, douleur dans l'arrière-bouche, déglutition douloureuse, les deux amygdales, ou une seule tuméfiée; respiration libre, mucosité filante et glaireuse, rendue par la bouche; cet état dure de quatre à sept ou quatorze jours. Terminaison par résolution, ou par suppuration d'une ou de deux amygdales.

DEUXIÈME VARIÉTÉ. *Angine du pharynx.* L'arrière-bouche ne présente aucune altération, il y a ardeur et douleur au gosier; la déglutition est douloureuse, les boissons reviennent par les fosses nasales, toux convulsive, expiration d'abord limpide, puis opaque et consistante. Elle se termine du sep-

tième au quatorzième jour par résolution : rarement elle suppure.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Angine laryngée, ou trachéale.*

Causes excitantes. Suppression d'une évacuation habituelle, impression du froid, jamais épidémique ni endémique, mais susceptible d'attaquer sporadiquement tous les âges.

Symptômes. Dès l'invasion, difficulté extrême de respirer, voix aiguë et sifflante, toux rauque, cou douloureux, pouls petit, concentré, anxiétés, terminaison de trois à sept jours, par résolution ou par la mort.

TROISIÈME ESPÈCE. *Croup des enfans* ou *angine polypeuse.*

Causes excitantes. Refroidissement subit, vicissitudes de l'atmosphère, enfance, hiver, automne et maladie épidémique, sporadique et endémique dans certaines contrées.

Symptômes. Pendant un ou deux jours, le croup affecte la marche d'un léger rhume, mais bientôt voix aiguë, glapissante, respiration difficile, sifflante, toux rauque, expectoration liquide, puis consistante avec des lambeaux membraniformes sous forme tubuleuse; pouls petit, foible, intermittent, anxiétés; durée de quatre à cinq jours, et terminaison fréquente par suffocation.

Traitement. Dans l'angine, en général, on emploie avec succès les saignées, les sangsues au cou, les rafraîchissans, les gargarismes détersifs et astringens, le sirop de mûre avec le miel rosat ou l'acide muriatique. S'il y avoit maux de gorge gangréneux, on auroit recours au quinquina, aux acides, et l'on combattroit par les toniques, la fièvre qui les compliqueroit. Ces sortes d'esquinancies sont très-communes durant l'automne, chez les individus fébriles; la langue dans ce cas n'est pas rouge, les forces languissent. Alors, il ne faut point faire saigner, mais donner deux ou trois vomitifs, pour relever le système : on emploie de larges vésicatoires entre les épaules, le quinquina uni à la moutarde à l'intérieur. Portal rapporte que la supérieure du couvent de Sainte-Marie, ayant eu une esquinancie, Lorry fut appelé, conseilla la saignée au pied, et la religieuse mourut. Il en fut de même d'une seconde, d'une troisième et d'une quatrième, quoiqu'on eût appelé en consultation Bouvard; enfin la Tourrière ayant été aussi malade, elle eut recours à un petit médecin de Carcassonne, nommé Dellon : celui-ci donna les vomitifs, et guérit sa malade. Il en fut de même des autres. Ce médecin traita ensuite tous les maux de gorge qui se manifestèrent dans ce temps à Paris. Dans l'angine trachéale on donne des émulsions nitrées, les mucilagineux acidulés, les laxatifs, les clystères, les

pédiluves avec le vinaigre et le sel, les fomentations émollientes ; on applique aux pieds les sinapismes, les épispastiques; mais dix à douze sangsues appliquées autour du cou, sont un des moyens les plus sûrs pour diminuer le dégorgement du système capillaire où siége l'angine. On pourroit craindre la suppuration, s'il y avoit continuation de la fièvre avec un sentiment de pulsation dans la partie. Un pouls petit, foible, inégal, la face cadavéreuse, le refroidissement des extrémités, sont tout autant de signes de la gangrène. Il n'y a pas de maladie qui produise plus souvent des métastases dangereuses à la tête, à la poitrine, à l'abdomen, que l'angine. La phtisie laryngée se combat dès le principe par les gargarismes vulnéraires et détersifs, les fumigations aromatiques, l'application d'un vésicatoire sur le cou. Dans l'intention de prévenir, de troubler ou de suspendre la membrane albumineuse qui se forme dans le croup, on excite des points d'irritation dans d'autres parties, par des doses répétées d'émétique ou d'ipécacuanha qui chassent les mucosités des voies aériennes, par des lavemens purgatifs, par des pédiluves chauds et réitérés, dans lesquels on aura versé une bouteille de vinaigre, et fait dissoudre une bonne poignée de sel de cuisine ; par des vésicatoires appliqués à la partie antérieure et postérieure de la poitrine. On fait respirer l'éther sulfurique pour diminuer les contractions spasmodiques du conduit aérien ; on applique les topiques anodins, le liniment camphré sur la région trachéenne, et les fomentations narcotiques. On renouvelle souvent l'emploi de ces moyens ; on veille continuellement à la respiration, et l'on a soin de faire sortir sans cesse les malades de l'assoupissement qui les accable, et qui augmente, dès qu'ils s'y livrent, les dangers de la suffocation.

Catarrhe pulmonaire.

L'histoire des épidemies catarrhales est aujourd'hui parfaitement connue, et l'on s'accorde à en attribuer la cause à des variations brusques de l'atmosphère, ou à des qualités peu connues de l'air. Rien de plus commun que de voir développer à leur suite, ce qu'on appelle la toux catarrhale, qui dégénère en phtisie, soit parce que les personnes prises de l'épidémie ont la poitrine naturellement foible, soit parce que le catarrhe, par son opiniâtreté, finit par fatiguer le poumon, et de là les affections chroniques qui en sont la suite. Le catarrhe simple qui est un état inflammatoire de la membrane interne des bronches, attaque le soir avec horripilations et refroidissement des mains, il y a douleur gravative à la tête, lassitude générale, ensuite pouls fébrile avec développement de chaleur, difficulté de respirer, sentiment d'ardeur dans

les narines et l'arrière-bouche, ce qui augmente vers la nuit; alors, pouls plus accéléré, toux plus violente, éternuemens plus fréquens, écoulement de sérosité âcre par les narines, légère sueur le matin, expectoration d'une matière muqueuse qui, dans le déclin de la maladie, devient opaque et consistante; durant le cours de la maladie, l'urine est trouble, pâle, tantôt d'une couleur très-foncée; elle se trouble dès qu'elle est rendue, et n'est sédimenteuse que quand la guérison approche; des sueurs copieuses, des selles comme glaireuses, une hémorragie du nez, des urines briquetées, sont les crises les plus ordinaires du catarrhe simple vers le septième, le quatorzième ou le vingt-unième jour.

Après un rhume violent et prolongé, la membrane muqueuse des voies aériennes perd ses forces vitales, et il est très-ordinaire alors de voir développer chez les personnes délicates et foibles, la phtisie catarrhale, qui mène le malade au tombeau, sans laisser le plus souvent des traces de l'ulcération du tissu pulmonaire. L'exemple que cite Portal dans son excellent ouvrage de la *Phtisie pulmonaire*, est trop intéressant pour ne pas le rappeler ici (1): Un homme d'un moyen âge, fut atteint, au commencement de l'hiver de 1785, d'un léger rhume, qui ne l'empêcha pas d'abord de vaquer à ses affaires; bientôt après, gêne de la respiration, voix rauque, et quintes violentes. Par degrés insensibles, bouffisure du visage, œdématie des pieds et nécessité de garder le lit. La fièvre hectique se déclare et continue avec des paroxismes tous les soirs; toux très-fatigante, avec une expectoration d'abord écumeuse et mêlée de sang, puis devenue muqueuse, gluante, quelquefois blanchâtre, et souvent grisâtre avec une apparence puriforme et des stries sanguinolentes; paroxismes la nuit, d'abord avec moiteur, puis avec sueur; dépérissement progressif, oppression de poitrine; comme le pouls étoit plein, saignée du bras et application des sangsues à l'anus, pour diminuer l'état d'irritation et la congestion inflammatoire du poumon; dès-lors, diminution de l'oppression et du sang mêlé aux crachats, plus grande facilité de soutenir une position horizontale dans le lit, et de goûter quelques heures de sommeil, toux moins fréquente, voix plus forte et moins rauque, quintes plus rares. Pendant les premiers temps de la phtisie, le malade prenoit pour boisson de l'eau d'orge avec le sirop de violette, de l'eau de poulet légèrement nitrée, et pour nourriture deux ou trois bouillons de veau et autant de bouillons de grenouilles; on lui permit ensuite un peu de com-

(1) *Observations sur la Nature et le Traitement de la Phtisie pulmonaire*. Paris, 1792.

pote de fruit, quelques pommes crues, quelques grappes de raisin. L'irritation de la poitrine étant calmée, on fit succéder pendant un mois l'usage des sucs épurés des plantes, coupé avec le petit-lait, ce qui rétablit les forces et la santé ; mais six mois après, retour de tous les symptômes, difficulté de respirer, hémoptysie, toux fréquente, &c. Le traitement antérieur fut suivi du même succès; mais, pour éviter toute récidive, on appliqua un vésicatoire au bras et les sangsues à l'anus à des distances éloignées; ces moyens furent secondés par l'usage des eaux sulfureuses de Bonnes, les sucs épurés des plantes chicoracées, les extraits des mêmes plantes pendant l'hiver, et des boissons adoucissantes légèrement diurétiques. Ce traitement, secondé par les autres moyens de l'hygiène, et un régime sage, produisirent un rétablissement qui ne s'est plus démenti.

Le catarrhe pulmonaire peut se compliquer avec la fièvre gastrique ou adynamique, ainsi qu'on en voit beaucoup d'observations dans la médecine clinique de Pinel ; et il est facile de reconnoître ces complications d'après les symptômes que nous avons décrits, lors du diagnostic des fièvres primitives.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Catarrhe pulmonaire simple.*

Causes excitantes. Impression du froid quand on est échauffé, variations subites de l'atmosphère, temps humide et chaud; enfance, sexe féminin, constitution délicate.

Symptômes. Invasion par un frisson, sentiment d'ardeur et d'irritation dans l'arrière-bouche qui s'étend ensuite dans la trachée-artère et les bronches, toux, oppression légère, douleurs générales dans les membres et à l'intérieur de la poitrine, paroxismes le soir, quelquefois un autre le matin, nuits agitées, crachats muqueux, liquides et écumeux, quelquefois avec quelques légères stries de sang; le troisième ou quatrième jour, les crachats deviennent plus opaques, plus consistans, et sont comme arrondis, les urines sont sédimenteuses vers le déclin. Chez les personnes foibles, le catarrhe dégénère en chronique et ensuite en phtisie muqueuse.

Traitement. Quand le catarrhe est simple, on se borne aux boissons pectorales, comme l'infusion de bourrache, de violette, de bouillon blanc, les bouillons de veau avec les navets et l'oignon, ou quelques cuillerées du suc exprimé de ces végétaux, l'infusion des fleurs pectorales avec un sirop de capillaire ou de coquelicot, quelquefois l'hydromel, l'oxymel, la décoction blanche de Sydenham, les gelées de salep, les bouillies de gruau d'avoine, et par intervalle

l'infusion des fleurs de sureau avec l'oxymel, lorsque les malades sont affoiblis. Sur la fin on donne les infusions aromatiques, celle d'hyssope, de lierre terrestre, de cerfeuil, pour relever un peu les forces vitales de la membrane muqueuse, affoiblie par l'expectoration. On ne néglige pas l'usage des loochs, des juleps pectoraux; on donne la décoction de jujubes, de figues de Provence, et l'eau chaude miellée. S'il y avoit embarras gastrique, on donneroit un vomitif, et l'on ne devroit point être arrêté, quand même les crachats seroient teints de sang, parce que, comme l'a remarqué Stoll, cet état cesse par l'émétique. Il faudroit recourir aux toniques alternativement avec les pectoraux, dans les cas de complication adynamique, et donner la boisson vineuse, une infusion d'hyssope avec l'acétite d'ammoniaque, le julep pectoral, l'infusion de guimauve avec le sirop de vinaigre; une boisson émétisée, s'il survenoit des symptômes gastriques; s'il y avoit des points douloureux à la poitrine, on pourroit appliquer un vésicatoire, et pratiquer la saignée du bras ou les sangsues à l'anus dans le cas où le sujet seroit pléthorique, et chez lequel le pouls seroit dur et fréquent, ce qui annonceroit une complication angioténique. Il est remarquable que sur plus de mille cadavres ouverts à l'école de médecine de Paris, durant l'épidémie catarrhale de l'an XI, aucun n'avoit été saigné. Cette affection étoit compliquée le plus souvent avec la péripneumonie.

Phlegmasies des membranes muqueuses de l'estomac et des intestins.

Gastrite, ou *Catarrhe stomacal.*

Il y a beaucoup de bonnes observations sur l'anatomie de cette maladie dans Morgagni (*Épîtres 34, 38, 39*), et Hoffman en a donné des histoires assez précieuses. Les symptômes sont: anxiétés extrêmes, ardeur dans la région précordiale, avec une douleur vive et un sentiment de tension et de plénitude à l'estomac. Pouls petit et fréquent, quelquefois même inégal, respiration génée, soif brûlante, vomissement souvent d'une matière jaunâtre, noire même, douleurs augmentées par les boissons même les plus douces, les plus mucilagineuses. La marche de cette maladie est très-rapide, et le plus souvent mortelle. Si l'inflammation est lente, elle peut dégénérer en maladie chronique, et devenir le germe d'un squirre avec ulcération. On peut classer les inflammations de l'estomac en gastrite par irritation locale, et en gastrite par métastase. (*Pinel.*)

PREMIÈRE ESPÈCE. *Gastrite par irritation locale.*

Causes excitantes. Emportement de colère, tempérament sanguin sujet à l'intempérance, boissons froides quand on a chaud, abus des liqueurs alkooliques, poisons corrosifs, purgatifs drastiques.

Symptômes. Sentiment d'ardeur et de constriction dans la région épigastrique, nausées et vomissement, douleurs vives, pouls petit et concentré, froid des extrémités. Si la terminaison doit être funeste, le pouls s'abaisse d'une manière sensible, le malade éprouve des convulsions, des sueurs froides, et des syncopes précèdent la mort. Le médecin doit éviter dans son diagnostic de confondre avec cette maladie, un embarras gastrique, une crampe nerveuse, et les symptômes d'une hernie étranglée (1). La gastrite a du rapport avec les empoisonnemens, et c'est dans ce cas que le médecin ne doit pas s'empresser de porter un jugement dont les conséquences pourroient être funestes pour l'innocent injustement accusé. Les ouvertures cadavériques faites à la clinique du professeur Corvisart, ont montré de véritables inflammations de l'estomac et des intestins, chez des sujets où il n'y avoit aucun soupçon d'empoisonnement; il a pris occasion de là de dire à ses auditeurs combien il faut avoir de réserve pour prononcer devant les tribunaux, et il a fini même par conclure qu'il n'y avoit que le poison trouvé dans le cadavre, qui puisse être une preuve matérielle du délit. Cependant si un homme bien portant est saisi tout-à-coup de symptômes violens et qui deviennent mortels, si son cadavre se putréfie promptement, si son ventre se météorise, si les traits de son visage sont tiraillés, s'il rend une salive teinte de sang, si l'estomac est parsemé de taches livides, et corrodé, il y a lieu à des soupçons fondés; mais la preuve la plus manifeste, c'est lorsque les substances trouvées dans l'estomac, ou rejetées et données à un chien, le font périr avec les mêmes symptômes. La séparation ou l'érosion de la tunique muqueuse de l'estomac, de la bouche et de l'œsophage, est, suivant Pinel, un indice des plus sûrs, parce qu'un pareil effet ne peut qu'être le produit d'une substance vénéneuse, appliquée immédiatement. Pour

(1) Une Thèse soutenue aux Ecoles de Chirurgie, sous la présidence de M. Louis, en 1786 (*de vomituum diversis speciebus*), parle d'un médecin allemand appelé pour faire l'ouverture du cadavre d'un marchand soupçonné d'avoir été empoisonné par sa femme. Avant la mort, il y avoit eu nausées, vomissemens et tranchées violentes. On découvrit une hernie étranglée de l'intestin colon, qui étoit gangréné et percé.

de plus grands détails, voyez les ouvrages de Mahon, de Foderé, de Tartra et de Renaut, sur la médecine légale, et les empoisonnemens. On sait que pour les empoisonnemens produits par des substances âcres et caustiques, les boissons mucilagineuses prises en grande quantité sont les secours qu'on doit administrer de préférence à tout autre. On gorge le malade de lait, d'infusion de graine de lin, de décoction de racine de guimauve, de feuilles de mauve, d'eau de riz, de bouillons gélatineux, d'eau tiéde même pure, pour que l'estomac par sa plénitude soit provoqué au vomissement, et qu'il rejette par-là les poisons qui le corrodent. M. Renaut a éprouvé que les animaux auxquels on donnoit du poison dans de l'huile ou des corps gras, périssoient plutôt, que quand ils le prenoient seul, ou combiné avec d'autres substances. Dans les poisons narcotiques, on emploie avec succès les acides végétaux; ils passent même pour spécifiques.

VARIÉTÉ. *Gastrite par métastase.*

Causes excitantes. Répercussion d'une humeur dartreuse, psorique ou goutteuse.

Symptômes. Les mêmes que ceux de l'observation suivante, extraite de la médecine clinique de Pinel. Une femme âgée de soixante-deux ans, avoit eu plusieurs attaques de goutte; depuis quelques jours, douleur lancinante, rougeur, gonflement du pied gauche; emportement de colère, disparition subite des symptômes goutteux; deux heures après cardialgie, douleur gravative de l'estomac, sentiment de constriction dans la région épigastrique, oppression augmentée par la plus petite quantité de boisson. Les jours suivans, accroissement des symptômes. Le quatrième jour de la maladie, langue sèche, couverte d'un enduit brunâtre; soif vive, pouls petit, serré, froid des membres. La potion suivante la soulagea très-promptement (éther sulfurique, sirop de guimauve, eau de mélisse simple, sinapismes aux pieds); le sixième, symptômes plus intenses que jamais; pouls intermittent, foible; après midi, cessation de toute douleur, chute des forces; le soir, vomissement de matières noirâtres, mort. *Autopsie cadavérique.* Tunique péritonéale de tout le conduit alimentaire, phlogosée. L'estomac présentoit un rétrécissement très-marqué; la membrane muqueuse de ce viscère étoit épaissie, rougeâtre, sillonnée, enduite d'une matière visqueuse, noirâtre.

Dans la gastrite, il y a souvent une inflammation chronique qui finit par produire un squirre au pilore, au cardia, ou à toute autre partie de l'estomac. Un vomissement

habituel ou périodique est un des symptômes caractéristiques de cette affection. Ces squirres sont quelquefois très-lents à se former, et ils prennent alors, dans le principe, les apparences d'une affection nerveuse ou hypocondriaque ; et quoique passant à l'état squirreux, ils peuvent rester plusieurs années stationnaires, si le malade ne prend que des adoucissans et des calmans. Mais peu à peu les vomissemens deviennent plus fréquens, le visage se décolore, le marasme augmente, l'estomac devient plus sensible (il peut l'être très-peu), et l'amaigrissement termine une vie qui ne peut plus se prolonger, faute de nourriture. A l'ouverture du corps, on trouve un squirre au pilore, au cardia, ou dans toute autre partie de l'estomac, ulcéré ou non, ou bien la membrane muqueuse est épaissie, rougeâtre, avec formation d'une sorte de substance lardacée et consistante, sans autre lésion apparente.

Diarrhée ou catarrhe intestinal.

Les poisons, les drastiques, et une irritation de la membrane intérieure des intestins, peuvent donner lieu à la diarrhée muqueuse; les auteurs en fournissent mille exemples. Mais il est une sorte de diarrhée qu'on pourroit appeler séreuse, qui paroît dépendre d'une trop grande exaltation des forces vitales des vaisseaux exhalans. Quelque irritant naturel, ou mécanique introduit dans l'estomac, peut aussi la produire. Une feuille d'herbe verdâtre qu'avala imprudemment Morgagni en voyage, lui fit rendre en douze heures seize livres d'un fluide presque limpide, et les selles ne cessèrent que par le vomissement qu'il excita au moyen de l'eau chaude, et qui lui fit rejeter cette herbe. Le lendemain, il étoit foible comme après une longue maladie.

La dyssenterie diffère de la diarrhée, en ce qu'elle est accompagnée de douleurs vives d'abord, puis d'une difficulté d'aller à la selle, malgré de fréquentes tentatives, puis d'excrémens muqueux, sanguinolens, rendus avec tenesme. C'est la membrane du colon et du rectum qui est principalement affectée. Zimmermann a le mieux décrit et observé la dyssenterie (1).

Cette maladie est très-fréquente, et bien des fois dangereuse à raison de ses complications. Elle ravage le plus souvent les prisons, les camps, les armées. Elle règne principalement dans les lieux bas, humides, froids, lorsque quelque cause concourt à supprimer la transpiration ; et ce n'est pas

(1) *Nosographie Philosophique*, tom. 2, pag. 397.

à tort qu'on l'a regardée comme contagieuse. Un seul dyssentérique qui arrivoit de l'Hôtel-Dieu, la communiqua à Bicêtre en l'an III, et c'est en la traitant, que le Docteur Pinel eut lieu de remarquer trois époques successives dans cette maladie (1). Dans la première, sorte de commotion dans l'arcade du colon, comme s'il s'en étoit détaché une matière portée ensuite dans le conduit intestinal; fièvre peu sensible, langue couverte d'un enduit blanchâtre ou jaunâtre, dégoût pour les alimens, constipation opiniâtre; d'autres fois, diarrhée pendant un ou deux jours, et ensuite vaine et fréquente envie d'aller à la selle, tranchées, resserrement extrême du rectum, avec le sentiment d'une chaleur âcre et mordicante dans cette partie. La seconde époque commence du septième au dixième jour; déjections liquides plus ou moins troubles, et quelquefois semblables à la lavure de viande, avec quelques mucosités entremêlées, d'autres fois les malades ne rendoient qu'avec des efforts extrêmes, des glaires ou des mucosités, avec des stries de sang; point de tension du ventre ni de douleur au contact, à moins de quelque imprudence dans le régime; d'une complication avec une fièvre putride ou avec quelque affection vermineuse; mais quoique le ventre ne fût point douloureux au contact, les malades éprouvoient un sentiment de constriction dans le trajet du colon, et comme une espèce de barre, suivant leur expression. Dans cette seconde époque, la matière des déjections étoit plus abondante, plus glaireuse et plus consistante, autant par la marche naturelle de la maladie, que par les effets du régime; car l'usage de la soupe, de la bouillie, du riz étoit accordé aux malades. La marche de la maladie n'étoit plus la même, lorsqu'elle succédoit à d'autres affections graves, ou qu'elle avoit été troublée par l'intempérance. La troisième époque étoit marquée par la cessation des douleurs, un ventre plus libre, le passage en une diarrhée simple, avec quelques retours de tranchées. Si le malade étoit sain et qu'il eût fait usage de boissons mucilagineuses acidulées, il étoit guéri du vingt au vingt-cinquième jour; mais s'il étoit affoibli par l'âge, les excès, il survenoit un dévoiement colliquatif avec tranchées, flux de sang, chaleur âcre et mordicante au rectum, soif, sécheresse de la langue, et la mort.

(1) Le flux cœliaque est une évacuation considérable de matière blanche comme du lait; il n'est pas accompagné de coliques violentes ni d'étreintes. La lienterie est une évacuation de parties mal digérées, et qui ressemblent à des portioncules du foie, d'où lui est venu son nom. Un Espagnol rendoit tous les mois, après une violente colique, une hydatide de la grosseur d'un œuf.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Diarrhée*, ou *Catarrhe des intestins.*

Causes excitantes. Poison, drastiques, répercussion d'excrétion cutanée, volvulus.

Symptômes. PREMIÈRE VARIÉTÉ. *Diarrhée muqueuse.* Excrétions de même caractère, et amenant par suite l'épuisement et l'ulcération de l'intestin.

DEUXIÈME VARIÉTÉ. *Diarrhée séreuse.* Evacuation extraordinaire d'un fluide liquide, et qui amène une prompte émaciation ou dépérissement général.

Entérite (inflammation des intestins).

Les causes qui peuvent donner lieu à une inflammation des intestins, sont très-variées ; on compte de ce nombre l'endurcissement des matières fécales, un spasme, une hernie, une compression étrangère, une chute, une contusion, des vers qui souvent produisent un volvulus. La répercussion d'une humeur rhumatismale ou goutteuse, peut aussi enflammer les intestins, et cet état se reconnoît à des douleurs fixes dans l'abdomen, avec une chaleur brûlante, constipation, urine rouge, pouls dur et déprimé, hoquet, vomissement avec sueurs, anxiétés, respiration fréquente, suspirieuse, prostration des forces, par intervalle mouvemens convulsifs, sentiment de stupeur, et quelquefois de froid, aux extrémités. Une tumeur oblongue et rénitente est formée vers le siége de la douleur, par l'intestin enflammé ; et le ventre, qui étoit d'abord contracté, se bour-souffle. Un sentiment de froid, un calme subit, une face décomposée, un pouls intermittent, sont des signes d'une mort prochaine.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Entérite aiguë.*

Causes excitantes. Les fièvres essentielles primitives, les métastases, arthritiques, la suppression des menstrues, des hémorroïdes, le retard d'une saignée habituelle, la colère, les drastiques, la répercussion de la sueur, une vie intempérante, la profession de forgerons, de boulangers, de cordonniers, d'écrivains publics ou de copistes.

Symptômes. Ardeurs dans l'abdomen, douleur fixe et vive, chaleur générale, inquiétude, anxiétés extrêmes, pouls petit et concentré; le siége de la douleur varie suivant l'intestin affecté, nausées, vomissement, tympanite, hoquet, rots, constipation absolue ou diarrhée.

Deuxième espèce. *Entérite chronique.*

Causes excitantes. La dégénérescence de l'entérite aiguë; les autres peu connues.

Symptômes. Suivant Morgagni (*Épître 35.*), douleurs fixes, mais apyrexie, sans sentiment de chaleur, sans constipation, sans vomissement, et le malade éprouve seulement une douleur semblable à une sorte de déchirement ou de morsure. Mais dans ce cas, le pouls est déprimé, foible, inégal. L'abdomen est tendu et dur, un peu douloureux; la face présente quelque chose d'insolite, et qui varie suivant les cas, comme une sorte d'égarement dans les yeux, et un air d'épouvante; d'autres fois une lividité autour des lèvres, et ce qui arrive le plus souvent, quelquefois la langue paroissoit altérée avec une certaine soif(1).

Troisième espèce. *Dyssenterie.*

Causes excitantes. Séjour des prisons, des camps et des vaisseaux, habitation des lieux bas et humides, variations de l'atmosphère, mauvaise nourriture, quelquefois principes contagieux.

Symptômes. Envies fréquentes d'aller à la selle, tenesme et tranchées; chaleur âcre au rectum, et déjections sanguinolentes.

Traitement. Dans le catarrhe de l'estomac, on suit la même méthode curative que dans les autres phlegmasies. On donne les boissons délayantes, mucilagineuses, anodines, dans le temps de l'irritation; ensuite on donne les boissons légèrement stimulantes et aromatiques, pour relever les forces vitales de la membrane muqueuse. S'il y avoit des complications, on feroit la médecine des symptômes dominans. Lorsque des substances âcres ou des poisons ont été introduits dans l'estomac, on doit provoquer le vomissement, en gorgeant les malades de lait, d'infusion de graine de lin, de décoction de racine de guimauve, de feuilles de mauve, d'eau de riz, de bouillon de veau, de jeunes volailles, d'écrevisses, de grenouilles, de limaçons, et même d'eau tiède. Portal fit avaler une soupe de choux à un homme qui s'étoit empoisonné avec du verre concassé, et le fit vomir ensuite. Dans le cas où l'on auroit avalé des substances narcotiques, on donne avec succès les acides végétaux, le vinaigre, le suc de citron. On doit continuer long-temps le régime adoucissant chez les personnes qui ont été empoisonnées, et bien des fois encore

(1) Voyez, sur cet objet, la *Dissertation sur l'Entérite chronique*, par M. Perroteau.

on ne peut prévenir les suites funestes. Un simple dévoiement se guérit par le régime, les adoucissans et quelques poudres astringentes. Portal dit que la diarrhée ne vient jamais par relâchement du canal intestinal, mais bien par irritation; ce qui le prouve, c'est la constipation qui suit la paralysie des intestins. Il conseille l'eau de riz, l'infusion de coquelicot, l'eau d'orge, de laitue, de saponaire, l'opium, la thériaque, le diascordium; le safran uni aux végétaux qui doivent servir d'alimens de préférence à la viande, et les lavemens avec l'eau de la graine de lin, de mauve, de son, de lait, avec le sucre, ou de deux têtes de pavots bouillies dans une décoction émolliente. Ainsi, Sydenham conseille un bol chaque matin pendant trois jours, dans lequel il entre trente grains de rhubarbe; un demi-gros de diascordium et quelques gouttes d'essence de cannelle; et un narcotique le soir composé de quinze gouttes de laudanum liquide, dans une once d'eau de cannelle orgée. L'ipécacuanha en vomitif, convient aussi de même qu'à la dose de quatre à cinq grains par jour en pastilles. J'ai guéri une diarrhée chronique par les diurétiques. Dans le premier temps de la dyssenterie, on donne les boissons mucilagineuses, comme l'eau d'orge gommée, l'eau de lin nitrée, les bouillons aux herbes, souvent on débute par un grain de tartrite antimonié de potasse. Dans la suite, on mêle à ces boissons quelques laxatifs: la manne par exemple, les tamarins, la casse, le miel ou le sucre. S'il y avoit des vers dans les selles, coraline de Corse, vin d'absynte, rhubarbe en poudre associée au muriate de mercure doux. S'il y avoit une insomnie opiniâtre et des douleurs violentes, on pourroit employer quelques potions narcotiques; un grain d'émétique et vingt grains de rhubarbe, ont modéré souvent la chaleur âcre et mordicante du rectum. Pinel a traité deux cents aliénés de Bicêtre attaqués de dyssenterie avec la décoction de chicorée, d'oseille et de cerfeuil, et un peu de beurre; chacun en prenoit une pinte environ par jour; et la maladie s'est terminée du vingt au vingt-cinquième jour. On peut donner par intervalle du thé, des infusions de sureau, de coquelicot, des frictions sèches et répétées sur toutes les parties du corps. L'usage des remèdes échauffans, l'état de l'atmosphère, une constitution pléthorique, la suppression d'une évacuation sanguine, qui souvent complique la dyssenterie avec la fièvre inflammatoire, exigent qu'on pratique les saignées; on applique les sangsues à l'anus, et on donne la limonade, l'eau d'orge gommée, l'eau de riz acidulée; le petit-lait, les émulsions, le sirop de limon, de groseille, avec le nitre pourront être prescrits en abondance. Les lavemens émolliens, les fomentations sont utiles, ainsi qu'une petite dose de crême de

tartre. Le régime du malade doit être après les premiers jours, la panade, les œufs, les crêmes de riz, d'orge, de gruau, de salep, de sagou. S'il y avoit fièvre gastrique, on donne le vomitif, les délayans et les acidules avec un peu de gomme arabique. La manne, les sulfates de soude, de magnésie, le tartrite acidulé de potasse, conviennent dans le second temps, et sur la fin on emploie l'infusion de camomille, le vin d'absynthe, l'eau de rhubarbe, la rhubarbe en poudre avec l'extrait de quinquina; les fruits mûrs et légèrement acides, seront sur-tout utiles, combinés avec les plantes et les racines potagères. Dans le cas où il y auroit une complication adynamique, on donneroit les infusions de camomille et de sureau acidulées, le quinquina, les juleps camphrés, les boissons vineuses. Le quinquina peut être prescrit sous toutes les formes, ou seul ou associé à la serpentaire de Virginie, ou conjointement avec l'acétite de potasse, l'opium et le camphre. Les vésicatoires sont aussi souvent d'un bon effet. Un mauvais traitement et des causes débilitantes extérieures, peuvent faire dégénérer la dyssenterie aiguë en chronique; dans ce cas il y a pâleur de la face, peau sèche, amaigrissement, pouls foible et lent, frissons irréguliers, selles pénibles et sanguinolentes, mais plus rares. Monro conseille alors de tenir les malades à l'usage du lait et des farineux; puis, lorsque les forces reviennent, de leur donner l'eau d'orge ou de riz; l'eau panée et des émulsions, le quinquina uni aux narcotiques, une décoction de simarouba, la magnésie, quelques clystères anodins, le corps bien couvert, un peu d'exercice à pied et à cheval, et du vin généreux, achèvent la guérison, si l'on y joint l'usage fréquent des bains tiédes.

Cystite, ou *Catarrhe vésical.*

Une tumeur ovale avec une douleur vive au-dessus du pubis, l'accroissement successif de cette tumeur, la dysurie ou l'ischurie, ne permettent guère de se méprendre sur l'état inflammatoire de la vessie, sur-tout si l'on voit succéder l'insomnie, la soif, le délire, le froid des extrémités, le tenesme. Un gonflement des hémorroïdes, un amas de matières fécales, un calcul vésical, des excroissances dans l'urètre, la paralysie de la vessie, des affections hystériques, peuvent donner lieu à la rétention d'urine; ainsi ce signe seul ne seroit pas une preuve de l'inflammation de la vessie, si les urines n'étoient pas troubles et muqueuses.

Première espèce. *Cystite aiguë.*

Causes excitantes. Suppression d'une évacuation sanguine, menstruelle ou hémorroïdale, métastase dartreuse,

rhumatismale ou catarrhale ; abus des liqueurs, des diurétiques violens, usage des cantharides à forte dose.

Symptômes. Douleur aiguë qui, de la vessie se propage à l'urètre, et même aux reins quand le malade s'efforce d'uriner, rétention subite de l'urine ; pouls dur et fréquent, l'hypogastre très-sensible. Chopart, dans son *Traité des Voies Urinaires*, en cite un exemple remarquable au sujet d'un homme, qui, après une affection catarrhale du poumon et de la gorge, eut un catarrhe aigu de la vessie.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Cystite chronique.*

Causes excitantes. Métastase d'une affection dartreuse, rhumatismale, goutteuse ; les progrès d'une blennorrhée, séjour prolongé de la sonde ou des bougies, présence d'un calcul chez les vieillards.

Symptômes. Dysurie et ischurie alternant tour à tour, douleurs, anxiétés extrêmes, urines troubles et devenant sédimenteuses par le repos.

A l'ouverture des cadavres, on trouve les tuniques de la vessie, fort épaisses, des adhérences plus ou moins fortes entre cet organe et les autres parties qui l'avoisinent. Quelquefois l'on rencontre des taches de sphacèle, d'autres fois des duretés squirreuses de l'état carcinomateux. C'est de cette maladie que sont morts Buffon, d'Alembert et Voltaire. Frédéric Hoffmann rapporte qu'un homme livré à des études de cabinet opiniâtres, éprouvoit, par intervalle, des douleurs atroces vers la région du pubis et du périnée avec des inquiétudes, des anxiétés, la chute des forces, quelquefois avec tremblement et froid des extrémités, ce qui se calmoit après quelques semaines, et l'urine déposoit un sédiment épais ; au bout de six ans de souffrance, le marasme amena la mort ; on ne trouva ni calcul, ni ulcération dans la vessie, mais ses tuniques étoient très-épaisses et denses, et les vaisseaux sanguins très-développés. Outre les symptômes que nous avons rapportés ci-dessus, la cystite chronique s'annonce par des douleurs à la vessie et au bout de l'urètre, avant d'uriner ou en urinant ; l'urine sort plus ou moins difficilement ; elle est tantôt blanchâtre ou rougeâtre, ou d'une couleur fauve ; elle est trouble et rarement acide ; elle exhale une odeur d'ammoniaque. Comme le remarque Chopart, elle est mêlée à une mucosité qui forme des filamens glaireux, et qui est déposée ensuite au fond du vase sous forme d'une matière tenace, collante, grisâtre, blanchâtre, sans odeur fétide. S'il y avoit en même temps une ulcération des reins ou de la vessie, la mucosité rendue est alors grisâtre, jaunâtre, quelquefois avec des filets sanguinolens ; elle se dépose lentement,

est peu visqueuse, ne se coagule presque point par l'ébullition, et il y a fièvre, douleur et marasme.

Traitement. Les délayans et les mucilagineux sont indiqués dans le catarrhe aigu de la vessie. On donne l'infusion de bourrache et de sureau, celle de fleurs de mauve avec la gomme adragant, puis on ajoute le chiendent et le nitre, avec quelque laxatif. Les lavemens émolliens, les embrocations sur le ventre et à l'intérieur, les saignées même, les sangsues à l'anus ou au périné, sont des remèdes utiles et souvent nécessaires; le traitement du reste est le même que celui des phlegmasies des autres membranes muqueuses; mais le catarrhe chronique de la vessie est difficile à guérir, sur-tout dans la vieillesse, il élude alors toutes les ressources de l'art. Tulpius et Henricus-ab-Heers, assurent que les eaux de Spa ont paru fort efficaces pour guérir cette affection récente de la vessie. Si l'on étoit assuré de la présence d'un calcul, l'on en viendroit à l'opération, si elle étoit praticable. L'on employeroit des remèdes propres à porter à la peau, ou aux selles, des exutoires; l'on feroit des injections toniques dans la vessie, soit avec l'eau d'orge simple ou coupée avec l'eau de Barèges ou de Balaruc, s'il y avoit soupçon d'une métastase dartreuse, psorique, ou rhumatismale. Les bols de savon, les décoctions de bousserole (uva-ursi) de pareirabrava, ne réussissent pas autant lorsqu'il y a foiblesse vésicale, comme les boissons émulsionnées ou légèrement acidulées (1).

Blennorrhagie, rhume de l'urètre ou *chaude-pisse.*

Cette maladie a une marche entièrement analogue à celle des affections catarrhales de la membrane pituitaire, de celle de l'intérieur de la bouche. (2) Le premier effet qu'elle produit, c'est l'augmentation du fluide que sécrète naturellement l'urètre. Il est d'abord limpide et lymphatique, puis jaune ou verdâtre par les progrès de l'inflammation; enfin, il a une apparence visqueuse et douce qui, petit à petit, revient à la nature du fluide naturel. Dans le temps de l'écoulement l'urine imprime par son passage une impression brûlante, les envies d'uriner se répètent, et il y a des érections fréquentes et involontaires. Si la phlegmasie de l'urètre étoit bien forte, il n'y auroit point de sécrétion, ainsi que cela arrive dans le coryza et le catarrhe pulmonaire. Chez la femme l'irritation se fait d'abord sentir au vagin, et dégénère comme

(1) *Nosographie Philosophique*, tom. 2, pag. 415.

(2) On nomme blennorhée l'écoulement devenu chronique sans signe inflammatoire.

chez l'homme en une douleur aiguë, ce qui est suivi d'une sorte de turgescence et de resserrement dans toute cette surface interne, chaleur incommode lors de l'expulsion de l'urine, la matière de l'écoulement commence alors à sortir du vagin en prenant le même caractère, et en éprouvant les mêmes changemens dans ses progrès que ceux que l'on observe chez l'homme. Elle est seulement plus abondante à cause de la plus grande étendue de la surface sécrétoire.

Benjamin Bell, auteur d'un traité de la gonorrhée virulente et de la maladie vénérienne, pense que la première n'a jamais donné naissance à la vérole, et qu'étant inoculée elle n'a jamais produit de chancres, et réciproquement. Les médecins de Montpellier sont d'une opinion contraire, et ils emploient le même traitement dans la gonorrhée, que dans la maladie confirmée.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Blennorrhagie siphillitique.*

Causes excitantes. Le virus vénérien porté sur la surface de l'urètre.

Symptômes. 1°. Invasion, quelquefois peu d'heures, quelquefois plusieurs jours, rarement plus tard que du sixième après un commerce impur avec une personne infectée; légère irritation ou prurit au frein, sensibilité et gonflement de ces parties, sentiment d'ardeur lors de l'émission de l'urine. 2°. Ecoulement plus abondant d'une nature jaune-verdâtre, fréquentes envies d'uriner, marche progressive de l'irritation dans le canal de l'urètre, qui se propage quelquefois jusqu'aux glandes de Cowper, ou même dans la vessie, ce qui occasionne un resserrement dans le canal de l'urètre, et une ardeur vive en urinant: cet état continue du quinzième au vingtième jour. 3°. Cessation progressive des signes d'irritation, écoulement moindre, matière plus consistante, envies d'uriner moindres, et cessation du trente-cinquième au quarantième jour.

Si l'inflammation se propage jusqu'au tissu réticulaire des corps caverneux, le malade éprouve alors une douleur excessive, le canal de l'urètre est tendu comme une corde, il est dur, douloureux au toucher, et le membre génital est recourbé, c'est ce qu'on appelle une chaude-pisse-cordée (1).

(1) Il paroît qu'on doit admettre, dit Pinel, d'après les recherches les plus récentes, quatre sortes ou variétés de la blennorrhagie pour les femmes. Dans la première, inflammation de la partie inférieure du vagin, avec écoulement d'une matière verte ou jaunâtre; la deuxième affecte plus particulièrement les glandes muqueuses qui environnent l'orifice de l'urètre; la troisième s'étend à l'urètre

Hunter et Morgagni n'ont jamais trouvé d'ulcération dans l'urètre, chez les personnes mortes avec une gonorrhée.

Traitement. Il faut confier la guérison à la nature, défendre au malade tous les excès, et lui faire faire un usage modéré des boissons mucilagineuses et rafraîchissantes, comme de la dissolution de gomme arabique, de l'infusion de graine de lin ou de guimauve, d'une émulsion d'amandes; quand les symptômes inflammatoires commencent à se modérer, on adopte un régime plus restaurant, et l'on prend quelques boissons toniques pour relever un peu le ton de la membrane urétrale qui se trouve dans l'atonie lorsque l'écoulement a duré long-temps. Dans une violente inflammation, et une érection douloureuse et continue, Bosquillon conseille la saignée. Je crois que les sangsues au périné seroient dans ce cas très-utiles par le dégorgement du système capillaire environnant. Les bains locaux dans une décoction mucilagineuse adoucissante, et même narcotique me paroissent convenir. Dans le gonflement des testicules, qui est occasionné par l'irritation qui de l'urètre s'est propagée à l'épididyme, il faut mettre un suspensoire, faire des fomentations et des fumigations émollientes, et dès que l'inflammation est modérée, l'écoulement qui avoit cessé, commence à reparoître. S'il y avoit des bubons sympathiques, il faudroit pareillement prévenir leur suppuration, en modérant tous les symptômes inflammatoires par les adoucissans; mais le moyen le plus sûr d'arrêter leurs progrès, c'est l'application des cataplasmes narcotiques. Sur le déclin de la blennorrhagie les injections toniques et légèrement astringentes, hâtent la guérison; on peut employer les décoctions vineuses aromatiques, comme celles de romarin, de thym, de serpolet, ou l'acétite de plomb, connue sous le nom d'extrait de saturne, ou d'eau végéto-minérale (1). Il ne faut que l'usage des mucilagineux pour la guérison des écoulemens blennorrhagiques qui reconnoissent pour cause quelques espèces de bière, les diurétiques âcres, les purgatifs drastiques, et les cantharides prises intérieurement. Si l'on soupçonnoit dans d'autres cas qu'une affection goutteuse, herpétique, hémorroïdale, pût occasionner l'écoulement

même, puis à la vessie, et sympathiquement à tous les viscères du bas-ventre; enfin, la quatrième comprend l'inflammation des glandes sébacées des nymphes, des grandes lèvres, des glandes muqueuses les plus grosses qui se trouvent dans la commissure postérieure de la vulve. (*Nosograp. Philosop*, tom. 2, pag. 445.)

(1) *Voyez* les ouvrages de J. Hunter, de Swediaur, de Bell, pour le traitement des accidens de la gonorrhée, tels que la suppuration des glandes de l'urètre, l'affection consécutive de la vessie, le gonflement des testicules, etc.

par la vessie ou l'urètre, alors il faudroit combattre outre les symptômes locaux, la cause primitive par les moyens appropriés à chaque maladie, tels que les exutoires, les purgatifs, les sangsues à l'anus, les rafraîchissans et les autres remèdes adaptés à chaque espèce d'affection locale.

Bell a obtenu le plus grand succès en employant, dès le principe, les injections astringentes. Je crois qu'après un commerce impur, ou lorsque l'écoulement commence à paroître, ce moyen-là peut être efficace. Mais il y a à craindre que chez les personnes délicates et très-sensibles, ces injections ne rétrécissent le canal de l'urètre par la crispation qu'elles excitent sur la membrane muqueuse qui est très-irritable, et que si le même homme est affecté plusieurs fois dans sa vie d'écoulemens gonorrhoïques, il n'éprouve dans sa vieillesse un rétrécissement organique de l'urètre, ce qui, gênant le libre passage des urines, donne lieu à des souffrances qui peuvent durer long-temps, ou devenir promptement mortelles. Je conseille de remplacer les injections astringentes par les narcotiques; celles-ci, jouissant de la propriété de calmer la sensibilité excitée des parties enflammées, arrêteront dans son principe la maladie, sans avoir à craindre aucune suite funeste. On peut se servir d'une dissolution d'opium ou du sirop diacode, d'une décoction de morelle, de jusquiame, de têtes de pavot. Comme dans le début de la maladie, c'est à l'extrémité du canal de l'urètre, au-dessus du frein, que se fait sentir le premier point d'irritation, je crois qu'il seroit plus convenable d'employer alors un petit bourdonnet enduit d'un emplatre d'opium, et qu'on placeroit dans le canal de l'urètre pour empêcher qu'il ne pût pénétrer jusque dans la vessie, ce qui donneroit lieu à la formation d'un calcul en lui servant de noyau, on l'arrêteroit avec un fil à la couronne du gland. Il est inutile de prouver comment on peut faire avorter une gonorrhée, en injectant dans l'urètre, avant l'usage du coït ou après, une dissolution narcotique, nous avons exposé ci-dessus la manière d'agir de l'opium sur l'inflammation commençante d'un panaris, il en est de même à l'égard des phlegmasies des membranes muqueuses, l'expérience a déjà confirmé en pareil cas ses bons succès. Je ne conseille ce moyen que dans le début de la maladie; je n'ai aucun exemple qui m'autorise à l'employer lors de son intensité, mais il seroit alors encore plus utile.

Catarrhe utérin ou *Fleurs blanches.*

Depuis long-temps, Baillou a considéré cette maladie comme un rhume de la matrice. Morgagni a démontré, par ses savantes recherches d'anatomie pathologique, que,

dans cette affection, la membrane interne de la matrice est enflammée de la même manière que celle des narines dans le coryza. La vie sédentaire, la bonne chère, un tempérament phlegmatique, la saison pluvieuse, une habitation dans un endroit humide, une constitution foible et débilitée par l'abus des boissons, des plaisirs, ou l'usage d'une mauvaise nourriture, peuvent donner lieu à un écoulement qui demande les toniques internes et externes. Les femmes alors sont pâles, tristes, et vivent dans une indifférence habituelle pour tout ce qui les environne, même pour leurs maris. Les véritables fleurs blanches reconnoissent pour cause une irritation quelconque portée sur l'uterus; de ce nombre sont l'abus des jouissances de l'amour, un accouchement laborieux, de mauvaises manœuvres pour extraire l'enfant, la cessation des menstrues, une métastase goutteuse, herpétique, rhumatismale ou psorique. Le fluide qui découle du vagin est d'abord limpide et peu abondant. Il n'y a pour lors encore ni douleur ni mal-aise, il disparoît à l'approche des règles. Par les progrès du temps, l'écoulement devient plus considérable, la débilité commence à se faire sentir, et les douleurs plus ou moins vives se prolongent dans le dos, dans les reins; la matière de l'écoulement devient de plus en plus irritante, et cause un sentiment d'érosion par le dérangement des menstrues, des ardeurs d'urines et autres symptômes analogues à une blennorrhagie syphilitique. Dans les fleurs blanches, l'écoulement est long-temps sans douleur, au lieu que dans la gonorrhée elle se déclare en même temps. Dans la première maladie, comme dans celle-ci, le liquide, après avoir été limpide, semblable au petit-lait, peut devenir d'une couleur citrine, verdâtre, rouge et d'une âcreté extraordinaire; et cet écoulement, semblable à celui qui provient d'une infection vénérienne, ne doit jamais faire porter un jugement précipité, lorsqu'on est appelé auprès d'une femme, parce qu'on pourroit, mal-à-propos, troubler le repos des familles, en soupçonnant une cause d'infection qui n'auroit pas lieu. Dans des consultations pareilles, dit Portal, je suis toujours porté à excuser les femmes, et je fais le remède qu'indique la maladie, sans donner le plus petit ombrage au mari. M. Blatin, qui a fait une excellente monographie de cette maladie (1), distingue deux sortes de leucorrhée, l'une aiguë, qui se guérit le plus souvent d'elle-même au bout de trente-six à quarante jours; et l'autre chronique, dont la durée est illimitée, et qui demande tous les secours de l'hygiène et de l'art.

(1) Du *Catarrhe utérin et des Fleurs blanches*. Paris, an 10.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Catarrhe utérin.*

Causes excitantes. Foiblesse des organes digestifs, sensibilité morale trop exaltée, chagrins, jouissances de l'amour excessives, grandeur démesurée du membre génital, accouchement laborieux, métastase de quelque affection cutanée, suite de la blennorrhagie, ou coup reçu dans la région de la matrice.

Symptômes. Langueur, pâleur générale, sentiment de tiraillement dans l'estomac et de resserrement de l'uterus, perte d'appétit, tristesse, indifférence pour l'acte du coït, anorexie, lenteur et indécision dans les mouvemens, quelquefois douleurs hypogastriques, abaissement de l'uterus, ardeurs dans l'intérieur du vagin, écoulement quelquefois séreux, limpide, d'autres fois jaunâtre ou verdâtre, plus ou moins consistant, et de nature à exciter un prurit incommode dans les parties génitales. Si cet écoulement est imprudemment arrêté, il peut donner lieu aux maladies les plus graves.

Traitement. Si la leucorrhée est due à la foiblesse du système, il faut favoriser d'autres excrétions, fortifier le vagin par des injections aromatiques, conseiller à la malade l'exercice, la respiration d'un air salubre et l'abandon des passions tristes. Dans les fleurs blanches, qui reconnoissent pour cause l'usage trop fréquent du coït, il faut en prescrire l'abstinence, faire des injections mucilagineuses, adoucissantes et narcotiques, puis employer le vin aromatique. Si l'accouchement difficile en est la cause, la matrice se trouvant pour lors affoiblie, et ne pouvant revenir dans son premier état, la compression devient extrêmement utile, et l'on y joint les stimulans, à moins que quelques symptômes inflammatoires ne les contre-indiquassent. Lorsqu'il y a une cause mécanique, il faut placer des topiques mucilagineux sur les parties externes de la génération et de l'hypogastre, user des bains de siége et des injections émollientes. Si la douleur est peu vive, on employera des douches avec de l'eau dans laquelle on aura fait dissoudre deux à trois grains de sulfure de potasse. On dirigera ces douches sur le col de l'uterus. Dans l'écoulement dépendant du squirre, l'usage de ces douches est sur-tout recommandé; intérieurement on donne les stupéfians. Enfin, si le cancer en est la cause, la maladie est incurable; la face interne de l'uterus, dans ce cas, est hérissée de boutons ou d'excroissances réunies en forme de choux-fleurs, qui laissent exsuder de toutes parts un fluide ichoreux, très-fétide. On a conseillé, en Angleterre, l'usage de la poudre de charbon; les bons effets qu'on en obtient

dans les ulcères externes et dans la désinfection prompte des plaies gangréneuses, doit inviter à en faire usage dans les ulcères de la matrice et dans ceux de l'estomac Pour de plus amples détails sur le traitement de la leucorrhée, voyez l'ouvrage précité de M. Blatin; il est rempli de vues ingénieuses et de recherches qui lui sont particulières.

LIVRE III.

SECTION TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Des Hémorragies.

Le système des membranes muqueuses est le plus disposé aux hémorragies par exhalation, parce qu'il est soumis à un grand nombre d'excitans immédiats ou sympathiques, qu'il contient beaucoup de sang dans le système capillaire, et que, par conséquent, ses vaisseaux exhalans sont très-courts; il jouit d'ailleurs de propriétés vitales très-développées. Aussi est-il presque le siége exclusif des hémorragies actives, tandis que les systèmes cutané, cellulaire, séreux et synovial, qui ont des propriétés vitales moins énergiques, qui sont exposés à moins d'excitans, et dont le système capillaire est presque *exsanguis*, donnent passage à un écoulement sanguin, qui est le produit de la débilité générale de l'individu.

Une constitution forte et sanguine, jointe à des excès dans les plaisirs de la table, à des emportemens de colère, et à des exercices immodérés, est la cause qui détermine le plus souvent les hémorragies. On reconnoît leur éruption prochaine à l'intumescence des vaisseaux artériels et veineux, non-seulement dans la partie qui en doit être le siége, mais il y a encore une sorte de constriction tonique dans des parties éloignées. Les hémorragies sont souvent la crise de certaines fièvres inflammatoires; et si on les arrêtoit, on pourroit produire bien des maux. Le gonflement des artères temporales, les yeux rouges, étincelans, l'augmentation des douleurs de tête, les vertiges, des idées confuses, la stupeur, la phrénésie, et dans les extrémités inférieures le refroidissement, la pâleur, une constriction spasmodique, un pouls vif, fréquent et dur en sont les signes précurseurs. Avant

que l'anatomie pathologique eût éclairé la doctrine des hémorragies, on avoit cru long-temps qu'il y avoit rupture des vaisseaux ou érosion ; tout s'y passe de la même manière que dans la menstruation ; d'abord irritation préliminaire qui fait affluer le sang, congestion locale et exhalation, plus ou moins considérable, suivant que les forces vitales du système où elles ont eu lieu, sont plus ou moins exaltées.

Tous les auteurs qui ont écrit sur les hémorragies, les ont toujours distinguées en actives et en passives. Les premières arrivent chez les enfans, et les secondes chez les vieillards, les personnes débilitées.

L'observation prouve journellement que toutes les fois que des causes débilitantes agissent sur une constitution déjà affoiblie au physique comme au moral, il peut se manifester des hémorragies passives, soit par le nez, soit par le poumon, soit par l'estomac, soit par l'urètre, soit enfin par le système cutané, cellulaire ou séreux. Mais dans aucune maladie, elles ne sont aussi fréquentes que dans le scorbut. On compte parmi les principales causes de ces hémorragies les passions tristes, un régime débilitant, une constitution foible, des veilles excessives, des affections organiques des viscères, la lactation trop long-temps prolongée, l'onanisme ; elles ne s'annoncent par aucune congestion dans la partie où elles doivent paroître ; mais la face est pâle, le pouls est foible, quelquefois il y a des lypothymies, des tintemens d'oreille, et tous les autres signes d'une débilité constitutionnelle (1). L'observation suivante, recueillie à l'hospice de la Salpêtrière, sous les yeux du professeur Pinel, est des plus curieuses et des plus intéressantes (2). Une fille mulâtre, âgée de dix-neuf ans et d'une forte complexion, avoit été sujette, avant la puberté, à des hémorragies nasales fréquentes ; éruption des menstrues à quinze ans, et leur retour régulier tous les mois avec abondance, en même temps cessation des hémorragies du nez, et les années suivantes tous les attributs de la santé, si on en excepte quelques catarrhes pulmonaires pendant l'hiver. En germinal an 9, à la suite d'un de ces catarrhes et d'une pleurydonie, qui par sa violence, rendit nécessaire l'application d'un vésicatoire, suppression de la menstruation, et dès-lors hémoptysie ou crachement d'un sang tantôt vermeil et écumeux, d'autres fois fluide et d'une couleur plus foncée ; retour ordinaire de cette affection, le matin sur-tout, sans toux, sans chatouil-

(1) Duncan a vu des hémorragies nasales avec éruption de pétéchies sans fièvre. Je pense que ces sortes d'hémorragies sont des symptômes du scorbut.

(2) *Nosographie Philosophique*, tom. 3, pag. 539.

lement de la trachée, sans un refroidissement préliminaire de la surface du corps; ces signes précurseurs étoient seulement un peu de difficulté de respirer, un sentiment de chaleur et de plénitude dans la poitrine (saignée du pied sans effet marqué). Continuation de l'hémoptysie, et par intervalle retour des hémorragies avec diminution de la céphalalgie; application d'un vésicatoire au bras, avec cessation de la douleur du thorax, mais sans une influence marquée sur l'hémoptysie; des bols de quinquina, de nitre et de camphre, avec quelques bains tiédes, ramenèrent les menstrues, sans faire cesser cependant l'hémoptysie, qui n'étoit plus précédée d'un mouvement fébrile comme dans le commencement, et qui finit par disparoître après quelques mois. Cette fille se livre ensuite six mois au travail pénible de la buanderie, sans altération de la santé; mais l'hémoptysie se renouvelle au mois de pluviôse an 10, avec la douleur de tête et d'estomac, et sans aucun dérangement dans la menstruation; mouvement fébrile le soir et sueurs pendant la nuit; ce qui a cessé peu à peu, et l'hémoptysie a continué long-tems ensuite avec les caractères suivans qui semblent distinguer particulièrement les hémorragies passives; aucune irritation dans les bronches où le larynx ne précède, point de douleur de poitrine ni un sentiment de pesanteur ou d'oppression dans le poumon, nulle difficulté de respirer, toux fréquente, sur-tout le soir, avec des crachats muqueux, rares et nullement teints de sang; point de douleur dans la gorge ni d'altération dans la voix; aucun mal-aise, aucune anxiété ne précèdent l'expulsion du sang, qui sort par une espèce de regurgitation et sans effort; on n'en observe que quelques gorgées de suite et à differentes époques du jour, mais sur-tout le matin; le sang est rendu quelquefois fluide et délayé, d'autres fois plus épais; un peu noir, et il se coagule en grumeaux, ou bien il est un peu écumeux à sa surface et mêlé de mucosités; la malade a, comme dans les premiers temps de son affection, une douleur habituelle à l'épigastre, qui n'augmente point après le repas ni par l'attouchement. Jamais le sang craché n'a été mêlé d'alimens, ni les évacuations alvines teintes de sang; et dans quelque cas où un embarras gastrique a nécessité l'usage d'un émétique, les matières rejetées par le vomissement n'ont point été sanguinolentes; point de trouble dans les fonctions digestives ni dans l'appétit, excepté un dégoût pour la viande et un desir particulier pour user du lait, des fruits et des légumes; point de lésion dans les déjections ni dans la liberté du ventre; la respiration n'est point gênée, le pouls est naturel et développé; les sécrétions dans l'état ordinaire, si on excepte une légère expectoration muqueuse; les

menstrues sont régulières et abondantes; il survient seulement par intervalle des vertiges et des étourdissemens, suites d'une ancienne chute sur la tête (nourriture ordinaire aux personnes en santé, et pour boisson la décoction de racine de consoude acidulée avec l'acide sulfurique). L'hémoptysie continuant encore, vésicatoire au bras, qui la fait cesser, sans faire disparoître cependant un sentiment de plénitude dans la poitrine et la céphalalgie; quatre jours après, quelques légers retours de l'hémoptysie, qui se reproduisent dans les deux mois suivans, à des époques éloignées, et qui ont fini par disparoître.

Du Scorbut.

La débilité du système vasculaire et les hémorragies fréquentes qui ont lieu même dans les premières périodes de cette maladie, doivent la faire classer parmi les hémorragies passives. Le scorbut se manifeste pour l'ordinaire dans tous les grands rassemblemens d'hommes, tels que dans les vaisseaux, aux armées, dans les prisons. Lind est l'auteur qui l'a le mieux décrit, et Milman a certifié sa théorie. Vandermye, Kramer, méritent d'être lus, ainsi que les voyages de Cook, de Bougainville, et l'Essai sur l'Hygiène navale du docteur Pallois. On ne peut plus douter aujourd'hui que le scorbut de terre ne soit de la même nature que le scorbut de mer, puisque l'un et l'autre tirent leur origine des mêmes circonstances, offrent les mêmes symptômes dans leur marche, et cèdent au même traitement. Jusqu'ici on avoit cru mal à propos que le long usage de la viande salée étoit la seule cause du scorbut; elle peut bien y disposer; mais seule elle ne suffit pas pour le produire. La disette, une nourriture grossière, des fatigues excessives ou une inanition prolongée, les affections tristes, le séjour dans des lieux où l'air est difficilement renouvelé, la malpropreté individuelle, et sur-tout l'humidité froide, sont, suivant Lind, les causes génératrices de cette maladie. Elle peut se distinguer d'abord par la pâleur de la face, avec une teinte d'une couleur livide plus ou moins marquée, une lassitude générale et débilité au moindre mouvement, des douleurs vagues, des gencives rouges, gonflées et disposées à saigner au moindre frottement, des taches rouges, bleuâtres et livides sur les membres. Quelquefois les enfans sont attaqués de scorbut, et ils sont alors couverts de pétéchies; mais les gencives ne sont pas affectées, elles sont même sans rougeur, alors les remèdes sont efficaces. Chez les vieillards, le scorbut se manifeste sous la forme de taches jaunâtres, qui deviennent ensuite violettes. La deuxième période est marquée par l'impossibilité de marcher,

l'enflure des extrémités, avec des échymoses plus ou moins livides, des syncopes fréquentes au moindre mouvement, des hémorragies par le nez, les gencives, les intestins et les poumons, de vives douleurs aux gencives qui sont alors fongueuses, livides et puantes, des ulcérations plus ou moins douloureuses aux jambes et aux pieds, ou bien le tissu cellulaire gorgé de liquides, avec une consistance comme ligneuse. Enfin, dans le troisième degré, et rarement dans les hospices, les malades parviennent à cet état, ulcères sordides, fongueux aux membres abdominaux, quelquefois des sueurs fétides, des pétéchies, des hémorragies copieuses par les selles, les urines, les poumons, le nez, toutes les parties du corps, débilité et syncopes au moindre mouvement dans le lit, hypocondrie, abattement extrême, oppression, hydropisie de poitrine et du bas-ventre, quelquefois décomposition des muscles. (*Pinel.*)

L'autopsie cadavérique montre du sang en caillots épanché dans le tissu cellulaire sousculané, dans celui qui occupe l'interstice des muscles, quelquefois dans le tissu même de ces organes, les muscles mollasses, faciles à déchirer, et souvent réduits en une sanie putride, sanguinolente, le cœur est flasque, le poumon ramolli, blanchâtre comme s'il avoit été lavé, le foie gonflé et la rate extraordinairement tuméfiée.

Première espèce. *Scorbut simple, de terre ou de mer.*

Causes excitantes. Humidité froide, tristesse, malpropreté, air non renouvelé, fatigues excessives, abstinence prolongée ou alimens grossiers et indigestes, foiblesse constitutionnelle produite par des maladies ou d'autres causes débilitantes, séjour dans les vaisseaux, aux armées et dans les prisons.

Symptômes. Premier degré. Tristesse, aversion pour l'exercice, indolence, gencives gonflées et rouges, taches jaunes; échymoses sur les jambes ou les cuisses, quelquefois des pétéchies.

Second degré. Teint jaune, bouffisure, douleurs vagues et comme rhumatismales, sur-tout aux genoux et aux lombes, hémorragies nasales, ou bien crachemens ou vomissemens de sang, ulcères avec des bords durs et violets.

Troisième degré. Découragement extrême, hémorragies par toutes les parties du corps, gencives livides, avec des ulcères fétides, syncopes fréquentes même dans le lit, et décomposition putride des muscles ou leur induration ligneuse, avec épanchement sanguin dans le tissu cellulaire.

Traitement. Portal propose de donner, quand il y a chaleur, insomnie et dureté du pouls, les anti-scorbutiques aci-

des, comme le citron, l'alleluia, les groseilles, les tamarins et la crême de tartre comme purgatifs; et si le malade est dans l'état de foiblesse, il prescrit les crucifères, comme le cochléaria, le raifort, le beccabunga. Mais il ajoute que quelquefois il combine ces remèdes, et les donne les uns après les autres. Il rapporte avoir guéri, par le moyen des anti-scorbutiques, une femme à laquelle il étoit survenu des poils et une crinière sur la langue; et un M. de Montlausier, qui étoit atteint d'une leucophlegmatie générale. Lind a également obtenu des guérisons, soit qu'il ait prescrit la viande ou les végétaux frais, en donnant indistinctement ou le suc de cochléaria, le quinquina à grande dose, la décoction des bois sudorifiques, les amers ou les salades de cresson, d'andive, de chicorée sauvage, de laitue, les fruits légèrement acides, comme les prunes, les pommes, les groseilles. Si la foiblesse est grande, on peut donner du bon vin d'Espagne, où l'on a fait infuser de l'absinthe. La boisson amère, comme celle de houblon et l'infusion de sapin de Russie, conviennent. Dans une hémorragie abondante, on donne à l'intérieur une tisane avec l'acide sulfurique; mais un des plus sûrs remèdes pour guérir le scorbut, c'est d'éloigner les causes qui l'ont produit, de bien aérer la chambre, de prescrire un exercice proportionné aux forces, des alimens de bonne qualité, tirés du règne végétal ou animal, d'exciter les affections gaies, et de recourir à tous les soins de propreté générale et particulière. Le vin ordinaire, ainsi que l'anti-scorbutique, pourroient, au besoin, suffire eux seuls au traitement. On touche les ulcères de la bouche avec l'acide muriatique alongé d'eau; on fait mâcher les plantes crucifères, et on fomente avec des linges trempés dans du vin ou du vinaigre aromatique les jambes enflées et œdémateuses. Quand la maladie est parvenue au troisième degré, il y a peu d'espoir d'obtenir la guérison; mais on donne à forte dose les infusions aromatiques, les décoctions de quinquina, les fruits acidules, et l'on tâche de prévenir ou du moins retarder autant que possible, la décomposition putride de tout le système, par les anti-septiques les plus renommés.

Première espèce. *Hémorragie active.*

Causes excitantes. Tempérament sanguin, bonne chère, boissons alkoolisées, exercice violent, suppression d'une hémorragie ou d'une saignée habituelle, exposition au soleil, compression de la poitrine, le chant, la déclamation, la respiration de quelques vapeurs minérales, comme celles

de l'acide sulfurique, le froid des extrémités, une mauvaise nouvelle.

Symptômes. Refroidissement des pieds, des mains, gonflement des vaisseaux de la tête, chaleur à la face, sentiment de congestion dans le poumon, ardeur de poitrine, écoulement d'un sang vermeil très-coagulable, diminution du mal-aise après sa sortie; mais s'il s'arrête, douleurs comme néphrétiques, musculaires, articulaires, spasmes, mouvemens convulsifs. Le crachement de sang peut devenir périodique.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Hémorragie passive.*

Causes excitantes. Débilité contractée par l'âge, la manière de vivre ou des maladies antérieures, quelquefois provenant d'affections chroniques des viscères et de la rate. Elle est commune dans le scorbut porté au dernier degré, dans quelques fièvres putrides; dans ce cas elle est presque toujours funeste.

Symptômes. Ecoulement abondant d'un sang livide et dissous, peu coagulable, difficile à arrêter, chute des forces, mains et pieds froids graduellement, quelquefois périodique compliqué avec l'hypocondrie et l'hystérie. En cessant il détermine des affections spasmodiques dans les intestins, dans la poitrine, des anxiétés, des inquiétudes, et le découragement jusqu'au désespoir.

Traitement. Dans le premier cas on emploie les rafraîchissans, la limonade, l'eau d'orge acidulée avec le suc de citron ou de groseilles; les émulsions nitrées, les pilules d'Helvétius, composées d'alun, de nitre ou de sang-dragon, peuvent réussir. Si le pouls continue à être dur, une ou deux saignées sont utiles. Si le spasme paroît fixé sur la partie d'où le sang découle, les épispastiques, en établissant ailleurs un foyer d'irritation, et combinés avec les narcotiques, produisent de bons effets. Lorsque le moral est affecté, on tâche d'y remédier, et l'on emploie tous les calmans de l'esprit. Dans l'hémorragie passive, comme il y a pâleur de la face, débilité, pouls foible et déprimé, on tâche de redonner aux exhalans la force qu'ils ont perdue, en même temps qu'on travaille à fortifier le malade. On emploie avec succès dans ce cas extérieurement l'eau froide, la glace, les ventouses, et à l'intérieur l'usage des toniques et des astringens, comme du quinquina ou d'autres substances amères. L'acide sulfurique réussit aussi en pareil cas en le mêlant aux boissons, de même que les acides végétaux. On seconde leurs effets par des alimens succulens, la boisson d'un vin généreux, le séjour à la campagne, la respiration d'un air

salubre, la gaîté d'esprit, et par l'usage des antiscorbutiques.

Hémoptysie (crachement de sang).

Pour bien connoître cette maladie, il faut chercher dans les bons auteurs des observations exactes et précises. Haller, Stoll, Gilchrist, Solenander, Van-Swieten en fournissent beaucoup.

Une fille de trente ans, foible et délicate, après des chagrins, éprouva une difficulté de respirer, une diminution dans les menstrues et un crachement de sang. On fit usage du quinquina et des toniques, la guérison fut prompte.

Un jeune homme très-sensible, éprouva des chagrins, il lui survint un crachement de sang, qui le frappa de terreur. On conseilla la décoction de racine de consoude, la gomme arabique et le nitre. Après l'usage des boissons mucilagineuses, on employa les toniques, les fortifians, comme la conserve de rose, le quinquina infusé à froid, et par ces moyens on prévint le retour de l'hémoptysie. C'étoit là une maladie produite par atonie.

Un homme de trente ans, très-robuste, sujet aux hémorroïdes, après un long voyage s'exposa au froid. Il fut sujet à une hémoptysie qui se manifesta avec la toux, la rougeur des joues. C'est là un crachement de sang qui diffère du précédent.

Un jeune homme dont le père et le frère aîné étoient morts de consomption, avoit perdu l'appétit. Il avoit un crachement de sang et tous les symptômes précurseurs de la phtisie; Gilchrist lui conseilla le voyage de mer; il fut soulagé. Il lui fit prendre les eaux de Bristol, et le fit naviguer encore pendant deux mois, ce qui procura une guérison complète. Cette hémoptysie n'a point de rapport avec les précédentes.

Ces histoires diverses d'hémoptysie servent à nous faire voir du premier coup d'œil, les divisions que nous devons adopter dans la classification. Nous en admettons avec Pinel de quatre espèces.

Première espèce. *Hémoptysie par pléthore locale.*

Causes excitantes. Impression des vapeurs minérales, surtout de l'acide sulfurique; compression et gêne de la respiration; habits trop serrés, efforts violens et soutenus; froid des extrémités, tristesse profonde, en un mot toutes les causes physiques et morales qui peuvent déterminer une congestion sanguine.

Symptômes. Refroidissement des pieds et des mains, gêne

de la respiration, sentiment de congestion dans le poumon, ardeur de poitrine, crachement de sang vermeil, quelquefois très-abondant, et qui devient quelquefois périodique.

Deuxième espèce. *Hémoptysie par pléthore générale.*

Causes excitantes. Régime trop nourrissant, défaut d'exercice, amputation d'un membre, diminution ou suppression de quelque hémorragie, ou bien d'une saignée habituelle.

Symptômes. Froid des extrémités, oppression extrême, toux et sentiment de bouillonnement avec chaleur et pesanteur de poitrine; horripilations, douleur de tête, chaleur des joues, expectoration d'un sang rouge, vermeil, très-coagulable, diminution des symptômes par un régime très-sévère.

Troisième espèce. *Hémoptysie par disposition à la phtisie.*

Causes excitantes. Etat héréditaire, âge adulte, poitrine mal conformée, épaules élevées, maigreur, constitution délicate, sensibilité morale et physique extrême.

Symptômes. Toux sèche et très-incommode, perte de l'appétit, fièvre lente, quelquefois sueurs nocturnes, en un mot tous les symptômes précurseurs d'une consomption.

Quatrième espèce. *Hémoptysie par atonie.*

Causes excitantes. Débilité contractée par un régime peu restaurant, par des maladies antérieures et par de grandes évacuations.

Symptômes. Pâleur de la face, refroidissement léger des pieds et des mains, peu d'ardeur dans la poitrine, quelquefois ni toux, ni gêne de la respiration, crachement d'un sang dissous, et comme sorti par transsudation à travers la tunique des vaisseaux.

Traitement. Il est maintenant bien connu que dans la première espèce, il y a un temps où il y a irritation, il faut alors relâcher par les boissons émulsionnées, nitrées ou légèrement acidulées. S'il y a suppression des menstrues, et des hémorroïdes, il faut tâcher de rappeler l'écoulement sanguin par l'application des sangsues au vagin et à l'anus; ensuite dans l'intervalle, il faut fortifier, faire faire un exercice modéré pour prévenir le retour du sang. Les rafraîchissans, les saignées, les boissons nitrées, les ventouses, les vésicatoires, un régime sévère sont indiqués dans la seconde espèce. Il faut faire garder le repos le plus absolu, une position horizontale, et donner l'eau de graine de lin édul-

corée avec le sirop d'orgeat. Le célèbre compositeur Grétry assure s'être guéri par ce moyen d'une hémoptysie périodique. La racine de consoude en décoction, acidulée avec le sirop de limon ou de vinaigre, des bols composés avec la conserve de rose et un quart de nitre, sont aussi indiqués dans le traitement de la troisième espèce. Le sirop de quinquina dans une infusion des fleurs de tilleul et de camomille, l'équitation, le séjour à la campagne, l'usage du lait de vache consolident la guérison. Les voyages de mer sont très-salutaires alors, et quelquefois specifiques. Pline et Galien conseilloient dans ce sens aux phtisiques le voyage en Egypte ; et Cicéron menacé de périr de consomption, ne fut rétabli que par le voyage qu'il entreprit sur mer pour aller en Grèce. Tous les autres remèdes sont des amulètes inutiles. Dans la quatrième espèce, il faut les toniques, le bon vin, et un régime restaurant ; les antiscorbutiques sont aussi indiqués.

Hématémèse (vomissement de sang).

L'hématémèse ou vomissement de sang, a la même origine que l'hémoptysie. C'est une exsudation plus ou moins abondante du système exhalant des membranes muqueuses qui sont dans le poumon. On trouve beaucoup de faits qui s'y rapportent dans les Ephémérides des curieux de la nature, dans l'ouvrage de Bonnet (*méd. sept.*), dans Plater. Henricus-ab-Heerz a fait un petit volume d'observations choisies. Hoffmann, quoiqu'un peu crédule, et ayant rassemblé beaucoup de bavardage médical, a une douzaine de bonnes observations. Portal a publié plusieurs faits dans la dissertation sur le melæna, et il a prouvé que c'étoit du sang artériel et non veineux qu'on rend dans cette maladie ; il cite aussi des exemples de melæna qui ont été les crises de certaines fièvres aiguës.

Un homme de trente ans, éprouve une douleur gravative et un sentiment de chaleur dans les hypocondres, avec difficulté de respirer; il est soulagé par des clystères, et quelques saignées. Etant sorti deux jours après de sa maison, il ressent un refroidissement des extrémites, des anxiétés précordiales, du sang grumeux sort en abondance des poumons, pouls foible, syncope. On a recours à des saignées, aux poudres styptiques, à l'opium, tous les remèdes sont inutiles et il meurt. (*Eph. des curieux de la nature*).

Un jeune homme maigre, très-irritable, se met en colère et vomit une grande quantité de sang. La même affection se renouvelle par intervalle avec un sentiment de pression

dans l'estomac et une douleur pongitive. On donne un émétique; dès-lors exacerbations des douleurs, céphalalgie, et trois jours après vomissement de sang, aphonie, syncope, ardeur interne, soif. Hoffmann donna à l'intérieur des boissons froides nitrées avec quinze gouttes de sa liqueur anodyne, à prendre de deux heures en deux heures, et quelques clystères émolliens. Soulagement, mais nausées avec expulsion de matières muqueuses. Il ajouta des boissons mucilagineuses émulsionnées et édulcorées avec le sirop de diacode. Il fit mettre sur l'estomac un sachet de menthe et de fleurs de sureau. Tout se calma.

Un jeune homme qui avoit eu long-temps une fièvre quarte, fut guéri empiriquement; les pieds et les mains devinrent œdematiés; langueur générale; il fit une course, et après un accès de colère, il eut un vomissement de sang et succomba. Dans cet état les hémorragies sont très-dangereuses chez les personnes foibles. Voyez Félix Plater. Dans Portal, il y a une observation d'un militaire, qui après une fièvre forte avec délire, rendit par les selles une matière noire, fuligineuse, semblable à celle du melæna, et qui fut critique. J'ai vu moi-même l'an passé à Draguignan, une histoire semblable. Le quatorzième jour d'une fièvre intense, chez une jeune fille de quinze ans, non encore réglée, il y eut une évacuation sanguine par l'anus, de trois ou quatre livres, sans autre déjection, et la malade a parfaitement guéri (1). Je donnai les légers acides durant l'intensité des symptômes.

Lorsque les flux menstruel et hémorroïdal se suppriment, il y a des vomissemens de sang. Henricus-ab-Heerz rapporte qu'un homme après s'être mis dans un accès violent de colère, avoit passé la nuit dans l'agitation. Etant allé le lendemain dans la ville avec le desir de la vengeance, il éprouva une syncope et un vomissement de sang. Notre médecin, appelé auprès du malade qui étoit effrayé, lui demanda s'il n'avoit pas été sujet autrefois à un flux hémorroïdal, et qui eût été supprimé. Le malade répondit que oui : il le rassura alors, lui donna un laxatif, les aloétiques, peu à peu le vomissement diminua et la santé se rétablit. Cet habile observateur, en recherchant la cause, trouva vîte le remède.

Dans Portal on trouve des observations qui se rapportent

(1) Hippocrate dit qu'il n'est pas rare que, dans les fièvres ardentes, les malades aient des pertes abondantes par les selles, et c'est un signe de guérison pour ceux chez lesquels elles se manifestent. Les femmes grosses, dans ce cas, ajoute-t-il, sont sujettes à avorter, et elles guérissent très-bien.

à des évacuations supprimées. Les lumières à tirer de l'anatomie sont très-précieuses; quelques personnes ont cru que le sang refluoit de la rate dans l'estomac; à la vérité, les vaisseaux de ce dernier organe ont paru très-dilatés dans certains cas; mais en voyant l'impétuosité du sang, on ne peut douter que ce ne soit par les extrémités artérielles des membranes muqueuses et veloutées, irritées par un spasme dont il n'existe plus de traces à la mort. Le mouvement vital joue un grand rôle. Après un coup, une chute, le spasme peut s'établir sur les extrémités des artères et exciter le vomissement. Il faut consulter l'école Stahlienne sur le mouvement tonique et vital. C'est mal-à-propos que les anciens croyoient que l'atrabile formoit le melæna.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Hématémèse accidentelle.*

Causes excitantes. Constitution délicate et vive sensibilité extrême, une chute ou un coup sur la région de l'estomac, l'action d'une substance délétère prise à l'intérieur, un mouvement de colère, immersion des pieds et des mains dans l'eau froide, la cessation ou la suppression des règles ou du flux hémorroïdal.

Symptômes. Douleur pongitive dans l'hypocondre gauche, sentiment d'oppression vers l'estomac, de froid aux pieds et aux mains, quelquefois syncope, vomissement d'un sang pourpre ou écumeux, quelquefois noirâtre et périodique.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Melœna* ou *maladie noire.*

Causes excitantes. Altération morbifique de l'estomac, de la rate, du foie, du pancréas ou du mésentère, affection spasmodique du canal alimentaire ou du diaphragme par cause morale, des substances délétères prises à l'intérieur; quelquefois l'abus des émétiques, des purgatifs donnés à contre-temps.

Symptômes. Constipation opiniâtre, pâleur, débilité extrême, ou syncope, cardialgie, angoisses, difficultés de respirer, étouffement, froid des pieds et des mains; puis, retour de la chaleur, pouls plus animé, alors vomissement d'un sang noirâtre, quelquefois à plusieurs reprises. Il est susceptible de plusieurs variétés; il est la suite des fièvres aiguës, quartes ou quotidiennes, lorsqu'elles ont été traitées par méthode empirique, et de l'altération des viscères.

TROISIÈME ESPÈCE. *Hématémèse par suppressoin d'un écoulement sanguin.*

Causes excitantes. Suppression ou diminution des menstrues, des hémorroïdes ou d'une saignée habituelle.

Symptômes. Sentiment de resserrement à l'épigastre, sueurs froides, et chaleur, évacuation d'un sang fétide par la bouche, et quelquefois par l'anus; elle peut revenir périodiquement et entraîner une syncope mortelle.

Traitement. Si la personne qui vomit du sang est bien portante, pléthorique, il faut administrer les boissons froides, nitrées, calmer les passions de l'ame, avoir même recours à la saignée. Si l'hémorragie est violente, il faut établir une irritation dans un point éloigné pour détourner le spasme; on se sert pour cela des vésicatoires, des ventouses, des sinapismes, appliqués sur les extrémités inférieures. Je crois qu'une saignée du pied, des sangsues, pourroient produire une révulsion salutaire. Dans la seconde espèce, les accidens sont plus graves, sur-tout lorsque les viscères ont éprouvé une altération morbifique. On se borne à des moyens légers; les antispasmodiques sont utiles, sur-tout l'infusion de tilleul avec l'éther sulfurique; l'eau de veau, de poulet, légèrement acidulée: le sirop de groseilles, de limon, ne doivent pas être négligés. Il y a peu à faire ordinairement durant le flux sanguin, il faut tâcher de prévenir son renouvellement. Dans la troisième espèce, on rétablit les évacuations supprimées, et l'on peut aussi employer les vésicatoires, ou les autres moyens propres à établir un foyer d'irritation, lorsque l'hématémèse est considérable. Dans cette maladie, il n'y a pas encore de signe bien certain qui apprenne à distinguer dans son cours une crise salutaire de celle qui est mortelle. L'exemple rapporté par le docteur Brieude mérite d'être connu, ainsi que le traitement qu'il opposa avec succès à la maladie. Un homme âgé de trente-six ans, et doué d'une extrême sensibilité, eut un chagrin très-vif; pour se distraire, il fut habiter la campagne, où il prit les bains et le petit-lait. En sortant du sixième bain, très-forte défaillance et vomissement d'une quantité considérable d'un sang caillé, noir et fétide; les défaillances continuèrent les jours suivans avec deux ou trois selles de même nature que le vomissement. Transporté à Paris, le docteur Brieude lui trouva le pouls à peine sensible quoique fréquent, son visage étoit pâle et décomposé; il fut mis à l'usage des boissons acides et mucilagineuses, par intervalle, quelques cuillerées de vin d'Espagne, lavemens laxatifs; il vomit encore quelquefois des matières noires, c'étoit du sang; les selles devinrent vertes et jaunes dès le

quatrième jour, ce qui est toujours d'un bon augure : purgatifs salins à plusieurs reprises; guérison le vingt-unième jour. Pendant six mois, il a vécu de végétaux farineux et mucilagineux, sa santé s'est pleinement rétablie sans éprouver aucune rechute (1).

Hématurie (pissement de sang).

On voit dans cette maladie la nécessité de connoître la médecine interne et externe. Desault et Chopart ont très-bien traité cette dernière partie. L'hématurie peut tirer son orgine d'un vice des reins ou de la vessie. Lorsque le sang sort pur et abondant sans douleur, on doit présumer qu'il vient des reins. S'il a une couleur noirâtre, qu'il soit purulent, s'il coule avec l'urine ou après, on doit présumer qu'il vient d'une ulcération des reins. Mais lorsqu'il franchit les tuniques très-sensibles de la vessie, il peut occasionner des douleurs cruelles, et amener des syncopes, une gêne dans la respiration, un pouls obscur, petit et fréquent, des nausées, des anxiétés, des sueurs froides. Une douleur aiguë à la région lombaire, une teinte sanguinolente dans les urines annoncent la présence d'un calcul dans l'un ou dans l'autre uretère.

Nous allons considérer cette affection sous le rapport médical, abstraction faite des cas où elle est symptomatique.

Dans les *Éphémérides des curieux de la nautre*, dans Stahl, dans Hoffmann, dans Raymond (2), on trouve beaucoup d'observations de cette maladie. Voici un exemple d'Hématurie accidentelle. Un homme de soixante-seize ans, d'une constitution robuste, sobre dans les boissons, étoit accoutumé à faire des courses à cheval, et le lendemain il avoit une hématurie; ce qui se renouveloit toutes les fois qu'il montoit à cheval; il n'y avoit ni douleur à la région lombaire, ni au pubis, aucune difficulté d'uriner, et aucune apparence de calcul. Il n'y avoit jamais eu d'hémorroïdes. Le repos, les boissons mucilagineuses, le guérissoient promptement. (*Hoffmann.*)

Une dame éprouvoit une douleur dans le dos, fièvre lente, dépérissement, perte d'appétit, urines mêlées de sang et de matière purulente. Il étoit visible ici que l'hématurie tenoit à une lésion organique. (*Stahl.*)

Un homme de cinquante-trois ans avoit éprouvé un fluide hémorroïdal qui s'étoit supprimé depuis trois mois. Il rendit une livre de sang par les voies urinaires, il n'avoit aucune

(1) *Nosographie Philosophique*, tom. 2, pag. 532.

(2) *Theoria Medica vera.*
— *Collegium casuale.*
— *Maladies qu'il est dangereux de guérir.*

douleur aux lombes, aux reins, à la vessie, à l'urètre. Il rendit des grumeaux de sang : tous les symptômes se calmèrent et il fut guéri. Deux ou trois mois après, la même maladie se renouveloit avec les mêmes symptômes, et suivoit la même marche. Voilà donc une maladie devenue périodique. Les saignées ne diminuèrent en rien l'hématurie; après d'autres remèdes inutiles, le médecin abandonna le malade à la nature, regardant cette évacuation comme nécessaire, et comme de nouvelles hémorroïdes par un nouveau conduit. (*Ephémérides des curieux de la nature.*)

Tous ces faits joints à plusieurs autres, doivent nous faire borner à deux espèces d'hématurie, les écoulemens sanguins qui ont lieu par le canal de l'urètre.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Hématurie accidentelle.*

Causes excitantes. Habitude du corps pléthorique, excès de boisson, équitation, les cantharides prises à l'intérieur pour s'exciter au plaisir vénérien, une contusion sur la région des reins, une chute ou un effort violent pour relever un fardeau.

Symptômes. Variables. L'hématurie dépend-t-elle d'une habitude de corps pléthorique, et de l'équitation? le sang qu'on rend est pur et abondant. Cet écoulement se déclare subitement et sans douleur, et est quelquefois périodique. Tient-elle à l'abus des médicamens employés contre le calcul? la douleur et l'hématurie augmentent par la continuation de ces médicamens. Est-elle occasionnée par les cantharides? ardeur vive et priapisme violent. Doit-on la rapporter à une chute, à un coup? on sait la cause qui a précédé.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Hématurie senile* ou *des vieillards.*

Causes excitantes. Age avancé, suppression du flux hémorroïdal, ou de toute autre évacuation sanguine habituelle, bonne chère, mouvement violent après une vie sédentaire.

Symptômes. Suppression totale, ou difficulté d'uriner, par les caillots de sang arrêtés dans les uretères, lorsque l'hématurie vient du rein; et à l'orifice de la vessie, lorsqu'ils viennent de la cavité de ce viscère. Dans le premier cas, anxiétés, refroidissement des mains, douleurs vives dans la région lombaire, de même qu'à la région du pubis, sans qu'on puisse procurer du soulagement par la sonde. Dans le second cas, envie fréquente d'uriner, ardeur dans la région de l'anus, tenesme, douleur pongitive vers l'extrémité du membre génital, constipation, quelquefois un sentiment de prurit au pubis et à l'intérieur, des tiraillemens et des efforts de pression de vessie, ce qui augmente par la toux, le moindre mouvement et l'éternuement.

L'anatomie et la chimie, par l'analyse du sang, pourront encore éclairer de plus en plus l'hématurie.

Traitement. Il doit être dirigé dans la première espèce, suivant la cause qui la produit. Si elle dépend d'une constitution pléthorique, de l'exercice à cheval, il faut les rafraîchissans, une diète sévère, et le repos. On emploie le camphre et les boissons mucilagineuses, si elle tient à l'usage des cantharides. Dans un coup reçu, une chute, on a recours aux remèdes propres à combattre l'inflammation, et qu'indique la chirurgie. Dans la deuxième espèce, il n'y a pas de moyen direct pour pousser le sang arrêté dans les uretères ou dans la vessie. On tache de détendre la partie, en inondant le malade de boissons anodynes légèrement stimulantes, comme l'infusion de coquelicot nitrée; l'usage des cataplasmes émolliens, les clystères, les bains, voilà à-peu-près de quelle manière il faut traiter cette affection.

Pinel dit avoir vu deux malades qui éprouvoient une hématurie, qu'il ne pouvoit rapporter à aucune de ces deux espèces. Raymond en rapporte de même, et en conséquence, il a proposé dans son cours le problême suivant à résoudre.

Y a-t-il des hématuries seniles qui ne tiennent à aucune suppression d'hémorragie, ou de saignée habituelle, qui ne soient pas symptomatiques, et dont on ne puisse assigner aucune cause accidentelle ?

HÉMORROÏDES.

Flux hémorroïdal, ou *tendance à le produire.*

Les observations sont très-multipliées sur cette maladie. Il y a eu trois écoles célèbres en Allemagne, celles de Stahl, de Boerrhaave, et d'Hoffmann. La première a regardé cette maladie comme très-analogue au flux menstruel. Alberti, un des disciples de Stahl, s'est sur-tout fait remarquer par un gros volume sur les hémorroïdes. L'école de Boerrhaave a combattu tout ce qui est venu de Stahl; mais on voit dans tous les écrits qui en sont sortis, qu'ils ont négligé cette maladie, et qu'ils n'y ont rien voulu voir. Hoffmann a eu la sagesse de prendre un juste milieu, et d'éviter les deux extrêmes. C'est dans lui qu'on voit des observations d'une grande impartialité. On peut aussi prendre celles de Stahl, mais il ne faut que recueillir les faits. Dans les *Ephémérides* et dans Raymond, dans De Haën, (*Libellus de Hemorr.*) on trouve beaucoup d'observations. Parmi les ouvrages modernes, le plus érudit et le plus complet, est celui de Trnka (*Historia hemorroïdum*, &c. 1794); mais il faut dévorer deux volumes. Il a rassemblé toutes les observations qui ont paru jusqu'à lui. Il s'est borné à rapporter les faits.

Une jeune personne de dix-neuf ans, qui n'avoit jamais été saignée, pléthorique, éprouva tout-à-coup un flux hémorroïdal sans aucune douleur ni lassitude ; il étoit très-abondant, diminua peu à peu, et se supprima. Il s'ensuivit un refroidissement des pieds, douleurs aux lombes, les joues se colorèrent, les temporales battoient plus fort, et il sembloit qu'il alloit s'établir une nouvelle hémorragie par la tête. Mais on combattit cette prédisposition par des boissons mucilagineuses et nitrées, le ventre se relâcha, le flux hémorroïdal reparut, et la malade fut guérie. (*Hoffmann.*)

Voici des hémorragies non périodiques, dont la suppression a été suivie de graves inconvéniens.

Un homme de quarante ans éprouvoit, depuis cinq à six ans un flux hémorroïdal vers l'automne et au printemps. Quelques jours avant l'invasion il avoit des lassitudes, après le flux il se trouvoit bien. Vers l'automne, dans le temps d'une dyssenterie, il prit des astringens pour s'en garantir lorsque son flux couloit, alors il éprouve de l'oppression de poitrine, un asthme, perte d'appétit, resserrement spasmodique du ventre. On a recours à des boissons relâchantes et à l'application des sangsues à l'anus. (*Stahl, Collegium casuale.*)

Un jeune homme qui depuis vingt-quatre jusqu'à vingt-sept ans avoit éprouvé des douleurs sciatiques, fut sujet à un flux hemorroïdal, ses douleurs disparurent. La quantité de sang rendue étoit de deux onces par jour. Quand il vouloit le supprimer par des astringens, il éprouvoit ses anciennes douleurs. Il eut une hématurie ; en la combattant, il se forma une tumeur abdominale. Les sangsues à l'anus en rappelant le flux primitif, firent cesser les douleurs, la tumeur, etc.

On peut réduire à deux espèces les différentes hémorroïdes.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Hémorroïde récente et par cause générale.*

Causes excitantes. Constitution robuste, bonne chère, vie sédentaire, emportement de colère, compression des veines, grossesse, abus des purgatifs aloétiques, suppression d'une autre hémorragie.

Symptômes. Ecoulement sanguin qui n'est ni précédé, ni accompagné d'aucune douleur, ni lassitude, ni pesanteur, et ne produit qu'une débilité plus ou moins marquée, suivant qu'il est plus ou moins abondant.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Hémorroïde ancienne et devenue périodique.*

Causes excitantes. Affection mélancolique ou hypocondriaque, âge avancé, vie sédentaire, bonne chère, excès

de boisson, tristesse, abus des saignées ou des boissons relâchantes.

Symptômes. Douleur gravative et sentiment de pression dans le dos et les lombes. Quelquefois stupeur des cuisses, des jambes; léger frisson à l'extérieur, avec pâleur, pouls dur et serré, sécheresse de l'intérieur de la bouche, urines moins abondantes, apparence d'un poids qui se porte de l'anus vers le périné, flatuosités, quelquefois mucosité blanche rendue par l'anus, fleurs blanches. Si le flux hémorroïdal s'arrête spontanément, ou si on le supprime, affections nerveuses variées qui se portent à la poitrine, à la tête, à l'abdomen, quelquefois resserrement spasmodique, thoracique, coliques, douleurs arthritiques, vertiges, éblouissemens, quelquefois incohérences dans les idées. Lorsqu'il est excessif, dépérissement lent, anxiété dans la région précordiale, flatuosités, œdématie des pieds et des mains, couleur plombée de la face, fièvre lente, et passage plus ou moins prompt à un état de consomption.

L'anatomie peut encore bien éclairer cette maladie. Il y a certains écoulemens qui paroissent venir des extrémités artérielles, d'autres de la rupture des veines, et c'est ce qu'il faut bien examiner. Un auteur de l'école de Leyde a fait un petit ouvrage, intitulé : *De Furore hemorroïdorum.* Il a voulu exprimer les symptômes graves de cette maladie; il a suivi la marche géométrique, calculé le mouvement du sang. Mais il ne faut pas en être dupe; ses applications sont fausses. Il n'a pas tenu sa promesse, et rien n'est moins géométrique qu'elle.

Traitement. Lorsque le sang coule par intervalle, que la personne n'est point incommodée, le calme, le repos, une boisson laxative, suffisent pour la guérir. Mais dans la seconde espèce, il faut beaucoup de prudence. Lorsque l'écoulement est trop abondant il faut quelquefois l'arrêter, en prenant quatre à cinq cuillerées par jour de suc clarifié de plantain et d'ortie, ou six cuillerées du julep suivant: Eau de bourgeons de chêne, de plantain, de chacune trois onces; de cannelle orgée et sirop de roses sèches, une once de chaque, acide sulfurique jusqu'à agréable acidité. Les acides végétaux et minéraux seroient aussi utiles, dans un moment d'urgence, ainsi que les lavemens astringens, de décoction d'écorce de grenades ou de chêne. Si l'on est appelé lorsque le flux est imminent, il faut l'abandonner aux soins de la nature. S'il a disparu, bains, fomentations émollientes, boissons adoucissantes ou laxatives et sangsues à l'anus, qui sont spécifiques en pareil cas. Pour modérer les symptômes, on est entre deux écueils; les toniques peuvent les augmenter, et les débilitans exciter une foiblesse extrême. On emploie

très-utilement les moyens de l'hygiène, en y joignant les alimens analeptiques, les farineux, le riz, le salep, le sagou, le chocolat. On écarte les passions tristes; on conseille la promenade en voiture et en plein air. Dans cette maladie, Sydenham ordonne de tirer dix onces de sang du bras, et ensuite quatre onces de temps en temps d'une émulsion composée avec demi-once de semence de melon et de courge, deux drachmes de semence de pavot blanc, cinq amandes douces pelées, le tout broyé et délayé dans une livre et demie de décoction d'orge, deux drachmes d'eau rose, et suffisante quantité de sucre fin. Il propose encore de prendre trois fois par jour trois pilules, composées d'un gros de fleurs de soufre, de poudre de réglisse et de sauge, avec baume de Leucatel, et chaque gros formant six pilules. Le malade avalera par-dessus six cuillerées de l'émulsion précédente. Lorsque les hémorroïdes sont extérieures, on peut les adoucir avec la mixtion suivante, dont on imbibera un linge pour être appliqué sur la partie malade. Eau de frai de grenouille, quatre onces; dissolvez-y litharge, deux drachmes; opium, un scrupule. Si la tumeur des hémorroïdes est intérieure, il faut y injecter trois cuillerées de cette mixtion. La boisson ordinaire du malade sera du lait bouilli avec de l'eau simple ou avec de l'eau d'orge. Il ne mangera point de viande, et il prendra tous les soirs une once de sirop diacode. Wildebrand conseille de donner plusieurs fois dans le jour un gros de tartre tartarisé seul ou uni à un extrait amer, et de le continuer quelque temps. Le cérat avec le suc de joubarbe est très-bon, de même que les injections calmantes, anodynes. Si les hémorroïdes sont extérieures et que la douleur soit atroce, on peut appliquer la thériaque, les narcotiques, les dégorger par la lancette; si elles étoient gangréneuses, on en feroit l'extirpation. Lorsque la personne est pléthorique, on lui défend toute nourriture animale, on lui fait boire du lait avec de l'eau, sans vin; on lui donne des doux laxatifs, et on applique les sangsues à l'anus. Il ne faut jamais les supprimer, crainte d'accidens funestes.

Ménorrhagie ou *perte uterine.*

Sous ce nom on ne doit point comprendre les pertes qui ont lieu dans la grossesse, lors ou après l'accouchement, et celles qui sont critiques, comme il arrive souvent dans certaines fièvres aiguës; elles appartiennent à la médecine externe, et ne peuvent avoir aucun cadre dans nos élémens. On peut consulter avec fruit sur la ménorrhagie, les Mémoires de l'académie des sciences, le Recueil de la société de médecine de Copenhague, les Ephémérides des curieux

de la nature ; Raymond, Bang et plusieurs autres, tels que Stahl et Hoffmann.

On avoit cru, au commencement de l'autre siècle, que les corps gommeux pouvoient invisquer le sang ; mais cette idée tenoit au défaut de connoissances précises en chimie et en botanique. Une femme hystérique avoit une ménorrhagie périodique; elle fut saignée, on lui donna les astringens; les mucilagineux, les inviscans, les incrassans ; puis les céphaliques, les nervins. Après l'emploi de deux cents remèdes au moins, l'hémorragie s'arrêta : auquel faut-il attribuer la guérison? Exemple d'une observation bien faite. Une femme, âgée de trente-sept ans, fit des voyages en voiture, après sa couche, elle eut une ménorrhagie modérée. Les bonnes femmes lui donnèrent des stimulans. Bang appelé, lui trouva le pouls foible et fréquent, mains et pieds froids, hémorragie très-forte. Bang rassura d'abord la malade, et prescrivit la diète végétale. L'hémorragie étant simple, il prit quatre gros de quinquina en poudre, deux gros de nitre, corail (ce qui est inutile; une ou deux substances suffisent) ; il le donnoit de trois heures en trois heures, avec une infusion des fleurs d'orange. Le lendemain, la perte diminua, le pouls fut plus élevé, moins fréquent. La malade éprouve une terreur; l'hémorragie redevient violente, et il y a un sentiment d'ardeur brûlante vers les reins et le pubis. Alors Bang donne une émulsion nitrée avec les amandes, les semences de pavot et le sirop diacode. Sur l'abdomen, linge mouillé froid, nuit calme. Le lendemain, bon état. Le troisième jour, emportement de colère, retour de l'hémorragie, mêmes remèdes, nuit assez bonne. Une chaleur égale s'établit. Le lendemain, rhubarbe et quinquina ; l'hémorragie diminue. Le dixième jour, elle allait bien. Bang, pour prévenir la rechute, et il y réussit, donna alors le quiquina, le fer et la rhubarbe. (*Pinel.*)

Une fille âgée de vingt-cinq ans, très-portée aux plaisirs de l'amour, se maria ; dès-lors elle put se livrer avec excès à la jouissance de sa passion. Bientôt les règles devinrent à chaque fois plus abondantes. Ardeur en urinant, constipation habituelle, chaleur vers l'orifice de la matrice (ici l'irritation trop répétée de l'utérus déterminoit la maladie) ; il y avoit leucorrhée dans les intervalles des règles. Des douleurs se faisoient sentir aux jambes, aux reins; la malade restoit long-temps au lit et faisoit peu de mouvement. Au bout de huit mois, douleurs vives à l'hypogastre, et vers les lombes en urinant, constipation; calmans convenables, suivis de soulagement momentané. Mais tous les symptômes continuoient et se renouveloient avec la même violence ; peu

après, la matrice descendoit dans la vulve, elle étoit très-sensible; les menaces de l'inflammation étoient imminentes. On employa les astringens, le quinquina, les ferrugineux, ce qui nuisit. Pinel consulté, défendit les approches du mari, au moins pendant six mois, fit prendre des bains, des épithèmes calmans, et la malade fut soulagée.

Les hémorragies supplémentaires de la menstruation ne doivent pas être confondues avec les hémorragies actives communes aux deux sexes. On peut voir dans Haller (*T. VII.*) les différentes voies qu'elles peuvent prendre. Tantôt elles ont lieu par la suture sagittale, par le grand angle de l'œil, les narines, les oreilles, la mâchoire, les gencives, les alvéoles des dents, le palais, le conduit de la salive, les poumons; tantôt par un vomissement de sang, un flux hémorroïdal, un écoulement sanguin par l'ombilic ou les voies urinaires; tantôt par une sorte d'exsudation au sommet de la tête, aux lèvres, aux genoux, aux pores des mains, aux carpes, aux doigts, &c. &c.

Voici des exemples d'hémorragies qui ne sont pas maladives. Une fille de dix-sept ans essuya une hémorragie utérine très-abondante lors de la première menstruation. On s'effraya à raison de l'abondance de sang qui s'écouloit; mais il n'avoit pas été précédé ni de frisson aux pieds et aux mains, ni de pesanteur de tête. Le pouls étoit naturel, la face et la couleur comme à l'ordinaire; ainsi c'étoit des règles très-abondantes. Le sang coula trois jours; on ne fit rien, et la guérison eut lieu d'elle-même. Il faut donc que ce qui a précédé, ce qui accompagne, ou qui suit l'hémorragie, indique que c'est une maladie; sans cela, c'est une fonction.

Une fille eut des règles très-abondantes précédées de frisson et suivies de malaise. Cette ménorrhagie alternoit avec la leucorrhée. Le *geum urbanum* fut employé au lieu du quinquina, et l'hémorragie fut arrêtée. On emploie souvent la benoite en guise de quinquina dans les fièvres.

AMÉNORRHÉE.

Suppression ou *rétention des menstrues.*

La conduite à tenir dans ces maladies est une des parties les plus obscures et les plus difficiles de la médecine. Le meilleur ouvrage sur cette partie est celui de Forestus, liv. 10. Il y a seize à dix-sept observations de déviation, de suppression ou rétention de règles, et des règles très-abondantes. Ce livre est une excellente collection de faits bien observés; mais il y a une complication de formules qui étoient en usage de son temps, c'étoit le vice du siècle. Il faut dépouiller l'obser-

vation de tous ces détails. Primerose, Roderic à Castro, Mercatus, ne présentent pas de faits bien précis dans leurs ouvrages, quoique très-vantés; aussi sont-ils bien moins utiles. Forestus a bien vu que la menstruation étoit une fonction, et que son dérangement tenoit à des épuisemens, à des chagrins, à trop de sensibilité (1).

Thomann cite l'exemple suivant: Une fille de vingt ans, d'un tempérament lympathique, avoit mené, depuis dix ans, une vie laborieuse. Réglée à dix-huit ans, puis cessation à vingt, sans cause connue (on ne pouvoit, ni on ne voulut saigner du pied). En entrant à l'hospice, pâleur de la face, œdématie des pieds, tristesse profonde, inertie, douleur de tête, vertiges, resserremens spasmodiques du larynx, toux, palpitations, cardialgie; la personne étant affoiblie, on donna la teinture de valeriane et de castoreum (la combinaison des amers et des toniques convenoit). Sirop d'écorce d'orange, eau distillée aromatique (il vaut mieux qu'une ou deux substances). Dès le troisième jour moins de pâleur, l'œdématie avoit disparu, et il restoit douleur des membres, pesanteur de tête, douleur de l'abdomen. Thomann donna des toniques alkoolisés (on donne quelquefois l'éther, l'opium); les règles reprennent le sixième jour, se soutiennent trois jours; puis on administra pendant quinze jours des bols toniques avec le fer et le kina. Ce traitement est le même que celui que Forestus a employé en pareil cas avec tant de discernement et de succès; il a été dirigé contre la maladie qui avoit lieu, et contre la variété de cette maladie.

Une fille de dix-huit ans perd sa mère, elle en conçoit un chagrin profond. Elle avoit une inclination qui fut contrariée; dès-lors perte d'appétit, chagrin, amaigrissement, bientôt elle commença à vomir tout ce qu'elle avaloit, liquide ou solide; un hoquet commençoit la scène; il paroît que tout absolument ne sortoit pas; enfin après un an de vomissemens continuels, elle étoit épuisée. Les menstrues avoient lieu en leur temps, et alors point de vomissemens. On crut devoir appliquer les vésicatoires aux bras, pour changer le point d'irritation qui se portoit à l'estomac; mais cela supprima les règles qui ne reparurent plus; dès-lors plus de répit dans les vomissemens. On avoit employé une polypharmacie inutile contre ce vomissement purement spasmodique. Les légers évacuans, les toniques, les anti-spasmodiques suffisoient. Pinel, consulté pour cette fille, dit qu'il falloit abandonner les remèdes, faire voyager la malade et

(1) Voyez l'excellente *Dissertation* de Royer-Collard, *sur l'Aménorrhée*, ou *Suppression du Flux menstruel*. Paris, an 10.

favoriser son inclination. Que dans tous les cas il falloit la faire agir fortement; car elle restoit tout le jour accroupie près de son feu sans vouloir bouger.

Une jeune personne, âgée de quatorze ans, éprouva une suppression des règles. A chaque mois douleur gravative vers les organes de la menstruation, céphalalgie. On saigna, on purgea alternativement. On donna de l'oxide de fer; elle tomba dans une fièvre lente, qui se renouveloit vers le soir; sueurs nocturnes, dépérissement, respiration gênée au moindre mouvement. Après ce temps, le globe hystérique et tous les symptômes d'hystérie se réunissoient à chaque mois au *molimen naturæ*, qui avoit reparu au bout d'un an, souvent diarrhée. On prescrivit vin amer tonique, voyage aux eaux minérales, bain aromatique; la malade reprit un peu. Le traitement ne fut pas continué. L'exercice, le séjour à la campagne, l'abandon des remèdes (car les toniques dans ce cas étoient contre-indiqués par la fièvre et une diarrhée colliquative qui se manifestoit de temps à autre). Il est probable que cette fille avoit du chagrin.

L'an passé je fus consulté pour une jeune fille âgée de dix-huit ans, qui ayant résisté à sa mère, en refusant d'épouser un vieux, éprouvoit, depuis deux années, une suppression du flux menstruel. Depuis cette époque elle avoit un dégoût pour toutes sortes d'alimens, et ne prenoit par jour qu'une tasse de café au lait sans pain. Cette boisson fut sa seule nourriture pendant deux ans; qu'on juge de l'état de marasme où elle étoit réduite lorsque je la vis! Tous les gens de l'art s'étoient vainement épuisés en remèdes, rien n'avoit réussi. Je conseillai d'abord l'usage de la poudre de charbon, à la dose de deux gros, délayée dans la tasse de café, huit jours avant l'époque ordinaire des règles, lorsqu'elles avoient lieu, en ayant soin d'augmenter journellement la dose. Au bout de dix jours, la malade se plaignit de douleurs de lombes, d'un embarras au bas-ventre, ce qui fut pour moi le signal d'une pléthore utérine. J'ordonnai de suite l'application de quatre sangsues au vagin, et une heure après les règles reparurent, elles coulèrent pendant sept jours, et l'appétit revenant, la malade s'est promptement rétablie. Dans le pays on cria au miracle.

Déviation des règles.

On voit dans Haller des milliers d'observations relatives aux aberrations du flux menstruel. Toutes ces hémorragies cessent du moment que la nature ou l'art sont parvenus à rétablir les règles dans leur canal naturel; et l'an passé j'ai guéri une fille qui crachoit le sang, après une suppression

des règles par l'impression de l'eau froide, par les emménagogues, quoiqu'elle eût déjà tous les symptômes de la phtisie.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Ménorrhagie* ou *perte de sang.*

Causes excitantes. Bonne chère, vie sédentaire, abus des liqueurs, frayeur, colère, exercice violent dans le temps que les règles coulent, suppression d'une hémorragie ou d'une saignée habituelle.

Symptômes. Les signes précurseurs sont un sentiment de tension et de gonflement dans les hypocondres, une douleur gravative et compressive autour des lombes, un sentiment de refroidissement des membres thorachiques et abdominaux, la pâleur de la face, la fréquence du pouls, une ardeur vive dans l'intérieur, la constipation, ce qui annonce un concours de mouvemens spasmodiques qui se dirigent vers la matrice; aussi les femmes hypocondriaques et hystériques sont-elles les plus sujettes à ces hémorragies. Le sang qui s'écoule varie pour la couleur et la consistance. Les lésions les plus manifestes, qui sont la suite d'une hémorragie utérine trop abondante, dans le cas où elle n'est pas la crise d'une maladie aiguë, sont une douleur gravative à l'épigastre, la perte de l'appétit, la couleur plombée de la face, une débilité extrême.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Aménorrhée* ou *suppression menstruelle.*

Causes excitantes. Un état de débilité par maladies antérieures, épuisement, terreur, chagrin profond, amour malheureux, des contrariétés, des impressions du froid, sur-tout aux extrémités ou aux bras durant l'écoulement, quelquefois des causes d'une nature opposée, suivant la différence des tempéramens.

Symptômes. Les uns se rapportent à la matrice, comme l'état inflammatoire ou un squirre; d'autres se font sentir dans toute l'habitude du corps, comme langueur générale, pâleur, perte d'appétit ou sa dépravation, œdématie des membres. Quelquefois ces symptômes se manifestent par des affections nerveuses, comme l'hystérie, l'épilepsie, l'hypocondrie, la manie; ou bien il survient un état général de pléthore, qui se porte vers la tête, produit la céphalalgie, la surdité, des douleurs de dents; ou se dirigeant vers la poitrine, entraîne une oppression, l'hémoptysie ou la phtisie; et si c'est vers l'abdomen que se porte la pléthore, des coliques, des douleurs d'estomac, des hémorroïdes, un engorgement de foie en sont la suite.

TROISIÈME ESPÈCE. *Déviation des menstrues ou règles insolites.*

Causes excitantes. Elles dépendent de la constitution des maladies antérieures, et d'une foule de circonstances qu'il est impossible d'assigner. (Voyez *Physiologie de Haller*, tome VII.)

Symptômes. Le sang, lorsque les menstrues sont supprimées, peut se frayer une route par un très-grand nombre de parties; on l'a vu sortir par les yeux, le nez, les oreilles; d'autres fois par les voies de la respiration, du canal alimentaire ou par l'urètre, ou par le vomissement, les hémorroïdes, et par toute autre partie du corps qu'on ne soupçonneroit pas devoir être le siége d'une hémorragie.

Traitement. La ménorrhagie peut être occasionnée par une pléthore générale, par un exercice trop fréquent, comme la danse, par de vives émotions de l'ame, une nourriture succulente, un abus des liqueurs alkoolisées; dans ces cas on y remédie par un régime rafraîchissant, un exercice modéré, le calme des passions, l'abstinence d'une nourriture succulente, d'alimens de haut goût, des plaisirs du mariage, les boissons légèrement acidulées, calmantes, comme l'infusion de coquelicot, de deux têtes de pavot, la décoction de graines de laitues, et une potion tous les soirs d'une once de sirop diacode. Le nitre combiné au camphre et à l'opium a réussi à beaucoup de praticiens. On sait l'usage qu'a fait Helvétius des pilules d'alun, qu'il conseilloit de renouveler deux ou trois fois par jour, à la dose d'un demi-gros; il les unissoit au sang-dragon. Les vomitifs, les purgatifs, les vésicatoires sont tout autant de moyens efficaces qui doivent être administrés au besoin; en changeant la constriction spasmodique de l'utérus, on remédie aux désordres qu'elle occasionne. Les injections narcotiques, s'il y avoit excès de sensibilité; les astringentes, s'il y avoit foiblesse, atonie, seroient très-convenables; les topiques froids sur le bas-ventre, à la région lombaire, réussissent également. La malade restera au lit moins que possible, et aura soin de coucher sur le crin ou la paille : les matelas de laine ou de plume, en échauffant les reins, déterminent une pléthore de la matrice. Il faut bien connoître le tempérament de la malade, et se conduire en conséquence. Dans une suppression dépendante de l'impression d'un air froid et de l'humidité, de la frayeur, de la colère, on a recours aux pédiluves chauds répétés, à l'usage de l'infusion des fleurs de tilleul ou de sureau; on emploie au besoin les bains de siége, les sangsues à la vulve, la saignée du pied. Les fomentations émollientes, narcotiques sur la région de l'hypogastre, secondent très-bien

tous ces remèdes. On doit proscrire l'usage interne de la rhue et de la sabine; l'électricité ou l'excitation galvanique sur la région de l'utérus, sont bien préférables. S'il y avoit des signes de pléthore, il faudroit recourir à des saignées générales ou locales, et si le sang paroissoit se porter directement sur la matrice, les sangsues à la vulve pourroient alors déterminer une phlegmasie de cet organe; il faudroit leur préférer une saignée du bras; les boissons délayantes, rafraîchissantes et laxatives devroient être employées; une oppression de la poitrine, ou un assoupissement, demanderoient les épispastiques. S'il se manifestoit des affections nerveuses alarmantes, on auroit de suite recours à l'ammoniaque, à l'acide acétique, qu'on feroit sentir, à l'assa-fétida, qu'on donneroit en clystère ou à l'intérieur, aux potions de camphre, d'éther, où entreroit l'extrait aqueux d'opium; on pourroit les appliquer même en topiques; les boissons adoucissantes, émulsionnées, le petit-lait, les eaux minérales acidulées, l'usage des narcotiques doux, comme le sirop d'opium et de nénuphar, les bains tiédes, enfin, tous les moyens propres à calmer l'effervescence des passions, et à ramener le physique et le moral dans leur rithme de calme habituel. Si l'aménorrhée dépendoit de la foiblesse constitutionnelle et de l'atonie de l'utérus, on commenceroit par l'usage des infusions toniques et amères, comme l'infusion des fleurs de camomille, d'armoise, d'absinthe, de safran, d'écorce de citron, des fleurs d'orange, de tilleul, de thé, de café, &c. On administre ensuite la limaille de fer, le vin chalybé, les eaux minérales ferrugineuses, la poudre de charbon, à la dose de deux gros par jour, et la portant jusqu'à une once et plus (ce remède est comme spécifique). Les lavemens stimulans, les fumigations aromatiques, les fomentations irritantes sur l'hypogastre, l'exercice à pied, la danse, la vue d'un objet aimé, enfin, le premier de tous les remèdes, le mariage. Ce dernier moyen est le seul efficace lorsque la suppression est devenue chronique, et qu'une passion long-temps contrariée par des parens inflexibles, a déterminé une langueur générale et un dépérissement qui conduit la jeune personne au tombeau, si l'on ne se rend enfin à ses desirs, en consentant à l'union de deux cœurs que la nature, par des liens secrets, a attachés à une destinée commune. Les emménagogues sont contre-indiqués. Lorsque la malade est exténuée, les analeptiques et les calmans sont à préférer.

Dans la déviation des règles, on sent qu'il faut employer les mêmes remèdes que dans leur suppression, et une fois qu'on est parvenu à rappeler le flux menstruel, on tarit

alors la source de toutes ses anomalies. Une attention qu'on doit avoir, c'est de n'administrer les remèdes propres à combattre la suppression, que huit à dix jours avant l'époque ordinaire des règles, et d'imiter le général d'armée qui ne fait donner sa réserve qu'au moment où l'ennemi est en déroute, n'employant les remèdes les plus héroïques contre l'aménorrhée, que le jour même où la maladie, violemment attaquée par les remèdes précédens, fait un dernier effort contre la nature, et n'a plus besoin que d'une légère secousse pour être expulsée hors d'un domicile qu'elle avoit usurpé.

Cessation du flux menstruel ou *époque critique.*

Les femmes qui transpirent beaucoup, qui travaillent à la campagne, ne mangent que pour appaiser la faim, ont très-peu de règles; elles passent l'époque critique avec assez d'aisance et sans danger. Mais les maux les plus variés sont la suite de la conduite opposée de celles qui, plongées au sein des grandes villes, passent leur vie dans les plaisirs de la table et du lit; elles dorment le jour et veillent la nuit, ont des règles très-abondantes, et l'époque de leur cessation est pour elles le signal de mille maux, qui viennent pour ainsi dire s'établir en permanence, dans une économie que les plaisirs passés ont destinée à servir de pâture à la douleur. Le premier désordre, suivant Pinel (1), est l'interruption du flux menstruel pendant quelques mois; ensuite son retour avec profusion et une plus longue durée, ou bien sa suppression précoce. Quelques femmes éprouvent des affections rhumatismales variées, des éruptions irrégulières de phlegmons, d'érysipèles, de dartres, et d'autres maladies cutanées aux parties supérieures ou inférieures. Dans d'autres femmes, les affections se portent à l'intérieur, sur les yeux, les oreilles, les membranes, les viscères. Dans cet état, les malades sont très-maigres; leurs joues et leurs tempes affaisées offrent l'image de la corruption. D'autres fois il y a des tiraillemens, des tensions spasmodiques qui simulent la goutte, et se fixent à différentes parties du corps. Ces affections peuvent se porter à l'intérieur, et déterminer des symptômes inflammatoires ou spasmodiques qui simulent des maladies primitives. C'est aussi à cette époque de la cessation du flux menstruel, qu'on voit paroître le nombreux cortége des maux nerveux prothéïformes, d'où naissent l'hypocondrie, l'hystérie, des douleurs spasmodiques, des mouvemens con-

(1) *Nosographie Philosophique*, tom. 2, pag. 489.

vulsifs, des tranchées, des flatuosités, des volutations qui se dirigent vers l'œsophage, des hoquets anomaux et bruyans, des suffocations précordiales, ou des étranglemens au larynx ou à l'œsophage; des borborigmes dans les intestins météorisés, des resserremens spasmodiques du rectum, des spasmes douloureux à la région de la matrice, et qu'on attribueroit à un véritable travail de la nature pour l'accouchement.

Les apoplexies sont très-fréquentes chez les femmes sanguines à l'époque critique, de même que les engorgemens au sein. C'est à l'âge de retour que le cancer aux mamelles est le plus commun. Une contusion ou un dérangement des règles, ne rendent pas funestes de quatorze à vingt-cinq ans, de soixante à quatre-vingts, les engorgemens du sein, ils se terminent assez souvent par une suppuration louable (1), ou par une heureuse opération. Mais il n'en est pas de même de trente à quarante-cinq ans, c'est alors qu'une cause très-légère, comme une chute, une contusion, la compression, les chagrins, et le dégoût de la vie, donnent naissance aux véritables cancers. Dans la révolution ces maladies ont été très-fréquentes chez les religieuses, accablées la plupart de misère et de chagrins profonds.

Voici une observation intéressante relative aux diverses affections morbifiques qu'occasionne si souvent la cessation du flux menstruel. Une dame qui avoit été mariée deux fois, et avoit eu beaucoup de désagrémens, éprouvoit depuis deux

(1) *Dissertation sur le Cancer des Mamelles*, par J. B. Burdel. Voici quelle est la marche du cancer. L'un des lobes de la glande mammaire se gonfle et devient plus dur; quelquefois les douleurs sont d'abord peu vives, à moins que le mal ne soit produit par une contusion, car alors il se développe des symptômes inflammatoires. Dans tous les cas, la tumeur est dure, circonscrite et mobile, sans chaleur, sans changement de couleur à la peau, et presque sans douleur; mais au bout d'un certain temps, plus ou moins éloigné, les autres parties de la glande deviennent dures. et changent de forme; leur surface est inégale; les veines soucutanées sont variqueuses. Il y a des douleurs vives et lancinantes, avec une sorte d'intermittence; la mamelle se couvre d'aspérités. Celles-ci s'élèvent en pointe à leur sommet, qui s'amollit, s'ouvre, et laisse appercevoir une crevasse profonde, d'où sort une matière ichoreuse, épaisse et grisâtre, qui, par le contact de l'air, devient fétide. Les bords de la petite crévasse se renversent, l'ouverture s'élargit en forme de plaie caverneuse, et peu à peu se développe une fièvre lente, avec une toux sèche et fatigante, le dévoiement, le marasme et une mort inévitable, au milieu des douleurs les plus cruelles. — Le professeur Peyrilhe nous rapportoit, dans ses Cours, qu'il avoit souvent prévenu la formation de plusieurs cancers à la mamelle, en étouffant, dès le principe, la sensibilité de la partie enflammée par le moyen des narcotiques. Quoique ce médecin eût été un partisan outré de l'opium, on peut néanmoins répéter ses expériences, et avant de condamner sa pratique, la soumettre au creuset de l'observation.

ans des règles très-abondantes, elles alternoient avec des suppressions. Elle fut saignée deux fois inutilement; elle prit douze bains de rivière qui calmèrent un peu. En automne on ne put continuer les bains. Douleurs vives tantôt aux lombes, tantôt aux cuisses; elle prit des purgatifs (tous les irritans sont nuisibles alors), les douleurs devinrent plus intolérables, les frictions ne faisoient qu'irriter la peau. Il survint des douleurs très-vives, et des hémorroïdes aiguës, les sangsues furent appliquées. La ménorrhagie n'en devint que plus violente; l'affection se porta ensuite vers la poitrine, de-là palpitations, resserrement spasmodique de la poitrine, suffocation; on crut pouvoir calmer par des pilules d'opium et de ciguë, mais on ne commande pas au sommeil, on stupéfie. Ces pilules nuisirent; on donna le laudanum avec les antispasmodiques, mais inutilement; douleurs à la poitrine et aux reins; puis il survint des coliques très-violentes, une diarrhée extrême, des déjections tantôt blanches, tantôt vertes, dépérissement excessif. Pinel, consulté, conseilla de changer l'habitude d'une vie sédentaire, de faire un voyage aux eaux de Vichi (pour exercer seulement), d'abandonner les remèdes. Il y avoit l'hystérie la plus profonde; on pouvoit recourir par intervalle aux calmans; mais comme remèdes de circonstance seulement. Les secours de l'hygiène, et tous ceux que le séjour à la campagne, le bonheur domestique, et des desirs satisfaits peuvent procurer, sont bien plus nécessaires en pareil cas que toutes les préparations pharmaceutiques vantées en pareil cas par le charlatanisme, ou par une aveugle crédulité.

Pinel n'a pas cru devoir confondre avec Hoffmann les hémorragies utérines qui surviennent à l'époque critique, avec les ménorrhagies des autres âges, par plusieurs raisons. 1°. Parce que l'époque de la cessation de la fécondité est une époque de mort pour la matrice. 2°. Parce que les dérangemens antérieurs dans la menstruation influent beaucoup sur l'époque critique. 3°. Parce que la femme a vécu dans le mariage ou dans le célibat. Dans le premier cas elle a eu beaucoup d'enfans, ne les a pas nourris, a eu de mauvaises suites de couches, ou bien elle est restée stérile, et n'a pas connu le bonheur ou les inconvéniens de la maternité. 4°. Parce qu'elle s'est livrée aux plaisirs bruyans du monde, aux excès en tout genre, ou contrariée dans ses projets d'ambition et de galanterie, elle n'a eu à parcourir dans sa vie que le cercle étroit des privations et de la solitude; ce qui amène tout autant d'anomalies morbifiques dans l'économie des femmes à l'époque où selon les loix de la nature, elles cessent de compter pour la reproduction.

Dans les ouvrages sur les femmes on ne trouve rien sur l'époque critique; on peut consulter là-dessus Mercurialis et Sylvaticus. Beaucoup de femmes ont alors des fleurs blanches ou des pertes excessives, d'ulcères ou de polypes, ce qui ne dépend que de la matrice ; d'autres fois elles éprouvent les symptômes les plus orageux, les plus irréguliers, et qui ne semblent nullement dépendre de l'utérus, et ils se portent à la tête, à la poitrine, à l'abdomen. On peut donc classer toutes les séries d'observations de la manière suivante; affections de l'époque critique, dont le siège est à la matrice ; et affections qui se portent vers différentes parties du corps, et qui ne semblent nullement tenir à l'organe utérin. Hoffmann parle d'une femme qui cessa d'être réglée à cinquante ans ; elle se fit saigner constamment deux fois l'année aux équinoxes, jusqu'à l'âge de soixante ans. Elle suspendit alors les saignées, et il survint des hématuries et des vomissemens de sang ; elle ne fit rien, la fièvre lente se déclara, et à soixante ans, elle eut une hémorragie utérine qui la conduisit au tombeau. Voilà un exemple de ce que peut l'habitude dans notre économie. A la Salpétrière beaucoup de femmes ont aussi de ces hémorragies utérines, long-temps après la cessation des règles ; elles croyent rajeunir, mais ce n'est qu'une fausse lueur du flambeau de la vie, que le plus petit souffle maladif éteint bientôt. (*Pinel.*)

Une femme âgée de soixante ans, d'un tempérament colérique, éprouva au retour d'âge une perte utérine, d'où s'ensuivit langueur générale, abattement et œdematie des pieds. On donna les astringens, l'hémorragie continua. Hoffmann fut appelé ; il prescrivit ses pilules, sa fameuse liqueur et les fumigations aromatiques. La malade guérit. Trnka parle dans ses ouvrages de leucorrhées qui alternoient avec les hémorragies utérines. Une femme vers l'âge de quarante-cinq ans, fut attaquée de rhumatisme ; elle étoit d'un caractère très-irritable, très-sensible. Dans sa jeunesse une frayeur lui avoit dérangé les règles, qui furent tantôt abondantes, tantôt rares; elle éprouva des couches laborieuses. Tout annonçoit que l'époque critique seroit très-orageuse ; elle fut prise d'un lombago. Pinel, consulté, ordonna quelques légers diaphorétiques, l'exercice à l'air, un régime sévère, et la maladie a cédé peu à peu.

Une femme à l'âge de quarante-deux ans, se livra à la colère ; le soir elle éprouva des accès de fièvre intermittente, et le huitième jour, elle fut saisie de douleurs de goutte qui se portèrent sur les articulations des pieds, puis vers les genoux, les épaules et les coudes.

Ces différentes observations, et mille autres qu'on pour-

roit citer, prouvent combien sont variables les affections dépendantes de la cessation des menstrues, et combien il faut avoir soin de remonter à la cause qui se trouve souvent si éloignée des effets, mais qu'un observateur exact sait toujours reconnoître malgré le voile épais qui la couvre.

Nous n'avons pas encore de mot propre pour désigner la cessation des règles, et il seroit bien nécessaire que quelque helléniste en hasardât quelqu'un; un mot nouveau bien adapté simplifie toujours la science.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Affections utérines par l'âge critique.*

Causes excitantes. Irrégularité dans les périodes antérieures de la menstruation, couches laborieuses, l'abus ou la privation des plaisirs de l'amour, toutes sortes d'écarts antérieurs du régime; une vie sédentaire.

Symptômes. Inflammation aiguë ou chronique de la matrice, une tumeur fibreuse formée dans le tissu même de ce viscère, un squirre avec ou sans ulcération, un polype, une leucorrhée abondante ou des hémorragies alternant avec cette dernière affection.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Affections générales, suite de l'âge critique.*

Causes excitantes. Elles sont très-diverses, suivant le tempérament, la manière de vivre, la constitution individuelle, une complication avec d'autres maladies, la sensibilité de la matrice, ou l'empire qu'elle exerce sur les autres fonctions de la vie.

Symptômes. Ils peuvent prendre le caractère des maladies nerveuses de toute espèce, comme l'hystérie, l'hypocondrie, la manie, les convulsions, en se déterminant vers la tête; ou simuler des anomalies nerveuses de toutes sortes, en se portant sur les viscères de la poitrine ou de l'abdomen. Quelquefois ils se montrent sous les apparences d'une affection cutanée très-rebelle, ou sous celle de la goutte, du rhumatisme et de la paralysie.

Traitement. Le docteur Fothergill, un des médecins les plus éclairés de ce siècle, a publié une très-bonne dissertation sur la conduite à tenir lors de la cessation des règles (1). Il blâme avec juste raison l'usage inconsidéré que font quelques femmes des purgatifs aloétiques et du fameux élixir de

(1) *Conseils pour les Femmes de quarante cinq à cinquante ans*, ou *Conduite à tenir lors de la cessation des règles*, traduite de l'anglais par Petit-Radel.

propriété, comme très-propres à déterminer un engorgement sanguin à la matrice. Il conseille aux femmes qui, dans leur jeunesse, ont eu des éruptions cutanées, des ophtalmies, des gonflemens glandulaires, des douleurs errantes et rhumatismales, l'application d'un cautère. Les femmes pléthoriques doivent se borner à une nourriture végétale, à des boissons délayantes, éviter les exercices violens, les grandes assemblées, les lieux échauffés, comme les salles de bals et de spectacles, et les plaisirs de l'amour, sur-tout vers l'époque ordinaire des règles. Lorsqu'elles ont été abondantes, on peut recourir de temps en temps à quelques saignées du bras, du pied; ou aux sangsues à l'anus, s'il y avoit quelque engorgement à la rate ou au foie. Les purgatifs, les lavemens avec le sel, les pédiluves irritans sont autant de moyens propres à débarrasser la tête et la poitrine d'une pléthore qui pourroit devenir funeste; dans ce cas on y joint la saignée. Si la ménorrhagie à cette époque étoit entretenue par l'irritabilité et la foiblesse constitutionnelle, on auroit recours aux calmans, au repos, aux boissons légèrement fortifiantes, et à une nourriture légère, mais succulente. Les injections anodynes seroient également utiles, lorsqu'on soupçonneroit une phlogose dans la matrice prête à faire un squirre ou un polype. La méthode que conseille Peyrilhe, à l'égard des cancers de la mamelle, nous paroît ici applicable. Si malheureusement la maladie avoit fait des progrès, il ne resteroit plus qu'à prolonger les jours de la malade, et à lui adoucir les rigueurs de son malheureux sort, en prodiguant à l'intérieur et à l'extérieur les narcotiques, les anti-septiques, les détersifs, tels que la poudre de charbon, l'eau de chaux, une dissolution de vert-de-gris ou de sublimé; il ne faudroit pas abuser de ces deux derniers moyens. Dans le cas d'une infection vénérienne récente ou mal guérie, le traitement anti-syphilitique général et local ne devroit pas être négligé; outre les frictions mercurielles ou la liqueur de Van-Swieten, il faudroit continuer long-temps les sudorifiques usités en pareil cas.

Affections locales du système artériel, et anévrysmes.

Morgagni est le premier qui, dans son immortel ouvrage sur le siége et les causes des maladies (*Epit. 17 et 18*), ait répandu quelques lumières sur les anévrismes du cœur et de l'aorte. Le professeur Corvisart, sur plus de quatre-vingts observations pareilles, recueillies à l'hospice de la Charité, est parvenu à perfectionner la connoissance des signes extérieurs qui caractérisent ces sortes de lésions organiques, avec un talent aussi rare qu'il est précieux; et il a démontré que

sur dix hydropisies, il y en a huit dues à un dérangement des organes circulatoires (1).

Un homme de soixante-cinq ans commença à se plaindre d'une douleur gravative au côté gauche, et ne pouvoit se coucher; toux légère, oppression, respiration difficile, pouls rare et vibratile, oreillette gauche dilatée et épanchement dans le thorax.

Une jeune fille qui avoit une oppression continuelle avec dyphnée et toux suffocante, mourut. On trouva à l'ouverture du cadavre un épanchement de sérosité dans le péricarde, avec dilatation de l'oreillette droite.

Un homme livré dès sa jeunesse à l'amour et à l'intempérance, et aux chagrins dans l'âge adulte, mourut. On trouva une dilatation de l'artère coronaire et du ventricule droit. Ces trois exemples sont extraits de Morgagni. On lit dans les *Transactions philosophiques* qu'un jeune homme, après avoir eu un rhumatisme, se plongea dans un bain froid. Il eut des palpitations, et mourut; son cœur fut trouvé d'un volume énorme.

La difficulté de respirer, des palpitations violentes, peuvent occasionner la rupture du cœur, quoiqu'elle puisse aussi arriver sans cause apparente. Morgagni et Lieutaud ont vu le ventricule gauche, quelque épais qu'il soit, rupturé; Portal en rapporte cinq exemples dont il a été témoin. Une dame de Chabanne éprouvoit des palpitations : à la suite d'une colère elle périt. L'ouverture du cadavre fit voir le péricarde plein de sang, et le ventricule gauche percé en trois endroits. Une autre dame arrive en poste à Paris; elle éprouvoit de la difficulté de respirer. Un médecin appelé en attribue la cause au poumon; mais dans la nuit elle décéda. On fit l'ouverture du cadavre, et l'on trouva de même le ventricule gauche percé. Les engorgemens au poumon, et le défaut de circulation dans cet organe, peuvent faire rompre le ventricule droit, comme les embarras de l'aorte le ventricule gauche. C'est dans l'endroit le plus épais et lors de la contraction que le cœur se rupture, de même que chez quelques épileptiques les muscles se rompent en se contractant. Le cœur peut être endurci au point d'être cartilagineux, ossifié même en partie, comme Bordenave l'a démontré à l'académie des sciences. On l'a trouvé desséché chez les personnes sujettes aux chagrins et à la contention d'esprit; ramolli à la suite des fièvres putrides malignes,

(1) *Observations sur l'Hydropisie de Poitrine, sur celle du Péricarde, et sur les Maladies organiques du Cœur;* par Fr. Chardel. Paris, an 10.

de la petite vérole qui laisse les muscles très-rouges, mais peu denses. Le cœur est quelquefois enflammé à la suite des méphitismes, de l'hydropisie; une chaleur brûlante à la région précordiale, une fièvre très-intense, un pouls sourd, la respiration difficile, annoncent l'inflammation du cœur, qui peut se terminer par résolution, suppuration, induration ou gangrène. On trouve souvent autour de cet organe une membrane albumineuse comme dans l'inflammation de la plèvre. La surface du cœur a souvent présenté des ulcères. Elle laisse suinter du pus à la suite des gales répercutées, et l'ulcération est quelquefois si profonde, qu'on est étonné que le malade ait pu vivre aussi long-temps. On a trouvé des cicatrices au cœur, propres à faire croire que cet organe avoit été lésé profondément. Les médecins parlent de la palpitation, de la syncope du cœur, ainsi que de son inflammation; mais ces maladies ne sont connues que par leurs symptômes, et souvent peut-être qu'elles n'existent pas; elles ne sont que les effets des maladies que l'anatomiste montre au doigt et à l'œil; de même que l'apoplexie n'est que l'effet de la maladie, et non la maladie elle-même. Dans l'inflammation du cœur, on fait des saignées copieuses du bras; on donne les émolliens, les boissons adoucissantes, rafraîchissantes, le petit-lait, l'eau de poulet. Les bains conviennent aussi dans les palpitations du cœur qui peuvent dépendre d'une infinité de causes. Les palpitations qui dépendent d'un vice organique sont incurables; mais celles qui sont dues à un excès d'irritabilité et de sensibilité, peuvent se guérir par les calmans. Le prince de Salm, qui est mort victime de la révolution, éprouvoit des palpitations; on lui donna les martiaux, parce qu'on croyoit son sang trop épais, et l'opium le soir; mais ce traitement fut inutile. D'autres médecins appelés, et Portal étoit du nombre, profitant du peu de succès de la méthode précédente, et observant avec attention le prince qui étoit vigoureux, soupçonnèrent un excès de sensibilité. Quelques douces saignées, l'eau de laitue, les bains des pieds, la diète, achevèrent la cure. On emploie les saignées, les délayans, la diète et le repos contre les palpitations organiques. Molisnieri, affecté de palpitations pareilles, se soutint long-temps au moyen du traitement ci-dessus, et il périt en roulant par mégarde les escaliers. Il faudroit employer les vésicatoires, les cautères, si l'on soupçonnoit la rétropulsion de quelque humeur cutanée. Le marquis de Conflans ayant laissé dessécher un cautère qu'il avoit, pour une pareille affection, périt un jour subitement en allant faire sa barbe. On trouva le cœur ulcéré. Il eût vécu sans doute plus long-temps, s'il eût entretenu son cautère. Si

une cause quelconque gêne, trouble la circulation du sang, les syncopes, les lypothymies peuvent survenir, et alors les stimulans indiqués dans les syncopes qui reconnoissent d'autres causes qu'une lésion organique, sont très-nuisibles dans les syncopes qui dépendent de celle-ci.

En multipliant les observations, on trouve que les signes caractéristiques donnés par Senac, sur les anévrismes du cœur et les parties affectées, sont presque tous en défaut. Lauth, de Strasbourg, a publié dernièrement un énorme volume; mais il n'y a que deux ou trois observations de bonnes. Il seroit très-important d'examiner les variétés du cœur dans beaucoup de cadavres qui n'auroient eu aucun soupçon d'anévrisme, et ensuite les comparer avec ceux qui en sont morts; et d'après la connoissance des différentes anomalies du cœur, de l'aorte et des valvules, on détermineroit la physiologie de la maladie. Il est encore bien difficile de pouvoir asseoir sur des bases certaines le diagnostic de cette maladie; l'histoire que rapporte Dehaen en est la preuve. Un jeune militaire qui avoit tous les symptômes d'un anévrisme, fut guéri par des évacuations noirâtres, puis verdâtres. Après avoir eu des palpitations, chute des forces, pouls petit, inégal, face hippocratique; dans la nuit les selles parurent, et tout revint à son état naturel, et il fut guéri parfaitement bien.

En général, on peut rapporter à quatre divisions nosographiques, les signes particuliers qui peuvent faire connoître les anévrismes. 1°. En comparant les ouvertures cadavériques, on trouve *une augmentation du cœur avec épaississement des parois, sur-tout dans le ventricule gauche.* Les signes extérieurs qui l'annoncent, sont les battemens forts du cœur; il n'y a point de tumulte, ils sont développés, réguliers; le pouls est régulier et lent, avec une sorte de frémissement et de dureté, que les saignées multipliées ne diminuent point. Le visage n'a pas la couleur livide, qui se manifeste dans la lésion organique de l'oreillette droite ou du ventricule du même côté, ainsi que dans leurs valvules. La région du cœur ne résonne pas par la percussion. 2°. *Dilatation du cœur et amincissement des parois à l'oreillette droite ou au ventricule.* Dans cette affection, les pulsations sont tumultueuses, foibles; très-souvent il y a un gonflement et une sorte de battement des veines jugulaires; durant le sommeil, réveil en sursaut par des palpitations de cœur, paroxismes irréguliers ou suffocation; le pouls est fréquent, petit, inégal, irrégulier, syncopes fréquentes, lèvres injectées, infiltration générale ou partielle; les suffocations et le froid des extrémités, précèdent de quelques jours la mort

du malade, ou une hémorragie l'amène subitement. 3°. *Anévrismes dépendant de l'affection des valvules du cœur ou des vaisseaux qui en naissent.* Dans ce cas il y a des palpitations; les battemens sont assez violens, le sang ne passe pas facilement des oreillettes dans les ventricules; le pouls est en général intermittent, parce que le sang suit un mouvement inverse, les malades ne peuvent coucher en supination, ils sont obligés de rester sur leur séant ou dans un fauteuil; les lèvres sont profondément injectées. Les battemens du cœur sont plus violens, si les cavités gauches sont affectées. 4°. *Anévrismes de l'aorte* Dans le commencement les malades se plaignent d'une secousse intérieure, semblable, disent-ils, à celle qu'éprouve un arbre qu'on ébranle; leur figure est pâle, souffrante, et a une expression particulière à cette maladie, qu'on peut moins rendre que distinguer au premier coup-d'œil. Quelquefois le sac anévrismatique se fait jour au-dehors, et petit à petit il détruit les côtes, soit antérieures ou postérieures, ou bien il remonte vers la clavicule, et là on sent les battemens qui correspondent à ceux de l'artère radiale. Si la tumeur s'étend du côté de la colonne épinière, le diagnostic est plus difficile; souvent il n'y a qu'une violente toux, suite d'un catarrhe, avec des stries de sang, une difficulté de respirer habituelle, et les malades périssent de la rupture d'une poche anévrismale, au moment où on s'y attend le moins.

Des chagrins profonds, les efforts d'une toux compulsive ou ceux que certains hommes de peine font pour porter ou relever des fardeaux, des exercices violens, des courses à pied, l'ossification des parois et des valvules du cœur, des dérangemens dans la menstruation, des concrétions polypeuses, la masturbation, des élans immodérés dans les bras d'une femme qu'on aime, sur-tout au moment des jouissances, la rétropulsion d'une affection goutteuse, rhumatismale, dartreuse et psorique, l'excès des boissons et d'une nourriture succulente, enfin une disposition héréditaire, sont autant de causes variées qui peuvent donner lieu à des lésions organiques du cœur et de l'aorte. (*Pinel.*)

Traitement. Ici les ressources de l'art sont bornées; on ne peut que conseiller le calme de l'ame, quelques saignées de temps en temps, des boissons calmantes et une sobriété qui approche de l'abstinence. Le sirop diacode doit être fréquemment administré, tant pour procurer au malade le sommeil dont il est privé, que pour ralentir la circulation dans les cas d'anévrisme, et diminuer d'autant l'impétuosité du sang contre les parois dilatées. Quelquefois des lotions des bras et des mains, ou même des bains chauds de ces

parties, ont produit un soulagement marqué, en facilitant sans doute la circulation locale, et en dégageant un peu la tumeur. Morgagni ajoute qu'en faisant des frictions aux bras plongés dans l'eau chaude, il parvenoit à soulager deux jeunes personnes, dont l'une éprouvoit, par intervalle, de grandes anxiétés précordiales, avec un sentiment de suffocation, et l'autre une sorte de suspension des fonctions des sens; c'est ainsi qu'il faisoit cesser les paroxismes, qui sans cela étoient d'une très-longue durée. Ces frictions peuvent servir, ou comme révulsives, ou comme relâchantes; et Senac a souvent vu les pédiluves et les frictions faire cesser les palpitations du cœur. Dans un anévrisme commençant de l'aorte, on peut tenter la méthode de Valsalva, pourvu que le malade ait le courage de s'y soumettre. Après avoir fait pratiquer quelques saignées, ce médecin faisoit diminuer progressivement la nourriture et la boisson de jour en jour, jusqu'au point de parvenir à ne donner au malade qu'une demi-livre de bouillie le matin, et deux fois moins le soir. Il n'accordoit outre cela que l'usage de l'eau, en se bornant à une certaine quantité, et en y mêlant un peu de gelée de coin ou autre chose semblable. Lorsqu'il avoit exténué le malade au point de l'avoir réduit à ne pouvoir se lever de son lit, il commençoit à augmenter chaque jour par degrés la nourriture jusqu'au rétablissement entier de ses forces. Les palpitations peuvent se renouveler lorsque le malade se lève; mais peu à peu elles cessent. Lancisi conseille la même méthode pour arrêter les anévrismes externes. Par ce traitement l'artère revient peu à peu à son calibre ordinaire, et le lieu affecté conserve une espèce de callosité, ainsi que Valsalva a eu lieu de s'en convaincre par l'autopsie d'un homme qu'il avoit guéri long-temps auparavant d'un anévrisme à l'aorte.

Lorsque par les progrès de la maladie, il y a ascite ou anasarque, ce qui est presque toujours ordinaire, on donne les diurétiques, et si les urines viennent à couler abondamment, l'hydropisie disparoît: les malades se croyent guéris sous cette apparence trompeuse, mais ils ne tardent pas à voir renaître toute la série de leurs maux au moindre mouvement; et les palpitations, les syncopes et l'infiltration reparoissent. Le diurétique qui réussit le mieux à la Charité dans les infiltrations, est le vin amer diurétique, depuis la dose de trois cueilliers par jour jusqu'à six. Voyez-en la composition dans le formulaire ci-après annexé.

LIVRE IV.

SECTION QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Névroses (affections nerveuses).

Hypocondrie.

Cette maladie ne doit pas être confondue avec l'hystérie; elle est toujours accompagnée de dérangemens dans le canal intestinal, et c'est-là son caractère spécifique. On en trouve beaucoup d'exemples dans Mercurialis, Solenander, Sylvaticus, ainsi que dans tous les recueils qui traitent des vapeurs. Voici deux observations, l'une d'hypocondrie, nerveuse ou simple, l'autre d'hypocondrie par terreur, extraites d'Hoffmann.

Une personne qui avoit une fièvre tierce la supprima par le quinquina; le cinquième jour la fièvre revint: elle eut encore recours au quinquina, la fièvre se supprime; mais depuis lors palpitations, douleurs aux lombes, sentiment de flatuosités, cardialgie.

Un homme fait une chute de cheval, se fracture une côte, se frappe de terreur, et dès-lors, constipation, douleur gravative, difficulté de respirer.

Stahl a remarqué que les personnes qui éprouvoient des dérangemens dans les hémorroïdes, étoient presque toujours attaquées d'affections nerveuses, et il croit que celles-ci sont un effort de la nature, pour rétablir l'hémorragie supprimée, ou pour en provoquer une supplémentaire. En convenant de trop grande extension que Stahl a donnée à la lésion de ces deux maladies, nous ne pouvons nous refuser à leur réciprocité plus ou moins fréquente. On peut consulter Solenander, Lelius a Fonte, Sylvaticus, mais ils sont fort inexacts. C'est dans les livres anglais qu'on trouve les observations les plus précises, et sur-tout dans Cheyne, qui étoit lui-même hypocondriaque. Cheyne étoit un jeune homme fort appliqué à l'étude; c'est un fait qui annonce l'hypocondrie; il étoit à la campagne, menoit une vie sobre et sédentaire. De retour à Londres, il s'adonne à une vie fort déréglée, et fréquente les tavernes et les bordels, abandonnant entièrement l'étude. Tout

à coup il fut averti du danger qu'il couroit par un vertige qui le prit la nuit, et qui tenoit de l'apoplexie nerveuse. Il crut que la polypharmacie pourroit remédier à son état; alors se déclarent les vertiges, la céphalalgie, des anxiétés précordiales, excitation, coliques violentes, des alternatives de froid et de chaud. Il passa à la campagne, changea trop brusquement de manière de vivre, et tomba dans l'atonie; livré à l'accablement, à chaque instant il croyoit périr. Un théologien lui donna un peu d'espoir, et il sentit que l'exercice pouvoit le rétablir. Les conseils de l'amitié étoient pour lors les seuls remèdes appropriés. Il eut recours à la diète lactée (c'est le plus puissant remède dans les maladies chroniques), ne vivoit que de laitage, végétaux et racines, et s'abstenoit de la viande et des liqueurs fermentées Il mâchoit par intervalle des amers, de l'écorce d'orange, et se trouvoit assez bien après quelques années. Par une sorte d'instinct, il crut pouvoir recourir à la viande et au vin, mais ce changement le précipita dans les symptômes les plus violens de l'hypocondrie, comme des anxiétés perpétuelles, des inquiétudes, des insomnies, des pertes d'appétit, le désespoir, des vomissemens jaunâtres, des coliques vives, des terreurs, la crainte de la mort, des excitations continuelles, des cardialgies. Alors, il prit la résolution de prendre pour la vie la diète lactée, l'exercice du cheval et la dissipation. Il eut ensuite différentes attaques d'asthme convulsif, des éruptions cutanées, et il vécut depuis beaucoup soulagé. Voilà l'exemple d'une hypocondrie nerveuse, la mieux caractérisée et la plus parfaite que nous connoissions.

Il n'est pas rare de rencontrer des hypocondries avec un vice organique des viscères abdominiaux; et ces maladies résistent le plus souvent à tous les remèdes. Claudius Montanus, Stahl, Morgagni, en donnent des exemples. Voici celui qu'on lit dans le *Collegium casuale*. Un homme de quarante ans qui avoit mené une vie agitée, puis sédentaire, qui avoit fait abus des liqueurs spiritueuses, commença à éprouver à l'automne des lassitudes, et des paroxismes au printemps; il avoit de l'horripilation, de la constipation. On sentoit à l'hypocondre gauche, une tumeur douloureuse et très-vive à la région de la rate. Mais Morgagni est l'auteur par excellence pour avoir de bonnes observations. Parmi celles qu'il rapporte, il y en a une, qui est des plus belles qu'on puisse faire en médecine; on y trouve le modeste observateur, doué de la plus grande perspicacité dans le diagnostic, et des connoissances les plus profondes en anatomie (*Epit. 39.*). Un noble vénitien ayant passé sa vie dans les excès de la débauche, se retira dans un cloître: l'hypocondrie ne tarda pas à se déclarer et à faire des progrès rapides. Il vint à Pavie consulter

Morgagni; il y eut une réunion de quatre médecins. Ceux-ci ne connoissant pas l'anatomie, divaguèrent sur le siége de la maladie, sur sa nature, et partant sur l'emploi des remèdes. Le malade avoit des vomissemens continuels, une fièvre hectique, suivie de marasme. Morgagni reconnut une tumeur vers le cartilage xiphoïde du côté droit. L'un des consultans dit que la tumeur avoit son siége dans l'épipléon ou le mésentère, et qu'il falloit donner les fondans pour la dissoudre. Un second prétendit qu'elle étoit dans les intestins, et qu'il falloit avoir recours aux purgatifs. Un autre enfin, vouloit les sudorifiques et les mercuriaux pour fondre les obstructions du bas-ventre, et même le bois néphrétique, parce qu'il y avoit une affection des reins; Morgagni, après avoir bien laissé divaguer nos trois consultans, opina le dernier, et dit qu'il voyoit quatre choses: 1°. une tumeur; 2°. des vomissemens; 3°. fièvre lente; 4°. marasme. La tumeur, ajouta-t-il, se dirige vers le pylore, il doit y avoir squirre au pylore et au duodenum; et puisqu'il y a fièvre lente et marasme, il doit y avoir lésion organique, et non une simple affection nerveuse. Morgagni présenta son opinion avec candeur et franchise, et conseilla les boissons calmantes et les lavemens laxatifs. Les autres trois médecins persistèrent dans leur opinion, mais pour le triomphe de l'illustre professeur de Pavie, quinze jours après le malade mourut: et Morgagni ayant ouvert le cadavre, il trouva un épanchement lymphatique dans l'abdomen, les intestins grêles adhérans les uns aux autres, avec des taches gangréneuses: le duodénum étoit squirreux, ses parois avoient jusqu'à trois doigts d'épaisseur, le pylore n'étoit pas sain. Il y avoit ici, comme l'on voit, des traces d'une inflammation chronique, et qui avoit été sans doute déterminée par les excès antérieurs à l'entrée dans le cloître.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Hypocondrie nerveuse* ou *simple.*

Causes excitantes. La suppression prématurée d'une fièvre intermittente, une vive frayeur, l'abus des narcotiques, la suppression des hémorroïdes, des dérangemens ou la cessation de la menstruation, des excès dans les travaux de cabinet et dans les plaisirs de l'amour, le passage brusque d'une vie active à une vie sédentaire, des accidens dans les couches, et des chagrins profonds.

Symptômes. Ceux qui ont leur siége dans l'abdomen sont, la tension, et par intervalle le gonflement de l'estomac et du conduit alimentaire, nausées, dégoût avec des alternatives d'un appétit vorace, douleur gravative de l'estomac après le repas, éructations, rapports, acides, coliques, borborygmes, quelquefois constipation; d'autre fois diarrhée;

par intervalle urine abondante et limpide. Les symptômes de la poitrine sont : le resserrement spasmodique de la poitrine, difficulté de respirer, palpitations du cœur ; ceux dont le siége est à la tête, sont : céphalalgie, vertiges, tintemens d'oreille, expansion fréquente, inquiétude, anxiétés, tristesse, défiance la plus ombrageuse, terreurs paniques pour les causes les plus légères, ou même sans causes, retour de ces affections par paroxisme suivant le temps, les passions, &c.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Hypocondrie avec une affection des viscères abdominaux.*

Causes excitantes. Entérite chronique, état squirreux d'une partie de l'estomac ou des intestins, gonflement de la rate, ulcère dans le pancréas on dans la matrice, engorgement du foie.

Symptômes. Ils varient suivant la nature du viscère affecté. On connoît ceux qui sont propres à l'entérite chronique, à l'ulcère de l'estomac, de la matrice, des intestins; ces symptômes sont constans, au lieu que ceux de l'hypocondrie simple n'ont lieu que par paroxismes. Les signes d'un ulcère au pancréas sont très-obscurs, l'ictère et l'augmentation du volume du foie, peuvent faire connoître la lésion de ce viscère. La douleur, une tumeur de l'hypocondre gauche, annoncent une affection de la rate.

L'anatomie est absolument nécessaire pour connoître ces différentes affections; et la physiologie est d'un grand secours par l'influence que les fonctions naturelles exercent sur toute l'économie (1).

Traitement. Il peut se rapporter à trois choses, au régime physique ou régime moral, et aux remèdes. L'observation de Cheyne nous fait connoître ce qu'il faut faire pour le régime physique. Le malade doit être distrait, il doit voyager. La musique, les conversations, les promenades, l'exercice du cheval, la chasse, la pêche, la culture des terres, d'un jardin potager, la direction des travaux relatifs aux complantations, à l'arrosage des prairies, constituent le régime moral. Il est indispensable d'avoir quelques formules antispasmodiques dans le moment où le malade souffre, et où il faut remédier aux accidens les plus fâcheux. On emploie alors l'opium, les gouttes anodynes, l'éther, l'infusion de tilleul, des fleurs d'oranges, de valériane, de coquelicot, de

(1) Consultez, pour l'histoire complète de cette maladie, les *Recherches Historiques et Medicales sur l'Hypocondrie*, par Louhier-Villermais. Paris, an 10.

marrube blanc, le sirop d'armoise, d'absynthe, et les légers toniques : le kina ne doit pas être négligé ; on le donne à la dose d'un scrupule matin et soir pendant quelques semaines. Si l'on a à combattre une hypocondrie avec une lésion organique, qui n'ait encore rien désorganisé ; si c'est par exemple le foie et la rate qui sont engorgés, il faut appliquer des sangsues à l'anus, avoir recours aux fondans, aux apéritifs, aux eaux minérales sulfureuses ; si l'on soupçonne des affections squirreuses commençantes de l'estomac, du duodenum, du pancréas, il faut faire usage des boissons calmantes, anodynes, donner l'extrait aqueux d'opium, le sirop diacode, et tâcher de calmer les passions de l'ame pour diminuer la trop grande sensibilité des organes. Des engorgemens des glandes mésentériques de nature scrophuleuse, seroient combattues avec avantage par les mercuriaux réunis aux antiscorbutiques, suivant la méthode de Portal. Le sirop de Peyrilhe, avec la décoction de houblon pour tisane, pourroit aussi être employé en pareil cas. Dans l'hypocondrie dépendante d'une suppression des menstrues, des hémorroïdes, on rappelleroit le flux ordinaire par les sangsues ; et si l'on soupçonnoit un épuisement dans les jouissances de l'amour, dans les veilles prolongées, les travaux de cabinet, les excès de la table, on porteroit une réforme salutaire sur tous ces objets, et l'on tâcheroit d'en venir à toutes les ressources d'un traitement varié, suivant l'âge, le sexe, la fortune, la constitution du malade, et son goût dominant pour tel ou tel voyage, tel ou tel amusement.

Mélancolie.

On confond très-souvent l'hypocondrie, la mélancolie et l'hystérie. Elles sont souvent réunies dans le même individu, mais elles existent séparément pour l'ordinaire. Si l'on n'a pas étudié un grand nombre d'exemples de ces maladies simples, il est difficile de ne pas les confondre. Il y a la plus grande analogie entre l'hypocondrie et la mélancolie par leurs causes occasionnelles, telles que fièvre intermittente supprimée, chagrins, &c. et par quelques symptômes, tels que la divagation. Les hypocondriaques s'exagèrent quelquefois les plus petits maux ; ils divaguent quelquefois, mais leur délire est fugace, et n'est pas constant ; ils imaginent seulement un danger excessif là où le mal est imaginaire. Mais les mélancoliques n'ont point un délire passager ; ils ont un délire constant sur un seul objet. Les mêmes personnes, les mêmes climats, les mêmes causes appartiennent à ces deux maladies. Il est difficile d'approfondir la mélancolie, sans connoître les nuances diverses,

depuis le chagrin jusqu'au désespoir : les voici, selon leurs degrés d'intensité, d'après Crichton. — Inquiétude. — Souci. — Chagrin. — Tristesse. — Douleur profonde. — Anxiétés. — Désolation. — Désespoir. L'inquiétude est la crainte sur l'issue d'un événement qui ne nous touche pas beaucoup. Le souci concerne un objet qui nous intéresse vivement; par exemple, s'il ne pleut pas lorsque notre récolte exigeroit la pluie. Le chagrin annonce une affection plus profonde, si on perd sa récolte, si l'on essuie une banqueroute, et que cependant cela ne nous gêne pas dans nos affaires. Le chagrin est un degré de plus. Le chagrin peut être caché, la tristesse paroît toujours au dehors. L'affliction est un degré de plus : si l'on perd sa fortune, son ami, sa femme, ses enfans, et que l'on soit d'un caractère très-sensible, l'affliction se change en douleur profonde. L'angoisse suppose que l'affliction est telle qu'il en résulte une difficulté de respirer, une pesanteur vers l'épigastre, une oppression. La désolation suppose perte de fortune et d'amis, et une sensibilité nerveuse très-profonde. La haine suppose un chagrin réuni à l'idée d'une personne qui nous a fait éprouver des vexations, de manière que nous détestons cette personne, et nous avons pour elle une aversion décidée. L'envie est causée par un chagrin produit par l'élévation ou la fortune d'un rival : ces préliminaires étoient indispensables pour etudier la mélancolie. Le chagrin profond produit une espèce de torpeur, d'inactivité, de penchant au repos; une espèce de diminution d'irritabilité musculaire; à l'extérieur on voit paroître la pâleur de la face, le froid des extrémités, la constriction de la peau, le refoulement du sang des petits vaisseaux vers les gros. A l'intérieur on éprouve un sentiment de plénitude; toutes les parties vasculaires, comme le cœur et les gros vaisseaux, sont gorgés de sang. De-là le sentiment qui produit la difficulté de respirer, et la réaction sur le système de la digestion; d'où naissent la perte d'appétit, gastrodynie ou douleur d'estomac, vents, éructation, borborygmes, et vers la tête, vertiges, tintemens d'oreille. Crichton prétend que le sang, circulant alors mal à travers le poumon, ne peut s'oxigéner; mais c'est une idée hypothétique. On voit donc ici comment un chagrin médiocre très-répété, peut produire l'hypocondrie; il peut aussi devenir cause de mélancolie par l'influence qu'il exerce sur le cerveau. Il y a des personnes qui sont mélancoliques dès leur naissance; par exemple, Tibère et Louis XI, ont eu les traits les plus profonds de cette mélancolie naturelle. Tacite a peint sous les couleurs les plus vraies celles de Tibère. Chez ces deux princes, la mélancolie a d'abord été légère; elle s'est accrue et a été portée à l'excès

dans leur vieillesse. Mais souvent des jeunes gens éminemment sanguins, sont mélancoliques ; ils se portent très-bien. Pinel dit qu'il a traité en l'an 9, un homme qui a été fort riche, qui a joué un rôle dans la révolution, et qui croyoit être empereur ; il raisonnoit bien d'ailleurs, et sa santé n'étoit pas altérée. Il parloit fort bien chimie, littérature ; mais dès que ses idées se tournoient vers la politique, il extravaguoit. On peut voir beaucoup d'exemples de cette maladie dans tous les auteurs. On a vu des mélancoliques s'abstenir de pisser crainte d'inonder l'univers. Un janséniste croyoit avoir sur son nez un moliniste à califourchon. Les jeunes filles sont très-sujettes à cette maladie, lorsqu'elles sont contrariées dans leurs amours, et Pinel a beaucoup de Nina à traiter dans son hospice. L'un croit être un coq, l'autre avoir un nez de verre ; celui-ci être changé en chien, en chat, en loup, et imiter les cris de ces différens animaux. (Dans les temps d'ignorance, voilà sans doute l'origine des sorciers qui avoient assisté au sabat des loups-garou, de Nabuchodonosor changé en bête, &c. &c. &c.) Ce sont des variétés de la mélancolie. En voici un exemple, tiré des *Éphémérides des Curieux de la Nature*. Une femme qui se portoit bien, voit le voile de son palais et la luette dans son miroir ; elle croit que ce morceau de chair la menaçoit de suffocation, et qu'il falloit l'arracher. Inutilement le médecin lui représente-t-il que tout le monde a ce morceau de chair, qu'elle ne pourroit articuler que comme celles qui ont eu un mal vénérien : on fait semblant de l'amputer ; mais le miroir, consulté une seconde fois, lui apprit qu'on avoit laissé la luette. On usa, quelques jours après, d'un nouveau stratagême ; on introduisit un morceau de chair dans la bouche, qu'on retira avec les ciseaux. Le miroir la détrompe encore. Alors on fit venir un prêtre et toutes les personnes capables d'avoir quelque influence sur cette femme, et peu à peu son imagination fut guérie. La mélancolie est donc un délire sur un seul objet, et qui peut se rencontrer avec une parfaite santé.

Il y a une autre mélancolie bien caractérisée avec un penchant au suicide. Ceux qui en sont atteints ne sont pas malades ; mais leur imagination est si frappée, que quelquefois, avec ou sans cause, ils ont une envie extrême de mourir, et même de se donner la mort, ce qu'ils exécutent souvent. Un jeune homme qui n'avoit aucune inquiétude, avoit une envie extrême de se jeter du haut en bas d'une maison. Il alla travailler chez un maçon. Deux mois après il fut consulter un médecin, en lui disant qu'il avoit envie de se noyer. On lui administra les bains, le petit-lait ; mais quelques jours après il

disparut, et exécuta sans doute son malheureux projet. On peut voir encore beaucoup de ces maladies en Angleterre, où cette espèce de mélancolie est très-fréquente; tout le monde connoît le roman sublime où l'on pleure sur la fin tragique du jeune Werther. Crichton rapporte deux ou trois exemples de personnes qui, ne voulant pas se tuer elles-mêmes, parce qu'elles craignoient l'enfer, disoient, nous tuerons un enfant, il ira au ciel; on nous condamnera à mort; nous aurons le temps de faire pénitence, et nous gagnerons le paradis. C'est ainsi que la mélancolie peut faire abuser de ce qu'il y a de plus sacré. C'est une atrocité raffinée. Mais dans cette affection, la mélancolie, avec tendance au suicide, est bien marquée, puisque ces personnes n'agissent ainsi que pour se délivrer du fardeau de la vie qui leur est devenue insupportable.

Première espèce. *Mélancolie simple* ou *nerveuse.*

Causes excitantes. Suppression d'une saignée ou d'une hémorragie habituelle, vie sédentaire, l'abus des plaisirs de l'amour, les excès d'étude ou de table, les chagrins profonds et un trop grand usage des narcotiques.

Symptômes. Tient-elle à une disposition primitive? Maigreur, couleur livide de la face, caractère très-irascible, aversion pour le mouvement, recherche de la solitude, défiance ombrageuse, penchant pour donner des interprétations sinistres à tous les événemens. Cette maladie peut exister sans aucune altération de la santé, il n'y a délire que sur un seul objet.

Deuxième espèce. *Mélancolie avec penchant au suicide* ou *spleen anglais.*

Causes excitantes. Outre celles de la première espèce, on peut compter le dégoût de la vie par le dépérissement de la santé, la nullité qu'entraîne l'abus extrême du plaisir, un sentiment trop énergique de ses devoirs, une imagination qui multiplie à l'infini et exagère les malheurs de la vie, des idées religieuses, et le desir d'un bonheur à venir.

Symptômes. Abattement du courage, choix particulier d'un genre de mort, recherche de la solitude pour se livrer uniquement à des idées et à des projets de destruction, quelquefois conviction intime qu'on est privé d'entendement, et qu'on ne peut remplir les devoirs de la vie; d'autres fois le penchant au suicide, combiné avec des idées religieuses, peut porter à commettre de sang-froid un meurtre pour pouvoir gagner le ciel en avouant le crime avant d'aller au supplice.

L'anatomie ne donne aucune lumière sur le siége de cette maladie; on ne trouve rien dans Morgagni qui puisse l'éclaircir. Crichton a fait l'historique des passions et de leurs effets; son ouvrage traduit va paroître incessamment. On ne peut lire la vie des hommes célèbres, sans rencontrer des traces de leur mélancolie.

Traitement. Il est impossible de guérir la mélancolie par les seuls remèdes; il faut ordonner les voyages et le changement de climat. Les cerises et les autres fruits rouges sont très-utiles. Les eaux minérales opèrent beaucoup de guérisons, soit parce qu'elles remédient aux désordres physiques de l'économie, soit parce qu'elles procurent à l'esprit des passe-temps agréables et des objets de distraction variés. On a souvent retiré de bons effets d'un bain de surprise ou de quelque artifice propre à détruire l'idée exclusive qui fait l'objet particulier de la mélancolie. Si la suppression d'une évacuation sanguine habituelle ou périodique, ou la rentrée de quelque affection cutanée peut avoir donné lieu à cette maladie, on la combat par les moyens appropriés aux différentes causes qui l'ont produite, en employant les sangsues ou les vésicatoires. « Les principes du traitement de la mélancolie ont été reconnus, dit éloquemment le professeur Pinel, dans un morceau qui mérite d'être rapporté en entier (1), bien long-temps avant l'origine de la médecine grecque, et il paroît même que cette maladie remonte jusqu'aux siècles éclairés de l'ancienne Egypte; aux deux extrémités de cette contrée, qui étoit alors très-peuplée et très-florissante, il y avoit des temples dédiés à Saturne, où les mélancoliques se rendoient en foule, et où des prêtres, profitant de leur crédulité confiante, secondoient leur guérison prétendue miraculeuse par tous les moyens naturels que l'hygiène peut suggérer; jeux, exercices récréatifs de toute espèce institués dans ces temples, peintures voluptueuses, images séduisantes exposées de toutes parts aux yeux des malades; les chants les plus agréables, les sons les plus mélodieux charmoient souvent leurs oreilles; ils se promenoient dans des jardins fleuris, dans des bosquets ornés avec un art recherché. Tantôt on leur faisoit respirer un air frais et salubre sur le Nil, dans des bateaux décorés, et au milieu de concerts champêtres; tantôt on les conduisoit dans des îles riantes, où, sous le symbole de quelque divinité protectrice, on leur procuroit des spectacles nouveaux et ingénieusement ménagés, et des sociétés agréables et choisies; tous les momens enfin étoient consacrés à quelque scène comique, à des dan-

(1) *Nosographie Philosophique*, tom. 3, pag. 29.

ses grotesques, à un système d'amusemens diversifiés et soutenus par des idées religieuses. Un régime assorti et scrupuleusement observé, le voyage nécessaire pour se rendre dans ces lieux saints, les fêtes continuelles instituées à dessein le long de la route, l'espoir fortifié par la superstition, l'habileté des prêtres à produire une diversion favorable, et à écarter des idées tristes et mélancoliques, pouvoient-ils manquer de suspendre le sentiment de la douleur, de calmer les inquiétudes et d'opérer souvent des changemens salutaires, qu'on avoit soin de faire valoir pour inspirer la confiance et établir le crédit des divinités populaires? »

Manie, vulgairement folie.

Les médecins de la plus haute antiquité, tels qu'Hippocrate, Celse, Arétée, Celius Aurelianus, ont parlé de cette maladie; mais ce qu'ils en ont dit a peu avancé la science; et les écoles célèbres de Stahl, d'Hoffmann et de Boerhaave, n'ont pas également rempli cette lacune en médecine. Ce n'est que depuis peu de temps que l'on s'est occupé de la manie en Angleterre; les principes de traitement que l'on y suit dans les édifices ouverts aux insensés sont encore peu répandus, et l'on semble même les envelopper d'une sorte de mystère. L'ouvrage du docteur Pinel est le premier en son genre (1); il contient les résultats de ses observations pendant dix-huit mois sur plus de deux cents maniaques, renfermés à Bicêtre. Ce médecin zélé pour les progrès de son art, après les avoir divisés en plusieurs classes, prit leurs histoires dans toutes les parties du jour et dans toutes les saisons de l'année; et c'est après avoir rassemblé tous ses matériaux sans opinion favorite, et ne voyant que les faits, qu'il a publié son important ouvrage. C'est là qu'on trouvera l'histoire physiologique, morale et pathologique de la manie, ainsi que le traitement qui lui convient; et il est vrai de dire à ce sujet que c'est la première fois que la raison la plus sublime a élevé le monument le plus durable à la folie de l'esprit humain. Rien de plus précis que l'histoire générale des accès maniaques, et le tableau de leurs variétés, consignés dans l'ouvrage de l'*Aliénation mentale*. Les affinités de cette maladie, avec la mélancolie et l'hypocondrie, nous dit Pinel, doivent faire présumer que le siége primitif en est presque toujours dans la région épigastrique, et que c'est de ce centre que se propagent, comme par une espèce d'irradiation, les accès de manie. L'examen attentif de leurs signes

(1) *Traité Médico-Philosophique sur l'aliénation mentale* ou *la Manie*.

précurseurs donne encore des preuves bien frappantes de l'empire si étendu que Lacaze et Bordeu donnent à ces forces épigastriques, et que Buffon a si bien peint dans son histoire naturelle; c'est même toute la région abdominale qui semble entrer bientôt dans cet accord sympathique. Les aliénés, au prélude des accès, se plaignent d'un resserrement dans la région de l'estomac, du dégoût pour les alimens, d'une constipation opiniâtre, des ardeurs d'entrailles qui leur font rechercher des boissons rafraîchissantes; ils éprouvent des agitations, des inquiétudes vagues, des terreurs paniques, des insomnies; bientôt après le désordre et le trouble des idées se marquent au dehors par des gestes insolites, par des singularités dans la contenance et les mouvemens du corps qui ne peuvent que frapper l'observateur. L'insensé tient quelquefois sa tête élevée et ses regards fixés vers le ciel; il parle à voix basse; il se promène et s'arrête tour à tour avec un air d'admiration raisonnée ou une sorte de recueillement profond. Dans d'autres aliénés ce sont de vains excès d'une humeur joviale et des éclats de rire immodérés; quelquefois aussi, comme si la nature se plaisoit dans les contrastes, il se manifeste une taciturnité sombre, une effusion de larmes sans cause connue, ou même une tristesse concentrée et des angoisses extrêmes. Dans d'autres cas, la rougeur presque subite des yeux, le regard étincelant, le coloris des joues, une loquacité exubérante font présager l'explosion prochaine de l'accès. C'est par des visions extatiques durant la nuit que préludent souvent les accès de dévotion maniaque; c'est aussi quelquefois par des rêves enchanteurs, et par une prétendue apparition de l'objet aimé sous les traits d'une beauté ravissante, que la manie par amour éclate quelquefois avec fureur, après des intervalles plus ou moins longs de raison et de calme (1).

PREMIÈRE ESPÈCE. *Manie sans délire.*

Causes excitantes. Chagrins profonds, ambition démesurée, excès de dévotion et habitude de se livrer à tous les caprices de la jeunesse, par une complaisance aveugle des parens.

Symptômes. Ils sont continus ou marqués par des accès périodiques; nulle altération sensible dans les fonctions de l'entendement; mais perversion dans les fonctions affectives, impulsion aveugle à des actes de violence ou même de fureur sanguinaire sans qu'on puisse accuser aucune erreur de perception.

(1) *Nosographie Philosophique*, tome 3, pag. 54. Voyez, pour de plus grands détails, le *Traité sur la Manie*, du même auteur.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Manie délirante.*

Causes excitantes. Insolation prolongée les jours caniculaires, excès de table, d'étude et de veilles, travaux forcés, marche pénible sur des sables brûlans, travaux de la moisson et des aires dans les pays méridionaux, passions vives et contrariées, suites d'une maladie aiguë.

Symptômes. Ils sont continus ou périodiques, avec des retours réguliers ou irréguliers des accès, marqués au moral et au physique par une vive excitation nerveuse, par la lésion d'une ou de plusieurs fonctions de l'entendement, avec des émotions gaies ou tristes, extravagantes ou furieuses.

TROISIÈME ESPÈCE. *Démence* ou *Fatuité.*

Causes excitantes. Excès d'intempérance, abus des plaisirs énervans, coup ou chute sur la tête, suites de l'apoplexie, d'une frayeur subite, du déclin de l'âge et d'une disposition héréditaire.

Symptômes. Succession rapide ou plutôt alternative non interrompue d'idées isolées ou d'émotions légères et disparates, mouvemens désordonnés et actes continuels d'extravagance, oubli de tout état antérieur, abolition ou diminution marquée de la faculté de percevoir les objets, par les impressions faites sur les sens, oblitération du jugement, activité continuelle sans but et sans dessein, et propos sans suite et sans cohérence, oubli quelquefois des mots propres à rendre ses idées.

QUATRIÈME ESPÈCE. *Idiotisme* ou *Imbécillité.*

Causes excitantes. Crétinisme, coups ou chute sur la tête, abus des bains, des saignées, de l'opium, du vin, des liqueurs alkoolisées, des plaisirs de l'amour, excès d'étude, émotion vive ou terreur subite, attaque d'apoplexie ou suites de quelques fièvres malignes, répercussion d'une affection cutanée.

Symptômes. Oblitération plus ou moins absolue des fonctions de l'entendement ou des affections du cœur; quelquefois rêvasseries douces avec des sons articulés; d'autres fois taciturnité et perte de la parole par défaut d'idées; certains idiots sont doux, d'autres sujets à des emportemens quinteux, et d'une grande violence lorsqu'on les exaspère.

Traitement. C'est ici dans cette maladie, comme dans la précédente, qu'il faut encore plus compter sur le régime moral et physique, que sur les secours de la polypharmacie. Le séjour à la campagne, les voyages aux eaux minérales, les conversations des personnes chéries, l'éloignement des

objets désagréables, le calme des passions, un régime sobre et végétal, sont tout autant de moyens qui peuvent réussir dans une manie commençante. Si le sujet est d'une constitution pléthorique, qu'il ait été exposé à un soleil ardent, qu'il ait fait excès de boissons et de travaux, la saignée est indiquée, ainsi que des lotions froides sur la tête. On saignera du pied de préférence au bras; on fera prendre des pédiluves irritans, composés avec une bouteille de vinaigre, une poignée de sel de cuisine et un peu de moutarde; les sangsues à l'anus pourroient aussi être employées avec succès; et l'on insisteroit principalement sur les boissons rafraîchissantes et les lavemens laxatifs. Si le malade étoit d'une constitution irritable et très-sensible, on employeroit les bains, les antispasmodiques, comme le camphre, le musc, l'éther et quelques infusions de tilleul, de fleurs d'oranges, les gouttes anodynes, l'éther, le sirop de coquelicot, de guimauve, de têtes de pavot, et la décoction de graines de laitue qui est très-calmante. Si la maladie étoit entretenue par quelque affection amoureuse contrariée, on tâcheroit d'applanir tous les obstacles, et l'on dissiperoit de même, s'il étoit possible, toutes les autres idées tristes et mélancoliques, pour ramener le calme dans l'esprit, et faire naître des émotions joyeuses et vives. Dans les intervalles lucides, on doit sur-tout mettre en pratique toutes les règles de l'hygiène et tous les préceptes de la morale capables de faire quelque impression sur les esprits cultivés, pour prévenir les rechutes. C'est alors que les écrits de Platon, de Plutarque, de Sénèque, de Tacite, de Cicéron, sont préférables aux pilules pharmaceutiques. On combattroit par des vésicatoires et les légers sudorifiques, une manie qui reconnoîtroit pour cause quelque rétropulsion de la gale, des dartres, de la goutte, du rhumatisme, de la syphilis. A l'égard de la démence et de l'idiotisme, suites d'une disposition héréditaire, d'une chute sur la tête ou d'une apoplexie, on sent bien qu'il reste peu de ressources à la médecine, et que c'est à l'homme de l'art à employer alors les moyens que lui pourront suggérer sa sagesse et sa perspicacité, sans toutefois oser se flatter d'obtenir une guérison qui est toujours incertaine, pour ne pas dire impossible en pareil cas. Les excitans répétés, comme les vomitifs, les vésicatoires, les purgatifs drastiques avec l'ellébore blanc, recommandés par Tronchin, et si vantés par Hippocrate, les frictions de teinture de cantharides, d'alkali volatil, avec le camphre, le musc, l'huile animale de Dippel, et l'urtication pourroient réussir, mais l'expérience n'en a pas jusqu'à ce jour garanti l'efficacité, c'est une série nouvelle de médicamens à éprouver.

Somnambulisme.

On trouve dans beaucoup d'auteurs des histoires de somnambules. Aristote, Gassendi, Muratori et Henricus-ab-Heerz, parlent de cet état équivoque de sommeil et de veille, et dans lequel certains hommes se lèvent en dormant, marchent, parlent, sortent de leurs maisons, montent sur des arbres, vaquent à différentes affaires qu'ils n'ont pu achever durant la journée, et viennent se remettre au lit pour continuer un sommeil qui n'a pas été interrompu. Parmi les somnambules, les uns ont les yeux fermés, les autres apperçoivent distinctement les objets qui leur sont présentés; quelques-uns n'entendent point, beaucoup enfin répondent avec précision aux questions qu'on leur propose. Pinel rapporte avoir vu un jeune homme qui, le jour et dans l'état de veille, étoit morne, taciturne, très-peu intelligent, tandis que dans ses attaques de somnambulisme, son regard devenoit vif et animé, son visage se coloroit, sa voix prenoit un ton ferme, ses membres de l'agilité, et ses reparties qu'on provoquoit à dessein, étoient pleines de sel et d'esprit. Il y a des observations qui prouvent que certains travaux de cabinet n'ont été parachevés que durant les attaques de somnambulisme, et que l'état de sommeil a toujours été plus favorable à leur perfection que celui de veille.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Somnambulisme simple.*

Causes excitantes. Age adulte, constitution robuste, tempérament sanguin ou nerveux, sensibilité exaltée, imagination ardente, passion vive, desir de jouir d'un objet aimé, et d'autres causes inconnues.

Symptômes. Mouvement du corps excité spontanément, ou provoqué pendant le sommeil, regard plus animé, agilité plus marquée ou même un nouveau degré de dextérité dans ses fonctions manuelles, plus de pénétration dans ses fonctions intellectuelles, répétition des actions ordinaires faites dans la journée, ou entreprise de nouvelles, suivant que le dicte l'imagination.

Traitement. On doit employer les rafraîchissans, les boissons acidules, les lavemens laxatifs, le petit-lait nitré, les jus d'herbes, la décoction de chiendent, d'orge, de racine de fraisier, les pédiluves chauds, les saignées du pied, les sangsues à l'anus, la diète végétale, lorsque le sujet que l'on traite est d'une constitution forte et pléthorique, et qu'il est adonné aux boissons, et aux autres excès de la table et du lit. On prescrit les anti-spasmodiques; si le somnambule est d'un tempérament nerveux et irritable, les bains, et dans la journée tous les calmans de l'esprit. S'il étoit travaillé de

quelque idée dominante, il faudroit tâcher de la dissiper par des voyages, des conversations agréables, et des amusemens variés de toute espèce. Les légers narcotiques pris immédiatement avant de se mettre au lit, préviennent souvent les accès. La respiration des sachets aromatiques qu'on emploie dans l'intention de réveiller le somnambule, sont préférables aux cris et aux autres moyens sonores qui pourroient l'effrayer. Afin de prévenir les accidens qui pourroient survenir durant les courses nocturnes, on pourroit à l'exemple d'un seigneur italien, environner le lit d'un fort réseau ou filet de corde, qui dans ce cas est très-propre à réveiller, par les efforts que l'on fait pour s'en débarrasser. (*Pinel.*)

Hydrophobie ou *Horreur de l'eau.*

Cette maladie a les plus grandes affinités avec la fureur maniaque sans délire, et dans ses intervalles de calme avec une mélancolie profonde, voilà pourquoi elle doit être rapportée, d'après le professeur Pinel, à l'ordre des vésanies. L'hydrophobie a été très-peu connue de l'antiquité; la dissertation de Sauvages, couronnée en 1748 par l'académie de Toulouse, a donné l'éveil sur cette maladie, mais il s'est trop livré aux hypothèses. Dans le même temps, en Angleterre, Nugens publia un ouvrage où il parle d'un hydrophobe guéri par le traitement interne. En 1780, Andry publia *ses recherches sur la rage*, et la société royale de médecine ayant proposé un prix sur la même question, couronna le mémoire de Roux, de Dijon, et publia en 1784 un volume d'observations et de recherches nouvelles sur le vrai caractère, et le traitement de cette cruelle maladie. Ce volume est intéressant et doit être lu, sur-tout le mémoire du docteur Bouteille, de Manosque.

Voici une observation citée par Andry : un jeune homme de quatorze ans, est mordu par un chien enragé, à la joue. Le lendemain on emploie un emplâtre agglutinatif et un bain. Au bout d'un mois, langueur, perte d'appétit, difficulté de la déglutition, chaleur brûlante dans l'intérieur de l'estomac, anxiétés extrêmes à la vue de l'eau, regard effrayant, mais mêlé de crainte. (Dans la manie le regard est féroce et audacieux.) On lui fit prendre les bols anti-spasmodiques, on employa les frictions mercurielles, on appliqua l'acétite de plomb sur la gorge; la respiration étoit haletante, le malade mourut. A l'ouverture du corps, on ne trouva aucune lésion interne.

La religieuse morte enragée l'an VIII, à la Charité, présente une histoire très-complète. Ce fut un mois après qu'elle avoit été mordue, qu'elle éprouva une douleur à la bouche

où elle avoit reçu la blessure, et l'aspect des liquides la jeta dans les convulsions, elle fuyoit la lumière. En entrant à l'hospice, elle se plaignit d'une compresion vers les tempes; elle crachoit abondamment de l'écume, et avoit des accès de fureur sans envie de mordre. L'ouverture du cadavre a montré un peu de phlogose au larynx et à l'arrière-bouche.

L'hydrophobe dont parle Nugens eut beaucoup de rapport avec les deux précédens, mêmes symptômes, convulsions à l'aspect des fluides. On employa le traitement interne, et au bout d'un mois le malade guérit. Mais on révoque un peu en doute cette guérison.

Beaucoup d'Auteurs rapportent des exemples de rage spontanée (1) qui peut être produite par une vive affection de l'ame, des écarts dans le régime, des courses, des travaux forcés, l'insolation. On lit l'observation suivante dans la thèse présentée en l'an XI, à l'école de médecine, sur l'hydrophobie. Un jeune militaire dégoûté du service et accablé de chagrins, cherche la solitude. Ses camarades attribuant sa retraite à un défaut de bravoure, entrent à minuit dans sa chambre, précédés d'un tambour qui battoit la charge, et s'écrient que les ennemis sont là. Ce jeune homme éprouve à l'instant des convulsions effrayantes, son regard est furieux, il jette des cris horribles, et ne revient à lui qu'au bout d'un quart-d'heure; dès-lors sentiment d'ardeur et de constriction à la gorge, et nouvelles convulsions aussi-tôt qu'on lui présente de l'eau et du vinaigre, avec expuition d'une salive écumeuse et abondante. Le lendemain lors de son admission à un hôpital militaire, nouvelles convulsions à l'aspect d'une boisson qui lui fut offerte, regard étincelant, respiration précipitée et irrégulière, pouls intermittent et à peine sensible, hurlemens affreux, cet accès dure une demi-heure, et le malade revient à lui, se plaignant d'avoir en horreur les liquides, d'éprouver une grande chaleur à la gorge, et une extrême pesanteur de tête. Prescriptions des bains et d'une potion anti-spasmodique, qu'il ne peut prendre, l'impression de la lumière lui devient insupportable, on le place dans un cabinet peu éclairé, retour de plusieurs accès jusqu'à onze heures, époque de sa mort. Dans l'intervalle de ces accès, le pouls étoit fort et développé, la respiration presque naturelle, et le regard abattu. Le malade assura n'avoir jamais été mordu par aucun animal, et lui-même n'eut envie de mordre que dans les derniers accès, encore il avertissoit ses amis de se retirer dès qu'il en pressentoit l'inva-

(1) Portal dit : Il n'y a pas d'exemples où la rage soit spontanée, comme l'est souvent l'hydrophobie.

sion. L'autopsie cadavérique ne découvrit aucune lésion interne. Cet exemple est des plus concluans en faveur de l'opinion de Bosquillon sur la rage.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Hydrophobie spontanée.*

Causes excitantes. Frayeur, colère, excès dans les travaux, exposition aux rayons du soleil, vive contention de l'esprit, et autres causes inconnues.

Symptômes. Mêmes symptômes que dans l'hydrophobie communiquée, excepté que la maladie se déclare le jour même, ou peu de jours après la cause qui l'a produite.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Hydrophobie par morsure ou autrement.*

Causes excitantes. Morsure d'un animal enragé, ou application de la salive sur la peau par un simple lèchement, respiration de l'haleine d'un hydrophobe ou d'un animal enragé, et contact par la bouche d'un objet infecté de salive hydrophobique.

Symptômes. Au prélude, inquiétude, tristesse, sommeil agité, recherche de la solitude, fuite de la lumière, perte de l'appétit; douleur, élancement dans les parties mordues, quelquefois cicatrisées; mais à l'invasion, sentiment d'ardeur et de constriction à la gorge, déglutition difficile, horreur des liquides, visage rouge, regard étonné et farouche, pouls dur, tendu et inégal, anxiétés extrêmes, salive écumeuse, quelquefois envie de mordre; convulsions et accès renouvellés par la présence des liquides et de la lumière; peu à peu pâleur du visage, extrémités froides, et mort durant les accès ou dans leur rémission. La durée de la maladie est de trois ou quatre jours, et rarement elle parvient jusqu'au septième.

L'anatomie pathologique donne peu de lumières sur les caractères de cette maladie, elle est peut-être purement nerveuse, et ne laisse aucune trace. Le développement du virus communiqué, ne suit pas une marche uniforme, il peut avoir lieu plutôt ou plus tard, suivant l'imprégnation. Le virus hydrophobique est parfaitement inconnu dans sa nature.

Traitement Il doit être local et général. Dès que l'on est appelé auprès d'une personne mordue par un animal soupçonné de rage, il faut emporter ou détruire par les caustiques et le feu, toutes les parties imprégnées de la salive de l'animal. On dilate les plaies, sans pitié on les ouvre si elles étoient cicatrisées, et après les avoir laissé saigner quelque temps, on les lave avec une dissolution de trois grains de potasse dans une livre d'eau, et à son défaut avec le muriate

de soude, ou l'eau marinée, et l'on panse avec la charpie sèche, et point d'emplâtre agglutinatif, ni de baume. Le lendemain après la levée du premier appareil, on promène sur toute l'étendue de la plaie un pinceau de linge imprégné de muriate d'antimoine, ou d'acide nitreux, ou on la cautérise par le moyen du feu, c'est ce que conseille Sabathier; on couvre ensuite la plaie d'un large vésicatoire, et après la chute de l'escarre, on panse l'ulcère avec quelque digestif, et on continue ainsi trente à quarante jours. Pendant ce temps on combine les anti-spasmodiques et les mercuriaux en friction, la décoction même des bois sudorifiques, pour pouvoir réunir le traitement interne au traitement local. Comme le virus hydrophobique n'a pas une marche rapide pour son infection, on peut commencer le traitement que nous venons de prescrire, toutes les fois qu'aucun symptôme ne s'est encore déclaré, quoiqu'alors il soit plus incertain, que si on l'employoit immédiatement après la contagion, ou même sept à huit jours après la morsure. On emploie aussi les bains et les boissons délayantes, et l'on a grand soin de calmer l'imagination des malades, car nous pensons que çà été là le seul but du docteur Bosquillon, en écrivant contre l'existence de la rage, parce qu'il savoit par expérience que dans toutes les maladies nerveuses, c'est principalement à l'esprit qu'il faut faire la médecine. Une fois que l'hydrophobie est déclarée, jusqu'ici aucun remède n'a encore pu la guérir; mais il est possible que dans la suite on trouve son spécifique. En attendant cette heureuse découverte, voici les deux remèdes que je propose de tenter. L'anatomie pathologique ne nous laisse appercevoir aucune trace de cette maladie, et d'après ses symptômes on ne doit pas balancer à la classer parmi les affections nerveuses. Ne seroit-il donc pas possible de pouvoir administrer en pareil cas des pilules de poudre de charbon? L'expérience nous a prouvé que cette substance se sature de tous les gaz délétères et putrides qui sont dans les eaux les plus corrompues; et seroit-il impossible qu'elle délivrât les nerfs d'une *mofète* qui, dans l'hydrophobie peut les affecter? je ne donne pas ce remède comme devant avoir du succès, mais je dis que dans une maladie incurable, il est permis de tout tenter, et qu'en pareil cas le médecin doit moins raisonner qu'agir par des méthodes inconnues, et qui paroissent au premier coup-d'œil inutiles, pour ne rien dire de plus. Le second moyen que je propose, c'est d'asphyxier momentanément les hydrophobes au moyen de la vapeur de charbon. En suspendant le principe de la vie, on fait cesser à coup sûr l'irritation nerveuse, et l'on peut éteindre par là une maladie qui n'est

que spasmodique. En rappelant l'asphyxié à la vie, ne rappellera-t-on point l'hydrophobie? c'est ce que j'ignore, mais que risque-t-on de le tenter? si l'on n'agit pas, le malade est dévoué à une mort certaine ; et en agissant, il est possible de pouvoir trouver quelque spécifique. Les plus grandes découvertes sont le fruit du hasard, et dans le principe des combinaisons les plus bizarres. Comme la déglutition est impossible chez les hydrophobes, et que l'aspect des liquides les fait entrer en convulsions, pourquoi n'employeroit-on pas les lavemens anodyns et narcotiques à grande dose, pour pouvoir stupéfier le principe nerveux. Il y a la plus grande sympathie entre le canal intestinal, l'estomac et l'œsophage, et pourquoi ici une réaction ne seroit-elle pas utile par la voie des clystères? le moxa aux parties inférieures et les vésicatoires, pourroient aussi être de quelque utilité, en changeant le siége du spasme nerveux. J'invite les praticiens à tenter les remèdes que je propose.

CHAPITRE II.

Spasmes.

Les affections spasmodiques ne sont fréquentes que dans les pays où les progrès de la civilisation ont introduit le luxe et l'oisiveté. Les peuples vivant dans l'activité et loin de toutes les causes débilitantes des grandes villes, sont exempts des maux que les riches citadins contractent au sein de l'opulence et des plaisirs variés. Les enfans formés à l'école de Lycurgue, étoient loin d'emmagasiner dans leur jeune âge le germe de toutes les incommodités que les nôtres contractent dans leur première éducation, et qui, au printemps de leurs jours, en feront des êtres frêles et délicats, sensibles à toutes les vicissitudes de l'atmosphère. Les femmes d'aujourd'hui, livrées à la jouissance de tous les plaisirs énervans, et à une vie inactive, s'enveloppent sans le savoir, dès leur entrée dans le monde, d'une robe de douleur pour tout le reste de leur vie; aussi combien de maladies qu'une éducation mieux entendue, et des vêtemens plus raisonnables eussent pu prévenir! Voyez la robuste paysanne, au teint coloré, aux yeux pétillans, à la démarche assurée; elle ne ressent aucun des maux qui assiégent la mère dont elle vient nourrir le foible et valétudinaire enfant. Mais c'est en vain que depuis long-temps la philosophie, d'accord avec la médecine et la raison, indique la source de toutes les causes qui rendent si communes dans

la société les affections spasmodiques ; la mort moissonnera encore bien des victimes avant qu'une réforme salutaire dans les plaisirs puisse remédier à tous les maux.

Convulsions.

L'imagination est effrayée quand on pense à la série de toutes les causes morales et physiques qui peuvent produire les convulsions. Depuis cinquante ans, on a beaucoup écrit sur ces maladies, et on n'en peut plus donner aucune description nouvelle. Consultez Forestus, Mercurialis, Sylvaticus, Solenander, Lœlius a Fonte, Henricus-ab-Heerz, Hoffmann, &c. Il y a dans les maladies comme dans tous les objets d'histoire naturelle, des ressemblances qui peuvent les faire confondre; mais le praticien un peu exercé ne s'y trompe jamais. Dans l'épilepsie c'est toujours la tête qui est affectée, tandis que l'abdomen et le gosier le sont dans l'hystérie. Dans les convulsions proprement dites, la tête ne paroît pas affectée, mais bien les différentes parties du corps, les resserremens de la poitrine semblent tenir au-dehors. Ces différens symptômes sont très-importans à distinguer pour la pratique, le traitement en est tout différent.

Une femme qui aimoit beaucoup ses plaisirs, perdit à trente ans un fils qu'elle idolâtroit ; elle devint extrêmement sensible, et tomba dans les convulsions les plus effrayantes. Lorry rapporte l'avoir vue pendant quatre à cinq heures dans cet état ; après elle retournoit à ses amusemens et à ses danses ordinaires. Les muscles externes étaient seuls affectés, la tête restoit libre. (*Melancolia nervosa.*)

Une jeune personne de dix-huit ans, délicate et bien réglée, avoit éprouvé une fièvre tierce, puis une hémoptysie et tomboit dans les convulsions les plus violentes, il y avoit distorsion des membres, et hoquet. Ces paroxismes se répétoient plusieurs jours de suite. On commença le traitement par les bains, le kina, les antispasmodiques, mais inutilement. On découvrit alors que la jeune personne avoit une inclination cachée à laquelle les parens s'étoient opposés. Le médecin dit à ceux-ci ce qui se passoit : on permit les entrevues honnêtes avec le jeune homme, et les convulsions diminuèrent ; il ne resta plus qu'un léger spasme qu'on dissipa par les antispasmodiques. (*Mémoires de la Société de médecine de Copenhague.*) Cette histoire est suivie de cinq autres, dans lesquelles les malades contractèrent les convulsions en voyant les personnes qui en étoient affectées ; elles guérirent par l'isolement. On sait de quelle manière Boerrhaave arrêta dans l'hôpital de Harlem, des convulsions qui, chez les enfans, sembloient se propager par une sorte de contagion. Il menaça

de brûler avec un fer rouge qu'il tenoit à la main, le premier qui tomberoit, et aucun n'en fut depuis attaqué. Il est vraisemblable que le même remède auroit réussi chez les convulsionnaires de Saint-Médard à Paris, et plus anciennement encore chez les Ursulines de Loudun, dont l'imagination frêle et mobile étoit habilement mise en jeu par des préjugés de religion et les intrigues du fameux cardinal de Richelieu. (*Pinel.*)

Baumes de Montpellier, a fait un très-bon ouvrage sur les convulsions dans l'enfance, leurs causes et leur traitement. (Paris, 1789.) Il propose encore comme moyens prophylactiques, les exercices gymnastiques, et une éducation éloignée de toute mollesse, et propre à fortifier le corps. Toutes les convulsions regardées comme maladies primitives, peuvent se rapporter à trois espèces, en n'attribuant avec juste raison qu'à un petit nombre de causes leurs nombreuses variétés.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Convulsions par cause interne.*

Causes excitantes. Hémorragie supprimée, état de pléthore et dentition chez les enfans, rétention du mœconium chez les nouveaux-nés, poisons pris à l'intérieur, vers intestinaux, flatuosités, exanthèmes répercutés, virus variolique, ulcères ou cautères supprimés, accouchemens laborieux, épanchement dans le cerveau ou l'intérieur du crâne, vive sensibilité, chagrins concentrés, accès de jalousie, abus des plaisirs vénériens avec les femmes, et onanisme.

Symptômes. Convulsions alternatives de divers muscles soumis à l'influence de la volonté, variétés des mouvemens qui en naissent, suivant que l'affection porte sur les muscles des membres abdominaux ou thorachiques, ou bien sur ceux qui revêtent la poitrine, la tête ou l'abdomen ; de là une variété infinie d'inflexions, de positions du corps, ou de gesticulations, mais point de perte de connoissance comme dans l'épilepsie, quelquefois seulement délire passager, gai ou sérieux, extravagant ou mélancolique, les muscles soumis aux mouvemens vitaux, presque point ou très-peu affectés.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Convulsions par cause externe.*

Causes excitantes. Luxation ou fracture des os, distension des fibres musculaires, ou des nerfs, plaies, exostoses, carie des os, inspiration du gaz acide carbonique, douleur ou piqûre à l'extérieur.

Symptômes. Ils sont ordinairement circonscrits aux parties affectées, mais les paroxismes ne sont point marqués par le délire, et ils cessent lorsque la cause irritante n'agit plus.

TROISIÈME ESPÈCE. *Convulsions par cause morale.*

Causes excitantes. Education molle et efféminée, vie sédentaire, abus des plaisirs du mariage, sensibilité très-vive, chagrins profonds, terreur, emportement de colère, vue de personnes en convulsions.

Symptômes. Mêmes variétés que dans l'espèce première, mais les paroxismes se renouvellent pour les causes les plus légères et peuvent devenir habituels. On ne peut y remédier que par un changement dans la manière de vivre.

L'anatomie est très-importante pour bien décrire les convulsions, sur-tout celles qui ne sont pas absolument nerveuses. Lorry dans son *Traité sur la Mélancolie nerveuse*, a singulièrement approfondi la troisième espèce; on doit le consulter, et l'on en retirera le plus grand fruit.

Traitement. Il doit être varié suivant la cause qui produit les convulsions. Dans celles qui proviennent du virus variolique, il faut présenter les enfans à l'air libre, les débarrasser des couvertures qui les tiennent trop chauds, et leur faire prendre quelques gouttes d'éther. Dans les convulsions qui surviennent chez les enfans à l'époque de leur accroissement ou de la dentition, le célèbre Alphonse Le Roi vante beaucoup l'application d'une ou de deux sangsues derrière l'oreille pour dégorger le système capillaire cérébral. Il rapporte dans son excellent ouvrage, intitulé *Médecine maternelle*, une infinité d'observations où ce moyen lui a réussi comme par enchantement. Lorsque l'on soupçonne la présence des vers, on a recours aux anthelmintiques connus, à la décoction de mousse de Corse, à quelques grains de mercure doux, au suc de citron dans l'huile ou le vin, aux amers en boisson, aux cataplasmes d'absynthe sur l'ombilic, à une ou deux gouttes d'huile de cade, et généralement aux toniques, qui sont tous vermifuges, en tant qu'ils fortifient le canal intestinal. Lorsque les convulsions viennent de cause morale, c'est l'application des règles de l'hygiène qu'il faut mettre en usage, en faisant changer de climat et de manière de vivre. Si elles tiennent à une contrariété d'inclination, il faut la faire cesser. On connoît le remède des hémorragies supprimées, des luxations et des abus des plaisirs qui peuvent donner naissance aux convulsions. C'est toujours à leur cause première qu'il faut recourir, pour pouvoir les combattre avec avantage, et administrer les remèdes appropriés. Tous les calmans, les bains, les saignées, les antispasmodiques sont indiqués dans une affection nerveuse, où le malade est pléthorique, ou d'une sensibilité extraordinaire. L'eau de veau, de poulet, le régime végétal, la prohibition des alimens

épicés, des liqueurs et du café, doivent faire partie du régime. Le camphre uni au nitre, le musc, le castoreum, le tilleul, la pivoine, la feuille d'oranger, la racine de valériane sauvage, le gui de chêne, l'extrait aqueux d'opium, l'éther, les gouttes anodynes d'Hoffmann, les bains, sont les meilleurs calmans. Mais dans les convulsions d'hystérie, l'assa-fétida en bol ou en lavement, à la dose de deux gros, l'emporte sur les autres remèdes.

Epilepsie ou *Mal caduc.*

Parmi les exemples rapportés par les auteurs, il n'y en a pas de plus multipliés et de plus nombreux que dans les *Maladies des nerfs* par Tissot; il a consacré un volume entier à l'épilepsie, et l'on y trouve tout ce qui est relatif à ses différentes causes, à son caractère particulier, et au traitement qui lui convient; la partie descriptive est néanmoins un peu négligée. Pinel rapporte qu'étant médecin à Bicêtre, il voulut examiner dans une salle de quarante-cinq épileptiques, toutes les différentes variétés de cette affreuse maladie, mais il ne put tenir long-temps contre un aussi triste spectacle; comme il craignoit même d'être trop vivement ému, il se contenta de faire transporter six malades dans les infirmeries. Dans toutes les attaques, il a vu abolition des sens, mouvemens convulsifs, et presque toujours écume à la bouche (1).

Très-souvent on confond les accès hystériques avec les épileptiques; mais d'après ce que nous dirons de ces deux maladies, quant à leurs caractères spécifiques, il sera impossible de les confondre. La manie se complique quelquefois avec l'épilepsie; sur deux cents insensés de Bicêtre, il y en a toujours de douze à quinze épileptiques, et presque tous, à la suite d'accès répétés, tombent dans la démence. Dans la neuvième épître de Morgagni, on voit une histoire assez bien détaillée, d'un prêtre âgé de soixante-douze ans, qui éprouvoit des accès d'épilepsie. La maladie s'annonçoit par des douleurs à l'hypocondre gauche; et toutes les fois qu'il en étoit attaqué, il sentoit comme une espèce de vapeur qui s'élevoit de cette partie; puis survenoit la perte de connoissance avec les mouvemens convulsifs des yeux, des membres, le gonflement de l'abdomen, de la poitrine et du cou. (C'est dans le moment que les malades paroissent suffoqués que les accès cessent.) Ce prêtre avoit eu recours aux évacuans, aux saignées, aux sangsues; les diurétiques rendoient les attaques

(1) Mahomet étoit épileptique, et il avoit appris à une colombe à venir le béqueter durant l'accès, afin de persuader au peuple qu'il communiquoit avec le Saint-Esprit.

plus violentes. Un grain d'opium pris tous les soirs, lui procuroit un sommeil tranquille. Il paroît que c'étoit par l'excès de l'étude que ce prêtre avoit contracté sa maladie.

Hoffmann parle d'une fille pléthorique de douze ans, qui après une terreur subite, eut un accès épileptique. Un stylet introduit dans la narine donna lieu à une hémorragie, ce qui amena la rémission de la maladie.

Un enfant de trois ans eut des croûtes laiteuses, on les tarit par les astringens; il devint languissant, sujet à des terreurs paniques, à des réveils en sursaut, à des refroidissemens des mains et des pieds. Tout à coup pâleur de la face, roideur des membres, écume à la bouche, respiration difficile, mouvemens convulsifs, et grincement des dents. Les vésicatoires à la nuque étoient le remède indiqué.

Une jeune personne très-bien née, eut à l'âge de dix-huit ans, une inclination; elle fut contrariée par un parent qui voulut attenter à sa pudeur; elle tomba dans les plus profonds chagrins. On lui donna trois onces de sulfate de magnésie; et on répéta la même dose trois jours après; on administra ensuite trois grains d'émétique. On doit bien penser quels effets cela dut produire sur une jeune personne très-sensible; elle éprouva dès-lors des vomissemens et les convulsions les plus affreuses, qui se renouvellent aujourd'hui trois ou quatre fois par jour. On a donné tous les antispasmodiques, mais inutilement. La maladie est évidemment due à l'irritation de l'estomac; les calmans, les secours de l'hygiène et les voyages, sont les seuls moyens à employer. La jeune demoiselle est parfaitement bien réglée, ainsi, il n'y a point d'hystérie; quelquefois elle éprouve une sensibilité si vive dans la vue, l'oreille et l'odorat, qu'elle tombe en convulsion, exposée à une lumière, à une odeur, ou à un bruit un peu fort. (*Pinel.*)

Première espèce. *Epilepsie idiopatique*, ou *essentielle.*

Causes excitantes. Une disposition héréditaire, suppression de quelque hémorragie, ou d'une affection cutanée psorique par exemple, excès des liqueurs alkoolisées ou des jouissances de l'amour, un état pléthorique, une irritabilité externe des muscles, exostoses vénériennes des os du crâne, épanchement lymphatique dans le cerveau.

Symptômes. Quelquefois l'attaque est brusque, d'autres fois précédée de vertiges, de cardialgies, d'assoupissement, d'une couleur plus vive et plus animée de la face. Elle commence par une perte de connoissance, chute, si l'on est debout, renversement du corps, distorsion des yeux par des contractions involontaires des muscles de cet organe, convulsions des membres abdominaux et thorachiques, gonflement successif

de l'abdomen, de la poitrine et du cou, avec un sentiment de strangulation, visage d'une couleur de pourpre ou violet, la durée est en général de cinq à vingt minutes. Retour régulier ou irrégulier des attaques, et durant leur intervalle, morosité sombre ou tristesse.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Epilepsie sympathique.*

Causes excitantes. Tout âge, tout sexe, toute constitution sont susceptibles de cette espèce.

Symptômes. L'attaque est précédée d'un chatouillement, d'une douleur ou d'un engourdissement dans la partie qui est comme le foyer de la maladie. Toutes les parties du corps peuvent être le siége d'où s'élève la vapeur épileptique, et dès qu'elle est parvenue à la tête, perte totale de connoissance, et invasion de tous les symptômes décrits dans la première espèce.

TROISIÈME ESPÈCE. *Epilepsie morale ou par accident.*

Causes excitantes. Forte contention d'esprit, chute sur la tête, douleurs excessives de coliques, des dents, vers intestinaux, poisons, tristesse profonde, colère et frayeur subite, sur-tout dans l'enfance, le simple spectacle d'une attaque d'épilepsie.

Symptômes. On éprouve d'abord les effets généraux propres aux différentes causes qui les occasionnent, puis perte de connoissance, mouvemens convulsifs des yeux et tous les symptômes de la première espèce.

Dans l'épilepsie maniaque, les malades entrent en fureur et semblent avoir tous les symptômes de la rage; elle est des plus funestes, et il n'y a point d'exemples de guérison. Dans la petite vérole, dans la syphilis avec des exostoses au crâne, dans l'hydrocéphale, il y a des accès épileptiques, et alors ils ne sont que les symptômes de ces différentes maladies.

La physiologie a répandu beaucoup de lumières sur la nature de l'épilepsie; on voit qu'il y a une cause irritante; mais on ne peut expliquer la périodicité de cette maladie. Dans l'ouverture cadavérique on trouve quelquefois des épanchemens, des concrétions osseuses; mais d'autres fois on ne trouve rien. Il faut lire et méditer la neuvième Epître de Morgagni, dont nous avons déjà parlé.

Traitement. Depuis long-temps on a employé la valériane dans cette maladie, et beaucoup de praticiens vantent son efficacité. Mais Locher, de Vienne, ayant fait de nombreuses expériences dans un hôpital consacré au traitement de l'épilepsie, a obtenu de plus heureux effets du camphre, du quinquina et de l'opium. Les feuilles d'orangers, soit en poudre, soit en décoction, ont été le remède qui a le mieux

réussi. Pinel a administré avec succès des bols de camphre, de quinquina et de quelques grains de cannelle en poudre. Mais l'on sent bien que suivant la nature de l'épilepsie, il faut varier le traitement. Les saignées, les lavemens laxatifs, les rafraîchissans et un régime sévère, sont indiqués, lorsque l'épileptique est d'une constitution forte et vigoureuse, et qu'il a fait excès des plaisirs de la table et de l'amour. On emploie les vésicatoires, les épispastiques, les anti-vermineux, s'il y avoit quelque métastase d'affection cutanée ou présence de vers dans le canal intestinal. On rappelleroit, au besoin, les hémorragies supprimées, on calmeroit par les anti-spasmodiques, les anodyns, l'excessive sensibilité des nerfs, et l'on tâcheroit de dissiper par des distractions agréables la tristesse ou l'ennui, trois sources ordinaires de l'épilepsie. Chez les enfans glaireux et atones, le vomitif a souvent guéri l'épilepsie, de même que l'apparition des règles chez les filles nubiles; mais elle est presque toujours incurable, lorsqu'elle se prolonge au-delà de cette première époque sexuelle. Il n'y a pas de maladie contre laquelle on ait publié plus de prétendus spécifiques. Ainsi, on a conseillé tour-à-tour l'infusion ou la décoction de pois chiches rôtis et réduits en poudre, le gui de chêne qui étoit en vénération chez les Gaulois, et dont les Druides faisoient un mystère ; le suc d'oignons blancs (ce remède nous vient, dit-on, des Sauvages), et mille autres que la superstition et le charlatanisme ont tour-à-tour accrédités. Je pense que dans cette maladie une confiance extrême en un remède est très-utile, et que les amulètes ne sont pas dépourvues, en ce sens, d'efficacité. Une forte impression sur le physique comme sur le moral, suffit souvent pour arrêter la maladie. Quarin rapporte l'exemple d'une jeune personne très-sensible à la musique, et qui, par ce moyen, prévenoit toujours ses attaques. Un flacon rempli d'alkali volatil bien concentré (ammoniaque), et mis sous les narines lorsque l'accès s'annonce, le prévient presque toujours par la forte impression que ce fluide excite sur l'organe de l'odorat. Il faut avoir soin de renouveler souvent l'alkali volatil, parce que s'il étoit affoibli par des inhalations successives, il seroit sans effet. Je crois qu'en pareil cas une forte pince ou une piqûre pourroit aussi réussir. Le moxa appliqué sur la partie d'où s'élève l'espèce de vapeur qui va ensuite frapper la tête ou la ligature et la coupure du nerf de cette partie, ont souvent fait cesser la maladie, ainsi que Portal l'assure. La valériane sauvage, surtout la racine réduite en poudre à la dose d'un gros par jour, la pivoine mâle, le musc, l'assa-fœtida, ne doivent pas être négligés. Dans l'épilepsie héréditaire, les anti-scor-

butiques, réunis aux mercuriaux, sont employés avec succès par Portal. L'ustion du crâne vers la partie antérieure de la suture sagittale, et l'application des aimans artificiels, ont opéré quelquefois la guérison de l'épilepsie. L'huile animale de Dippel, unie à l'opium gommeux, a également réussi, lorsque la maladie étoit périodique. Dans l'épilepsie il faut saigner, et ne pas attendre le retour des accès. Si l'assoupissement duroit long-temps, il faudroit ouvrir la jugulaire, ordonner les demi-bains ou les bains des pieds, les sangsues derrière les oreilles, au vagin, sur-tout si les règles ne coulent pas, ou si la malade étoit à l'époque critique; dans le cas où les hémorroïdes seroient supprimées, on appliqueroit les sangsues à l'anus. Portal guérit une femme enceinte qui étoit sujète à l'épilepsie, par une saignée. Il faut en général tenir le ventre libre et éviter la constipation qui donne lieu aux accès. On m'a assuré que le sel mis dans la bouche, les calmoit subitement.

Hystérie ou *Maux de nerfs.*

Beaucoup d'auteurs, tels qu'Arétée, Montanus, Mercurialis, en ont traité séparément; mais Whytt a confondu cette maladie avec les autres affections nerveuses (1). Il y a des observations très-curieuses dans la dissertation de M. Duvernoy (2), la maladie y est très-bien décrite, ainsi que le traitement.

Une jeune personne qui n'avoit pas ses règles à seize ans, commença à éprouver des vomissemens très-abondans; on employa un purgatif qui les fit cesser; mais la malade sentit une espèce de volutation dans le canal intestinal, qui, remontant par l'estomac, venoit gagner la gorge. On employa la saignée et le nitre; les accès se calmèrent, et finirent par ne plus se reproduire sans cause occasionnelle; la maladie cessa peu à peu par l'établissement des règles.

Dans le *Collegium casuale* de Stahl on trouve l'observation d'une femme pléthorique, sujète à la colère et à un dérangement de la menstruation, suite d'un défaut d'écoulement des lochies. La malade éprouva tous les accès d'hystérie. Les causes les plus légères la faisoient tomber sans connoissance, et elle avoit les yeux ouverts et une convulsion des muscles fléchisseurs du pouce, ce qui fit rapporter sa maladie à une épilepsie utérine. Cette circonstance n'est pas rare; il y a des hystéries, où il y a des convulsions très-fortes.

(1) *Traité des Maladies nerveuses, hypocondriaques et hystériques* de Robert Whytt, *traduit de l'anglais*. Paris, 1777.

(2) *Dissertation sur l'Hystérie*. Paris, an 9

Le gonflement de l'abdomen, la constipation ou une dépression des muscles abdominaux sont des caractères constans de cette maladie; il y a quelquefois des palpitations, des vertiges, des mouvemens convulsifs, des suspensions de la respiration; mais ce ne sont que des symptômes accessoires.

Les *Ephémérides des Curieux de la Nature* rapportent un exemple d'hystérie, qui fut pris pour une possession du démon. Les bains aromatiques, les ferrugineux et l'ammoniaque à l'intérieur, rétablirent la malade sans exorcisme. Cette personne éprouvoit des borborygmes, la tuméfaction extrême du ventre, la perte de la respiration, des contorsions et distorsions des membres et du corps, et alors il n'est pas étonnant que le vulgaire ait attribué sa maladie à des causes extraordinaires.

Parmi les exemples d'hystérie simple, il n'y en a pas de plus intéressant que celui que rapporte Pinel (1). Une jeune fille d'un teint brun, d'une constitution forte et saine, tombe à l'âge de dix-sept ans, sans aucune cause connue, dans une sorte de démence, ou plutôt dans une suite d'actes d'extravagance, qui consistoient à parler seule, sauter, déchirer ses habits, les jeter au feu. Cet état dure cinq mois et disparoît durant l'été par la dissipation et de fréquens voyages à la campagne, qui furent suivis d'une éruption des menstrues; mais après une rétention de trois mois de cette évacuation périodique, il se manifesta des accès d'hystérie qui se renouveloient tous les mois. D'abord dégoût pour ses occupations ordinaires, fréquence de pleurs versés sans cause, air sombre, et taciturne bientôt après, perte de l'usage de la parole, visage très-coloré, resserrement spasmodique au cou, et sentiment d'une sorte de strangulation, engorgement des glandes salivaires; et, dans la suite, salivation abondante, comme dans l'usage du mercure; alors impossibilité d'ouvrir la bouche, roideur tétanique dans tout le corps, pouls à peine sensible, ventre constipé, urines limpides. Ces symptômes durent trois ou quatre jours; abstinence absolue, ensuite voracité singulière, et tout revient à l'état naturel. Les accès se renouvellent avec la même violence dix à douze jours après. Les menstrues ne couloient pas depuis cinq mois; mais le 3 nivôse an 5 elles reparurent. L'éruption étoit encore retardée le mois suivant; Pinel prescrivit les pédiluves irritans pendant quelques jours, des boissons émulsionnées et quelques clystères d'une dissolution d'assa-fœtida. Le 12 pluviôse, les règles parurent, et tous les symptômes spasmodiques cessèrent; mais il restoit une espèce de stu-

(1) *Nosographie Philosophique*, tome 3, pag. 100, 101 et 102.

peur et d'insensibilité, point de déjections depuis huit jours, nulle trace de voracité qui s'étoit manifestée, air sombre, taciturne, obstination à garder le lit, refus de nourriture, excepté quelques rôties trempées dans du vin et du sucre. Alors Pinel prescrivit des courses dans une voiture, ouverte de tous côtés, et quelques jours après déjections très-dures rendues après les efforts les plus violens, retour gradué de l'appétit, et rétablissement des forces. L'évacuation a paru à l'époque ordinaire; de temps en temps quelques demi-bains aromatiques, et du moment qu'elle a été régularisée, plus de rechutes. Le mariage a ensuite confirmé la guérison, en remplissant le vœu de la nature.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Hystérie simple.*

Causes excitantes. Emotions vives et fréquentes, sensibilité physique et morale excessive, abus des plaisirs, conversations ou lectures voluptueuses, privation des plaisirs de l'amour, après en avoir long-temps joui, diminution ou suppression des règles ou des fleurs blanches, la jalousie.

Symptômes. Ceux qui précèdent l'accès, sont des bâillemens, des vertiges, des engourdissemens des membres, des urines limpides, une rougeur et pâleur alternatives du visage, des éclats de rire immodérés sans cause ou des pleurs involontaires. (Lorsque l'accès se déclare, il faut porter ses vues sur deux ordres de symptômes qui ont rapport, les uns à l'abdomen et les autres à toutes les parties du corps.) Au moment de l'accès, sentiment d'une boule qui semble partir des environs de la matrice, se porter ensuite sur l'estomac et les parties supérieures, avec danger de suffocation, gonflement extrême du ventre, ou tension et dépression de ses parois, constipation opiniâtre.

Symptômes généraux. Pouls petit et irrégulier, palpitations du cœur, refroidissement des pieds, de la surface du corps, puis gonflement de la poitrine, du cou, perte absolue de connoissance, mouvemens convulsifs et irréguliers des muscles, de la tête et du tronc ou leur roideur tétanique; enfin dans les accès les plus violens, suspension de la circulation et de la respiration, mort apparente ou réelle, ce qui arrive très-rarement. Les attaques très-violentes peuvent durer deux ou trois jours, et donner lieu à des méprises funestes par des enterremens précipités (1).

(1) C'est sur-tout dans les morts, suites des affections nerveuses hystériques, qu'il faut être en garde contre les sépultures précipitées. Nul doute que beaucoup de femmes mortes en apparence n'aient été enterrées vivantes. Le défaut de sensibilité, de respiration et de circulation, n'est pas un signe infaillible de la mort; il n'y

L'anatomie et la physiologie peuvent répandre des lumières sur cette maladie, par les influences sympathiques de l'uterus, avec toutes les autres parties du canal alimentaire et du système cérébral. On doit bien étudier les caractères des différentes hystéries composées, telles que l'hypocondriaque, la mélancolique et la maniaque, pour ne pas les confondre, et se conduire en conséquence pour la guérison.

Traitement. Il doit être relatif aux causes qui ont pu produire la maladie. Hippocrate a conseillé le mariage aux vierges hystériques, et c'est là le seul remède qui convienne aux femmes qui ont du tempérament et aux jeunes veuves. Il est des titillations de certaines parties qui font cesser subitement les accès. Macbride guérit une femme qui sembloit morte, en ordonnant à son mari de remplir les devoirs conjugaux. Les religieuses et autres personnes vouées au célibat et à la continence, étoient fort sujettes aux attaques d'hystéricisme; mais ici le médecin ne pouvoit jamais conseiller la pratique de Macbride. Lorsque les symptômes sont très-peu intenses, ils se terminent d'eux-mêmes au moyen de quelques frictions sur les parties éloignées, pour exciter la sensibilité, et de quelques substances fétides respirées en vapeur. Un clystère avec une dissolution d'assa-fœtida, à la dose d'un ou deux gros, ou une fomentation faite avec le vinaigre sur la région épigastrique, font cesser les accidens du resserrement du gosier et de la strangulation. Un lavement d'eau froide, comme anti-spasmodique, réussit assez souvent. Pinel dit que ces attaques sont exaspérées par l'acide acétite (*vinaigre radical*), l'ammoniaque ou l'alkali. On a recours aux irritans externes les plus énergiques, lorsque les fonctions de la vie, comme la circulation et la respiration sont suspendues; c'est alors qu'il faut, pour ainsi dire, tourmenter la malade par les stimulans les plus forts, et si l'éther, l'alkali volatil, l'essence de rose ne font plus d'impression sur l'organe de l'odorat, il faut employer des titillations *in vestibulo uteri*: ce dernier moyen est quelquefois l'ancre de salut. Une fois que la malade peut avaler, quelques cuillerées d'eau de fleurs d'orange, de tilleul, sont très-utiles; durant les accès, des linges bien chauds appliqués sur l'estomac, sur les pieds, m'ont réussi très-souvent. M. Giraudy, médecin de l'hospice national de Charenton, rapporte plusieurs exemples d'hystérie, guérie par l'eau de goudron, deux pintes

---

a qu'un seul signe certain, c'est la décomposition putride. Tant que la pourriture ne s'est pas manifestée, le corps, fût-il froid comme glace, il ne faut pas désespérer de le rappeler à la vie, après une attaque d'hystéricisme; c'est aux hommes de l'art à éclairer la police sur ce point, pour différer la sépulture en pareil cas.

par jour, continuée deux à trois mois. On approprie les remèdes à la cause qui a pu produire l'hystérie, et l'on ne néglige point, pour prévenir la nature des accès, l'exercice à pied, à cheval, en voiture, la navigation, une manière de vivre régulière, l'abstinence des plaisirs énervans, et tout ce qui, en dissipant la tristesse, peut procurer plus de calme et de joie à l'esprit. Si l'on soupçonnoit que l'hystérie tient à une foiblesse constitutionnelle, c'est alors que l'on conseilleroit l'usage des toniques, comme les pilules d'acier combinées au quinquina, les eaux minérales ferrugineuses; on pourroit aussi varier à son gré les formules de Sydenham, et nul doute qu'elles ne puissent être utiles en bien des circonstances. Voici quelle étoit sa pratique : il faisoit tirer du bras droit huit onces de sang, et faisoit faire un emplâtre pour appliquer sur le nombril, avec trois gros de galbanum dissous dans la teinture de castoreum, et deux gros de gomme tacamahaca. Le lendemain matin il donnoit à la malade quatre pilules purgatives, dans lesquelles entroient deux scrupules de pilules cochées majeures, deux grains de castoreum pulvérisé et quatre gouttes de baume du Pérou. Il réiteroit pendant deux ou trois jours les mêmes pilules; on les suspendoit suivant la foiblesse de la malade ou les effets qu'elles produisoient. Il ordonnoit aussi un julep hystérique composé de trois onces d'eau de cerises noires, de rhue et de bryone, et de demi-gros de castoreum dans un nouet suspendu dans la bouteille, avec la quantité nécessaire de sucre candi. La malade prenoit cinq cuillerées du julep dans toutes ses foiblesses; et si le paroxisme étoit considérable, il mettoit vingt gouttes d'esprit de corne de cerf dans la première dose. Après l'usage des pilules purgatives, Sydenham donnoit les suivantes : limaille d'acier, huit grains; extrait d'absynte Q. S. pour deux pilules, que la malade avaloit de grand matin, et autant à cinq heures après midi, buvant par-dessus chaque prise un petit verre de vin d'absynte, et cela pendant trente jours. Quelquefois il les remplaçoit en donnant un scrupule en trois pilules d'un mélange de quatre onces de limaille d'acier et autant d'extrait d'absynte, le matin à cinq heures et le soir à la même heure; ou bien il formoit un électuaire avec une once de conserve d'absynte romaine et d'écorce d'orange; demi-once d'angélique confite, de noix muscade et de thériaque; gingembre confit, deux gros, et sirop d'écorce d'orange Q. S., puis il prenoit un gros et demi de cet électuaire huit grains de limaille d'acier, porphyrisée, quantité suffisante de sirop d'écorce d'orange, pour un bol que la malade prenoit le matin et autant le soir, buvant par-dessus un petit verre de vin d'absynte. Il

formoit encore des pilules hystériques fétides avec un gros et demi de myrrhe et de galbanum, quinze grains de castoreum, baume du Pérou Q. S., pour faire douze pilules de chaque gros de ce mélange, dont la malade prenoit trois tous les soirs, et buvoit par-dessus quatre cuillerées d'eau de bryone. Si les pilules lâchoient le ventre, Sydenham leur substituoit trois pilules le soir, faites au nombre de trente d'un gros de castoreum, d'un demi-gros de sel volatil de succin, et d'extrait de rhue Q. S. Les urines claires, rendues en abondance durant le paroxisme, sont, d'après l'Hippocrate anglais, le signe pathognomonique de l'hystérie. Il conseille la thériaque, prise fréquemment et pendant long-temps, et recommande sur-tout son laudanum, lorsque le vomissement de matières verdâtres et la diarrhée sont portés à un point alarmant; l'émétique qu'on administreroit en pareil cas sur les fausses apparences d'un embarras gastrique, pourroit devenir funeste. L'hystérie cause quelquefois l'apoplexie après un accouchement laborieux ou une passion violente; elle produit des convulsions qui simulent l'épilepsie; en se fixant sur un point extérieur de la tête, elle forme ce qu'on appelle le clou hystérique et est accompagnée de vomissemens énormes. Quelquefois ce sont des palpitations violentes ou une toux continuelle sans expectoration. L'hystérie peut se jeter sur le colon, et y causer une douleur insupportable, qui ressemble à la passion iliaque. La malade vomit alors une quantité excessive de bile verte, et elle est dans les plus grandes alarmes sur sa vie, ce qui est un signe inséparable de sa maladie; ou bien elle produit une douleur très-cruelle au rein, et qui a tous les caractères d'une colique néphrétique avec des vomissemens affreux; si la vessie est attaquée, il y a suppression d'urine; si c'est l'estomac, vomissemens continuels d'une matière porracée; et si ce sont les intestins, diarrhée; mais ces deux symptômes sont sans douleur. L'hystérie ne se borne pas seulement aux parties internes, elle attaque quelquefois les mâchoires, les épaules, les mains, les cuisses, les jambes, et y cause tantôt une douleur, tantôt une enflure dont celle des jambes est la plus remarquable (on la distingue de l'enflure des hydropiques, en ce que celle de ceux ci est plus considérable le soir, et conserve l'impression du doigt, tandis que l'enflure de l'hystérie est plus considérable le matin, et ne conserve point l'impression du doigt). Les dents, quoique saines, peuvent aussi être travaillées des plus violentes douleurs; mais la douleur au dos est le symptôme le plus constant. L'hystérie ressemble donc à un Protée, qui peut se masquer sous toutes les formes, et il faut l'œil le plus exercé pour ne

pas la confondre avec d'autres maladies, et être entraîné à de faux principes de traitement. En général, les praticiens d'aujourd'hui négligent trop l'opium dans toutes les affections spasmodiques; Cullen et Sydenham le regardent comme le seul spécifique; administré en clystère, lorsque la malade ne peut avaler, il fournit un moyen de rompre le spasme; c'est ainsi qu'un lavement de tabac a souvent réussi. On pourroit, selon le besoin, donner la décoction de deux têtes de pavot, de feuilles de morelle, de laitue montée, et l'on peut être sûr de retirer de bons effets de tous les clystères narcotiques, on ne néglige point les bains. J'ai vu souvent employer la saignée; mais il est à craindre que si les accès se répètent souvent, on n'affoiblisse la malade, et on ne finisse par rendre l'hystérie constitutionnelle. Une jeune personne sujette pendant deux ou trois ans à des attaques nerveuses avant son mariage, et qui continuèrent encore long-temps après, n'en a été complètement délivrée que par l'invasion d'une fièvre adynamo-ataxique, qui la mit aux portes du tombeau. Depuis cette époque l'hystérie n'a plus reparu.

Tétanos ou *Convulsions avec roideur des muscles.*

Cette maladie se place naturellement parmi les affections spasmodiques, et elle n'est qu'une modification des convulsions. Arétée a donné une très-bonne description des tétanos, mais elle n'est pas complète, et les progrès de la médecine moderne ont beaucoup augmenté nos connoissances à cet égard. L'ouvrage de Trnka, *Commentarius de tetano*, est le plus complet qui ait été encore publié; il contient deux cent vingt observations, dégagées de toute espèce de théorie, et uniquement consacrées à la partie descriptive et médicamentale. Le siége du tétanos paroît être dans le système musculaire, et cela peut varier d'une manière indéfinie. Il peut être borné aux muscles de la mâchoire inférieure, ou à ceux du cou, ou bien frapper tous les membres d'immobilité et de roideur. Son invasion est quelquefois brusque, d'autres fois lente. Un des côtés de la région épigastrique, l'abdomen, ou les extrémités, peuvent être affectés de douleurs. Il n'est pas rare de voir des syncopes, des tremblemens des membres, des distorsions de la face, et des courbures du corps en avant, en arrière, ou sur un des côtés, en forme d'arc. La couleur du visage est tantôt pâle, tantôt rouge; les yeux sont languissans, fixes, avec des mouvemens convulsifs. Il y a tension de l'abdomen, contractions vives des muscles, et douleurs vives: intégrité des fonctions intellectuelles, ou délire complet, lésion de la voix, de la digestion, de la respiration; la terminaison de l'accès s'annonce par un prurit à l'épine du dos, et le

sentiment d'une sorte de liquide qui descend dans la moelle épinière. Les poisons donnent quelquefois naissance au tétanos. Vepfer (1), qui est peut-être le médecin le plus profond qui ait jamais existé, rapporte l'exemple d'un enfant de huit ans, qui ayant mangé de la racine de ciguë vireuse, tomba dans une affection tétanique, et mourut dans cet état. Le tétanos produit par les poisons se borne quelquefois au trismus. Pinel dit en avoir vu trois exemples chez des enfans empoisonnés avec les baies de belladona; il leur donna un grain d'émétique, et l'évacuation guérit la maladie. En Amérique, les nouveaux-nés, sur-tout chez la race nègre, sont sujets au tétanos les neuf premiers jours de leur naissance. Il est tantôt partiel, tantôt universel. Il paroît que c'est l'impression de l'air qui occasionne cette maladie aux négrillons. Un nègre qui avoit eu une affection péripneumonique, s'étant imprudemment exposé à l'air froid, eut un tétanos.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Tétanos des nouveaux-nés en Amérique.*

Causes excitantes. Habitation des îles de l'Amérique; sensibilité extrême les premiers jours de la naissance; impression du froid ou vent de mer.

Symptômes. Agitation; cris involontaires; difficulté de prendre le sein de la nourrice; resserrement de la mâchoire inférieure; quelquefois contraction simultanée des muscles extérieurs et fléchisseurs de toute l'habitude du corps, soit avec permanence, soit avec des retours plus ou moins réguliers ou irréguliers.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Tétanos par cause irritante externe ou traumatique.*

Causes excitantes. Contusion; luxation; blessure; irritation d'un filet nerveux; convalescence d'une fracture ou d'une blessure.

Symptômes constans. Bâillemens; douleurs dans différentes parties du corps, puis resserrement des mâchoires; roideur tétanique de certaines parties ou de toute l'habitude du corps, soit passagère, soit permanente. (Là se trouvent compris l'épistotonos et l'emprotostonos.)

Symptômes variés. Lésion des sens ou de l'entendement; tremblemens; salivation; syncope; altération plus ou moins marquée des traits de la face; visage plus ou moins coloré; lésion de la respiration ou de la voix, ou son intégrité parfaite.

(1) *De cicutâ aquaticâ.*

TROISIÈME ESPÈCE. *Tétanos par affection morale.*

Causes excitantes. Chagrins profonds; méditation assidue; frayeur vive; emportement de colère ; sensibilité morale très-vive.

Symptômes. Quelques-uns sont constans et attaquent certains muscles soumis à la volonté ; d'autres sont variables comme dans l'espèce précédente.

QUATRIÈME ESPÈCE. *Tétanos par cause irritante interne.*

Causes excitantes. Vers intestinaux ; poisons ; sucs dégénérés des voies alimentaires ; évacuations abondantes; métastases, fièvres.

Symptômes. Quelques-uns sont constans, d'autres sont variables, comme dans les espèces précédentes.

L'anatomie a fait disparoître tout le merveilleux attribué à cette maladie ; dans quelques cadavres, on trouve un foyer vermineux; dans d'autres, un épanchement lymphatique dans le cerveau, et chez plusieurs on ne trouve rien. La physiologie éclaire beaucoup sur la théorie du tétanos. (*Pinel.*)

Traitement. En partant de la détermination des espèces, on n'agit pas en aveugle, et alors on fait la médecine des causes, quoiqu'elles soient souvent fort obscures. Trnka rapporte plusieurs exemples où les antispasmodiques, les sudorifiques, le quinquina, le musc, le castoreum, l'opium, le mercure, ont produit d'heureux effets. Il parle d'un tétanos guéri par un emphysème artificiel. Chez les enfans affectés de tétanos, il faut toujours donner les vermifuges ; on les feroit vomir s'ils avoient avalé des poisons. Il faut se hâter de réduire les luxations et les fractures qui pourroient, en irritant les fibres musculaires ou nerveuses, occasionner la maladie. Dans certains cas, on élargit la plaie, on extrait les esquilles osseuses, et l'on coupe les filets nerveux. On auroit recours aux vésicatoires, aux purgatifs, si l'on soupçonnoit quelque métastase. Les antispasmodiques, les calmans, les anodyns, seroient administrés dans un tétanos qui viendroit d'affection morale. Les lavemens narcotiques, les préparations opiatacées seront très-utiles ; il faut les ordonner à forte dose, si l'on veut en obtenir de bons effets. Je crois que dans cette maladie, il faudroit encore tenter l'asphyxie, au moyen de l'acide carbonique; en détruisant l'irritabilité musculaire par la suspension momentanée de la vie, on pourroit, peut-être, anéantir pour toujours le germe des contractions spasmodiques. Un médecin allemand rapporte avoir guéri deux soldats affectés de tétanos, par le moyen des bains de lessive alkaline.

CHAPITRE III.

Anomalies des fonctions nerveuses.

Paralysie.

Les phénomènes de la contraction musculaire offrent des variétés infinies ; de-là des paralysies partielles, des tremblemens des membres, la danse de Saint-Guy, des resserremens spasmodiques de la poitrine, des oppressions, des palpitations du cœur, des lésions dans les organes digestifs, marqués par une faim vorace, ou un dégoût mortel, et tous les accidens de la boulimie et de la pyrose. D'autres fois c'est l'extinction totale de l'appétit vénérien, ou une sorte de fureur qui n'a plus de retenue ; une sensibilité exaltée des organes de la vue et de l'ouïe, ou bien leur affoiblissement et leur destruction. Voici quelques exemples du tremblement musculaire. Sylvaticus rapporte qu'un négociant qui avoit fait abus des eaux à la glace et des fruits relâchans, étoit tombé dans une si grande débilité qu'il ne pouvoit plus se tenir debout. Il fut guéri par le régime nourrissant et les toniques. Il parle encore des enfans d'une famille noble, dont les deux premiers furent bien portans, mais les seconds étoient rachitiques dès l'âge de quatre ans ; on ne put y remédier que par les toniques. Sylvaticus observe que la mère étoit très-foible, avoit eu une légère courbure de l'épine dans sa jeunesse. Le repos et l'inaction peuvent énerver l'action des muscles. Le même auteur rapporte, relativement à la paralysie, qu'un noble qui avoit fait des écarts de régime, fut frappé un jour dans sa voiture d'une paralysie des extrémités inférieures ; quatre mois après il eut aux mêmes parties une roideur tétanique, et le lendemain une contraction alternative des muscles extenseurs et fléchisseurs. On eut recours aux vésicatoires, aux ventouses scarifiées, aux onctions d'huiles essentielles, aux bains aromatiques ; mais toutes les fois que la débilité est par foiblesse indirecte, il est bien difficile d'y remédier. Les tremblemens, autres que ceux qui accompagnent la vieillesse ou la convalescence, sont produits par l'abus des liqueurs, des affections morales, &c ; ils peuvent passer à la danse de Saint-Guy. La vacillation vient de la foiblesse de la contraction des muscles extenseurs et fléchisseurs. Dans la danse de Saint-Guy, c'est la contraction imparfaite des muscles. Le côté gauche dans cette

maladie ainsi que dans la paralysie est le plus souvent affecté, peut-être parce qu'il est le moins nourri et le plus foible. La contracture ou l'immobilité des bras et des jambes dépend de la contraction spasmodique des fléchisseurs, les extenseurs étant dans le relâchement. Le torticolis est aussi une sorte de contracture. (*Pinel.*)

La paralysie peut être complète ou incomplète, générale ou particulière, suivant que la perte du sentiment et du mouvement, existe ou n'existe pas, et s'étend à toutes les parties du corps. Il arrive des fois qu'il y a hémiplégie ou paraplégie, c'est-à-dire paralysie de la moitié du corps en long, ou paralysie du corps en travers. Les convulsions qui surviennent dans une paralysie sont d'un bon augure. Il est rare de trouver des paralysies où le sentiment soit détruit et que le mouvement subsiste; mais il est plus commun de voir le mouvement perdu, et la sensibilité conservée. Portal assure avoir vu deux exemples de la première à l'Académie des sciences, un sur M. de la Condamine, et l'autre sur M. ***. Sauvages a multiplié les paralysies à l'infini. Le traitement doit être à-peu-près le même quelle que soit l'espèce de paralysie que l'on a à traiter; il n'y a que du plus au moins. Les paralysies par pléthore sont les plus communes; elles précèdent ou accompagnent presque toujours l'apoplexie. Les piqûres des nerfs, leur section, les rhumatismes, les fièvres intermittentes, peuvent donner lieu à la paralysie. L'ouverture des corps morts à la suite des paralysies (car alors il arrive apoplexie ainsi que lors de la mort des épileptiques) a prouvé des congestions de sang dans les veines du cerveau, ou des épanchemens dans les ventricules ou les sinus. Le cerveau a été trouvé comprimé par des hydatides, des indurations osseuses. Morgagni a trouvé un fluide très-âcre. En général il est utile qu'il y ait de la fièvre dans les paralysies, c'est souvent un moyen de guérison. L'œdème qui arrive dans les parties annonce que la circulation est interrompue; lorsqu'il y a émaciation, la paralysie est presque toujours incurable. Quelques auteurs ont admis une paralysie spasmodique. Il est à présumer qu'il y a toujours compression nerveuse, soit au cerveau, soit à la moelle épinière. La contraction du diaphragme peut donner lieu à cette maladie. Les craintes, la terreur en arrêtant le sang dans la région épigastrique, le font refluer au cerveau

PREMIÈRE ESPÈCE. *Débilité musculaire et paralysie.*

Causes excitantes. Chagrins profonds, terreur, ivresse habituelle, suppression d'une hémorragie, d'un ulcère ou d'un émonctoire quelconque, métastase de quelque affection

arthritique, rhumatismale, ou cutanée, coups sur la tête, suppression des menstrues, des lochies, des hémorroïdes, de la sueur, la colique des peintres, la mauvaise administration du mercure.

Symptômes. Diminution plus ou moins marquée, ou abolition du mouvement volontaire par le défaut de contractilité de certains muscles. Ces affections peuvent avoir lieu dans les muscles d'un côté du corps (l'hémiplégie), ou dans les muscles des membres abdominaux inférieurs (la paraplégie); ou elles se bornent aux muscles de la face, du pharynx, de la langue, du bras, des mains, &c.

Deuxième espèce. *Tremblement partiel* ou *général.*

Causes excitantes. Vieillesse, frayeur vive, colère, tristesse, abus des liqueurs, des narcotiques, travaux dans les mines de plomb ou de mercure.

Symptômes. Efforts foibles ou inutiles pour la contraction musculaire, ou alternatives involontaires de contractions dans les muscles, fléchisseurs et extenseurs d'une partie déterminée ou de toutes les parties du corps, ce qu'on désigne sous le nom de la danse de Saint-Guy.

Troisième espèce. *Défaut d'opposition des muscles.*

Causes excitantes. Impression brusque d'un air froid, défaut d'exercice, ou trop long-temps soutenu de certains muscles, scorbut et rhumatisme chronique.

Symptômes. Relâchement d'un ou de plusieurs muscles, avec impuissance de se contracter, et force tonique de l'autre muscle antagoniste qui n'est plus contrebalancé, et qui finit par prévaloir et donner des positions singulières aux parties que ces muscles sont destinés à mouvoir.

Traitement. On a beaucoup employé les antispasmodiques. Ils conviennent pour calmer les accès, mais ils ne peuvent en prévenir le retour. Le régime doit être combiné avec la gymnastique, puisque la plupart des hommes qui sont attaqués de tremblemens musculaires, sont toujours ceux qui ont mené une vie sédentaire, et se sont épuisés par l'abus des plaisirs. La contraction répétée des muscles diminue la sensibilité et l'irritabilité. On lit dans l'ouvrage de Mercurialis, sur la gymnastique, que les anciens traitoient toutes ces maladies par l'exercice. Nous nous confions trop aux ressources de la pharmacie; généralement parlant, c'est le régime et l'exercice qui sont les remèdes les plus salutaires dans les maladies nerveuses. La débilité musculaire qui naît de l'apathie, du découragement et de la tristesse, se combat par tous les moyens propres à relever au physique comme au moral, les

forces vitales, et par un exercice graduellement soutenu. Le traitement de la paralysie, varie suivant les muscles qui sont affectés, et la nature des causes qui l'ont produite ; on fait usage des stimulans, des toniques, des épispastiques, des évacuans ; et des eaux thermales. Les linimens volatils, une ou deux onces d'huile d'olive, deux gros d'ammoniaque, ou la teinture de cantharides, sont très-utiles à titre d'excitans, ainsi que les frictions d'huiles essentielles et aromatiques ; l'urtication a réussi nombre de fois, de même que l'électricité et le galvanisme. La respiration de l'oxigène mêlé à l'air commun, dans la proportion d'un à vingt, a guéri en peu de temps une paralysie contractée par la boisson de vin, où entroit de la litharge (acétite de plomb). La joie, la colère, et une terreur subite ont souvent guéri des paralytiques. On rapporte à ce sujet que le feu ayant pris à un hospice, au moment où l'on cria au secours! plusieurs malades qui depuis nombre d'années étoient détenus au lit, privés de l'usage de leurs jambes, sautèrent à l'instant à terre, et furent les premiers à se mettre à l'abri de l'incendie. Dans la danse de Saint-Guy, à laquelle les enfans et les filles non nubiles sont très-sujets, on administre ordinairement la valériane en poudre ou en décoction, combinée avec l'opium, les feuilles d'oranger, les fleurs de tilleul, et autres antispasmodiques. Les bois sudorifiques ont souvent été efficaces. Dans les *Transactions philosophiques*, il est fait mention d'un torticolis, dans lequel la tête étoit retirée sur l'épaule droite, et la face tournée obliquement sur le côté opposé ; l'électricité appliquée sur la partie affectée produisit la guérison. Winslow guérit pareillement un torticolis dans lequel la tête étoit inclinée sur le côté gauche, et le visage tourné de ce côté, par l'application des stimulans sur le muscle sternocleido-mastoïdien gauche. Sydenham conseille dans la paralysie, de prendre six fois, de deux jours l'un, deux scrupules de pilules cochées mineures, trois fois par jour durant un mois, deux drachmes d'électuaire anti-scorbutique, et par-dessus six cuillerées d'eau anti-scorbutique : il recommande aussi de frotter les parties malades, et l'épine du dos, matin et soir avec un mélange de trois onces d'onguent nervin, et une once et demie d'esprit de lavande composé, et d'esprit de cochléria. Dans la paralysie où le pouls est plein, fort, le visage rouge, il faut saigner. Si la langue est chargée, qu'il y ait embarras gastrique, que le pouls ne soit plus plein, on donne l'émétique. Il faut passer ensuite aux apozêmes, aux purgatifs, aux eaux minérales de Balaruc, de Bourbonne, aux vésicatoires. Dans la paralysie spasmodique, la saignée est aussi nécessaire, lorsqu'il y a pléthore. Un jeune homme maigre, qui s'étoit livré à la masturbation,

ne pouvoit parler. On lui avoit donné tous les excitans indiqués, mais inutilement. On lui mit quelques sangsues aux tempes, il parla ; on réïtéra l'application, et il fut parfaitement bien guéri. Madame Robert, femme du fameux restaurateur de ce nom, au Palais du Tribunat, avoit perdu la voix après une de ses couches. Portal la fit saigner deux fois, lui donna de l'eau émétisée, lui fit appliquer un vésicatoire, et elle parla, ce qui a continué depuis. Après le traitement général, il faut faire la médecine des causes, et celle des symptômes dans les cas urgens; la moutarde à forte dose guérit la paralysie de la langue. L'on a employé avec le plus grand succès, dans le cas de langueur du système nerveux, et principalement dans les paralysies qui sont la suite des apoplexies nerveuses, deux plantes très-vénéneuses, le *rhus radicans* et le *toxicodendron* de Linnée. On administre les feuilles en poudre à la dose d'un huitième de grain dans le sucre, deux et trois fois par jour, et en augmentant la dose jusqu'à deux grains, administrés trois et quatre fois par jour. Si le malade, après en avoir commencé l'usage, ressent un sentiment de cardialgie, ou pour mieux dire, de chaleur dans l'estomac, il faut alors en diminuer la dose. Par ce moyen, on a souvent opéré des guérisons merveilleuses.

Des affections nerveuses des organes de la voix et de la respiration.

Dans les auteurs anciens, on trouve très-peu de chose sur ces affections; il appartenoit aux anatomistes modernes de nous donner des lumières là-dessus. Elles se marquent par des efforts inutiles pour articuler des sons, mais dès qu'on a commencé à parler, difficulté de garder le silence. Quelquefois les malades rendent des sons extraordinaires indépendans de la volonté, et semblables à ceux de quelques animaux. Telles étoient ces religieuses qui, dans leur couvent, miauloient toutes comme des chats. Portal, dans les *Mémoires de la Société médicale d'émulation*, cite plusieurs faits intéressans. Il parle d'une femme qui ne pouvoit parler sans détonner, et mêler plusieurs sons aigus et plusieurs sons graves. Le larynx parcouroit l'espace d'un pouce environ, savoir, demi-pouce en montant, demi-pouce en descendant, avec une telle rapidité, que l'œil pouvoit à peine en suivre les mouvemens. Le conduit de la trachée étoit tantôt raccourci, tantôt alongé, d'où il résultoit que les cordes vocales agitées par le spasme, produisoient des sons plus ou moins aigus ou graves, plus ou moins irréguliers. Portal, voyant que la face étoit rouge, lui appliqua les sangsues autour du cou, et en donnant les antispasmodiques, il parvint à guérir la malade. Le même pra-

ticien cite encore l'exemple d'une femme frappée de paralysie après ses couches; elle ne pouvoit prononcer aucun mot. Il recourut pour cette fois aux émétiques, aux saignées, et il obtint la guérison complète par un ou deux verres des eaux de Balaruc pendant quinze jours. Dans l'*Abrégé des Transactions Philosophiques*, traduites par Pinel, on lit qu'une jeune personne avoit souffert des convulsions, et à la suite, elle perdit l'usage de la voix. Les toniques, les antispasmodiques, les évacuans ne produisirent aucun effet; elle dansa quatre heures de suite, sua beaucoup, et guérit ainsi de sa mutité. On voit encore ici un exemple de l'utilité de la gymnastique dans les affections nerveuses.

Tous les recueils d'observations nous fournissent des exemples d'asthme convulsif; j'en vais prendre un de Vicat, médecin suisse, dans son *Selectus Observationum Praticarum*. Un jeune homme de dix-neuf ans, qui avoit pris, dans son premier âge, des préparations opiatacées, languissoit dans la stupeur, ainsi que tous ses autres frères. A un âge un peu avancé, il fit disparoître une dartre; mais quelque temps après il éprouva la nuit une attaque d'asthme convulsif; un voyage que le malade fit, rendit les attaques beaucoup plus violentes. Vicat, appelé, employa les évacuans, mais sur-tout un grain de kermès donné de deux heures en deux heures; il produisit un dégorgement et soulagea le malade. Il établit un exutoire à l'endroit où étoit la dartre; il entretint la suppuration très-long-temps, et il guérit le malade, après avoir combattu le vice dartreux. Les affections cutanées produisent souvent, par leur répercussion, les asthmes convulsifs. Les accès de cette maladie ont lieu, le plus souvent, aux approches de la nuit; un resserrement spasmodique de la poitrine annonce son invasion subite; le malade est obligé de respirer le grand air; la respiration devient sibillante; le pouls est souvent naturel et peu fébrile; les urines sont abondantes et peu colorées; le visage est quelquefois pâle et altéré, d'autres fois rouge et gonflé. Les symptômes continuent pendant la nuit et une partie de la matinée; alors la respiration est moins laborieuse, l'expectoration plus aisée, l'urine plus foncée, sédimenteuse, sommeil tranquille; au réveil et durant le reste de la journée, la respiration est à-peu-près libre; mais sentiment de constriction au thorax, essoufflement au moindre exercice et dans une position horizontale; après le dîner, tension flatueuse de l'estomac, assoupissement, renouvellement de l'accès vers le soir, à-peu-près entre minuit et deux heures du matin, ce qui se renouvelle pendant plusieurs nuits; mais dès que l'expectoration devient abondante, rémission des symptômes.

Heberden, dans le *Medical Inquiries*, &c. donne plusieurs exemples de l'angine pectorale; dans Macbride il y en a une observation remarquable. Cette maladie s'annonce par la constriction douloureuse de la poitrine, avec un sentiment d'étouffement ou de strangulation, soit quand on marche, soit quand on est en repos; la douleur peut être à la partie supérieure, moyenne ou inférieure du sternum; quelquefois il y a spasme à l'un des bras, ou aux deux ensemble, sur-tout à l'insertion du muscle pectoral à l'humérus; d'autres fois à l'avant-bras: renouvellement du paroxisme, quelquefois après un repas copieux, d'autres fois quand on est assis ou couché; la durée de l'accès est d'environ deux heures; il y a un danger imminent de suffocation. Un homme âgé de quarante-huit ans, après avoir mené une vie sédentaire, éprouvoit des douleurs au bas du sternum qui se renouveloient après le repas, lorsqu'il vouloit monter à cheval. On employa le castoreum, le kina, mais inutilement; on eut recours à un cautère à l'intérieur des cuisses, et il guérit complètement. Les personnes grasses qui ont abusé des liqueurs spiritueuses, et ont eu des chagrins, sont sujettes à cette maladie, qui les attaque subitement. Voyez le *Traité de l'Asthme*, par Floyer.

La coqueluche est encore rangée parmi les affections des organes de la voix. Elle consiste dans une secousse subite du poumon et du diaphragme, avec expulsion sonore de l'air par la bouche. Pour une seule inspiration, il y a cinq à six expirations successives, avec une sorte de sifflement et d'anxiétés. Cette maladie règne épidémiquement chez les enfans, et dès que la quinte les prend, ils vomissent les alimens qu'ils ont pris, une grande quantité de mucosités, quelquefois avec des stries de sang. Le siége primitif de la maladie paroît être dans l'estomac, et le poumon n'est affecté que par sympathie, ou secondairement par la durée prolongée de la toux convulsive.

Première espèce. *Convulsions des muscles du larynx.*

Causes excitantes. Elles nous sont peu connues.

Symptômes. D'abord difficulté de parler, puis succession de sons articulés discordans, les uns aigus et les autres graves, indépendamment de l'influence de la volonté, et par des contractions désordonnées des muscles qui alongent ou abrégent le conduit de la trachée-artère, ou de ceux qui concourent à ouvrir ou à fermer la glotte.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Paralysie des muscles du larynx*, ou *Mutité*.

Causes excitantes. Abus des liqueurs alkoolisées, vers intestinaux, menstrues difficiles, suppression d'une hémorragie, reliquat de la petite-vérole, non jouissance des plaisirs de l'amour, section, ligature ou compression des nerfs récurrens, suite des convulsions.

Symptômes. Impossibilité de rendre des sons quelquefois par la paralysie des muscles du larynx, ou de les articuler par la paralysie de la langue.

TROISIÈME ESPÈCE. *Asthme convulsif.*

Causes excitantes. Répercussion d'une affection cutanée, dérangement dans le flux hémorroïdal ou menstruel, suppression d'une saignée habituelle, rétrocession de la goutte, impression d'un air froid, mucosité dans les conduits aériens par atonie catarrhale.

Symptômes. C'est sur-tout la nuit que se manifeste l'invasion de cette maladie, d'abord par des bâillemens, des pandiculations, un penchant au sommeil; vers minuit ou quelques heures après, le réveil est provoqué par des douleurs vagues, de la gêne dans la respiration, une toux convulsive; le spasme qu'éprouvent le diaphragme et les muscles du thorax, ne permet que de faire entendre des sons entrecoupés et à peine articulés; vers le déclin de l'attaque, la pâleur cesse, et le visage se colore.

QUATRIÈME ESPÈCE. *Angine de la poitrine* (crampe pectorale).

Causes excitantes. Age moyen, l'abus des plaisirs vénériens, une disposition nerveuse héréditaire (1) l'obésité, les attaques peuvent être provoquées par un repas copieux, de vives affections de l'ame, un mouvement rapide, et lorsque la maladie est invétérée par les seuls efforts de la déglutition, on éprouve de la toux, perte de la parole.

Symptômes. Constriction spasmodique et douloureuse qui

(1) L'an passé j'ai vu à Draguignan un exemple d'angine pectorale, chez un homme de quarante-cinq ans environ, issu d'une mère dont toute la vie a été un cercle continuel d'anomalies nerveuses, et qui a gardé vingt-cinq ans le lit. Cet homme, dans sa jeunesse, s'est livré aux plaisirs de la table et de l'amour, et a entrepris des voyages pénibles, et par toutes sortes de temps, pour venir passer une nuit avec sa bonne amie, et il retournoit le lendemain à trente lieues loin reprendre ses travaux de cabinet. C'est ordinairement après le repas que ses attaques le prennent; il est obligé de rester sur son séant, et

semble traverser la poitrine à la partie supérieure, moyenne ou inférieure du sternum, sur-tout après le repas, un mouvement trop précipité, ou un effort d'ascension sur un lieu élevé, anxiétés extrêmes, sentiment de suffocation, disposition à la syncope; intervalles plus ou moins longs entre les attaques, et durant cette époque, tous les attributs de la santé.

CINQUIÈME ESPÈCE. *Toux convulsive* ou *Coqueluche.*

Causes excitantes. Des sucs dépravés dans le conduit alimentaire, une constitution détériorée, l'enfance, l'affection hypocondriaque, le passage rapide du vent du nord au vent du midi, la répercussion de quelque affection cutanée.

Symptômes. Efforts extrêmes de la toux, et suite non-interrompue de plusieurs expirations pour une seule inspiration avec ou sans excrétion de mucosités ou d'un liquide séreux, et quelquefois sanguinolent; gonflement des veines de la tête, pulsation des artères temporales, visage coloré, éternuemens ou hoquet, et par la violence de la toux, déjections des urines et des matières fécales.

L'anatomie et la physiologie répandent la plus grande lumière sur ces maladies; il faut tout analyser et connoître l'insertion des muscles du larynx et du pharynx; dans l'autopsie cadavérique, on ne trouve presque rien, ainsi que dans toutes les autres affections nerveuses.

Traitement. Il faut se rappeler les causes occasionelles, et agir en conséquence d'après les indications à remplir; dans les crampes nerveuses de la poitrine, ou angine pectorale, on donne les anti-spasmodiques; on conseille l'équitation, le cahot de la voiture, circonstance qui distingue les douleurs spasmodiques de celles qui proviennent de l'ulcération des poumons. Macbride a aussi employé avec succès le vin et les cordiaux alkoolisés. On a vu quelquefois ces crampes nerveuses céder à l'action magnétique; pour cela on applique un aimant artificiel en forme de fer à cheval sur la poitrine, et une autre plaque aimantée dans un des souliers, ou dans les deux ensemble. Le même moyen a réussi contre les pal-

---

semble prêt à succomber à ses étouffemens. Sa respiration est stertoreuse, il y a aphonie et sentiment de strangulation. Le malade ouvre les yeux durant l'accès, entend ce qu'on lui dit, mais ne peut répondre; la poitrine est dans des agitations continuelles, par la grande fréquence des mouvemens d'inspiration et d'expiration; le pouls est petit accéléré, quelquefois insensible. J'ai souvent hâté la terminaison des symptômes par une boisson d'infusion de tilleul, de fleurs d'orange, avec quelques gouttes d'éther; la déglutition est facile. Les accès se renouvellent fréquemment.

pitations du cœur qui sont purement nerveuses, et qui menacent de suffocation. Quelquefois il a produit de l'oppression, des spasmes dans les parties supérieures, et des défaillances qui ont amené la syncope. On combat la paralysie des muscles du larynx par les excitans, les toniques, les vésicatoires, les sangsues, les vomitifs, suivant les causes qui ont pu lui donner naissance; mais je crois que le mariage est le remède spécifique des jeunes vierges affectées d'hystérie, et de mutité. Dans l'asthme convulsif, on emploie avec succès les antispasmodiques, lorsque l'affection est essentiellement nerveuse; et s'il étoit produit par une suppression de menstrues, d'hémorroïdes, ou d'affection cutanée, on auroit recours aux sangsues à l'anus, à la vulve, et aux exutoires. En Angleterre on a retiré d'heureux effets de l'inhalation des airs factices, tant dans l'asthme convulsif, que dans l'asthme pituiteux ou muqueux. Non-seulement on a fait respirer un mélange d'air oxigène et atmosphérique, mais encore un pied cubique d'oxigène récent et sans mélange; la malade a éprouvé une agréable chaleur dans la poitrine, semblable à celle que produit l'eau de menthe poivrée, et a eu un sommeil tranquille et nullement troublé par la toux. Après quatre mois de l'usage de ce remède, la dyspepsie a été guérie, l'embonpoint est revenu, et la lividité des ongles s'est effacée; la malade a pu reprendre des fonctions qu'elle avoit discontinuées depuis dix ans. Les remèdes pectoraux incisifs, les vomitifs, les pastilles d'ipécacuanha à petite dose, cinq grains par jour, avec dix à douze de sel ammoniac, le kermès minéral, donné de deux heures en deux heures, à la dose d'un grain, sont des remèdes indiqués dans l'asthme pituiteux. On donne aussi le suc de bourrache, celui de cresson à 4 onces par jour, le suc de cloportes, l'oximel scillitique, des pilules de myrrhe, de gomme ammoniaque, de kermès, de serpentaire de Virginie, d'arnica; on applique les vésicatoires au dos. Dans l'asthme sec, il faut administrer le petit-lait, l'eau de poulet, les légers narcotiques, les calmans, les bains, les quatre fleurs béchiques, avec un sirop adoucisssant; et si le pouls étoit plein, la saignée seroit indiquée. Les fumigations aromatiques, et les frictions d'huiles essentielles camphrées sur la région de la poitrine, peuvent également réussir en fortifiant la membrane muqueuse des conduits bronchiques. Un scrupule de quinquina en poudre, pris soir et matin, est un remède très-efficace; son infusion dans le vin, et la décoction d'écorces d'oranges conviennent aussi. Dans la coqueluche, on doit commencer par les évacuans; donner les vomitifs plusieurs jours de suite, et administrer les toniques et les antispasmodiques, les cal-

mans et anodyns. Les deux observations suivantes feront voir comment il faut varier le traitement selon les circonstances. Pendant que cette maladie étoit épidémique à Copenhague (1), une jeune malade, à la suite de la violence de la toux et d'une douleur survenue dans l'hypocondre gauche, avoit éprouvé pendant deux jours une paralysie de la langue, du bras et de l'œil gauche. On avoit donné sans succès, l'opium à l'intérieur et à l'extérieur, l'extrait de quinquina et de valériane; l'usage des vésicatoires et des saignées avoit été aussi inutile. On lui donna alors cinq grains de musc mêlé avec du sucre, en deux doses, il y eut un soulagement marqué. Après deux autres doses semblables, l'usage du mouvement et de la parole fut rétabli. On obtint en général des effets très-marqués de l'ipécacuanha donné depuis un grain jusqu'à cinq, avec du sucre; on répétoit ce médicament tous les jours ou de deux jours l'un. Les paroxismes de la toux diminuoient de fréquence, après cinq à six doses, et on le donnoit après le paroxisme, afin qu'il ne fût pas vomi. Une jeune personne avoit éprouvé pendant le mois de février et de mars, une toux convulsive avec des symptômes très-graves, des défaillances, la perte de la parole, une douleur intense dans l'hypocondre gauche (engorgement de la rate, que le tact devoit faire reconnoître), une stupeur du bras et de la jambe du même côté; on employa vainement les saignées, les boissons émétisées, les vésicatoires aux épaules, aux bras, aux jambes, le quinquina, le castoreum à petite dose. On eut recours alors à un mélange de quinze grains de musc, et autant de sucre, dont la dose fut répétée quatre fois en vingt-quatre heures; la guérison fut complète. (*Pinel.*) Je crois qu'il ne faut nullement négliger l'opium et ses préparations dans les affections nerveuses dont nous venons de parler, il n'y a que deux jours que les pilules de cynoglosse à la dose de six grains, et un julep pectoral, ont calmé une toux spasmodique, et qui ne donnoit pendant la nuit aucun relâche au malade. Sydenham prescrit dans l'asthme invétéré chez les personnes d'un tempérament sanguin, une saignée de dix onces au bras, une médecine ordinaire, et qu'il faut réitérer deux autres fois de trois en trois jours; et trois pilules matin et soir, faites avec deux drachmes d'anis pulvérisé, et s. q. de baume de leucatel, buvant par-dessus quatre onces de décoction amère. Si les symptômes continuent, il veut qu'on renouvelle la même méthode. Bosquillon prétend que la saignée est absolument indispensable dans la coqueluche des

(1) *Acta Societ. Medic. Hafniensis.*—*Nosographie Philosophique*, tome 3, pag. 148, 179.

enfans, et qu'à son défaut il faut leur appliquer les sangsues sur la poitrine. C'est là le seul moyen de les guérir promptement.

Névroses du conduit alimentaire.

On trouve dans les ouvrages de Donatus, Bartholin, Hoffmann et Forestus, beaucoup d'observations sur le hoquet. Hoffmann rapporte qu'un homme de cinquante ans, sujet à la goutte à la suite d'excès d'intempérance, fit un voyage en automne; il fut pris d'une diarrhée qu'on arrêta avec l'opium et des astringens. Dans l'instant il survint un hoquet très-violent, avec délire opiniâtre et perte de forces. Hoffmann donna la décoction d'orge et la gelée de corne de cerf, il fit un liniment tonique sur l'épigastre; le liniment camphré est utile dans ce cas; le liniment et les boissons mucilagineuses firent cesser le hoquet et rappelèrent la diarrhée.

On peut consulter Tulpius, Bonnet, Hoffmann et Dehaen sur le spasme de l'œsophage. Si la partie supérieure est affectée, déglutition douloureuse ou même impossible, sentiment de strangulation, ou même aphonie par l'affection simultanée du larynx. Dans le spasme du reste de l'œsophage, déglutition assez aisée; mais les alimens s'arrêtent dans la partie moyenne ou inférieure de ce conduit, avec douleur entre les épaules, et quelquefois vomissemens. Les poisons, la présence des vers dans les intestins, une boisson froide après un accès de colère, un objet qui frappe vivement l'imagination, peuvent donner lieu à cette maladie. Un homme sujet à l'hypocondrie, tombe dans un chagrin profond par la perte de sa femme. (L'histoire des passions est encore à faire; et c'est à la médecine et non à la métaphysique à la tracer.) Il éprouve un resserrement spasmodique au larynx et au pharynx, perte de la parole et déglutition impossible, la respiration est très-gênée. Une sueur abondante survient, et il paroît guéri. Le lendemain il prit du thé très-chaud, et son action débilitante rappela tous les accidens. On hasarda une saignée, puis les sangsues, les frictions, les masticatoires, la thériaque sur la langue, tout fut inutile, ainsi que les poudres antispasmodiques, la liqueur minérale anodyne et les pédiluves. Hoffmann ordonne alors trente grains de camphre dans une once d'huile d'olive à prendre par petite dose; le malade prit le tout en une seule fois; et après avoir été un peu exalté, il fut guéri sur-le-champ. Pinel rapporte une guérison à-peu-près semblable, chez une femme de soixante ans attaquée depuis plusieurs mois d'une dysphagie spasmodique très-violente. Il lui ordonna un liniment camphré (un gros de camphre dans une once d'huile); au lieu de s'en servir à l'extérieur, elle avala peu à peu le tout

dans une soirée, et le lendemain elle fut guérie. Sept à huit jours après le resserrement se renouvela; mais il fut peu intense, et la malade pouvoit se nourrir de potages et d'alimens peu solides : les amers achevèrent ensuite la guérison. La dysphagie, produite par un squirre, ne doit pas être confondue avec la spasmodique; car on sent bien qu'elle est incurable par sa nature.

Hoffmann rapporte encore l'exemple d'une personne qui, après des chagrins profonds et des mouvemens violens de colère, fut attaquée d'un resserrement au pharynx, suite des purgatifs. On prodigua les vermifuges; Hoffmann donna les mucilagineux combinés avec le nitre, et ils opérèrent la guérison.

Le spasme de l'œsophage peut être confondu avec un état inflammatoire, ainsi que le prouve l'observation suivante, extraite des Mémoires de la Société de médecine de Copenhague. Un médecin, âgé de trente-six ans, avoit éprouvé le prélude de l'hypocondrie; il avoit de la difficulté pour avaler, et des coliques. Il lui vint dans l'idée d'user du sel de magnésie (il n'y a rien de plus détestable que la médecine réunie à l'hypocondrie). A force de purgatifs, il lui survint un spasme dans tout le canal de l'œsophage; on n'apperçevoit aucune marque d'inflammation ni de squirre. Il songea sérieusement à mourir. On eut recours à tous les antispasmodiques, il prit une décoction de *quassia amara*, et dans trois jours cette affection spasmodique, purement nerveuse, fut guérie par cet amer. Voici un exemple de dysphagie, avec une lésion organique. Une dame de quarante quatre ans avoit éprouvé des chagrins et des affections nerveuses; après s'être beaucoup droguée, elle se plaignit d'un resserrement à l'œsophage, puis elle ne put plus avaler les solides, mais les liquides. Six mois après la déglutition devint impossible; ici on voit la progression du mal. Toutes les fois qu'on tâtoit les parties latérales du pharynx, la malade y éprouvoit de la douleur; elle paroissoit avoir son siége derrière le cartilage tyroïde et descendoit en bas. Quelques cuillerées de bouillon faisoient beaucoup souffrir la malade; pour la nourrir, il fallut en venir à une sonde élastique, au moyen de laquelle on introduisoit des alimens dans l'estomac. Il y a des exemples dans les hôpitaux, que ces squirres peuvent rester douze à quinze ans sans s'ulcérer. (*Pinel.*)

Les femmes d'une sensibilité morale très-vive, qui ont eu des chagrins, sont sujettes à des vomissemens spasmodiques. Ces vomissemens sont quelquefois accompagnés d'une affection organique du pylore ou de l'estomac. Il importe de bien distinguer les vomissemens qui sont nerveux, d'avec ceux

qui peuvent être la suite de l'introduction d'une substance vénéneuse dans l'estomac, d'un *cholera morbus*, d'un dérangement dans les menstrues ou d'un commencement de grossesse. La rumination ou le mérycisme, a aussi un caractère convulsif.

Bang cite l'exemple d'une demoiselle âgée de seize ans, qui ayant été réduite à la misère, ne se nourrissoit que de harengs salés et ne buvoit que de l'eau; elle éprouva des vomissemens opiniâtres, et ne put plus rien digérer, tant étoit grande la sensibilité de son estomac. Bang donna, pendant huit jours des mucilagineux; les vomissemens diminuèrent; il fit usage ensuite de la teinture de rhubarbe, il augmenta peu à peu la décoction mucilagineuse, et guérit la malade par le riz et le régime.

Une demoiselle éprouve des chagrins profonds par la perte de sa mère; elle avoit une inclination, et se livre à la mélancolie. Pinel consulté, fut d'avis de donner de légers amers, combinés avec les antispasmodiques, comme l'infusion de germandrée, de tilleul, et de faire voyager la malade. Les parens s'y refusèrent; les remèdes ne firent rien. Une consultation de Portal, de Corvisart et de Pinel, conseilla aussi l'exercice; mais les parens s'y refusèrent, et la demoiselle n'a pas guéri.

Les causes de l'anorexie ou perte de l'appétit, sont très-communes. Les affections tristes de l'ame, l'épuisement par les plaisirs de l'amour, l'habitude d'une vie intempérante ou sédentaire, l'excès de l'étude et les travaux de cabinet, les extases, les jouissances mystiques, et une abondante sécrétion de mucus dans l'estomac, comme il arrive chez les vieillards, sont tout autant de causes qui donnent naissance à l'anorexie.

Sennert, dans son ouvrage, *A cibo et potu abstinentia*, a beaucoup rapporté de faits sur cette perte d'appétit; mais il y en a consigné de fabuleux, entre autres l'histoire de ces Moscovites qui, à l'approche de l'hiver, s'endorment comme des marmottes, et se rechauffent ensuite au printemps. Les Ephémérides des curieux de la nature, font mention d'une femme veuve qui, sans cause connue, perdit l'appétit; elle se refusa à toutes sortes de médicamens, et resta quatre mois sans boire ni manger. Il survint une hémorragie très-violente (elle devoit être asthénique), et la malade tomba dans une anasarque qui fut mortelle.

On peut voir, dans le Dictionnaire des merveilles de la nature, mille et mille faits curieux relativement à des abstinences extraordinaires, et qui paroissent attestés par des auteurs dignes de foi.

Suivant Pinel, la cardialgie, la gastrodynie, la boulimie et la colique, ne sont que des symptômes, et nullement des espèces; aussi les a-t-il réformées dans son nouveau travail. Le pyrosis ou ardeur extrême dans l'estomac, est le résultat des vices de la digestion de certains alimens acides. L'usage des viandes salées et fumées, procure cette maladie. Elle peut être aussi un des symptômes de l'inflammation de l'estomac ou des intestins, et alors les boissons mucilagineuses sont seules convenables. Dans un cas de pyrosis, produit par l'excès de boisson d'un vin du Rhin, le mucilage de pepins de coin fut sans effet, et une boisson nitrée produisit dans moins d'un quart-d'heure, une guérison solide.

Les nourrices épuisées sont sujettes à la cardialgie ou resserrement douloureux dans l'épigastre, avec anxiétés et défaillance. Les restaurans sont les remèdes indiqués. Les poisons, l'émétique et les drastiques trop violens peuvent donner lieu à la cardialgie, ainsi que de vives affections de l'ame, le dérangement des menstrues, des hémorroïdes, la dyssenterie, la goutte, les vers et une fièvre exanthématique ou inflammatoire. Le défaut de la nosologie de Sauvages, s'apperçoit dans les espèces multipliées qu'il a faites de la seule cardialgie; il a pris des symptômes de maladies pour autant d'espèces primitives, et sous ce point de vue, il est inutile, même nuisible à la lecture, et perfide pour l'enseignement.

La colique de Poitou ou des peintres étoit inconnue aux anciens. Dehaën, Huxham, Tronchin et Bordeu ont beaucoup approfondi sa nature; mais Stoll a le mieux décrit la variété de ses symptômes, et simplifié les principes du traitement, qu'il réduit aux doux laxatifs et aux narcotiques. Dehaën a traité la colique de plomb par le seul usage de l'opium, tandis qu'à la Charité on la guérit très-bien par l'eau bénite, qui est un composé de six grains d'émétique, dont on seconde encore les effets par des lavemens purgatifs et anodyns. Sur mille trois cent cinquante-trois hommes affectés de cette colique, et entrés à l'hospice de la Charité dans l'espace de douze ans, les registres ne font mention que de soixante-quatre morts; ce qui dépose en faveur de la méthode de traitement que l'on y pratique. (*Pinel.*)

PREMIÈRE ESPÈCE. *Hoquet violent et prolongé.*

Causes excitantes. Une constitution débile et spasmodique; impression d'un froid humide sur les pieds; une voracité extrême, ou état d'inanition; une boisson très-froide; la présence d'une substance vénéneuse dans l'estomac; une métastase.

Symptômes. Inspiration forte et brusque par une contrac-

tion involontaire du diaphragme. Ces mouvemens peuvent se répéter plusieurs fois de suite, devenir périodiques, et durer des mois et des années avec des interruptions.

Deuxième espèce. *Spasme de l'œsophage.*

Causes excitantes. Constitution très-sensible et spasmodique; dégoût, boisson froide après un emportement de colère, une imagination fortement frappée; une irritation étrangère portée dans l'œsophage, les intestins ou l'estomac.

Symptômes. Déglutition difficile ou même impossible; obstacle opposé à la descente des alimens dans l'œsophage, par la contraction de ses fibres musculaires; d'ailleurs point de douleur dans ce conduit, et pas d'autre lésion de la santé.

Troisième espèce. *Vomissement spasmodique.*

Causes excitantes. Tristesse profonde; action d'une substance vénéneuse; sensibilité trop grande de l'estomac, alimens indigestes; éruption de la petite vérole; état de grossesse; suppression du flux menstruel; métastase d'une affection cutanée; irritation dans une partie quelconque du canal intestinal; présence d'un calcul dans un des uretères; chute et plaies de tête.

Symptômes. Le vomissement est précédé quelquefois d'une douleur vive à l'épigastre, d'anxiétés, de hoquet, de secousses du diaphragme; ensuite surviennent les mouvemens convulsifs de l'estomac, qui font rejeter les matières contenues dans l'estomac ou le duodenum.

Quatrième espèce. *Anorexie* ou *perte d'appétit.*

Causes excitantes. Sensibilité morale très-vive; chagrins profonds; colère concentrée; excès répétés d'intempérance, ou abstinence prolongée; abus des plaisirs vénériens ou continence forcée; guérison prématurée des fièvres intermittentes par le quinquina; vie constamment sédentaire; rétention ou suppression du flux menstruel. (La chlorose n'est point une maladie primitive, mais la perte d'appétit donne lieu à tous les symptômes.)

Symptômes. Langueur générale; inertie pour toutes sortes de mouvemens; pâleur; certaines fois les affections variées décrites sous le nom de chlorose par les auteurs.

Cinquième espèce. *Colique de plomb.*

Causes excitantes. L'habitude de manier des oxides de plomb, ou de respirer certaines vapeurs métalliques; les

oissons sophistiquées avec l'oxide de plomb, et les professions de peintres, de potiers, de vernisseurs, de doreurs, etc.

Symptômes. Constipation opiniâtre; tranchées violentes; contraction prolongée des muscles abdominaux; rétraction de l'ombilic; diminution des douleurs par la pression de la main; pouls plein, dur et semblable à un fil-de-fer; nausées fréquentes; anxiétés extrêmes; ischurie ou dysurie, paralysie plus ou moins forte des membres thorachiques; quelquefois convulsions violentes (1).

Traitement. Dans le hoquet convulsif, on emploie les antispasmodiques, et s'il persiste, on fait avaler une ou deux cuillerées de vinaigre pur; c'est un remède efficace, suivant Bosquillon. Dans le spasme de l'œsophage, c'est le camphre à forte dose qu'il faut employer avec une once d'huile d'olive. On a recours aux calmans, aux anodyns, aux mucilagineux, dans le vomissement spasmodique de l'estomac. L'eau de veau ou de poulet, dans laquelle on a fait bouillir deux têtes de pavot et de la racine d'althéa, convient très-bien. S'il y avoit colique d'estomac ou crampe nerveuse, avec un vomissement de matières verdâtres, on feroit prendre une cuillerée, de demi-heure en demi-heure, et plus souvent, selon le besoin, du mélange d'une once d'extrait d'opium aqueux par digestion, d'une demi-once de sirop d'althéa, autant de sirop de fleurs d'orange, le tout aromatisé avec la fleur d'orange, et mêlé à deux onces d'eau commune. Si la déglutition étoit impossible et que le péril fût grand, on appliqueroit un large vésicatoire camphré sur la région épigastrique; si l'on craignoit que la mort arrivât avant que le vésicatoire eût pu agir, on auroit recours au *moxa*, appliqué sur la même partie. Dans l'anorexie, il faut relever le ton des organes digestifs, au moyen des amers, de l'infusion de rhubarbe, ou de petites doses de rhubarbe en poudre, de pilules stomachiques, faites avec l'anis et la poudre de chardon bénit, de la thériaque, du quinquina. S'il y avoit excès de sensibilité, on emploieroit les calmans, les antispasmodiques, et les boissons adoucissantes mucilagineuses. La poudre de charbon est très-utile pour détruire la chlorose et ramener l'appétit. On doit permettre dans cette maladie tous les alimens épicés, ils sont seuls capables de relever les forces digestives. On combat la colique de plomb par la méthode de traitement suivie à l'hospice de la Charité, avec tant de succès, et qui consiste dans six grains d'émétique dans l'eau de casse, tisane sudorifique, lavemens purgatifs des peintres,

(1) Voyez la *Dissertation sur la Colique de Plomb*, par Merac.

thériaque le soir, deux lavemens anodyns, et trois verres de tisane laxative (1). Enfin, dans toutes les affections dépendantes des névroses du conduit alimentaire, il faut tâcher de remonter à la cause, et d'y adapter les remèdes appropriés. On ne néglige point les secours que l'on peut retirer de la médecine morale et de l'hygiène, toutes les fois que l'état du malade demande de pareils remèdes.

Névroses des parties sexuelles.

L'homme donne aussi, par l'abus des plaisirs, dans des écarts qui amènent des anomalies dans les affections des parties sexuelles, qui influent ensuite d'une manière funeste sur les maladies de la vieillesse. Il y a une foule de causes qui produisent l'impuissance ou la stérilité, et qui ne tiennent qu'à l'abus des plaisirs dans le premier âge (2). On trouve, dans le quatrième volume des Mémoires de la Société médicale d'émulation, un mémoire de Pinel sur les vices organiques des parties de la génération.

---

(1) *Traitement de la colique de plomb, usité à l'hospice de la Charité à Paris.*

Premier jour. Eau de casse. Une once de casse dissoute dans une pinte d'eau, avec trois grains de tartre stibié.

Tisane sudorifique avec les quatre bois, depuis le premier jour jusqu'au dernier jour du traitement.

Lavement purgatif le matin, composé d'une décoction de demi-once de séné, deux gros de sel de Glaubert, et quatre onces vin émétique trouble.

Lavement anodyn le soir, composé de douze onces de bon vin et quatre onces d'huile de noix.

Le soir, un grain d'opium et un gros de thériaque.

Deuxième jour. Eau bénite. Six grains d'émétique dans une pinte; tisane sudorifique; lavement anodyn; dans la nuit, un gros de thériaque, avec six grains d'opium.

Troisième jour. Tisane sudorifique, etc.

Quatrième jour. Lavement purgatif des peintres.

Si le malade est soulagé, le traitement s'arrête là; il faut réitérer une ou plusieurs fois l'eau bénite, selon le besoin et le renouvelement des symptômes.

(2) Les Orientaux font un grand usage de l'opium, seul ou combiné avec des substances aromatiques, pour s'exciter à l'amour. On prépare pour le grand-seigneur, toujours jaloux de pouvoir donner, quand il lui plaît, des preuves de sa virilité, une composition où entrent l'opium, le musc, l'ambre, et d'autres aromates, dont on forme de petites pilules, et qu'on lui donne à avaler par intervalle; ou bien on lui prépare une eau distillée avec des fleurs aromatiques, et on y fait macérer, pendant quelques heures, des têtes de pavot; et pour rendre la boisson plus agréable, on l'édulcore avec du sucre ambré et aromatisé. Ces liqueurs deviennent si nécessaires, que les grands ne peuvent passer un seul jour sans en prendre; mais leur usage habituel amène la stupeur, une vieillesse précoce, et l'asthénie la plus complète. (*Pinel.*)

Anaphrodisis, ou *Impuissance du coït.*

Cette affection peut être le produit d'un épuisement prématuré par la masturbation ; elle peut être aussi la suite d'une apoplexie, ou des erreurs de l'imagination, fortement travaillée de l'épouvantail d'un sortilége qui peut rendre impuissant. Un desir trop ardent de satisfaire sa passion entre les bras d'un objet qu'on adore, et dont la résistance a multiplié les efforts et les combats, de même qu'une crainte réelle ou chimérique, peuvent aussi produire subitement une débilité nerveuse, et qu'aucun excitant ne peut relever, tant que l'esprit est occupé de ses illusions et que le fantôme n'en est pas détruit par la froide raison ou par le calme de la sagesse. Ce n'est que chez les esprits foibles et excessivement crédules, que les noueurs d'aiguillettes opèrent leurs prodiges.

Henricus-ab-Heerz a fait un petit volume d'observations médicales, bien choisies et présentées avec la plus grande candeur. Voici un exemple remarquable de la maladie qui nous occupe : Un jeune homme, d'une famille opulente, avoit été instruit par une domestique à des attouchemens lascifs ; à l'âge de puberté, il n'eut plus aucun signe de virilité. Arrivé aux eaux de Spa, Henricus s'apperçut qu'en touchant le membre génital avec le doigt, il s'en écouloit une liqueur semblable au petit-lait, sans sentiment de plaisir et sans érection. Le jeune homme lui rapporta que l'attouchement du linge le plus fin, produisoit cet effet. Henricus ne lui dissimula point l'incurabilité de la maladie. Le jeune homme, qui étoit riche, voyagea dans tous les royaumes, pour trouver un médecin qui pût le guérir. Beaucoup le bercèrent de vaines promesses, et l'infirmité continua toujours. Il s'adressa enfin aux femmelettes, aux guérisseurs, aux magiciens, aux sorciers ; mais inutilement : après six ans de courses et de dépenses, l'infortuné jeune homme retourna dans ses foyers, et vécut en déplorant la fatale pratique qui l'avoit rendu de si bonne heure inapte à la génération. (*Pinel.*)

Zacutus Lusitanus, Mercurialis, Sylvaticus, et tous les observateurs, en fournissent des exemples.

Dyspermatisme. *Difficulté ou impossibilité de l'émission de la liqueur spermatique.*

Plusieurs causes peuvent produire cette maladie ; un excès de vigueur et de tension dans le membre viril, comme sa débilité, sont de ce nombre. On en trouve une infinité d'exemples dans les auteurs. Dans le premier volume des mémoires de l'Académie, il y a un très-bon mémoire de la

Peyronnie sur cet objet. Sauvages rapporte l'exemple suivant, pris des mémoires d'Edimbourg. Un noble Vénitien, très-bien portant, ne pouvoit émettre la semence durant l'érection ; cependant cela arrivoit dans les pollutions nocturnes, par l'effet de l'imagination. Un médecin vit que l'érection étant trop forte, il y avoit compression des vaisseaux conducteurs de la semence, et qu'il falloit affoiblir la constitution du malade par les bains, les délayans. Pinel a employé deux fois avec succès ce moyen. *Voyez* Marcellus, Donatus, Schenkius, Amatus Lusitanus, Forestus, etc.

SATYRIASIS. *Desir effréné du coït*, ou *tension continuelle du membre génital avec délectation dans le plaisir.*

Arétée a décrit une maladie de cette espèce, qui a une marche aiguë, et tient à un état inflammatoire des parties génitales. La face est rouge, avec sueur; il y a disposition à se tenir courbé, à se serrer le ventre; tristesse, abattement; quand le mal est extrême, propos obscènes, agitations, inquiétudes, soif ardente, écume à la bouche, comme les cerfs qui sont en rut. Dans les Ephémérides germaniques (1), on lit un exemple remarquable de satyriasis. Un homme, âgé de 74 ans, épousa une femme très-jeune. Il lui paya le tribut conjugal douze fois toutes les nuits pendant trois mois. La femme, épuisée, et ayant même les parties de la génération dans un état de phlogose, se plaignit à ses parens. Un médecin consulté, prescrivit les rafraîchissans, et réduisit le vigoureux vieillard au point de ne pouvoir payer qu'une fois le tribut conjugal durant la nuit, et il eut ensuite trois enfans.

PRIAPISME. *Tension continuelle sans délectation, avec une ardeur insupportable.*

Les cantharides, prises à l'intérieur pour s'exciter à l'amour, une affection vénérienne, et la présence d'un calcul à la vessie, peuvent donner lieu à cette maladie. Henricus-ab-Heerz cite l'exemple d'un homme d'un certain âge, qui, pour paroître jeune auprès de sa femme, prit un sirop où entroient les cantharides. Il éprouva des tensions violentes, une ardeur extrême dans le membre viril avec hématurie. Henricus présuma l'usage intérieur qu'avoit fait le nouveau marié des cantharides, il prescrivit des clystères fréquens, soit avec la décoction de casse, soit avec du lait où l'on avoit fait bouillir le nénuphar. Il fit appliquer des épithèmes froids sur le membre génital, et donna à l'intérieur des émulsions froides, légèrement calmantes; les bains d'eau tiéde achevèrent la guérison.

(1) *Miscellanea Medico-Physica*. Decur. 2, an 3.

Nymphomanie, ou *Fureur utérine.*

Cette maladie est aux femmes, ce que le satyriasis est aux hommes. Elle peut être considérée dans trois périodes (1) : dans la première, imagination sans cesse obsédée par des objets lascifs, tristesse, inquiétude, taciturnité, recherche de la solitude, perte du sommeil et de l'appétit, combat entre les sentimens de la pudeur, et l'impulsion des desirs effrenés. Dans la deuxième, sorte d'abandon à ses penchans voluptueux; oubli de toutes les règles de la bienséance, regards, propos agaçans, sollicitations, instances faites au premier venu, efforts pour se jeter dans ses bras, menaces, emportemens s'il résiste. Dans la troisième, aliénation d'esprit complète, obscénité dégoûtante, espèce de fureur aveugle, desir de frapper et de déchirer, chaleur brûlante sans fièvre, enfin tous les symptômes d'une violente manie. On en trouve beaucoup d'exemples dans toutes les maisons où il y a des femmes folles. Voyez Bienville, dans son traité de la Nymphomanie. Pinel rapporte qu'il y a dans ce moment à la Salpêtrière une jeune personne très-bien portante, et d'un tempérament sanguin, qui fut enlevée par un débauché; elle vécut deux ans en se livrant avec l'impétuosité la plus vive aux jouissances de l'amour, dans un accès érotique, elle tomba dans la paralysie. Elle parle avec une ardeur furieuse des plaisirs de l'amour.

Première espèce. *Anaphrodisis* ou *Impuissance.*

Causes excitantes. Attouchemens trop fréquens du pénis, sur-tout avant la puberté, imagination frappée d'un sortilége, amour trop ardent, crainte, frayeur vive, excès d'onanisme ou épuisement vénérien, blennorrhagies répétées, muscles ischiocaverneux paralysés.

Symptômes. Debilité du membre génital, érection impossible : émission involontaire de la semence au moindre attouchement du pénis.

Deuxième espèce. *Dyspermatisme*, ou *difficulté dans l'émission spermatique.*

Causes excitantes. Tension trop forte du membre génital par excès de vigueur, âge avancé, habitude de la masturbation, trop de relâchement dans les parties sexuelles de la femme.

Symptômes. Emission tardive ou empêchée du sperme lors du coït, quoique l'homme jouisse de tous les attributs de la

(1) *Nosographie Philosophique*, tome 3, pag. 169.

virilité, et paroisse remplir les vœux de la nature dans l'union des sexes.

TROISIÈME ESPÈCE. *Satyriasis*, ou *desir insatiable de l'acte vénérien.*

Causes excitantes. Continence forcée, ou abus des plaisirs; puberté tardive, développement précoce des parties de la génération; la malpropreté dans les vêtemens, le crétinisme, une affection dartreuse déterminée vers l'urètre, un tempérament sec, maigre et disposé à la phtisie, l'excès des boissons excitantes, et des alimens épicés.

Symptômes. Penchant irrésistible à répéter fréquemment l'acte vénérien, et faculté de soutenir long-temps cette répétition sans épuisement, odeur forte exhalée par la peau, et semblable à celle de certains animaux lorsqu'ils sont en rut, trois testicules, ou leur nombre ordinaire, mais avec une grande ampleur, constitution forte, herculéenne et le corps presque tout velu comme un bouc, disposition à la démence ou à la manie, si l'impulsion pour le sexe est contrariée (1).

QUATRIÈME ESPÈCE. *Priapisme*, ou *tension douloureuse du membre génital.*

Causes excitantes. Blennorrhagie, calcul dans la vessie, ou l'usage interne de la poudre de cantharides.

Symptômes. Tension forte et douloureuse du membre génital, avec un sentiment d'ardeur brûlante, et sans aucun penchant à l'acte vénérien.

CINQUIÈME ESPÈCE. *Nymphomanie*, ou *Fureur utérine.*

Causes excitantes. Epoque de la puberté, lectures, conversations voluptueuses, attouchemens lascifs et répétés, sensibilité extrême de l'utérus, continence sévère, affection dartreuse fixée sur les organes sexuels.

Symptômes. Saillies vives d'une gaîté pétillante, écarts fré-

(1) Un homme qui se destinoit à l'état ecclésiastique étoit d'un tempérament très-ardent. Un jour en compagnie, il vit une fille environnée à ses yeux d'une aréole lumineuse; la religion le retint toujours dans le devoir. Cependant des pollutions nocturnes se déclarèrent, et il devint fou, maniaque, tantôt furieux, tantôt triste et abattu; ses sens se dérangèrent. Il n'y eut pas de sensation qu'il n'éprouvât, telle fut la suite de la répression de ses desirs; on lui fit user des droits de la nature, et sa santé se rétablit. Il y a quelques années qu'un jeune homme âgé de vingt ans est devenu fou de la même manière; il a imaginé qu'il étoit Hyppolite, la femme qu'il aimoit, Phèdre, et le mari de cette femme Thésée. Un léger sacrifice, qu'on ne peut conseiller à un époux, guériroit cette folie.

quens de l'imagination, oubli de toutes les règles de la pudeur, puis taciturnité sombre, tristesse, larmes abondantes. Ces alternatives entraînent peu à peu la perte du sommeil et de l'appétit, enfin le dépérissement; si le penchant irrésistible à l'acte vénérien est contrarié, dans la plus haute période de la maladie, propos obscènes, fureur aveugle, délire maniaque.

Traitement. On combat l'anaphrodisie par le régime analeptique, les restaurans, les fomentations aromatiques, les frictions huileuses camphrées sur la région lombaire (1), la lecture de quelques poésies érotiques, la vue de quelques estampes ou des figures qui soient dans leur nudité, l'exercice de la chasse, l'habitation à la campagne, et l'on se rend surtout maître de l'imagination du malade, lorsqu'elle est affectée du pouvoir qu'exerce la magie pour rendre certains hommes impuissans. C'est ainsi que Montagne guérit un jeune homme qui ne pouvoit remplir les devoirs conjugaux, d'après l'idée qu'on avoit jeté un sort sur son mariage. Pinel rapporte une guérison semblable dans la Gazette de santé, en 1786, en s'emparant de l'imagination d'un jeune homme prétendu impuissant. Lorsque chez les personnes les plus crédules du peuple, on est consulté, ce sont moins des conseils et des raisonnemens qu'il faut leur administrer en pareil cas, que des amulettes, et c'est sur-tout dans les maladies de l'imagination que la médecine ne doit pas rougir d'emprunter le masque du charlatanisme. On remédie à l'émission tardive ou empêchée de la semence, par trop de tension du membre génital, en affoiblissant le malade par un régime sévère, l'usage des délayans, des boissons mucilagineuses nitrées, émulsives et froides, dans lesquelles on fera entrer le pourpier, le nymphea, la laitue, le fraisier, le chien-dent, l'abstinence du vin, des liqueurs alkoolisées, les végétaux pour nourriture, l'exercice à pied, l'usage des bains tiédes et les clystères émolliens. La dyspermasie par trop de relâchement des parties sexuelles de la femme, se guérit par les injections astringentes dans le vagin, et les courtisannes savent très-bien que les décoctions d'écorce et fleurs de grenades, de plantain, de roses rouges, dans lesquelles on a mêlé de

(1) Un cénobite qui la nuit voyoit des femmes dans sa chambre, fut retiré du marasme anaphrodisiaque par l'usage du camphre et le travail des mains. On ne conçoit pas pourquoi et comment un homme qui, par état, devoit être dans une anaphrodisie morale et physique continuelle, pouvoit se plaindre d'une impuissance qui étoit le *maximum* de la perfection monastique; il est vraisemblable qu'un pareil célibataire n'étoit guère disposé à imiter la conduite d'Origène.....

l'extrait de saturne ou de l'alun, servent à tromper les amateurs des prémices qu'elles ont perdues depuis long-temps. Les filles devenues mères avant leur mariage, n'ignorent pas cette pratique, et combien de maris croient tous les jours cueillir le myrte de la première pousse, tandis que l'arbre est ébranché depuis long-temps. Dans le satyriasis c'est à-peu-près la même marche à suivre : on donne les rafraîchissans, les diurétiques froids, les laxatifs, et l'on employeroit un vésicatoire si l'on soupçonnoit la rétropulsion de quelque affection psorique ou dartreuse, que l'on combattroit ensuite par des remèdes internes. Les bains locaux émolliens, l'application des épithèmes froids, et l'usage interne des émulsions légèrement anodynes, sont indiqués dans le priaspisme ; je crois que les sangsues au périné dégorgeroient très-bien l'organe génital, et que des pédiluves chauds, irritans, des fomentations émollientes sur le bas-ventre seroient très-utiles. Dans la nymphomanie, il faut aussi fortement insister sur le régime rafraîchissant, écarter toutes les idées, lectures, conversations capables d'aiguillonner l'appétit vénérien, condescendre, s'il est possible, par le mariage, à une passion long-temps contrariée, et employer toutes les ressources de l'hygiène et des voyages, plutôt que tout le fatras médicamenteux de Bienville.

Névroses ophthalmiques.

On doit lire, sur ces maladies, les excellens ouvrages de Janin et de Scarpa ; il y a des notions claires et précises, et sur-tout les vrais principes du traitement. C'est ici sur-tout que les connoissances de l'anatomie et de la physique sont indispensables ; car il est impossible de connoître les diverses parties affectées, si l'on n'est éclairé par le flambeau de ces deux sciences. Boerhaave rapporte qu'en voyageant par un temps chaud, il vit dans ses yeux comme une tache noire. Il imagina que ce pouvoit être une dilatation des vaisseaux de la rétine ; il balança entre les saignées abondantes et les topiques froids sur les tempes et le front ; par l'usage de ceux-ci, il diminua peu à peu la tache noire, et il put lire avec facilité. L'ouvrage de Boerhaave est un chef-d'œuvre, voyez *de Morbis oculorum*, Haller, 1750.

La structure de l'œil et ses différentes complications, nous donnent une idée de la complication des diverses maladies qui peuvent l'attaquer, et doivent être considérées sous le rapport de la pathologie, de la physique et même des mathématiques. La myopie, le strabisme, appartiennent à la pathologie externe. Les lésions de la sensibilité et de l'irritabilité sont les seuls effets qui sont du ressort de la médecine.

Consultez la thèse soutenue dernièrement à Gottingue, ayant pour titre *De oculo ut signo.*

Il n'y a pas encore assez d'observations précises sur ces apparences de lumières qui sont communes dans certaines maladies, telles que les étincelles, les mouches, les serpens, &c. pour pouvoir en faire des espèces, et c'est aux partisans de la méthode analytique à remplir cette lacune. Rien n'est plus important dans le pronostic des maladies, que l'observation exacte des affections nerveuses des yeux. Leur éclat, leur dessèchement, leur pulvérulence, leurs convulsions, leur protubérance hors des orbites ou leur enfoncement, la dilatation ou la contraction de la pupille, l'obscurcissement de la vue ou son extrême sensibilité, annoncent ou une guérison certaine, ou un délire imminent, ou une chute des forces vitales, ou une lésion dans le principe nerveux et sensitif, et généralement tous les symptômes d'un pronostic funeste ou heureux. On sait que la mort générale commence toujours par la mort partielle des yeux.

Affections nerveuses de l'iris.

Dans certains cas, la mobilité de l'iris est indépendante du nerf optique. Janin vit un enfant complètement aveugle; la pupille néanmoins se contractoit en présence d'une lumière, et se dilatoit hors de la lumière. Il peut, par la même raison, y avoir des maladies qui n'attaquent que la pupille, indépendamment du nerf optique. L'amaurose ou goutte sereine est très-connue, on en a une infinité d'observations. L'*Historia amauroseos* de Trnka est l'ouvrage le plus complet qui existe en ce genre. Voyez encore Storck, sur les expériences de l'*Arnica montana.*

Un homme de trente-sept ans s'étoit livré à l'étude avec une opiniâtreté inconcevable. Il se levoit à quatre heures du matin, restoit à jeun ou ne prenoit qu'un peu d'eau-de-vie jusqu'à midi. Après dix-huit mois consécutifs de ce régime, il se mit en colère, et dès-lors il éprouva quelques symptômes nerveux, tels qu'embarras des sens, vertiges, lésions de la parole, tensions spasmodiques des membres gauches, puis cécité complète. On saigna du pied, on prescrivit les pédiluves, les vésicatoires, mais inutilement. Hoffmann prévoyant que ces accidens dépendoient de la foiblesse, employa les stimulans et les purgatifs. Il donna les boissons aromatiques, les terres absorbantes, le succin, l'ammoniaque, le sulfure de mercure, l'éther, la boisson de fenouil, de menthe, de valériane, de mélisse, et au bout de trois semaines la vue fut parfaitement rétablie. (*Trnka.*)

Une fille de dix-sept ans éprouva une fièvre pétéchiale

adynamique ; durant la convalescence, maux de tête, foiblesse et peu à peu perte totale de la vue. Les vésicatoires à la nuque ne réussirent point. Storck employa l'arnica montana en infusion ; mais elle ne produisit rien : alors il prit la fleur en poudre très-subtile à la dose de trois gros pour en faire un électuaire avec le miel (c'étoit là prendre une marche rationnelle). Au bout de trois jours de l'usage de cette poudre, la malade éprouva une douleur dans le fond de l'orbite, qui se portoit ensuite vers la partie antérieure de l'œil ; peu à peu l'iris devint mobile, puis la malade distingua les objets, et au bout de vingt-six jours la vue fut rétablie dans son état naturel. (*Storck.*)

Dans l'amaurose on n'apperçoit aucun vice organique du globe de l'œil ; mais il y a perte des mouvemens alternatifs de l'iris. Cette perte est quelquefois subite, d'autres fois elle est précédée de douleurs frontales, de vertiges, d'un obscurcissement gradué de la vue. Il y a dilatation de la prunelle, et une sorte de rétraction de l'anneau de l'iris. Un vice dans le nerf optique peut amener l'insensibilité de la rétine, et de-là l'amaurose. Elle peut être aussi la suite d'une métastase qui empêche l'action nerveuse du nerf optique ou celle de la rétine, et d'une foule d'autres causes que nous détaillerons ci-après.

L'Héméracopie ou *Vue diurne.*

Ceux qui en sont affectés ne peuvent distinguer les objets que durant le jour ; mais, à l'approche de la nuit, ils sont aveugles. Les vieillards sont souvent affectés de cette maladie, qui peut dépendre d'un trop grand resserrement de la pupille, par défaut de sensibilité de cette partie ou du nerf optique. Dans ce dernier cas elle est incurable. Boerhaave rapporte l'observation d'un jeune homme qui, sans vice apparent dans les yeux, sans maladie précédente, croyoit voir des nuages au coucher du soleil, et perdoit entièrement la vue au crépuscule. Il étoit insensible à la lumière artificielle, et à celle de la lune. Durant le jour il distinguoit très-bien les objets voisins ou éloignés, même dans un lieu un peu obscur, pourvu que ce même lieu reçût quelques rayons de la lumière diurne.

La Nyctalopie ou *Vue nocturne.*

C'est l'inverse de la maladie précédente ; elle peut tenir à une cataracte imparfaite ou à un excès de sensibilité. En effet, si une partie du cristallin est opaque, et que la pupille soit très-mobile, celle-ci, en se contractant pendant le jour, peut faire porter tous les rayons lumineux, sur la partie

opaque du cristallin, et ainsi rendre nulle leur impression sur le cristallin. Une rétine très-sensible ne peut pas recevoir une vive lumière durant le jour, et voilà pourquoi ce n'est que la nuit que les objets sont visibles. L'influence de l'habitude peut avoir, sur cette maladie, une action très-marquée. Un Anglais accusé d'un crime capital fut enfermé dans un noir cachot; les premiers jours il ne put distinguer aucun objet; mais au bout d'un mois il commença à appercevoir un léger crépuscule; peu à peu il parvint à voir les objets qui étoient invisibles pour toute autre personne. Ayant été reconnu innocent et mis en liberté, il ne put supporter la lumière de prime-abord, et ce ne fut qu'insensiblement qu'il s'accoutuma à son impression, et qu'il reprit l'habitude de distinguer les objets durant le jour.

Compareti a publié, il y a huit ans, un ouvrage intitulé : *Observationes opticæ de luce reflexâ et coloribus*, qui a répandu un grand jour sur les maladies des yeux. Il ne dit rien de nouveau; mais il introduit des doutes sur ce qu'on dit avant lui. Les oculistes conseillent d'appliquer des collyres : mais ils ne donnent pas les moyens de connoître les maladies, leur siége et leurs moyens de guérison.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Amaurose* ou *Goutte sereine.*

Causes excitantes. Chutes, coups sur la tête, chagrins profonds, veilles opiniâtres, études poursuivies sans relâche, lectures de livres écrits en petits caractères à la grande lumière, impression du froid, bains trop chauds, colère, constitution pléthorique, accouchemens laborieux, suppression d'une hémorragie habituelle, l'abus des plaisirs vénériens, une affection hystérique, suites de quelques fièvres continues ou intermittentes, frayeur vive; dans le Nord, éblouissemens des yeux par l'éclat de la neige au soleil; dans l'Afrique, l'Egypte, réflexions vives de la lumière sur des terreins sablonneux; blessures quelquefois légères dans les sourcils ou au-dessous des orbites (1); rétropulsion d'un exanthême, suppression inconsidérée du flux hémorroïdal, traitement du mal vénérien.

Symptômes. Les signes précurseurs sont quelquefois des douleurs de tête, des vertiges, un état d'assoupissement, un tintement d'oreilles; d'autres fois l'invasion de la maladie est brusque, et certaines fois périodique, comme dans l'hypocondrie et l'hystérie; elle consiste dans l'abolition de la

(1) Morgagni (*Epître XVII.*) en rapporte un exemple. L'an passé on en a vu aussi un à l'hospice de Perfectionnement de l'Ecole. Il paroît que c'est par la lésion du petit filet nerveux qui pénètre de dehors en dedans de l'arcade sourcillière, et va s'anastomoser avec le nerf optique, que cette amaurose arrive.

vue sans vice manifeste; elle peut être parfaite, et amener un aveuglement complet.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Héméralopie* ou *Vue diurne.*

Causes excitantes. Immobilité, resserrement de la pupille; âge avancé, diminution de la sensibilité de la rétine, excès d'étude, habitude de voir certains objets éclairés.

Symptômes. Faculté de distinguer les objets à la grande lumière; mais confusion de la vue à mesure que le soleil se couche sous l'horizon, et ses fonctions rendues nulles jusqu'à la lumière du lendemain.

TROISIÈME ESPÈCE. *Nyctalopie* ou *Vue nocturne.*

Causes excitantes. Opacité du cristallin dans le milieu et non dans ses bords, extrême sensibilité de la rétine; une habitude acquise par la demeure dans un endroit obscur, inflammation de l'uvée, qui force l'iris à se contracter à une grande lumière.

Symptômes. Faculté de distinguer les objets à une foible lumière ou dans les ténèbres, impossibilité de les distinguer à une grande lumière.

Traitement. Il doit être relatif à la cause excitante. Ainsi une amaurose qui provient d'un excès de travaux de cabinet, de veilles prolongées, de la tristesse, et généralement de toutes les causes morales et physiques débilitantes, doit être traitée par les toniques, les stimulans, l'ammoniaque, les fumigations aromatiques, l'arnica montana en poudre à la méthode de Storck, les boissons d'eau de menthe, de valériane, de mélisse, le quinquina, le camphre, le musc, deux à quatre grains plus ou moins, avec autant de sucre. Ce traitement doit être le même, si la maladie provenoit d'une affection hystérique. La saignée seroit indiquée, s'il y avoit un état pléthorique (ce qu'on reconnoîtroit à la rougeur de la face, au battement des artères temporales, à la dureté du pouls); elle conviendroit aussi dans la suppression d'une hémorragie habituelle; dans celle du flux hémorroïdal, l'on mettroit les sangsues à l'anus. Dans le cas d'épuisement par l'abus des plaisirs de l'amour, on administreroit les analeptiques, l'on feroit des frictions aromatiques sur les reins, avec de l'huile animale de Dippel, le camphre, quelques huiles essentielles; à l'intérieur on donneroit quelques doses d'alkali volatil, quinze à vingt gouttes par jour dans une eau distillée de menthe ou de mélisse, on prescriroit les douches sulfureuses sur la région lombaire, le quinquina et l'arnica en poudre ou en décoction. Si l'on craignoit quel-

que métastase, on auroit recours à un exutoire, au moxa, aux purgatifs irritans. Quant aux deux autres infirmités, telles que l'héméralopie et la nyctalopie, si j'étois consulté, j'avoue de bonne foi que je ne sais pas quels remèdes j'administrerois. Les vomitifs répétés, les drastiques, les lavemens purgatifs pourroient être utiles.

Névroses acoustiques.

Il y a encore beaucoup de recherches à faire sur les lésions de l'organe de l'ouïe; et ce ne sera que par les résultats des corps, réunis aux histoires exactes des maladies, que l'on parviendra à dissiper les ténèbres qui nous dérobent les causes de la dureté de l'ouïe et de la surdité complète. On connoît depuis long-temps les effets de la musique sur l'économie humaine, et toute l'influence qu'elle exerce sur les passions. Elle a été encore heureusement appliquée au traitement de certaines maladies, et c'est sur-tout dans celles qui appartiennent à la classe des nerveuses, qu'elle a été utile. Voyez à ce sujet l'excellente dissertation qui parut à Montpellier en 1758 (1). L'auteur, le médecin Robert, y a réuni les connoissances anatomiques, physiologiques, physiques et médicinales.

Dès l'année 1670, on voit dans les Ephémérides des curieux de la nature, les efforts qu'on avoit faits pour l'instruction des sourds et muets. Trnka a rassemblé dans son histoire de la surdité (*Historia* Cophoseos, 1778), tous les faits épars dans les traités de médecine, et relatifs à cette affection. C'est l'ouvrage le mieux fait sur cette partie; il réunit tout ce qu'on a dit de bon; en voici deux observations : Un homme de soixante-dix ans avoit l'ouïe dure depuis trente ans; il employa tous les remèdes imaginables; à soixante-dix ans il recouvra l'ouïe; mais il éprouva de l'insensibilité, de la formication dans le côté droit, et finit par bien entendre, quand la paralysie fut complète.

Une femme à l'époque critique eut une fièvre quarte; on employa les fébrifuges, il y eut alors suppression des menstrues; il survint un gonflement de la face et une surdité, la fièvre et la surdité guérirent enfin (2).

Pinel a rapporté dans ses cours, l'histoire suivante. Un homme âgé de soixante-un ans, eut une attaque d'apo-

(1) *Tentamen de vi soni et musices in corpus humanum.* Ant. Robert. Elle a été traduite en français, avec des notes, depuis quelques années.

(2) L'an passé je fus consulté pour une fille de vingt ans devenue sourde après la suppression brusque d'une fièvre quarte, par l'usage du quinquina. Je conseillai les vésicatoires à la nuque, les fumiga-

plexie. Il lui fit appliquer un vésicatoire à la nuque ; le lendemain, la plaie fut insensible ; le troisième jour elle prit un caractère noirâtre, et la mort suivit de près. L'ouverture du cadavre démontra un épanchement sanguin dans le ventricule gauche. Cette personne étoit sourde depuis trente ans. Pinel examina l'autre oreille, et l'autopsie montra le tympan détruit ; dans l'intérieur il y avoit un liquide visqueux, et la membrane interne du tympan étoit rougeâtre. Il y avoit eu donc inflammation. L'enclume et le marteau étoient dans l'état naturel ; l'étrier paroissoit avoir été carié et consumé. Il examina ensuite toutes les parties de l'oreille ; les osselets étoient sains, la membrane du tympan étoit aussi un peu rougeâtre. Le même praticien dit n'avoir trouvé dans d'autres surdités, que la membrane du tympan un peu plus opaque.

La paracousie ou fausse perception des sons, tient à une incommodité passagère, et est le prélude d'une surdité future. Quelquefois le tympan est trop relâché ou trop tendu, le changement de temps peut faire connoître la maladie, l'air sec ou humide. Quelquefois aussi le nerf est lésé. Dans ces diverses affections on voit bien que le traitement est empirique, et donné au hasard. Aujourd'hui on ne peut encore admettre que deux espèces de lésions acoustiques.

Première espèce. *Dureté de l'ouïe.*

Causes excitantes. Sons bruyans et répétés, décharges d'artillerie, éternuemens fréquens, efforts pour jouer des instrumens à vent, vomissemens répétés à bord d'un vaisseau, surcharge des premières voies, grossesse, bains chauds, métastases fébriles, salivation supprimée, des embarras dans la trompe d'Eustache, suppression de quelque hémorragie, répercussion d'une affection cutanée, goutte anomale, âge avancé, vieillesse, une disposition héréditaire.

Symptômes. Dans le premier degré, tintemens d'oreille, apparence d'un bruit pareil à celui d'une eau qui coule, murmure, sons semblables à ceux des cloches ; dans l'autre degré, nulle de ces apparences, mais perception foible, tandis que le corps sonore et l'air qui propage le son, peuvent exciter une sensation très-forte.

---

tions aromatiques, l'usage des pédiluves irritans, d'une saignée du pied ou des sangsues à l'anus ; mais je dis que le meilleur remède, selon moi, pour pouvoir guérir, seroit d'aller habiter encore un pays marécageux, d'y gagner une nouvelle fièvre intermittente, et alors, en faisant un traitement méthodique, on guériroit les deux infirmités.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Surdité complète* ou *Cophosis.*

Causes excitantes. 1°. Absence ou atrophie du nerf acoustique, sa compression par des tumeurs dans le cerveau, par l'épanchement du sang ou d'un liquide lymphatique. 2°. Imperméabilité du conduit auditif externe, par la réunion de ses parois, par des tumeurs glanduleuses, une membrane contre nature, des ulcères, l'accumulation et l'épaississement du cerumen; des corps étrangers, des vices de la membrane du tympan, une fausse membrane qui lui est adhérente, son relâchement ou sa tension; l'ossification des membranes de la fenêtre ovale ou ronde; du sang, du pus, ou des mucosités extravasées dans la cavité du tympan; l'absence, la carie ou la luxation des osselets de l'ouïe. (*Pinel.*)

Symptômes. Abolition entière des fonctions de l'ouïe, et impossibilité d'entendre les sons les plus foibles, comme les plus forts et les plus long-temps prolongés.

Traitement. C'est encore ici une de ces maladies où les ressources de la médecine sont très-bornées; peut-être que lorsque l'anatomie pathologique de l'organe de l'oreille aura répandu plus de lumière sur les névroses acoustiques, on pourra espérer d'obtenir plus de succès dans leur traitement. On peut employer suivant les différentes causes qui ont précédé, les vésicatoires, le moxa, les évacuans drastiques, les saignées du pied, les sangsues à l'anus, les injections toniques, les sialagogues, les fumigations aromatiques, un séton à la nuque, et donner à l'intérieur les poudres de valériane, de quinquina, les eaux de menthe, de mélisse, de tilleul, de thym, de serpolet; tenter encore les pilules de camphre, de musc avec le sucre, l'électricité et le galvanisme. Mais dans la plupart des affections acoustiques, il y a des lésions de l'organe, et alors on sent bien que tous les remèdes sont inutiles.

Névralgies (douleurs de nerfs).

C'est aux recherches et aux observations du professeur Chaussier, que nous devons la connoissance de ce genre d'anomalies nerveuses (1). Elles sont caractérisées par une vive douleur, sans rougeur, sans chaleur, elle est quelquefois périodique, régulière ou irrégulière. Son siége est toujours fixé sur un tronc, sur une branche de nerf, qui dans le temps du paroxisme parcourt toutes ses ramifications avec la rapidité de l'éclair, les suit dans leurs diverses connexions,

(1) Voyez la *Table synoptique de la Névralgie, suivant la Nomenclature méthodique de l'anatomie.* A Paris, chez Théophile Barrois, rue Hautefeuille; prix 75 c.

les affecte les unes après les autres, ou toutes ensemble, d'où résultent des spasmes, des frémissemens, des agitations convulsives, plus ou moins apparentes dans la partie des mouvemens involontaires, des gestes automatiques qui dégénèrent bientôt en tic ou habitude vicieuse. La cause qui détermine la douleur, et l'espèce de nerf affecté, du nombre, de l'étendue, de ses ramifications, établissent des différences essentielles, qu'il est important de connoître pour bien diriger le traitement. Quoique cette maladie ne soit pas mortelle, elle est très-fâcheuse, par la violence ou atrocité des douleurs, la facilité de leurs retours, souvent aussi par leur opiniâtreté; d'ailleurs à la suite de fréquens paroxismes naissent la morosité, l'interruption du sommeil, l'inappétence, la constipation, et successivement la maigreur de tout le corps, le dérangement de la digestion, des sécrétions, quelquefois le marasme et l'atrophie. Les nerfs les plus sujets à la névralgie, sont les soucutanés, sur-tout ceux de la face; ils sont environnés d'un tissu cellulaire lâche, peu abondant, et par cela plus exposé à l'impression du froid, aux coups, aux contusions. Les nerfs des extrémités inférieures peuvent aussi être affectés de la même maladie.

Première espèce. *Névralgie de la face* (tic douloureux).

Causes excitantes. Suppression d'une hémorragie habituelle, d'un écoulement séreux ou muqueux, d'une ancienne fistule, d'une éruption cutanée, d'un tubercule sur le trajet d'un nerf, la carie d'une dent, la contusion ou la déchirure à demi d'un filet nerveux, l'impression du froid, un vice arthritique ou rhumatismal.

Symptômes. Douleur vive, déchirante quelquefois, et surtout dans son commencement, avec torpeur et formication, plus souvent avec pulsations, élancemens et tiraillemens successifs sans rougeur, sans chaleur, sans tension et gonflement apparens de la partie, revenant par accès plus ou moins longs et rapprochés, souvent irréguliers, et quelquefois périodiques; et s'élançant du point primitivement affecté, sur toutes les ramifications du nerf, qu'il affecte partiellement ou toutes ensemble.

Première variété. *Névralgie frontale.* La douleur a son siége à la branche orbito-frontale du nerf trifacial, et principalement à ses ramifications frontales; souvent elle commence au trou sourcillier, et de-là se répand aux ramifications qui se distribuent au front, à la paupière supérieure, au sourcil, à la caroncule lacrymale, à l'angle nasal des paupières; et quelquefois par les anastomoses des ramuscules nerveux, elle se propage à tout un côté de la face. Le

plus ordinairement la douleur est périodique, intermittente, revient régulièrement tous les jours, plus souvent le soir que le matin; et après avoir duré trois ou quatre heures, elle cesse pour ne reparoître que le lendemain. Presque toujours durant le paroxisme, la paupière est fermée, il y a sensibilité douloureuse de l'œil, pulsation des artères voisines, gonflement des veines, excrétions de quelques larmes âcres et brûlantes, d'autres fois en conservant le type périodique, la douleur s'étend moins du côté du front, mais se porte plus profondément dans l'orbite et la surface de l'œil, qui devient plus ou moins rouge durant l'accès. Quelquefois la maladie a une marche moins régulière, elle a des paroxismes plus courts, mais plus fréquens, des rémissions plus ou moins longues, et revient le soir avec plus d'intensité. Souvent il y a douleur sourde à un des sinus frontaux, sécheresse des cavités nasales, quelques symptômes d'affections catarrhales, ou bien la douleur est entièrement irrégulière, les accès ne durent que quelques secondes, quelques minutes, mais sont fréquens, et varient beaucoup pour l'intensité, le retour et la durée; c'est ce qu'on appelle *tic douloureux*,

Deuxième variété. *Névralgie sous-orbitaire.* Le siége de la douleur est à la branche sous-maxillaire du nerf trifacial, et principalement aux rameaux sous-orbitaires. Souvent elle commence au trou sous-orbitaire, et de là se porte aux filets qui se distribuent à la joue, sous l'os zygomatique, à la lèvre supérieure, à l'aile du nez, à la partie inférieure, à l'angle nasal des paupières; quelquefois elle remonte vers le tronc du nerf, affecte particulièrement les filets dentaires, ceux qui se distribuent au sinus sous-maxillaire, au palais, à la luette, à la base de la langue; enfin, par les anastomoses des ramuscules nerveux, elle se propage souvent à tout le côté de la face. Dans l'intensité de la douleur, il y a fréquemment excrétion abondante de salive, de mucus nasal, des contractions spasmodiques et automatiques des muscles des lèvres, et la douleur augmente par le mouvement des mâchoires.

Troisième variété. *Névralgie maxillaire.* On la reconnoît à une douleur qui part ordinairement du trou mentonnier, suit les ramifications radiées du nerf maxillo-dentaire qui se porte au menton, dans l'épaisseur de la lèvre inférieure. Mais rarement elle y est bornée, presque toujours elle remonte dans le canal de la mâchoire, s'étend aux ramifications que ce nerf fournit aux dents, à la joue, à la tempe, sous le menton et aux côtés de la langue. Cette névralgie s'observe moins souvent que les deux précédentes, sur-tout la frontale qui est la plus commune. Elle est le plus souvent irrégulière.

Quatrième variété. *Névralgie du nerf facial.* (Portion dure du nerf auditif.) De toutes les névralgies qui ont lieu à la face, celle-ci est la plus rare. Il n'existe même, selon le professeur Chaussier, aucune observation bien précise qui prouve que ce nerf ait été le siége primitif d'une affection névralgique. Au reste, il seroit facile de la reconnoître à une douleur qui, du trou stilo-mastoïdien, orifice extérieur du canal spiroïde (communément et improprement l'aqueduc de Fallope) de l'os temporal, se propageroit à l'oricule, aux différentes parties de la face, sur les parties latérales du cou, en suivant le trajet et les ramifications de ce nerf.

Deuxième espèce. *Névralgie iléo-scrotale.*

Causes excitantes. Les mêmes que celles de l'espèce précédente.

Symptômes. La douleur est très-vive; elle s'étend de la crête de l'iléon aux diverses ramifications du nerf, est accompagnée de resserrement du scrotum, de rétraction du testicule, mais l'urine n'est point altérée, et il n'y a aucune affection néphrétique. Elle a son siége au rameau de la première paire lombaire qui se dirige obliquement à la crête de l'iléon, accompagne le cordon des vaisseaux testiculaires, et se ramifie au scrotum.

Troisième espèce. *Névralgie fémoro-poplitée* (sciatique).

Causes excitantes. Les mêmes que ci-dessus, mais une des causes les plus fréquentes, c'est l'impression du froid à la région lombaire. (Plusieurs fois je me suis donné à volonté de ces douleurs sciatiques, en laissant les reins moins couverts que de coutume, et je les ai toujours promptement guéries, par la chaleur appliquée sur les lombes.)

Symptômes. Première variété. *Fémoro-poplitée.* Elle a son siége au nerf fémoro-poplité, ou crural postérieur. Le plus ordinairement la douleur part de l'échancrure ischiatique où se trouve le tronc du nerf, et de là se répand, en suivant les ramifications du nerf au sacrum, à la face poplitée de la cuisse, où elle exerce sa plus grande activité, se propage sur le bord péronnier de la jambe jusqu'à la face plantaire du pied; quelquefois cependant elle semble partir du pied pour remonter à la cuisse. Dans le commencement, la douleur est souvent continue, ou n'a que des rémissions courtes plus ou moins marquées, mais par la suite elle devient intermittente, irrégulière, se renouvelle sur-tout les soirs et la nuit.

Deuxième variété. *Névralgie fémoro-prétibiale.* Depuis

l'aine où se trouve le nerf crural, la douleur se répand sur la face rotulienne de la cuisse, s'étend principalement sur le côté tibial de la jambe, à la malléole interne, à la face suplantaire du pied, et sur-tout aux divisions nombreuses de la branche tibio-cutanée.

Troisième variété. *Névralgie plantaire.* Chaussier ne l'a observée qu'une seule fois; elle étoit entièrement bornée à l'étendue des nerfs plantaires du pied gauche en suivant exactement toutes les ramifications; la douleur qui étoit très-vive, n'observoit aucun type périodique; elle se renouveloit par accès plus forts et plus longs le soir et la nuit; après avoir duré plusieurs mois, elle cessa tout-à-coup sans aucune cause apparente, et il survint du même côté une névralgie sous-orbitaire, qui affecta tellement les dents, qu'elles tombèrent en éclats; la névralgie de la face cessa; celle du pied reparut avec les mêmes symptômes: les bains et une diète entièrement laiteuse diminuèrent beaucoup l'intensité et la fréquence des douleurs.

Quatrième espèce. *Névralgie cubito-digitale.*

Causes excitantes. Les mêmes que dans les espèces précédentes.

Symptômes. La douleur a ordinairement son siége dans le nerf cubital; elle commence dans l'endroit du coude, où ce nerf est uniquement recouvert de la peau, et du tissu cellulaire; elle suit la direction du nerf, s'étend à ses diverses ramifications, et sur-tout aux rameaux cutanés qui se distribuent à la face supalmaire, et au bord cubital de la main; quelquefois elle se propage le long du bras.

Cinquième espèce. *Névralgies anomales.*

Causes excitantes. Pression, tiraillement ou lésion locale d'un ou de plusieurs filamens nerveux, soit à la suite d'un coup ou d'une piqûre dans la saignée du bras ou du pied.

Symptômes. Douleurs plus ou moins vives ou fréquentes, qui toujours partent d'un point affecté, se répandent dans une étendue plus ou moins considérable, et avec des symptômes qui varient suivant l'espèce du nerf irrité et ses connexions; telles sont ces douleurs vives, irrégulières et chroniques qui sont produites par un tubercule ou ganglion, situé dans l'épaisseur de la peau du tissu cellulaire, sur le trajet du nerf, et qui partent constamment de ce point comme d'un centre, avant de se propager plus ou moins loin. Tels sont encore ces divers accidens avec spasmes et douleurs, survenus plus ou moins long-temps après un coup, une contu-

sion qui a spécialement intéressé quelques filamens du nerf, et y laisse une impression qui ne se manifeste à la partie que par une échymose opiniâtre, une rougeur, une œdématie légère, une douleur sourde qui augmente par la pression, et excite les différens accidens; de ce nombre, on doit compter ces céphalées opiniâtres, ces vertiges, ces douleurs à l'œil, ces spasmes, et même ces paralysies, à des parties éloignées à la suite d'une contusion légère des tégumens de la tête, de la piqûre d'un filet nerveux dans la saignée du bras, du pied, ou d'une plaie à la cuisse près le genou.

Traitement. La névralgie est plus ou moins difficile à guérir, suivant qu'elle est périodique ou régulière, atypique ou irrégulière. La frontale se guérit plus facilement sur-tout dans les premiers temps; mais elle devient très-opiniâtre, si son type, son caractère a été changé par un mauvais traitement; la sous-orbitaire, au contraire, dont les accès sont instantanés, mais rapprochés, et qui se renouvelle par le contact le plus foible, le mouvement le plus léger est très-difficile à guérir, sur-tout lorsqu'elle est ancienne. On peut aussi espérer la guérison par la section du nerf, si une pression exercée sur le tronc, la partie principale du nerf morbifié, arrête, suspend la douleur. On peut réduire à deux genres principaux les moyens proposés pour le traitement. Dans le premier genre, sont compris les remèdes locaux et externes; tels sont la caléfaction de la partie, les lotions froides, les applications narcotiques, les exutoires, les vésicatoires, le moxa, l'aimant, l'électrisation, la division du nerf par l'instrument tranchant, par les caustiques, l'excision de tubercules ou corps étrangers fixés sur son trajet.

Nous rapporterons au second genre, les remèdes généraux ou internes, les alexypyrétiques, les vomitifs, le kina, les diaphorétiques, les stupéfians, les purgatifs, la saignée, les antispasmodiques.

Un certain degré de chaleur appliquée à la partie névralgiée, suivant le procédé de Faure, a quelquefois, comme l'a observé le professeur Chaussier, procuré, pendant l'accès de la douleur, un soulagement très-sensible; mais il est de courte durée, à moins qu'il ne produise une éruption vésiculaire érythémateuse. Les lotions froides ont quelquefois été utiles, mais dans d'autres circonstances elles ont été nuisibles et ont fait passer la douleur au côté opposé où elle a continué à se manifester, d'après l'observation d'Hartonkeil. Les narcotiques appliqués sur la partie, sont souvent peu efficaces, et ils n'ont procuré dans une névralgie traitée à l'hospice de la Charité, qu'un soulagement momentané, peu remarquable. Le moxa sur la partie même n'a produit aucun

avantage ; il a paru dans ce cas que son effet étoit borné en quelque sorte à la peau, et ne s'étendoit point jusqu'au siége de la douleur, dont il ne pouvoit par suite détruire efficacement la cause. Cependant les vésicatoires employés comme moyen dérivant, propre à changer le point d'irritation, ont quelquefois amené un soulagement sensible: pour être efficaces, ils doivent être appliqués sur la distribution des rameaux principaux du nerf morbifié, et procurer une excrétion abondante. Cotumni, dans son traité *de ischiade nervosâ*, les recommande expressément, et rapporte plusieurs exemples de guérisons opérées par leur usage long-temps continué ; mais leur succès est très-incertain, si la maladie est ancienne, si l'altération que le nerf a éprouvée a été portée fort loin. Il convient d'employer en même temps les moyens propres à entretenir, à exciter la transpiration, et parfois les purgatifs, si la personne est d'un tempérament phlegmatique. L'aimant n'a produit entre les mains de MM. Thouret et Andry, qu'un soulagement momentané, on a aussi employé l'électricité ; mais comme ses effets varient beaucoup suivant la manière dont on l'applique, nous remarquerons 1°. Que l'électrisation par bain n'en produit aucun. 2°. Que l'électrisation par commotion ne produit qu'une sorte de stupéfaction, qui suspend momentanément la douleur. 3°. Que l'électrisation par étincelles, tirée de la partie névralgiée, devient pour elle un stimulant propre à ranimer l'action de la peau, et qui peut devenir efficace, s'il détermine une éruption suivie d'une excrétion séreuse. Galien avoit conseillé la section des filets nerveux qui par leur irritation produisent le spasme, le délire, la douleur ; mais Maréchal est le premier qui ait coupé les nerfs de la face pour guérir quelques affections névralgiques. Depuis il a été imité par Albinus, Louis, Guérin, de Whytt. Pour guérir cette section, il faut inciser la peau sur le trajet du nerf même, de manière à le couper à sa sortie des trous ou des canaux qui le transmettent à la face, l'incision doit être oblique, et avoir trois centimètres de longueur environ. Après avoir divisé la peau, elle doit ensuite diviser les muscles et parvenir jusqu'à l'os, quelquefois la douleur cesse après l'opération, pour se renouveler ensuite quand la plaie sera cicatrisée, ou bien elle persiste toujours, quand les ramifications du nerf affecté n'ont pas été toutes coupées. André avoit soin d'entretenir long-temps la plaie ouverte, de favoriser la suppuration, pour que le nerf coupé ne pût plus se réunir. Si la maladie est entretenue par un tubercule, un corps étranger, on en obtiendra la guérison, en faisant l'excision de celui-ci. On considère comme une fièvre locale,

la névralgie qui est régulière, périodique, et revient à des intervalles égaux, et on la combat par les alexypirétiques (chasse-fièvres). Dans ce cas la langue est souvent chargée, il convient de commencer le traitement par un vomitif, le tartrite antimonié de potasse; mais comme la pratique l'a appris à Chaussier, pour être efficace il doit être placé quelque temps avant l'accès. On passe ensuite à l'usage du quinquina, et la préparation suivante est la meilleure. Kina seize grammes (quatre gros), rhubarbe, muriate d'ammoniaque, de chaque deux grammes (demi-gros), sirop de pêcher, S. Q. pour partager en huit bols, à prendre de trois heures en trois heures. Quelquefois il convient d'y associer la valériane sauvage en poudre; rarement il est utile d'employer les purgatifs; aussi pour prévenir son effet purgatif, il importe de diminuer la dose de la rhubarbe après les premières prises, il faut insister long-temps sur l'emploi de ces différens moyens, car sans cette attention, la douleur revient, quelquefois avec le même type après un temps plus ou moins long. Ce mode de traitement convient généralement pour la curation de la névralgie frontale, et sur-tout dans les constitutions catarrhales, lorsqu'il y a fièvre tierce ou quotidienne. Le traitement est plus difficile, plus incertain, lorsque la névralgie est irrégulière, qu'elle se renouvelle par le contact le plus foible, le mouvement le plus léger. Le premier objet doit être d'en rechercher soigneusement la cause, d'examiner l'état de la bouche, des dents. Si celles-ci sont affectées de carie, il importe beaucoup de s'assurer si la douleur part du siége même de la carie; mais il n'en est pas ainsi, si l'affection de la dent dépend de l'affection névralgique; il faut bien se garder d'arracher les dents, car cela est fort inutile. Il faut recourir à d'autres moyens, et les varier selon les circonstances. Ainsi, si la personne est d'un tempérament sensible, mélancolique, on peut employer, avec avantage, l'extrait de ciguë, comme l'a conseillé Fothergill. Underwood, chirurgien anglais, rapporte avoir été guéri par ce moyen. On y associera l'extrait de jusquiame; mais pour qu'il soit efficace, il faut en continuer l'usage pendant long-temps, en augmenter la dose successivement, et y joindre un régime approprié. S'il y a lieu de soupçonner une affection goutteuse, rhumatismale, si le malade en a éprouvé précédemment des attaques, alors il faut insister sur l'usage des diaphorétiques, des préparations dans lesquelles on fera entrer la résine de gayac, la décoction aqueuse de squine, coupée avec le lait; quelquefois le régime laiteux continué long-temps. A ces différens modes essentiels de traitement, on ajoutera les antispasmodiques, les calmans,

les narcotiques, le kina, l'arnica, les bains d'eau fraîche, les eaux salines ou sulfureuses, les frictions douces avec l'éther, les extraits amers, si l'état du malade exige leur emploi. La saignée est indiquée dans le principe; si le malade est pléthorique, s'il y a suppression des hémorroïdes, d'une hémorragie nasale, du flux menstruel (1). Si la névralgie s'étoit manifestée après la disparition d'une éruption cutanée, on appliqueroit les vésicatoires, ou l'on établiroit un cautère. La nourriture doit être douce et légère, en petite quantité. L'exercice à cheval, en voiture, convient très-bien. Les passions vives, les chagrins, l'excès des alimens, les boissons vineuses, alkooliques, les alimens épicés, la fatigue de l'estomac, augmentent la fréquence et l'intensité des douleurs (2).

CHAPITRE IV.

Asphyxies, ou *Affections comateuses*.

Apoplexie.

Dans les ouvrages périodiques et recueils d'observations, on trouve des faits très-précieux sur cette maladie. Les expériences de Kauw-Boerrhaave ont répandu beaucoup de lumières sur sa nature et son siége (3). En appliquant des substances stimulantes sur la dure-mère, il n'a produit aucunes convulsions, de même qu'en bornant l'irritation à la substance corticale du cerveau, mais si elle étoit portée sur la substance médullaire, il y avoit des convulsions effrayantes, qui se terminoient par la paralysie des muscles soumis au mouvement volontaire; la respiration et la circulation se prolongeoient encore pendant sept à huit heures. Si l'irritation étoit portée au cervelet, le poumon et le cœur cessoient leurs fonctions trois ou quatre minutes après. En irritant la moelle alongée, on obtenoit des convulsions, puis la cessation des mouvemens vitaux. Ce qui prouve que l'intérieur

(1) A l'époque critique, une femme fut, pendant plus de six mois, tourmentée d'une odontalgie irrégulière des plus violentes, qui cessa subitement par une large saignée du bras.

2) Voyez l'excellente *Thèse* de M. Hamel, sur la *Névralgie faciale*, de qui nous avons emprunté ce que nous avons dit sur cette maladie Paris an XI.

(3) *Impetum faciens dictum Hippocrati*, &c. 1745.

du crâne n'est pas le centre unique de l'action nerveuse, ou puissance sensoriale. Il est à présumer que dans l'apoplexie la compression produite par la distension extrême des vaisseaux, ou par un fluide épanché, altère ou abolit partiellement les fonctions des sens, et les mouvemens volontaires, tandis que dans d'autres cas, il porte une atteinte plus ou moins grande aux mouvemens vitaux de la respiration et de la circulation, ou les frappe subitement de paralysie et de mort. Les recherches anatomiques de Wepfer, ont donné à ce sujet les connoissances les plus précises (1). En effet, il a trouvé tantôt un épanchement sanguin considérable entre la dure et la pie-mère; tantôt un caillot de sang de la grosseur d'un œuf de poule, dans la partie moyenne du lobe droit du cerveau; tantôt du sang épanché à la base du crâne, au-dessous de la pie-mère; tantôt enfin une sérosité lymphatique épanchée entre la dure et la pie-mère, ou dans les ventricules du cerveau. Cependant nombre d'observations prouvent que le cerveau n'est pas toujours le siége primitif de l'apoplexie, car on l'a quelquefois observée sans remarquer aucune lésion organique dans cette partie. (Morgag. Epît. v.) Elle est souvent une affection sympathique, et tient aux premières voies (*Moll. de apoplexiâ biliosâ. Gott.* 1780); ce qu'on reconnoît aux signes précurseurs qui l'annoncent, tels que les anxiétés, les nausées, les vomissemens, la perte de l'appétit, et les autres symptômes gastriques. On peut consulter avec fruit, la dissertation publiée par le célèbre Louis, sur la manière de connoître et de traiter l'apoplexie.

Voici une observation recueillie par Valsalva, et qui appartient à l'apoplexie cérébrale. Un cardinal qui avoit un teint fleuri, fort adonné à l'étude, âgé de 50 ans, avoit éprouvé des vertiges, accompagnés de mouvemens convulsifs qui devinrent périodiques; enfin il fut frappé d'apoplexie, et devint paralytique du côté gauche. La respiration étoit naturelle, le pouls fréquent et développé. Le troisième jour, Valsalva ouvrit la veine jugulaire droite; le malade reprit un peu; mais le septième jour, le côté droit fut pris de convulsion, la respiration devint stertoreuse, et le malade mourut. (La respiration n'est stertoreuse que vers le déclin de la maladie.) L'ouverture du crâne prouva un épanchement sanguin dans le ventricule latéral gauche.

Daubenton devant assister à la première séance du sénat (10 nivôse an VIII), dîna avant son heure ordinaire; il fut accueilli comme il le méritoit, et s'assit dans un fauteuil,

(1) *Observationes anatomicæ in cadaveribus eorum quos sustulit apoplexia*, 1658.

la salle étoit fort échauffée, il fut à l'instant frappé d'apoplexie, et paralysé du côté gauche, on le rapporta dans son lit, il croyoit être toujours dans son fauteuil au sénat ; comme il ne sentoit rien du côté gauche, il en demanda des nouvelles à son domestique ; il reprit un moment sa pénétration ordinaire, et parla de ses anciennes connoissances. Pinel et Portal appelés, firent appliquer les vésicatoires (1), mais Daubenton mourut le quatrième jour. L'ouverture du crâne démontra un épanchement sanguin dans le ventricule droit.

L'apoplexie nerveuse, la gastrique, la métastatique ne sont pas encore assez déterminées pour pouvoir faire autant d'espèces différentes. Voici une observation de la dernière, et qui a été couronnée d'un heureux succès. Un peintre âgé de quarante et un an, avoit la goutte ; il se trouva mieux après avoir employé un topique répercussif ; il travailla au soleil, but des liqueurs alkoolisées, et tomba apoplectique ; il eut la respiration stertoreuse, la bouche distorse. On fit une saignée, il ouvrit les yeux, mais il ne reprit point connoissance. On le porta dans son lit, où les bonnes femmes vouloient l'échauffer. Un médecin le fit mettre dans un fauteuil, l'exposa à un courant d'air froid (la position horizontale ne convient pas, mais la verticale), les jambes trempées dans l'eau chaude. On fit faire une seconde saignée, puis appliquer les vésicatoires sur les pieds et sur les genoux pour rappeler la goutte. Il fit usage des fleurs d'arnica en infusion, des sangsues aux tempes ; la mutité continuoit, ainsi que la paralysie. On fit l'ouverture de l'artère temporale, et le malade éprouva un mieux sensible. L'urine déposa un sédiment briqueté. Le médecin fit prendre le café, les excitans, le malade commença à écrire à sa femme, et dans trois mois il fut parfaitement guéri.

L'apoplexie produite par les travaux et la contention de l'esprit, est très-commune parmi les hommes de lettres. Elle a une certaine graduation dans la marche des symptômes, il y a d'abord somnolence, puis paralysie, enfin apoplexie. C'est de cette maladie dont mourut Malpighi, après une suite de symptômes nerveux, comme vertiges, perte passagère de la parole ; contorsion de la bouche, ou spasme cynique, hémiplégie du côté droit. On observa les circonstances

(1) Portal nous a dit, dans ses Cours, qu'il se repentoit de n'avoir pas fait saigner dans cette circonstance le malade, quoique âgé et maigre. Cela ne doit point surprendre, quand on saura que ce praticien célèbre assure que toutes les apoplexies sont sanguines, et qu'il faut saigner dans tous les cas, puis faire vomir, si l'estomac étoit embarrassé.

suivantes dans un autre homme de lettres, âgé de cinquante-huit ans, pléthorique, et travaillant jusqu'à deux ou trois heures du matin. D'abord omission d'une saignée habituelle, toux opiniâtre et enchifrènement l'hiver suivant, lésion de la vue qui faisoit paroître les objets doubles, débilité, vacillation de la mémoire, et quelquefois désordre dans ses idées, penchant irrésistible au sommeil, débilité musculaire externe, aridité de la membrane pituitaire, constipation, perte graduée des forces physiques et morales, sortie involontaire de l'urine et des excrémens; enfin respiration stertoreuse et mort. On trouva à l'ouverture du cadavre, un épanchement lymphatique dans chacun des ventricules latéraux du cerveau, les plexus choroïdes variqueux, et une sérosité jaunâtre dans la couche des nerfs optiques du côté gauche.

Première espèce. *Apoplexie cérébrale* ou *sanguine.*

Causes excitantes. L'insolation, une nourriture succulente, une vie sédentaire, l'excès dans les plaisirs de l'amour, la suppression des menstrues, des lochies, des hémorroïdes, l'usage immodéré des bains, sur-tout trop chauds, un emportement de colère, ou une ambition concentrée, une forte contention d'esprit, une ivresse habituelle, des chagrins profonds, la répercussion d'une affection cutanée, et surtout la constipation chez les vieillards.

Symptômes. Ils varient suivant que l'apoplexie est foible ou forte. Dans le premier cas, tintemens d'oreille, somnolence, bégaiement accidentel et réitéré, douleurs de tête gravatives, sentiment de formication ou engourdissement dans les membres d'un côté du corps, ou même difficulté de les mouvoir, légers mouvemens convulsifs de certains muscles, comme distorsion de la bouche, l'affoiblissement ou la perte de la vue, de l'ouïe, ou de quelques-unes des facultés de l'entendement, comme de la mémoire, dans une apoplexie forte, diminution très-notable, ou même abolition des fonctions des sens et de l'entendement, stupeur profonde ou état comateux, perte plus ou moins complète du sentiment et du mouvement dans la moitié du corps, peu d'altération dans la respiration, qui devient seulement stertoreuse vers la fin, pouls fort et foible.

En supposant que toutes les apoplexies ne soient pas sanguines, et qu'il y en ait de séreuses, il n'y a pas de signes propres à les faire distinguer. Le pouls petit, la figure pâle, blême, pâteuse, qu'on donnoit autrefois comme les signes pathognomoniques de cette dernière, sont très-équivoques, et ils peuvent appartenir à l'apoplexie sanguine, ainsi que l'autopsie cadavérique l'a démontré plusieurs fois. Cette

maladie est toujours mortelle lorsqu'elle attaque une personne âgée et débilitée, parce qu'il y a alors chez elle épanchement sanguin ou lymphatique, ou du moins engorgement des vaisseaux du cerveau. A la suite de l'apoplexie gastrique et de la nerveuse, il y a aussi un peu d'épanchement. Malpighi en eut un à la base du cerveau.

Traitement. Dans l'apoplexie légère, un vésicatoire à la nuque, et entretenu une quinzaine de jours, réussit très-bien, sur-tout si l'on seconde ses effets par les excitans, tels que l'arnica en poudre ou en infusion, la valériane, la feuille d'oranger, le quinquina, l'eau de mélisse alkoolisée, de tilleul, le café et les aromatiques; on ne doit pas négliger les pédiluves irritans, les clystères; dans l'apoplexie forte, on fait de larges saignées aux jugulaires ou aux veines occipitales, selon le conseil de Morgagni, aux pieds ou au bras; on applique des sangsues à l'anus, derrière l'oreille, des ventouses scarifiées à la nuque, des vésicatoires, des sinapismes aux jambes, des purgatifs drastiques, et généralement tous les moyens propres à établir un foyer d'irritation dans une partie éloignée. Un homme ayant été frappé d'apoplexie, on lui fit plonger ses jambes dans l'eau bouillante, la tête fut débarrassée, et il guérit. L'apoplexie qui survient après des repas copieux, exige d'abord la saignée, puis on fait vomir. Portal, comme nous l'avons déjà dit, est d'avis que toutes les apoplexies sont sanguines, et qu'ainsi il faut saigner dans toutes, et voici ce qu'il a dit en l'an 9, dans son cours de médecine au collége de France: « Il y a une » vingtaine d'années que je fus appelé pour M. le marquis de » Breda, frappé d'apoplexie. J'y trouvai un chirurgien » qui lui avoit déjà donné six grains d'émétique, sans avoir » pu le faire vomir. Je le fis saigner; il fut un peu mieux la » nuit. Le lendemain, je lui fis faire une saignée du pied; il » reprit l'usage de ses sens, mais il ne pouvoit parler; une » troisième saignée lui rendit l'usage de la parole. Je rendis » compte de ce fait à l'Académie des sciences, en 1784. L'é- » métique n'avoit rien fait, parce que l'estomac étoit para- » lytique; après la dérivation du sang par les saignées, il vo- » mit tout l'émétique. Ce fait m'a aguerri, et depuis lors j'ai » toujours fait saigner. Un homme de 80 ans eut une apo- » plexie après un grand repas; le juge-de-paix, en lunettes, » mettoit déjà le scellé; j'étois avec Salmade; je le fis saigner; » il vomit, et il guérit. D'Aubenton eut une attaque d'apo- » plexie, à l'âge de 83 ans, dans la première séance du sénat; » je n'étois que consultant, je ne le fis pas saigner, j'eus tort, » il devint paralytique, et mourut quatre jours après. L'ou- » verture du cerveau nous fit voir un verre de sang épan-

» ché dans le cerveau. Quelques jours après, l'académicien » Leroi mourut aussi d'un épanchement sanguin. La saignée » à la jugulaire seroit la plus utile. Il faut tenir le ventre » libre, appliquer les vésicatoires aux jambes, puis donner » les apozêmes apéritifs, les eaux minérales de Balaruc, de » Bourbonne; les émétiques sont bien fâcheux et funestes » dans cette maladie, puisque le cerveau est déjà engorgé. » Dans un second mémoire, j'ai établi une suite de faits, qui » prouvent la nécessité de la saignée. Je reçois tous les jours » des lettres de médecins des départemens qui m'annoncent » leurs succès depuis qu'ils ont abandonné l'usage des émé- » tiques, pour s'en tenir à la saignée ». Suivant Peyrilhe, les vieillards constipés sont très-sujets à l'apoplexie, et il attribue cela aux parties liquides des excrémens qui sont absorbées, et qui forment une espèce de gaz qui asphyxie. Il conseilloit aussi beaucoup les cautères dans un âge avancé, parce qu'il croyoit que certaines apoplexies qu'on appelle nerveuses, étoient occasionnées par des âcres.

Catalepsie.

Le caractère de cette maladie consiste dans une certaine souplesse du tronc et des membres, avec une sorte de flexion automatique des muscles, ce qui fait conserver au cataleptique toutes les différentes positions qu'on lui donne. Trois apoplectiques, après avoir eu les extrémités inférieures paralysées, furent attaqués de catalepsie. Pinel dit (1) qu'un état habituel de vision et d'extase est si fréquent en Italie, que le terme *una spiritata* est consacré pour désigner les filles ou les femmes qui donnent cette sorte de spectacle dans les églises; traits du visage animés, avec un fond de tristesse et de mélancolie; par intervalle, murmures confus et sons inarticulés; regard tantôt tendre et languissant, tantôt triste et abattu, quelquefois les paupières tout-à-fait abaissées. Le reste du temps, la pensée préoccupée de quelque objet de contemplation ou d'un amour mystique, presque point d'appétit, sommeil nul ou interrompu par des visions, taciturnité obstinée, penchant à verser des larmes de tendresse. Henricus-ab-Heerz nous trace le portrait le plus vrai d'un capucin cataleptique, qu'il avoit contemplé avec une sorte d'admiration, un genou à terre et l'autre dans un état de flexion, le bras gauche pendant jusqu'au genou, le droit élevé en l'air avec écartement des doigts; l'un et l'autre aussi froid que le marbre, les yeux ouverts, le regard fixe et égaré, le pouls assez fort au bras et aux tempes : un clystère irritant

(1) *Nosographie Philosophique*, tom. 3, pag. 235.

rendit le ventre libre, le froid glacial et l'immobilité des membres cessèrent; le malade se leva et marcha à son ordinaire, sans conserver le souvenir de ce qui venoit de se passer. Nous avons beaucoup d'auteurs qui ont donné des historiettes pour de vraies observations cataleptiques; tel est Marcellus Donatus. Galien rapporte qu'un de ses disciples, après des études trop fortes, restoit dans la position où on le mettoit; mais c'est là une observation un peu tronquée. Benivenius parle d'un homme qui avoit des attaques périodiques de catalepsie, et qui même se promenoit, si la maladie le prenoit en marchant. Il y a peu de temps que Pinel a été consulté pour un jeune homme de dix-sept ans, qui s'est livré opiniâtrément à l'étude des mathématiques; lorsqu'il est à son bureau, il reste immobile, les yeux fermés ou ouverts, il ne parle plus. Cependant il se ressouvient des circonstances qui se sont passées, et de ce qu'on lui a dit. Il faudroit s'assurer du degré de lésion des sens, de l'entendement, pour avoir une observation bien constatée.

Hoffmann fait mention d'une femme de vingt-quatre ans, qui avoit l'esprit très-éclairé. Après avoir assisté à un sermon, elle tomba dans la mélancolie, et craignant les flammes de l'enfer. Quinze jours après elle devint cataleptique à un second sermon. On lui fait flairer les liqueurs les plus fortes, rien ne fit. Une heure après, elle revint après avoir poussé un grand soupir; elle dit avoir eu la vision des anges. Ces attaques se renouvellèrent toutes les fois que des idées de religion se présentoient à son esprit; le pouls et la respiration étoient tranquilles; mais les sens et l'entendement étoient suspendus. On employa les remèdes fortifians; mais elle ne guérit qu'en lui faisant changer de séjour et en la distrayant.

Une femme, après la mort d'un enfant qu'elle nourrissoit et des chagrins domestiques, tomba dans la catalepsie; on employa les saignées, mais inutilement. Elle fut transportée à l'hôpital où étoit Selle, dans une perte absolue de sentiment et de mouvement, ses membres étoient roides. Selle insista sur les émétiques; la maladie a continué un mois environ avec un pouls fébrile, et elle a été guérie. On lit dans les Ephémérides des curieux de la nature, qu'une fille de cinq ans, somnolente et d'un caractère plein d'aigreur, éprouva une contrariété étant à table, et fut saisie tout-à-coup d'une perte de voix universelle, en conservant sa position antérieure et un regard d'indignation fixe sur sa sœur qui avoit provoqué sa colère; on lui crie à haute voix, elle n'entend rien. Ses bras conservent la position qu'on leur donne; elle ne peut remuer les lèvres; en la conduisant par la main et

en la forçant, elle marche; on l'eût prise pour une statue de cire. Pendant le paroxisme elle étoit froide comme un marbre; une heure après, rétablissement de la chaleur, avec des pandiculations, des borborygmes et des soupirs profonds, ce qui étoit suivi de sueurs copieuses.

Forestus, Tulpier, Henricus-ab-Heerz, Zacutus-Lusitanus, fournissent beaucoup d'histoires propres à nous faire connoître cette maladie; mais il reste beaucoup de choses à apprendre par l'observation sur l'état physique du pouls, de la respiration et de la chaleur. (*Pinel.*)

La catalepsie mystérieuse de Ste Thérèse n'est pas encore assez bien constatée; la respiration étoit presque suspendue, ce qui est rare chez les cataleptiques; il est vraisemblable qu'il y avoit complication d'hystérie. C'est à-peu-près à la même affection nerveuse que tiennent les extases de tous les pieux contemplatifs, qui ont cru avoir des ravissemens surnaturels et des communications avec les célestes intelligences. Depuis l'inspiration de Numa par la nymphe Egérie, jusqu'au génie familier de Socrate, et les visions extatiques du célèbre poète Le Tasse, ce sont par-tout les symptômes caractéristiques de la même illusion. Chez les païens, les anciens oracles et les pythonisses sur le sacré trépied, paroissent n'avoir été que de vrais instrumens somnambulo-cataleptiques, mis habilement en jeu par des imposteurs intéressés à tromper le peuple, et à faire intervenir dans leur fourberie la divinité.

Première espèce. *Catalepsie simple.*

Causes excitantes. Affections morales très-vives, habitude de la retraite et de la méditation, constitution sensible ou mélancolique, forte contention d'esprit, délire poétique, excès de travaux et de fatigues, vers intestinaux (on ne parviendra jamais à décrire toutes les névroses produites par les vers), dévotion ardente et portée jusqu'à l'enthousiasme, terreur religieuse, amour mystique et imagination exaltée jusqu'au ravissement.

Symptômes. Immobilité et persévérance dans la position qu'on avoit avant l'attaque, qu'on soit assis, debout ou couché; les membres conservent la position qu'on leur donne, les yeux restent ouverts ou fermés s'ils l'étoient auparavant, perte du sentiment et du mouvement, suspension des fonctions de la vue, de l'ouïe, ainsi que des facultés de l'entendement; lorsque la catalepsie provient d'une dévotion ardente, d'une terreur religieuse, ou d'une longue contemplation, attention concentrée, puis recueillement profond ou sorte de quiétude avec une joie enivrante; dans

le troisième degré, jouissances les plus vives et les plus pures, essor d'un amour ardent, sorte d'exaltation voisine de la folie ; dans le quatrième degré, ravissement extatique, respiration suspendue, plus de mouvement dans les membres, perte de la parole, suspension de la fonction des sens, idée d'être transporté dans le ciel et de jouir de tous les avantages de la félicité suprême. (*Pinel.*)

Traitement. Dans cette maladie, il faut avoir recours aux stimulans les plus forts, à l'électricité, au galvanisme, aux poudres sternutatoires, faire inspirer de l'alkali-volatil (ammoniaque), de l'éther, faire des frictions sèches et humides avec le liniment camphré d'huiles essentielles aromatiques; il faut donner des clystères irritans, vermifuges, des émétiques, appliquer aux jambes, aux bras, des vésicatoires, ou des sinapismes, et même le moxa. Les antispasmodiques, tels que le camphre, le musc, le castoreum, l'assa-fœtida conviennent aussi, ainsi que l'eau de fleurs d'orange, de mélisse, de tilleul, d'armoise, de marrube, le sirop d'opium, de diacode, la décoction de deux têtes de pavot, de graines de laitue, et les lavemens narcotiques comme très-propres à rompre le spasme général, en agissant sur le conduit intestinal, qui avoisine de si près le centre nerveux affectif. Dans l'intervalle des accès, il faut prescrire les mêmes remèdes que dans les affections nerveuses; insister sur les toniques, le quinquina, le vin généreux, l'exercice du corps, l'équitation, la paume, la chasse, la pêche, l'exercice et les distractions.

Narcotisme ou *Sommeil.*

Il seroit à désirer que l'on eût une synonymie depuis le sommeil le plus léger jusqu'à l'assoupissement le plus profond. Le sommeil dans l'état de santé est la suspension des fonctions des sens et du mouvement volontaire ayant lieu par la suite de nos travaux. L'assoupissement vient à un certain âge, et chez les tempéramens lymphatiques. Le mot somnolence semble sortir des bornes de la santé ; c'est le terme où elle finit, et où commence l'état de maladie. Le *cataphora* ajoute encore au mot de somnolence. Il se remarque par un assoupissement profond, la bouche béante, les yeux sont fermés, le visage est pâle, le pouls rare et quelquefois déprimé ; le malade ressemble à un mort. Si on parvient à l'éveiller, il retombe aussi-tôt dans l'assoupissement. Cet état peut durer plusieurs mois de suite. Voici une histoire bien caractérisée de *cataphora.* Une femme de quarante-huit ans, commença d'éprouver une céphalalgie et tintement d'oreille; elle tomba ensuite dans la somnolence.

Elle remuoit de temps en temps, de deux heures en deux heures, les lèvres. Cet état dura chez elle cinquante jours. Les urines couloient un peu, il y avoit suspension des selles et du flux menstruel. En s'éveillant elle demanda à manger et se rétablit bientôt. (*Mémoires de la société de Copenhague.*) Dans les fièvres ataxiques nous trouvons souvent un sommeil qu'on appelle *coma*. Boerrhaave rapporte deux exemples d'un sommeil profond causé par des excès dans le vin, et guéri par des vomitifs. Dans la léthargie, il y a un assoupissement plus profond, qui porte la suspension de la mémoire; elle est ordinaire dans les maladies aiguës. Le *carus* est un sommeil dont on ne peut retirer les malades par aucun stimulant. L'hémiplégie fait distinguer l'apoplexie du *carus*.

On connoît les effets pernicieux de la boisson habituelle des liqueurs alkooliques; on ne comprend point sous ce nom le vin, le cidre, la bière, le punch et autres liqueurs, où l'alkool est combiné; une matière sucrée, une substance extractive ou un acide, qui en tempèrent plus ou moins l'action stimulante et en empêchent l'effet nuisible, à moins qu'on ne se livre à des excès coupables; car alors on tombe dans la foiblesse indirecte, de même que si l'on avoit fait abus de liqueurs alkoolisées. Les peuples et les individus adonnés aux boissons spiritueuses, traînent une vie languissante, tandis que les hommes les plus sains et les plus robustes de la nature, sont ceux qui usent modérément du vin, ou ne vivent que d'une nourriture végétale, et n'ont que l'eau ou le lait pour boisson journalière. L'ivresse cause un sommeil profond et un véritable narcotisme. Henricus-ab-Heerz rapporte à ce sujet une observation curieuse: Une personne très-sobre fut invitée à un repas; elle fit abus de vin et de bière, devint ivre et tomba sur un chemin; on la transporta dans son lit. Un médecin appelé, croyant que c'étoit une apoplexie, instrumenta pendant trois jours, et l'homme resta toujours dans une stupeur profonde. Les chirurgiens des environs crurent qu'il falloit en venir au trépan. Henricus-ab-Heerz remarqua que la respiration étoit naturelle, ainsi que le pouls; il rechercha les causes prédisposantes. La femme du malade lui dit ce qui s'étoit passé; alors il regarda la maladie comme l'effet de l'ivresse, et vit bien qu'il falloit en venir aux excitans. Il lui arracha les poils de la barbe, le malade revient de son sommeil, et s'emporte contre le médecin.

L'opium porte une atteinte directe sur l'irritabilité et la sensibilité, et prive de mouvement toutes les parties qu'il touche, soit qu'on le prenne par la bouche, ou qu'on en varie les injections pour faire des expériences sur les ani-

maux (1). C'est en affectant les nerfs de stupeur, que l'opium éteint le sentiment d'une douleur étrangère. Il détermine une plus grande quantité de sang au cerveau, rend la respiration plus fréquente, la chaleur plus vive, inspire le plus souvent de la gaîté à la manière des liqueurs vineuses, provoque le sommeil en augmentant la rougeur de la face, et si on le prend à trop forte dose, il produit des vertiges, la torpeur, l'ivresse, un sommeil profond qui devient mortel, l'apoplexie et des convulsions. Pendant ce sommeil, délire qui fait apparoître des fantômes qu'on prend pour des réalités. Les orientaux ne pourroient exister sans faire un usage immodéré de l'opium ; ils en prennent quelquefois jusqu'à un gros, une demi-once, ou une once dans vingt-quatre heures ; tandis que chez nous la dose ordinaire est d'un quart de grain, d'un demi-grain, ou d'un grain tout au plus. C'est au moyen de l'opium qu'ils s'excitent à l'amour, au combat, et qu'ils soutiennent les travaux les plus pénibles. Kœmpfer, dans un festin avec des Perses, avale un bol narcotique, qui leur est familier ; il éprouve bientôt une joie indicible, se livre à des jeux folâtres, à des éclats de rire excessifs, monte à cheval à la fin du repas, croit voler dans les airs et au-dessus des nues, parcourt en imagination la vaste route des cieux, et pense dans son délire avoir été admis au banquet des célestes intelligences. On ne peut douter que ce ne soit par un semblable prestige qne Mahomet ait apperçu les belles houris aux yeux bleus, et que ses disciples ne renouvellent aujourd'hui par le même moyen leur délire extatique, et leurs visions mêlées d'une volupté enivrante.

Nous voyons par là que chez les Turcs l'opium est excitant ; mais suivant la manière dont il est préparé, et la susceptibilité nerveuse, il est calmant et narcotique : en voici un exemple tiré des Ephémérides des curieux de la nature. Un homme avoit pris trois grains d'opium à la fois ; il eut un sommeil agité, une espèce d'aridité dans la bouche, et difficulté d'articuler les sons. On le retira de son lit, on l'agita, il éprouvoit un sentiment irrésistible au sommeil ; ses paupières se fermoient ; il perdit l'usage des sueurs et de l'odeur. Il entendoit et voyoit. Une heure et demie après, il se manifesta un état de refroidissement dans les pieds et les mains, il ne s'en appercevoit pas. On continua de le promener sans cesse, on l'écartoit de son lit. Trois heures après avoir pris l'opium, le pouls se releva, et le malade se rétablit au bout de six heures, par l'usage de l'eau alkoolisée de mélisse, de

(1) Voyez les *Essais de Whytt et de Alston, sur les effets de l'opium*, ainsi que les travaux des docteurs Nysten et Berlioz.

menthe, et des frictions. Pinel qui administroit jusqu'à quatre-vingts grains d'opium par jour à une femme attaquée d'un ulcère à la matrice, l'a vue avoir de la gaîté, et un délire agréable. Lassus a été témoin d'une inflammation produite dans l'estomac d'une femme de soixante ans, qui avala trente-six grains d'opium ; elle tomba dans l'assoupissement. On donna les acides végétaux ; elle resta sans sensibilité, la peau étoit chaude, le pouls fébrile. La personne mourut sans avoir éprouvé de convulsions. A l'ouverture du corps on trouva l'estomac enflammé, et les intestins grêles marqués de quelques taches grangréneuses. Ce fait est consigné dans les mémoires de l'Institut. Pinel (1) rapporte l'histoire de trois enfans âgés de neuf à dix ans, qui s'étoient empoisonnés avec des baies de bella donna ; ils présentoient les symptômes nerveux les plus singuliers, tels que mouvemens convulsifs irréguliers, sorte de gestes pantomimes, agitation brusque des membres, le regard fixe ; tour-à-tour, des chants, des pleurs, des cris aigus, réponses ridicules aux questions qu'on leur faisoit. Ils figuroient tour-à-tour avec leurs doigts et leurs mains l'exercice de la filature, et ils sembloient chercher des épingles. Trois heures auparavant leurs extrémités avoient été froides, ils avoient eu des nausées et un pouls presqu'insensible, et quelques momens après le délire maniaque s'étoit manifesté. Pinel soupçonnant la cause de cette affection, donna une potion émétique, et une boisson abondante d'eau avec le sirop de vinaigre, ce qui fut fort difficile à cause du trismus ou rapprochement des mâchoires. L'agitation, les cris perçans, les chants confus continuèrent toute la nuit, mais se dissipèrent peu à peu dans la journée suivante. Un seul eut pendant deux jours le délire et le ventre ballonné.

Dans l'ivresse, par excès de boissons spiritueuses, la respiration n'est nullement gênée ni stertoreuse, le pouls n'est point fébrile, quelquefois le visage est pâle et les traits altérés, d'autres fois la face est rouge, assoupissement profond, flexibilité des membres. L'ivresse ne dure pas au-delà de six ou sept heures, quoiqu'elle puisse aller jusqu'au deuxième ou troisième jour, suivant les circonstances.

Il y a souvent vomissement et paralysie subséquente dans le narcotisme par l'opium ; d'autres fois somnolence et stupeur profonde, pouls plein et lent, respiration stertoreuse, mais qui diminue par degré, en même temps que le pouls s'affoiblit, et que la mort approche (2). Dans l'empoisonne-

(1) *Nosographie Philosophique*, tom. 3, pag. 243 et 244.

(2) Pinel, appelé auprès d'une personne qui avoit pris par mégarde

ment par l'ivraie, le seigle ergoté, ou la graine de la rave sauvage (*raphanus raphanistrum*), on remarque un engourdissement des extrémités, douleur de dos, ensuite affections tétaniques ou convulsives dans différentes parties du corps; les muscles sont affectés des douleurs les plus vives jusqu'à faire pousser des cris; quelquefois mélancolie, et manie. Il peut y avoir nausées ou vomissement, diarrhée, saignement du nez ou crachement de sang. La maladie se renouvelle par accès, peut avoir une marche aiguë ou chronique; les extrémités sont souvent frappées de gangrène; elle est souvent suivie de l'épilepsie, de la démence, de la paralysie, de la phtisie, et sa terminaison la plus heureuse est par les sueurs et une gale critique. La pomme épineuse (*datura stramonium*. L.) est le poison dont se servoient, il y a environ vingt-cinq ans, cette bande de voleurs qui alloient dans les voitures publiques et endormoient les voyageurs, en leur donnant du tabac. Elle produit l'ivresse, un assoupissement profond, le délire, la démence, la manie, une sorte de rage et de fureur, une perte de mémoire, tantôt passagère, tantôt continuelle, des convulsions, la paralysie, ou des tremblemens, une soif excessive, des alternatives de sueurs froides ou des chaleurs extraordinaires. Quelquefois nul signe de vie, nulle trace de sentiment; nausées, douleur mordicante dans la région de l'estomac, dans le bas-ventre. La pomme épineuse jouit plus que les autres végétaux narcotiques de la faculté d'exciter des rêves agréables, une sorte de délire voluptueux qui tient de l'enchantement et du sortilége. Quelques gouttes de teinture de stramonium, peuvent produire des effets funestes. Le narcotisme se réduit à trois espèces.

Première espèce. *Etat soporeux* ou *de Coma.*

Causes excitantes. Abus des liqueurs enivrantes, métastase arthritique, répercussion d'un érysipèle à la face, respiration d'un air impur, débilité contractée par des maladies antérieures ou par des hémorragies excessives, chagrins profonds.

Symptômes. C'est quelquefois un penchant au sommeil qu'on combat sans peine, d'autres fois c'est un état de stupeur, dont on est facilement retiré pour quelque cause excitante, mais on retombe bientôt. Dans d'autres variétés on sort de cet état par quelque stimulant, mais on éprouve perte de

deux grains d'opium, lui fit prendre le suc de citron édulcoré avec le sucre, et délayé dans un verre d'eau, et dans une heure tous les symptômes alarmans, tels que vue trouble, yeux à demi-fermés, visage pâle, sons inarticulés, sueurs froides, immobilité générale, stupeur, se dissipèrent sans le secours d'aucun autre remède.

mémoire. Dans l'état de *carus*, qui est le plus haut degré d'assoupissement, on n'en peut être retiré par aucun irritant externe ou interne. (On a trouvé la dure-mère et la pie-mère enflammées chez ceux qui en sont morts ; beaucoup d'épanchement gélatiniforme sur les circonvolutions du cerveau qui n'étoient pas distinctes.)

DEUXIÈME ESPÈCE. *Ivresse alkoolique.*

Causes excitantes. Excès de boissons spiritueuses, ou de liqueurs alkooliques.

Symptômes. Suspension des fonctions des sens, et de l'entendement, cessation du mouvement volontaire, la respiration et le pouls se conservant dans leur intégrité. Cet état peut durer plusieurs jours, et simuler même l'apoplexie, lorsqu'on n'est point sujet à de pareils excès. Au lieu d'un sentiment de stupeur, délire qui peut durer plusieurs jours.

TROISIÈME ESPÈCE. *Narcotisme produit par des végétaux.*

Causes excitantes. Ces végétaux sont les trois espèces de ciguë, la vireuse, l'aquatique et la tachetée, ciguë des jardins, le pavot, la jusquiame, la pomme épineuse, la mandragore, la rave sauvage (1), &c. &c. &c.

Symptômes. Ces différens végétaux, suivant leur dose et leur combinaison, l'état des individus, peuvent offrir de grandes variétés, comme stupeur, délire gai ou furieux, extatique, convulsions de toutes sortes, anomalies nerveuses les plus singulières et les plus variées.

Traitement. Il y a le plus grand rapport dans le traitement de ces trois espèces ; il faut avoir recours aux excitans, faire vomir si l'on soupçonne la présence, dans l'estomac, de substances vénéneuses et narcotiques, et donner ensuite les boissons fortement acidulées avec le vinaigre et le suc de citron. Les acides végétaux passent depuis long-temps pour les antidotes des poisons narcotiques. Nous avons vu ci-dessus que Boerrhaave guérit au moyen des vomitifs, deux ivresses produites par le vin. On assure que des compresses trempées dans le vinaigre et appliquées froides sur les parties génitales, débarrassent à l'instant la tête des vapeurs alkooliques; c'est un remède à tenter, il est facile et économique. Dans un sommeil profond, il faut stimuler soit par des aspersions d'eau

(1) *Cicuta virosa*, *cicuta aquatica*, *conium maculatum*, *papaver somniferum*, *physalis somnifera*, *hyosciamus niger*, *datura stramonium*, *atropa mandragora*, *raphanus raphanistrum*, *agaricus luteus*, *agaricus variegatus*, *agaricus fœtidus*, etc.

froide, soit par l'application d'un corps froid, soit par des pincemens, des étincelles électriques, et tous les autres moyens que l'imagination peut suggérer en pareil cas.

Asphyxie.

Cette maladie vient naturellement après le narcotisme, parce qu'elle a le plus grand rapport avec lui, soit qu'elle soit produite par la submersion, la strangulation ou l'acide carbonique. Quelquefois il y a dans l'asphyxie des convulsions, des roideurs tétaniques, un délire gai ou furieux, des morosités sombres.

La chimie nouvelle a beaucoup éclairé la médecine sur l'asphyxie; les anciens qui ne connoissoient pas les différentes espèces de gaz, n'en pouvoient avoir que des idées confuses, et ignorer totalement le caractère des maladies produites par la vapeur du charbon, les exhalaisons des fosses d'aisance, des mines, et la submersion.

On trouve dans les écrits de Marcellus-Donatus, de Schenkius, de Hildanus, de Lancisi, dans les mémoires de l'Académie des Sciences, dans Portal, beaucoup d'exemples particuliers d'asphyxie produite par l'acide carbonique. Inspiré par le poumon, ce gaz fait aussi-tôt cesser le mouvement volontaire, les fonctions des sens, la respiration, la circulation. Dans cet état la chaleur animale se conserve quelque temps, les membres restent flexibles, l'ouverture de la glotte libre, le tissu des muscles relâché, les yeux saillans, le visage gonflé et rouge. Dans l'augmentation des symptômes, violent mal de tête, comme si le cerveau étoit fortement comprimé, vertiges plus ou moins incommodes, difficulté de respirer, pleine d'anxiétés, palpitations violentes du cœur avant de cesser de battre, tremblement des membres, vue double, ou perte totale de la vue, tintemens d'oreille, bourdonnemens, surdité, enfin défaillances, convulsions, quelquefois paralysie, apoplexie, ou affections comateuses plus ou moins profondes, et la mort.

Ce qu'on appelle dans les mines, *feu brisou*, *ballon mofète*, produit des effets semblables. Dans les mémoires de la Société de médecine d'Edimbourg, il est parlé d'une asphyxie survenue à un homme qui avoit voulu s'approcher d'une mine de charbon; il resta les yeux ouverts, point de respiration, les extrémités froides; point de pouls. On souffla de l'air dans la bouche, le malade commença à donner signe de vie, le cœur palpita; on employa l'ammoniaque en friction, et demi-heure après, le malade put avaler; et dans deux, il revint à son état naturel. C'étoit en 1739; à cette époque les différens gaz découverts en 1778

par Priestley, étoient loin d'être connus. Le traitement fut cependant méthodique et très-approprié.

Le professeur Hallé a fait en 1785, un excellent ouvrage sur le méphytisme des fosses d'aisance (1), il a remarqué que ses effets portent toujours le caractère du spasme ou de la stupeur. Il distingue deux espèces de méphitisme; l'une est celle que les ouvriers vidangeurs appellent *le plomb*, et l'autre, qu'ils désignent sous le nom de *mitte*. Le *plomb* a des caractères qui lui sont particuliers; c'est une vapeur qui n'existe pas avant le travail, du moins elle ne se manifeste que lorsqu'une partie de la vidange est opérée, elle se dissipe d'elle-même quand on laisse les matières tranquilles, elle ne s'enflamme point, et n'éteint pas non plus la lumière; outre cela, le plomb est contagieux, et se propage d'un individu à l'autre (2). Dans plusieurs individus, il produit une affection comateuse, ou un délire gai; quelquefois il ne survient que des mouvemens convulsifs, ou une suffocation subite, avec une douleur dans l'estomac, et les articulations. On a vu souvent des alternatives d'élévations, et d'affaissement de l'estomac et du ventre.

La *mitte* est une autre espèce de vapeur dont l'effet âcre et piquant se porte sur les yeux, les enflamme, et prive quelquefois de la vue ceux qui en sont attaqués. Le fourneau que l'on place au fond de la fosse, et qui est très-utile contre le plomb, devient au contraire nuisible quand c'est la *mitte* qui y règne. Les effets augmentent aussi par la projection de la chaux.

Dans l'asphyxie des nouveaux-nés, dans celle par submersion ou strangulation, la mort arrive toujours par défaut de respiration, ou l'introduction de l'eau dans les conduits bronchiques; souvent dans la dernière, il y a luxation des vertèbres cervicales, épanchement sanguin ou séreux dans le crâne, ce qui annonce un état apoplectique.

La diversité des symptômes qu'on remarque dans l'asphyxie, doit nécessairement en faire établir des espèces différentes. Elles se réduisent aux suivantes, d'après Pinel.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Asphyxie par submersion* ou *des noyés.*

Causes excitantes. Immersion dans un liquide qui empêche l'accès de l'air atmosphérique dans le poumon.

(1) *Recherches sur la nature et les effets des fosses d'aisance*, etc. Paris, 1785.

(2) Un jeune homme s'approcha d'un homme asphyxié par les vidanges; il ressentit tout-à-coup l'impression d'un gaz qui se développa de la bouche de ce moribond, et tomba en s'écriant : Je suis mort. On employa les stimulans externes et internes, et peu à peu le malade revint à lui. Il y avoit convulsions et roideur tétanique.

Symptômes. Dans le premier temps, bourdonnemens d'oreille, serrement de poitrine, anxiétés, vertiges, mais continuation de la circulation, de la contraction musculaire, et de l'instinct qui nous porte à pourvoir à notre conservation. Dans le second temps, la circulation continue encore, la respiration devient plus gênée, le cerveau n'est point encore engorgé, au point de faire cesser le sentiment par la compression de l'origine des nerfs. Dans le troisième temps, danger imminent de perdre la vie; le poumon et le cerveau sont gorgés de sang, la respiration, le mouvement et le sentiment cessent, mort apparente ou réelle.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Asphyxie par strangulation* ou *des pendus.*

Causes excitantes. Lien fortement serré autour du cou, ou compression exercée sur cette partie.

Symptômes. D'abord sorte d'éblouissement et apparence d'une flamme; bientôt après, état de stupeur et cessation du sentiment par l'engorgement des vaisseaux du cerveau, et la compression de l'origine des nerfs, face livide et tuméfiée, sorte d'apoplexie.

TROISIÈME ESPÈCE. *Asphyxie par des gaz méphitiques.*

Causes excitantes. Le gaz azote, le gaz hydrogène, le gaz acide-carbonique, ou bien leurs combinaisons diverses, comme les gaz qui s'élèvent des cimetières, des prisons, des mines, des marais, et des cuves qui servent à la vendange.

Symptômes. Suspension brusque du sentiment et du mouvement, diminution notable ou cessation de la respiration, des pulsations du cœur et des artères, quelquefois avec convulsions. Le corps est tuméfié, rouge, et le visage a la couleur plombée.

QUATRIÈME ESPÈCE. *Asphyxie par les gaz des fosses d'aisance.*

Causes excitantes. Le gaz qui se dégage avant le travail de la vidange, et qui est connu sous le nom de *mitte*, la vapeur qui s'élève lorsqu'une partie de la vidange est opérée, et qu'on appelle *plomb.*

Symptômes. Les effets de la *mitte*, sont d'affecter vivement les yeux, d'y produire une sorte d'inflammation, même la perte de la vue. Les principales variétés de l'effet du *plomb*, sont une affection comateuse, un délire gai, des mouvemens convulsifs, quelquefois un état de suffocation subite, ou des douleurs articulaires.

CINQUIÈME ESPÈCE. *Asphyxie des nouveaux-nés.*

Causes excitantes. Débilité de l'enfant, ou mucosité de l'arrière-bouche, ou des bronches, qui empêche l'accès de l'air dans le poumon, accouchement long et difficile, et compression durant le travail des vaisseaux ombilicaux.

Symptômes. Suspension des mouvemens volontaires et de la respiration au moment où l'enfant vient au monde, foiblesse ou nullité des battemens du cœur et des artères.

Traitement. L'habitude où l'on est encore dans les campagnes de secouer violemment les noyés, et de les suspendre par les pieds, est aussi funeste qu'insensée; il faut les mettre dans leur lit, après les avoir déshabillés, la tête un peu élevée, et l'on fera des frictions sur tout le corps, avec des morceaux de flanelle sèche et très-chaude, en ayant soin d'un peu comprimer, pour échauffer davantage les parties frictionnées. Après les premières frictions, on imbibera les flanelles de quelque liqueur tonique et pénétrante, comme l'esprit de sel ammoniac, l'esprit volatil de corne de cerf, l'huile de lavande, l'eau-de-vie camphrée, le vinaigre des quatre-voleurs. Il faut que le noyé soit couché sur le côté, pour qu'il rende plus facilement l'écume qui sort de la bouche, et facilite le retour du sang du cerveau dans la poitrine, par les veines jugulaires. On versera ensuite dans la bouche quelques gouttes de vin chaud, de l'eau-de-vie, de l'eau de mélisse, et dès que la déglutition sera rétablie, on pourra en faire avaler quelques petites cuillerées. Il faut alors tâcher de faire prendre au noyé un peu d'eau émétisée, et ne l'administrer que par cuillerées, sans quoi on courroit risque d'étouffer le malade, comme il n'arrive que trop souvent lorsque, par des soins mal entendus ou un zèle peu éclairé, on fait des injections dans la bouche avec l'eau tiéde, et qu'on se sert d'une éponge ou d'une brosse pour enlever les mucosités. En introduisant un soufflet dans une des narines, et bouchant l'autre, on pousse de l'air dans les poumons; à défaut de soufflet on se serviroit d'un tuyau; mais alors l'air qu'on introduit est moins propre à stimuler l'organe pulmonaire, comme étant déjà vicié par la respiration. Il faut chatouiller le dedans de la gorge et des narines avec la barbe d'une plume, avec la fumée de tabac, avec de l'eau de luce, de l'esprit volatil de sel ammoniac, de l'eau de la reine de Hongrie; et les nerfs de la membrane pituitaire ayant une singulière correspondance avec ceux de la poitrine, l'irritation pourra s'y transmettre, et déterminer la respiration. On donne avec succès des lavemens irritans; je préfère celui qui suit : feuilles sèches de tabac, demi-

once; sel marin, trois gros; faites bouillir dans une pinte et demie d'eau, réduisez à une, et coulez. Si le noyé ne rend pas le premier lavement, on peut lui en donner un second, sur-tout lorsqu'il tarde à reprendre l'usage de ses sens. Cependant on s'empressera d'allumer un bon feu; on appliquera des briques chaudes, couvertes d'un linge, à la plante des pieds, sur le ventre et sur les aisselles, et, si on le peut, on couchera le malade dans un lit, et on le recouvrira de bonnes couvertures. La chaleur est un des moyens les plus puissans pour exciter l'irritation et rappeler la vie. Lorsque le noyé a été retiré de l'eau peu de temps après avoir été submergé, que son visage est noir, violet, ou simplement rouge, lorsqu'on y sent encore un peu de chaleur, que les membres sont flexibles, et les yeux luisans et gonflés, il faut saigner, sur-tout à la jugulaire, pour qu'elle dégorge directement le cerveau. Il seroit téméraire de tenter la saignée sur des corps glacés, et dont les membres commencent à se roidir, il faut, au contraire, s'occuper de les réchauffer par les moyens que nous avons indiqués ci-dessus; car en recourant à la saignée, on opéreroit un effet tout contraire. Tous ces différens secours doivent être administrés avec ordre, pendant long-temps et sans interruption; leurs effets sont lents et presque insensibles, c'est pourquoi il faut les continuer pendant plusieurs heures. Il est des noyés qu'on n'a rappelés à la vie que sept ou huit heures après qu'ils avoient été retirés de l'eau. Dans l'asphyxie par strangulation, lorsqu'il n'y a pas épanchement sanguin ou séreux dans le crâne, ou luxation aux vertèbres cervicales, ou rupture de certains muscles du cou, ou de certains cartilages du larynx; alors on peut espérer que les saignées, les lavemens irritans, les frictions aromatiques et spiritueuses pourront être utiles; mais dans le cas contraire, on sent bien que tous les secours de la médecine sont impuissans. Il faut exposer les asphyxiés au grand air, leur ôter les vêtemens, sans craindre le froid. L'observaion prouve que la chaleur est alors plus préjudiciable qu'utile; il faut l'air vital de l'atmosphère, et non celui qui est concentré dans les appartemens (1). L'expérience a prouvé que l'usage des acides étoit très-salutaire, c'est pourquoi on doit faire avaler, s'il est possible, à l'individu asphyxié du vinaigre affoibli avec trois parties d'eau; on

(1) Si le lieu dans lequel des individus ont été asphyxiés étoit tellement méphitisé qu'on ne pût y entrer sans danger pour les retirer, comme dans un caveau, une mine, une cave, il faudroit y descendre une capsule ou une bouteille, avec un large goulot de grès ou de fayence, dans laquelle on auroit mis neuf onces de muriate de soude, légèrement humecté, avec une demi-once d'eau commune; on échaufferoit cette bouteille au feu, et l'on y verseroit

doit aussi le lui donner en lavement avec beaucoup d'eau froide, les frictions avec le vinaigre ont été souvent utiles. Sauvages recommande avec raison le vinaigre dans toutes les vapeurs méphitiques; il est spécifique pour faire disparoître les vives douleurs de tête produites par la vapeur du charbon. C'est une mauvaise méthode de mettre les asphyxiés dans des lits de cendre, comme on l'a pratiqué pour les noyés; il faut, au contraire, jeter de l'eau froide sur leur corps; Borel l'a fait avec succès, et Sauvages le recommande, ce qui est conforme à l'observation. Le sang dont les vaisseaux sont gorgés étant raréfié, il vaut mieux le condenser par une liqueur froide, que de le raréfier davantage par l'application des corps chauds. Aussi l'usage des liqueurs spiritueuses est très-préjudiciable aux malheureux qui ont respiré des vapeurs méphitiques. Si l'asphyxié se trouve dans un profond assoupissement, sans pouvoir avaler la boisson, il faut recourir à la saignée; celle du pied est d'abord préférable; il faut la réitérer, sur-tout si l'assoupissement continue; mais si celui-ci est extrême, que le visage soit rouge, les lèvres gonflées, les yeux saillans, et qu'il y ait beaucoup de chaleur à la peau, il ne faut pas balancer de pratiquer la saignée de la jugulaire. Un abus qu'on commet très-souvent, c'est de prescrire l'émétique dans les cas d'asphyxie; rien n'est plus propre à déterminer le sang vers le cerveau que le vomissement; il est rare que ceux à qui l'on a prescrit les vomitifs, reviennent à la vie. L'introduction de la fumée de tabac par le fondement n'est d'aucune utilité; selon Carminati, cette fumée étant narcotique, elle est nuisible en pareil cas. On y supplée par des lavemens irritans. Enfin, le dernier moyen, et qui est souvent le plus efficace, c'est l'introduction de l'air dans le poumon. On se sert pour cela d'un soufflet qu'on introduit dans l'une des narines, tandis que l'on comprime l'autre, ou bien l'on ouvre la trachée-artère, et l'on y adapte un tuyau à vent. Il sera bon de titiller les narines et palais avec la barbe d'une plume, et de faire inspirer l'alkali volatil et l'éther pour réveiller la sensibilité. On appliqueroit, au besoin, des ventouses en divers endroits du corps, et l'on feroit des scarifications à la plante des pieds, pour voir s'il y a encore quelques restes de vie, malgré les apparences de la mort (1).

quatre onces d'acide sulfurique; on la descendroit à l'instant du mélange, avec une corde, dans la cave, et on la tiendroit suspendue le plus bas qu'on pourroit, sans verser le contenu, en la changeant de place de temps en temps. Les projections d'eau ont été très-salutaires à plusieurs personnes asphyxiées dans des caveaux. (*Portal.*)

(1) L'état d'asphyxie ne doit pas être confondu avec celui de la

Dans l'asphyxie des nouveaux-nés, il faut écarter tous les obstacles qui s'opposent à l'introduction de l'air dans les poumons, placer l'enfant sur le côté, irriter l'intérieur du nez avec une plume, faire respirer par intervalle du vinaigre radical, introduire quelques gouttes d'eau alkoolisée dans la bouche, mettre l'enfant dans un vase rempli de vin tiéde, animé même avec de l'eau-de-vie, exercer de temps en temps sur tout son corps, de légères frictions, souffler de l'air dans la bouche de l'enfant, au moyen d'un tuyau ou d'un soufflet qu'on introduit dans l'une des narines de préférence dans la bouche (1) pour détacher les mucosités qui

---

mort; les signes sur lesquels on se fonde pour distinguer ces deux états d'existence ou de destruction, sont ordinairement illusoires et équivoques. Il est difficile de se tromper sur les signes de la mort qui succède aux maladies chroniques; mais après l'asphyxie, l'hystérie, les affections comateuses, les apparences de la mort peuvent exister, quoique le principe vital ne soit que suspendu. L'absence du pouls dans les artères n'est point un signe certain de la mort; elles cessent de battre dans les asphyxies; on en a vu qui ont duré plus de dix heures. Les expériences sur les animaux vivans apprennent que le mouvement a lieu dans le cœur et dans le tronc des veines-caves, lors même qu'il n'existe plus dans les artères sanguines. La pratique d'un verre plein d'eau, placé sur le cartilage xiphoïde, ne prouve rien, parce qu'il reste souvent immobile, quoique le sujet respire. Nous ne croyons pas non plus qu'il faille réputer pour mort le sujet dont l'haleine ni la transpiration ne ternissent pas le poli d'une glace. La transpiration ne peut être rendue sensible par cette épreuve, dans les personnes roidies par le froid, ni dans quelques-unes affectées de maux de nerfs. L'insensibilité n'est pas également un signe de mort; les vésicatoires, la moutarde, ni même les scarifications, ne l'ont pas excitée dans des sujets atteints d'apoplexie, de léthargie ou d'asphyxie, qui néanmoins ont été rappelés à la vie et ont joui de la meilleure santé. La rigidité des membres n'est pas non plus un signe certain de mort, ainsi que l'affaissement de la cornée transparente de l'œil, et la formation de la pellicule dont parle Winslow, puisqu'un grand nombre d'asphyxiés qui avoient déjà les membres roides sont revenus à la vie, et que plusieurs individus qui périssent de mort subite, conservent leurs yeux saillans, pellucides et luisans, comme durant la vie. La putréfaction est le seul vrai signe de la mort. Des taches livides paroissent sur la peau; il s'exhale du sujet une odeur fétide, cadavéreuse qui lui est propre, et qu'on distingue fort aisément. (*Portal.*)

(1) Dans les Mémoires de l'Académie de Toulouse, année 1788, on trouve la réponse à la question proposée: savoir. Si l'insuflation de l'air par les narines est préférable dans l'asphyxie des nouveaux-nés, à celle qu'on pratique ordinairement par la bouche? Un nouveau-né étoit dans un état apparent de mort; tous les moyens ordinaires, sur-tout l'insuflation par la bouche, avoient été inutilement employés pendant trois quarts d'heure. Le médecin appelé pour donner des secours à la mère, crut devoir faire de nouvelles tentatives, et au lieu de chercher à introduire l'air dans les poumons par la bouche, il essaya de l'y conduire par les narines. Dès la troisième insuflation, il sentit les côtes de l'enfant s'élever

remplissent les bronches. On ne doit point négliger d'ôter avec le doigt trempé dans le vin ou le vinaigre les mucosités de l'arrière-bouche, et les alternatives d'une compression graduée de la poitrine sur les parties latérales et à la partie antérieure. On emploie aussi utilement les frictions avec de la flanelle pénétrée d'une liqueur alkoolisée ou ammoniacale sur l'occiput, la poitrine, la colonne épinière, des irritations à la plante des pieds, une eau alkoolisée dirigée avec un siphon contre la région épigastrique, des odeurs fortes ou des titillations produites sur l'organe de l'odorat, un clystère avec des infusions aromatiques, l'application de l'électricité ou du galvanisme.

LIVRE V.

SECTION CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Maladies Lymphatiques.

Cette classe n'a commencé à être bien connue, dit Pinel, que depuis les découvertes de Hunter, Shelden, Hewsson, Cruikshank et Morgagni sur le système absorbant. Le fluide qui circule dans les lymphathiques est connu, et il a été soumis à l'analyse chimique. On est parvenu à connoître, au moyen des injections les plus fines, l'origine, le trajet et les terminaisons des rameaux et des ramifications. De ce système vasculaire, la plévre, le péritoine, la dure-mère, et toutes les membranes diaphanes en général, sont composés entièrement d'un enlacement de vaisseaux lymphathiques, et on peut même étendre cette analogie aux tégumens. Les fonctions absorbantes qui s'opèrent à la surface du corps ou

et la poitrine se dilater. Il introduisit alors la barbe d'une plume dans l'arrière-bouche, pour en faire sortir quelques glaires. Il réitéra l'insuflation ; il entendit un petit bruit, et sentit le cœur battre et ensuite les artères ; un moment après l'enfant ouvrit les yeux et remua un bras; il resta une heure sans pleurer ; enfin, ses forces ayant été ranimées avec un peu de vin, il s'agita, et ses cris confirmèrent son parfait retour à la vie. Deux autres exemples rapportés par l'auteur du Mémoire, prouvent les avantages de cette même méthode. Pour de plus grands détails, voyez la *Nosographie Philosophique*, tome 3, pag. 259.

dans le tissu cellulaire, peuvent être soumises à des variations sans nombre, et être dans une sorte de correspondance ou d'alternative avec le repompement qui s'opère dans les cavités intérieures; elles peuvent aussi être dérangées, comme ce dernier, par d'autres affections sympathiques des viscères ou bien des parties, soit voisines, soit éloignées. Le calibre des mêmes vaisseaux peut être augmenté ou diminué, tantôt d'une manière momentanée, tantôt d'une manière durable. Le cours du fluide qu'ils contiennent est certaines fois hâté, retardé ou interverti; et la cause de ces effets est souvent obscure, compliquée ou même impénétrable. On ne peut séparer, dit Morgagni, de l'histoire des vaisseaux lymphatiques, celle de glandes conglobées, puisque tous ces vaisseaux se portent dans ces organes, s'y entortillent de mille manières, et y communiquent entre eux par de nombreuses anastomoses avant d'aller s'ouvrir dans les veines. Le nombre de ces glandes est excessif dans l'intérieur de la bouche, dans l'œsophage, dans l'estomac, dans les intestins grêles et dans le mésentère. De-là la facilité qu'ont les enfans de contracter des maladies glandulaires, soit par l'habitation d'un climat malsain, soit par la nourriture de mauvais alimens; dans l'adulte, les glandes du poumon dégénèrent souvent en tubercules, et celles de la face, des lèvres et des mamelles, deviennent cancéreuses, dans un âge plus avancé, par une sorte de virus jusqu'ici inconnu. Beaucoup d'hydropisies sont sans doute dues à l'atonie des vaisseaux absorbans; mais Mascagni a reconnu, en injectant les vaisseaux lymphatiques de certains hommes morts d'hydropisie, que les glandes étoient tellement obstruées, que le liquide injecté avec force, rompoit plutôt les vaisseaux qu'il ne traversoit les glandes; ce qui est une cause fréquente d'hydropisie, puisque le fluide suspendu dans son cours, engage et distend les lymphatiques. Ce mécanisme de l'hydropisie est facile à connoître, puisqu'on sait que toutes les membranes séreuses sont humides à leur surface, d'un fluide presqu'identique à la sérosité du sang, et qui est repompé sans cesse par les absorbans, à mesure qu'il est exhalé par des vaisseaux d'un ordre contraire; or, quand ces premiers vaisseaux ont perdu leur force tonique, il faut bien que le fluide exhalé s'épanche dans les cavités voisines, et de-là la naissance des hydropisies. Les observations pathologiques apprennent qu'il y a la plus grande liaison entre les maladies cutanées et les affections des glandes, puisqu'il arrive souvent des changemens alternatifs des unes dans les autres.

Le concours de la lymphe à la production des croûtes cu-

tanées, des desquammations farineuses, des ulcérations superficielles, et la liaison intime entre l'état des viscères et les efflorescences singulièrement variées de la peau, sont des raisons plus que suffisantes pour faire placer les maladies cutanées dans la classe des lymphatiques (1).

Maladies cutanées.

On connoît les usages de la peau. Sanctorius et Dodart en ont traité assez au long, et Mascagni a mis hors de doute son absorption, démontrée d'ailleurs par l'effet des pédiluves et la voie de communication des maladies contagieuses. Dans un jeune homme, la force tonique de la peau est plus forte que dans un vieillard, dans un homme sain plus que dans un malade, et ce signe ne doit pas être perdu pour le praticien. L'efflorescence subite de la peau, les pustules qui survinnent au visage pour avoir mangé certains alimens, comme des crabes (2), ou bu certaines liqueurs, prouvent la sympathie de la peau avec l'estomac; celle des intestins, du poumon, et des parties génitales, est démontrée par la diarrhée ou les coliques occasionnées par le froid, par la phtisie, suite de la répercussion des éruptions cutanées, par l'ardeur des lépreux pour les plaisirs de l'amour, et par la flagellation employée comme un raffinement de débauche pour exciter des organes flétris par tous les excès de la table et du lit (3).

Lèpre.

Lorry et Raymond ont traité de la lymphe comme cause des maladies cutanées; une des plus fâcheuses, est sans doute la lèpre. Il y a ici peu de faits bien circonstanciés, quoiqu'il y ait des dissertations très-verbeuses, telle est celle de Lorry, et une des thèses de la collection de Haller; elles n'apprennent rien au lit des malades. D. Calmet, savant bénédictin, a écrit une dissertation sur la lèpre des Hébreux. Il en a établi cinq espèces. Mais il confond la gale, la teigne, les dartres

(1) Voyez l'excellent ouvrage de Russel, *de Tabe Glandulari;* celui de Sœmmeringue, *sur les Maladies du Système lymphatique*, dont il y a un extrait dans la Bibliothèque germanique, pour le mois de brumaire an 9, et le *Traité de la Maladie glandulaire de Hens*, dont la traduction est insérée dans le quatrième volume des Mémoires de la Société d'émulation médicale, et Pinel.

(2) Dans les éruptions érysipélateuses qui surviennent au visage après avoir mangé des crabes, on administre avec succès la boisson de lait. C'est aussi sans doute par la même analogie, que dans les indigestions d'huîtres, le lait passe pour un spécifique.

(3) *De usu flagrorum in re venereâ, Meibomius.*

avec la teigne. Pour avoir des notions claires et précises, il faudroit décrire la maladie dans toutes ses périodes. Au temps des croisades, il y avoit vingt-un mille hôpitaux pour la lèpre, et on ne trouve aucune description de la maladie. Arétée est encore le médecin qui l'a décrite avec le plus d'exactitude. Il la distingue en trois époques. Dans la première, il y a face tuberculeuse, âpre, aride avec des gerçures à la peau ; quelquefois le mal commence par le coude, les genoux, les pieds, les mains, puis survient lenteur dans le mouvement, assoupissement, constipation. Dans la seconde époque, respiration fétide, urine jumenteuse, ardeur extrême pour les plaisirs vénériens, tubercules de la peau, âpres, isolés avec des gerçures plus profondes, ce qui donne l'aspect de la peau d'un éléphant, chute des poils et quelquefois des cheveux, pouls petit et lent, prurit intolérable aux doigts, aux genoux ; joues rouges avec gonflement, regard inanimé, sourcils proéminens, tubercules noirs livides et hideux au nez. Dans la troisième époque enfin, les tubercules des joues, du menton, des doigts s'ulcèrent ; succession de ces ulcérations, quelquefois avec la chute entière de certaines parties, comme du nez, des doigts des pieds, c'est-à-dire, mort partielle avant la mort générale ; douleur gravative, insomnie, anxiété, mélancolie profonde : dans cet état, tous les liens du sang et de l'amitié sont relâchés, et les lépreux s'enfoncent dans des solitudes ou des lieux inaccessibles. (*Nosograp. Philos.*, tom. 3.)

Hens, disciple de Hewsson, dans son *Traité de la maladie glandulaire*, parle d'un jeune homme de vingt ans, qui avoit éprouvé une douleur dans la cuisse. Douze heures après frissons (avant, raie rouge au côté interne de cette cuisse), et fièvre aiguë qui dure quinze jours; sueurs critiques, puis nouvelle attaque, même terminaison ; mais la cuisse et la jambe restèrent un peu œdématiées. Les attaques se renouvellèrent fréquemment, et le tissu cellulaire de la jambe, et de la cuisse s'engorgea. Alors tubercules dans diverses parties, leur ulcération, et ils finissent par produire le mal de Cayenne, des Barbades, ou la lèpre (1). Chez un autre malade, même origine, tubercules, ulcérations et mort. A l'ouverture de la

(1) Dans les Mémoires de la Société de Médecine (1783), on lit un rapport très-bien fait sur le mal rouge ou éléphantiasis de Cayenne. Il le distingue en trois époques. 1°. Taches rouges, point circonscrites ni d'un rouge vif, mêlées de taches jaunâtres; leur siége au front, aux oreilles, aux mains, aux épaules, aux reins; insensibilité qui les accompagne, et qui fait un des caractères distinctifs de l'éléphantiasis. 2°. Les taches continuent de s'étendre, de devenir écailleuses et de conserver une insensibilité absolue. Le vice de la peau gagne en profondeur comme en superficie ; les lèvres, les joues, les paupières, le front se gonflent, s'épaississent,

cuisse amputée, les tégumens des pieds enlevés, les vaisseaux lymphatiques susplantaires souvent trouvés très-grossis et distendus de la grosseur d'une plume; les systèmes sanguins et cellulaire étoient aussi très-développés. Il y avoit des épanchemens albumineux dans les glandes, et la trace des vaisseaux lymphatiques se perdoit dans les parties ulcérées.

On donne le nom de *lèpre* à toutes les maladies cutanées hideuses. Russel parle d'un homme qui vint le trouver avec des lèvres furfuracées et les ongles recourbés. C'est certainement là une observation bien tronquée. Voilà comment ont procédé la plupart des auteurs qui ont parlé de la lèpre. Les trois observations suivantes sont très-bien faites, les deux premières appartiennent à Raymond (1). Une femme âgée de cinquante ans avoit les yeux gros et rougeâtres, sans cils ni sourcils, les lèvres enflées, la voix foible et enrouée, le nez applati, les narines ouvertes, le front ridé et petit, l'ouïe dure, la tête chauve, une démangeaison générale dans toute l'habitude du corps, l'haleine fétide, une somnolence, et le goût perdu. Raymond chercha à connoître si ce n'étoit pas là une dégénérescence de la maladie vénérienne; et l'ayant appris, il guérit la malade par les frictions mercurielles.

Une dame de cinquante-cinq ans avoit passé sa vie dans l'île de Candie; elle se plaignit d'abord d'une pesanteur de tête, puis perte du goût, de l'ouïe, renflement à la peau, tubercules durs, avec écoulement d'un fluide visqueux, très-fétide. Le traitement mercuriel ne réussit pas, et malgré tous les remèdes la malade mourut. Le visage étoit livide, la figure applatie, et les yeux avancés en dehors.

L'exemple de la lèpre observée en l'an VII, à l'hospice du Nord, et rapporté par M. Ruette (2) est le plus complet et le plus exact que l'on connoisse. Un bûcheron avoit éprouvé dans sa jeunesse toutes les viscissitudes des saisons et les angoisses de la misère; il avoit l'air triste et abattu, la peau lisse

---

et contractent des duretés, des bosses et des rides, qui donnent une figure horrible; les lèvres grossissent, le nez devient épaté, s'affaisse et s'applatit. La lèpre s'arrête quelquefois à ces premiers symptômes pendant dix ou vingt années, sur-tout si les malades s'astreignent à un régime diététique. Les sécrétions s'altèrent, l'odeur de la sueur et de l'haleine devient insupportable, soif continuelle, langue sèche. 3°. Toute la surface du corps, les extrémités, les mains, les pieds se gercent et se crèvent vers les articulations; les ongles sont soulevés par des vésicules, le gonflement passe d'une phalange à une autre, l'ulcère et la carie déterminent la sortie des os, et même la chute des doigts entiers, sans aucune douleur.

(1) *Maladies qu'il est dangereux de guérir.*

(2) *Essai sur l'Eléphantiasis*, par Fr. Ruette. Paris, an 10.

et glabre, blafarde, huileuse et presqu'entièrement épilée, une vue foible, un nez épaté, la figure sillonnée de deux rides profondes qui commençoient au grand angle des yeux et se prolongeoient jusqu'au-dessus de la commissure des lèvres, ce qui lui donnoit quelque ressemblance avec la figure du lion; voix d'ailleurs rauque, respiration difficile, haleine fétide, urine jaune et épaisse, pouls petit et concentré, ventre météorisé, membres abdominaux fort gonflés et œdémateux, les genoux, l'extrémité inférieure des jambes et le pied, sur-tout à la partie supérieure, recouverts d'une peau semblable à celle d'un éléphant, ou plutôt d'un chien marin, noirâtre, rugueuse, chagrinée; parsemée de tubercules séparés ou réunis en croûte, formant quelquefois des sillons de plus d'un pouce de profondeur, insensible à leur surface externe. On employa tour-à-tour les délayans, les purgatifs, les amers, les sudorifiques, &c.; on établit un cautère au bras et un séton à la nuque; mais le ventre finit par se météoriser, et le malade périt trois mois après son entrée aux infirmeries. On s'est convaincu que la croûte épaisse des jambes étoit formée par l'épiderme extraordinairement épaissi, et à la surface externe duquel étoient implantés de petits tubercules.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Lèpre* ou *Eléphantiasis.*

Causes excitantes. Disposition héréditaire, contagion, malpropreté, alimens de mauvaise qualité, séjour dans l'Egypte inférieure, les îles de la Grèce, les bords du Danube, les pays marécageux de l'Amérique; l'intempérance, l'usage des alimens irritans ou des boissons spiritueuses, la chair de cochon dans la Palestine, et toutes les autres viandes proscrites par Moyse, plutôt sous le rapport de l'hygiène que sous celui de la religion.

Symptômes. Diminution progressive des fonctions des sens, lassitudes spontanées, chute des poils et des cheveux, voix foible et enrouée, qui finit par s'éteindre, visage extrêmement difforme, peau devenue en général comme squirreuse, avec des tubercules durs et inégaux, plus ou moins volumineux, passant par degrés à un état d'ulcération. Quelquefois la maladie se borne à une jambe ou à toutes les deux ensemble.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Lèpre du Nord* ou *des habitans du Pôle.*

Causes excitantes. L'habitation des côtes de la Norvège, de la Suède et de tous les pays polaires; la profession de pêcheur, la malpropreté, une misère extrême, l'habitude de se nourrir de poissons.

Symptômes. Elle se montre sous deux degrés différens : dans l'un, d'abord débilité générale, douleur des membres, voix rauque, douleur à la poitrine et au nez, rougeur du visage, gonflement des pieds. Il se forme peu à peu aux bras, aux cuisses et au visage, des ulcères étendus, d'un fond brun foncé ou violet, avec un écoulement sanieux. Dans l'autre degré, les pieds deviennent d'un volume énorme, et comme une masse inorganique; il se forme dans différentes parties du corps des tubercules durs, insensibles, recouverts de croûtes épaisses, grises ou blanchâtres. Dans la plus haute intensité de la maladie, abolition des fonctions des sens, et chute même des doigts et des extrémités des membres.

Traitement. Il doit être varié suivant les diverses époques de la maladie, et il est interne ou local. Dans le premier cas, il faut recourir à un régime humectant, et propre à favoriser l'excrétion de la peau. On emploie à cet effet l'usage des légumes, les bouillons de veau, de poulet, d'écrevisses, de vipères, de grenouilles, la chair de tortue; le lait coupé avec la décoction d'orge ou de gruau, les infusions de lierre-terrestre, de véronique, d'aunée, de marrube, d'hyssope, de saponaire, de pariétaire, de consoude, de mauve, de guimauve; le bon vin vieux donné avec modération, et l'exercice du corps. On prescrit ensuite les sucs dépurés des plantes, les bouillons aux herbes avec des sels neutres. Les bains avec des plantes émollientes et un peu aromatiques, les eaux de mer, et les eaux thermales sont très-utiles. On associe aussi avec avantage au traitement, la décoction des bois sudorifiques, l'usage de la teinture antimoniée, et des bains de vapeurs. Dans le pansement des ulcères, on se sert du quinquina, de la teinture de myrrhe, d'aloës et de succin, ainsi que de toutes les fomentations antiseptiques. L'usage externe et interne du mercure est nuisible vers la fin du traitement; et, lorsqu'il ne s'agit plus que de résoudre les tubercules, on emploie l'onguent d'aunée, d'althea ou de styrax; on passe ensuite à des dissolutions plus actives, comme par exemple, un mélange d'eau alkoolisée, de lessive, de potasse et de muriate ammoniacal. Je crois que dans cette maladie, pour déterger les ulcères, on pourroit employer avec succès la poudre de charbon; et qu'en l'appliquant dans le principe avant la formation des tubercules, elle pourroit être très-utile. Les bons effets que cette poudre opère pour la guérison des dartres et de la teigne, doit encourager à l'employer dans la lèpre. L'exemple que cite Raymond de cette femme guérie par les frictions mercurielles de son éléphantiasis, ne doit pas être perdu pour les praticiens; et j'invite à associer dans ces circonstances, les mercuriaux aux anti-scorbutiques. On

donneroit par exemple le suc de cresson, de beccabunga, de raifort, avec quelques grains de mercure doux, ou un quart de grain de sublimé corrosif; le sirop de Bellet seroit également utile, à la dose de quelques cuillerées par jour. C'est par les secours que présente l'hygiène, qu'on tâcheroit de terminer la guérison, et de seconder la médecine pharmaceutique par la médecine morale, en dissipant la tristesse, l'accablement et le désespoir de ces sortes de maladies (1).

Dartres.

Il n'y a pas de maladie, sur laquelle on ait plus écrit; c'est une véritable confusion dans laquelle les anciens et les modernes ne s'entendent pas. L'ouvrage de Lorry (*de Morbis Cutaneis*) est ce qu'il y a de mieux en ce genre; et qui caractérise avec le plus d'exactitude, les différentes espèces de dartres. Elles peuvent se montrer sous quatre formes différentes. 1°. *Dartre miliaire.* Cette espèce simule quelquefois la marche d'une maladie aiguë: en la regardant à la loupe lors de son apparition, on y voit une quantité innombrable de vésicules séreuses distinguées entre elles par un petit limbe rouge. On reconnoît aussi dans les parties intermédiaires, des germes qui laissent voir dans l'intérieur un

(1) L'yaws et le pian, qui règnent dans les îles de l'Amérique, paroissent n'être que deux degrés différens de la même maladie. Massey l'a très-bien décrite. Elle se manifeste par des taches rouges, légères, qui s'étendent peu à peu, s'élèvent en pointe et se changent en phlyctènes. Point de matière ichoreuse ni de lymphe; mais par le détachement d'une sorte d'escarre furfuracée, il paroît un léger fongus rougeâtre, qui pullule comme une fraise. De-là le nom de *frambosia* qu'on a donné à l'yaws. Son siége est dans toute l'habitude du corps, et sur-tout à la face, aux aines, aux aisselles. Plusieurs de ces fongus prennent le volume d'une mûre, et paroissent composés de petits lobes : les poils des parties affectées deviennent blancs ou diaphanes. Ces excroissances peuvent se changer en ulcères phagédéniques ou rongeans. Dans nos ports on voit quelquefois des personnes attaquées de semblables ulcères par la négligence du traitement. Ce mal est contagieux, et sujet à des récidives. On peut le confondre avec le mal vénérien; mais le traitement est le même; ces deux maladies sont quelquefois compliquées. Lorsqu'il n'y a que de simples taches, on use des bols de fleurs de soufre et de camphre, jusqu'à la maturité des pustules. On donne le mercure doux dans la vue de soutenir une salivation modérée pendant quelque temps, et de faire tomber ainsi les fongosités en écailles furfuracées. On prescrit enfin un électuaire où entrent l'oxide de mercure sulfuré noir (étiops minéral), le gayac et la thériaque. Lorry conseille les bains tièdes, lorsqu'il y a ardeur et aridité de la peau; et Pinel propose de remplacer l'usage du mercure doux jusqu'à la salivation, par la décoction des bois sudorifiques. *Voyez* les Mémoires de la Société de Médecine d'Edimbourg, tome VI, et la *Nosographie Philosophique*, tome III, page 238.

fond transparent et d'un jaune sale. Ces vésicules se dessèchent, tombent en petites écailles, et sont sujettes à se reproduire de nouveau dans le même ordre. C'est cette succession d'éruptions semblables à des grains de millet, et des desquammations, qui constituent sa nature et justifient sa dénomination. En voici deux exemples tirés de Raymond. Un homme de trente-cinq ans, avoit depuis long-temps une dartre miliaire entre l'index et le pouce (dans les dartres miliaires, l'épiderme est désorganisé, la peau grenue, rouge en dessous). On usa d'un topique, la dartre disparut. Deux jours après, explosion d'un érysipèle, face très-rouge, très-enflée, sérosité âcre, fièvre vive. Raymond traita cette inflammation locale par des saignées, des boissons émulsionnées, quelques laxatifs, au bout de sept à huit jours, la fièvre fut calmée, bains tiédes, guérison complète.

Un homme avoit une dartre miliaire au genou, santé fort bonne, démangeaison très-pénible; Raymond consulté ne voulut faire aucun remède contre cette maladie; il survint un chagrin, et la dartre disparut. Alors spasme de la poitrine, suffocation, tisane émulsionnée, lavemens laxatifs, quelques saignées. Vésicatoire sur le siége qu'occupoit autrefois la dartre; elle reparut et alors tous les symptômes alarmans se dissipèrent. Pendant quatre ou cinq ans la santé fut bonne; mais au bout de cette époque nouvelle disparition de la dartre, apoplexie et mort. Carrère (1) rapporte l'exemple d'une dartre pustulo-croûteuse, qui quoique incomplet, est du moins très-intéressant, parce que la maladie céda aux remèdes. Une jeune demoiselle éprouva, à l'époque de ses règles, au genou, une éruption pustulo-croûteuse, ainsi que derrière l'oreille. Il y avoit un commencement d'affection scorbutique. Carrère donna la douce-amère à la dose d'un gros; il en donna ensuite deux gros dans deux verres d'eau, réduits en un seul par la décoction. Dans un mois la dose s'éleva à plus de douze gros, et dans deux à plus de vingt. Il leur associa les sucs antiscorbutiques, et il donnoit de temps en temps un peu d'alkali volatil dans une eau aromatisée. Au bout de deux mois la dartre de l'oreille guérit; il fit ensuite des ablutions au genou avec la douce-amère, et cela lui réussit. 2°. *La dartre pustuleuse* peut se montrer sous la forme de pustules séparées, quelquefois sur le tronc en manière de zona, d'autres fois sur les extrémités, et ces pustules finissent par se dessécher, étant ainsi isolées, en laissant des douleurs intenses plus ou moins incommodes dans les parties affectées, d'autres fois les pistules plus rap-

(1) *Traité des Propriétés de la Douce-Amère*, par Carrère, 1781.

prochées finissent par se réunir et former de grandes plaques. En général ces pustules ne contiennent qu'une sorte de sérosité limpide, qui dégénère ensuite en matière jaunâtre, et qui finit par former, en se desséchant, une croûte galeuse. Quelquefois le tissu de la peau reste sain et entier en apparence après la chute de la croûte; d'autres fois la croûte paroît excoriée ou affectée d'une ulcération superficielle. 3°. *La dartre écailleuse* ou *farineuse*, peut paroître indistinctement sur toutes les parties du corps, à la face, aux bras, au tronc, aux poignets, en larges plaques, le plus souvent de forme circulaire. Elle consiste d'abord en de très-petits boutons qui finissent par tomber en une sorte de desquammation farineuse, en laissant la peau saine en dessous, mais avec une disposition à se reproduire de nouveau. On en voit des exemples assez fréquens dans les hospices. Duncan, auteur anglais, l'a bien décrite sans la connoître, car il l'a prise pour la lèpre. Une femme de trente-cinq ans, de stature moyenne, avoit sur le tronc une éruption sous forme d'écailles blanchâtres qui s'élevoient légèrement sur la peau; parmi ces écailles, les unes étoient comme la petite monnoie, et les autres plus grandes; elles tomboient souvent. La peau de dessous n'étoit pas grenue, il n'y avoit pas de suintement, mais elle étoit rouge. Il y avoit d'autres tumeurs pareilles sur les membres. Duncan prescrivit quatre grains de sublimé corrosif dans sept onces d'eau et quatre onces d'eau de menthe, la dose fut d'un demi-grain par jour. Exaspération de la maladie. Alors Duncan prescrivit, acide sulphurique, un gros, eau simple, quatre gros, sirop commun, quatre gros, à prendre chaque jour une cuillerée en se couchant, et dans peu la malade fut guérie. 4°. *La dartre rongeante*, paroît d'abord sous la forme de petites ulcérations qui se rassemblent peu à peu en plaques de différentes grandeurs, et d'où découle une sorte de sérosité viciée, et comme corrosive, qui sert à les étendre. Elle fait quelquefois moins souffrir que la dartre miliaire, excepté lorsqu'elle est irritée par la chaleur, et qu'elle attaque les parties génitales; car alors elle produit un sentiment de formication, des élancemens, et une sorte de prurit atroce. Cet ulcère cutané se porte en général à la peau, en épargnant les parties subjacentes; mais quelquefois elle devient un ulcère phagédénique, et corrode le tissu cellulaire et les muscles. Bang, à Copenhague, a traité et guéri de la manière suivante, un homme de soixante-cinq ans, qui avoit la peau des mains et des doigts rongée et ulcérée, avec une sanie ichoreuse; alternatives de purgatifs drastiques, avec le jalap et autres substances, et d'un électuaire, avec le quin-

quina en poudre. Chaque quatrième jour, trois fois par jour, une cuillerée de cet électuaire purgatif ; pour topique, l'huile douce de riccin ; guérison dans quelques semaines.

En général, dit Pinel, en observant les symptômes généraux que produisent les dartres, on remarque trois périodes bien distinctes : la première est marquée par un dépérissement lent, quelquefois sans fièvre ; urines et déjections naturelles, diminution dans l'appétit, flatuosités après le repas, sommeil agité, mélancolie. Dans la deuxième période, inquiétude vive des malades sur leur sort, marasme, dépression de l'abdomen, quelquefois dureté à la rate ou douleur dans quelque viscère, enflure des jambes, fièvre lente, sédiment furfuracé des urines, petite toux incommode, sur-tout deux ou trois heures après le repas ; anxiété, sentiment de suffocation, efflorescence farineuse à la peau. Dans la troisième période, il y a tous les symptômes d'une phtisie ou d'une consomption, hydropisie imminente, dévoiement colliquatif, sueurs nocturnes. On ne reconnoît souvent la gravité du mal que lorsqu'il est incurable. Souvent aussi c'est l'effet de quelques topiques appliqués imprudemment, et propres à répercuter le vice dartreux.

Première espèce. *Dartre miliaire.*

Causes excitantes. Disposition originaire, affections arthritiques, suppression du flux hémorroïdal, ou cessation des menstrues, communication par le contact, quelquefois suites du mal vénérien, et beaucoup d'autres causes peu connues.

Symptômes. Lors de son apparition, amas de vésicules séreuses, avec un petit lymbe rouge, qui se dessèchent, tombent en petites écailles furfuracées ; la peau est grenue, rouge en dessous ; elles sont sujettes à se reproduire de nouveau, avec les mêmes symptômes. Il y a un prurit incommode et des douleurs plus ou moins vives à certaines époques ; quelquefois les membranes muqueuses sont attaquées.

Deuxième espèce. *Dartre croûteuse avec pustules.*

Causes excitantes. Peu connues.

Symptômes. Formation de pustules plus ou moins étendues, qui ont leur siége dans diverses parties, comme à la tête, au tronc, aux membres ; elles finissent par suppurer, et la matière qui s'en écoule s'épaissit et forme des croûtes plus ou moins consistantes, quelquefois avec des gerçures entremêlées.

Troisième espèce. *Dartre furfuracée.*

Causes excitantes. Peu connues.

Symptômes. Eruption sur le visage, le tronc ou les membres, d'écailles blanchâtres qui s'élèvent un peu au-dessus de la peau; elles diffèrent de volume; elles tombent spontanément, et la peau qui est au-dessous reste très-rouge, mais sans y avoir aucun suintement ni écoulement, ni aucune marque de la plus légère ulcération.

Quatrième espèce. *Dartre sanieuse.*

Causes excitantes. Peu connues; quelquefois suite du mal vénérien.

Symptômes. Ulcération et quelquefois destruction entière du tissu de la peau dans certaines parties, comme au visage, aux mains, aux jambes, les parties subjacentes ne sont point attaquées; mais il en découle une sérosité âcre plus ou moins consistante.

Traitement. Dans les cas ordinaires, la douce-amère administrée avec précaution et intelligence, suffit pour opérer la guérison. Les anciens irritoient ou cautérisoient la peau, et Galien propose un topique composé de divers oxydes de cuivre, de cantharides et d'ellébore; mais un remède aussi actif ne peut-il pas devenir dangereux, quand on sait qu'un vésicatoire appliqué sur le visage d'une personne défigurée par une dartre, donna lieu à une fièvre violente et à un délire furieux? Quelquefois il est arrivé que les empiriques ont guéri des dartres au moyen des caustiques, et en procurant une suppuration de bonne qualité et ensuite la cicatrice. Quand le mal n'est que local, cette méthode peut être utile et sans danger; mais n'en doit-on pas attendre les plus funestes résultats, quand l'extérieur en est un fond inépuisable, et qu'il existe pour ainsi dire une véritable diathèse herpétique? On emploie avec succès les amers, les fondans, les apéritifs aiguisés de sel neutre, à la dose de deux gros, les sucs des plantes chicoracées, les infusions d'absynthe, d'aunée, de pissenlit, de patience, de gentiane, d'énula campana, de garance ou leurs apozèmes, les extraits amers, la tisane d'écorce d'orme pyramidal qu'on a tant vantée; mais les eaux minérales sulfureuses sont les seuls remèdes spécifiques. Si l'on soupçonnoit la suppression du flux hémorroïdal d'être la cause des dartres, on feroit un usage alternatif des laxatifs, des amers, des eaux minérales, des sangsues. Dans les éruptions à la peau, suite de la cessation des menstrues, c'est plus sur les règles du régime qu'il faut insister que sur les remèdes pendant cette époque orageuse. Les maladies de

cet ordre, propres aux accouchées, demandent l'usage des évacuans, des eaux minérales salines, de l'exercice du corps. Si une maladie interne étoit alternative avec une éruption dartreuse, il ne seroit pas à propos de guérir la dernière; ainsi on ne doit pas chercher à combattre toutes les affections dartreuses, lorsqu'elles sont rebelles, invétérées, autrement que par un changement total dans la manière de vivre, et par le choix d'un climat plus favorable (1). On connoît les remèdes qui conviendroient à des dartres qui peuvent être le produit d'un vice rachitique, scrophuleux, vénérien ou scorbutique. Pinel rapporte qu'une femme affectée d'une dartre qui lui avoit dévoré la peau, et qui étoit sortie de la Salpêtrière sans en être délivrée, fut ensuite guérie par le traitement anti-vénérien, parce que son médecin apprit qu'elle avoit eu une gonorrhée mal traitée. Dans le Recueil des Thèses de Strasbourg, qui sont très-bien faites, il est parlé de la guérison d'une dartre par le sublimé corrosif; mais on ne dit rien des causes qui avoient pu l'occasionner.

La croûte laiteuse des enfans nés de parens sains, est regardée comme une maladie dépuratoire du système lymphatique, et souvent dûe à une irritation locale que produit le travail de la dentition. Il faut favoriser, par des émolliens mucilagineux, le developpement de ces croûtes, renouveler souvent les linges, et proscrire l'usage des astringens. Les frictions sèches sur le tronc et sur les membres font une heureuse diversion. Quelquefois cette éruption laiteuse est plus ou moins imparfaite, et retenue à l'intérieur; elle donne lieu à des tranchées, à des suffocations, à des palpitations de cœur, à des mouvemens convulsifs, à de violentes céphalalgies. Dans ce cas, un vésicatoire appliqué sur les parties où la croûte avoit coutume de paroître, en rappelant l'éruption au-dehors, feroit cesser tous les symptômes de l'intérieur. Strack a proposé la jacée (*viola tricolor*) en poudre ou en infusion dans cette espèce de maladie, qui attaque pour l'ordinaire les enfans en bas âge, qui sont gras et dodus, et gorgés, pour ainsi dire, de sucs lymphatiques. Les femmes croient assez généralement que les enfans qui ont des croûtes laiteuses, ont été conçus par leurs mères, dans les temps des menstrues, et ce *dictum* ne devroit pas être perdu pour la médecine.

Teigne.

On n'a encore jusqu'ici que des apperçus sur cette maladie, et c'est sans doute à la variété des formes qu'affecte la

(1) *De Peregrinationibus instituendis sanitatis causâ*, Frid. Hoffmann.

teigne et au défaut d'observations exactes et précises, qu'est dûe cette lacune en médecine. Murray, professeur à Gottingue, a le premier fixé l'opinion des praticiens sur cet objet. Il a reconnu que ce qu'on appelle *porrigo* ou desquammation furfuracée de la peau, *achores* ou petits ulcères humides, et qui rendent une matière sanieuse, et la teigne sèche ou des ulcérations recouvertes d'une croûte sèche et grisâtre, ne sont que la même maladie dans ces trois époques différentes, ou plutôt des variétés qu'on remarque quelquefois dans différentes parties de la tête du même individu. Mais le même auteur fait une espèce séparée de ce qu'on appelle *tinea favosa*, qui consiste en pustules d'abord lenticulaires, qui s'étendent ensuite en prenant diverses formes, qui versent une matière jaunâtre comme du miel grumelé ou de la bouillie, et qui, par leur chute, laissent des creux semblables aux cellules des abeilles. Cette espèce de teigne s'étend quelquefois par pustules isolées aux tempes, aux sourcils, et ne cède point aux mêmes remèdes que l'autre espèce.

Aujourd'hui, d'après les observations les plus précises, on doit admettre quatre espèces de teigne, d'après l'ouvrage de M. Gallot (1), et trois d'après la Nosographie de Pinel.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Teigne porrigineuse* ou *furfuracée*.

Causes excitantes. Peu connues. On peut citer, en général, une disposition héréditaire, une communication par contact, un virus vénérien invétéré.

Symptômes. Légère desquammation de l'épiderme qui recouvre le tissu de la peau de la tête, suintement d'une liqueur dont l'exsiccation donne lieu à la formation d'une couche plus ou moins épaisse d'écailles furfuracées; cette couche fournit une matière comme farineuse, qui tombe et se régénère successivement.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Teigne faveuse.*

Causes excitantes. Peu connues; en général elle est produite par communication.

Symptômes. Formation de tubercules dont le contour est arrondi et le sommet déprimé en forme de godet, d'une couleur jaune-grisâtre. Ces tubercules, d'abord très-petits, prennent de l'accroissement, et forment, par leur aggrégation, une croûte épaisse et informe; en faisant tomber cette croûte, on les voit bientôt reparoître. La guérison prompte de la teigne faveuse ou sa répercussion, peut donner lieu au

(1) *Dissertation sur la Teigne*, par L. S. Gallot. Paris, an XI.

gonflement des articulations, à la phtisie ou carreau, à l'hydropisie ascite.

TROISIÈME ESPÈCE. *Teigne rugueuse.*

Causes excitantes. Egalement ignorées.

Symptômes. Les tubercules qu'elle présente sont irréguliers, inégaux, bosselés; on n'y rencontre pas d'excavation à leur sommet, leur couleur est d'un gris-brun, elle est moins fréquente que la faveuse, a le même siége, et suit une marche analogue dans ses symptômes.

QUATRIÈME ESPÈCE. *Teigne muqueuse* (1).

Causes excitantes. Peu connues.

Symptômes. Formation de pustules plus ou moins volumineuses, qui donnent lieu à un suintement plus ou moins abondant, et qui en durcissant par degrés, fournit une croûte informe, épaisse et consistante; dans l'enfance, cette croûte est plus humectée, et peu fétide tant qu'elle est récente; mais à mesure que le mal est invétéré, les glandes du cou s'affectent, et quelquefois aussi les axillaires; le visage et les oreilles se couvrent de croûtes, et l'odeur la plus fétide s'exhale de la tête.

Ici l'anatomie pathologique n'apprend pas grand'chose; cependant le crâne des teigneux est quelquefois attaqué de carie. Il seroit important que la chimie analysât les croûtes de ces différentes maladies; on pourroit alors déterminer avec plus de facilité la classification des espèces.

Traitement. Il est empirique ou rationnel. La calote est un moyen tout empirique. Un médecin anglais fit un cataplasme avec un grain de sublimé corrosif (muriate mercuriel corrosif), délayé dans deux onces d'eau avec de la mie de pain. Il renouveloit ce cataplasme trois fois la semaine. Au bout de huit jours quelques croûtes tombèrent, le prurit diminua; il fit continuer encore huit jours le cataplasme, en donnant des purgatifs avec le sel de glauber. Comme la guérison ne s'annonçoit pas assez promptement, il prit un demi-grain de verdet (acétite de cuivre), avec deux onces de saindoux; quinze jours après la maladie fut guérie, un vésicatoire fut ensuite appliqué. Ce médecin, je crois que c'est Duncan, n'ayant pas décrit cette teigne, on ne peut savoir quelle espèce il a guérie; il ne l'a désignée que sous le nom d'éruption croûteuse à la tête. Pinel a rapporté dans ses cours avoir guéri une teigne faveuse des plus hideuses chez un mendiant à Bicêtre. Comme le malade étoit fort exténué, pendant un mois il se borna à le bien nourrir.

(1) Pinel regarde cette espèce comme douteuse, et croit que c'est la même chose que la croûte laiteuse ou *achores* des enfans.

Il fit appliquer ensuite un peu de cérat pour connoître la forme des tubercules ; il prescrivit des bains de quatre à cinq heures, et donna les pilules de Belloste. Il les continua pendant quinze jours, les suspendit pour quelque temps, et y revint ensuite. Deux ou trois mois furent employés à son traitement, à la fin de l'hiver les croûtes ne se régénérèrent plus, et quatre mois suffirent pour une entière guérison. Il lui survint un gonflement aux jambes, et l'insolation le dissipa. Dans la teigne porrigineuse, Murray conseille un mélange d'une partie de précipité blanc, avec huit parties d'onguent rosat. On en prend une partie de la grosseur d'un gros pois pour en frotter les endroits de la tête les plus affectés, et on se borne à répéter une fois le jour cette opération pendant une ou deux semaines, et ensuite deux fois le jour, dans les cas les plus invétérés, en portant successivement le topique sur diverses parties. On insiste sur le même procédé pendant deux ou trois semaines, même après la guérison de la teigne, et on le renouvelle aussi-tôt qu'elle vient à reparoître. Le régime doit être en général pris des végétaux ; et toute viande, sur-tout celle de cochon, doit être proscrite. Mais pour la teigne faveuse, ce traitement est insuffisant, ainsi que le prouve Murray, par une observation qui lui est propre. Une foule d'autres remèdes avoient été employés sans succès ; on avoit même eu recours au remède de Duncan, l'application d'une dissolution de sublimé et de verdet, sans en retirer aucune utilité. Murray eut alors recours à la ciguë ; d'après les observations de Storck et de Lauter. Deux fois le jour, lotion de la tête avec une décoction de ciguë mêlée avec du lait. Extrait de ciguë pris à l'intérieur, à la dose de deux grains, portée progressivement jusqu'à vingt-quatre ; bonnet rempli de ciguë cuite à l'eau, porté jour et nuit ; lotion répétée à chaque renouvellement de cataplasme. Les croûtes d'abord se desséchèrent, et à la base des cheveux il se forma de petits ulcères pleins de pus, et qui se crevoient quand on les pressoit avec les doigts. Après environ deux mois de l'usage externe et interne de la ciguë, de purgatifs répétés et d'une grande propreté, Murray fit cesser les pilules, en insistant sur l'application topique. Il ne restoit plus, quelque tems après, qu'une sorte de desquammation à la peau, et quelques verrues à la face et aux mains ; mais ces excroissances tombèrent par la ligature ; et c'est ainsi que par un moyen simple, il parvint à guérir une teigne des plus rebelles et des plus invétérées (1).

Desault cite dans son journal (2), la méthode suivante,

(1) *Nosographie Philosophique*, tome 3, pag. 510.
(2) *Œuvres de Desault*, tom. III.

comme ayant six observations en sa faveur. Il faut couper les cheveux, amollir les croûtes en appliquant une substance grasse, comme le sain-doux, les enlever, couvrir ensuite la tête de bandelettes de peau, enduites jusqu'à l'épaisseur d'une ligne d'une dissolution de gomme ammoniaque dans le vinaigre, réduite par l'évaporation de la chaleur, jusqu'à consistance d'emplâtre, soutenir le tout avec un bonnet. Au bout de six semaines, on enlève l'emplâtre, et le malade est guéri. Mais ici on ne sait pas encore quelle espèce de teigne a cédé à ce traitement. Dans la *Bibliothèque germanique* (tom. VIII, an X), il est fait mention d'une teigne guérie dans cinq jours par l'application seule de la poudre de charbon. Cette nouvelle méthode de traitement a été perfectionnée à l'hospice du Nord, sous les yeux du médecin Alibert, et elle a été couronnée du même succès sur toutes les espèces de teigne. Voyez la *Dissertation précitée* de M. Gallot. L'observation suivante, qui en est extraite, donnera une idée des principes de traitement qui ont été suivis. L'enfant atteint de cette maladie (faveuse) étoit à sa onzième année, et cette affection cutanée avoit été contractée depuis quatre ans; les glandes inguinales, mésentériques, axillaires, soumaxillaires et cervicales, étoient engorgées et très-volumineuses; divers endroits de la tête étoient recouverts de croûtes teigneuses, et d'autres tubercules isolés présentoient à leur sommet un enfoncement dans le milieu, et leurs bords étoient relevés de manière qu'ils formoient un godet dont le centre étoit d'un jaune sale; les croûtes étoient formées par l'agrégation de plusieurs tubercules; elles présentoient quelques godets bien distincts, et de même forme que les précédens: dans d'autres endroits de la tête, on observoit une grande quantité d'écailles furfuracées. On commença par appliquer des cataplasmes épais de graine de lin sur toute la tête, qui étoit tondue, et la démangeaison disparut; cette première application enleva une partie des croûtes, et le reste disparut par une seconde; la tête exhaloit une odeur insupportable, fade, nauséeuse; et toute sa surface offroit une rougeur analogue à celle qui environne les ulcères dartreux; on voyoit suinter par certaines ulcérations ou enfoncemens, une sérosité transparente de consistance presque syropeuse, qui, en se coagulant à l'air, formoit une croûte dont le milieu étoit promptement desséché, et finissoit par donner lieu à une dépression avec des bords relevés. Le sixième jour, à compter du premier topique émollient, toute la tête fut frottée avec la pommade suivante: charbon de bois pulvérisé, une once (trois décagrammes); fleur de soufre, deux onces (six décagrammes); cérat, cinq onces (quinze décagrammes);

mêlés intimement pour en faire une pommade. Dès les premiers jours, suintement d'un fluide blanc très-abondant, qui continue pendant sept à huit, en même temps qu'on pratiquoit les frictions; à cette époque, diminution de la rougeur de la tête; point d'excoriation ni de démangeaison; on voyoit seulement parsemés des boutons blancs de la grosseur d'un petit pois, renfermant du pus de la même couleur, ainsi que de petits points blancs à peine de la grosseur d'un grain de millet, placés sur l'épiderme, et en soulevant ce dernier, on retiroit de ces petits points blancs, une très-petite quantité de matière blanche. de consistance de suif et de matière albumineuse. Deux mois de traitement suffirent pour la guérison, quoique l'engorgement des glandes, qui avoit beaucoup diminué, ne fût pas entièrement dissipé. L'auteur de la même dissertation rapporte aussi des exemples de la teigne rugueuse et de la teigne furfuracée, guéries par le même remède.

Pour ne laisser aucun doute sur l'efficacité de la poudre de charbon, nous allons rapporter trois observations dans lesquelles on a eu soin de l'administrer seule et sans mélange avec le soufre, et par cette expérience, l'on voit sans en pouvoir douter, qu'il jouit de la vertu teignifuge, sans le secours d'aucun intermédiaire. — D... âgée de trente-six ans, eut la teigne dans son enfance, et subit plusieurs traitemens avec succès. Depuis sa détention à S. Lazare, la maladie reparut; elle fut traitée par la calotte pendant sept mois avec une apparence de guérison. Quelques années après, cette femme a été de nouveau affectée de la même maladie qui a présenté l'aspect d'une teigne faveuse. — G. M... agée de trente-trois ans, gagna la teigne, il y a neuf ans, après s'être servie des peignes d'une autre détenue affectée de cette maladie. Au bout de deux ans elle fut traitée par le vésicatoire pendant trois mois. Ce traitement fit disparoître la teigne; mais il fut accompagné de douleurs atroces, d'insomnie. Depuis deux ans la maladie a reparu avec le même caractère que celle de D. . . ci-dessus. G. . . parvenue à sa vingt-troisième année, avoit depuis sept ans une teigne rugueuse, dont la cause ne lui étoit pas connue; à son entrée à l'infirmerie, elle n'avoit pas encore subi de traitement.

Ces femmes n'avoient pas d'autres maladies, il n'y avoit aucun engorgement aux glandes cervicales, leur tête exhaloit seulement une odeur particulière. Le 15 floréal, on fit tomber les croûtes au moyen d'un cataplasme émollient, et le 18 on employa le charbon, uni avec le beurre frais qui servoit d'excipient, (dans les faits rapportés par la *Bibliothèque germanique*, on saupoudra la tête). Elles éprouvèrent une heure après le premier pansement une chaleur cuisante,

insupportable, se propageant aux yeux et aux glandes cervicales, qui s'engorgèrent. Ces accidens diminuèrent d'intensité, au point qu'au onzième pansement, leur tête ne répandoit plus d'odeur, le cuir chevelu étoit rouge et sensible au toucher, les pellicules qui le recouvroient, s'enflèrent peu à peu, en sorte que ces femmes parurent guéries au bout d'un mois de traitement, qui fut cependant continué jusqu'à la fin de messidor dernier (1). J'ai moi-même guéri une femme affectée d'une teigne muqueuse, qui rendoit un fluide blanchâtre et fétide très abondant, qu'elle disoit être un ancien lait, en lui couvrant deux fois seulement la tête d'un mélange de beurre avec du charbon en poudre; l'écoulement et les croûtes ont disparu dans cinq à six jours; et depuis un an, il n'y a pas eu de récidive. Ce même remède m'a également réussi sur un enfant de quatre ans, qui avoit aussi une teigne muqueuse. Un de mes amis, le médecin Juglar, à qui j'avois communiqué ces observations, ayant employé le charbon dans une maladie pédiculaire d'une jeune fille de la section du Panthéon, a obtenu une guérison complète, dans moins de huit jours (2).

Gale.

Les anciens ont répandu beaucoup de confusion et d'erreurs sur les causes et les descriptions de cette maladie. Mais les recherches de Mouflet (*Theatrum insectorum*), de Méad (*Philosophical transact.* an 1702), ont découvert dans les pustules de la gale une espèce de ciron (*acarus scabiei*). Elle se manifeste ordinairement à la main et dans les intervalles des doigts; d'abord prurit remarquable, mais qui augmente

(1) Ces observations sont extraites de la Thèse de M. Brachet, docteur en chirurgie, intitulée : *Considérations sur l'usage du Charbon en médecine.* Ce jeune praticien vient d'être enlevé à la science et à ses amis, au moment où il commençoit à peine sa carrière, et où ses nouvelles découvertes sur le charbon, qu'il poursuivoit avec une ardeur infatigable, auroient pu devenir si utiles à l'humanité. C'est lui qui a obtenu les plus grands avantages de l'emploi du charbon dans les ulcères putrides, dans les fièvres adynamiques et scorbutiques, dans l'aménorrhée et dans les diarrhées chroniques. Né pour agrandir le domaine de la science qu'il cultivoit avec tant de zèle et de succès, sa mort est une véritable perte pour la chirurgie, et tous les regrets de ses amis ne donneront jamais qu'une foible idée de l'estime et de l'intérêt que ses vertus et ses talens lui avoient acquis à si juste titre....

(2) Ce seroit ici qu'il faudroit classer le *trichoma* ou *plique polonaise*; mais il y a encore tant de doutes et d'erreurs sur les causes occasionnelles, les diverses périodes et le traitement de cette maladie, que nous attendons la savante Dissertation qu'en doit publier le docteur Alibert, dans son grand ouvrage des maladies cutanées. On

le soir; les boutons se multiplient ensuite et se portent non-seulement aux bras, mais encore au dos, aux lombes, aux aisselles, au bas-ventre, aux cuisses, sous le jarret. Les boutons d'abord remplis d'une sérosité limpide dégénèrent en pustules, et sont tantôt solitaires, tantôt rassemblés en grand nombre; le siége du prurit est dans la pustule même; et pour pouvoir trouver le ciron, il faut choisir la petite vésicule transparente qui se forme à son sommet avant qu'elle soit desséchée. Les autres lésions ou gerçures, appartiennent au frottement qu'exercent les galeux pour calmer le prurit. Quelquefois les symptômes de la gale sont très-modérés; mais d'autres fois ils éclatent avec la plus grande violence, et entraînent la maigreur, le dégoût, la fièvre lente; et si par des topiques inconsidérés, on répercute l'affection psorique, de-là asthme, toux sèche, phtisie, épilepsie, et le germe de mille autres maladies chroniques ou aiguës, dont on ne reconnoît la cause qu'après avoir interrogé le malade sur les différentes maladies qu'il a eues dans sa jeunesse, et sur le traitement qu'on a employé pour les combattre.

Il est certaines fièvres qui se terminent par des éruptions cutanées qui ressemblent à la gale; on a vu des mélancolies être guéries par une éruption de même caractère. La nourriture de mauvais alimens, la malpropreté, peuvent aussi produire des gales spontanées; et certains virus donnent naissance à la symptomatique. Une femme de vingt-sept ans, éprouva vers le huitième mois de sa grossesse, une perversion de l'appétit; elle eut ensuite un prurit insupportable, et des pustules sur toute l'habitude du corps. Elle consulta une personne peu éclairée; on lui donna les tisannes royales, et la ceinture avec le mercure. La maladie ne cessa point; elle

---

sait que la plique endémique en Pologne, se reconnoît d'abord à un accroissement excessif de certaines touffes de cheveux ou de poils de deux à quatre pieds, à l'entortillement que prennent ces cheveux ou poils en augmentant de calibre; enfin, à une exsudation d'une sorte d'humeur visqueuse par leurs côtés, et du sang par leurs extrémités, quand on les coupe. Il se manifeste dans le lieu de l'éruption une odeur très-fétide, avec prurit, et une sorte de desquammation furfuracée de l'épiderme. Les doigts du pied deviennent quelquefois longs, épais, crochus comme des cornes. Lorsque la plique est bien développée, toutes les maladies internes cessent. Vicat, dans une Dissertation qu'il a publiée, a cru voir de grands rapports entre cette maladie et la goutte; et les expériences de Vauquelin sur l'urine de cheval, qui a remarqué que dans ce fluide il n'y avoit ni acide phosphorique, ni phosphate de chaux, ni acide lithique, tandis que les cornes des pieds, la matière de la transpiration, et les poils donnent à l'analyse douze centièmes de phosphate de chaux, semblent donner un nouveau degré de probabilité à cette opinion. On dit que l'antimoine est le spécifique de cette maladie. (*Pinel.*)

accoucha heureusement. Pendant les lochies le prurit cessa ; au bout d'un mois, ayant mangé des harengs, le prurit se renouvela. On employa alors le sublimé corrosif à l'intérieur en commençant par un demi-grain, et la guérison fut prompte. (*Thèses de Strasbourg.*)

Raymond parle d'un officier qui après avoir voyagé sur mer, fut guéri par une ablution de mercure d'une gale spontanée ; mais à sa suite il éprouva le hoquet, le tremblement, les vomissemens, et par le régime le malade guérit.

On a l'exemple d'une éruption galeuse survenue sur toute l'habitude du corps, pour avoir supprimé imprudemment une fièvre intermittente.

Première espèce. *Gale spontanée.*

Causes excitantes. Perversion de l'appétit qui porte à faire usage de substances de mauvaise qualité, voyages de mer avec des alimens insalubres, malpropreté sur-tout dans la vieillesse, terreur vive, l'huile rance donnée comme purgatif (1).

Symptômes. Eruption à la peau de pustules dont la marche et les caractères distinctifs n'ont pas été encore tracés avec exactitude.

Deuxième espèce. *Gale par contagion.*

Causes excitantes. Communication par le contact, et origine de pustules dont le prurit est entretenu par la présence d'un ciron.

Symptômes. Eruption au dos de la main, et dans les intervalles des doigts, de petits boutons qui se multiplient ensuite sur le tronc et les membres ; ces boutons sont tantôt isolés, tantôt réunis. Ils portent à leur sommet une vésicule remplie de sérosité qui, en s'écoulant et se desséchant, donne lieu à la formation des croûtes, ce qui est accompagné d'un sentiment d'ardeur, et d'un prurit incommode, sur-tout le soir et la nuit.

Troisième espèce. *Gale symptomatique*, ou *des Vieillards.*

Causes excitantes. Maladie aiguë ou chronique qui se ter-

(1) Bosquillon rapporte dans ses Cours, que tout l'équipage d'un vaisseau qui venoit de périr par la tempête, fut couvert le lendemain d'une éruption galeuse, avec un prurit incommode ; et le Traducteur de la matière médicale de Cullen, M. Caullet de Veaumorel, dit, dans ses notes, qu'à l'hôpital de Pise, où l'on a coutume de purger les malades avec de l'huile rance de riccin, rien n'y est plus commun que les gales spontanées.

mine par une éruption à la peau ; virus syphilitique qui se porte sur cette partie, âge avancé, vieillesse.

Symptômes. Les caractères distinctifs de cette espèce sont encore peu connus.

L'anatomie pathologique ne nous donne pas encore de grandes lumières sur cette maladie.

Traitement. Il est purement empirique. On emploie un oxide de mercure ou d'antimoine en friction, ou on donne le soufre à l'intérieur et à l'extérieur, en pommade. Ce moyen réussit assez ordinairement dans la gale récente et par contagion ; et on peut se passer de remèdes internes. Mais dans les gales invétérées, symptômes ou suite de maladies chroniques, on ne sauroit user de trop de prudence. Il faut combiner les sucs dépurés des plantes, la décoction des bois sudorifiques, les bains, les évacuans, l'usage des eaux thermales, et continuer long-temps l'usage des bols de soufre à l'intérieur, et la décoction des plantes crucifères. La bardanne et la patience continuent de mériter la vogue qu'elles ont obtenue. Si l'on craignoit une métastase psorique sur quelque organe interne essentiel à la vie, on rappeleroit l'affection au-dehors par les vésicatoires, et l'on inoculeroit même de nouveau la maladie, pour pouvoir guérir plus facilement l'ancienne en traitant la nouvelle. On a vu des épilepsies dépendantes de la rétropulsion de la gale, être terminées par cette méthode avec le plus grand succès. L'eau de Mettemberg, passe pour un spécifique de cette maladie ; et suivant son auteur, elle est la véritable pierre de touche, des maladies internes qui n'ont pas d'autre origine. Ne connoissant ce remède que par les journaux, nous nous abstiendrons d'en blâmer l'usage, ou d'en exalter les merveilleuses propriétés.

CHAPITRE II.

Maladies des Glandes lymphatiques.

La grandeur de ces glandes varie même dans l'état de santé, depuis une demi-ligne de diamètre jusqu'à un pouce. Elles sont sphériques, ovales, applaties ou même d'une forme triangulaire. Elles se trouvent inégalement, mais généralement disséminées dans tous les viscères, les replis des membranes, le long des trajets des vaisseaux, ou sous la peau. Leur surface externe est unie et brillante, ce qui les

rend mobiles dans le tissu cellulaire à la moindre pression. Les artères qui s'y distribuent sont innombrables. Les glandes lymphatiques prennent plus de volume et s'engorgent par un stimulant morbifique quelconque ; et elles passent alors par trois états bien distincts. 1°. Celui d'une induration ou d'un gonflement plus ou moins de temps stationnaire et sans douleur. 2°. Celui d'une irritation inflammatoire plus ou moins violente, et qui semble se modifier suivant la cause qui l'a produite, puisque la douleur est tantôt peu sensible, comme dans les écrouelles, tantôt très-vive, comme dans quelques bubons vénériens, dans le cancer occulte. 3°. Celui de l'ulcération avec douleur modérée ou intolérable, comme dans la dernière période du cancer. Ces trois états, établissent dans les maladies glanduleuses, trois époques bien distinctes. Parmi ces affections, les unes sont locales, et les autres pour ainsi dire constitutionnelles, et c'est au praticien exercé à connoître ces différences, pour pouvoir adapter à chacune le traitement qui lui convient. (*Pinel.*)

Écrouelles.

Il y a le plus grand rapport entre cette maladie et les cutanées; elle produit des éruptions herpétiques, galeuses et très-souvent irrégulières et opiniâtres (1). On regarde ordinairement comme scrophuleux ceux qui dans l'enfance sont sujets à des ophthalmies, avec chassie des yeux, ou suintement des oreilles, au gonflement de la lèvre supérieure, quelquefois avec gerçure et écoulement jaunâtre, au nez rouge et douloureux, au gonflement du cou, des aisselles, à une peau blanche, à une tête très-volumineuse, à des reparties saillantes, et à de la lenteur dans les mouvemens. Cette maladie se distingue dans la première période au gonflement des glandes du cou, de celles des angles de la mâchoire et de l'occiput. Ces tumeurs plus ou moins irrégulières, sont dures et indolentes, sans changement de couleur à la peau. Elles restent quelquefois stationnaires un ou deux ans, d'autres fois elles excitent un pouls fréquent, une chaleur à la peau, la constipation, la diminution des urines, et l'atonie. Dans la seconde période, les tumeurs grossissent sans devenir plus molles, la couleur de la peau qui les

(1) Pinel rapporte qu'un enfant eut, à l'âge de quatre ans, les glandes du cou engorgées; à sept ans ces engorgemens se dissipèrent, mais sa tête se couvrit de croûtes laiteuses. Après divers remèdes, et vers la neuvième année, les croûtes disparurent, et les glandes du cou s'engorgèrent de nouveau. Le vice scrophuleux, comme l'herpétique, a une mobilité singulière. (*Nosograp. Philos.*, tom. III, pag. 341.)

recouvre s'altère et devient successivement bleuâtre et d'un rouge plus ou moins marqué. Les glandes sans devenir douloureuses, s'amollissent par degrés et offrent au tact un sentiment de fluctuation. Elles suppurent, et fournissent un écoulement de matière puriforme, délayée avec quelques concrétions blanchâtres éparses. Les plaies dégénèrent en ulcères qui durent plus ou moins long-temps, et qui se renouvellent après s'être cicatrisés. De nouveaux ulcères peuvent se former dans les parties voisines, ou affecter les glandes souclavières, axillaires, &c. Dans le troisième période, si le vice scrophuleux attaque les poumons, c'est la phtisie tuberculeuse qui se déclare; s'il se porte aux glandes du mésentère, il donne lieu au carreau, et ces deux états sont ordinairement accompagnés de la fièvre hectique, qui finit par amener la mort. (*Pinel.*)

Les ouvrages qu'on peut consulter avec le plus de fruit dans cette maladie, sont ceux de Russel (1), de Bordeu (2), de Baumes (3), et de Bréard (4). Celui de Salmade est très-bon pour la pratique, parce que ce n'est qu'un extrait des leçons de Portal. Bordeu cite l'observation suivante. Un jeune homme de vingt ans, dont les parens étoient sains, avoit des tumeurs indolentes depuis quinze ans, au cou et aux viscères du bas-ventre, gonflement aux os du carpe, yeux chassieux, carie aux vertèbres lombaires; on employa divers exutoires qui furent suivis de l'amaigrissement. Bordeu fit faire des frictions mercurielles sur les parties affectées, donna les bols purgatifs; au bout de trois mois les symptômes disparurent par l'usage des eaux de Barèges, et les remèdes ci-dessus cités. Dans l'ouvrage de Baumes, il est parlé d'une fille de vingt-un ans, qui avoit la tête couverte de croûtes laiteuses, et qui ayant été exposée au froid, fut prise de la diarrhée, de la perte d'appétit, et d'un gonflement aux malléoles. Baumes commença à la mettre au régime, lui interdit l'usage de la viande, et ne la nourrit que de végétaux. Il fit des lotions avec la teinture de cantharides sur la tête, pour tâcher de rappeler l'éruption. Il donna à l'intérieur l'extrait de ciguë avec l'extrait de quinquina, et quelques grains d'acétite de potasse (deux grains ciguë, trois grains kina). Il ordonna pour boisson la décoction de gentiane, et de huit en huit jours un purgatif. Il fit des frictions

(1) *De tabe glandulari.*

(2) *Dissertation sur les Tumeurs scrophuleuses, qui a remporté le prix à l'Académie de chirurgie.*

(3) *Mémoire qui a remporté le prix proposé par la Société de médecine*, 1788.

(4) *Essai sur les Tumeurs scrophuleuses.* Paris, an XI.

aromatiques sur le ventre, donna la douce-amère, et parvint à guérir la malade par ce moyen.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Ecrouelles simples.*

Causes excitantes. Disposition héréditaire, virus vénérien dégénéré, mauvaises nourritures, sur-tout la bouillie dans l'âge tendre, allaitement par une nourrice enceinte, habitation des lieux marécageux et des gorges des montagnes, quelques maladies cutanées mal guéries, et dans certains cas, l'âge de puberté ou l'adolescence.

Symptômes. Dans le premier état, induration et augmentation des glandes du cou et de la tête, sans aucun changement à l'extérieur de la peau, appareil fébrile, excitation générale, mais bientôt atonie. Dans le deuxième état, ramollissement des tumeurs qui deviennent douloureuses, par l'action vitale des glandes, ou par une excitation artificielle, chaleur, rougeur de la peau, résolution des tumeurs ou leur changement en abcès. Dans le troisième état, ulcères fongueux, et se communiquant à d'autres organes, où ils produisent la phtisie, le carreau, la carie, la fièvre lente et la mort, lorsque la résolution n'a pu avoir lieu par défaut d'action vitale, ou qu'une suppuration louable n'a point éteint par la fonte des engorgemens, le germe de la maladie.

Les écrouelles peuvent se compliquer avec la teigne, la gale, le scorbut, les dartres, le mal vénérien, le rachitis, le vice cancéreux.

Traitement. On a tour-à-tour vanté les fameuses pilules fondantes de la Louète, les recettes de Fougères, de Janin, et de tant d'autres que l'empirisme a exaltées, mais qui aux yeux d'un observateur éclairé n'ont plus été que de monstrueuses compositions pharmaceutiques, et des remèdes inutiles, s'ils n'ont pas toujours été dangereux. Il n'en est pas de même des remèdes simples que la médecine emploie aujourd'hui. On ne sauroit contester les avantages des toniques dans la première et seconde période de la maladie, comme de l'oxyde de fer combiné avec le sel ammoniac ou bien avec l'alkali fixe, avec les amers, comme dans l'élixir antiscrophuleux de Peyrilhe, ou bien le kina avec la noix muscade, suivant la prescription de Fothergil. Russel a employé avec le plus grand succès l'eau de la mer, et Fourcroy le muriate calcaire. En Angleterre on a fait respirer le gaz oxigène avec quelque utilité. Le professeur Dubois se sert avec avantage d'une forte décoction de houblon. Depuis quelque temps on a beaucoup prôné le muriate de baryte, le docteur Crawford l'a appuyé de toute l'autorité de son nom ; et Pinel en a obtenu du succès dans le traitement qu'il a entrepris à

l'hospice de la Salpêtrière de trois enfans écrouelleux, dont l'un étoit âgé de neuf ans, et avoit des tumeurs dures, indolentes à la base de l'occiput, et des tumeurs ulcérées aux angles de la mâchoire. Le deuxième, âgé de cinq ans, avoit un ulcère au tiers supérieur et externe de la cuisse gauche; tuméfaction de trois fois la grosseur naturelle du gros orteil droit avec carie ulcérée, tumeur indolente à l'angle droit de la mâchoire. Le troisième, âgé aussi de cinq ans, éprouvoit des tumeurs ulcérées et cicatrisées en diverses parties du corps, sur-tout au cou; les secondes et troisièmes phalanges du doigt indicateur et du grand doigt de la main gauche, avoient acquis une grosseur monstrueuse, et offroient une tuméfaction qui excédoit au moins quatre fois le volume naturel, avec carie ulcérée. Ces trois enfans ont été soumis à un traitement uniforme, le 10 frimaire an VI. D'abord légers purgatifs, puis le muriate de baryte a été administré à la dose d'un grain sur deux onces d'eau distillée, ce qui a été répété tous les trois jours pour chacun de ces jeunes malades. Durant la première quinzaine de l'usage du remède, la suppuration des ulcères a augmenté chez le premier enfant. Le premier pluviôse, diminution des différentes tumeurs, commencement de la cicatrisation des ulcères. Le premier ventôse, ulcères cicatrisés depuis plusieurs jours, tumeurs beaucoup diminuées. Interruption de la baryte pendant un mois et demi que l'enfant fut soumis au traitement de la gale dans une autre salle. A son retour, le vingt germinal, ulcères rouverts, tumeurs augmentées. Le quinze floréal, cicatrisation des ulcères, tumeurs beaucoup diminuées. Le premier prairial, plus de tumeurs à la base de l'occiput. Le neuf prairial, l'ulcération des tumeurs aux angles de la mâchoire, étoit entièrement guérie. Le deuxième enfant eut une superpurgation lors de la première prise du remède, suppuration plus abondante durant les premiers vingt jours; au commencement de floréal, diminution de la tumeur et de la suppuration. Le neuf prairial, peu de suppuration, tumeur diminuée d'un tiers; la glande de l'angle de la mâchoire ulcérée depuis un mois. Le troisième enfant eut aussi une superpurgation à la première prise, suppuration plus abondante jusqu'au vingt nivôse. Le premier ventôse, la plaie du grand doigt presque formée, sa tumeur diminuée, peu de changement au doigt indicateur. Le quinze germinal, plaie du doigt du milieu cicatrisée, et son volume seulement un peu plus grand que ce qui doit être dans l'état naturel, diminution de la tumeur et de la suppuration du doigt indicateur. Le dix floréal, cicatrisation de ce doigt. Le neuf prairial, le doigt du milieu revenu à son état na-

turel, mais l'indicateur conservant presque le double de son volume ordinaire (1).

On peut voir dans la dissertation précitée de M. Bréard, diverses autres expériences qui ont été faites sur le muriate de baryte, ainsi que la série de tous les autres remèdes qui ont été employés contre la même maladie, tels que les eaux minérales de Bonnes et de Barège, administrées seules ou jointes aux frictions mercurielles, les préparations ferrugineuses, le mélange de noix muscade, de quinquina et de teinture de gayac, les décoctions de saponaire en boisson, de douce-amère, l'infusion des fleurs d'arnica. Portal, d'après la méthode du célèbre Bouvard, recommande les anti-scorbutiques réunis aux mercuriaux; les sucs, par exemple, de cresson, de beccabunga, de raifort, réunis à quelques cuillerées de sirop de Bellet, ou à un demi, ou un quart de grain de sublimé. S'il y avoit complication de scorbut, on ne donneroit point les mercuriaux, mais les amers à forte dose, et les remèdes appropriés aux deux maladies, ainsi qu'à toutes les autres complications de teigne, de gale, de dartres, de syphilis, &c. Je crois qu'on pourroit tenter encore l'emploi du charbon à l'intérieur, et en topique sur les ulcères. Ce remède est un puissant stimulant; et croit-on qu'il fût inerte, dans une maladie où les vaisseaux lymphatiques ne paroissent engorgés que par atonie, ainsi que le système glanduleux, tandis que tous les remèdes dont on préconise les succès, ne sont eux-mêmes que des toniques; n'est-ce pas à ce titre que les feuilles de petite oseille ont été appliquées avec avantage sur les tumeurs indolentes des scrophuleux (2)? Sans doute je ne veux pas faire un remède universel du charbon; mais dans combien de maladies n'emploie-t-on pas le quinquina uniquement comme tonique? Et pourquoi rejeteroit-on en pareil cas un remède nouveau, économique, accrédité déjà par de

(1) *Nosographie Philosophique*, tome 3, pag. 347 et 348.

(2) Pinel raconte ainsi les effets qu'il en a obtenus. Un enfant eut une tumeur de la grosseur d'un œuf à côté de la mamelle gauche, et en se dirigeant vers l'aisselle: après avoir été quelque temps indolente, elle s'enflamma, vint à suppuration, en donnant lieu ensuite à un écoulement séreux abondant. Il restoit une plaie profonde, et d'environ deux pouces de longueur; ses bords étoient découpés; il n'y avoit presque point de rougeur; c'est dans ces circonstances que, pour stimuler ces parties et amener une cicatrice prompte, je fis appliquer de l'oseille ordinaire, légèrement macérée sous la cendre; cette application, continuée pendant six jours, excita de la rougeur, de la chaleur dans les bords de la plaie, même avec éruption de boutons; l'écoulement séreux prit peu à peu de la consistance, les chairs vives se rapprochèrent, et dans une quinzaine de jours j'obtins la cicatrice. (*Nosographie Philosophique*, tome 3, pag. 338.)

grands succès, et qui ne peut jamais nuire? Enfin, on a soin de seconder l'effet des médicamens par tous les moyens que l'hygiène peut suggérer; tels que l'habitation d'un endroit salubre, le changement de climat, les frictions sèches, l'insolation, la promenade à pied et à cheval, en voiture, l'air de la campagne, un régime fortifiant, des nourritures succulentes, et le vin mêlé à l'eau pour boisson, de temps en temps quelques cuillerées de pur.

Carreau, ou *Atrophie mésentérique.*

Pour avoir une idée exacte de cette maladie, il faut lire le Mémoire de Baume, qui a remporté le prix à la Société de médecine; l'on y trouvera les causes prédisposantes et occasionnelles, la marche des symptômes et les moyens de prévenir leur invasion ou leur intensité. En voici le précis. Première période. Vice de la digestion, foiblesse des intestins, flatuosités, dévoiement avec des intermissions, perte de l'appétit, vomissement glaireux par intervalle, bouffissure du ventre, sur-tout le soir, urines lactescentes, odeur acide de la transpiration, respiration inégale, pouls intermittent, pâleur de la face et du front, saleté de la langue, haleine forte, mélancolie, crampe des extrémités avec débilité habituelle, douleurs gravatives des lombes. Deuxième période. Intumescence gravative de l'abdomen, avec des indurations isolées et sensibles au toucher, perte de l'appétit, et, dans certains enfans, extrême voracité, mal-aise après le repas, avec distension du ventre, flatuosités, urines peu copieuses, somnolence, évacuations alvines, irrégulières, avec des intervalles de constipation, variétés des déjections, d'abord plutôt molles que liquides, ensuite blanches, liquides, ou bien d'une couleur cendrée ou argileuse, souvent avec une complication de vers. Les glandes lymphatiques du cou commencent par s'affecter, ou quelquefois même ces indurations glanduleuses précédent. Troisième période. Les glandes mésentériques deviennent stéatomateuses et perdent leurs fonctions; atonie extrême des vaisseaux absorbans, avec l'imperméabilité des glandes; le chyle n'est plus repompé, ou plutôt il est évacué avec les déjections, qui deviennent blanchâtres, et qui sont composées d'alimens à demi-digérés; fièvre lente, marasme, sans doute par la suppuration de quelques glandes lymphatiques; dévoiement colliquatif, et quelquefois comme lientérique, par l'abolition des fonctions de la digestion; d'autres fois la scène finit par une hydropisie ascite. L'ouverture du corps n'a que trop confirmé la nature de la maladie, et on a trouvé, soit des indurations stéatomateuses, ou un état de suppura-

tion des glandes lymphatiques de l'abdomen ou du thorax, soit des épanchemens dans ces mêmes cavités ou dans le crâne.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Carreau simple.*

Causes excitantes. Erreurs de régime dans l'âge tendre, répercussion de quelque maladie cutanée, toutes les autres causes des écrouelles.

Symptômes. Augmentation par degré du volume du ventre, avec des inégalités sensibles au toucher, morosité, somnolence, irrégularités des déjections alvines, avec des alternatives de constipation; enfin fièvre hectique, marasme, consomption et mort. (Les signes qui précèdent la maladie sont des inégalités d'appétit, des vomissemens glaireux, par intervalle diarrhée, la bouffissure du ventre qui diminue ou disparoît le matin, des urines laiteuses, le visage inégalement coloré, la foiblesse des jambes.)

Traitement. Tous les moyens propres à corroborer le système lymphatique, sont indiqués dans cette maladie. On emploie le plus communément la rhubarbe, l'acétite de potasse, les oxides de mercure, les frictions sèches, les bains froids, soit d'eau douce, soit de la mer; les décoctions amères, les bols martiaux, l'eau marinée, et généralement tous les remèdes indiqués ci-dessus pour les scrophules. Mais on sent bien que la maladie est incurable à la troisième période, et qu'on doit alors peu attendre des ressources de l'art. On prétend qu'une compression exercée sur le ventre au moyen d'un bandage, accélère la guérison, et même que c'est un remède efficace. *La Gazette de Santé*, journal très-intéressant par les faits qu'elle contient, vient de publier une lettre d'un pharmacien de Paris, qui dit que dans un canton très-pauvre de la Bourgogne, il a vu un remède de bonne femme guérir des enfans en deux ou trois jours du carreau. Leur mère prenoit une belle pomme de renette ou de calville, la lardoit en tout sens de petits clous rouillés, la faisoit cuire, et après avoir ôté les clous, elle en faisoit manger la pulpe à l'enfant. La chimie nous apprend que la pomme ainsi cuite contenoit un malate de fer.

Phtisie pulmonaire ou *d'origine.*

Le vrai caractère et les diverses périodes de la phtisie, ne sont connus que depuis les progrès de l'anatomie moderne, et les ouvertures multipliées des corps. Les anciens n'ont pas décrit la marche graduée de la maladie, parce qu'ils ont manqué du flambeau de l'autopsie cadavérique. Dans les

ouvrages de Bonet (1), de Bennet (2), de Morton (3), de Morgagni (4), de Portal (5), on trouve les plus grandes lumières sur cette partie de la médecine. Il y a trois périodes bien distinctes dans cette maladie. La première ne se remarque ordinairement que par une disposition prochaine à la phtisie, laquelle disposition peut s'offrir sous trois formes différentes. 1°. Engourdissement, inertie dans toute l'habitude du corps, douleur gravative de la tête, avec des retours plus ou moins fréquens d'une affection catarrhale de la membrane pituitaire, somnolence, relâchement des muscles du thorax, avec expectoration difficile, douleur gravative de la poitrine, quintes violentes de toux qui augmentent par l'exercice, par la boisson de liqueurs froides, difficulté de la respiration; la suppression de quelque exutoire ancien, comme d'un séton, d'un cautère, d'un ulcère, d'un écoulement de fleurs blanches, peut déterminer la même disposition à la phtisie. 2°. Habitude du corps délicate, membres grêles, constitution irritable et spasmodique, conformation vicieuse du thorax, soit d'origine, soit par accident; perte d'haleine au moindre mouvement, mélancolie, disposition aux emportemens de la colère pour les causes les plus légères, ardeur pour les plaisirs de l'amour, excès d'intempérance, hémoptysie, chaleur chronique et incommode, surtout à la plante des pieds ou à la paume des mains; oppression de la poitrine, excès dans l'étude et les travaux de cabinet. 3°. Habitude du corps opposée à la précédente, c'est-à-dire, sensibilité obtuse et difficile à exciter, quelquefois avec un vice scorbutique ou scrophuleux, une mauvaise conformation de la poitrine; matière expectorée le matin, abondante et visqueuse avec un goût salé, perte graduée de l'appétit, abattement de l'ame, quelquefois induration des glandes du cou, toux incommode, soulagement passager par une sorte de transport de la matière morbifique dans quelques articulations ou à la surface du corps. Si le malade commence à dépérir, il y a déjà un autre degré de la maladie. (*Pinel.*)

C'est assez l'ordinaire que la phtisie est déclarée au second degré. Alors toux particulière et très-différente de celle des affections catarrhales; moindre le jour, sujette à des retours irréguliers et très-incommodes; la nuit, titillation au la-

(1) *Sepulcretum*

(2) *Theatrum tabidorum.*

(3) *Phthysiologia.*

(4) *Epît. XXI.*

(5) *Observations sur la Phtisie.*

rynx, veilles opiniâtres qui ne font qu'augmenter le mouvement fébrile, respiration gênée au moindre mouvement, changement de la voix, qui devient rauque, grêle ou beaucoup moins sonore; soif, inappétence, douleur gravative de l'estomac après le repos, quelquefois même vomissement, c'est-à-dire, que la toux s'exaspère après qu'on a pris des alimens au point de faire rejetter ces derniers, comme dans la coqueluche des enfans. C'est cette disposition à vomir, jointe à la soif, qui, suivant Morton, est le signe le plus certain d'une phtisie déclarée. Variété de la matière expectorée, quelquefois épaisse et blanche, d'autres fois transparente, d'une couleur cendrée ou verdâtre, d'une odeur fétide, d'un goût salé ou doux; petite fièvre le soir, avec ou sans frissonnement, avec une chaleur aiguë, la rougeur des joues; accroissement gradué de cette fièvre, ou sa marche par exacerbations irrégulières (1), dépérissement, marasme. Dans la troisième période, la fièvre hectique devient continue, avec un pouls petit, dur et fréquent, avec le sentiment d'une chaleur âcre et mordicante au doigt de celui qui le touche; durant l'exacerbation fébrile, la toux, la difficulté de la respiration et l'oppression de la poitrine, sont au plus haut point; mais lorsqu'elle cesse, soit durant la nuit, soit le matin, le malade dort d'un sommeil tranquille, il reprend des forces et un espoir nouveau de guérison; mais il retombe dans son abattement lorsque la fièvre se rallume, il survient des sueurs colliquatives, soit la nuit, soit le matin, lors de la rémission de la fièvre; et si on tentoit de les supprimer, il pourroit en résulter un hydrothorax, une ascite, une diarrhée ou même des affections dyssentériques, accompagnées des spasmes les plus cruels; quelquefois aussi sans le provoquer, le dévoiement le plus rebelle s'établit; expectoration purulente, ardeur brûlante vers les amygdales et les organes de la déglutition, fétidité de l'haleine, marasme extrême, débilité, yeux caves, enfoncés, perlucides, œdématie des extrémités, face hippocratique et la mort.

Les causes qui peuvent donner lieu à cette maladie sont très-multipliées, puisque Portal, dans son excellent ouvrage, a reconnu quatorze espèces de phtisie. Nous nous bornerons à rapporter quelques observations des principales. Les deux premières appartiennent à une constitution nerveuse, qui est une cause très-fréquente de phtisie. Un homme de vingt-cinq ans, qui avoit le cou long, la poitrine comprimée, les

(1) Sydenham parle d'une espèce de phtisie sans fièvre hectique. — A l'hospice de la Clinique de Paris, on a souvent trouvé, par l'ouverture cadavérique, des suppurations considérables dans le poumon, sans que rien eût annoncé les symptômes de la phtisie.

joues rouges, les épaules saillantes, dont le père et la mère étoient morts de phtisie, éprouva à cet âge une toux sèche, ardeur dans la poitrine, difficulté de respirer, mais sans hémoptysie. On insista sur l'équitation, sur les pilules d'oliban (la personne étant délicate et très-nerveuse, ces moyens ne convenoient pas), il auroit fallu insister davantage sur les secours de l'hygiène, l'habitation à la campagne, et la tranquillité d'esprit; enfin le malade mourut. Dans les *Actes de la Société de médecine de Copenhague*, on lit que le docteur Mesa, né d'une mère phtisique, avoit une très-grande sensibilité; l'eau fut son unique boisson jusqu'à l'âge de quatorze ans. Il fit usage alors du vin; il eut des hémorragies du nez, et reprit de suite la première boisson. Tous les printemps, il éprouvoit des ardeurs de poitrine, ce qui lui fit contracter l'habitude des saignées annuelles, et de l'opium en pilules; il en prenoit un demi-grain à chaque dose. (Il vaut mieux prendre un grain d'opium gommeux dans une émulsion le soir en se couchant.) Il suspendit le narcotique quand la toux étoit calmée, et il le renouvela jusqu'à quarante ans. Par cette méthode et ce régime, il échappa à la phtisie dont il étoit menacé.

Un avocat, âgé de trente ans, d'une constitution très-délicate et d'un tempérament lymphatico-nerveux, doué des plus brillantes qualités de l'esprit, ne s'étoit point trop livré à l'étude, de manière qu'on pût en tirer des conséquences pour sa maladie, mais il avoit perdu ses parens de la phtisie pulmonaire. A vingt-un ans, il éprouva des engorgemens indolens aux glandes lymphatiques du cou, sans aucuns gonflemens dans les extrémités des os longs, ni de tuméfaction aux genoux. Bientôt des crachemens de sang assez fréquemment répétés, se déclarèrent avec douleur très-vive dans la poitrine; la respiration s'embarrassa aussi, et devint plus courte et plus difficile : cet état dura neuf ans, un léger mouvement de fièvre se manifesta après chaque repas, avec chaleur humide à la paume des mains et à la plante des pieds. Le sommeil se dérangea, et le malade ne pouvoit plus reposer que quelques instans dans la matinée; enfin la fièvre augmenta, elle devint continue avec redoublement le soir; la nuit, sueurs très-abondantes; le dévoiement colliquatif survint, et le malade expira ayant conservé ses facultés intellectuelles dans toute leur intégrité jusqu'au dernier moment de sa vie. L'ouverture cadavérique fit voir les glandes lymphatiques du cou, du mésentère engorgées, dures et inégales. Dans le poumon droit, elles étoient également affectées; quelques-unes d'entre elles étoient en pleine suppuration. Des foyers sinueux s'étoient établis aux dépens de la sub-

stance parenchymateuse du poumon, qui se trouvoit détruit par ce moyen en différens endroits. Le poumon gauche paroissoit avoir subi une inflammation latente, et se trouvoit hépatisé dans la portion de sa substance qui constitue son lobe supérieur; mais il n'offroit nulle part des traces de suppuration. Les autres viscères de la poitrine et de l'abdomen étoient sains. Le foie seulement étoit d'une couleur moins foncée que dans l'état naturel, quoiqu'il fût sain d'ailleurs.

L'observation suivante, extraite de Portal, peut se rapporter à ce qu'il appelle phtisie muqueuse. Une femme, âgée de quarante-deux ans, sujette à des affections catarrhales de la membrane pituitaire, s'exposa au froid; l'excrétion du nez fut supprimée : elle éprouva une difficulté de respirer, la toux, un mouvement fébrile; elle ressentoit des ardeurs dans la poitrine, et les sueurs colliquatives étoient déjà survenues. Elle mit beaucoup de courage à supporter son état, s'astreint à un régime sévère; peu à peu il se forma deux tumeurs au côté de la poitrine; elles suppurèrent, et tous les symptômes de la phtisie cessèrent à l'instant, la guérison fut prompte.

Voici un exemple d'une phtisie syphilitique, qui a été heureusement guérie. Une courtisanne, âgée de dix-huit ans, avoit éprouvé les symptômes du mal vénérien; elle fut mal traitée. Elle eut des ulcères aux jambes, des douleurs ostéocopes, des caries, le marasme survint. Il n'y avoit point d'affection aux parties génitales; les cheveux étoient tombés, et deux ulcères s'étoient manifestés au pharynx; la malade avoit la charpente d'une phtisique. Il survint difficulté de respirer, toux sèche, bouffée de chaleur, marasme, douleur fixe entre les vraies et fausses côtes; les menstrues étoient supprimées depuis deux ans. Bang donna la liqueur de Van Swieten, la salsepareille avec le kina; il suspendit ce remède de temps en tems; et, dans l'intervalle, il donnoit le lichen d'Islande, la gomme arabique. Il fit rester la malade dans la chambre, et dans deux mois elle fut parfaitement bien guérie. (*Actes de la Société de médecine de Copenhague, tom. 2.*)

PREMIÈRE ESPÈCE. *Phtisie avec tubercules.*

Causes excitantes. Chagrins profonds, abus des liqueurs alkooliques, hémorragies excessives, diarrhée ou diabètes, épuisement par l'allaitement; salivation de longue durée, sueurs immodérées, conformation originaire, excès d'étude, ou des jouissances de l'amour, abcès ou ulcères étendus.

Symptômes. Dans la première période, toux sèche ou quelquefois avec des crachats gluans, maigreur, hémop-

tysie par intervalle, chaleur et sécheresse de la peau, surtout à la paume des mains et à la plante des pieds, rougeur des joues ou même des lèvres, fièvre hectique, voix rauque et quelquefois presqu'éteinte. La seconde période est marquée par l'augmentation des symptômes, toux plus opiniâtre, difficulté de respirer plus grande, dégoût pour les alimens, ou même disposition à rejeter les matières alimentaires, progrès du marasme. Dans la troisième période, la fièvre hectique, la difficulté de la respiration et l'oppression sont au plus haut point; œdématie des pieds, sueurs colliquatives, quelquefois diarrhée, dépérissement progressif et la mort.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Phtisie par métastase.*

Causes excitantes. Scrophules, scorbut, asthme, mélancolie, hystérie ou hypocondrie, hémoptysie, virus syphilitique, suppression d'un écoulement, comme la leucorrhée, un ulcère ancien, un exutoire, une répercussion de quelque affection cutanée, la suppression des menstrues, la goutte, le rhumatisme, les suites de la péripneumonie, une métastase laiteuse, la pléthore, une irritabilité nerveuse.

Symptômes. Ils varient dans la première période, suivant la nature de la maladie primitive, et ils contractent plus ou moins son caractère; mais la deuxième et la troisième période sont marquées à-peu-près par les mêmes symptômes que dans la phtisie originaire.

Traitement. Dans la phtisie d'origine, il faut prescrire, comme moyen prophylactique, l'exercice à pied, à cheval, en voiture, un régime doux et humectant, la nourriture végétale, les fruits sucrés et bien mûrs, défendre l'usage des boissons spiritueuses et les alimens épicés. Quand la phtisie tuberculeuse se déclare, on donne les apéritifs, les antiscorbutiques, et l'on prescrit les mêmes remèdes que dans les scrophules, le rachitisme; le lait ne convient pas; on fait prendre les bains, une nourriture délayante; on applique un cautère; on donne les sucs d'herbes au printemps, et on guérit ainsi, pourvu que la maladie ne soit pas portée au dernier degré (1). Lorsque le malade est pléthorique, ou qu'il y

(1) Depuis la publication de l'excellent Mémoire de M. Bayle sur les tubercules, on doit moins compter sur l'efficacité de certains remèdes pour guérir la phtisie, le plus souvent due à la formation de ces tumeurs qui peuvent avoir lieu non-seulement dans les poumons, mais encore dans le mésentère, les glandes lymphatiques, le foie, la rate, les reins, etc. Ces tubercules ont des caractères communs, quel que soit leur siége; mais aussi ils ont des caractères particuliers dans chaque organe. Leurs parois sont membraneuses, cartilagineuses, ou même osseuses; celles qui sont membra-

a eu suppression de quelque évacuation sanguine, habituelle ou périodique, on tâche de la rappeler par les moyens connus, et l'on combat les symptômes par de larges saignées; on prescrit le petit-lait, le régime végétal. Dans les phtisies laiteuses, il faut recourir aux évacuans, aux purgatifs, aux apozèmes anti-laiteux. Chez les phtisiques avec taches aux jambes, on donne les antiscorbutiques, puis le cresson, sur-tout si le malade a resté long-temps en prison ou sur les vaisseaux. On emploie les vésicatoires dans la phtisie provenant d'une humeur exanthématique restée sur le poumon; on les renouvelle souvent, et on leur associe le lait. Dans la phtisie arthritique ou rhumatismale, il faut détourner la goutte et l'humeur rhumatismale, par des sinapismes, des pédiluves irritans. On administreroit les mercuriaux, les sudorifiques, les amers et le soufre, si la maladie avoit pour cause la gale ou le virus vénérien. Lorsqu'on a à traiter un phtisique doué d'une constitution irritable et spasmodique, il faut lui faire habiter des lieux bas et humides; ceux qui sont élevés lui nuisent, à cause de la trop grande quantité d'oxigène dont abonde l'atmosphère, et de la sécheresse

---

neuses peuvent être molles et faciles à déchirer, ou bien fermes et très-résistantes; toutes adhèrent si intimement avec les parties voisines, qu'on ne peut parvenir à les isoler. La substance renfermée dans les parois est albumineuse; elle se dessèche, devient très-dure et cassante par l'action du feu; elle adhère intimement à la surface intérieure des parois des tubercules; dans quelques-unes elle est dure, homogène, assez ferme, rougeâtre ou grisâtre, traversée par des sortes de filamens; d'autres fois elle est ramollie; peu consistante, pultacée ou même purulente; enfin, dans certains tubercules, elle est très-dure et ressemblante au plâtre desséché. Le poids de ces tubercules varie depuis la grosseur d'un grain de millet jusqu'à celle d'un œuf de poule; leur forme est ovoïde et très-souvent irrégulière. Cette lésion des poumons est très-fréquente, puisque sur cinq phtisiques, il y en a quatre qui offrent des tubercules dans les poumons; et ces tumeurs sont si excessivement multipliées, que le tissu entier de ce viscère paroît avoir disparu, comprimé et usé par leur développement progressif, que ce tissu est d'autres fois altéré, très-peu consistant, et facile à réduire en débris irréguliers, par une pression médiocre entre les doigts. Le volume des tubercules pulmonaires est très-variable; les uns sont plus gros que des noix, les autres aussi petits que des grains de millet. On observe tous les degrés intermédiaires entre ces deux extrêmes; mais les tubercules les plus communs sont ceux qui surpassent à peine le volume d'un grain de millet: et parmi les gros, les plus fréquens n'ont que la grosseur d'une noisette ou d'un pois. Presque toujours les plus gros occupent la racine des poumons ou leurs lobes supérieurs, et en outre on en trouve une infinité d'autres petits, presque miliaires, les uns en suppuration, les autres encore fermes et gris. Ce sont les gros tubercules qui ont porté le nom de vomiques. Voyez le *Journal de Médecine, Chirurgie et Pharmacie* des professeurs Corvisart, Le Roux et Boyer. Germinal an 11.

de l'air ; on lui donne les bouillons de tortue, de grenouilles, le lait coupé avec de l'eau d'orge ou le gruau d'avoine, des farineux, des fraises, des cerises, des oranges, des raisins, de pommes cuites avec le sucre, des pruneaux bouillis. On lui fait rechercher les plaisirs de la campagne, les agrémens de la société, les charmes de la musique ; on lui prescrit les boissons émulsionnées, anodynes et calmantes ; on lui fait prendre les bains tiédes, et un grain d'opium gommeux en se couchant. Les vésicatoires lui seroient nuisibles. Si, au contraire, le malade est disposé aux affections catarrhales, qu'il soit d'un tempérament lymphatique, il doit préférer un lieu élevé, respirer un air pur, voyager, naviguer, aller à cheval, faire de l'exercice sans s'excéder, respirer des vapeurs aromatiques, ouvrir quelque exutoire, éviter un sommeil prolongé, user avec sobriété d'un vin généreux, recourir à une nourriture succulente et tonique. Le quinquina a été souvent un spécifique dans les phtisies catarrhales, suites d'une foiblesse des membranes bronchiques. Voici le traitement que conseille Sydenham. On commencera d'abord par une saignée du bras (1), ensuite on purgera le malade trois jours de suite, soit avec les pilules cochées majeures, ou avec la potion purgative ordinaire, composée de demi-once de pulpe de tamarins, deux gros de feuilles de séné, un gros et demi de rhubarbe, le tout bouilli dans l'eau, et réduit à trois onces, dans lesquelles on dissout une once de manne et une once de sirop de roses. Le soir du troisième jour on donnera une demi-once de sirop diacode. Deux ou trois jours après on purgera de nouveau, et on réitérera encore la purgation autant de fois qu'on le croira nécessaire. Après que chaque purgation aura cessé d'agir, on donnera au malade vingt gouttes de baume blanc, mêlées dans du sucre pulvérisé, ou bien une pilule faite avec la térébenthine de Chio et le sucre candi, et le malade ne boira rien par dessus. Le baume blanc ne doit être employé qu'après avoir fait précéder les évacuations convenables. On peut substituer à ce baume un électuaire composé de baume de leucatel, de réglisse, de graines d'anis en poudre, et de térébenthine. Lorsqu'on a évacué suffisamment, il faut travailler à appaiser la toux; le meilleur remède pour cela est le sirop diacode, donné de la manière suivante : décoction pectorale, une livre; sirop de diacode

(1) Bosquillon nous a dit, dans son Cours de médecine au Collége de France, avoir préservé une jeune demoiselle de la phtisie dont elle étoit menacée, et dont cinq de ses frères étoient déjà morts, en lui faisant de temps en temps de petites saignées du bras, et la tenant à la diète végétale, et au lait coupé avec l'eau d'orge.

et de capillaire, de chacun deux onces, mêlés ensemble. Le malade en prendra cinq cuillerées trois fois par jour. On est quelquefois parvenu à détruire la fièvre hectique par l'usage du lait d'ânesse, celui de femme pris à la mamelle, les émulsions avec les amandes douces, les semences froides, la graine de pavot, l'eau de fleurs de primevère, &c. Mais de tous les moyens de guérir la phtisie, il n'en est point qui égale l'exercice du cheval, continué tous les jours. Les malades qui choisissent ce moyen de guérison, n'ont plus besoin d'être asservis à aucun régime particulier, et ils peuvent boire et manger de tout ce qui leur plaît, parce que cet exercice leur tient lieu de tout. Quelques-uns de ceux qui sont revenus en santé par cette méthode, ont été attaqués d'une tumeur au cou, qui ressembloit aux tumeurs scrophuleuses. Dans le troisième degré de la phtisie, il n'y a plus que la médecine des symptômes à faire; on combat la toux violente et les insomnies, par les calmans, les légers narcotiques; et on donne, dans le dévoiement colliquatif le *decoctum album*, composé de mie de pain, de sucre, et de gomme adragant qu'on a fait bouillir. L'usage du baume de la Mecque, de Copahu, du Pérou, et de tous les autres balsamiques qu'on a cru si long-temps propres à déterger les ulcères des poumons, sont regardés aujourd'hui pour le moins inutiles, s'ils ne sont pas toutefois nuisibles.

Maladie vénérienne ou *Vérole confirmée.*

Le virus syphilitique peut être local ou universel; la gonorrhée, les chancres, les porreaux, sont du ressort de la chirurgie; nous ne parlerons ici que de l'affection générale ou constitutionnelle. Le virus vénérien se propage par les vaisseaux absorbans; il peut se borner aux glandes de l'aine, ou passer dans la masse commune des liquides. Dans ce dernier cas il excite une légère irritation, accompagnée de frissons, que le malade attribue à d'autres causes passagères. Après avoir circulé cinq à six semaines dans le torrent de la circulation, par une sorte d'affinité inconnue, il se dépose sur certaines glandes. Hunter a éprouvé qu'on pouvoit, en enlevant la glande malade, sur-tout si elle est isolée, extirper la maladie. Il arrive quelquefois que les glandes ne sont nullement affectées du virus vénérien, jusqu'à ce que certaines circonstances, comme des écarts de régime, la grossesse, viennent à réveiller son action, et excitent leur sensibilité. Les symptômes d'une infection générale varient beaucoup. Quelquefois la cause virulente agit sur les amygdales, et de-là

elle s'étend à la bouche, à la langue, par une ulcération qui se développe tout-à-coup sans boutons, pustules ni chancres. La surface ulcérée est d'un blanc sale, avec des bords durs, épais, et comme déchirés. Quelquefois le virus se porte sur les gencives, qui deviennent spongieuses, avec des bords rouges et enflammés. La détermination du virus vénérien à la peau, peut y produire des éruptions variées, comme des taches, des pustules d'abord transparentes, puis couvertes de croûtes écailleuses, et d'une couleur rouge violette. Lorsque ces éruptions passent à l'état d'ulcère, leur base est recouverte d'une croûte épaisse, caverneuse, avec des bords durs et calleux. Tels sont les symptômes de la première période. Dans la deuxième, ce sont le périoste, les aponévroses, les tendons, les ligamens qui sont affectés. Hunter a vu quelquefois l'oreille interne être frappée de surdité, avec les douleurs les plus violentes. La tumeur qui se forme sur les os, ou le gonflement des aponévroses et des tendons, sont quelquefois sans douleur, et d'autres fois ils excitent la douleur la plus vive; et c'est une matière visqueuse et non du vrai pus, qui se forme à la suite de cette irritation inflammatoire. Dans la troisième période, les douleurs internes des os s'exaspèrent, sur-tout la nuit; elles causent l'insomnie, et donnent naissance ou à des exostoses ou à la carie, ou à des fongosités comme dans le vice scrophuleux. La fièvre lente ensuite se déclare, le marasme survient, et le dévoiement colliquatif amène la mort. (*Pinel.*)

Les meilleurs ouvrages qui ont été publiés jusqu'ici sur cette maladie, sont ceux d'Astruc, qui contient l'index de tous les auteurs qui en ont traité avant lui; de Jean Hunter, qui est le plus profond et le plus original qui ait paru depuis long-temps en médecine; de Nisbeth, de Clare et de Swediaur. Les observations faites par de Horne sur les différentes méthodes d'administrer le mercure dans la maladie vénérienne, et publiées en 1779 par ordre du gouvernement, méritent d'être lues, sous le point de vue purement pratique.

Première espèce. *Mal vénérien*, ou *Syphilis.*

Causes excitantes. Virus vénérien communiqué par un contact immédiat aux parties génitales, à l'anus, à la bouche, aux mamelles des nourrices, ou par une sorte d'inoculation au-dessous de l'épiderme, comme il arrive quelquefois aux anatomistes qui se piquent avec le scalpel, ou aux accoucheurs qui ont des écorchures aux doigts.

Symptômes. Lorsque l'infection est purement locale, il se

forme des chancres ou un écoulement qu'on nomme blennorrhagie, et qui appartient aux phlegmasies muqueuses, tandis que le chancre semble devoir être rapporté au phlegmon; mais à mesure que l'absorption du virus fait des progrès, induration des glandes, qui finissent par s'enflammer et suppurer. Enfin, quand la maladie est devenue constitutionnelle, elle peut se manifester au-dehors par des pustules, des ulcères aux amygdales, des exostoses, des caries.

La maladie vénérienne peut se compliquer avec les écrouelles, les dartres, la gale, le scorbut, la goutte, l'hypocondrie.

Traitement. Il paroît aujourd'hui démontré que le mercure agit comme stimulant du système lymphatique, dont il augmente les forces vitales, et qu'il rend ainsi propre à expulser ou à détruire le virus vénérien. Quelquefois le malade éprouve une irritabilité morbifique trop développée, et alors l'opium est spécifique. De Horne a constaté, par les expériences les plus authentiques, que tantôt les frictions mercurielles seules, les emplâtres mercuriels, les fumigations du même métal, les lavemens anti-vénériens, les préparations de mercure insoluble, ou enfin les sudorifiques, pouvoient, chacun séparément et dans les cas les plus simples, guérir les maladies vénériennes; que dans d'autres cas plus rébelles, il falloit combiner les frictions mercurielles avec les sudorifiques, le muriate mercuriel corrosif, ou les lavemens anti-vénériens. Voici la méthode la plus ordinaire d'administrer le mercure. On fait un mélange de mercure et d'axonge de porc par moitié; on en prend deux gros, et après avoir fait prendre au malade une petite soupe le soir, et un lavement, on fait une friction qui couvre le pied depuis les orteils, jusqu'à quatre travers de doigts au-dessus des malléoles. On laisse un ou deux jours d'intervalle. La seconde friction commence où la première a fini, et doit s'étendre jusqu'aux genoux. La troisième continue depuis le genou jusqu'à la partie majeure de la cuisse environ. La quatrième depuis cette partie de la cuisse, jusqu'à l'aine. La cinquième est destinée à recouvrir toute la partie postérieure de cette extrémité. La sixième remplit l'espace compris depuis le sacrum auquel se borne la cinquième, et recouvre la moitié de l'épine, en montant le long du sacro-lombaire. La septième est employée à la partie supérieure de l'épine, et doit comprendre une partie de la nuque, et même les épaules. La huitième enfin doit être placée sur les bras. Pour l'ordinaire ce nombre est plus que suffisant. Fabre rapporte la guérison d'une vérole chez un vieillard, après

la cinquième friction d'un gros ; et Lombard dit avoir guéri un septuagénaire, dont les symptômes de cette maladie, quoique très-anciens, furent guéris sans retour après la sixième friction, qui équivaloit à environ dix gros. S'il se manifestoit des signes de salivation, on auroit de suite recours aux lavemens laxatifs, aux purgatifs, même à l'émétique, à la saignée du bras ou du pied. On remédie à la tuméfaction douloureuse de la bouche avec l'oxicrat ; mais si l'intérieur de la bouche étoit flasque, on se serviroit des infusions astringentes ou du vin rouge. Si malgré ces précautions, la bouche s'ulcéroit et devenoit gangréneuse, on la toucheroit avec les décoctions d'aristoloche, d'aigremoine, de marrube, dans lesquelles on délaie du miel rosat, et qu'on acidule ensuite avec l'esprit de vitriol (acide sulfurique). On pourroit aussi bassiner les ulcères avec l'huile de térébenthine chaude, au moyen d'un pinceau de charpie. Le vin miellé, préparé avec le kina, employé avec un véhicule ou pur, opère bientôt la cicatrisation. Le régime doit être relatif à l'état des malades que l'on traite ; s'ils sont foibles, il faut un régime restaurant, et l'usage modéré du vin (1). Dans le cas contraire, on les soumettroit à l'usage des végétaux, des farineux, sans leur interdire toutefois le vin ; enfin, le régime doit varier suivant les circonstances et les personnes. Le froid et l'humidité sont contraires au traitement. On peut faire changer de linges, et prescrire quelques bains de propreté. Dans l'intervalle des frictions, on prescrit aussi les bains tiédes avec avantage. L'usage seul des sudorifiques est un remède assuré, lorsque la maladie est un peu ancienne ; on fait bouillir une ou deux onces de salsepareille, et demi-once de râpure de bois de gayac, dans deux pintes d'eau qu'on fait réduire à une, que l'on prend dans la journée. Si l'on donne la liqueur de Van-Swieten, on fait dissoudre huit grains de sublimé-corrosif dans une livre d'eau, et chaque matin on en donne une cuillerée ordinaire dans une tasse de lait ou de tisane de graine de lin. Quinze à vingt grains de sublimé sont pour l'ordinaire plus que suffisans pour guérir une vérole invétérée. Il est à préférer, dans ce cas, au mercure en friction ; mais si, pris en trop grande quantité, il occasionnoit des toux chroniques, il faudroit donner alors le lait d'ânesse, coupé avec l'eau d'orge.

(1) Hunter conseilloit l'usage du vin et une nourriture abondante à ses malades soumis aux frictions mercurielles. Le célèbre Moscati assure que l'on accélère la guérison de la vérole, lorsque l'on prescrit une légère friction mercurielle, et que l'on donne dans le même temps une nourriture abondante au malade.

Peyrilhe a proposé l'usage de l'alkali volatil à l'intérieur, et ce moyen a réussi, ainsi que l'eau de fenouil sans remèdes mercuriels. Tous les remèdes propres à fortifier le système lymphatique sont des remèdes anti-vénériens. Ainsi les forçats, livrés à des rudes travaux, guérissent sans remèdes, et Van-Swieten guérit une vérole invétérée, en livrant le malade aux travaux de la campagne, et sur-tout au train de la charrue.

Cancer.

Nous sommes encore loin de connoître la marche, les causes excitantes et l'historique de cette maladie. Le Mémoire de M. Roux (1), ce digne élève de Bichat, dit Pinel, a prouvé que la peau, le tissu cellulaire, les membranes muqueuses, les organes glanduleux sécrétoires, et peut-être les glandes lymphatiques, sont les seules parties susceptibles d'être affectées primitivement du cancer; mais dans toutes, lorsqu'il est confirmé, il offre les mêmes caractères et se présente sous les mêmes traits Le visage ne donne que trop souvent de malheureux exemples du cancer de la peau. Wiseman l'a vu à la peau du crâne, Gooch aux tégumens de la partie interne de la cuisse, Richter à l'ombilic; quelquefois le cancer des mamelles commence par la peau qui environne le mamelon. Parmi les cancers qui attaquent les membranes muqueuses, on doit ranger ceux de l'œil, qui commencent par la conjonctive, ceux des fosses nasales, de la langue, de l'œsophage, de l'estomac, des intestins, sur-tout du rectum, de la matrice, de la vessie, du membre génital. Ces affections sont souvent comme nerveuses, comme squirreuses, comme ulcérées. Une domestique avoit éprouvé des affections nerveuses, elle se livra à la boisson alkoolisée; sentiment d'ardeur à la bouche; vomissement quelquefois au bout de quarante-huit heures. Le troisième mois elle eut des sueurs colliquatives; la fièvre hectique se déclara, point de douleur ni de tumeur, marasme, et la mort au cinquième mois. L'ouverture du cadavre montra la membrane muqueuse de l'estomac devenue granuleuse, fongueuse, le pilore rétréci, l'estomac très-dilaté, et s'étendant vers le pubis.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Cancer des mamelles.*

Causes excitantes. Compressions, contusions, vices de la menstruation, époque critique, virus inconnu, disposition héréditaire.

Symptômes. Dureté de la partie affectée, son accroissement plus ou moins lent, distension variqueuse des vais-

(1) Mémoires renfermant quelques vues générales sur le cancer, insérés dans les *Œuvres Chirurgicales de P. J. Desault*, tom. 3.

seaux qui s'y rendent, douleurs lancinantes et très-vives, même dans l'état de cancer occulte. Lorsqu'il y a ulcération, chaleur brûlante insupportable. Boerhaave décrit ainsi ces deux états. Dans le premier, squirre avec titillation, prurit, chaleur, rougeur, douleur lancinante, brûlante, pongitive; couleur successivement rougeâtre, rouge pourpre, bleu et livide, noirâtre, tumeur dure, inégale, raboteuse, vaisseaux sanguins distendus, noueux, variqueux. Dans le cancer ulcéré, écoulement d'une sanie pénétrante, âcre, fétide, cadavéreux, avec érosion des parties environnantes, étendue, progressive en longueur et en profondeur; ses rebords gonflés, renversés, d'un aspect hideux, d'une douleur atroce, avec un sentiment intolérable de brûlure, de piqûre, d'érosion; une couleur cendrée, livide, noire; une traînée de cancers occultes dans les glandes voisines. Enfin dans la dernière période, fièvre lente, hémorragies fréquentes, convulsions, marasme et la mort.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Squirre de l'estomac ou du pylore.*

Causes excitantes. Chagrins profonds, abus des émétiques et des purgatifs, compression forte ou long-temps soutenuë sur la région de l'estomac; les professions de la broderie, de la dentelle, d'écrivain public, de tailleurs d'habits, ou le métier de boutonnier, exercé sur-tout depuis l'enfance; une des causes les plus fréquentes parmi le peuple, c'est l'abus des liqueurs alkoolisées, prises sur-tout à jeun.

Symptômes. Ceux du premier degré peuvent durer des mois entiers et même des années; ils s'annoncent par une sensibilité vive à l'épigastre, quelquefois douleur sourde et gravative, retour de cardialgie à l'occasion de quelque affection morale, ou lorsqu'on a pris un peu trop de nourriture; si le cardia est affecté, sentiment de resserrement vers le quart abdominal, vers le sternum, vomissemens glaireux et filans, et peu de temps après avoir pris de la nourriture. Au deuxième degré, vomissemens fréquens de matière muqueuse avec les alimens, rapports acides, douleur vive et fixe à l'épigastre, avec une induration quelquefois sensible au toucher. Le troisième degré enfin est marqué par une douleur profonde et lancinante, des vomissemens sans effort de matière noirâtre, dépérissement, alternatives de constipation et de déjections très-fétides, mort.

On a des exemples confirmés par l'autopsie cadavérique, qu'il peut y avoir ulcération à l'estomac et au pylore sans vomissemens ni douleur à la région épigastrique. La maladie a bien toujours commencé par des vomissemens, mais

ils se sont arrêtés et n'ont plus reparu dans le cours des symptômes qui ont amené la mort.

Pinel pense que nous n'avons pas encore de connoissances assez précises, pour déterminer les autres différentes espèces de cancer; les recherches pathologiques faites à ce sujet, semblent indiquer un squirre pour les membranes séreuses, un squirre des membranes muqueuses, un squirre des viscères et un squirre des glandes lymphatiques, lesquels, suivant les circonstances, deviennent cancéreux.

Traitement. Storck, Collin, Fouquet et plusieurs autres, ont beaucoup vanté la ciguë. Un médecin anglais faisoit sécher cette plante à l'ombre, il la broyoit et la donnoit à la dose de demi-gros, augmentant peu à peu. (Il vaudroit mieux n'en donner que douze grains au commencement.) Il faisoit ensuite des lotions avec une légère infusion de ciguë (la décoction fait évaporer l'arome), et il en faisoit prendre pour boisson une ou deux tasses. Au bout de trois mois, Lepsom eut le bonheur de guérir un cancer invétéré, chez une femme de quarante ans. Le professeur Peyrilhe ne cessoit de dire dans ses cours, que dans le principe d'un engorgement glandulaire, on pouvoit prévenir son ulcération, en détruisant, au moyen des narcotiques, la sensibilité de la partie, et il citoit plusieurs observations, où l'opium lui avoit réussi. Je crois que c'est là la seule méthode de traitement qu'on puisse administrer dans les squirres des voies alimentaires, et qu'il faut ajouter aux boissons mucilagineuses, calmantes et anodynes, des doses très-fréquentes d'opium; on pourroit en donner un grain du gommeux dans une émulsion tous les soirs en se couchant. On donneroit l'eau de laitue, de saponaire, de deux têtes de pavot, de tussilage, de bourrache, de bouillon blanc, à laquelle on ajouteroit une petite quantité de miel. De temps en temps, et après quelques jours d'intervalle, on pourroit substituer à l'opium, le sirop diacode, à la dose d'une demi-once ou une once, dans un demi-verre d'infusion pectorale adoucissante.

Rachitis, ou *Distorsion de l'épine dorsale et des jambes.*

Cette maladie est presque toujours symptomatique, et l'effet des virus vénérien, scrophuleux et scorbutique; il n'y en a pas de plus commune, et le nombre des rachitiques est prodigieux. Il y a des villes où les habitans sont presque tous boiteux. A Paris, il y a un grand nombre de personnes contrefaites, et c'est sur-tout au clair de la lune que le nombre des bossus est remarquable dans les rues. C'est vers l'âge de douze ans que cette maladie se manifeste; elle peut se dé-

clarer avant (1); mais rarement plus tard. Les enfans menacés du rachitisme ont la peau rude, la tête grosse, quelquefois même difforme, les fontanelles souvent saillantes, et les dents mal placées. (Portal pense que les convulsions de la dentition sont souvent occasionnées par le vice rachitique.) Ils ont plus d'esprit; mais il peut arriver par contraire que leur tête reste plus petite, et alors ils sont stupides. Leur ventre est plus ou moins gonflé, dur, du côté du foie; leurs yeux sont ternes, et quelquefois la caroncule lacrymale verdâtre, la poitrine reste petite, le sternum est comme courbé et le bassin petit; les extrémités inférieures plus courtes et les supérieures plus allongées, l'épine courbée en devant ou en arrière. La bouillie dont les nourrices mercénaires nourrissent leurs enfans aux environs de Paris, produit aussi le rachitis. Il est précédé d'un gonflement du ventre, par l'induration d'un ou de plusieurs viscères abdominaux, ce qui amène le marasme et l'atrophie. Les extrémités des os longs deviennent plus volumineuses, les os du carpe, des extrémités, du sternum se tuméfient, les vertèbres se ramollissent et se dévient; quelquefois aussi ce sont les os longs qui se courbent, sans aucune altération des vertèbres. Un enfant de vingt-deux ans n'avoit qu'un pied trois pouces; il avoit eu après sa naissance un dévoiement extraordinaire, et c'étoit par-là que le phosphate calcaire s'étoit échappé. J. L. Petit rapporte qu'une femme qui avoit cinq pieds avant une fièvre putride, n'en eut plus que trois après sa guérison. Albufeda, dans l'histoire de Mahomet, parle d'un homme qui, du temps de ce prophète, avoit tellement les os ramollis, qu'il ne pouvoit marcher, et qu'on étoit obligé de le porter, à la manière des Asiatiques, sur un palanquin.

L'ouverture cadavérique démontre des gonflemens dans les os, de la pâleur dans les muscles; le cerveau est en général mollasse comme celui des hydrocéphales. Il y a des collections d'eau, soit dans le ventre, le péricarde, les organes lymphatiques, et sur-tout des obstructions aux viscères abdominaux.

Première espèce. *Rachitis simple.*

Causes excitantes. Les écrouelles, le vice vénérien, scorbutique, la phtisie, le carreau, les mauvaises nourritures, sur-tout la bouillie, les suites de la petite vérole, de la rougeole, et de certaines fièvres aiguës.

(1) Des enfans nés de parens infectés du vice vénérien, donnent quelquefois des signes du vice rachitique dès leur naissance; et Pinel a décrit dans le journal de Fourcroy (*La Médecine éclairée par les sciences naturelles*), le squelette d'un fœtus rachitique.

Symptômes Gonflement de l'abdomen, grandeur ou petitesse disproportionnée de la tête, augmentation du volume des os longs, déviation de la colonne vertébrale; quelquefois courbure des os longs, sans altération des vertèbres, et réciproquement.

Traitement. On le varie suivant la cause qui a donné lieu à la maladie. Si elle est vénérienne ou scrophuleuse, à l'exemple de Bouvard et de Portal, on peut donner avec succès le sirop de Bellet; on l'unit aux antiscorbutiques, s'il y avoit soupçon de scorbut. L'ouvrage de Salmade (1) contient beaucoup d'observations où cette méthode de traitement a réussi. On donne une cuillerée de sirop de Bellet, ou bien on lui substitue deux grains de sublimé dans une pinte d'eau antiscorbutique, rendue amère par la gentiane. Dans le rachitisme produit par le véritable scorbut, on donneroit les antiscorbutiques seuls sans mercure. Il faut recourir à de doux purgatifs de temps en temps, prescrire l'exercice, la natation; ces deux moyens, en fortifiant les muscles, servent à redresser la colonne épinière. S'il y avoit des embarras au ventre, on administreroit les apéritifs; l'eau de rhubarbe ferruginée comme tonique, réussit très-bien. On interdit aux malades le laitage; on leur donne des alimens légers et faciles à digérer; on les nourrit de végétaux; on leur fait habiter des lieux élevés et battus par les vents. On leur donne le vin pur, la bière de bonne qualité; on les tient bien chaudement, et on leur fait des frictions sèches avec des flanelles imprégnées de parfums aromatiques, sur-tout le long de l'épine. On employeroit les cautères et les vésicatoires, si l'on soupçonnoit quelque métastase dartreuse ou psorique.

CHAPITRE III.

De l'Hydropisie.

Avant les découvertes anatomiques de Ruysch, Hewson, Haller, Monro, Cruikshank et Bichat, sur le système lymphatique, on connoissoit très-peu le mécanisme des hydropisies. Hewson sur-tout est parvenu à constater, par l'analyse, l'identité du fluide qui se ramasse dans la cavité de l'abdomen, le thorax et le péricarde, avec la sérosité du sang, et le liquide contenu dans les vaisseaux lymphatiques. Il a observé que, lorsque l'animal étoit affoibli par la

(1) *Précis d'Observations-Pratiques sur les Maladies de la Lymphe ou Affections scrophuleuses, rachitiques*, etc. Paris, an XI.

diète ou une boisson purement aqueuse, les trois liquides étoient très-délayés et contenoient une très-petite proportion d'albumine; ce qui peut éclairer la pratique dans le traitement d'une inflammation aiguë de quelque membrane séreuse, et demande dans cette maladie une grande quantité de boissons délayantes et une diète sévère, pour prévenir la formation de la couenne albumineuse, qui devient quelquefois si dense en pareil cas. Bichat regarde les exhalans comme un ordre particulier de vaisseaux du système capillaire, par l'intermède duquel ils se continuent avec les artères qui leur apportent les matériaux de l'humeur séreuse qu'on retrouve dans le tissu cellulaire, et à la surface interne des cavités qui renferment nos différens viscères. Cette sérosité est bientôt absorbée dans l'état de santé par un autre système de vaisseaux, dont les radicules innombrables commencent et s'implantent dans le tissu cellulaire et à la surface des cavités, où elles jouissent de la faculté de pomper, de sucer les humeurs séreuses que les vaisseaux exhalans y déposent; et c'est ce qui constitue le domaine du système absorbant. L'inhalation par la surface du corps de l'humidité de l'atmosphère ou de l'eau d'un bain, ne sauroit être aujourd'hui révoquée en doute, d'après les expériences de Dehaën, de Fontana, de Home et de Cruikshank (1). Les connoissances modernes acquises sur la structure et les fonctions des vaisseaux lymphatiques, nous donnent des lumières plus que suffisantes pour rapporter les deux causes les plus générales des hydropisies, soit du tissu cellulaire, soit des cavités revêtues par les membranes séreuses, à l'augmentation d'exhalation lymphatique, et à la diminution de l'absorption, soit isolée, soit réunie. Toutes les causes débilitantes, comme des hémorragies excessives, l'habitation des lieux bas et humides, l'abus des boissons aqueuses, le défaut d'exercice, la tristesse, les chagrins profonds, les maladies longues et chroniques, &c. peuvent augmenter l'exhalation séreuse; par contraire, une constitution athlétique, une vie dure et exercée, la suppression d'une évacuation habituelle, une nourriture succulente, des excès dans les boissons spiritueuses, peuvent produire le même

(1) Un malade qui avoit une constriction de l'œsophage telle qu'aucune substance fluide ou solide ne pouvoit parvenir dans l'estomac, ne prit aucune nourriture pendant deux mois. Il étoit tourmenté de la soif, et ne rendoit aucune urine. Cruikshank lui ordonna un bain soir et matin pendant une heure, durant l'espace d'un mois. Sa soif se dissipa; il urina comme s'il avoit bu à sa manière accoutumée, et que sa boisson fût descendue aisément dans l'estomac. (*Pinel.*)

effet. Je ne parlerai pas des hydropisies qui tiennent à une lésion organique du cœur ou des gros vaisseaux, que le professeur Corvisart a le premier découvertes, et sur lesquelles il porte chaque jour le flambeau de l'évidence. Suivant Mascagni, l'atonie des vaisseaux lymphatiques, produite par des maladies longues, des fièvres intermittentes rebelles, et l'obstruction des glandes par l'obstacle qu'elles mettent à l'absorption du fluide lymphatique, sont aussi des causes d'hydropisie.

Peu d'auteurs avant Pinel, ont parlé des inflammations chroniques; cependant elles ne sont pas moins funestes que les aiguës, par les maladies qu'elles occasionnent, et qu'on méconnoît toujours dans le principe, à cause de la légèreté de leurs symptômes. Elles sont aussi, comme on le pense bien, des causes très-fréquentes d'hydropisies consécutives. Le siége le plus ordinaire de ces inflammations, est dans les poumons, les intestins, les yeux, quelquefois aussi le foie; il est difficile d'abord de les reconnoître, à moins qu'elles ne succèdent à des phlegmasies aiguës; surtout dans les viscères parenchymateux. Celles des intestins sont plus faciles à saisir; mais elles peuvent tromper par une apparence d'embarras des premières voies, ou d'une colique flatueuse. Dans les poumons, elles se montrent sous le dehors d'un catarrhe, souvent aussi elles viennent d'un catarrhe aigu qui a été négligé ou mal traité. Dans leur état invétéré, elles dégénèrent en asthme, en hydrothorax, en tubercules du poumon, en phtisie : c'est ainsi que l'inflammation chronique des intestins, ou de quelqu'une des parties situées dans l'abdomen, finit par des constipations opiniâtres, quelquefois des diarrhées ou l'ascite. Elle peut aussi attaquer les reins, dans des affections calculeuses ou goutteuses, la vessie, l'utérus, et, suivant des circonstances accidentelles, se montrer sous diverses formes, ou produire d'autres maladies. Outre les symptômes propres à la partie affectée, elles ont souvent pour indices une légère fièvre hectique qui ne se manifeste que le soir, et qui est beaucoup moins remarquée que celle qui vient d'une ulcération interne; quelquefois aussi cette fièvre n'est point sensible. Si le siége de l'affection est dans les poumons, toux légère, continue et rebelle, difficulté de respirer; quelquefois œdème des jambes; s'il est dans le foie, jaunisse peu marquée, peu d'anxiétés, peu ou point du tout de gonflement dans l'hypocondre droit, nausées, perte de l'appétit, déjections bilieuses et fréquentes. Dans l'hospice de la Salpêtrière, on observe de semblables inflammations des intestins, qui sont marquées par plus ou moins de tension dans l'ab-

domen, par une sensibilité plus ou moins vive de cette partie au moindre contact, par des douleurs sourdes, des diarrhées interminables, ou bien par un épanchement d'eau dans le ventre. Quel que soit le siége de la maladie, elle continue ainsi avec des symptômes légers ou équivoques pendant plusieurs jours, quelquefois des mois entiers ou même des années, avec une lésion plus ou moins manifeste des fonctions de la partie affectée; elle s'étend quelquefois par degrés aux parties voisines, et la fièvre hectique finit par faire tomber dans le dépérissement, et par devenir funeste. Celle qui attaque l'estomac est en général plus douloureuse, et a une marche plus rapide, par les troubles et la perversion de la digestion, par la morosité sombre, la mélancolie et l'abattement qui en sont la suite (1). L'ouvrage de Morgagni est riche en observations d'inflammations chroniques; et dans la pratique, il importe beaucoup de pouvoir distinguer une hydropisie primitive d'avec celle qui n'est que symptomatique, ou consécutive.

Les ouvrages de Monro (2), de Bacher (3) et de Nouel (4) sont à consulter; on y trouve beaucoup d'histoires particulières d'hydropisies, soit simples, soit compliquées, et le traitement qui leur convient.

Hydrocéphale (hydropisie du cerveau).

Morgagni (*Epist. XII*) a donné des notions justes et précises, ainsi que Camper (*Mémoires de la Société de Médecine*, années 1784 et 1785), sur cette maladie. Il résulte d'un grand nombre de faits, que les enfans attaqués d'hydrocéphale, dont les sutures sont écartées, vivent rarement au-delà de trois ou quatre ans, et que ceux au contraire dont les sutures ne sont nullement disjointes, peuvent parvenir jusqu'à l'adolescence. Les symptômes qui annoncent l'hydrocéphale, sont des douleurs de tête, des vertiges, des engourdissemens, des écoulemens involontaires de larmes; la stupeur, quelquefois la perte de la vue, d'autres fois de l'ouïe; l'extinction graduée des facultés de l'entendement; enfin des convulsions, la léthargie, l'apoplexie et la mort. Le siége de l'épanchement varie beaucoup; tantôt il est entre le crâne et la dure-mère, ou entre cette dernière et la pie-

(1) *Nosographie Philosophique*, tome 3, pag. 398 et 399.

(2) *Recherches sur les Maladies chroniques, particulièrement sur les Hydropisies*, etc. Paris, 1776.

(3) *An Essay* ou *The Dropsy an itf different species*. London, 1765, traduit en français, troisième édition.

(4) *Essai sur l'Hydropisie*, par Nouel. Paris, an 10.

mère, et tantôt entre la pie-mère et l'arachnoïde. On a trouvé aussi des hydatides, ou bien une grande quantité de liquide dans les ventricules du cerveau.

Les enfans hydrocéphales sont pour l'ordinaire hébêtés, et dans un état de stupeur, quoique chez quelques individus les fonctions de l'entendement se soient conservées dans leur intégrité.

Hydropisie de la moelle épinière ou *Spina bifida.*

On reconnoît cette maladie à une tumeur molle et quelquefois transparente, qui naît de la cavité intérieure des vertèbres à la nuque, au milieu du dos, ou bien dans la partie inférieure, aux lombes et à l'os sacrum ; quelquefois elle se manifeste dans deux endroits distincts, ou même dans toute l'étendue de l'épine. Cette tumeur contient un liquide semblable à celui qui est épanché dans le cerveau chez les hydrocéphales. En la comprimant, la fontanelle se gonfle, ce qui prouve que l'hydropisie de l'épine et celle de la tête ne sont que la même maladie.

Hydrothorax (hydropisie de poitrine).

Les signes les plus ordinaires de l'hydrothorax, sont la difficulté de respirer, sur-tout dans une position horizontale, la nécessité de se tenir assis ou incliné, en avant ou sur un des côtés, souvent le réveil en sursaut dans les premières heures du sommeil, avec un sentiment de suffocation ; couleur livide des lèvres et du nez, œdématie des pieds, et, par les progrès de la maladie, bouffissure de la face et des mains ; quelquefois, sur-tout dans la jeunesse, fièvre, soif vive, toux incommode, avec peu d'expectoration ; d'autres fois, sur-tout dans un âge avancé, point de frisson, ou seulement un pouls fréquent et déprimé, avec froideur des extrémités ; point de toux, assoupissement, mort, tantôt à la suite d'un état comateux, tantôt par une suffocation subite.

L'ouverture des cadavres a fait voir des épanchemens séreux dans l'une ou l'autre cavité de la poitrine, ou dans les deux à la fois. Cette sérosité est quelquefois limpide, d'autres fois lactescente, jaunâtre ou verdâtre. Le poumon, du côté de l'épanchement, est souvent flétri, desséché et réduit à un petit volume, ou abcédé.

C'est encore Morgagni (*Epist. XXII*) et Camper, qu'il faut consulter sur cette maladie. Ils contiennent des faits précis et bien discutés. Pinel rapporte l'exemple suivant : Une femme de cinquante-un ans fut exposée à une vive frayeur par un incendie ; elle éprouva des attaques de goutte, des accès irréguliers de fièvre intermittente, et, à la suite de chagrins domestiques, la perte de l'appétit et du sommeil. Pendant

l'hiver, elle contracta un catarrhe très-violent. A la fin de l'hiver, sentiment d'oppression, graduellement augmentée dans la région du diaphragme; dès-lors, pâleur de la face, aspect terreux, lèvres livides, flétrissure des paupières, prédilection de la malade pour être couchée sur le dos, ou pour rester sur son séant, réveil en sursaut, gêne de la respiration, petitesse du pouls, soif continuelle, froid des extrémités, mais point infiltrée, sueurs nocturnes. Tous les diurétiques, l'oximel scillitique avec l'infusion aromatique, le miel et l'acétite de potasse, augmentoient les urines, mais la débilité devenoit toujours plus grande, enfin elle mourut. On trouva un épanchement considérable dans les deux cavités de la poitrine. Un homme, en sortant du spectacle, est surpris d'une douleur au côté, de la difficulté de respirer; il se courbe en avant. Portal et Malouet, appelés en consultation, décident que c'est une hydropisie de poitrine; ils font venir Dessault pour faire la ponction; il s'y refuse, et dans vingt-quatre heures le malade mourut d'un épanchement thorachique.

L'histoire de l'hydrothorax, qui a terminé la vie du célèbre Frédéric II, roi de Prusse, mérite de trouver place ici (1). Frédéric, dès sa jeunesse, fut sujet à une grande débilité et à une sensibilité particulière de l'estomac, disposition naturelle au vomissement, irritabilité du conduit intestinal, et facilité à provoquer des évacuations en prenant quelques grains de rhubarbe. A vingt-huit ans, peu après son avénement au trône, goutte et hémorroïdes; à trente-sept ans, hémiplégie, mais qui céda facilement à l'usage des remèdes simples; à soixante-quatorze ans, coliques périodiques, défaillances passagères, autant par les progrès de l'âge que par l'effet des travaux assidus; au printemps suivant, légère attaque de goutte; usage des eaux d'Egra à l'ordinaire, mais foiblesse croissante des organes digestifs. Selle conseille de suspendre les eaux minérales, d'user d'un peu de rhubarbe, de recourir au fréquent exercice du cheval; colique et diarrhée augmentant en même temps que la débilité, ou plutôt une sorte de dépérissement; habitude depuis long-temps contractée d'une saignée périodique tous les quatre mois; mais sentiment de pression à l'épigastre, mauvais goût de la bouche, langue chargée, fréquentes tranchées et cours de ventre fétide. La revue prochaine des troupes en Silésie fit préférer à l'émétique l'usage des extraits amers pour le fortifier; ondée reçue

(1) Voyez les *Observations de Médecine*, traduites de l'allemand du docteur Selle, par le docteur Corai. Paris, an 4; et la *Nosographie Philosophique*, d'où nous avons copié cette histoire, tom. III, pag. 414, 415, 416, 417 et 418.

un jour de cette revue, mouvemens fébriles qui en furent la suite, négligés en faveur des occupations militaires; au commencement de l'automne, sentiment subit de suffocation durant la nuit, et soulagement marqué par un émétique; immédiatement après, douleurs arthritiques aux extrémités, toux incommode avec peu d'expectoration; suivant son expression, la goutte et les hémorroïdes étoient aux prises, et ce combat devoit finir par sa destruction. Le suc de scille, pris avec du thé vers le soir, étoit fort utile pour faciliter l'expectoration; à mesure que les sueurs ordinaires de la nuit diminuoient, la toux plus violente, la difficulté de respirer plus incommode, sentiment de pesanteur au diaphragme, heureux effets d'un vésicatoire au bras; la poitrine plus libre et le sommeil plus tranquille; mais toujours délabrement des organes digestifs; divers remèdes proposés, rejetés ou bientôt abandonnés, si l'effet n'en étoit pas prompt; car un monarque veut que tout cède à sa volonté suprême, même en médecine: et comment alors faire adopter une méthode lente et sagement combinée? Dépérissement progressif; sommeil suivi d'une sorte de stupeur, extrême gêne de la respiration au moindre exercice; mais soulagement passager et très-marqué par des clystères où entroit de l'assa-fétida. Quelques jours après exaspération de tous les symptômes, violente palpitation du cœur, difficulté extrême de respirer au moindre mouvement, vertiges, pouls dur, irrégulier et convulsif dans les momens de suffocation (1); sommeil moins agité le jour dans son fauteuil que la nuit dans son lit; maladie visiblement incurable; il falloit songer seulement à prolonger la vie, ou, pour se servir de son expression, prolonger la maladie. Clystères d'assa-fétida, petites doses de sel de glauber (sulfate de soude), quelques grains de rhubarbe soulageoient le ventre et la poitrine; mais toujours toux opiniâtre, et déjà enflure des pieds; cautère habituel et plaie de vésicatoires qui coulent moins, attaques de suffocation accompagnées de râle et de sueur froide au visage, crachats souvent teints de sang, tiraillement pénible à la nuque et menaces d'apoplexie; mais quinze jours après, diarrhée spontanée très-douloureuse, et soula-

(1) A ces symptômes, un élève du professeur Corvisart auroit reconnu du premier coup-d'œil une lésion organique du cœur, et même il auroit assigné une dilatation du ventricule droit avec amincissement de ses parois. L'hydrothorax n'étoit ici que consécutif au dérangement de la circulation; et si Selle et Zimmermann eussent connu cette espèce de maladie, ils eussent employé moins de remèdes, et ils n'auroient pas été autant surpris de leur inefficacité; dans ces sortes d'affections évidemment incurables, les forts diurétiques, comme le vin amer diurétique, sont les seuls capables de prolonger la vie.

gement des symptômes. Selle, son médecin, continua d'entretenir et de favoriser les excrétions naturelles par les moyens les plus doux et les moins propres à affoiblir; légers expectorans, suc de scille pour la poitrine, évacuations légères du bas-ventre entretenues. Frédéric se tenoit toujours la tête baissée en avant, ne pouvant plus se coucher; un second vésicatoire appliqué au pied gauche produisit une inflammation si violente, qu'il fallut le supprimer; pouls plus foible, lèvres pâles, haleine très-courte, peu d'expectoration, toujours danger imminent de suffocation; par intervalle signes de congestion vers la tête, matières expectorées teintes de sang. Résolution prise tout à coup par Frédéric, d'aller dans sa retraite favorite de *Sans-souci;* usage alors de pilules composées de serpentaire de Virginie, des extraits de quassia et de cascarille, de storax : essai de monter à cheval, suivi de fatigue; mais toujours soulagement après des évacuations alvines spontanées ou provoquées. La maladie duroit depuis environ sept mois, à dater du premier sentiment de suffocation, lorsqu'il survint subitement un accès de fièvre qui finit par la sueur et une enflure du pied et de la jambe droite, et cependant le cours de ventre qui avoit commencé depuis huit jours continuoit d'être abondant : diminution pendant trois semaines des symptômes; soit par les effets de la fièvre ou de la diarrhée; un mois après, gonflement des deux pieds, oppression vers la région du diaphragme, grande partie de la nuit passée sur un fauteuil, la tête penchée en avant et inclinée du côté droit, fréquentes convulsions pendant le sommeil, réveil en sursaut, visage bouffi et luisant. Zimmermann appelé alors auprès de Frédéric, prescrivit l'usage de suc de pissenlit (*leontodon taraxacon*, L.) : entretiens singuliers entre le nouveau médecin et le roi dans l'agonie. Ce dernier fait diverses questions sur l'effet des médicamens mis en usage, et cependant il est loin de se gêner sur l'article du régime, puisqu'il va jusqu'à manger de l'anguille par excès. Zimmermann se retire, et Selle se borne à conseiller la teinture de rhubarbe mêlée avec le tartrite de potasse et la liqueur anodyne, ce qui soulageoit les symptômes, entretenoit la liberté du ventre, et son usage fut continué jusqu'à la mort. La maladie, à dater de la première suffocation, dura onze mois, à très-peu d'interruptions près : efforts conservateurs de la nature manifestés plusieurs fois durant cet intervalle par des cours de ventre ou des dépôts inflammatoires à la peau; toutes les forces de l'entendement, la tranquillité et le calme conservés jusqu'aux derniers momens de la vie. (L'ouverture du corps auroit sans doute manifesté une lésion organique

du cœur, et avant le professeur Corvisart, combien d'hydropisies de poitrine ont été traitées par les praticiens, même les plus consommés, comme des maladies primitives, tandis qu'elles n'étoient qu'un symptôme consécutif d'une affection première des vaisseaux de la circulation!)

Ascite (hydropisie du bas-ventre).

Il est facile de reconnoître cette maladie à la gêne de la respiration par le refoulement du diaphragme, à la proéminence de la région iliaque, à la forme ovale de tout l'abdomen, à l'œdématie des pieds, ainsi que du scrotum, et des grandes lèvres chez les femmes, enfin à un sentiment de fluctuation, en portant les mains sur les deux côtés opposés du ventre. Le tact seul peut faire distinguer l'ascite de l'hydropisie de l'ovaire, de celle de l'utérus ou de la tympanite, quoiqu'il soit souvent impossible, s'il y a complication de maladies. Il faut lire Morgagni (*Epist. XXXVII*), et Camper, pour acquérir des lumières précises sur ces objets. Outre les causes connues de l'ascite, Stahl attribue à l'usage immodéré que l'on fait du quinquina dans une foule de maladies, le grand nombre d'ascites qu'on observe à Londres; tandis que Lister en accuse les excès dans la boisson des liqueurs fermentées (1).

Anasarque (hydropisie générale).

Pour avoir une juste idée de cette affection, il faut se rappeler que le tissu cellulaire est composé de filamens et de lames séparées entre elles, de nerfs, de vaisseaux sanguins, de glandes : ce sont les extrémités artérielles qui laissent échapper en plus ou moins grande quantité, suivant les circonstances, le fluide lymphatique déposé dans les aréoles ou cellules qui varient pour la grandeur et la figure. Si, par une cause quelconque, ce fluide n'est pas repris par les vaisseaux absorbans, l'anasarque arrive. L'enflure monte ordinairement des pieds aux cuisses, aux lombes, au ventre, puis à la poitrine, aux bras, aux mains, à la face. Dans cette maladie, la chaleur animale et la sensibilité sont beaucoup diminuées par la compression que le fluide épanché exerce sur les vaisseaux sanguins, les nerfs et les muscles. Le sang

(1) Il est possible que ces deux grands praticiens aient tous deux raison. Le quinquina, suivant Peyrilhe, contient un principe tanin qui peut produire un engorgement du foie, lorsqu'on en abuse; et les liqueurs fermentées prises en excès, donnent lieu au squirre du même organe; or, l'anatomie pathologique prouve que beaucoup d'hydropisies sont dépendantes d'une lésion du foie. Donc on peut accorder les deux opinions contraires de Stahl et de Lister, sur les causes de l'ascite.

reflue vers le cœur et les poumons, par la résistance que la circulation éprouve dans les petits vaisseaux, et donne lieu à des anxiétés et à une difficulté de respirer au moindre mouvement.

D'après tout ce que nous venons de dire sur les différentes espèces d'hydropisies, sur le siége qu'elles occupent, on voit qu'on peut les réduire, avec Pinel, à sept espèces, celles qui ont lieu à la tête ou à la colonne épinière, celles qui affectent le thorax, celles qu'on rencontre dans l'abdomen, enfin celle qui est répandue dans tout le tissu cellulaire.

PREMIÈRE ESPÈCE. *Hydrocéphale*, ou *Hydropisie du cerveau.*

Causes excitantes. On les ignore en général; mais les coups sur la tête en sont du nombre.

Symptômes. Volume extraordinaire de la tête de l'enfant, avec une sorte de transparence, sur-tout à l'endroit des fontanelles, distension et amincissement du cerveau à mesure que l'épanchement contenu dans les ventricules fait des progrès; souvent écartement des sutures : les effets de la compression sur l'organe cérébral sont l'hébêtement, l'affoiblissement des sens, des convulsions, des vertiges, souvent la paralysie des membres abdominaux ou thorachiques.

DEUXIÈME ESPÈCE. *Spina bifida*, ou *Hydropisie de la moelle épinière.*

Causes excitantes. Inconnues, comme celles de l'espèce précédente, avec laquelle celle-ci a le plus grand rapport, puisqu'elle est souvent la suite de l'épanchement cérébral qui se propage dans l'épine.

Symptômes. Tumeur molle et transparente, qui a son siége dans la colonne vertébrale, formée par un amas de sérosité qui distend les enveloppes de la moelle épinière, et occasionne quelquefois la paralysie des membres abdominaux.

TROISIÈME ESPÈCE. *Hydrothorax*, ou *Hydropisie de la poitrine.*

Causes excitantes. Débilité produite par une hémorragie excessive ou l'abus des saignées, des chagrins profonds, une vie sédentaire, un climat humide, des maladies antérieures, l'abus des liqueurs spiritueuses, la suite des fièvres intermittentes, guéries trop tôt par le quinquina, des catarrhes négligés ou mal traités, des phlegmasies aiguës ou chroniques, l'asthme, mais sur-tout une lésion organique du cœur, de l'aorte ou de leurs valvules, enfin les tumeurs qui exercent une compression quelconque sur le système vasculaire.

Symptômes. Difficulté de respirer, sur-tout dans une po-

sition horizontale, nécessité de se tenir assis et incliné en avant ou sur un des côtés, impossibilité de se coucher sur le côté opposé à celui de l'épanchement, pâleur du visage avec bouffissure, toux avec peu ou sans expectoration, son mat et obscur rendu par la poitrine en la percutant, fluctuation sentie par les malades ou les assistans dans un mouvement brusque, gonflement ou œdème des parois de la poitrine ou des mains, réveil en sursaut, et, par les progrès de la maladie, œdématie des pieds, aspect terreux du visage, lèvres livides, flétrissure des paupières, état comateux, ou suffocation subite et la mort.

L'hydrothorax peut être compliqué avec quelque maladie cutanée ou glanduleuse, une lésion simple ou organique d'un viscère.

QUATRIÈME ESPÈCE. *Hydropéricarde* ou *Hydropisie du péricarde.*

Causes excitantes. Peu connues, si l'on excepte les phlegmasies aiguës ou chroniques du péricarde.

Symptômes. Très-incertains quant à ses signes extérieurs; on peut seulement soupçonner la maladie d'après la débilité et la difficulté de respirer, qui sont plus grandes que dans l'hydropisie de poitrine, les anxiétés qui sont accompagnées de syncopes, de palpitations de cœur, de la foiblesse et concentration du pouls, de la pesanteur et des angoisses que les malades éprouvent dans la région péricardienne.

CINQUIÈME ESPÈCE. *Ascite* ou *Hydropisie de l'abdomen.*

Causes excitantes. Hémorragies excessives, diarrhées chroniques, boisson d'eau froide, le corps étant échauffé par l'exercice ou une forte fièvre; l'état d'atonie du conduit alimentaire après certaines fièvres intermittentes, ou après l'action trop énergique de certains médicamens, l'abus du quinquina et des liqueurs spiritueuses, des affections nerveuses, rétropulsion de la gale; enfin toutes les causes débilitantes, et les lésions organiques des viscères abdominaux, ou du système absorbant, et l'inflammation lente du péritoine.

Symptômes. Tuméfaction de l'abdomen, qui commence au-dessus du pubis et s'accroît uniformément dans tout le ventre; fluctuation d'un liquide, facile à sentir, lorsque, appliquant une main sur l'un des côtés du ventre, on donne avec l'autre une légère impulsion du côté opposé; forme ovale et alongée de l'abdomen, lorsque l'épanchement est considérable; tympanite, par l'état avancé de la maladie, infiltration des jambes et des parties génitales.

SIXIÈME ESPÈCE. *Hydropisie enkistée de l'abdomen.*

Causes excitantes. Peu connues, si l'on en excepte les coups, les chutes, et sur-tout les hydatides (*tænia hydatigena* L.).

Symptômes. Tuméfaction partielle et graduée qui commence dans l'un des hypocondres, avec tension et douleur obtuse dans la partie; sa marche est plus lente que celle de l'ascite, et par le tact on reconnoît une forme inégale et irrégulière aux parties du ventre qu'elle occupe; respiration plus libre que dans l'ascite, soit que l'on marche, soit que l'on monte; peu d'altération dans l'appétit; la face ni pâle ni bouffie, excepté dans les derniers temps de la maladie.

SEPTIÈME ESPÈCE. *Anasarque* ou *Leucophlegmatie.*

Causes excitantes. Suppression ou dérangement des menstrues, des lochies, des hémorroïdes, des sueurs; abus des médicamens dans les maladies aiguës ou chroniques, dans les fièvres intermittentes; répercussion d'un exanthème; l'usage des astringens dans une diarrhée séreuse; une retention d'urine; l'hystérie; une mauvaise nourriture; des chagrins prolongés; une débilité contractée par des maladies antérieures; une constitution délicate et lymphatique; un climat humide et peu aéré; enfin une lésion organique de quelque viscère.

Symptômes. Infiltration qui commence ordinairement par les membres abdominaux, et qui, d'autres fois, se manifeste par une bouffissure de la face, et se répand sur le reste du corps; couleur de la peau d'un blanc laiteux, et souvent plus froide au toucher que dans l'état naturel; pouls petit, mou et lent. Dans la leucophlegmatie qui tient à la lésion organique d'un viscère, la face est colorée et comme injectée; rougeur de la peau; point de diminution de chaleur; pouls fort et développé, avec une certaine roideur (1).

Traitement. En général, dans toutes les hydropisies, on fortifie les solides, et l'on cherche à favoriser les sécrétions. L'hydrocéphale est pour l'ordinaire incurable, et l'on doit se borner à tenir l'enfant dans une situation commode et horizontale. L'incision ou la paracenthèse proposée par Lecat, est vaine et téméraire; l'avis des auteurs les plus

(1) C'est sur-tout lorsque l'anasarque est la suite d'une dilatation du ventricule gauche du cœur, ou d'une ossification des valvules aortiques et pulmonaires, qu'on peut remarquer ces derniers symptômes. Dans ces sortes d'hydropisies, les saignées soulagent momentanément, en diminuant la quantité de liquide contenu dans les vaisseaux sanguins; mais tous les remèdes échouent, parce qu'il y a lésion organique du premier moteur de la circulation.

sensés est de ne rien faire, dans la crainte de hâter la mort des malades. Le seul remède, en faveur duquel Cruikshank, Clare et Underwood, rapportent quelques observations, est le mercure administré en friction pendant quelques jours, dans la vue d'exciter les vaisseaux lymphatiques, et de produire la résorption du fluide épanché. On n'est pas plus fécond en ressources pharmaceutiques, dans le traitement de l'hydrorachis, la ponction est regardée comme mortelle, et Camper a vu un seul cas dans lequel la tumeur vidée, reprit en peu de jours le même volume, et finit par être résorbée, au moment où l'on croyoit l'enfant perdu. Il propose un bandage auquel on adopteroit une sorte de paume concave, analogue à la tumeur, et propre à prévenir sa rupture. On emploie avec succès dans l'hydrothorax, les diaphorétiques, les toniques, les purgatifs, les émétiques et les pilules de Bacher (1), lorsque la maladie est récente, et n'est pas compliquée avec quelque affection des viscères. La crême de tartre est un remède très-puissant, associé avec un tonique ; on la donne sous forme de bols, à la dose d'un ou deux gros, avec la cannelle ou le quinquina en poudre, qu'on incorpore avec un sirop ou du miel. La paracenthèse, dans l'ascite, est une opération peu utile, et sur plus de cent que Camper a pratiquées, il en a à peine vu réussir six; elle n'est bonne qu'à délivrer la malade d'une suffocation imminente, ou d'une distension trop douloureuse du ventre. On donne dans cette hydropisie les forts diurétiques; les drastiques; on n'oublie rien pour augmenter le cours des urines, et pour fortifier tout le système absorbant. Le vin amer, diurétique, remplit cette double indication ; on le donne à la dose de cinq à six onces par jour. S'il y avoit des obstructions au bas-ventre, il faudroit tenter la voie des apéritifs, des fondans, des savonneux combinés avec les amers ; dans l'ascite où il y a défaut de sensibilité et foiblesse générale, il faut administrer le kermès, le laudanum liquide de Sydenham, l'aconit, l'extrait de ciguë, les vésicatoires, la teinture de cantharides en friction, ou à l'intérieur à quelques cuillerées dans une grande quantité de boissons diurétiques. Le cerfeuil en infusion, ou son suc mêlé avec l'oximel scillitique, le vin avec les cloportes, les cendres de genêt sont très-utiles, ainsi que le mercure, qui est le meilleur apéritif. Quelquefois les remèdes les plus simples opèrent les guéri-

(1) Elles sont composées d'extrait d'ellébore noir, une once; de myrrhe, une once; de chardon bénit en poudre, trois gros et un scrupule; on divise en pilules d'un demi-grain, et l'on commence par n'en donner qu'une; mais on peut ensuite augmenter la dose progressivement.

sons les plus extraordinaires ; et Portal rapporte qu'un abbé qui paroissoit parvenu au dernier degré de l'hydropisie, fut guéri en buvant tous les matins un verre d'eau, dans lequel on avoit fait éteindre cinq à six pierres de fusil rougies au feu. Si la suppression de la transpiration, de la sueur, d'une diarrhée, d'une évacuation menstruelle, lochiale et hémorroïdaire, sont la cause d'une hydropisie, il faut rappeler ces excrétions, et si l'on y parvient, on est sûr de la guérison (1). C'est la même méthode de traitement à suivre dans l'anasarque ; mais Camper dit, avec raison, qu'on doit peu compter sur les évacuans, si l'on n'interpose avec habileté les stimulans et les toniques. Il est arrivé qu'en donnant des diurétiques et des hydragogues trop forts, on a produit quelquefois l'inflammation des intestins, ou une débilité qui a augmenté la maladie. Il faut, suivant les conseils d'Hoffman, ranimer lentement les ressources de la nature, par l'emploi alternatif des toniques et des évacuans simples ; et ne pas recourir aux trop énergiques. On sent bien que toutes les ressources de la médecine sont inutiles, lorsqu'on a à traiter des hydropisies dépendantes d'une lésion organique du cœur, des gros vaisseaux, ou des autres viscères de l'abdomen ; on ne peut, dans ce cas, que prolonger les jours du malade, et nullement espérer une guérison. Le médecin, qui, connoissant d'après les lumieres de l'anatomie pathologique, l'incurabilité d'une maladie, tourmenteroit ses malades par des remèdes inutiles ou dangereux, seroit mille fois plus coupable que celui qui, par ignorance de son art, chercheroit dans une polypharmacie perturbatrice et délirante, une guérison qu'il seroit loin de soupçonner impossible.

(1) Voici ce que nous a dit le professeur Portal dans son Cours de médecine au collège de France, en l'an 9. « Une dame qui avoit un dévoiement depuis dix-huit ans, ayant voulu occuper une place à la cour, vint me consulter. Je lui dis que c'étoit un bénéfice de la nature, et qu'il falloit le respecter. Elle fut voir Tronchin, qui supprima son dévoiement par des astringens : elle ne tarda pas à devenir hydropique. Je fus appelé auprès d'elle, et je lui dis que pour la guérir, il falloit lui redonner sa diarrhée ; j'y parvins avec des roses pâles et du sirop de guimauve. Quelque temps après elle se fit guérir de nouveau, nouvelle hydropisie. Cette fois je fus en consultation avec Barthez, et je rappelai encore le dévoiement par les mêmes moyens.... J'ai vu une dame qui avoit une odeur fétide sous les aisselles ; elle l'arrêta ; ses deux bras se tuméfièrent, et si l'on n'avoit rétabli la transpiration, elle seroit morte hydropique.... Une femme qui avoit un suintement d'oreille, devint folle pour s'être fait guérir. Combien d'ulcères de la matrice ne procure-t-on pas par la suppression des fleurs blanches ?... ».

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.